UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 3208

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS SAINT THOMAS D'AQUIN

III

TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER

AU MANS (SARTHE)

JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ

EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS

SAINT THOMAS D'AQUIN

Par M. l'Abbé DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de SAINT-PAUL, DES PSAUMES ET D'AUTRES OUVRAGES ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

Ouvrage honoré des approbations de NN. SS. les Évêques d'Arras, de Luçon, de Poitiers, Saint-Brieuc, du Mans et d'autres Prélats.

DIXIÈME ÉDITION

TOME TROISIÈME

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1889

Propriété des Éditeurs, tout droit réservé.

BQT 685 .D72 1889

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO LIBRARY

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINA STUDENDATUS

TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

CHAPITRE NEUVIÈME

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

Nous entrons ici dans une série nouvelle des œuvres du Docteur Angélique, œuvres assez peu explorées, et néanmoins aussi remplies que les autres de fond théologique et de richesses oratoires. Outre sa *Chaîne d'or*, mosaïque incomparable, où les Pères se réunissent et s'enchaînent pour ne former à eux tous qu'un commentaire parfaitement lié et suivi, saint Thomas nous a laissé deux volumineux *Commentaires sur les Évangiles*, l'un de saint Matthieu, l'autre de saint Jean. C'est ce double travail qui fera le fond de notre étude sur l'Église de Jésus-Christ et l'action de Jésus-Christ dans l'Église. Plus que la *Chaîne d'or*, ces *Commentaires* nous semblent précieux à la prédication. Nous y retrouvons toutes les qualités du grand Docteur, et mieux qu'elle ils nous offrent constamment des divisions claires et précises, des points de vue neufs et singulièrement élevés.

Saint Thomas dans ses travaux sur l'Évangile adopte la manière large et profonde des Pères de l'Église dont il condense, coordonne et précise les enseignements. Sous la lettre il découvre de vastes perspectives ; les faits lui révèlent les plus riches doctrines ; aux circonstances les plus insignifiantes à l'œil inexpérimenté il rattache les révélations les plus hautes et les plus multiples ; sous le miracle que la Judée contemple, Dieu lui déroule les merveilles futures, commun patrimoine de tous les siècles ; les œuvres qu'accomplit le Christ dans l'étroite limite de sa vie mortelle deviennent les prophéties et les images des œuvres tout autrement grandioses qu'il accomplira à travers les siècles ; les personnages qui se meuvent dans la Judée sont les types mystérieux que contempleront tous les âges ; dans ces scènes en apparence si restreintes et si obscures, Dieu préfigure ses plus grandes œuvres et ses plus merveilleuses créations.

Entre toutes l'Église tenait le premier rang et absorbait ses pensées et sa puissance. C'est elle aussi qu'à travers les récits évangéliques Dieu nous fait continuellement entrevoir. Partout elle nous apparaît, dans sa frêle naissance, dans sa miraculeuse introduction au milieu du monde, dans ses luttes incessantes et les effroyables tempêtes dont sa course est sans cesse entravée, dans les bienfaits qu'elle verse sur le monde et la vie divine dont elle est l'impérissable foyer, dans sa constitution intime comme dans ses œuvres du dehors, dans ses membres comme dans son chef suprême, dans le troupeau comme dans le seul et tout-puissant Pasteur, dans sa laborieuse et militante vie du temps comme dans son triomphe et son repos de l'éternité.

Ces magnifiques perspectives saint Thomas les embrasse de toute la puissance de son génie. Dans ses *Commentaires* le miracle, la parabole, la scène évangélique, projette sur l'avenir de splendides clartés et devient l'annonce saisissante de ce que sera à travers tous les siècles l'Église catholique. L'Évangile se répand sur le monde comme la semence jetée avec une profusion divine aux bonnes terres et aux champs pierreux et arides ; le mystérieux semeur n'est autre que le Verbe de Dieu, fondant sur la parole de la foi le royaume des âmes, et donnant à l'existence humaine la divine fécondité et son magnifique *centuple*. L'Église catholique vit au milieu d'un monde déchu et pervers, la moisson divine se recueille au sein des herbes malfaisantes destinées au feu éternel : un nouveau récit, la parabole de l'ivraie, nous initie au douloureux secret des désastres que le mal causera dans le champ du Père de famille. Comment l'Église s'introduira-t-elle dans le monde ? Comment étendra-t-elle peu à peu ses vastes et irrésistibles conquêtes ? de nouvelles paraboles nous l'apprennent, en nous dépeignant l'action douce, cachée, imperceptible, mais en même temps puissante et indomptable du catholicisme au sein des sociétés. L'Église de Dieu est destinée aux persécutions et aux orages : une barque nous apparaît ballottée sur une mer en furie, et douze hommes, prémices des croyants, luttent dans l'angoisse et la frayeur contre les flots soulevés. D'autres fois l'Évangile nous découvre sous les plus aimables scènes, celle de la multiplication des pains, la mission de l'Église catholique, seule mère des peuples, seule nourricière des âmes affamées, salut unique d'un monde gisant, brisé de fatigue et torturé par la faim, sur la route déserte et aride des siècles.

Les mêmes scènes qui nous représentent la vie de l'Église dans le temps nous initient encore au grand secret de son entrée dans la gloire. En réunissant tous ces récits, en les coordonnant, en les illuminant et en les vivifiant dans les *Commentaires* du Docteur Angélique, il nous est facile de présenter les plus solides et les plus brillants aperçus sur l'Église. Pour fixer notre marche, établissons les divisions suivantes : 1° L'Église au milieu du monde : comment elle s'y forme, s'y introduit et y souffre; 2° les détresses, les persécutions, les luttes de l'Église; 3° les bienfaits de l'Église ; 4° le présent et l'avenir de l'Église.

I

L'ÉGLISE AU MILIEU DU MONDE

Dans cette première étude saint Thomas nous met en face d'un passage des synoptiques. Jésus-Christ jette à la foule, dans une série de paraboles, les sublimes prophéties de l'avenir ; il révèle et dépeint son Église qui doit continuer son ministère visible, et dans laquelle il ne cessera lui-même de travailler.

La scène telle que nous la décrivent les évangélistes est déjà à elle seule une saisissante prophétie. « En ce jour-là Jésus, sortant de la maison, commença de nouveau à enseigner sur le bord de la mer. Or, comme il s'assemblait une foule immense accourue à lui des villes il monta dans une barque et se tint sur la mer, et toute la multitude était le long de la mer sur le rivage[1]. »

[1] Matth., XIII; Marc, IV; Luc, VIII.

Tout parle dans ce tableau, tout y préfigure de vastes et sublimes réalités. Jésus « est sorti ; » *exiens de domo sedebat secus mare*. Un ordre nouveau s'inaugure : le Docteur universel parle au monde entier ; ce n'est plus « la maison, » l'étroite enceinte du peuple juif, le sein rétréci de la loi figurative ; « Le Verbe de Dieu n'est plus enchaîné, » l'Église catholique laisse entrevoir ses immensités sans limites : désormais c'est sur un océan immense, dans une société vaste comme la mer, étendue comme les siècles, qu'il faut chercher Dieu. Quelle est cette mer, sinon l'Église catholique dont les générations et les peuples forment comme des flots? « D'immenses multitudes se rassemblèrent autour de Lui. » Nouveau et profond mystère. Jésus-Christ monté sur une barque est ballotté sur la mobile surface des flots, et la foule qui l'écoute est ferme au rivage « Jésus monta sur une barque et se tint sur la mer et toute la multitude était le long de la mer sur le rivage. » Qu'est-ce à dire? Le Fils de Dieu a quitté l'immobile gloire des cieux, *descendit de cœlis* ; il est entré dans l'océan des douleurs humaines, il a pris nos misères, il a été secoué par nos tempêtes et meurtri par nos naufrages; il est sur les flots, et la multitude rachetée par son expiation demeure ferme au rivage de la grâce et de la gloire. Jésus-Christ souffre et nous conquérons la félicité ; il est horriblement secoué dans la tempête des douleurs humaines, *omnes fluctus transierunt*, et Dieu nous reçoit dans le refuge calme et serein de la miséricorde et du salut.

Du haut de la barque, chaire toujours mobile et agitée, Jésus-Christ parle à la foule de son Église. Cette Église elle-même, du sein des agitations, du milieu des orages, fera entendre au monde durant tous les siècles

une voix que les tempêtes ne parviendront jamais à couvrir.

Dieu descend du Ciel ; il parle aux hommes, il apporte au monde une loi sainte, il ouvre aux âmes, contre les détresses du temps et les terreurs de l'avenir, un refuge assuré, un royaume protecteur, une Église bénie, enceinte divinement construite et divinement gardée, dont aucun des persécuteurs de l'homme ne pourra approcher. Quelle est la suite, et qu'attendons-nous ? Ah ! sans doute, que l'humanité entière accueillera avec d'inexprimables transports la parole du salut et l'Église qui en est faite dépositaire ? Eh bien ! non. Un phénomène étrange va se produire. Cette Église rencontrera plus d'opposition que d'accueil : la foule passera outre, les sages n'y jetteront qu'un regard de mépris, les pouvoirs publics la persécuteront, le petit nombre seul en connaîtra l'entrée, et en goûtera la suavité divine. Israël déserte presque entièrement, Rome reste à ses joies et à ses affaires, Athènes continue d'écouter ses rhéteurs et d'applaudir à ses mimes, le monde païen n'oppose d'abord au Dieu qui le sauve qu'indifférence et mépris ; seuls les humbles et les petits, mêlés à quelques personnages illustres, forment le premier fondement de l'Église du Christ. « Voyez ceux qui sont appelés, dit Paul, peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles [1], » des pauvres, des petits, des humbles, et en petit nombre, c'est tout le cortége que Dieu admet d'abord autour de son Fils fondateur d'une catholique et universelle Église. Ce premier mystère, une première parabole est destinée à nous le découvrir. Il en est un second aussi difficile à

[1] I Corinth.

pénétrer que le précédent. Cette Église si péniblement et si petitement formée, et qui doit d'abord compter dans son sein si peu de fils, verra ce sein maternel aussitôt déchiré que fécond, et ses propres fils devenir ses premiers persécuteurs et ses plus dangereux adversaires : seconde révélation étrange que Jésus-Christ nous fait dans une deuxième parabole, celle de l'ivraie.

I. — Dans la parabole du *semeur*, l'Église nous apparaît formée par Dieu du petit nombre des âmes qui écoutent le Messie et se rendent à son appel : la foule insouciante et absorbée dans les soins terrestres, ou n'écoute, ou ne retient, ou n'exécute rien de ce qu'évangélise le Dieu fait homme. — Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Le semeur « qui sort pour semer sa semence, » nous l'avons tous reconnu, c'est Jésus-Christ fondant son Église sur la prédication de la foi ; mais peut-être n'avons-nous pas pénétré la profondeur merveilleuse dissimulée sous la simplicité de ces paroles. Cette profondeur, saint Thomas, résumant la tradition, nous la révèle dans son beau commentaire. Le Verbe de Dieu « sort[1] » lorsque par l'Incarnation il vient à la famille humaine, habite notre exil et se fait homme comme nous ; il sort de la gloire pour entrer dans l'anéantissement ; il sort du repos pour commencer le plus rude travail : semer dans le sol de la déchéance le germe

[1] Qui exiit est Christus. Exiit enim tripliciter. Ab occulto Patris, non mutans locum. Exiit a Judæa ad gentes. Item a profundo sapientiæ ad publicum doctrinæ. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XIII.)

divin de la rédemption et du salut. Ce mot « sortir » exprime, d'après le docteur Angélique, le nouveau mode d'être que l'Incarnation prête au Verbe de Dieu. Uni à la chair, le Verbe devient ce qu'il n'était pas auparavant, il franchit d'incommensurables distances : c'est l'*exiii* de la parabole. Dans un autre sens moins profond, Jésus-Christ, son Évangile et son Église « sortent, » lorsque, chassés par la perversité qui les repousse, ils désertent les nations devenues infidèles pour d'autres qui les attendent et les réclament : ils « sortirent » d'Israël pour entrer dans la Gentilité. — « Celui qui sème. » Simple parole, abîme de doctrine Jésus-Christ est l'éternel et universel « Semeur. » Il a tout « semé ; » tout vient de lui ; tout émane de sa puissance ; tout nous arrive par sa médiation. Le champ qu'ensemence Jésus-Christ s'étend de la terre jusqu'au plus haut des Cieux : tous les êtres « reçoivent de sa plénitude ; » sur les anges Jésus-Christ a répandu la grâce et la gloire, dans le monde des âmes il a semé les dons naturels, les dons de la grâce, les sublimités de la gloire ; dans le champ de l'Église, il fait germer, croître et épanouir les vertus, les puissances, les bienfaits, tout ce dont l'Église elle-même enrichit le monde ; jusque dans la création physique Jésus-Christ, divin semeur, répand à flots la force, la beauté et la vie. « Tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : il était la vie : « tout se soutient en lui ; » « toutes choses sont de lui, par lui, en lui. » — Au moment de l'Incarnation Jésus-Christ sortit « pour semer. » « Le semeur, dit le texte sacré, sortit pour semer. » Que veut cette redite ? C'est que le « semeur » doit sortir une seconde fois non plus pour semer, mais pour moissonner : ce sera l'heure de son second avéne-

ment et de la consommation des temps. A sa première « sortie » il sème ses élus dans les champs de l'Église ; à sa seconde, il les y moissonne. Dans tout le cours des siècles, depuis Bethléem jusqu'au dernier jour du monde, le vaste et incessant travail de Jésus-Christ dans l'Église est de « semer : » il sème la lumière, la grâce, le repentir, le salut ; il sème la sanctification de chaque âme, il sème la mission et la vie des peuples, il sème dans tout l'univers sa foi, ses sacrements, ses préceptes. La germination, la croissance, la maturité occuperont le temps : la moisson, recueillie au milieu des splendeurs du second avénement, remplira l'éternité. — Jésus-Christ sort pour semer « SA semence, » dit le texte. Voici peut-être le mot le plus sublime de tout le passage, *semen suum.* C'est d'un Dieu qu'il est question : un Dieu qui se donne soi-même, qui se répand dans l'humanité, germe sacré, semence divine, d'où germent et s'épanouissent d'autres dieux. Le résumé de toutes les merveilles de l'Incarnation, le terme dernier auquel toutes aboutissent, est le prodige qui nous fait « participants de la nature divine, » qui nous rend « déiformes, » qui nous engendre et nous enfante « fils de Dieu. » Ce n'est pas une semence étrangère, un germe inférieur et grossier, un don naturel, que répand en nous l'Incarnation, c'est Dieu même, c'est « la charité de Dieu, « c'est la grâce, c'est la vie, la grandeur, la beauté, la perfection, la permanence même de Dieu « qui sont répandues dans nos cœurs. » *Exiit... seminare* SEMEN SUUM.

L'Église c'est donc Dieu lui-même se communiquant au monde avec ses lumières, ses perfections, ses espérances ses biens éternels. Qui ne croira que l'univers va accueillir cette Église avec les transports de la joie et les ardeurs du

zèle ? Il n'en est rien : la semence répandue à profusion par le céleste « Semeur, » se perd aux trois quarts dans des refus obstinés, de lâches défaillances, ou d'invincibles inattentions. Jetez les yeux sur le monde : où est l'Église ? Et si ce spectacle trop vaste échappe à votre trop faible regard, considérez un faible royaume ou même une seule cité : qu'y devient la semence divine ? Quelles sont les âmes qui la recueillent ? Quelles sont celles qui la repoussent ou la rendent stérile ? Où est la foule ? Où est le petit nombre ? C'est ce résultat si étrange et si inattendu que nous découvre la suite de la parabole, en nous faisant du monde qui méprise l'Évangile le plus saisissant tableau.

A qui étudie à fond le monde, trois oppositions formidables se manifestent entre lui et la doctrine de Jésus-Christ. L'élévation et le sérieux forment le fond de cette doctrine. L'âme chrétienne, née de Jésus-Christ et fille de l'Église, est l'âme attentive et recueillie, l'âme qui, repliée sur elle-même, médite ses grandeurs présentes et ses espérances futures, l'âme qui mal à l'aise dans les petitesses et les déceptions de la vie actuelle « prend son essor dès l'aurore, » gagne l'auguste solitude de la méditation et de la prière, pénètre par avance dans le monde supérieur pour lequel elle se sent créée, fait sa nourriture et ses délices des pensées graves et profondes, et, comme le disait si magnifiquement le prophète-roi, « se remplit de ses années éternelles. » A l'opposé de ce sérieux est l'esprit du monde, esprit léger, frivole, inattentif, rebelle absolument aux vastes et profonds regards vers les choses supérieures, absorbé dans les mille riens de l'heure présente, emporté dans un perpétuel tourbillon de plaisirs et d'affaires, jamais à soi, jamais à l'avenir, jamais à Dieu. Deux mots de

l'Évangile font de l'âme mondaine une peinture accomplie. C'est le *grand chemin*. Quelle agitation ! quel passage ! quelle foule dans ce chemin ! quel va-et-vient de pensées, de désirs, d'affections, d'espérances, de déceptions, de désespoirs, de joies folles, d'abattements insensés ! Quel bruit dans cette âme ! quels fantômes s'y agitent tumultueusement ! quels voyageurs affairés la parcourent ! « La semence tomba le long du chemin et elle fut foulée au pieds. » L'Évangile ne prend pas dans ces âmes, l'Église leur est à peu près étrangère, Dieu n'est ni devant leur regard, ni dans leur cœur. Sous quelle image désigner encore ces mondains ? *Les oiseaux du ciel vinrent et mangèrent la semence*. Ce qui resterait encore du christianisme dans ces âmes est donné en pâture aux *oiseaux du ciel*, aux frivolités de l'existence, aux exigences de la vie du monde, aux préjugés, aux fausses maximes, oiseaux babillards et assourdissants autant que voraces, qui dévorent la substance divine de l'âme en même temps qu'ils l'étourdissent de leurs impertinentes clameurs. Telle est la première cause qui écarte les âmes du véritable christianisme : la dissipation et la frivolité. Voici la seconde. *La semence tomba aussi en des endroits pierreux*. C'est l'égoïsme du monde en opposition avec la charité, le dévouement, la magnanimité de l'Évangile. L'Évangile, l'Église, c'est l'amour débordant partout à flots intarissables. Comme « Dieu est charité » ainsi est charité sa fille, son Église, née de sa grâce et réchauffée sur son cœur. L'Église représente tous les dévouements, et commande toutes les dilections. Elle embrasse dans une même étreinte d'amour tous les hommes, toutes les positions, toutes les détresses. On n'est à elle qu'en aimant et en se dévouant dans l'amour. Toute âme qui se

resserre, tout cœur qui se durcit, toutes mains qui se ferment, toute terre qui se fait pierreuse » et stérile, ne saurait retenir l'Évangile. L'égoïste est l'homme resté dans l'ancien monde, le monde païen, ce monde où l'égoïsme régnait en maître, et où la charité n'était pas même connue de nom. Dans nos sociétés contemporaines empreintes malgré elles d'esprit chrétien, l'égoïsme n'atteint pas, comme dans les sociétés païennes, les limites extrêmes de la férocité ; les cœurs ne sont pas entièrement pierres et rochers : la terre s'y retrouve encore, mais une terre légère et sans profondeur, insuffisante à la semence divine. « La semence n'ayant pas de racine, se dessécha. » Tel est le mondain de nos jours : la terre ne manque pas tout à fait : il est rare que l'on vive sans une profession quelconque de christianisme, et que l'on ne se pare pas sous quelques dehors de la religion ; mais le fond manque : les racines profondes font défaut : *orto jam sole*, aux premiers feux du soleil, à la seule apparition du sacrifice, dès qu'à été prononcé le « mot de croix, » tout se dessèche, tout périt de ce christianisme de fantaisie et de commande. Les affaires! voilà le troisième et le plus puissant des adversaires de l'Évangile. L'homme n'a pas un instant à donner à son âme et à son Dieu ! Ah! que voici peinte au naturel notre société contemporaine ! que voici représentées dans une réalité saisissante les âmes de nos jours : non pas incrédules, non pas impies, non pas païennes, mais chrétiennes encore d'éducation et de nom! L'Église possède la première enfance : elle peut à l'aise et sans opposition donner à ces jeunes âmes le lait maternel, les premières impressions de la vertu et les premières notions de la foi : la terre est vierge ; elle est riche ; la semence y germe et s'y développe avec une

facilité merveilleuse et les plus belles espérances. Hélas! ces espérances seront trompées! L'enfant, devenu bientôt le jeune homme, et bientôt l'homme mûr, échappe à l'action de l'Église: il est lancé dans le tourbillon de la vie active; la société « sans Christ et sans Dieu, » qui est devenue notre société, l'emporte loin de sa première enfance et des soins de l'Église, sa première et sa plus tendre mère. Les affaires dévorent ses heures, les plaisirs s'en disputent les restes pour les flétrir; les assemblées sans foi le circonviennent; les relations sans christianisme l'enserrent dans d'invincibles liens; les maximes impies renversent ce qui était resté debout dans son âme de l'édifice de ses divines croyances; tout croule, tout disparaît; tout est anéanti. La fortune, ou les honneurs et les hautes charges, ou l'industrie ou le labeur quotidien de l'artisan, posséderont cet homme : Dieu n'aura plus ni son âme, ni son cœur. L'Église le reverra à de rares intervalles et toujours furtivement et à la hâte; elle bénira sa tombe comme elle a béni son berceau, mais le berceau n'a pas tenu à ses promesses, et la tombe ne renferme plus pour l'Église qu'un inconnu et un étranger.

Ainsi, la foule n'est à l'Église que faiblement et sans vigueur. La divine semence avant d'enrichir la bonne terre se perd sur les âmes légères, chemins arides où les oiseaux du ciel la viennent dévorer, sur les âmes égoïstes et sensuelles, terres pierreuses où les racines ne peuvent prendre, sur les âmes affairées où les épines étouffent avec la frêle tige toutes les espérances de l'avenir[1].

[1] Tripliciter impeditur semen, quia tria requiruntur. Primo quod memoria conservetur. Secundo quod radicetur per amorem

Mais où sont les vrais enfants de l'Église ? où la semence, accueillie et fécondée, rendra-t-elle à Jésus-Christ, le divin Semeur, la moisson attendue ? *Enfin, il en tomba dans la bonne terre et elle donna du fruit qui s'éleva et multiplia. Et un grain en donna trente, un autre soixante, un autre cent.* Voilà l'Église. La voilà, considérée, non plus seulement dans ses enfants qui trompent ses espérances et désespèrent sa charité, mais dans ses vrais fils, nourris de sa foi, fidèles à sa doctrine, vivifiés à ses sacrements, observateurs de ses préceptes, et conquérants magnanimes de ses promesses éternelles et de ses biens infinis. *Aliud cecidit in terram bonam.* Chaque siècle a eu un nom pour cette portion bénie de l'Église : le nôtre la désigne sous la simple et glorieuse appellation de *parti catholique.* Comment et de quels éléments se compose-t-il ? le texte sacré et le commentaire de saint Thomas vont nous répondre. « Ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la parole, la conservent dans un cœur bon et excellent et portent du fruit par la patience. » Telle est la distance entre le croyant et l'incrédule, le catholique et l'indifférent. Le catholique ouvre à la doctrine divine trois entrées successives : celle de l'entendement, celle du cœur, celle des œuvres. De l'autre, saint Paul dit cette simple, mais sanglante parole : *Animalis homo non percipit,* « l'homme animal ne comprend pas. » Laissez cet homme ! Vous lui parlez inutilement un langage qui lui est inconnu et incompréhensible : Dieu, âme, immortalité, foi divine, vertu, devoir, mots creux et sans correspondant dans

Tertio requiritur sollicitudo. Hæc tria per tria tolluntur. Memoria per vanitatem; caritas per duritiam; sollicitudo per germinationem vitiorum. (D. Thom. *Comment. in Matth.*)

cette intelligence fermée aux notions supérieures : tout ce qui dépasse les sens est pour elle non avenu. Le catholique *comprend tout, — spiritualis autem omnia judicat.* Les choses présentes sont pour lui sans anxiété ni problème, les choses futures n'ont plus de voile ; la pierre du tombeau s'est déchirée et a laissé, par de lumineuses ouvertures, apercevoir les visions d'un autre monde et les gloires d'une éternelle vie. Mais si « écouter la parole, » se laisser instruire par Dieu même, et s'écrier triomphalement : « nous avons nous autres les pensées du Chrit ! » est grand déjà et sublime, il faut néanmoins plus encore, il faut ouvrir à Dieu et à l'Église l'entrée du cœur, « d'un cœur bon et excellent. » Il est de malheureuses intelligences qui demandent notre foi, scrutent nos livres, vivent dans nos torrents de lumières et sont terrassées par la puissance de nos démonstrations : — chose étrange ! — elle sont convaincues et ne croient point ! La vérité les oppresse et elles n'en portent pas le glorieux fardeau ; le soleil étincelle, et inondées de ses rayons elles restent ténébreuses. C'est que le cœur fait défaut. La foi est l'œuvre de la volonté comme de l'intelligence, et ces hommes ne *veulent* pas ! La semence meurt en eux faute d'y trouver « un cœur bon et excellent. » Enfin, le catholique est par-dessus tout et avec une incommensurable supériorité l'homme des bonnes œuvres : *fructum afferunt*, « ils portent du fruit ; » et cela «par la patience, » ajoute le texte. Admirable Église, et admirable parti catholique dans l'Église ! Ils ont tout fait, ils maintiennent tout ; ils empêchent seuls notre société contemporaine de voler en éclat sous la hache révolutionnaire. Eux seuls sont debout et eux seuls travaillent au salut commun. D'où viennent ces fruits de toute sorte dont se sont nourris

nos dix-huit siècles chrétiens, et dont les restes amoindris sustentent encore à l'heure qu'il est notre faim délirante? d'où nous sont venus nos sciences, nos arts, nos lois, nos mœurs, nos conquêtes, nos gloires, le foyer domestique comme le trône, la paix du dedans comme la sécurité du dehors? D'où sinon de l'Église, qui nous prit dans le sang, au milieu des ruines, nous arracha aux atrocités de Rome idolâtre comme aux fureurs aveugles des barbares, protégea notre faiblesse, soutint notre enfance, entreprit notre éducation, nous fit ce que nous sommes, nous porta à ce faîte de puissance et de grandeur d'où la révolution est en train de nous précipiter? *Fructum affert :* Telle restera à jamais la marque distinctive de l'Église catholique : fruits merveilleux, bienfaits de toute sorte.

Tous les fils de l'Église n'ont pas la même perfection et ne s'élèvent pas aux mêmes héroïsmes. Dieu met dans les âmes les différences, dont il varie l'éclat des étoiles, *stella differt a stella.* Il en est qui suivent Jésus-Christ, « l'Auteur et le consommateur de notre foi, » d'un pas puissant et jusqu'à une perfection sublime : c'est la glorieuse phalange des saints. Ils sont « le grain qui en rend cent autres. » Il en est qui, sans reproduire le divin Modèle avec une vérité si parfaite, montrent aux regards du ciel et de la terre une vie éminente et d'admirables vertus. Ce sont les chrétiens fervents qui, au milieu du monde ou dans la solitude et le silence des cloîtres, franchissent les limites de la vie vulgaire, et s'élèvent à la vie de perfection : c'est « le grain qui rend soixante autres grains. » Le reste, le commun des fidèles, âmes bénies encore et aimées de Dieu, se contentent d'observer les préceptes, mais n'entendent rien à l'amour délicat et magnanime qui obéit aux conseils ;

ce ne sont pas là les fils généreux qui épient dans les regards et sur les lèvres de leur Père jusqu'à l'expression d'un désir : serviteurs fidèles, ils donnent à leur Maître un service intègre et en reçoivent le salaire convenu : c'est le grain « qui rend » seulement trente autres grains. »

Telle est l'Église considérée dans l'ensemble des membres qui la composent. Cette première parabole plus générale nous esquisse un douloureux mystère, en nous montrant comment et pour quelles causes la multitude des hommes reste en dehors de l'Église ou n'y est que membres stériles et morts. Une seconde parabole, celle de l'ivraie, nous initie à d'autres douleurs plus intimes et plus poignantes, et prévient d'autres étonnements et d'autres scandales.

II. — Incontestablement l'Église est sainte. Née du Dieu trois fois saint, dépositaire des moyens de sanctification, gardienne de la vérité sainte, des préceptes saints, du culte saint, et par-dessus tout remplie du Christ qui est la sainteté infinie et substantielle, comment ne serait-elle pas sainte ? Mais quoi ! quel spectacle frappe le regard et déconcerte la raison ? Que signifient ces scandales dans l'Église ? Pourquoi ces vices ? que veut ce mélange, et, pour ainsi parler, ce pêle-mêle des pécheurs et des justes ? Comment l'hérésie naît-elle dans un milieu si divin ? Comment l'impiété et le libertinage y peuvent-ils désoler si continuellement le regard des bons, et fournir aux ennemis du dehors d'inépuisables sujets de blasphème et de dérision ? « Dieu éternel ! s'écrie Bossuet, quel mélange de ces deux peuples divers, je veux dire des saints et des impies ! Qu'est-ce à

dire? Ces deux peuples de bons et de méchants, dont les lois sont si fort opposées, les mœurs si contraires, les desseins si incompatibles, vivent néanmoins ensemble dans une même société; ils sont éclairés d'un même soleil; ils respirent un même air; la terre, leur mère commune, leur fournit à tous indifféremment une nourriture semblable! Bien plus, nous les voyons tous les jours se présenter aux mêmes autels; ils sont associés dans la communion de l'Église; ils participent aux mêmes mystères, ils sont régénérés et repus de la vertu des mêmes sacrements! Oserions-nous bien, ô Seigneur, vous demander raison d'un mélange si surprenant? » Jésus-Christ dans la parabole de l'ivraie nous livre le secret de son étrange et incompréhensible dessein; il laissera ensemble, dans la même église et la même vie chrétienne, les justes et les pécheurs, le froment et l'ivraie, et ainsi, non-seulement sa sainte Église verra s'éloigner et se perdre pour elle les trois quarts du monde qu'elle vient sauver, mais dans son sein même, à côté de ses vrais enfants, d'autres en grand nombre la désoleront par leurs vices et en sortiront par leur révolte[1].

Dieu a semé le bon grain dans son champ : il a répandu dans l'Église les clartés qui illuminent, la grâce qui transfigure, les vertus qui purifient et la gloire qui divinise, *seminavit bonum semen.* Mais par un conseil profond dont nous déroulerons tout à l'heure les mys-

[1] Signa posuit (Evangelista) parabolam in qua ostendebatur impedimentum Evangelicæ doctrinæ ab extrinseco; hic ponitur alia parabola in qua ponitur impedimentum de audienda doctrina quod est ab inrinseco. (D. Thom *Comment. in Matth.*)

tères, il laisse à l'*ennemi* l'entrée de son champ, l'accès de son Église : Arius y pourra naître, Luther y aura la puissance de tout ravager, l'hérésie révolutionnaire fascinera les âmes et accumulera les ruines durant de longs jours, *venit inimicus*. Et quand vient l'homme ennemi ? Quand l'erreur surgit-elle dans le sein de l'Église ? Réponse frappante ! formidable avertissement ! *Cum dormirent homines*, « quand les ouvriers se furent endormis. » Vient l'heure où le clergé s'endort du sommeil de l'ignorance et du sommeil de l'inaction : sa bouche n'est plus gardienne de la science ; son cœur ne connaît plus les magnanimes élans du zèle, la parole est éteinte sur ses lèvres comme la charité dans son âme ; sa vie n'est plus le miroir de la vertu, mais s'empreint au contraire des reflets du vice : heure terrible ! l'Orient tombe aux mains de l'hérésie avant de tomber sous le glaive ignoble du Turc : l'Allemagne est livrée à Luther, et l'Angleterre, *l'île des Saints*, devient la proie d'un despote qui lui arrache avec sa foi le bonheur de ses jours : toujours et partout la même cause secrète de la naissance et des progrès de l'erreur : le sommeil des ouvriers : *cum dormirent homines*. Saint Thomas nous fait remarquer l'habileté diabolique et en même temps le stigmate indélébile de l'erreur. *Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint et sursema de l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla.* « L'ivraie » : aucune graine ne ressemble autant au froment ; aucune n'est aussi sèche et aussi stérile. Voilà l'erreur à son origine et dans sa maturité. L'erreur naissante ne s'éloigne que faiblement de la vérité catholique et l'œil inexpérimenté les confond aisément, tant elles offrent de similitude. Mais si une concession est faite, si la chaîne du *Credo* catholique est rompue, bientôt tous les articles se

détachent un à un, et l'erreur finit par les jeter tous au vent d'une complète incroyance. Que demandait le protestantisme à sa naissance? A peine quelque insignifiante réforme. Que réclament à l'heure qu'il est nos imprudents catholiques libéraux ? Que l'Église proclame principe et droit ce qui n'est dans nos sociétés révolutionnaires et sans croyances qu'un fait douloureusement subi. Si l'on n'y prend garde, le venin protestant se glisse sous des propositions qui semblaient innocentes, l'ivraie est semée dans le champ, et une moisson formidable se prépare. A sa trompeuse ressemblance avec la vérité, l'erreur ajoute, comme marque indélébile, la stérilité. L'ivraie est une graine desséchée et sans substance : l'erreur quelle qu'elle soit est d'une désastreuse stérilité : son œuvre infaillible est de dessécher et d'affamer les âmes : plus de croyances solides, plus de vérités substantielles, plus d'espérances qui soutiennent, plus de grâce qui nourrisse, plus de vertus qui fécondent la vie, plus même de culte qui alimente la piété, et apporte aux cœurs vides et aux âmes épuisées la suave et substantielle nourriture des cieux ; c'est le vide, c'est le silence, c'est la mort. Une autre marque encore fera éternellement distinguer de l'erreur la vérité catholique. Celle-ci est éternelle, elle compte les années de Dieu, l'erreur est jeune et ses perpétuelles vicissitudes ne lui laisseront jamais l'espérance de vieillir. L'ennemi vient après le Père de famille, il jette

[1] Videamus quid est quod seminatur et qualis est ordo. Quid significetur per zizaniam ? filii nequam et omnes qui iniquitatem diligunt, specialiter hæretici. Seminentur in agro, id est in hoc mundo. Diabolus videns Ecclesiam dilatari, invidit, et seminavi corruptivum. (D. Thom., *Comment in Matth.*)

furtivement l'ivraie au milieu d'un froment déjà en pleine germination. Dieu avait donné son symbole aux âmes, il avait répandu partout la semence de la vérité, quand les erreurs se montrèrent. L'Église avait instruit le monde de la divinité du Verbe fait chair, quand Arius sema traitreusement l'ivraie de la négation. La vérité catholique était vieille de seize siècles, quand Luther et Calvin parurent, apportant d'autres dogmes et se prétendant apôtres d'un autre *Credo: Superseminavit zizaniam.* Quelle puissance donne à l'Église la vieillesse vénérable de son enseignement ! Hérétique, rationaliste, libre penseur, tu es d'hier ! ta parole n'a pas la garantie des siècles ; comment tiendrait-elle contre les séculaires affirmations de l'Église ? Dix-huit siècles de croyance écraseront à jamais le fragile échafaudage de tes doutes d'hier et de tes négations d'aujourd'hui.

S'étonnera-t-on de la permission que Dieu laisse au démon de l'erreur, et de ces innombrables oppositions que la doctrine catholique a rencontrées sur sa route et rencontra durant tous les siècles ? C'est le contraire qui devrait surprendre. Dès lors que le mal existe et qu'il agit, où se porteront ses attaques sinon au bien et au vrai ? Quelle raison y avait-il de combattre le paganisme qui admettait tous les vices et toutes les erreurs ? Qu'opposer au protestantisme qui, par son libre examen, détruit toute vérité comme il ruine toute vertu ? Pourquoi déclarer la guerre au Rationalisme qui mène droit à la négation de toute doctrine et de toute morale ? Une parole du Christ rend divinement compte de la situation respective de la vérité catholique toujours combattue, et de l'erreur, quelque nom qu'elle porte, toujours respectée et favorisé. « Si Satan divisé se tourne contre lui-même, comment son régne subsis-

tera-t-il[1] ? » La doctrine catholique est combattue parce qu'elle est la vérité : l'erreur est en paix parce qu'elle est l'erreur.

Mais quoi ! Est-ce donc le sort éternel de l'Eglise que l'ivraie croisse sous ses yeux à côté même du bon grain, et que ce désastreux assemblage persiste jusqu'à la moisson, c'est-à-dire jusqu'au dernier jour de sa vie sur la terre ? La suite de la parabole fixe irrévocablement la volonté divine à cet égard. « .... Et s'approchant, ils dirent : n'est-ce pas le bon grain que vous avez semé ? D'où vient donc cette ivraie ? » La sainte Église, saisie à la fois d'étonnement et de douleur, s'adresse à Dieu : « N'avez-vous pas semé le bon grain ? » Oh ! le grain merveilleusement riche et délicieux qu'a semé Dieu dans le monde ! Ce Verbe qu'il nous a envoyé, ces vérités dont il nous illumine, ces sacrements dont il nous nourrit, cette grâce dont il nous divinise, ces espérances éternelles, cette gloire sans fin dont il couronne notre existence ; tous ces biens, toutes ces merveilles sont la semence répandue par Dieu. Mais l'ivraie, mais le mal ; mais l'erreur, mais les vices d'où viennent-ils ? Sans doute de « l'homme ennemi. » Mais, Seigneur, pourquoi l'y laisser ? Pourquoi ce mélange ? « Vous, Seigneur, qui avez si bien rangé chaque chose en sa place, qui avez séparé la terre et le firmament, les ténèbres et la lumière, ne séparerez-vous point les justes d'avec les impies ? » L'Église à qui cette confusion est inexplicable, s'adresse à son divin Fondateur : « Voulez-vous que nous allions l'arracher ? » Étonnante réponse de Dieu ! « Non.... laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. » « Éclairez-nous, Seigneur, sur cette difficulté,

[1] Luc, XI.

non point par les raisons de la philosophie humaine, mais par la considération de vos secrets jugements et de votre providence irréprehensible. » Pourquoi donc Seigneur, tant d'hérésies et tant d'erreurs qui combattent votre Église? Et, dans le sein même de cette Église, pourquoi le mélange des justes avec les pécheurs?

Saint Thomas, recueillant les leçons de la tradition, nous donne ainsi la réponse de Dieu [1]. Ce mélange profite d'abord aux bons eux-mêmes. Sans l'énergie de la résistance et les mâles vertus du combat, les justes s'endormiraient dans une sécurité funeste d'où naîtraient bientôt l'indolence et l'inertie. Dieu maintient par la lutte la vigueur et la vigilance dans son Église. C'est encore grâce aux agressions de l'erreur que tant de théologiens, de docteurs, d'orateurs illustres, nous ont été donnés : la guerre n'enfante pas autant de généraux illustres, que les combats de la vérité catholique, contre les multiples erreurs qui l'ont assaillie, n'ont produit d'écrivains et d'apologistes fameux. Sous le même rapport n'est-ce pas l'apparition de l'erreur qui donne lieu aux magnifiques développements du *Credo* catholique? A chaque hérésie correspond quelque affirmation nouvelle et quelque splendide rayonnement de la vérité. Mais de plus, dans ce mélange du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, Dieu, « riche envers tous » de

[1] Quatuor de causis contingit quare mali non debeant eradicari propter bonos. Una causa est quia per malos excitantur boni. Item quia contingit quod qui modo malus est postea bonus fit. Tertia ratio quia alii qui videntur mali et non sunt. Quarta ratio est quia alii quis quandoque est magnæ potestatis, ideo si excludatur trahit multos secum. (D. Thom *Comment. in Matth.*)

bonté et de patience, consulte sa miséricorde envers les pécheurs. La vérité et la vertu retirées d'eux, que leur resterait-il qu'une perdition assurée, au sein de leurs ténèbres et de leurs corruptions, où ne parviendrait plus ni un écho de la vérité, ni un reflet de la vertu? Non, Dieu placera forcément les méchants en face du pur et vivifiant spectacle de la foi, qui s'affirme et fructifie dans tous les héroïsmes du vrai et du bien. L'incrédule recueillera sur sa route les affirmations catholiques; l'impie prêtera malgré lui l'oreille aux accents qui lui viennent de Dieu par l'entremise aimée d'un ami, d'une épouse, ou d'une mère; le salut se fera jour dans son âme par des ouvertures qu'il ne soupçonnait pas; le pécheur vivra dans la patrie du bien, respirera, au milieu même de ses vices, les parfums de la vertu, sera mille fois sollicité par de célestes et mystérieux attraits, et un jour enfin, las de combattre, et vaincu par le spectacle de la sainteté, il s'écriera comme Augustin: « Eh quoi donc! ne pourrai-je pas ce que peuvent ces jeunes gens et ces jeunes filles?» L'Évangile nous découvre l'une des principales raisons du mélange maintenu par Dieu des méchants et des justes, de l'erreur et de la vérité. Toute âme chrétienne, toute conscience honnête s'indigne des libertés que s'arroge l'erreur, de la large place qu'elle occupe, du droit de cité qu'elle réclame, et bientôt du règne qu'elle prétend imposer. Qui n'est révolté de prétentions si audacieuses? qui osera soutenir que le mal a une place régulière, normale, sacrée, au soleil de Dieu? Qui poussera l'oubli des premiers principes jusqu'à vouloir assurer à l'erreur les mêmes droits qu'à la vérité? Sans doute, notre siècle est tombé dans cette aberration, et a trempé dans cette félonie, hélas! et plusieurs catholiques, sous le nom et

le drapeau des libertés modernes, des principes de 89, des exigences du progrès, etc., se sont engagés dans ces luttes déloyales au profit de l'erreur, mais la conscience et la raison restent, autant que la foi, inébranlables devant ces défaillances et ces trahisons. Le bon sens, comme la foi, dit avec l'Apôtre : *Quel commerce possible entre la justice et l'iniquité ? ou quelle société possible entre la lumière et les ténèbres ? ou quelle convention soutenable entre le Christ et Bélial ?* Non, non, n'appelez pas l'ivraie le bon grain, et le bon grain l'ivraie ; ne leur adjugez pas à tous deux la même valeur et le même prix ; sachez mettre de la différence entre le pur froment et l'herbe parasite. Faudra-t-il néanmoins faire de l'ivraie une prompte et rigoureuse justice ; et, pour l'avoir reconnue perverse, la faut-il de suite et toujours violemment arracher ? Non, et c'est ici que l'Évangile et saint Thomas, qui le commente, deviennent d'une admirable lucidité, dans cette question aussi ardue qu'elle est pratique et actuelle. Le mal, l'erreur, l'abus, de quelque sorte qu'il soit, et quelque nom qu'il porte, est apprécié, c'est-à-dire flétri comme il le mérite, il est l'œuvre mauvaise « de l'homme ennemi : « *C'est l'homme ennemi qui a fait cela.* Il faut donc arracher cette plante perverse ? *Non, de peur qu'arrachant l'ivraie, vous arrachiez en même temps le froment avec elle.* Ah ! sans doute, si l'expurgation du champ et l'extraction de l'ivraie étaient possibles et sans inconvénient, le Père de famille vous dirait d'arracher cette herbe, qui n'a aucun droit à occuper la terre et qui opprime le froment. Mais tout au contraire, il vous défend un zèle et des efforts qui causeraient plus de désastres qu'ils n'amèneraient de bien. Les lois modernes vous sont illégitimement oppressives, elles vous contestent

d'indéniables droits, elles gênent l'exercice de votre divine liberté, elles arrêtent vos plus précieuses conquêtes et stérilisent votre plus nécessaire action : c'est l'ivraie dans le champ catholique. Et voici pire encore. L'erreur et, vous, la vérité, avez les mêmes droits : vous êtes mises toutes deux dans la même balance, et entre vous le poids est déclaré égal. L'État se proclame athée, c'est-à-dire que pour lui l'hérésie comme la vraie doctrine sont choses égales et méritent la même mesure de liberté et de protection. Qu'allons-nous faire, nous, la vérité ? Nous subirons une situation oppressive, et nous attendrons le moment de Dieu. *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.* La lutte amènerait des perturbations désastreuses, des oppressions plus lourdes, des réactions plus violentes, nous risquerions « d'arracher le bon grain en même temps que l'ivraie. » Rien au monde sans doute ne nous fera reconnaître à l'erreur et à l'oppression subies par nous le droit de vivre et de nous opprimer, mais, écoutant la voix de la prudence et la voix de Dieu, « nous attendrons jusqu'à la moisson [1]. » C'est la solution de saint Thomas dans son commentaire du treizième chapitre de saint Matthieu, et c'est dans ce sens encore que Balmès faisait cette lumineuse remarque dans un chapitre sur la tolérance [2] : « Il se présente ici deux questions : celle du principe et celle de l'application ; en d'autres termes, celle de l'intolérance et celle de la manière dont s'exerce l'intolérance. Il ne faut pas confondre ces deux questions qui, malgré la plus étroite liaison, sont fort différentes. » Il y a loin

[1] Ideo congregatio non excommunicatur, nec princeps populi, ne cum uno multi cadant. (D. Thom. *Comment. in Matth.*) — [2] *Catholicisme comparé*, etc.

en effet, entre professer qu'un champ plein d'ivraie est le meilleur des champs, la plus naturelle et la plus normale des choses, et regarder l'ivraie comme détestable, son invasion dans le champ comme pernicieuse, sa disparition comme juste et désirable, à l'heure où son extraction se fait par la volonté et sous l'œil de Dieu. « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson : alors je dirai aux moissonneurs : arrachez d'abord l'ivraie. »

Sans doute la moisson du froment et la perte définitive de l'ivraie sont réservées pour la fin du monde. Dieu néanmoins ne cesse pas d'arracher l'ivraie à travers les siècles, et il garde toujours pour cette besogne des moissonneurs, à ses ordres et pour l'heure fixée par lui. Sans parcourir toute l'histoire de l'Église qui nous accablerait de ses révélations et arrêterait trop notre marche, considérons comment Dieu, à l'heure présente, a déjà donné à ses moissonneurs l'ordre d'arracher l'ivraie si largement semée par la main de la Révolution. La lumière se lève sur ces immortels principes de 89 ; de douloureuses expériences ont fait justice de bon nombre de ces insanités, et il se trouve qu'aux yeux des hommes qui savent voir et conclure, nos immortels principes sont mourants, et leur œuvre ruinée est gisante. Les *Organiques* ne sont plus même l'arme inavouée qu'on essaye dans l'ombre ; le *Syllabus*, en dépit des clameurs brutales de la Révolution, laisse, au milieu de l'ivraie, des sillons dévastateurs ; les libertés catholiques se conquièrent une à une, la place se fait de plus en plus large à la vérité, et le terrain qu'elle gagne est perdu pour l'erreur. L'enseignement de l'État nous écrasait de son monopole autant qu'il nous tuait de sa corruption, la terrible forteresse laisse entrevoir par

une récente et large brèche que son règne est bien près de sa fin. Manifestement Dieu dit à ses moissonneurs : « arrachez l'ivraie ! »

Telle est la merveilleuse puissance de la vérité catholique. Sans secousse, sans perturbation, sans violence, par la force mystérieuse dont Dieu la remplit, elle triomphe d'âge en âge des erreurs qui menaçaient de la corrompre et des tyrannies qui prétendaient l'étouffer. Cette action douce et cachée, qui triomphe sans lutte visible, et renverse les plus terribles obstacles sans trace d'efforts, l'Église catholique la fit paraître dans un merveilleux jour, alors que descendue sanglante du Golgotha elle s'offrit sans secours et sans armes devant le monde pour le conquérir, et devant toutes les forces du paganisme pour les renverser.

III. — Cette action de l'Église, douce mais irrésistible, cachée et néanmoins visible à tous les yeux par la grandeur et la perpétuité de ses résultats, de nouvelles paraboles vont nous la représenter. L'une nous marque la merveilleuse extension, la force, la puissance, le règne de cette Église ; dans l'autre nous est révélée la douceur infinie de son action ; c'est à la fois le *fortiter* et le *suaviter* de l'Écriture, « la force et la douceur » données comme sceau du Dieu qui a fondé l'Église, et de l'Église qu'il anime de son esprit et revêt de sa ressemblance.

1. « Jésus leur proposa une autre parabole, disant : à quoi comparerons-nous le royaume de Dieu ? ou par quelle parabole le représenterons-nous ? Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un

homme a pris et semé dans son champ. Quand on le sème dans la terre, il est plus petit que toutes les autres semences qui sont en terre, et lorsqu'on l'a semé il monte et devient plus grand que toutes les plantes ; il s'élève et se fait un grand arbre et pousse de si grands rameaux que les oiseaux du ciel peuvent s'établir sous son ombre et se reposer sur ses branches[1]. » Pour saisir ce que cette prophétie a d'étrange et de divinement profond, reculons de dix-huit siècles, et plaçons-nous au moment où se forme l'Église et où elle fait dans le monde sa première entrée. Quatre mille ans l'ont annoncée à la terre, Dieu a entretenu toutes les générations des splendeurs de cette cité sainte, des gigantesques puissances de cet empire, des conquêtes qui devaient lui assurer une domination universelle ; les prophètes ont chanté sa gloire, dans le monde entier s'est répandue la croyance qu'un Roi magnifique, un Dominateur universel allait paraître, qui subjuguerait toutes les nations, et devant lequel les rois de la terre se prosterneraient saisis de respect et pénétrés d'amour. Et le motif de cette attente était assuré autant que profond : le monde savait que Dieu même allait descendre, venir à lui, et fonder un immortel empire. C'était, comme l'avait chanté un prophète, « le Fort, le Conseiller, le Dieu, » dont la terre allait contempler la gloire et subir glorieusement le règne. Telle est l'attente, et c'est vers cet éclat que tous les yeux sont tournés. O profondeur des vues de Dieu ! O incompréhensible obscurité de ses conseils ! Au moment où le monde cherche l'éclat et la gloire du règne annoncé, quand « les Juifs réclament la splendeur du miracle et les Gentils le prestige de la

[1] Matth., XIII ; Marc, IV ; Luc, XIII.

sagesse humaine, dans un coin perdu et méprisé de la terre, un enfant naît ; il est pauvre entre les pauvres ; une étable recueille sa première détresse, et bientôt l'échoppe de l'artisan engloutit pour de longues années son insignifiante vie. Devenu homme fait, quand il reparaît au grand jour, c'est pour subir l'insulte et la contradiction, jeter à un peuple d'ennemis la plus sublime mais aussi la plus incompréhensible et la plus rejetée des doctrines, subir des accusations infamantes, devenir victime de la perversité juive, et mourir sur une croix de la mort des derniers misérables [1]. Après cette première scène, une autre s'ouvre aussi couverte d'obscurité, de faiblesse et de mépris. Douze hommes du peuple, douze ignorants, douze pauvres, sortent de Jérusalem et des ignominies du Calvaire, s'adressent au monde, lui annoncent la plus incroyable nouvelle : « Dieu est mort ! et ce Dieu n'est autre qu'un Juif condamné à la croix. » Vraiment ! Est-ce assez de faiblesse? ou plutôt est-ce assez d'extravagance et de folie ! Oui, reprend saint Paul, mais folie divine, plus sage que la sagesse humaine ; faiblesse, mais faiblesse divine plus puissante que toutes les forces de l'homme : *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei fortius est hominibus*. Cette folie est le triomphe de la sagesse, cette faiblesse

[1] Doctrina legis evangelicæ modica apparuit quia prædicabat Deum passum crucifixum et hujusmodi. Et quis posset hoc credere? Ideo dicit : « quod minimum quidem est omnibus seminibus...» Chrysostomus exponit de Apostolis quos comparavit grano sinapis... quia fuerunt modici et abjecti. Hilarius exponit de Christo quia fuit granum sinapis propter fervorem quia plenus Spiritu Sancto,... granum minimum propter contemptum infidelium. (D. Thom *Comment. in Matth.*, cap. XIII.)

est le triomphe de la force de Dieu : *Virtus Dei est.* Il fallait que Dieu parût tout seul dans ce grand œuvre de la formation, de l'exaltation, du triomphe, du règne de l'Église, l'homme ne devait nulle part intercepter la vue du divin Ouvrier, ni l'orgueil humain s'attribuer jamais la plus légère part à un tout divin triomphe. Que fera Dieu ? Il rejettera l'homme avec toutes les ressources de l'homme. Appelé à faire une Église, à rassembler des fidèles, à les retenir sous une étreinte puissante, dans les liens d'une indissoluble unité, l'homme, sans doute, charmerait et captiverait les intelligences par le prestige du savoir et la fascination du bien dire, il enchaînerait les cœurs dans des chaînes de rose et les facilités de la plus large et de la plus indulgente morale ; il appellerait à son aide l'appui de l'or, l'illustration du nom, les relations opulentes, le commerce flatteur des grands, il s'abriterait sous le glaive de la puissance, et demanderait, comme tous les faiseurs de religion humaine, quelque César pour pontife, ou du moins pour tuteur. Très-bien ! mais c'est alors l'homme et non pas Dieu qui fait l'œuvre. Dans la puissance des moyens s'aperçoit logiquement la puissance du résultat, le succès est naturel et prévu, et le miracle, c'est-à-dire l'action immédiatement et uniquement divine, ne s'y voit plus nulle part. Comment naquit, se développa, s'étendit, triompha, l'Église catholique ? Précisément à l'opposé des œuvres humaines. Dieu pour la former réunit toutes les impuissances, accumule toutes les impossibilités, se heurte à tous les obstacles : quand il l'a faite, il la livre à toutes les détresses, il la brise à tous les écueils, il la condamne à une éternelle agonie, il l'enfouit dans un perpétuel tombeau : et l'Église catholique vit, règne, triomphe, traverse les siècles, renverse

les trônes, subjugue les peuples, s'empare de la plus universelle et de la plus profonde domination : toujours mourante, elle vit toujours ; toujours faible, elle triomphe toujours ; toujours vaincue, elle est victorieuse toujours. L'idée divine est réalisée : Dieu paraît seul ; « la chair ne se glorifie plus devant lui, » le monde et les siècles poussent le seul cri que puissent arracher d'aussi inouïs spectacles, et que permette le bon sens : *A Domino factum est illud et est mirabile in oculis nostris*, « c'est Dieu qui a fait cela, et c'est admirable à nos yeux ! »

C'est ce grandiose dessein de Dieu que, Jésus-Christ annonce au monde dans la parabole du sénevé. L'Église à sa naissance fut la plus petite et la plus frêle des semences, *quod minimum est omnibus seminibus*. Et quelles étaient, au moment de son apparition les semences plus grandes qu'elles ? Trois forces colossales se partageaient le monde : la force, de l'esprit humain, la force de la volupté païenne, la force, centre et résumé de toutes les autres, qui se personnifiait dans l'empire romain. La place était prise quand parut l'Église, prise et opiniâtrément défendue par la philosophie humaine qui régnait en maîtresse absolue dans les académies et les écoles, dans les sociétés brillantes, et parmi tous ceux que l'Apôtre nomme « les princes de ce monde. » Ils tenaient le sceptre des idées, règnaient sur la foule, formaient l'opinion publique, décidaient en arbitres suprêmes de toutes les doctrines, et, plus que tout cela, tuaient par le mépris et étouffaient sous le sarcasme et le rire toute croyance qui les gênait, toute doctrine qui les prétendait détrôner. Ils riaient à l'aise des disciples du Dieu-Ane et affublaient le christianisme de dehors grotesques, en même temps qu'ils l'accablaient sous leurs

accusations partout accueillies d'impiété et d'extravagance. L'Église rencontra durant des siècles ces terribles adversaires : ils sont vivants encore et ne cessent de rire le même rire et de vomir les mêmes sarcasmes impies. Julien, Celse et Porphyre touchent à Voltaire, et Voltaire a des fils, héritiers de ses haines et de ses impiétés : l'esprit humain ne veut pas d'un joug qui humilie son orgueil et pose un frein à ses libres saillies. Autant l'esprit humain était puissant, autant la volupté païenne était irrésistible. S'il était humainement impossible de briser aux mains de la philosophie la domination des idées, mille fois plus l'était-il d'arracher du cœur des multitudes des vices chéris et des voluptés enchanteresses. La volupté s'identifiait avec la société antique, elle débordait de partout, des lois, des mœurs, des coutumes, des institutions, des solennités de la patrie et des mystères sacrés du temple; le ciel et la terre en étaient le théâtre, la famille et le foyer domestique en devenaient les premiers et les plus obstinés gardiens. Qu'était et que pouvait l'Église au milieu de ce furieux et universel entraînement des sens, et au sein de cet océan sans limite de voluptés et de corruptions? « Qu'apportait-on pour mettre à la place? L'ignominie à la place de la grandeur, la pénitence et la mortification à la place de la volupté... Il fallait dire : nous venons la verge à la main vous apprendre à traiter votre corps comme un esclave parce qu'il est, en effet, l'esclave des plus vils penchants [1]. » Enfin, une troisième force écrasait l'Église de sa masse, c'était l'empire romain, personnification vivante et terrible de tout ce que l'Église avait mission de renverser. L'empire romain était l'universel

[1] Lacordaire, *Conférences*.

esclavage, l'Église venait fonder l'universelle liberté. L'empire romain étreignait dans une captivité absolue les âmes comme les corps, l'Église délivrait les âmes et après les âmes, les corps. « Vous êtes libres, criait au monde le sublime Apôtre, libres de cette liberté dont vous a affranchis le Christ ! » L'empire romain, c'était l'adoration des idoles, l'Église abattait les idoles ; l'empire romain, c'était la prostitution de la chair dans toutes les voluptés : l'Église, c'était la mortification impitoyable et la chasteté absolue ; l'empire romain, c'était le règne de l'homme ou plutôt de la bête : l'Église, c'était le règne de l'ange ou plutôt de Dieu.

Or l'Église n'était rien, l'empire romain était tout, *minus est omnibus seminibus quæ sunt in terra.*

Qu'advint-il ? Écoutons la suite de la parabole, c'est-à-dire de la prophétie, « Et lorsqu'on l'a semé, il monte, il devient plus grand que toutes les plantes, il croît, il se fait un grand arbre. » Voilà le prodige de Dieu, le miracle de sa droite, la merveille qu'ont vue les siècles et dont l'esprit humain, en dehors de la solution catholique, est mis au défi de donner jamais l'explication. Cette Église, qui n'était rien, ne pouvait rien, ne possédait ni arme, ni crédit, ni fortune ; qui parlait une langue étrangère et incomprise, qui balbutiait des extravagances, *stultitia est !* prêchait d'inadmissibles mystères, commandait d'effroyables sacrifices, écrasait l'intelligence, brisait le cœur, ensanglantait la chair, réclamait non pas une place, mais le trône, non pas la tolérance, mais l'universelle domination ; cette Église qu'un regard, un mot, un ordre de César allait anéantir, cette Église non-seulement a vécu mais a triomphé : elle a triomphé du monde, des sages, des puissants, des Césars, des empires, des multitudes, et sur les ruines de

toutes ces choses balayées elle a fondé une domination que tous les siècles trouvent debout, et que les forces réunies de la terre n'ont pu abattre. « Au siége de la force fut posé le siége de la vertu ; au siége de la servitude, le siége de la liberté; au siége des idoles honteuses, le siége de la croix de Jésus-Christ ; au siége d'où se répandaient partout les ordres de Néron, le siége du vieillard désarmé, qui, au nom de Jésus-Christ, dont il est le vicaire, répand sur tout le monde la pureté, la paix et la bénédiction. O triomphe de la foi ! O spectacle qui ravit l'homme au-dessus de lui-même en lui montrant ce qu'il peut pour le bien avec le secours de Dieu[1] ! »

« La plus petite » à sa naissance, l'Église catholique est ainsi devenue « la plus grande » dans ses accroissements. La plus grande en force, la plus grande en extension, la plus grande en résultats[2]. En force. Rien ne l'a pu dominer, et elle a elle-même dominé tout le monde : domination vaste, profonde, universelle, irrésistible. Elle a dominé les grands comme les petits, les princes comme le menu peuple ; elle a dominé l'homme entier, l'intelligence, la volonté, le cœur, les sens ; elle a dominé en dépit de tous les obstacles ; elle a dominé à travers tous les siècles, et le temps qui mine et finit par renverser toutes choses, le temps ne l'a pu même entamer. En extension. L'Église est catholique ; elle a revendiqué comme son domaine toutes les contrées de la terre, et elle les a subjuguées ; son sceptre touche toutes les plages ; elle compte ses sujets partout : par-

[1] Lacordaire. — [2] Major est doctrina evangelica in soliditate, in generalitate, in utilitate. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XIII.)

tout, de l'Orient à l'Occident et du Septentrion au Midi, ses apôtres font retentir sa prédication; « l'Évangile est prêché à toute créature ; » « le grand sacrifice est offert en tous lieux ; » « tout peuple entend sa voix, pas une nation ne se peut soustraire au bruit de sa doctrine, » comme au soleil de sa charité[1]. En résultats. « ..... Il devient un grand arbre et pousse de si vastes rameaux, que les oiseaux du ciel peuvent habiter sous son ombre. » Saint Thomas nous fournit ici le plus riche et le plus gracieux commentaire. Aussi nombreux que les oiseaux dans le feuillage d'un grand arbre, les peuples de la terre sont venus chercher dans l'Église l'abri protecteur et l'ombre bienfaisante. « Oiseaux du ciel : » telle est la race qu'a créée l'Église et qu'elle abrite sous ses bienfaits ; race ailée, race tout aérienne, âmes qui ne foulent pas les fanges de la terre, mais ont pris leur essor vers les cieux ; âmes célestes, âmes divines, « pour qui le monde n'est rien, » qui regardent les biens terrestres « comme fumier et ordure, » « dont la vie se passe aux cieux, » et qui ont conçu « cette volonté magnanime de plutôt sortir du corps afin d'être présentées au Seigneur. » Voilà « les oiseaux du ciel, » dont est peuplée l'Église, et dont la glorieuse multitude ne se rencontre que là. L'oiseau chante sous le feuillage : elles chantent, ces âmes chrétiennes, le plus beau chant que puissent entendre la terre et les cieux, le chant d'une vie pure, d'une espérance magnanime, et d'un

[1] Non fuit aliquis philosophus qui aliquam patriam potuerit totam convertere ad suam doctrinam ; si enim aliquis philosophus ut Plato dixisset quod talis et talis veniet non crederetur ei. Major est doctrina evangelica in soliditate, in generalitate, in utilitate. (D. Thom. *Comment. in Matth.*. cap. XIII.

immortel amour. Le texte porte un mot remarquable; « Les oiseaux du ciel *habitent* sous son ombre. » La demeure est fixe, un divin contentement, une satiété mystérieuse, d'éternelles délices, une inébranlable assurance fixent ces âmes dans leur bienheureux abri. Pour les autres, le vol est incessant, la course et l'agitation perpétuelles, *non est pax impiis !* L'intelligence « flotte à tout vent de doctrine, » le cœur erre de désirs en désirs, sans repos au sein des choses, sans apaisement au milieu d'éternelles déceptions. Au sein de tous les biens que lui dispense et que lui garantit l'Église, l'âme chrétienne, sûre de sa foi, ferme dans ses espérances, « enracinée dans sa charité, » goûte les douceurs présentes et jouit par avance des biens de son éternité, *in vace in idipsum dormiam et requiescam* [1] !

2. Telle est la puissante extension et la diffusion merveilleuse qui font de l'Église catholique l'abri de toutes les âmes et le refuge de tous les peuples. Cette catholicité lui suppose de vastes conquêtes, une prodigieuse force et la plus irrésistible influence dans le monde entier. Cette influence comment l'Église arriva-t-elle à la conquérir; cet immense bouleversement, qui changea la face du monde, en faisant surgir une nouvelle société des ruines d'une société anéantie, comment s'opéra-t-il? Une dernière parabole va nous l'expliquer. L'immensité de l'œuvre n'a d'égale que la douceur avec laquelle elle fut accomplie, *fortiter et suaviter*. « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme a pris et déposé dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout soit fermenté [2]. » Dieu prit son

[1] Psal. — [2] Matth., XIII; Luc, XIII.

Évangile, sa grâce, son Église, et en eux son Verbe incarné ; il les cacha, il les enfouit, pour ainsi parler, dans le monde : le ferment divin travailla la masse[1], la souleva, la transfigura, lui communiqua une saveur nouvelle et des propriétés célestes qu'elle ne se connaissait pas. La foi s'éveille, l'espérance apparaît, la charité fermente, toutes les vertus s'inaugurent, l'âme est transformée, le corps s'affranchit de ses turpitudes, le foyer domestique s'épure et s'ennoblit, les mœurs publiques s'imprègnent de douceur, de noblesse et de loyauté, les coutumes se transforment, la législation emprunte à l'Évangile son esprit de droiture et d'humanité, bientôt les pouvoirs publics à leur tour participent de la bonté, de la sagesse et de la bienfaisance du règne même de Dieu : un nouveau monde est créé, le ferment mystérieux a soulevé la masse païenne et l'a complétement transfigurée, *fermentatum est totum.* « Le royaume des cieux est semblable à une femme.... » Quelle est cette femme ? C'est la Reine mystérieuse aperçue des prophètes, c'est l'Épouse du Christ et la fille du Très-Haut, c'est l'Église. Cette femme prit « le levain, » la prédication évangélique, la foi, la grâce, les sacrements, la force de l'exemple, le saint entraînement de la vertu ; elle le jeta dans cette société antique, masse lourde, inerte, grossière, sans autre saveur que celle de l'impiété et de la corruption. « .... Jusqu'à ce que le tout eût fermenté. » Triple propriété du levain : il transforme, il dilate, il communique la saveur et la salubrité. Ainsi fit l'Église dans le monde. Sous son

[1] « Donec fermentatum est totum, » id est donec omnes convertentur ad Deum. Psal. XVIII, « in omnem terram exivit sonus eorum. » (D. Thom. *Comment. in Matth.*)

action cachée et imperceptible l'humanité fut transformée : intelligence, cœur, volonté, actes, aspirations et désirs, tout devint céleste, tout dépouilla les grossièretés de la chair : l'humanité fut dilatée, l'étroitesse de la vie naturelle fut déchirée, et les perspectives de l'infini apparurent ; l'humanité fut guérie et prit une saveur mâle et pure ; ses dégradations firent place aux héroïsmes de la vertu, ses turpitudes furent assainies, ses plaies hideuses se cicatrisèrent, ses douleurs connurent les baumes de l'espérance ; sa pauvreté, la noblesse et les joies de la réhabilitation ; sa mort elle-même quitta ses mornes désespoirs et s'illumina des reflets de l'éternité.

II

LES DÉTRESSES DE L'ÉGLISE

Cette régénération du monde, ces longs et immenses bienfaits dont l'Église comble l'humanité, lui coûtent les angoisses de son cœur, les sueurs de son front et le sang de ses veines. L'Apôtre avait un mot profond pour peindre ce mystère : *La vie opère en vous : en nous la mort.* Nous vous vivifions, mais c'est au prix de notre martyre ; nous vous sauvons, mais en nous condamnant nous-mêmes à une quotidienne perdition ; « la vie pour vous, pour nous la mort. » Le grand mystère de la Rédemption se continue dans l'Église, un calvaire reste dressé où elle monte, victime pour le salut de l'humanité, et obtenant par une solidarité mystérieuse l'allégement de tous au prix de ses propres douleurs. « C'est une loi établie que l'Église ne peut jouir d'aucun

avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants. Son Époux l'a rachetée par le sang qu'il a versé pour elle et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde[1]. » L'angoisse, la persécution, la détresse est la vie de l'Église : « Elle est faite pour cela, » dit l'Apôtre avec une simplicité sublime. Aussi ne nous étonnons pas de l'insistance que mit le Sauveur à lui révéler cette situation et à l'y préparer. Fréquemment il répétait à ses Apôtres, et en leur personne à son Église tout entière, ces dures paroles : *Ecce ascendimus Jerosolymam...* « voici que nous montons à Jérusalem, » à l'immolation, au Calvaire, à la persécution et au mépris de tous ;... « le disciple n'est pas plus que le maître, s'ils m'ont traité ainsi, ne croyez pas qu'ils vous épargneront. » Ces paroles et tant d'autres aussi formidables étaient trop peu encore pour l'éducation la plus difficile de toutes, celle de la douleur ; Jésus-Christ y joignit parfois l'action elle-même et l'expérience ; il engagea ses Apôtres dans les périls, il les réduisit aux plus extrêmes détresses, et les jeta dans d'affreuses tempêtes. Ces drames étaient l'annonce de l'avenir ; dans leurs péripéties douloureuses l'Église devait reconnaître sa vie militante, les longs et terribles orages où elle ne devait pas cesser d'être engagée. Nous lisons dans les Évangiles deux récits de tempêtes, et c'est dans le sens large et profond indiqué plus haut que le Docteur Angélique les a comprises et commentées.

I. — La première est décrite par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc[2]. La barque engagée sur les

[1] Bossuet. — [2] Matth., VIII ; Luc, VIII ; Marc, IV.

flots de la haute mer, c'est l'Église d'ici-bas, salut des peuples, protection et abri de toutes les âmes qui ne veulent point périr dans les eaux du péché et les gouffres de la vengeance éternelle ; Église militante, ballottée sur les flots mobiles du temps et s'avançant à travers les obstacles vers le rivage de l'immobile éternité. Ses deux chefs, ses deux soutiens sont avec elle, l'un visible et qui semble la gouverner et la diriger seul, Pierre avec ses compagnons de travail et de dangers ; l'autre invisible, endormi, dissimulé, Jésus-Christ, dont l'action toute-puissante est soustraite aux regards et disparaît sous un long silence et un profond sommeil. Où s'engage la barque, l'Église ? Au milieu du monde, vaste et tumultueux océan ; au sein des agitations et des tempêtes des choses humaines, qu'elle a pour mission de subir et de pacifier.

A peine entre-t-on dans cet océan, la tempête s'élève, le danger grandit, la détresse environne la barque de toute part : détresse au dehors, angoisse au dedans. Au dehors les flots soulevés, le vent qui souffle avec violence, l'eau meurtrière qui la remplit et les énormes vagues qui fondent sur elle et menacent à tout instant de l'engloutir. Voilà l'Église catholique au milieu de l'océan du monde et des éternelles tempêtes que la perversité ne cesse de soulever. A peine a-t-elle quitté Jérusalem et le Calvaire, quelle agitation des peuples ! quels flots de haine ! quels souffles furieux de la persécution ! qu'elle fut horrible cette première tempête, où toutes les forces de l'Empire étaient déchaînées, où les peuples, sur toute la surface du monde, se ruèrent sur elle pour l'engloutir, où les vagues sanglantes passèrent en emportant plus de douze millions de martyrs ! Et comme on voit dans la tempête les flots succéder aux flots, et le navire à peine

relevé d'un premier assaut, en subir un autre plus violent et plus meurtrier : ainsi l'Église catholique, éternellement poussée d'une vague dans une autre, d'un abîme dans un autre abîme. La Synagogue se rue sur elle avec frénésie ; elle surmonte ce flot courroucé qui a pensé l'engloutir; mais, délivrée un instant, elle voit se dresser devant elle, comme une vague monstrueuse, le colossal empire de Rome, qui roule sur elle toutes ses forces et toutes ses fureurs : vague immense, flot vaste et profond comme le monde, formé de toutes les puissances, grossi de tous les peuples, bouillonnant de toutes les haines. Le flot roule, se déchaîne et retombe avec un fracas horrible remplissant le monde entier de ses gigantesques éclats ; l'Église est sauvée. Elle est sauvée des attaques de la force brutale, mais c'est pour subir l'assaut mille fois plus formidable de l'esprit humain révolté. La philosophie païenne déploie contre elle toutes les objections, vomit tous les mensonges, accumule toutes les calomnies, ameute l'opinion, déchaîne ses sages et ses rhéteurs, use de toutes les armes à la fois à la discussion calme et austère joint le rire bruyant et la facétie grotesque, et jette à pleines mains le ridicule sur la doctrine qu'il lui faut à tout prix anéantir. Oh ! de quels flots de mensonges, de moqueries et de haine l'Église catholique se vit alors assaillie ! Quelle heure formidable entre toutes que celle où le chrétien ne périssait pas seulement dans les supplices, mais dans la honte et l'infamie ; non plus martyr dans la majestueuse grandeur du sacrifice, mais victime inepte et ridicule du plus insensé fanatisme. La dérision l'avait tué avant le glaive ; l'ignominie le couvrait avant son propre sang. Quel rire sanglant et victorieux ils poussaient d'un bout à l'autre du monde, les beaux esprits

de Rome et d'Athènes ! Qu'ils avaient puissamment réfuté l'Évangile et englouti l'Église sous leur savante et irrésistible logique ! Ce flot passa comme avaient passé les autres. L'heure vint où Paul, au milieu du silence des sages et devant l'agonie de la philosophie humaine, s'écriait triomphalement : « Ces sages, où donc sont-ils ? où ces scribes ? où ces chercheurs de la sagesse de ce siècle ? » Ils avaient tous disparu dans la tombe et l'Église seule tenait le sceptre des idées. On eût pu croire à l'apaisement des tempêtes, et prédire à la mystérieuse barque de longs jours de calme et de sérénité ; mais déjà des flots de Barbares s'agitaient dans les solitudes du Nord et s'avançaient en grondant, décidés à ne plus laisser de l'ancien monde que des ruines couvertes de sang. L'Église s'offrit la première aux attaques de cette nouvelle tempête, et plus victorieuse qu'elle ne l'avait été, des Barbares elle se fit des fils dévoués, et de ses bourreaux des défenseurs. Sa marche devenait puissante, elle avait surmonté la Synagogue, brisé l'Empire, subjugué les Barbares ; elle régnait en maîtresse sur le nouveau monde qu'elle avait conquis de son sang, illuminé de sa foi, transfiguré au contact de ses vertus, et vivifié au souffle de son amour : Dieu ne veut pas d'un long calme pour son Église ; il l'a faite militante, il lui faut les luttes ; Dieu l'a lancée dans la haute mer, il la veut aux prises avec la tempête. L'Islamisme durant de longs siècles la secouera dans d'horribles flots. L'Islamisme, arrêté par l'héroïsme des papes et leurs efforts désespérés, voit ses dernières fureurs se briser à Lépante. L'Église respire. Mais déjà la plus vaste et la plus audacieuse des hérésies se soulève, et menace la barque d'une rapide et complète destruction. Luther bouleverse les peuples ; l'Europe n'est bientôt plus

qu'une mer en furie, où tous les royaumes, les dynasties, les peuples, les puissants comme la foule, les princes comme la plèbe, s'agitent avec une violence inouïe, se précipitent contre l'Église, ravagent ses dogmes, brisent son culte, détruisent ses temples, massacrent ses prêtres, et livrent à ses derniers fidèles isolés et tremblants les plus implacables combats. La vague protestante semble vaincue : l'Église catholique surgit partout de dessus son sanglant sommet, quand d'autres flots plus impétueux encore et plus dévastateurs reprennent son œuvre avec ses haines, recommencent la lutte et précipitent l'Église dans de suprêmes dangers. Nous assistons à ce terrible drame, et c'est sous nos yeux que la Révolution, fille de la Réforme, mais plus puissante et plus hardie que sa mère, est aux prises avec l'Église catholique qu'elle a juré d'anéantir.

Étrange et effrayant mystère ! mais dont la scène évangélique que nous commentons va nous donner la solution. Quand Dieu a laissé toutes les puissances et toutes les fureurs humaines se déchaîner contre son Église, quand d'autre part il a brisé tous ses soutiens et que ses ennemis seuls ont l'empire, qu'ils l'oppriment, qu'ils l'écrasent à l'aise, Lui-même reste dans un profond silence et une si désespérante immobilité, que l'impiété triomphante pousse son dernier blasphème, auquel tout semble donner raison : *leur Dieu, où donc est-il ?* La tempête déchaîne ses suprêmes fureurs, le vent souffle avec violence, les flots se soulèvent avec un fracas effroyable, l'eau remplit la barque, et les Apôtres poussent en face d'une mort imminente des cris désespérés, que fait Jésus ? Jésus sommeille : *Et lui était à la poupe dormant sur un coussin.* Ce sommeil est le grand secret de la puissance de Dieu ; c'est là qu'il attend

ses ennemis ; son mystérieux sommeil est l'annonce de sa victoire et de leur défaite. Voici comment une grande parole traçait l'émouvant tableau de l'Europe et de l'Église à la veille de 93. « Que fait l'Église ? l'Église semble pâlir... Espagne, Italie, France, par tout le monde catholique, j'écoute : aucune voix puissante ne répond plus aux gémissements du Christ outragé. Ses ennemis grandissent chaque jour... que dites-vous du silence de Dieu ? Qu'est-ce qu'il fait ? Déjà le siècle a marqué le jour de sa chute. Une heure, deux heures, trois heures... demain matin, ils enterreront le Christ !.... Qu'en dites-vous encore une fois ? C'est vrai, Dieu se taisait, il se faisait petit. Il avait tout ôté à son Église, tout, excepté lui, tout, excepté le triomphe de l'erreur contre l'erreur même. Jamais Dieu jusque-là n'avait laissé à l'erreur son développement total ; il lui avait toujours rompu la gorge un moment ou l'autre avant qu'elle fût reine. Cette fois, il laissait faire jusqu'au bout [1]. » Ce tableau convient presque trait pour trait à l'heure présente. Voyez l'Europe, parcourez du regard ce qui reste des nations catholiques, puis contemplez l'Église prisonnière dans son chef au Vatican. Les nations catholiques ne gardent plus l'Église, la France la dernière a déserté le séculaire honneur de la protéger ; pour prix de sa retraite elle s'est vue accablée de désastres inouïs, et, voulût-elle, prise de repentir et émue de compassion, réparer ses fautes et voler au secours de son Père et de son Roi, son épée brisée ne la sert plus, son sang versé l'épuise, et l'étreinte d'un vainqueur l'enchaîne dans une ignominieuse inertie. L'Espagne se débat dans une lutte intestine ; l'Autriche est sourde aux gémissements de

[1] Lacordaire.

Christ ; les nations protestantes jettent sur les périls de Rome un regard insouciant, sinon joyeux et fier ; l'Allemagne a juré d'anéantir l'Église et de redonner au monde les Césars disparus. Dieu livre à l'Allemagne persécutrice toutes les forces, il lui abandonne tous les triomphes et lui permet tous les excès : Dieu laisse faire, Dieu sommeille, et la tempête croissant toujours est près d'atteindre ses dernières fureurs.

Que fait cependant l'Église ? L'Église fait trois choses : elle croit, elle prie, elle travaille. L'Église sait qu'elle porte en soi un Dieu ; elle sait que Jésus-Christ est dans la barque ; elle admire son inaction, elle adore dans l'angoisse son mystérieux sommeil, mais elle place en Lui seul son espérance, et, abandonnée de tous, elle déclare n'avoir besoin que de Lui. Mais si elle croit, elle prie aussi : elle aborde son Dieu, elle hâte le réveil de Jésus par les clameurs de sa détresse, elle lui demande avec une confiance naïve compte de son inexplicable silence : *Maître, n'avez-vous pas souci de ce que nous périssons ?* Elle le supplie, elle presse, elle rassemble ses prêtres, elle réunit ses fidèles, de tous les points du monde un cri s'élève, une prière universelle se fait jour : *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr !* Et à la prière se joint l'action. Les Apôtres ne restent pas spectateurs immobiles du danger qui les assaille, ils luttent, ils courent à Jésus, *accesserunt discipuli*, ils s'efforcent de le réveiller et, dans son réveil, d'obtenir enfin leur délivrance et leur salut. Telle est l'Église, telle elle nous apparaît à l'heure présente, dans la vaste tempête que nous traversons, où l'impiété voit notre désastre suprême, et nous notre suprême triomphe. Jamais les catholiques n'ont plus travaillé, plus multiplié les œuvres, plus organisé de résistances, plus osé d'entre-

prises, plus renversé d'obstacles. *On nous dirait morts, et nous voici pleins de vie!* Nous travaillons, nous espérons, nous prions. La tempête a cassé le mât, déchiré les voiles et brisé le gouvernail ; les flots oppresseurs nous recouvrent, *ita ut impleretur navis*, mais nous abordons notre Dieu ; notre Dieu se réveille, se lève, dit un mot, envoie un ordre, tout change dans le monde, tout prend une marche nouvelle, les vainqueurs perdent leur puissance, leurs projets s'évanouissent, leurs plans échouent, leurs empires s'écroulent, l'Église est délivrée ! « Et Jésus dit : que craignez-vous, hommes de peu de foi ? Et se levant alors, il menaça le vent et dit à la mer ; silence, tais-toi ! et le vent cessa, et il se fit un grand calme. »

Pour qui a étudié l'histore des dix-huit siècles du Christianisme, cette divine scène s'est représentée à lui bien des fois dans sa vérité saisissante. Au moment de la plus grande détresse de l'Église, quand tout semble perdu pour elle, et que ses ennemis se tiennent assurés de l'avoir vaincue et de l'anéantir, un coup violent retentit, un écroulement d'empire jonche le monde de ruines ; ou, moins que cela, un persécuteur disparaît prématurément, moins encore, *un je ne sais quoi* déconcerte la politique humaine, fait prendre aux événements un nouveau cours, réduit à néant les attaques les plus violentes et les trames les mieux ourdies, écarte la persécution, apaise ses furies homicides, délivre l'Église, et lui fait rencontrer le triomphe où tous prédisaient son infaillible ruine. Ce que le monde n'a pas vu, ce qu'aperçoivent seuls les yeux croyants : « Jésus s'est levé, il a menacé le souffle de la tempête, et il a dit à la mer : tais-toi ! »

II. — Dans un nouveau drame, dans une seconde tempête, Jésus-Christ renouvela sa formidable leçon. Cette seconde tempête, dont les trois Évangélistes saint Matthieu, saint Marc et saint Jean [1] nous font également le récit, semble au premier coup d'œil assez semblable à la première et fournir peu matière à de nouveaux enseignements. Néanmoins des différences notables s'y montrent ; la leçon renferme de nouveaux côtés, et l'enseignement se fait jour dans de nouvelles perspectives. Et d'abord l'épreuve est plus forte et plus longue. C'est au sein d'une nuit obscure que la barque est assaillie par la tempête, et les ténèbres ajoutent leur horreur et leur péril aux menaces des flots et à la furie des vents. Jésus n'est plus même endormi, il a disparu, il n'est plus dans la barque, les Apôtres ont perdu sa trace et semblent laissés à leur propre faiblesse et aux victorieuses fureurs de leur ennemi. L'épreuve est plus longue. La première tempête n'a déployé que de passagères violences, celle-ci se déchaîne durant une longue et mortelle nuit. Circonstance effrayante ! La détresse des Apôtres est telle, l'espérance du salut si éteinte, l'idée du secours si perdue, que Jésus apparaissant met le comble à leur épouvante, et que le moment de leur délivrance les trouve incrédules à leur propre salut. Enfin Jésus-Christ, chef, soutien, défenseur de l'Église, se montre dans une nouvelle attitude et une nouvelle conduite : durant la tempête où la barque court mille dangers, Jésus-Christ est sur la montagne et il prie. L'image est saisissante : durant la longue et séculaire tempête que traverse l'Église, Jésus est fixé dans les

[1] Matth., XIV ; Marc, VI ; Joan., V. — Per naviculam significatur Ecclesia : per mare mundus. (D. Thom. *Comment. in Matth.*)

hauteurs du triomphe, il est aux Cieux où il intercède, *vivens ad interpellandum*, et d'où il fait descendre de perpétuels et invincibles secours sur son Église assaillie.

Mais entrons au cœur du drame : son exposé complet nous révélera mieux toutes ces divines harmonies. Quatre dangers à la fois enveloppent les Apôtres et semblent leur fermer l'espérance du salut. Une nuit profonde pèse sur l'Océan [1]. Si la tempête est déjà formidable quand le jour montre la route et éclaire l'écueil, que sera-ce quand la nuit ajoute ses ombres aux périls des flots ? La direction est impossible, les écueils sont voilés, le flot fait des blessures que le matelot ne peut plus même apercevoir. Terrible épreuve pour l'Église ! Elle suit sa course et traverse ses tempêtes sous une nuit obscure : elle ne jouit pas encore « de la claire vision, » elle marche « sous les ombres de la foi, » ses ennemis sont « les princes de ce monde, les rois de ces ténèbres ; » ils l'assaillent de leurs phalanges invisibles ; — ils la meurtrissent de leurs traits « qui volent dans l'ombre, » ils lui tendent des embûches que son œil n'aperçoit pas, et lui suscitent des dangers dont elle ne voit pas la trame mystérieuse. Ah ! que Pie IX a souffert et souffre encore de ces machinations ténébreuses, et dans quelle impénétrable nuit ses ennemis n'ont cessé d'envelopper leurs homicides projets ! Second danger : la barque est en haute mer, loin du port, loin des secours ; la voilà seule et abandonnée, sans que nul n'y prenne garde, aux fureurs d'un implacable adversaire. N'est-ce pas la sainte Église telle qu'elle apparaît à nos yeux ? Qui des puissants songe à son agonie doulou-

[1] Describitur periculum ex tempore, quia nox erat, et in nocte majus est periculum maris.

reuse? Qui n'est endormi aux abords de Gethsémani où elle défaut? Qui la secourt au sein de la tempête qui lui livre de si furieux assauts, *navicula in medio mari jactabatur fluctibus*? L'Évangile relève dans une troisième circonstance un nouveau danger qui assaille la barque : *erat enim ventus contrarius*, « le vent était contraire. » Nous touchons du doigt la cause secrète de toutes les persécutions que le monde suscite à l'Église : l'Église suit une marche opposée aux souffles de ce monde ; elle contredit le monde, elle s'attaque à toutes ses perversités ; elle combat tous ses vices ; elle oppose son infranchissable *non licet* à toutes ses prétentions iniques. La raison réclame l'indépendance absolue, l'Église, au nom de Dieu, lui impose le joug noble et divin mais lourd à l'orgueil et insupportable à la révolte, d'une révélation et d'un symbole. Le cœur brise toute entrave et se précipite à des débordements effrénés ; chaque passion, comme la foule du prétoire, hurle dans les basses régions de l'être humain : *tolle! tolle! non volumus hunc regnare super nos!* César ne veut pas d'une Église qui lui dispute les âmes et gêne ses tyrannies ; les hommes d'État ne peuvent souffrir une puissance supérieure qui ne s'incline pas devant eux, ne se prête pas au jeu de leur politique, ne sert pas aveuglément leurs combinaisons, et se déclare libre de par Dieu au milieu des oppressions de l'homme. Telle est la cause, d'ordinaire inavouée, mais néanmoins la seule réelle, des oppressions qui pèsent sur l'Église catholique. Vit-on jamais le czar persécuter l'Église schismatique russe? le gouvernement anglais persécuter l'Église établie, ou même les sectes dissidentes? Ces églises de fabrique humaine, nées de la volonté du pouvoir et maintenues sous sa main, suivent une marche

tout opposée à celle de l'Église catholique. Celle-ci se dirige au ciel, les autres cheminent sur la terre, « elles sont du monde, » et « le monde ne hait pas ce qui est à lui. » Pour ces églises terrestres et fausses *le vent n'est jamais contraire*, à l'Église catholique toute seule la persécution. Une quatrième détresse vient à l'Église de la longueur même de la tempête. Les Apôtres tiennent la mer toute la nuit, et ce n'est que vers l'aube que Jésus les délivre. Toute la nuit ! Telle sera la durée des fatigues et des dangers de l'Église ; elle luttera sur un océan tourmenté, à travers des flots en furie, sous un vent contraire, jusqu'à ce que commence à blanchir l'aube de l'éternité. Et pourquoi les longs retards de cette mortelle nuit ? Pourquoi Jésus-Christ diffère-t-il si longuement la gloire de son second avénement ? Pour trois motifs, répond saint Thomas [1] : pour enflammer les désirs et les aspirations de l'humanité chrétienne ; pour exercer dans la lutte les forces de son Église ; enfin pour la purifier dans la souffrance, pour retenir dans l'humilité cette Reine, qu'exalteraient et pourraient rendre présomptueuse de trop continuels triomphes et une trop longue paix.

« Après qu'ils eurent ramé pendant environ vingt-cinq ou trente stades, vers la quatrième veille de la nuit, ils voient Jésus marchant sur la mer s'approcher de la barque. » A la fin de chaque tempête et à l'aube de chaque délivrance, l'Église voit Jésus marcher sur les

[1] Tota nocte fuerant in mari. Quare? Tantum tardavit (Jesus) ut magis desideraretur item ut discerent quod si statim non haberent auxilium, quod non desisterent quoniam oportet semper orare. (D. Thom., *Comment. in Matth.*; — Confér. *Comment. in Joan.*)

flots frémissants et domptés. Magnifique marche du Christ triomphateur ! Sur ces vastes agitations du monde, sur ces grands empires qui persécutent, sur ces effroyables déploiements de puissance qui ont tout renversé et menacent de tout détruire, l'heure venue, le Christ marche... il marche sans résistance, tout lui cède, s'aplanit et s'apaise. La fortune d'un Napoléon a ébranlé la terre ; l'Église est captive à Savone et à Fontainebleau ; le persécuteur ivre de gloire et foulant du pied les ruines d'un monde, pousse le cri qu'a traduit le poëte :

L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

Mais le Christ marche sur cette gigantesque fortune; il foule l'immense empire ; le flot recule ; la tempête se brise, la barque de Pierre est délivrée, et Jésus dit aux siens : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez rien. »

Un détail dans la délivrance a paru mystérieux à la tradition, c'est l'épouvante des Apôtres aux approches de Jésus. « Eux, quand ils le virent marchant sur la mer, crurent que c'était un fantôme, et troublés ils disaient : c'est un fantôme, et, de frayeur, ils jetèrent un cri. » Une dernière tempête, plus violente que toutes les autres, est réservée à l'Église à la fin des temps. Or le trait le plus formidable de cette suprême épreuve est ainsi annoncé par le Sauveur : « il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes ; » les prestiges diaboliques feront surgir une tentation effroyable au sujet de Jésus-Christ; des voix s'élèveront de toutes parts qui crieront : « le Christ est ici : il est là ; » les saints eux-mêmes, au milieu de cette nuit affreuse, au sein de ces fascinations et de ces erreurs, trembleront d'être abusés ! Mais cette

angoisse n'aura qu'un temps ; aux divines lueurs du jour éternel qui se lève, les élus reconnaîtront le Christ, et sa voix achèvera de dissiper toute hésitation et de chasser toute crainte : *Ego sum*, « c'est moi ! »

Une dernière circonstance regarde la papauté. La papauté offre au monde depuis dix-huit siècles un spectacle toujours le même et toujours merveilleux : la force dans la faiblesse, le triomphe dans la défaite, la vie dans la mort, tout le néant de l'homme dans tout l'infini de Dieu. Voici l'homme dans le pape : il est engagé au milieu des flots, le vent souffle avec violence, le flot cède sous ses pieds et menace de l'engloutir : « Pierre marchait sur l'eau pour venir à Jésus, mais voyant la violence du vent, il eut peur, et, comme il commençait à enfoncer, il cria, disant : Seigneur, sauvez-moi ! Et aussitôt Jésus étendant la main, le saisit. » Telle est la papauté depuis les dix-huit siècles de son existence. Peut-être que, marchant sur des flots si furieux, et battu du vent avec tant de violence, le pape tremblera ; peut-être il faiblira ; Pie VII peut-être inclinera un instant son front brisé par l'angoisse, mais jamais pape ne faillira ; jamais de chute, jamais de ruine dans cet indéfectible siége ; toujours Jésus vient au moment suprême, toujours il étend la main, toujours il saisit son Vicaire et le rend fort de toute la divine force qui est à lui. Le rationalisme ne veut pas d'un homme infaillible ? Un homme sans doute. Mais saisi, étreint, soutenu inspiré par le Christ, le pape n'est plus un homme, il est la voix, l'organe, la vérité même de Dieu. Le Dieu qui l'empêche d'enseigner l'erreur est le même Dieu qui l'empêche de subir la défaite la ruine et la mort.

III

LES BIENFAITS DE L'ÉGLISE

Après une famine et un épuisement de quatre mille ans, après les trompeuses promesses de la sagesse humaine qui, au lieu de sustenter les âmes, acheva de les affamer; après les stériles efforts de la Loi mosaïque pour relever de ses défaillances une humanité gisante sur le grand chemin et près d'expirer de besoin, Dieu allait paraître. *Pain vivant descendu du ciel*, il venait nourrir de sa parole, de sa grâce, de ses sacrements, de ses espérances, de ses joies divines, les intelligences et les cœurs ; son Église allait recevoir la mission de répandre dans le monde et à travers tous les siècles de saintes, nobles et célestes satiétés : tous les peuples tourneraient alors vers elles leurs suppliants regards et lèveraient leurs mains défaillantes ; toutes les âmes puiseraient en elle la vie véritable en obtenant d'elle « le pain supersubstantiel » de la vérité, de la grâce et de la gloire, la divine nourriture de l'intelligence par la foi, du cœur par l'amour, du corps lui-même par l'immortalité glorieuse. Il importait de préfigurer ces grandes choses, et de représenter dans quelque scène saisissante ce doux et puissant ministère de l'Église, dans l'humanité. Un miracle deux fois répété, puis de gracieuses paraboles donnèrent au monde une première idée des tendresses, des bienfaits, des splendeurs infinies, dont l'Église catholique devait être la source à jamais inépuisable.

I. — Ce miracle est celui de la multiplication des pains, miracle deux fois répété et que rapportent les quatre Évangélistes à la fois [1].

L'instruction touchante et profonde qui ressort de ce double miracle se rattache à trois points : les apprêts du miracle, le miracle lui-même, la distribution de la miraculeuse nourriture.

1. Deux circonstances sont rapportées par les Évangélistes, toutes deux remplies des plus beaux mystères : le regard de Jésus sur la foule, le commandement de Jésus aux Apôtres.

Tous les Pères ont remarqué ce regard et l'ont magnifiquement commenté. L'Incarnation entière avec ses tendresses inénarrables et ses extraordinaires dévouements est le fruit du mystérieux regard du Verbe jeté sur l'humanité déchue et condamnée. La nature humaine, perdue dans sa chute, égarée sur le chemin de son orgueil et dans l'aride solitude que lui fait son péché, se meurt d'inanition, loin du Dieu qui seul est sa nourriture et sa vie. Elle va périr sans ressource, quand le Fils de Dieu jette sur elle un regard de compassion et d'amour, se prend à l'aimer, conçoit de mystérieux désirs de s'unir à elle pour la mieux sauver, et laisse échapper ces paroles qui furent notre rédemption et notre salut : *j'irai et je la guérirai !* Dans le premier des deux miracles, les Évangélistes décrivent ainsi les circonstances du regard de Jésus à la foule : « Jésus donc, ayant levé les yeux et vu qu'une grande multitude de peuple était venue à lui, eut pitié d'eux, parce qu'ils

[1] Matth., XIV, XV ; Marc, VI, VIII ; Luc, IX, Joan., VI. — Nous confondons ici ces deux miracles dans une seule explication.

étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. » Non vraiment ! l'humanité n'avait pas jusqu'à Jésus-Christ de guide et de pasteur. Ni la loi de Moïse et son culte figuratif, mille fois moins encore les leçons des sages, les sublimes paroles du génie, et les lumières naturelles n'avaient pu sustenter les âmes dans la détresse suprême de leur faim. Partout l'humanité avait trouvé des maîtres durs et insensibles, et des guides aveugles et corrupteurs : elle errait sans soutien et sans lumière de dégradation en dégradation; nul regard de pitié ne se levait sur elle ; nul cœur ne s'offrait à l'aimer, nulle providence maternelle ne s'offrait à la nourrir. C'est à cet instant de leur plus extrême misère que Jésus lève les yeux « sur ces foules qui sont comme des brebis sans pasteur ; » c'est alors qu'il se sent ému de compassion, *misertus est super eos*, et qu'il se résout à leur dispenser la plus royale nourriture, le pain céleste, la nourriture divine qui n'est autre que lui-même, vérité, grâce, gloire et amour. Au second miracle, le regard du Sauveur sur la foule est plus tendre encore et son langage plus miséricordieux. « Or, dans ces jours-là, comme la multitude était grande encore et qu'elle n'avait pas de quoi manger, Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : j'ai pitié de cette foule, car voilà que depuis trois jours ils me supportent : ils sont constamment avec moi, et ils n'ont pas de quoi manger. Et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que, si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils ne défaillent en chemin ; car il y en a qui sont venus de loin. » L'homme est égoïste et insensible : les Apôtres ont vu comme le Sauveur cette foule affamée et défaillante, mais l'idée de la secourir ne leur est pas venue. Le Juif jette sur la Gentilité un regard de mépris, mais toucher ses plaies du bout du doigt lui ferait hor-

reur ; le sacerdoce lévitique aperçoit bien ce blessé qui git sanglant et meurtri sur le bord de la route, mais il passe outre sans s'arrêter un moment. Et si la portion éclairée et sainte de l'humanité vit dans de telles traditions d'insensibilité et d'égoïsme, jugeons ce qu'il en doit être des sentiments de la Gentilité elle-même pour la misère et le besoin. Les sages du paganisme ont entrevu plusieurs des vérités divines et signalé plusieurs des vertus morales ; mais la commisération, la pitié, est un sentiment qu'ils ignorent, ou plutôt qu'ils condamnent comme une faiblesse indigne de l'homme. Tout ce qui souffre est par là même condamné ; le pauvre, l'opprimé, le misérable, sont des êtres déclassés, qui n'ont plus leur place au banquet de la vie, et dont le sage n'a pas plus à se préoccuper que s'ils n'existaient pas. Et cette théorie atroce était, sur toute la surface du monde, mise à une implacable exécution. Dans la société antique l'immense multitude était celle que l'esclavage écrasait, que rongeaient vive tous les vices et toutes les turpitudes, qui du berceau à la tombe suivait dans l'oppression, la faim, la détresse, la souffrance, un chemin maudit. Alors Jésus regarda du haut des cieux, et le monde entendit l'écho de cette ineffable parole : *misereor super turbam*, « je me sens ému de compassion pour cette multitude ! » L'œuvre primitive de Dieu avait été brisée ; la vallée de larmes avait remplacé l'Éden, le péché avait envahi l'humanité avec son effroyable cortége de douleurs ; le genre humain n'était plus qu'une multitude perdue, errante, maudite, écrasée sous le poids d'inénarrables souffrances : la justice divine était implacable, ses exigences infinies, le salut de l'homme humainement impossible, l'ange se détournait, le ciel et la terre étaient devant cette grande détresse sans com-

passion ni amour.. *misereor !* « Moi, dit le Verbe, je me sens ému de pitié ! » Et comme pour s'exciter à une commisération plus tendre et des dévouements plus sublimes, le Verbe se déroule à lui-même les diverses détresses de l'humanité déchue, il écoute les plaintes déchirantes qui s'en échappent, il nourrit son regard du sanglant spectacle de ses désastres, et il entend le cri de ses aspirations et la voix de ses prières. « Voici trois jours qu'ils me supportent. » Pendant les trois âges du monde, le Messie est l'unique attente comme il est l'unique espoir. « Ils n'ont pas de quoi manger ! » Non ! Et comme dernière et effroyable ressource, l'humanité s'est jetée avec fureur et délire sur l'immonde pâture de tous les vices, et elle s'en repaît ! « Ayant donc levé les yeux sur la foule, Jésus en eut pitié. »

Telle est la profondeur du regard de Jésus. Une seconde circonstance pleine aussi des plus beaux mystères est son commandement à ses disciples. *Donnez-leur à manger, vous autres.* A s'en tenir à la lettre, ce commandement étrange, en face de l'impossibilité où sont les apôtres de l'accomplir, renferme déjà les sens et les enseignements les plus précieux. Par cet ordre Jésus-Christ apprend à ses apôtres, et en leurs personnes à tous les prêtres, que leur préoccupation incessante doit être de distribuer au peuple la nourriture du salut Mais il leur commande une chose impossible, il les met par là même en face de leur impuissance, et les oblige à recourir à Celui-là seul dont tous les êtres tirent la subsistance et les intelligences le pain de la vérité. Mais de plus hautes considérations ressortent de ces textes, et ce n'est rien moins que le ministère de l'Église au milieu du monde que nous y voyons exprimé. Au milieu des foules affamées, l'Église multipliera durant tous les

siècles entre ses mains divines le froment de la vérité et de l'amour. Elle instruira ; elle aimera ; elle chassera toutes ténèbres ; elle pansera toutes plaies ; elle seule, avec une persévérance que rien ne sera capable de décourager, rassemblera toutes les misères, toutes les ignorances et toutes les douleurs ; elle créera des institutions pour l'enfant du pauvre, elle enverra ses prêtres aux foules déshéritées, et, voyant par delà les nations civilisées, d'autres innombrables multitudes « assises encore aux ombres de la mort, » dans la complète ignorance du salut, elle leur suscitera des phalanges d'apôtres qui donneront à ces barbares, avec la foi, toutes leurs sueurs et tout leur sang. Et si l'Église dispense le pain de la foi, elle n'oublie pas celui de la charité. Partout où elle entend retentir une plainte, elle députe ses fils ; partout où une misère s'étale, elle crée une œuvre ; partout où l'humanité défaillante éprouve un besoin nouveau, elle suscite quelque nouvel héroïsme. Oh ! qu'il avait sujet de s'adresser à ses apôtres, et que c'était bien à son Église que le Sauveur devait dire « donnez-leur à manger, vous autres. » Oui, « vous autres, » car vous seuls aurez l'intelligence des besoins du pauvre et le courage de vous y dévouer. Autour de vous régnera l'égoïsme ; l'opulence suivra son chemin doré sans tourner vers les misérables un seul de ses regards ; l'empressement, l'agitation des affaires, le tumulte de la vie du monde précipitent le grand nombre par toutes les routes de la fortune ; les plaisirs entraînent les autres par celles de la volupté, le pauvre n'est aperçu et accosté nulle part : *tibi derelictus pauper !* à toi, ô mon Église, le pauvre est abandonné. Recueille donc, toi seule, ce royal trésor, ce joyau de ma couronne ; donne au pauvre le pain de la charité, et, comme « l'homme ne vit pas seulement

de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu, » avec le pain qui nourrit le corps, dispense-lui le pain mille fois plus précieux qui soutient et fait croître l'âme pour la maturité de la gloire.

L'Église a compris et retenu la leçon divine, et depuis dix-huit siècles elle est à la fois le seul amour qui verse aux douleurs tous leurs baumes, et la seule vérité qui nourrisse les intelligences et les cœurs. Si, avec saint Thomas, nous restreignons l'explication de ce texte à la prédication de l'Évangile et au ministère de la parole chez le prêtre, il nous fournit encore les plus belles doctrines. *Date, vos!* Le ministère de la prédication est par excellence le ministère du prêtre. Le prêtre seul a mission pour parler au monde des secrets de Dieu, des révélations de l'éternité et des devoirs de la vie présente ; lui seul a reçu la lumière, lui « dans le cœur de qui Dieu étincelle ; » lui seul a la force, le désintéressement et le courage de proclamer partout et à tous la vérité tout entière, sans jamais y mêler les silences de l'égoïsme, les atténuations de la faiblesse et les calculs sordides de l'intérêt. Mais au moment d'ouvrir ses lèvres et d'inaugurer son divin ministère, le prêtre sentant sa faiblesse, s'adresse à son Dieu : *Unde ememus panes ?* « où achèterons-nous le pain ? » d'où nous viendra la doctrine que nous prêcherons? Où irons-nous prendre les vérités que nous annoncerons au peuple? Saint Thomas répond : O prêtre, ô pasteur, ô prédicateur de la parole, c'est de Dieu seul qu'il la faut acheter. Arrière la prédication puisée aux sources humaines ! loin de nous-la parole dont Dieu, ses vérités, ses dogmes, ses mystères, ses promesses, ses menaces, ses œuvres du temps et de l'éternité, du présent et de l'avenir, ne formant pas l'unique et divin tissu ! Nous pourrons être de beaux

diseurs, nous cessons d'être des apôtres ; on admirera peut-être notre éloquence, mais les âmes se retireront affamées. Et où, continue le Docteur Angélique, se moissonne le pain de la vraie et solide prédication ? Dans l'Écriture, dans les docteurs, dans les théologiens ; c'est l'étude qui le recueille, c'est la méditation qui lui donne sa saveur, c'est la prière qui, en y attirant la bénédiction d'en haut, lui communique sa seule force et son unique efficacité. Une condition essentielle à la bonne et fructueuse dispensation de la parole sainte, nous est marquée dans un détail du récit évangélique. « Or il y avait là un vaste pré. Et il leur commanda de faire asseoir tout le monde par groupes sur l'herbe verte. » Le calme, le repos, l'ordre et le silence disposent seuls les âmes à recevoir fructueusement la parole divine. Si le tumulte des affaires, l'effervescence des plaisirs, les mille bruits du monde envahissent les âmes, en vain entendront-elles la parole de Dieu ; la solitude, le loisir, le silence leur manquent pour la savourer et s'en paisiblement nourrir, le pain a pour elles perdu sa force, et elles se retireront affamées du banquet divin. Tous les peuples étaient en paix, la terre entière était, pour ainsi parler, assise dans une tranquille attente, quand descendit sur elle la doctrine qui la devait instruire, et le pain miraculeux qui la devait sustenter : *Dum silentium tenerent omnia.*

2. Nous devons plus que jamais nous ressouvenir de cette doctrine de saint Augustin, que Dieu fait constamment servir les faits matériels à l'exposé des plus hauts mystères. Dans tout le cours des siècles, dans toute la suite de l'histoire d'Israël, dans chaque page des divines Écritures, Dieu a procédé par peintures et

par tableaux. Sans cesse il nous élève aux vérités les plus sublimes de l'ordre surnaturel à l'aide des tableaux qu'il emprunte à la nature, ou des scènes que sa Providence déroule sous nos yeux. Cette donnée lumineuse nous fait seule pénétrer dans ce que les faits évangéliques ont de divinement profond, et seule épuise les sens si multipliés et si élevés, que Dieu donne aux moindres détails des choses qu'il daigne accomplir. Cette remarque capitale faite, abordons les circonstances mystérieuses des deux beaux mystères de la multiplication des pains.

Et d'abord de quelle matière Jésus-Christ tire-t-il la nourriture qu'il dispense à la foule ? Sans doute, il la pouvait faire surgir du néant ; un nouveau *fiat* du Dieu qui créa toutes choses eût trouvé le néant docile comme aux anciens jours. Jésus-Christ ne le veut pas; il multiplie, il augmente, il perfectionne une matière préexistante ; avec quelques pains déjà préparés il compose la nourriture d'une multitude immense. Voici, d'après le Docteur Angélique, la signification profonde de cette marche suivie ici par Jésus-Christ. Le genre humain n'avait pas été abandonné, après sa chute et sa désertion de la maison paternelle, à une faim et à un épuisement irrémédiables ; le pain de la vérité n'avait pas totalement disparu du monde quand Jésus y vint pour le sauver. « Quelques pains » s'y trouvaient encore, nourriture trop faible, aliment trop disproportionné en face d'une si grande multitude et d'une aussi dévorante faim; mais entre les mains divines du Rédempteur, ces quelques pains vont se multiplier, cette insuffisante nourriture prendra une telle vertu et une si prodigieuse force, qu'elle suffira à sustenter toutes les générations et tous les siècles. Les traditions antiques, la loi natu-

relle, la loi écrite, le culte et la législation mosaïques sont ces quelques pains trouvés dans le monde. Un petit nombre s'en peut nourrir et pour un instant ; le reste, la multitude, n'y peut prétendre, et elle demeure dans les tortures et l'épuisement de sa faim : *hæc quid sunt inter tantos?* « qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Qu'était pour le genre humain cette loi mosaïque qui ne franchissait guère l'étroite enceinte de la Judée ? Qu'était pour les âmes cette loi purement figurative, vide de la grâce, et inapte à communiquer la justice ? Qu'étaient pour la Gentilité tout entière, les quelques enseignements qui lui venaient de temps à autre des migrations et des exils du peuple juif, *hæc quid inter tantos ?* Et encore sont-ce « des pains d'orge, » est-ce une nourriture grossière et peu substantielle : « rudiments des choses, » « premiers éléments de doctrine, » dit saint Paul, loi purement figurative et essentiellement provisoire qui « ne mène rien à la perfection, » « qui ne peut sanctifier ceux qui par elle veulent s'approcher de Dieu. » Lumière faible et incertaine, onction nulle, grâce absente, culte matériel, cérémonies sans vertu, législation rudimentaire, telle est dans son ensemble cette loi ancienne, faite pour l'enfance de l'humanité, alors que faible et sans portée elle ne pouvait encore ni comprendre, ni apprécier, ni accueillir, ni supporter les révélations sublimes et les héroïques préceptes du Rédempteur. Détail saisissant ! C'est aux mains d'un enfant que se trouvent les pains d'orge et les quelques poissons. Saint Paul revient constamment sur cette idée que la loi ancienne était une loi d'enfants, bonne pour le premier âge, et tant que « l'héritier est encore à la garde de ses pédagogues et de ses précepteurs, » mais loi trop imparfaite pour régir l'âge viril du genre

humain. Le peuple ancien sous la Loi mosaïque, c'est l'enfant sous la verge, l'enfant dans les premières leçons de la science, l'enfant confié aux mains des serviteurs, et non associé encore à la vie, aux emplois, aux grandeurs, à la fortune de son père.

Tel est le monde à la venue du Rédempteur. Un enfant garde sa nourriture imparfaite et grossière, et encore cet enfant la garde-t-il sans la lui dispenser. Ces pains, Jésus-Christ va les prendre de la main de l'enfant; sous son action divine et le commandement de sa puissance, « ces pains d'orge, » cette grossière et courte nourriture va se transformer en un pur et inépuisable froment; la Loi mosaïque tout entière, transfigurée et ennoblie, devenue la loi chrétienne, sera pour toutes les générations des hommes et dans toute la durée des âges « le pain supersubstantiel, » qui, réveillant toutes les forces de l'humanité défaillante, lui permettra le long et rude voyage du temps à l'éternité et de l'exil à la patrie de la gloire.

3. La nourriture divinement multipliée dans les mains du Christ est ensuite sur son ordre distribuée à la foule, et distribuée par le ministère des Apôtres. Devenons attentifs, de larges et profonds aperçus nous sont ouverts sur le ministère de l'Église, sa constitution, son sacerdoce et ses sacrements. Chaque détail parle, chaque circonstance formule un dogme. Le chef unique de l'Église, le seul Auteur du salut « et le Consommateur de la foi » est Jésus-Christ. C'est de lui seul que l'Église tire les richesses divines qu'elle répand sur le monde, de lui seul qu'elle tient ses pouvoirs, de lui seul qu'elle recueille la grâce qui sanctifie, la révélation qui illumine, les sacrements qui nourrissent. Le Christ

seul prend en sa main les *sept* pains, les sept sacrements, les sept sources jaillissantes de la grâce et de la vie surnaturelle, seul il y donne avec sa bénédiction une miraculeuse fécondité ; ainsi devient-il le seul Médiateur et le Pontife unique, par qui « nous avons accès dans la grâce actuelle où nous sommes maintenant confirmés, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des fils de Dieu [1]. » Ainsi est-il la seule pierre angulaire, « le seul fondement qui peut être posé. » Mais sur cette pierre angulaire unique d'autres pierres viennent s'appuyer: sur ce fondement unique d'autres fondements secondaires seront posés : l'Église n'a que Jésus-Christ comme chef invisible, mais elle a, dans le Souverain Pontife, un chef visible, dans les évêques successeurs des Apôtres des fondements et des soutiens secondaires, et sous eux, dans les pasteurs, héritiers d'une portion de leur autorité, des ouvriers et des auxiliaires pour le grand travail des âmes. Tous agissent, prêchent, administrent les sacrements, distribuent aux fidèles la vie surnaturelle, et néanmoins un seul et divin Prêtre, Jésus-Christ, opère toutes ces divines choses et accomplit ces différents ministères. C'est le Christ, Pontife éternel qui prêche, baptise, absout, gouverne, sanctifie : les prêtres sont ses auxiliaires et ses organes, lui seul agit. Un rapprochement de textes rend d'une façon saisissante ce profond mystère. En saint Jean nous lisons : *accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.* « Jésus reçut les pains, et, après avoir rendu grâces, les distribua à ceux qui étaient assis. » Les Synoptiques disent différemment : *benedixit et fregit et*

[1] Rom.

dedit discipulis panes, discipuli autem turbis. Accord profond et magnifique entre eux tous ! Jésus seul, après avoir fait jaillir la vie divine de sa rédemption, la répand à flots sur le monde, non pas visiblement, mais par l'entremise visible de son sacerdoce. « Jésus-Christ bénit les pains et les rompit, puis les donna à ses disciples et ses disciples à la foule. » Tel est donc le cours que suit du ciel à la terre le majestueux fleuve de la grâce : de Dieu il se verse tout entier dans le Christ ; du Christ il s'épanche sur le sacerdoce catholique, et du sacerdoce sur le monde. L'hérésie, en niant ce dogme fondamental et en faisant dépendre l'écoulement de la grâce des dispositions du ministre, a détruit jusqu'à la dernière pierre l'édifice de l'Église. Cette erreur admise, plus de sacerdoce, plus de sacrements, plus de vie surnaturelle, plus de rédemption, plus de christianisme : rien que le vide dans l'antique malédiction du péché, *non relinquitur hostia pro peccatis*

Dès que le pain est sorti des mains divines, la mission des Apôtres, du sacerdoce catholique, commence. Le premier soin du prêtre est de recevoir la grâce des mains de son Dieu, de s'en nourrir, d'en être rempli et comme repu : là est sa force et la seule garantie de ses triomphes. Tous doivent recevoir « de sa plénitude : » *dedit discipulis.* La mission du sacerdoce catholique est en second lieu de disposer les âmes à recevoir la grâce avec le pain de vie : *præcepit illis ut accumbere fecerint omnes,* « Jésus commanda à ses disciples de faire asseoir la foule. » Toute l'œuvre du prêtre est dans ces mots ; il recueille la foule errante, il arrête et fait asseoir la foule empressée et fugitive, il impose doucement silence et commande l'attention dans cette foule dissipée et bruyante, incessamment ouverte à tous les tumultes et à

toutes les agitations du dehors. Enfin, après avoir distribué, le sacerdoce catholique conserve : à lui la garde du précieux dépôt, à lui l'intrépide et vigilante défense des biens célestes, des trésors de la grâce que son Maître lui a confiés. Et comme tout doit être simple et obscur dans l'Église de l'exil, de simples corbeilles, les plus humbles dehors, les plus chétives apparences, renferment les trésors de Dieu ; un peu de pain, un peu de vin, une goutte d'huile, quelques paroles, un prêtre sans éclat, ni crédit, ni fortune, seront la vie du monde et mèneront l'humanité, des détresses de l'exil aux splendeurs de l'éternité.

II. — « Le royaume des Cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. » Il s'agit ici encore de l'Église dont le Docteur Angélique nous dit qu'elle est à la fois le trésor *universel*, et le trésor *caché*.

L'Église est d'abord le trésor des sociétés. Aucune n'a pu sans le secours de l'Église asseoir sa puissance, assurer sa tranquillité, compter sur un avenir ; aucune ne peut sans l'Église régler sa vie, illuminer sa marche et accomplir dans l'harmonie de l'ensemble sa destinée spéciale. Séparée de l'Église, voici ce qu'elle devient infailliblement. Privée de direction, elle ne suit plus de marche ferme et assurée ; sans un frein qui la contienne, elle se précipite dans les excès qui préparent de loin sa ruine ; le pouvoir n'a plus de juste tempérament, l'obéissance plus de générosité ni d'héroïsme; les caractères s'abaissent, le patriotisme s'éteint, les vices d'une civilisation corrompue envahissent un peuple, dont la religion n'a plus la garde et que l'Église ne protége et ne vivifie plus. Avec l'affaiblissement des vertus, vient

la décadence, et, après la décadence, l'écroulement. L'histoire est l'incorruptible témoin de ces dynasties et de ces royaumes, florissants et robustes avec l'Église, puis, sans elle, condamnés au dépérissement et à la mort — Si l'Église est le trésor des sociétés, elle l'est aussi de l'individu. L'homme trouve dans l'Église toutes les ressources que réclament sa vie présente et sa destinée éternelle. Dans l'Église est pour lui le rassasiement des besoins de sa riche et avide nature, et la complète satisfaction des désirs impérieux de son cœur. L'homme ne chemine pas longtemps sans s'apercevoir « qu'il ne vit pas seulement de pain ; » que les puissances matérielles, le tumulte des affaires, l'enivrement des plaisirs, les fascinations de la fortune peuvent bien le captiver et l'étourdir un moment et lui procurer une satiété factice et malsaine, mais que ces choses terrestres et finies ne remplissent pas l'abîme de ses volontés et de ses désirs, et qu'après leur jouissance l'abîme se fait plus profond, et les désirs plus désespérés. Il faut à l'homme la vérité : le monde l'enveloppe de négations, d'obscurités et de doutes. Il faut à l'homme les perspectives de l'avenir et les espérances de la vie : le néant seul répond à sa plainte, et la mort s'offre à lui de toutes parts. Il faut à l'homme le bonheur : il ne rencontre sur son rude chemin que la douleur et la misère. Il faut à l'homme la vertu : il trouve en lui les puissances et les entraînements du mal. O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? Quel est son sort ? Quelles sont ses ressources contre lui-même et les mille ennemis qui l'assaillent ? Où doit-il chercher et trouver les secours dont toute sa vie a de si pressants et de si continuels besoins ? Dans l'Église et dans l'Église seulement : tel est l'ordre de la Providence. Tout homme qui le méconnait reste avec son âme

douloureuse, son cœur meurtri, ses désirs sans satisfaction, sa vie sans fécondité, sa mort sans espérance. Et si nous voulions entrer dans les détails de ce riche point de vue, il nous serait aisé de montrer comment l'Église est par ses révélations le trésor de l'intelligence ; par l'onction de sa grâce le trésor du cœur ; par ses mâles vertus et ses puissants préceptes le trésor de la volonté ; par ses promesses le trésor de la vie présente, et par ses récompenses infinies le trésor de l'éternité « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. »

Trésor universel l'Église est en même temps le trésor caché, — caché sous trois rapports et en trois sens différents, dit saint Thomas[1]. L'Église est le « trésor caché, » parce que le voile de la foi la recouvre tout entière. Tout en elle est dans le mystère, tout est céleste, divin, impénétrable. Sa doctrine est sans doute le magnifique rejaillissement de la sagesse et la science de Dieu sur l'intelligence humaine, mais cette doctrine est mystérieuse, ces dogmes sont des abîmes fermés et insondables, ces révélations dominent l'esprit humain à une si prodigieuse hauteur, l'infini en déborde si impétueusement, que la raison, si elle voit clairement qu'elle doit croire, ne pénètre néanmoins pas les objets de sa foi. Engagée « dans les profondeurs mêmes de Dieu, » notre intelligence est éblouie de tant de splendeurs et écrasée sous tant de gloire ; « notre œil, dit saint Thomas, est en face de la vérité divine ce qu'est l'œil du noctillon en face de l'éclat du jour. » « Nous nous entretenons de la sagesse entre nous, les instruits et les parfaits, mais une sagesse qui n'est pas de ce siècle, qui

[1] *Comment. in Matth*

n'est pas celle des princes éphémères de ce siècle : nous nous entretenons de la sagesse de Dieu tout enveloppée de mystère, sagesse cachée, où sont enfermés les plans divins de notre prédestination éternelle à la gloire[1]. » Jetez les yeux sur l'autel catholique : quel trésor y est déposé ! quelle Hostie y réside ! quelles immensités de gloire en jaillissent perpétuellement ! Mais le « trésor est caché, » les yeux n'en savent rien découvrir. Quelles splendeurs divines s'épanouissent sur le front de l'homme, quand y tombe l'eau baptismale ! Mais l'ombre du mystère recouvre d'un impénétrable voile la transfiguration merveilleuse, qui du pécheur fait un juste, et d'un enfant de la terre un fils du ciel. Et ainsi en est-il de tous nos mystères chrétiens ; ainsi s'écoule la grâce, silencieuse et cachée, dans les replis des âmes et les veines de l'humanité. Partout « trésor, » et partout « trésor caché. » Caché,en second lieu,sous le voile de l'humiliation. Aux jours de l'Incarnation, le Verbe étincelant étouffa ses rayons sous la chair terne et obscure de l'homme déchu.Dieu « était dans le monde,» mais profondément dissimulé sous les dehors infimes du pauvre et de l'esclave, *formam servi accipiens*, défiguré, méconnaissable, meurtri des douleurs humaines, et livide sous ses sanglantes plaies. « Et nous ne l'avons pas reconnu ! » *non reputavimus eum*. Or ce que fut Jésus-Christ,l'Église continue de l'être à travers tous les siècles, céleste, divine, fille du ciel, épouse du Christ, son incarnation permanente et sa perpétuelle extension ; mais voilée, obscurcie, humiliée, méconnaissable, « rebut du monde et balayure de la terre, » portant, elle aussi, sous les insolents regards de la puissance

[1] I Corinth.

humaine, sous les menaces de la force, sous les insultes de l'impiété, un lambeau de pourpre, une couronne d'épines et un sceptre de roseau. C'est la troisième des obscurités qui font de l'Église « le trésor caché dans un champ. » A son calvaire, au milieu de ses persécutions et de ses ignominies, la foule branle la tête, les princes raillent et se moquent, les bourreaux sévissent, tous méconnaissent et renient : « aucun des rois de ce siècle ne l'a connue[1]. » « Le Dieu de ce siècle aveugle l'intelligence de ces infidèles afin que ne se lève pas sur eux l'éclat de l'Évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu. »

Si le trésor est si mystérieux et si caché, comment le découvrir, comment l'acquérir, comment le conserver ? Comment arriver à ces biens dont l'Église est la source, dont la vie chrétienne et la perfection de l'âme sont les seuls dépôts ? L'Évangile va nous répondre. Au moment où la lumière se lève dans une âme ; quand les préjugés tombent, que les ignorances se dissipent, que de longs oublis font place à une révélation toute jeune et toute vive, quand l'homme, longtemps ingrat et longtemps fugitif, revient à son âme et à son Dieu en prêtant enfin l'oreille à la voix maternelle de l'Église, *le trésor est trouvé, invenit homo.* Qu'elle est mille fois précieuse et douce dans la vie de l'homme, cette heure où la découverte du céleste trésor, de pauvre le fait riche, d'humble mendiant des biens terrestres le fait possesseur magnifique de l'immense et infinie fortune d'un Dieu ! Mais que faire quand le trésor « est trouvé ? » Le « cacher » aussitôt, répond le texte sacré : « Celui qui a trouvé le trésor, le cache, et, transporté de joie, il vend tout ce

[1] I Corinth.

qu'il a pour acheter le champ. » La vie chrétienne, commente saint Thomas, est une vie de calme, de silence, d'intérieur : le grand jour la blesse, le tumulte la tue. L'âme sans recueillement, ni réflexion, ni silence, est le champ ouvert et banal, où tous errent en liberté et peuvent à loisir ravir le grand trésor qui y est renfermé. Outre le recueillement il faut à la vie chrétienne l'humilité. L'éternel ennemi de l'homme, l'antique et perpétuel dissipateur de sa fortune, est l'orgueil qui s'élève, la vanité qui veut paraître, l'amour-propre qui cherche avec une anxiété avide l'adulation et l'empire. L'Évangile détruisit à fond cette disposition fatale d'où ont jailli tous nos désastres, et donna pour base à la vie chrétienne l'abnégation et l'humilité, *abscondit*. La mortification est la troisième essentielle condition de la vie chrétienne et le troisième ensevelissement du trésor. « Si par l'esprit vous mortifiez les actes de la chair, vous vivrez[1]. » La vie éternelle est au prix de la privation et de la souffrance; le monde, ses dissipations, ses plaisirs, ses âpres convoitises, ses vices sans frein, sont la ruine de l'âme et la perte du trésor. Le chrétien s'en doit retirer de cœur et d'affection : le chrétien est caché dans un exil profond : « il est mort ; » « il est crucifié au monde, » dit l'Apôtre. Et quand le chrétien est ainsi mort au monde, il lui reste à faire trois magnanimes choses qui couronnent sa vertu et assurent sa divine opulence : *vadit, vendit, emit*. « Il va, » il marche il progresse, il grandit dans la vertu, il se fortifie dans la pratique du bien. « Il vend, » il renonce à ses possessions d'autrefois ; « ce que j'avais naguère, dit-il, je le juge un détriment et une perte, aussi ai-je tout aban-

[1] Galat.

donné pour conquérir Jésus-Christ. » « Il vend tout, » *vendit universa*, ne se réservant rien de ses vices, de ses vanités, de ses plaisirs. Enfin, « il achète, » *emit agrum*. Qu'est-ce que ce champ ? C'est la terre dont l'Écriture célèbre si souvent les douceurs et les magnificences, « terre désirable, » « terre des vivants, » terre éternellement riante et printanière que posséderont « ceux dont le cœur est paisible et doux. »

III. — Qui fait tout le prix de l'Église catholique ? Une chose unique : la présence et comme l'incarnation en elle de Jésus-Christ. Voilà la *perle précieuse*, voilà l'inestimable diamant : « le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherchait de bonnes perles. Or une perle précieuse étant trouvée, il s'en alla, vendit tout ce qu'il avait et l'acheta. »

Cette recherche et cette acquisition « de la perle précieuse, » remplissent l'histoire humaine tout entière. L'humanité n'a jamais cessé de chercher « de bonnes perles. » Une seule « pierre précieuse » s'est rencontrée qui a fini ses recherches, assuré sa fortune et son repos, en remplissant à jamais ses aspirations et ses besoins. L'homme entraîné par les véhémences de son cœur s'est mis à une recherche ardente de la beauté. Il a posé son âme sur les choses terrestres et y a cherché le bonheur ; puis, revenu haletant et brisé d'une recherche stérile et d'une chimère impossible, il a jeté aux ruines de ses illusions et aux débris de ses rêves la plainte déchirante d'un amour déçu : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !* C'est à cette heure douloureuse que « la pierre précieuse fut rencontrée. » La beaute éternelle fit resplendir la nature humaine d'un mer-

veilleux éclat, et la revêtit à la fois de tous les charmes de la divinité et de l'humanité réunies. « Le plus beau des enfants des hommes » s'offrit à nos regards et à nos cœurs. O perle d'un prix infini ! O diamant d'une beauté inexprimable ! Les âmes pures et généreuses se sentirent remuées jusque dans leurs profondeurs ; un immense amour traversa la terre, et, par centaines, par milliers, par innombrables troupes, les esclaves de la beauté divine, se mirent à sa recherche et vendirent tout pour la posséder. — Après la beauté, ce que l'homme réclame avec le plus d'ardeur, c'est la vérité. Il chercha donc au ciel et sur la terre « la bonne perle » de la vérité. Hélas ! après une recherche qui dévora des siècles, il aboutit à l'erreur, à l'extravagance et à l'épuisement : *dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Les traditions primitives s'étaient déformées, la révélation mosaïque était froide et impuissante, la sagesse humaine était à la fois abusée et corruptrice, la vérité n'habitait plus qu'un point imperceptible du monde et y restait prisonnière : tout à coup « la pierre précieuse fut trouvée ; » une voix se fit entendre, plus douce et plus forte, plus persuasive et plus sincère que toutes les voix qu'avait ouïes le monde, et quand le monde entraîné à cette révélation si nouvelle et si divine, demanda le nom de Celui qui parlait, il lui fut répondu : « Je suis la Vérité : » *Ego sum veritas.* — La troisième perle que rechercha l'humanité fut celle de la vertu. Les sages la signalèrent dans d'éloquents écrits ; ils offrirent d'y mener les ignorants et les pusillanimes : mais leurs offres furent trouvées mensongères, et, conduite par eux, l'humanité n'aboutit qu'à une effroyable dégradation. La Loi évangélique fut seule « la pierre précieuse » qui apporta au monde les héroïsmes de la vertu et les biens éternels

qui la récompensent. L'humanité, transfigurée dans la foi et la grâce, abandonna les leçons infructueuses de ses sages, délaissa même la loi de Moïse, et, s'attachant avec ardeur à la perfection évangélique, y rencontra du même coup les chastes beautés de la vie vertueuse et les gloires qui la couronnent dans l'éternité, *inventa una pretiosa margarita.*

IV

LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE L'ÉGLISE

Dieu a deux grands appels : l'un à la grâce, l'autre à la gloire : le premier occupe le temps, le second aura pour théâtre l'abord même de l'éternité. Dieu appelle tous les hommes à la grâce, « il veut que tous arrivent à la connaissance de la vérité, » « il ne fait acception de personne, » « c'est le Dieu également riche envers tous. » Mais tous les « appelés » ne seront pas les « élus. » Dans la multitude, l'œil de Dieu distingue un nombre choisi, un troupeau fidèle : voilà ses élus et ses fils ; voilà ceux qu'attend l'appel doux et magnifique du dernier jour : *Venite benedicti !* « Venez, les bénis. » Ce plan divin laisse entrevoir deux phases de l'histoire de l'Église, l'une qui se prolonge dans le temps, alors qu'au sein des angoisses, avec des peines et des fatigues incessantes, l'Église jette dans l'océan du monde le vaste filet où se prennent les peuples, et remplit sa barque de sa laborieuse capture ; l'autre que lui réservent la fin des temps et le commencement de l'éternité, alors que, réunissant dans une seule et glorieuse pêche les

élus de Dieu, elle les tirera tous au rivage de l'éternelle béatitude et de l'éternel repos.

I. — Avant d'entrer dans l'exposé de la première pêche miraculeuse, rappelons que Jésus-Christ lui-même nous fixe le sens et la portée de cette scène en appelant ses apôtres « les pêcheurs d'hommes, » et en assignant comme mission à son Église de prendre la terre entière dans ses filets.

La première pêche miraculeuse, racontée par saint Luc dans son chapitre cinquième, nous fait sur l'Église trois grandes révélations : la première, de l'entrée de tous les peuples du monde dans son sein ; la seconde, du mélange dans ce même sein des justes et des pécheurs durant le temps de sa vie sur la terre, et par suite, des déchirements et des scandales qui désoleront une si tendre mère ; enfin la troisième, de sa forme essentiellement monarchique, de la primauté et des prérogatives de Pierre, qui seul dirigera la barque, jettera le filet, et conduira la pêche.

1. *Duc in altum et laxate retia vestra in capturam*, « Prends le large, et jetez vos filets pour pêcher. » Tout est donc changé, un ordre nouveau s'établit dans l'Église, dont la situation va être profondément modifiée. La Synagogue avait reçu le commandement exprès de demeurer dans l'étroite limite du peuple élu, et de ne s'étendre jamais jusqu'à la Gentilité ; toute communication lui était interdite, tout mélange avec les infidèles lui était immonde. Le commandement du Sauveur à ses Apôtres annule l'ancien ; la barque, c'est-à-dire l'Église, a désormais pour limites l'immensité des pro-

fondeurs sans horizon pour domaine et champ d'action. Dans la seconde pêche, celle qui préfigure le recrutement des élus à la fin du monde, Jésus-Christ désigne l'endroit précis où le filet doit être jeté ; ici, l'immensité seule est désignée aux efforts des pêcheurs. L'Évangile est destiné à toute la terre, la pêche sera universelle : tous, Juifs et Gentils, justes et pécheurs, riches et pauvres, savants et ignorants, civilisés et barbares, seront pris dans le mystérieux filet et amenés dans la barque, *non est distinctio.*

Mais la pêche n'est pas seulement universelle, elle doit être miraculeuse ; le sceau de la puissance et de l'action divines s'y doit clairement apercevoir ; il faut là une merveille tellement éclatante, un déploiement de forces si prodigieux, des effets si manifestement au-dessus de la portée humaine, que, pendant toute la durée des siècles, tout esprit droit, toute raison saine, voyant la capture du monde entier par douze pauvres, dise de suite, sans hésitation, sans crainte d'illusions et d'erreur : Dieu est là ! *digitus Dei hic. — Factum est !* c'est fait. Oui, à une heure de son existence, quand tout, dans sa vie, ses mœurs, ses coutumes, ses idées, ses lois, était en opposition flagrante avec Dieu ; quand il était tout entier corruption et incrédulité, le genre humain s'est trouvé transformé, converti, entièrement dissemblable à lui-même, détruit de fond en comble, et refait sur un plan nouveau et avec les plus éclatantes oppositions ; chaste, pur, mortifié, pieux. De voluptueux ; sensuel et impie qu'il était, docile à d'incompréhensibles mystères, acceptant de douloureux préceptes, subissant un perpétuel martyre, n'ayant en perspective que des biens invisibles et lointains et des maux trop présents et trop actuels. Et afin que le miracle et l'action divine s'of-

frissent aux yeux avec une plus irrésistible évidence, Dieu laissa l'homme essayer durant de longs siècles cette œuvre impossible. L'homme n'a pas cessé un moment, durant la longue nuit de la déchéance, d'essayer de gagner la foule à ses symboles et à ses décalogues. Les législateurs n'ont pas eu d'autre but, les écoles de philosophie pas d'autres prétentions. Si Socrate disserte, si Platon ouvre sa bouche d'or, si tant d'autres fondent leurs écoles de sagesse, c'est toujours dans le dessein bruyamment annoncé de captiver le monde et de le retenir dans l'étreinte divine du savoir et de la vertu. Qu'advint-il de cette séculaire tentative? Que fut cette *pêche* laissée aux seules forces de l'homme? Tous ces efforts se brisent, toutes ces voix se perdent sans écho, ces écoles se ferment faute de disciples, l'humanité reste ténébreuse, les vices continuent à la ronger vive, et ces ouvriers infructueux, ces pêcheurs stériles, n'ont plus pour rendre leur insuccès que cette triste parole : *Maître nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.* Voilà l'homme : voici Dieu. A peine le filet évangélique est-il jeté dans l'océan du monde, les peuples y accourent, les foules y sont capturées, par milliers les âmes y sont prises, les filets se rompent, la barque se remplit, elle est trop petite pour la multitude qu'on y amène. « Ils prirent une si grande quantité de poissons, que leurs filets se rompaient,.. les deux barques étaient pleines au point de couler. » Merveilleux prodige! et devant lequel tomberont à jamais les sophismes de l'incrédulité. Sans aucun moyen humain, sans nulles ressources, en face de mille obstacles, dénués de prestige et de force, bafoués, honnis, persécutés, mis à mort, douze pauvres ont converti le monde à la plus impossible doctrine et aux plus impraticables commandements! Voilà le fait.

gigantesque comme ces vastes monts qui portent au ciel leur cime et étendent au loin leur large base, inébranlable comme ces rocs qui opposent leur masse énorme aux flots qui les battent et ne font que les couvrir d'une impuissante écume. La pêche commence à Jérusalem, au pied même du Golgotha sanglant et sous les yeux de la Synagogue frémissante : plusieurs milliers d'âmes sont prises en quelques coups de filet. Pierre, Paul, les douze, s'éloignent à la parole qui leur est dite : *duc in altum*, « prends le large ; » partout les conquêtes se multiplient, les Églises se fondent, les chrétiens pullulent dans l'Empire, les campagnes s'en emplissent, les grandes cités sont envahies tout entières, les familles patriciennes, la cour des Césars comptent des disciples du Christ dans leur sein : c'est un envahissement impétueux, c'est une contagion irrésistible ; Tacite effrayé les nomme *multitude*. Rome, qui a vaincu le monde, tombe elle-même vaincue au pied de la croix, la plume apostolique est plus affairée que celle des Césars dominateurs de la terre, leurs épitres sont plus lues, leurs décrets plus obéis, leur puissance plus absolue et plus profonde. Franchissons deux siècles, le monde est chrétien, le paganisme expire, la voix des sages est éteinte, l'Église parle seule aux âmes et seule elle est écoutée.

2. « Or leurs filets se rompaient [1]. » La multitude est grande qui se précipite dans le sein de l'Église : il le faut pour assurer la puissante évidence du miracle, mais de cette multitude même va surgir un danger; et nous

[1] Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des Apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Église figurée avec les traits les plus frappants. Il

allons comprendre la mystérieuse parole de Jésus-Christ prédisant les scandales dans son Église : « Il faut qu'il y ait des scandales. » Le récit évangélique peint en traits saisissants cette nouvelle détresse de l'Église, triom-

y entre des esprits inquiets et impatients ; ils ne peuvent se donner de bornes, ni renfermer leur esprit dans l'obéissance. *rumpebatur autem rete eorum.* La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies, ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large, se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères il faut souvent dire qu'on n'entend pas, il faut renoncer à la raison et aux sens, l'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre ; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Évangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour nous, demeurons dans l'Église heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient : » la multitude est si grande, que la nacelle surchargée est prête à couler à fond » *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur :* figure bien sensible de ce qui devait se passer dans l'Église, où le grand nombre de ceux qui entrèrent dans la nacelle a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *sed mihi cumulus iste suspectus est, ne plenitudine sui naves pene mergantur.* Mais ce n'est pas encore tout ; et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les périls déjà courus : « Pierre est agité d'une nouvelle sollicitude ; sa proie même qu'il a tirée à terre avec tant d'efforts lui devient suspecte, et il a besoin d'un sage discernement pour n'être pas trompé dans son abondance : *ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est :* image vive de la conduite que les pêcheurs spirituels ont dû

phante dans sa pêche miraculeuse, mais cruellement éprouvée dans le mélange des mauvais poissons. Car « le royaume de Dieu est » aussi « semblable à un filet jeté dans la mer qui ramasse des poissons de toute sorte. »

tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux qui tombaient dans leurs filets.....

Laissons-nous prendre, et tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes, et aux filets de l'Évangile « qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le conservent, qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, et transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette fange. »

Laissons-nous tirer de cette mer dont la face est toujours changeante qui cède à tout vent et qui toujours est agitée de quelque tempête. Écoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel ; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entre-choquent avec grand éclat et s'effacent mutuellement sont une vive image du monde et des passions qui causent toutes les agitations de la vie humaine « où les hommes comme des poissons se dévorent mutuellement, *ubi se invicem homines quasi pisces devorant.* Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fois aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé : il n'y paraît plus, tout est effacé et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc mieux être enfermé dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le rets qui prend les âmes. Mais on travaille vainement si Jésus-Christ ne parle pas : *in verbo tuo laxabo rete :* « Sur votre parole, Seigneur, je jetterai le filet. » C'est ce qui donne l'efficace. (Bossuet, *Panég. de saint André*, 1er point.)

« Le filet se rompt, » et la barque est à demi submergée. L'Église sera déchirée par des hérésies et des schismes qui rompront l'unité de son symbole et celle de son autorité. Les vices de ses propres enfants la surchargeront parfois d'un poids si écrasant, « qu'elle pensera couler, » s'abîmer dans d'irrémédiables décadences. Dans la deuxième pêche, image de l'Église triomphante, nous ne trouverons plus aucun de ces détails. C'est ici l'Église du temps, en lutte avec le mal qui l'assaille au dehors et tente de la corrompre au dedans : plus tard elle entraînera dans la joie du triomphe, au rivage éternel, les poissons disposés pour le banquet de la béatitude sans fin.

3. Peu d'endroits de l'Évangile peignent aussi parfaitement la primauté les droits et les devoirs de la papauté dans l'Église. Si tous les apôtres sont appliqués à la pêche, si tous ont indistinctement la mission et la puissance d'enfanter et de régir les élus de Dieu, Pierre seul dirige le travail de tous ; à lui seul de conduire la barque en haute mer : l'ordre le regarde personnellement : « Jésus dit à Simon : prends le large. » Aussi, après la réponse découragée des apôtres, est-ce Pierre qui donne le commandement et le signal de la pêche : *laxabo rete*. Il nous semble le voir à Jérusalem tout disposer, tout régler dans l'Église naissante, prendre le premier la parole et inaugurer les premiers succès. Tous les apôtres sont appelés *pêcheurs d'hommes*, mais Pierre a pour lui un appel spécial. Pierre tremble ; la charge sera terrible, sa mystérieuse grandeur l'effraye, « il tombe aux genoux de Jésus, disant : éloignez-vous de moi, car je suis un homme pécheur ! » Jésus le rassure : il aura la force, il aura la persévérance, il aura le

succès; son siége est un siége indéfectible contre lequel ne doivent pas prévaloir les forces de l'enfer. « Jésus dit à Simon : ne crains pas ! » — Suivons attentivement cette série de textes, qui se prêtent tant de force l'un à l'autre et forment un si victorieux ensemble. Quand l'Église va naître et ouvrir sa mission, quand la grande pêche va commencer dans le monde, Pierre dit : *vado piscari*, « je vais pêcher ; » tous les autres, écoutant sa voix et se rendant à son appel, répondent : *venimus et nos*, « nous aussi nous venons, » nous te somme soumis. Voici la fin. Après de longs et victorieux labeurs la pêche est terminée, il ne reste plus qu'à amener à Dieu et à l'éternité la magnifique capture qu'ont réunie des siècles de travaux et de souffrances : c'est Pierre encore que nous trouvons à l'œuvre, c'est Pierre qui retire le filet, Pierre qui remet à son Dieu l'Église entière, fruit de son apostolat et sujette de sa puissance souveraine : *Simon Petrus traxit rete in terram.*

II. — Ce dernier texte est pris de la seconde pêche miraculeuse et nous mène à la scène suprême du recueillement et de la triomphale entrée des élus dans la gloire [1].

Les temps sont terminés, le nombre des élus est complet, il ne reste plus qu'à les réunir à Jésus-Christ dans les délices du repos et du triomphe éternels : Avenir splendide qui borne tout l'horizon de l'Église, terme magnifique et délicieux de l'œuvre entière du Très-Haut, consommation de tous les grands mystères

[1] « Cette pêche est la figure de ce que sera l'Église à la résurrection des morts. » (Saint Augustin.)

déroulés à travers les siècles, et révélés enfin dans l'éternité.

« ... Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : nous y allons aussi avec toi. Ils s'en allèrent donc et montèrent dans la barque... Jésus leur dit : jetez le filet à droite de la barque... Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer à cause de la multitude des poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Lorsque Simon Pierre eut entendu que c'était le Seigneur, il se ceignit de sa tunique (car il était nu), et se jeta dans la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque..... tirant le filet plein de poissons. Or, dès qu'ils furent descendus à terre, ils virent des charbons préparés et du poisson placé dessus, et du pain.... Jésus leur dit : Venez, mangez. »

Cette scène mystérieuse est l'esquisse et l'abrégé de toute l'histoire de l'Église et de sa consommation au dernier jour. Elle a eu dans son sein deux sortes d'élus, deux familles d'âmes saintes, les héroïques, qui, délaissant la marche douce et commode de la vie chrétienne ordinaire, « ont ceint leur tunique, » et « se sont précipitées » à la poursuite de Jésus-Christ. Saint Paul ne nous laisse aucun doute sur la signification du mystère de la tunique : « Revêtez-vous, dit-il, de Jésus-Christ. » Le saint est donc l'homme vêtu de Jésus-Christ, tunique sacrée, vêtement divin de l'âme qui la transfigure en la ressemblance même de Dieu. Quel est l'océan où, à l'imitation de Pierre, ces âmes « se précipitent » pour rejoindre plus puissamment et plus vite leur Maître et leur Dieu? C'est l'océan sans limite de la perfection évangélique, océan infini, profondeur sans horizon, immensité sans rivage, proposés aux âmes d'élite en ces mots du Sauveur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Après les saints et les héros du christianisme, viennent les âmes qui, fidèles encore, amies de Dieu et prédestinées à la gloire, ont tenu la voie plus douce de la vie commune : « les autres disciples vinrent avec la barque. » Les uns et les autres se présentent à leur Dieu. L'Église va cesser d'être militante pour entrer dans son triomphal repos, elle vit sa dernière heure sur la terre, et achève son dernier et délicieux travail ; elle tire après elle, au rivage de l'éternité où Jésus vient d'apparaître, la multitude des élus. Déjà les peines et les dangers ont cessé, il n'est plus question d'un filet que déchirent les scandales des révoltes, ni d'une barque que fait couler le poids honteux des vices des pécheurs : « quoiqu'il y eût tant de poissons le filet ne fut pas rompu. »

« Jésus leur dit : venez, mangez. » C'est le commencement de la gloire, c'est l'entrée dans la béatitude, c'est la traduction figurée et dramatisée du : *venite, benedicti!* Arrivés sur le rivage, les Apôtres ont à la fois trois objets symboliques devant les yeux : un feu allumé, *viderunt prunas positas ;* au milieu de ce feu et dévoré par lui, un poisson ; enfin, avec le poisson et le feu, un pain, *viderunt.. et panem.* C'est l'usage invariable de Dieu de rendre les plus sublimes mystères sous les plus simples et les plus humbles images. Toute l'éternité glorieuse apparaît ici. Les élus sont plongés en Dieu, et Dieu » est un feu dévorant, » *Deus ignis consumens est*, les flammes de la divine dilection les enveloppent, les illuminent, les embrasent, ils deviennent avec leur Dieu un seul et même brasier d'amour. Qui ne connaît l'Ἰχθύς mystérieux, dont la tradition a constamment fait l'emblème du Christ ? Sous un autre rapport le Christ, c'est l'agneau, que saint Jean vit dans le ciel « comme tué », comme immolé, victime de

l'holocauste éternel. Ici le même Christ dans la gloire, au banquet de la vie, au milieu « des cris de joie du festin, » est préparé sur le feu de l'amour à devenir l'éternelle nourriture des Élus. C'est lui encore, lui, « le Pain vivant », qui après avoir nourri les âmes de ses saints durant l'exil sous les espèces eucharistiques, leur devient dans les délices de la patrie un pain de gloire, de joie et d'immortalité. *Ut ergo descenderunt in terram viderunt prunas positas et piscem superpositum et panem.. Dicit eis Jesus : venite, prandete :* « venez, mangez[1]. »

« Venez, les bénis, les bien-aimés de mon Père. » Autrefois maudits et haïs des hommes : mais dès lors bénis de mon Père dont la bénédiction se déclare en ce jour. « Venez posséder le royaume qui vous était préparé. » Venez, « petit troupeau : ne craignez plus rien, puisqu'il a plu à votre Père de vous donner son

[1] Ante passionem in simili miraculo cur Christus non steterit in littore sed in navi ; quare hic in littore stat ? Ratio est quia mare commotionem præsentis sæculi significat, littus terminum maris.... post resurrectionem Christus corruptionem excesserat, ideo in littore stetit. — In primo miraculo non præcepit eis ut mitterent ad dexteram, sicut hic. Cujus ratio est quia per hanc significatur piscatio per quam prædestinati trahuntur ad vitam æternam ad quam non introducuntur nisi filii dexteræ. — Differt adhuc hæc piscatio a prima quia in illa rumpitur rete : sic Ecclesia scissuras patitur per dissentiones et hæreses. In ista autem non rumpitur rete quia in futura vita nulla erit scissura. — Petrus se misit in mare : alii discipuli navigaverunt quia minus ferventes Petro. — Ponitur quomodo Christus discipulis exhibet familiare convivium. Piscis passus est Christus passus qui super prunas ponitur quando ex incendio caritatis ad nos immolatur in cruce. Item præparat panem, qui est Ipse : « ego sum Panis vivus. » (D. Thom *Comment. in Joan.*)

royaume. » Venez, venez, venez ; « entrez dans la joie de votre Seigneur ; » jouissez de son royaume éternel · O venez ! venez... quelle parole ! quelle joie ! quelle douceur ! quel transport !

« Un royaume : » quelle grandeur ! « un royaume préparé de Dieu, » et de Dieu comme Père ; et préparé pour un Fils unique éternellement bien-aimé ; car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus ; enfants de dilection et d'élection éternelle, vous avez assez souffert, assez attendu ; venez maintenant le posséder. On ne possède rien que ce qu'on a pour l'éternité ; le reste échappe et se perd [1].

[1] Bossuet, *Méditat.*

CHAPITRE DIXIEME

LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST

Un docteur résumant d'un trait les causes et les effets de l'Incarnation, a dit cette admirable parole : *Dieu s'est fait homme afin de faire de nous des dieux.* C'est le grand mystère de la grâce qu'il formule ainsi. Dieu se fait homme : il entre dans la famille humaine, il est de notre race et de notre sang, il participe à tout ce que nous sommes, *participavit eisdem :* par une merveille correspondante, il nous fait participer à tout ce qu'il est lui-même : il est homme comme nous, il nous fait dieux comme lui : il est Fils vrai et naturel, nous participons, par l'ineffable mystère de l'adoption, à la filiation divine, *dedit potestatem filios Dei fieri :* il est héritier naturel de la fortune de Dieu son Père, nous devenons cohéritiers avec lui : il est Saint et la Sainteté substantielle et infinie, il nous la communique, il nous fait « saints et immaculés devant lui. » Puis après, nous avant faits si grands, si purs, si divins, il jette sur nous

un regard d'admiration et d'amour, et dit de nous cette ineffable parole, qu'aucune bouche humaine n'eût osé prononcer, qu'aucune intelligence humaine n'eût osé penser : *je l'ai dit : vous êtes des dieux, vous autres ; tous vous êtes les fils du Très-Haut !* Une révolution immense, infinie, s'est produite dans la race humaine : elle est transfigurée, elle est transformée, la voici *déiforme.* « Enté en Jésus-Christ, » « enraciné dans la charité, » l'homme, restant ce qu'il était, ne perdant pas sa personnalité, acquiert par-dessus, par surcroît, un être divin ; il n'est pas *Dieu* sans doute, mais il est *déifié.* Un être divin, une manière d'être divine, l'a totalement transfiguré : « Il était terrestre ; le voici céleste, » il dit de lui des choses étranges : « Je vis, dit-il, » c'est bien moi, je suis bien l'homme de naguère, et néanmoins je trouve en moi un nouveau principe d'être, une vie céleste, surnaturelle et divine : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Déifié en Jésus-Christ, l'homme vit donc d'une vie nouvelle ; une seconde naissance lui a ouvert les portes d'un monde surnaturel et divin ; restant citoyen de la patrie terrestre, il en acquiert une autre « éternelle dans les cieux. » Tel est le glorieux mystère de la grâce sanctifiante.

Mais cette grâce qui transforme et déifie les êtres qu'elle envahit et pénètre, sur qui tombe-t-elle ? Sortie à flots de Jésus-Christ, quelles sont les créatures que la grâce inonde et engloutit dans ses divines splendeurs ? Des êtres dégradés et pervers. O étonnantes et incompréhensibles miséricordes du Dieu bon ! La grâce est donnée aux ennemis : elle transforme en fils de Dieu des esclaves révoltés et fugitifs ! « Vous étiez morts, tués par vos péchés et vos crimes... Mais Dieu, qui est

riche en miséricorde, poussé par l'excès de sa charité dont il nous a aimés, Dieu, alors que nous étions morts dans nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ. .. Souvenez-vous donc qu'alors vous étiez sans Christ, étrangers à la vie d'Israël, en dehors des testaments, sans l'espérance d'aucune promesse, et sans Dieu en ce monde. Maintenant, au contraire, dans le Christ Jésus, vous, autrefois si loin, vous voilà tout proches par le sang du Christ [1]. »

Le résumé du mystère de la grâce est donc dans ces deux points. La grâce élève l'homme jusqu'au monde surnaturel et la vie divine : la grâce trouve pour premier ennemi et premier obstacle l'homme même qu'elle a mission de purifier, d'ennoblir, de déifier. Au lieu de le trouver accessible et docile, elle en est réduite à faire le siége de son âme, à triompher de lui peu à peu, longuement, péniblement, par toutes les industries de l'amour. Telles sont les deux parties du même mystère que deux scènes de l'Évangile nous vont exposer. Dans le mystérieux entretien de Jésus-Christ avec le pharisien Nicodème, la nature de la grâce, sa divine puissance de transformation, la source d'où elle découle, les effets qu'elle produit, les prodiges divins qu'elle opère en l'homme, nous seront révélés. La Samaritaine du puits de Jacob nous sera ensuite la saisissante image de l'humanité étrangère, fugitive, ennemie, que la grâce gagne peu à peu, envahit bientôt tout entière, et transfigure enfin magnifiquement.

[1] Ephes.

I

LE MYSTÈRE DE LA GRACE

Avant de pénétrer dans les profondeurs de l'entretien, arrêtons-nous à considérer un instant ce Pharisien qui vient à Jésus, et les circonstances de sa timide et furtive démarche. L'Évangile remarque que c'est « un prince des Juifs ; » Jésus-Christ, dans le cours de l'entretien, fera plusieurs fois allusion à sa science et à son érudition. Un dessein de Dieu se révèle ici dans la formation de son Église. Les vrais fils de l'Église sont les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités. C'est la foule que Jésus appelle à lui, c'est la portion souffrante et flétrie de l'humanité que la Victime du Calvaire associe à ses premiers triomphes, et comble de ses premières faveurs. Rien n'est aussi digne du Dieu « qui est également riche envers tous, » et « ne fait acception de personne ; » rien surtout n'est aussi digne du Rédempteur fait petit, fait pauvre, rebut du monde, frère des misérables et salut des déshérités. Mais de ce plan si divinement puissant et suave, naît une difficulté éminemment sérieuse. Si la foule ignorante, légère, accessible à toutes les impostures, et éternellement la proie de tous ceux qui la savent fasciner, si cette foule est seule à suivre Jésus, que l'incrédulité aura beau jeu à saper par la base le christianisme tout entier ! Quoi ! on nous présente la conversion du monde à la parole de l'Évangile comme le fondamental miracle d'où jaillit invinciblement la divinité de la foi chrétienne, et quand nous allons au fond des choses et examinons de près

cette prodigieuse conversion, il se trouve qu'elle se résume dans le fanatisme de quelques imbéciles, l'entraînement irréfléchi d'une poignée de pauvres et d'esclaves, et l'enthousiasme sans valeur comme sans cause de gens dénués de science et de raisonnement! Les réponses ne manqueraient certes pas à qui voudrait défendre ces ignorants, dont nos adversaires croient tant triompher; car enfin quel plus grand miracle que d'avoir transfiguré ces misérables perdus de vices et écrasés de douleurs, d'en avoir fait l'homme libre, le citoyen, le saint, le savant, l'homme de tous les héroïsmes et de toutes les élévations? Mais Dieu donne à l'objection une réponse directe. « Le prince, » le savant, le philosophe, vient à l'Église comme l'esclave et l'ignorant; Nicodème est disciple de Jésus comme le pêcheur du lac de Galilée est son apôtre; chaque cité, chaque province, apportera à l'Évangile son contingent de science et d'illustration : Athènes donnera son Aréopagite, Corinthe les plus illustres de ses citoyens, Rome inscrira dans ses catacombes, à côté des noms les plus infimes et les plus inconnus, ceux de ses familles consulaires, les prémices de ses patriciens, les fils de ses plus antiques et de ses plus illustres maisons; le prétoire et la cour de Néron fourniront à l'Évangile de larges recrues; moins d'un demi-siècle après le drame du Calvaire, en pleine ignominie et en plein martyre des disciples de la croix, Paul écrira triomphalement : « Tous les saints vous envoient le salut, et, en tête, ceux qui appartiennent à la maison de César, » et encore : « Mes fers sont devenus illustres en Jésus-Christ dans tout le prétoire et les autres lieux de la ville. » Les ignorants, les opprimés, les pauvres, étaient les favoris du prince, mais les savants et les riches purent

apporter à la cité naissante l'éclat de leur origine et les dons de leur opulence. Jésus-Christ prêche à la foule : les petits et les humbles le suivent, mais Nicodème, le savant et le prince, le vient écouter

C'est la nuit que ce « prince des Juifs » vient trouver Jésus : image frappante de l'état de cette âme et de l'état plus sombre et plus triste encore de l'humanité, dont il semble ici le mandataire et le représentant. La nuit qui pèse sur les âmes est plus profonde et plus sinistre que celle qui s'étend sur la nature. L'humanité est celle dont saint Paul dit avec terreur : « Ils ont l'esprit tout chargé de ténèbres ; » et si les Juifs ne sont pas plongés dans une nuit si profonde, « un voile » n'en est pas moins posé sur leurs yeux et surtout sur leurs cœurs. *Il vint de nuit à Jésus.* Mais il abordait le Soleil de justice, il se soumettait à sa pénétrante lumière : ce fut là une de ces nuits lumineuses dont parle le Psalmiste, où la lumière divine change les ténèbres mêmes en éblouissantes clartés, *nox illuminatio.*

Le sujet de l'entretien est, comme nous l'avons dit plus haut, la déification de l'homme par la grâce de Jésus-Christ. A chaque ignorance du Pharisien correspond une révélation nouvelle, et vainement peut-être chercherions-nous dans l'Évangile entier un exposé aussi complet et aussi splendide du mystère de la grâce sanctifiante et de l'élévation de l'homme à l'état surnaturel et divin. Jésus-Christ commence par dérouler aux regards de Nicodème les magnificences de la grâce, puis, remontant à sa source, il la montre s'écoulant à flots divins des profondeurs de la Rédemption.

I. — Jésus-Christ présuppose le plus vaste des plans

de Dieu et la plus merveilleuse de ses œuvres. Dieu, dans sa miséricorde infinie et pour le triomphe de sa grandeur et de sa puissance, a décrété la plus grandiose et la plus divine des entreprises. Il va peupler sa cour d'autres lui-même, faire étinceler son éternité d'une multitude d'astres qui auront son éclat et reproduiront en reflets divins « son inaccessible lumière. » Dieu veut des fils. Il en est un qui remplit tout son cœur, épuise toutes ses complaisances, reproduit toutes ses perfections ; c'est ce Fils dont il parle dans les siècles éternels et dans le secret de sa céleste cour : « avant l'aurore je l'ai engendré de mon sein. » Mais Dieu a résolu de reproduire à l'infini l'image de ce Fils bien-aimé, il veut en voir toute sa création ornée et resplendissante, il a résolu de ne former sa cour qu'avec des créatures qui reflètent les perfections de son Fils, et soient toutes radieuses de son éclat, et belles de son inénarrable beauté. Ainsi transfigurés en d'autres Jésus-Christ, « vivant de la vie » du Fils de Dieu, ayant en eux « ses pensées, » « ses sentiments, » tout son cœur, toute son âme, respirant de son souffle, et se confondant en lui jusqu'à ne plus faire « qu'un seul et même homme nouveau, » ces êtres merveilleux, « pleins de toute la plénitude de Dieu, » sont destinés au plus brillant avenir et sont aptes à en appréhender les splendeurs. Ils n'auront avec Dieu éternellement qu'une même vie, une même gloire, un même bonheur, de mêmes richesses, de mêmes délices, ils s'uniront à la Beauté suprême, se plongeront dans des flots divins de complaisance et d'amour, et trouveront l'éternité trop courte pour une possession si infinie, un amour si immense et de si inénarrables extases. Voilà ce que Jésus-Christ appelle, dans son entretien avec Nico-

dème, *voir le royaume de Dieu, entrer dans le royaume de Dieu.*

Mais comment l'homme parviendra-t-il à ce terme? Devant nous comme devant le regard du pharisien, se dresse un insurmontable obstacle, s'ouvre un abîme qui a la profondeur du ciel à la terre. Car enfin, voir l'infini, goûter l'infini, percevoir l'infini, trouver dans l'infini sa béatitude et sa fin suprême, suppose un rapport, une équation quelconque, une parité de nature, une sorte d'égalité de forces et de moyens. Demandez donc à l'animal de s'élever aux puissances de l'esprit; placez sa béatitude dans les déductions du raisonnement, et les glorieuses trouvailles de la science! L'idée seule nous fait rire. Pourquoi? Parce que c'est là demander l'impossible et l'absurde; c'est vouloir qu'un être franchisse *naturellement* ce qui lui est *surnaturel,* sorte, par les forces de sa nature, de la sphère où cette nature l'a placé et le retient. Et comme de l'homme à Dieu, de la vie naturelle à la vie surnaturelle, du fini à l'infini, de la terre au ciel, la distance à franchir tient de l'infini même, l'impossibilité pour l'homme de s'élever par soi jusqu'à la possession béatifique de Dieu, apparaît dans la dernière évidence. Non! « l'œil de l'homme ne verra point, l'oreille de l'homme n'entendra point, le cœur de l'homme ne goûtera point; » l'homme ne contemplera pas l'invisible, l'oreille de l'homme ne percevra point les échos du monde surnaturel, le cœur de l'homme n'en connaîtra pas les ivresses et n'en savourera pas les divines voluptés; « Dieu habite une inaccessible lumière, nul homme ne l'a vu, et, bien plus, nul homme ne peut le voir. »

Et pourtant Dieu veut élever jusqu'à ce sommet de gloire et de béatitude sa chétive et frêle créature; il lui

a un jour murmuré à l'oreille du cœur cette ineffable parole : *Moi-même serai ta récompense, immense à l'excès.* Il l'a créée pour l'associer, comme fils et héritier, à son règne éternel ; il veut se donner à voir, à entendre, à goûter, non plus à travers les voiles et les figures, mais « face à face, » « tel qu'il est, » dans la réalité de son essence, et sous les torrents de lumière de la claire vision. Que faut-il pour rendre l'homme capable d'un tel avenir ? Que devra-t-il être pour supporter « ce poids de gloire, » « voir l'Invisible, » devenir « participant de la nature divine, » posséder en soi « un commencement d'être divin, » et être après rempli « de toute la plénitude de Dieu ? » Il faudra manifestement que l'homme, franchissant les limites de sa nature, s'élève jusqu'à une manière d'être surnaturelle et divine ; il faudra qu'à son être naturel se surajoute un être divin ; il faudra, en un mot, qu'il devienne *nouvelle créature*, selon l'expression de saint Paul. Qu'est-ce à dire, et comment comprendre ce que sera cette *nouvelle créature ?* Comment vivons-nous de la vie naturelle ? L'être nous est donné, et avec cet être des puissances, des facultés, des organes, tous les auxiliaires qui aident au fonctionnement total de la vie, et nous rendent aptes à appréhender le monde naturel qui nous entoure et pour lequel notre être naturel est fait. Il faut tout cela pour que nous puissions jouir des choses et posséder la vie. Or il n'en sera pas autrement de l'ordre surnaturel et divin. Dieu veut nous faire pénétrer dans le monde surnaturel qui est lui-même vu, goûté et possédé dans sa propre Essence ; il veut faire de nous des *dieux,* capables de vivre de sa vie, de jouir de ses jouissances, de goûter ses félicités, de voir les immensités que perce son propre regard. Que fera-t-il ? Il nous donnera

un être divin ; il surajoutera à nos facultés naturelles des facultés surnaturelles et divines : à notre regard il ajoutera son regard, à nos sentiments ses sentiments, à nos volontés ses volontés, à nos joies ses joies, à toute notre vie, les actes, les désirs, les espérances, les vertus, les perfections d'une vie toute céleste et toute divine. Nous étions seulement terrestres, nous voici en outre devenus célestes : par notre naissance naturelle nous percevions le monde d'ici-bas ; par notre naissance surnaturelle nous percevons le monde divin et infini d'en haut. Telles sont les hauteurs divines où s'élève l'entretien de Jésus-Christ et de Nicodème. Jésus dit : « En vérité, en vérité, je te dis, si un homme ne renaît une seconde fois, il ne peut voir le royaume des cieux. » Le pharisien, ignorant du mystère de la grâce que nous venons d'exposer, ne s'élève pas jusqu'à cette naissance divine qui fait de l'homme, sans détruire sa nature, « une créature nouvelle, » « créée dans le Christ Jésus. » Il pose avec une naïveté grossière l'hypothèse d'une seconde naissance naturelle et terrestre. Jésus insiste sur le mystère de la génération céleste de l'homme déifié par la grâce sanctifiante : « En vérité, en vérité, je te dis, si l'homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Cette régénération de l'homme, Dieu, dit saint Thomas[1], la fait passer par trois phases différentes. Il

[1] In veteri lege fuit quædam regeneratio spiritualis sed imperfecta et figuralis. — In nova vero lege est manifesta regeneratio spiritualis, sed tamen est imperfecta, quia renovamur interius tantum per gratiam sed non exterius per incorruptionem. — In patria vero est perfecta regeneratio, quia renovabuntur interius et exterius. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. I.)

l'ébauche dans les temps anciens, sous la foi figurative. L'homme ne renaît qu'en Jésus-Christ : il lui faut pour renaître l'eau chrétienne et l'effusion de l'Esprit-Saint envoyé par Jésus-Christ ; mais dans ces siècles de préparation, Dieu lui donnait une ombre des grandeurs que réservait l'avenir ; l'humanité élue était « sous Moïse baptisée dans la mer et la nuée. » Elle n'entrait pas dans les secrets des pensées divines, Dieu disait encore à la terre : « Tes pensées ne sont pas mes pensées, » mais déjà l'œil de l'homme au travers des voiles et des figures pouvait entrevoir quelque esquisse des vérités dont l'épanouissement complet était réservé aux jours du Rédempteur : *omnia in figura contingebant illis.* Les temps chrétiens ont ensuite succédé, la réalité a remplacé la figure, la régénération est maintenant réelle, la vie divine coule à pleins bords, et l'humanité est « remplie de Dieu. » Mais cette humanité, déifiée par la grâce, chemine encore dans l'exil, sous l'ombre de la foi, loin des clartés de la vision béatifique ; « le trésor est porté dans des vases d'argile, » et le fils de Dieu, exilé au milieu des douleurs de ce monde, « gémit » encore, « attendant la rédemption de son corps, » et les gloires « de l'adoption des enfants de Dieu. » La troisième phase qui succède aux deux précédentes est celle du triomphe complet, de l'entière manifestation des merveilles de la grâce, qui, devenue la gloire, consomme à la fois les miséricordes de Dieu et le bonheur de l'homme. L'Élu, commencé par la grâce, se parfait dans la gloire : c'est l'heure où « nous nous présentons, *homme parfait*, à l'âge et dans la plénitude de Jesus-Christ. » La régénération est complète ; il ne reste plus dans l'être déifié aucun mélange des amoindrissements et des souillures de la terre ; « tout est refait à neuf : »

l'âme est pénétrée de Dieu, elle le reproduit, elle le reflète dans une merveilleuse perfection. « Nous lui serons semblables parce que nous le verrons. » De l'âme, le flot divin, l'onction de la gloire, s'épanche sur le corps pour le rendre glorieux et immortel ; « ce qu'il y avait en lui de mortel est dévoré par la vie ; » ce qu'il y avait en lui de terne et d'obscur est illuminé par la gloire ; « il est reformé ; d'obscur et misérable qu'il était, Dieu l'a fait radieux et étincelant comme est le corps du Christ. » C'est le dernier achèvement de l'œuvre de Dieu : c'est le *consummatum est* suprême de sa bonté, de sa puissance et de sa gloire.

2. Un doute et une question naïve du Pharisien ignorant donnent sujet à Jésus-Christ d'entrer dans une nouvelle partie de sa doctrine sur la déification de l'homme : le mode selon lequel s'accomplira ce glorieux phénomène. Nicodème dit : « Comment un homme qui est vieux peut-il renaître ? » C'est l'éternelle bévue du rationalisme : la confusion de l'ordre naturel et de l'ordre divin, la prétention absurde de raisonner du second comme l'on fait du premier, l'erreur fondamentale qui transporte à l'ordre surnaturel les moyens de perception qui conviennent aux choses d'ici-bas [1]. On dit au rationalisme : l'autel catholique reçoit l'Homme-Dieu, le tabernacle le renferme, l'hostie le couvre de son voile :

[1] Nicodemus voluit objicere contra verba Salvatoris; sed tamen objectio ejus derisibilis est, quia Christus loquitur de regeneratione spirituali, hic autem objicit de carnali. Similiter omnes rationes inductæ ad impugnandum ea quæ sunt fidei, derisibiles sunt secundum intentionem sacræ Scripturæ. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III lec. 1.)

Impossible ! répond-il ; comment un si étroit espace contient-il le corps du Christ ? On lui dit encore : une goutte d'eau tombe sur le front de l'homme et l'homme est déifié. Impossible ! Comment l'eau a-t-elle cette vertu ? Et ainsi promène-t-il ses *comment* et ses *pourquoi* impertinents à travers toute la suite de nos vérités surnaturelles, sans s'apercevoir que, confondant l'humain et le divin, niant du second ce qu'il ne faudrait nier que du premier, déclarant impossible dans l'un ce qui n'est impossible que dans l'autre, il est perpétuellement à côté de la question, et ne donne pour base à ses dénégations les plus graves que de misérables malentendus. « Comment un homme qui est vieux peut-il naître ? » Sans doute, pharisien ignorant, l'homme terrestre ne reprendra pas dans sa vieillesse les forces printanières du premier âge, mais qui te dit qu'il en est de même de l'être divin que Dieu a greffé sur notre être naturel ? Qui te permet de conclure de l'un ce que légitimement tu peux conclure de l'autre ? L'homme surnaturel peut naître dès que la puissance et la bonté de Dieu l'appellent à la vie ; il naît quand il sort du sein des eaux baptismales ; il renaît quand il sort du sein maternel de la pénitence, autre baptême d'une perpétuelle et inépuisable fécondité [1].

Comment s'accomplit ce grand mystère ? Comment s'opère cette divine génération, qui donne à Dieu un fils et à la gloire un élu ? Jésus-Christ l'a révélé à Nicodème. « Si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit-

[1] Homo quantumcumque per peccatum spiritualiter inveteratus potest per auxilium divinæ gratiæ ad novitatem venire. D Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 1.)

Saint. » Tel est le mode, voilà comment naît à la vie divine « l'homme nouveau, » l'homme surnaturel. « L'eau et l'Esprit-Saint. » Et pourquoi, quand les trois Personnes divines concourent également à la régénération de l'homme au baptême, est-ce néanmoins l'Esprit-Saint que Jésus-Christ désigne spécialement pour ce grand œuvre ? Une profonde doctrine de saint Thomas va répondre. L'homme surnaturel est l'image de Jésus-Christ, et ce n'est qu'à cette condition et à ce titre qu'il apparaît dans le monde supérieur et divin, où l'introduit la grâce de son baptême. « Être fait image ressemblante de Jésus-Christ : » ne plus être avec Jésus-Christ qu'un « seul homme nouveau, » « un homme parfait, parvenu à la mesure de l'âge du Christ dans sa plénitude : » tel est le terme de l'œuvre divine en nous, la raison d'être et l'effet de notre régénération spirituelle. Or comment s'imprimera en nous la ressemblance de Jésus-Christ ? Saint Thomas répond : par la communication de l'Esprit de Jésus-Christ ; c'est la doctrine même de saint Paul : *Si Spiritus Dei in vobis est.* Car, continue l'Apôtre, *si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus*, « quiconque n'a pas en soi l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas au Christ, » n'est pas né à la vie surnaturelle et divine, reste dans les infirmités, les bassesses et le néant de la vie terrestre. Naître « créature nouvelle, » « créée dans le Christ Jésus, » c'est avoir reçu en soi l'effusion de son Saint-Esprit : *Qui adhæret Domino unus spiritus est.* Et à quel signe reconnaîtrons-nous que l'Esprit-Saint, entré en nous, nous pénètre de son onction royale, et nous transforme en des êtres surnaturels et divins ? « Le baptême de l'eau dans la parole de vie, » répond saint Paul. L'homme est corps en même temps qu'il est âme : outre qu'il lui faut un signe sensible pour percevoir les

effets spirituels et invisibles, son corps a besoin lui aussi « du baptême de l'eau, » pour être purifié, ennobli, et recevoir l'empreinte de sa future glorification. Magnifique mystère de cette eau baptismale fécondée par l'Esprit-Saint ! Voyons-en d'abord l'ébauche et la première esquisse à l'origine des choses. *Terra erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et Spiritus Dei ferebatur super aquas ;* « la terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Voici donc l'eau et l'Esprit. Au lieu d'une création splendide, un chaos informe ; au lieu des merveilles de l'univers organisé, un amas des ténèbres, un abîme morne et sans vie. Mais « l'Esprit de Dieu plane sur les eaux, » il les pénètre, il les féconde, il les vivifie, il leur communique une vertu divine, et, quand la parole du Très-Haut se fait entendre sur elles, elles laissent échapper de leur sein toute une création immense et splendide. Qui ne voit ici la grandiose image du baptême chrétien[1] ? La créature déformée et nue qui s'y présente, n'est plus que le chaos des anciens jours ; l'abîme du péché y ouvre ses profondeurs, les ténèbres la recouvrent elle est vide, sans ornements et sans beauté. Mais « l'Esprit plane sur les eaux. » A peine cette créature est-elle sortie des eaux baptismales, elle apparaît « éclatante, sans tache, sans ride, sans rien de semblable, elle est sainte et immaculée, » elle expose aux regards du ciel et de la terre les magnificences de la grâce qui la transfigure et les splendeurs de la vie divine qui s'impriment sur elle en étincelants reflets. L'eau du baptême

[1] Hoc mysterium in prima rerum productione signatum est. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 1.)

renferme un autre mystère encore. Elle est un mystérieux tombeau où l'homme de péché s'ensevelit et d'où s'élève l'homme de la grâce. C'est l'image de la sépulture de l'Homme-Dieu ; c'est l'union mystique du fidèle avec son Sauveur mort et enseveli. « Ignorez-vous, dit saint Paul, que nous tous qui sommes baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous sommes baptisés. Par le baptême nous sommes morts et ensevelis avec lui, de sorte que, de même que le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchons dans une nouveauté de vie. » Il fallait qu'au baptême, qui tire son efficacité de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu, cette résurrection et cette mort fussent représentées en une vivante image : elles le sont dans le mystère de l'eau, où l'homme plonge ses vices, et d'où il retire son innocence, ses grâces et ses gloires éternelles [1].

3. La grâce invisible apparaît sous le signe visible dans le baptême de la régénération. L'homme sait que son âme est transfigurée dans la vie divine, quand l'eau sainte touche sa chair pour la purifier et la oindre d'une divine onction. C'est ainsi que l'invisible apparaît aux yeux. Mais que l'homme a de peine à se faire à ces mystérieuses opérations de la grâce ! Quelle pente irrésistible chez lui à n'admettre que ce que ses sens peuvent

[1] Congruit quod in sacramentis quæ efficaciam habent ex virtute Verbi incarnati, sit aliquid correspondens Verbo et aliquid correspondens carni seu corpori et hoc est spiritualiter aqua in sacramento baptismi ut scilicet per eam configuremur morti Christi, dum submergimur in ea quando baptizamur sicut Christus tribus diebus fuit in ventre terræ. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 1.)

percevoir ! Notre Dieu connaît cette faiblesse, aussi soutient-il notre foi par une comparaison qui nous rend manifeste cette vérité : que dans le monde physique lui-même, des agents invisibles passent sur la nature, y causent des sensations profondes, y laissent les plus puissants effets, et ne sont néanmoins jamais accessibles à notre regard. Voyez le souffle du vent. Quelle force ! quels effets ! quelles traces il laissera de son passage ! Mais lui-même de quel regard est-il aperçu ? Qui sait d'où il vient ? qui connaît la route suivie par lui et le terme où il veut aboutir ? En dehors des effets qu'il produit, et sans les signes extérieurs sous lesquels il se manifeste, qui pourrait se rendre compte de sa présence et de son action ? « L'esprit souffle où il veut ; et vous en entendez le son, mais vous ne savez d'où il vient ni où il va ; il en est ainsi de quiconque est né de l'Esprit. » L'homme, terrestre encore et néant et pécheur et « fils de colère, » s'approche de l'eau baptismale ; l'eau coule, l'Esprit se répand, la transfiguration s'opère ; l'œil n'a rien vu de ce grand spectacle, il n'a pas su le moment où le souffle divin traversait cette âme, mais le signe sensible a tout révélé, c'est au signe que la terre a reconnu les merveilles que le ciel opérait. « Il en est ainsi de quiconque est né de l'Esprit. » Trois choses sont particulières au souffle du vent. D'abord la puissance ; « Il souffle où il veut, » la force humaine n'a pas d'empire sur lui : nul ne ferme l'abîme d'où il s'échappe, nul n'arrête ni même ne retarde l'impétuosité de son cours : les obstacles qu'on lui oppose, il les renverse, et il passe, éternellement victorieux de ses impuissants adversaires. Ainsi de l'Esprit de Dieu, ainsi de la grâce. « L'Esprit souffle où il veut. » L'homme n'a pas mérité son effusion, l'homme n'en peut non

plus entraver l'action souveraine. Toutes les forces de Néron, toutes les barrières de l'Empire n'empêchaient pas la grâce de pénétrer au prétoire et de se choisir, parmi les princes comme parmi les esclaves, des « vases d'élection. » Le monde entier était conjuré pour arrêter et étouffer ces souffles divins de la grâce, quand Paul poussait ce cri de défi et de triomphe : *Verbum Dei non est alligatum,* « la parole de Dieu n'est pas enchaînée ! » Ce souffle irrésistible renversa l'Empire, renversa la sagesse humaine, renversa les barbares, renversa tout un monde ! et rien, dans le cours de dix-huit siècles, n'a été assez fort pour en arrêter l'essor. A la puissance le vent ajoute l'*invisibilité;* il passe sur la nature, il y produit mille effets divers, mais en lui-même il reste inaccessible à tout regard. Ainsi de la grâce ; elle sort du sein de Dieu, elle prend son vol vers la terre de l'homme, elle plane sur lui, elle fait le siége de son âme indocile, ou se rend à de pieux et ardents désirs, elle entre en lui, le pénètre, le transforme, le déifie : nul œil n'a aperçu ces merveilles : la grâce, qui opère tout dans le monde, n'y est aperçue nulle part. Si le souffle du vent est invisible en lui-même, ses traces se retrouvent partout, et partout les effets qu'il produit le manifestent. A son passage le feuillage tressaille, la plante s'incline, l'eau se ride, et si, au lieu du timide et délicat zéphyr, il se fait le souffle dévastateur de la tempête, la terre tremble et s'agite, l'Océan bondit sous l'aiguillon qui le presse, tout subit de vastes et profondes commotions. Telle est encore la grâce. Si le regard humain n'en a pu voir l'effusion sur le monde, qui ne l'a reconnue aux gigantesques secousses et aux ébranlements formidables qui ont signalé son passage ? C'est d'elle, c'est de son action dans le monde, que le Prophète-Roi chantait ainsi les

prodigieux effets : « L'Océan a mugi et s'est soulevé ; les montagnes ont été ébranlées de l'impétuosité de ses flots. Les peuples sont dans le trouble, les royaumes croulent, le Seigneur parle, tout est épouvanté. » Cette profonde et grandiose doctrine, saint Thomas la restreint et l'applique à l'âme du fidèle, où la grâce se produit avec les mêmes caractères, opère des effets identiques, et se laisse voir aux mêmes signes. Au fidèle la liberté : *Spiritus ubi vult spirat.* Tandis que tous les autres sont esclaves des choses terrestres, perpétuellement enchaînés dans les liens de ce monde, traînés captifs de la crainte à l'espérance, du désir au désespoir, de la prospérité à l'infortune, de la vie à la mort, lui est libre, et son âme traverse les péripéties de l'existence sans attache, ni servitude, ni terreur. *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.* Dans le fidèle encore, si la grâce est invisible, les effets qui en révèlent la présence n'échappent à aucun regard. Le seul aspect du véritable chrétien, son abord, sa première parole, nous font connaître le mystérieux trésor qui est caché en lui: *vous en entendez le son.* L'homme de foi ni ne parle, ni n'agit, ni ne pense comme les autres ; ses points de vue diffèrent, ses jugements ne ressemblent pas, sa conduite est une conduite à part, sans similitude dans le monde. Le chrétien est du ciel, les autres de la terre ; il est fils de Dieu, héritier d'un trône, hôte d'une éternité ; les autres sont fils du néant, possesseurs insensés d'un monde qui leur échappe, hôtes d'une patrie qui tombe, et héritiers d'un sépulcre qui les engloutira pour jamais. Cette complète différence dans la nature de ces deux êtres se trahit de mille manières au dehors, dans les mille détails de l'existence. « Vous en entendez le son, » comme dit le divin Maître. Enfin, ajoute saint Thomas, du fidèle il

est vrai de dire : « Vous ne savez ni d'où il vient ni où il va. » La naissance spirituelle, qui l'a fait enfant de Dieu et l'a pénétré des splendeurs de la vie céleste, n'a été connue d'aucun des fils de la terre : le mondain ne connaît ni n'apprécie nos ineffables merveilles chrétiennes, *animalis homo non percipit.* Et comme il ne sait d'où nous venons, aussi ne sait-il à quelle destinée sublime nous nous rendons. « Ils ont semblé mourir aux yeux des insensés, et leur fin a été estimée une affliction, et leur sortie du milieu de nous un anéantissement ; mais ils sont en paix. » Capable par l'élévation de son intelligence et la droiture de son cœur de juger sainement de toutes choses, le chrétien n'est lui-même jugé et apprécié à sa juste valeur par personne : *Spiritualis omnia judicat, ipse autem a nemine judicatur* [1].

II. — Telle est la grâce. Mais d'où découle ce fleuve divin ? d'où part ce souffle qui a vivifié et transfiguré le monde ? d'où vient la grâce ? Après avoir fait retentir la voix déchirante de l'humanité coupable, condamnée, expirante, blessée de sa terrible chute, écrasée sous ses douleurs, et par-dessus tout étreinte terriblement dans les fers du démon et de son propre péché ; après lui

[1] Sunt in eo qui natus est ex Spiritu Sancto tres proprietates spiritus. Primo namque habet libertatem : spiritus liberat a servitute peccati et legis. Secundo ejus indicium sumis per vocem verborum suorum, quam dum audis, cognoscis ejus spiritualitatem. Tertio habet originem occultam et finem, quia nullus potest spiritualem judicare. Nescis *unde veniat*, principium nativitatis spiritualis ejus quod est gratia baptismalis ; aut *quo vadat*, id est vita æterna quæ tibi adhuc occulta est. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. III, lec. 1.)

avoir fait pousser ce cri de détresse : *qui me délivrera, quis me liberabit ?* l'Apôtre lui-même répond : *la grâce de Dieu par le Christ Jésus Notre-Seigneur.* Voilà la source : « tout avec Lui, par Lui, en Lui ; » tout par le Fils de Dieu incarné, par le Fils de Dieu mort ; Incarnation, Rédemption : voilà la double issue ouverte à l'eau jaillissante qui, sortie de Dieu, a inondé le monde de ses torrents. Telle est la suite de ces grands mystères dont Jésus-Christ développe au Pharisien le sublime enseignement. Mais l'homme n'entre pas aisément dans de telles profondeurs : au penchant de l'abîme son œil tremble et son pied chancelle, il reste stupéfait et voisin de la défiance et du doute, quand on vient lui dire, à lui fils du néant, victime de la douleur, tributaire de tous les abaissements et de toutes les souffrances : relève-toi, infortuné, Dieu t'appelle, Dieu te fait son fils et son héritier ; dans tes veines il fait passer son sang royal, il te transforme, il t'ennoblit, il te divinise ! A ta chaumière succédera le palais, à ta douleur des ivresses divines, à ton dénûment d'inénarrables richesses, à ta tombe une résurrection sans fin ! — L'homme hésite : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? » O homme, écoute ton Dieu qui daigne te donner des garanties et t'affirmer la réalité de ton extraordinaire fortune. « Jésus répondant, lui dit : ... En vérité, en vérité, je te dis que nous parlons de ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu. » Celui qui nous parle est un Dieu, il est venu à nous du sein du Père, maître de tous ses secrets, porteur de toutes ses offres, garant de tous ses dons. Ce Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, a manifesté au monde sa divinité et sa mission rédemptrice, il a fondé la foi en sa parole sur les plus inébranlables preuves, il nous en manifeste à n'en

pouvoir douter que sa parole est vérité, ses promesses assurance invincible, ses œuvres les plus augustes et les plus inébranlables réalités. Or c'est ce Jésus, vrai Dieu, qui a dit à l'homme : Je me fais ton semblable et ton frère ; je te fais toi-même, non plus mon serviteur, mais mon ami, mon frère, mon compagnon de fortune, mon héritier ; où je serai, tu seras pareillement avec moi ; ma gloire sera ta gloire, mon trône ton trône, mon éternité, ton éternité. Quelle place reste-t-il à la défiance et au doute ? Un Dieu descendu du ciel, en y remontant nous y transporte : telle est notre simple et sublime histoire aussi authentique qu'elle est étrange, aussi certaine qu'elle est splendide. Laissons là la stupéfaction méfiante du pharisien, et scrutons, sous la lumière de la parole évangélique, les causes de notre divine élévation. Jésus continue : « Personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. Et de même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

1. Telles sont donc les deux sources d'où jaillit la grâce qui nous déifie et nous rend aptes à jouir de Dieu dans sa propre Essence, à le voir tel qu'il est, à le goûter dans ses charmes infinis, vus sans voile ni figure et savourés sans amoindrissement. La grâce jaillit de l'Homme-Dieu, et elle se fait jour par deux issues, l'Incarnation et la Rédemption [1].

[1] Causa spiritualis regenerationis est duplex : scilicet mysterium Incarnationis Christi et Passionis ejus; et ideo primo agit de Incarnatione, secundo de Passione. (*Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 2.

Nemo ascendit in cœlum, « personne ne monte au ciel ! » parole formidable qui ferme sans espoir à toute créature l'accès des cieux : parole profonde qui exprime tout ce qu'a d'impossible aux forces de la nature la possession de l'Infini. « Monter au ciel », c'est franchir à d'incommensurables distances les confins du monde naturel, c'est pénétrer dans « l'inaccessible, » c'est entrer en communication avec un monde supérieur et infini, c'est « scruter les profondeurs mêmes de Dieu, » plus que tout cela, c'est jouir de Dieu, vivre de sa vie propre, voir à sa lumière, « lui devenir semblable parce qu'on le voit, » en un mot, à son contact, à la claire vision de sa gloire, se transformer en sa même image, » se faire céleste, refléter l'infini, devenir Dieu ! Voilà l'impossible, voilà comment « personne n'est monté au ciel. » Qui monte au ciel ? Celui-là tout seul « qui est descendu du ciel, » le Verbe Incarné, Fils de Dieu Notre Seigneur, celui que le Père nomme « son Fils, » dont le Père dit qu'il l'a « engendré de son sein avant l'aurore, » dont il dit aussi « qu'il met en lui toutes ses complaisances, » qui est héritier du Royaume, qui est « Maître dans sa propre maison, » et que « Dieu a ressuscité d'entre les morts pour le faire asseoir à sa droite dans les cieux. » « Personne n'est monté au ciel sinon Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel, » qui, alors même qu'il vivait sur la terre, n'avait pas un instant, comme Dieu, quitté le sein du Père et la gloire éternelle. Comment donc, nous autres, monterons-nous au ciel ? En devenant « une même chose avec Jésus-Christ ; » en nous faisant « ses membres, » « son corps, » en prenant sa ressemblance, en « nous revêtant de lui, » en montant à sa suite, *primitiæ Christus, deinde nos*, et en obtenant par lui « l'accès jusqu'au Père dans un

même Esprit. » C'est là l'effet suprême de la grâce, de nous transformer en Jésus-Christ, de nous faire vivre de sa vie et resplendir de sa gloire. Réduit aux seules forces de sa nature, jamais un être créé, quelque parfait qu'on le suppose, ne pourra prétendre à cette surnaturelle et divine élévation; il n'y parvient que si la grâce de Jésus-Christ l'emporte sur ses ailes et le dépose jusque dans les bras et sur le cœur de Dieu [1].

Mais, ne l'oublions pas, il ne s'agissait plus pour Dieu de travailler sur le néant comme aux premiers jours, et de faire franchir à l'homme la route incommensurable du néant à la vie divine : un abîme plus profond s'était creusé, l'homme, devenu pécheur, était plus loin de Dieu que lorsqu'il dormait l'immobile et impuissant sommeil de son néant. Il était coupable, il était condamné, et la justice divine préparait pour lui des coups irrémissibles et éternels. La grâce, pour le sauver, devait accomplir deux œuvres, et se charger d'une double mission : elle devait, comme autrefois, comme toujours, l'élever au-dessus de lui-même jusqu'à la hauteur de l'infini, mais en même temps il fallait purifier et amnistier ce grand coupable, en portant la peine de son crime et en subissant les supplices qui lui étaient destinés. Jésus-Christ n'était plus seulement Médiateur par son Incarnation : par sa passion il devenait Rédempteur. « Il convenait, dit l'Apôtre, que le Dieu pour qui et par qui tout a été fait, qui avait résolu de conduire

[1] Nemo ascendit in cœlum nisi Christus et membra sua, id est justi fideles : propterea Filius Dei de cœlis descendit ut nos faciendo membra sua ad ascensum cœlorum præpararet : nunc quidem in spe, tunc vero in re. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. III, lec. 2.)

de nombreux fils à la gloire, consommât par la souffrance l'Auteur de leur salut. » Dans l'état présent de l'humanité déchue, c'est donc la Passion du Christ qui est le pivôt du salut, la source dernière de la grâce. Impossible de rendre compte maintenant de la déification de l'homme par la grâce sans faire intervenir le sanglant souvenir du Calvaire qui nous l'a méritée. C'est le terrifiant spectacle de la croix que Nicodème a maintenant devant les yeux. « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout nomme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.» Admirable figure ! Tout le mystère de la divine Passion se retrouve dans ce drame du désert. Le désert, rempli de prévarications, l'est bientôt de cris douloureux et de souffrances mortelles : « des serpents » déchirent les coupables de leurs brûlantes morsures ; le péché mord l'humanité jusqu'au sang, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. Quel est son salut ? De lever les yeux sur le « serpent d'airain, » sur celui qui a pris la ressemblance du serpent, moins le venin ; sur le Rédempteur qui, pour sauver l'humanité expirante, « a pris la ressemblance de la chair de péché, » « moins le péché, » « s'est fait péché, » s'est fait « malédiction, » s'est fait serpent pour guérir de la morsure des serpents tous ceux qui lèveraient vers lui des regards de foi, de repentir et d'amour. « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé. » Pourquoi cette suspension dans les airs ? Pourquoi cette mort sur une croix élevée entre la terre et le ciel ? Le remède doit être aperçu des extrémités du monde, l'humanité tout entière doit jeter les yeux sur la Victime du salut commun, tous les peuples ont rendez-vous à la croix. Autre raison sublime que suggère saint Thomas. Jésus-

Christ voulait jusqu'au bout triompher des forces infernales, et, comme un général victorieux qui poursuit des vaincus, il poursuivait dans les airs celui que saint Paul nomme « le prince des puissances de l'air. » La croix était encore le point de réunion du ciel et de la terre réconciliés : c'est au confin des deux royaumes, dans un lieu neutre désigné aux deux partis, que l'on traitait de la paix, et que le Christ Médiateur « se faisait lui-même notre paix, » « nous méritant la rédemption éternelle [1]. » La vue du serpent d'airain élevé par Moïse éteignait le feu, guérissait la morsure, rendait la vie aux malades les plus désespérés. A qui regarde le Christ en croix, les plus brûlantes concupiscences s'amortissent, les plus affreuses morsures du péché se cicatrisent, la vie, non plus une vie passagère et fragile mais l'impérissable et puissante vie de l'éternité, revient aux morts les plus perdus dans les profondeurs du sépulcre [2].

2. C'est Jésus-Christ qui nous donne le salut ; mais qui nous donne Jésus-Christ ? Cette simple question nous ouvre un nouvel abîme, et nous fait reculer jusqu'à la cause dernière de toute l'œuvre de la Rédemption : l'amour dont Dieu nous a aimés. Pourquoi la présence du Verbe Incarné au milieu de nous ? Pourquoi sa vie passible ? Pourquoi ses miséricor-

[1] Christus voluit mori exaltatus, primo ut purgaret cœlestia; jam enim per sanctitatem suæ conversationis purgaverat terram, restabat per mortem purgare aera. Secundo ut triumpharet de dæmonibus qui in aere bellam præparant. Tertio ut corda nostra ad se traheret. Quinto quia crux fuit causa exaltationis ejus. (D Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 2.) — [2] Christus habuit effectum serpentis contra motum concupiscentiarum ignitarum. (D. Thom., *Ibid.*)

dieuses œuvres ? Pourquoi ses amères souffrances? Pourquoi sa mort dans l'ignominie et le supplice ? Pourquoi cette longue suite des plus extraordinaires dévouements et des plus incompréhensibles bienfaits ? *Dilexit me!* Dieu nous a aimés. Rien n'est impossible à l'amour, et quand c'est l'amour d'un Dieu, attendons-nous à des effets étranges et à des extrémités inouïes. « Sortez, Parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre Père et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu, mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Évangile : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique.* Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs : « Dieu a tant aimé le monde ! » Est-il incroyable que Dieu aime et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire, aux âmes les plus vulgaires l'amour des richesses, à tous enfin tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls ni travaux, ni peines : et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu pour conter son amour n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde ! » C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard, qui n'avait de force que

pour prêcher la charité, et pour dire : « Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur ; » que répondit-il à cet hérésiarque ? quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante ? Écoutez et admirez. « Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous : » *et nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis.* C'est là toute la foi des chrétiens ; c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. Dieu a aimé : c'est tout dire [1]. » Commentant ces mots de Jésus-Christ à Nicodème : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique*, saint Thomas [2] veut que nous attribuions à l'amour de Dieu tous les biens de la nature, tous ceux de la grâce, tous ceux de la gloire, et que, pour affermir notre foi, soutenir notre espérance et enflammer notre charité, nous nous attachions à bien comprendre l'immensité de cet amour de Dieu pour nous : *Sic Deus dilexit.* Quatre circonstances nous révèlent cette immensité [3]. Celui qui aime, c'est un

[1] Bossuet. — [2] Notandum quod omnium bonorum nostrorum causa est Dominus, et divinus amor. Amare enim proprie est velle alicui bonum. Cum ergo voluntas Dei sit causa rerum ex hoc provenit nobis bonum quia Deus amat nos. Et quidem amor Dei est causa boni naturæ. Item est causa boni gratiæ. Quod sit etiam dator boni gloriæ, procedit ex magna charitate. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 3.) — [3] Ostendit hanc Dei charitatem esse maximam, ex quatuor. Primo namque ex persona amantis. Quia Deus est qui diligit, et immense. Secundo ex conditione amati : quia homo est qui diligitur, mundanus scilicet, corporeus, id est, in peccatis existens. Tertio ex magnitudine munerum. Nam dilectio ostenditur per donum : Deus autem maximum donum dedit nobis, quia Filium suum unigenitum. Quarto ex fructus magnitudine, quia per eum habemus vitam æternam (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. III, lec. 3.)

Dieu, la gloire et la béatitude infinie, qui se suffit infiniment à lui-même et n'a que faire de l'hommage du dehors. « Dieu n'a pas de besoins : il vit de lui et en lui : rien ne manque à la plénitude de son Être et de sa félicité. Mais Dieu est bon. La bonté est l'attribut qui recouvre en lui tous les autres, et ce n'est pas sans raison que l'antiquité gravait au fronton de ses temples cette inscription fameuse, où la bonté précédait la grandeur. Mais toute perfection suppose un objet où s'appliquer. Il fallait donc à la bonté divine un objet aussi vaste et profond qu'elle-même : Dieu l'a découvert. Du sein de sa plénitude, il a vu cet être sans beauté, sans forme, sans vie, sans nom, cet être sans être que nous appelons le néant ; il a entendu le cri des mondes qui n'étaient pas, le cri d'une misère sans mesure appelant une bonté sans mesure. L'éternité s'est troublée, et elle a dit au temps : Commence ! Le temps et l'univers ont obéi à la volonté de Dieu, comme la volonté de Dieu avait cédé, mais librement, à l'inspiration de la bonté. » *Ex hoc provenit nobis bonum,* dit le Docteur Angélique, *quia Deus amat nos.* Mais si la vue de Celui qui aime nous révèle l'immensité de l'amour, celle de l'objet aimé, combien n'ajoute-t-elle pas à notre stupéfaction ? Quel est le terme de la bonté divine, et quel le favori de cet incompréhensible amour ? D'abord un néant, puis ensuite un pécheur ! Quand Dieu commença à aimer, sa bonté se penchait sur l'immobile et obscur abîme du néant, et c'est au fond de ces profondeurs glacées que cette bonté toute gratuite et que rien n'avait pu provoquer, allait chercher l'être heureux qu'elle couvrait de ses tendresses et ornait déjà de ses dons. Vint le péché, la révolte, l'outrage, la noire ingratitude envers un bienfaiteur, la haine abominable contre un père, la

guerre insolente à un roi. Nous n'étions plus seulement fils du néant, nous l'étions du crime, nous naissions « enfants de colère, » nous étions pour Dieu des ennemis, *cum inimici essemus*. Dieu, qui nous avait aimés néant, nous aima encore pécheurs : « il aima le *monde,* » *dilexit mundum*, c'est-à-dire, dit saint Thomas, cette humanité devenue hideuse dans sa déchéance et criminelle dans son péché. Et comment Dieu aima-t-il ? « A l'excès. » Sa bonté se fit jour à travers nos crimes, et ne put être étouffée sous l'océan de nos iniquités. Elle s'enflamma, ce semble, devant l'obstacle, elle grandit avec le besoin, et plus le monde creusait l'abîme entre lui et son Dieu, plus la bonté divine y précipitait, pour le remplir, ses flots infinis. Dieu, dit Bossuet, agit avec passion : rien ne lui coûta pour satisfaire l'immensité de son amour, et cet amour ne se reposa que quand il eut fait descendre sur terre, vivre au milieu des hommes, souffrir et mourir pour les hommes, son propre Fils ! *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Aux fruits de cet amour, aux traces éternelles et infinies qu'il laisse de son passage, nous pouvons, en quatrième lieu, nous faire quelque idée de son immensité. Ne périr pas, obtenir la vie éternelle : tels sont les deux fruits de la Rédemption et la double munificence de la divine bonté. « Afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Nous sortons d'un immense et implacable abîme ; nous sommes portés dans la radieuse patrie de tous les biens. La bonté divine nous trouve esclaves, « vendus au péché, » « morts, tués par nos crimes, » destinés, après les douleurs présentes, aux tortures d'une épouvantable expiation : elle nous rachète, elle nous délivre, elle nous purifie, elle nous place sous le regard apaisé du Très-

Haut, elle nous élève jusqu'à son cœur, jusqu'à sa propre vie et sa propre gloire, elle nous fait fils de Dieu, héritiers de son trône, et participants de son infinie béatitude. Elle nous rencontre plongés dans tous les maux, et elle nous fait riches de tous les biens.

3. Mais quoi ! cette venue du Fils de Dieu dans le monde est-elle si exclusivement l'œuvre de la miséricorde, que la justice n'y apparaisse plus? Nous ferons-nous l'idée d'un Dieu si indifférent au vice, qu'il n'en tire aucunement vengeance ; et que, ne jugeant personne, le Sauveur donne à tous indistinctement, aux bons comme aux méchants, l'assurance de l'éternelle félicité ? Que signifieront ces paroles : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui ? » La suite explique ces mystérieuses paroles. Dès que le Verbe incarné entra dans le monde, une séparation s'opéra qui distingua en deux parties toutes différentes l'humanité entière : ceux qui accueillirent le Christ, et qui, rachetés et déifiés par lui, « furent faits enfants de Dieu : » ceux qui, le reniant et le repoussant, demeurèrent avec la souillure inexpiée de leur crime et l'attente des implacables vengeances d'un Dieu irrité. D'elles-mêmes, ces deux portions de l'humanité se séparèrent et prirent, chacune sa place, l'une dans les bras d'un père, l'autre sous les foudres d'un vengeur ; l'une à cette droite où s'entendent les délicieux échos du *venite, benedicti*, l'autre à cette gauche toute frémissante des tonnerres de la divine malédiction : *ite, maledicti*. Qu'est-il besoin d'un autre jugement, jusqu'au jour des solennelles assises, où les générations entendront confirmer les sentences que leurs œuvres ont méritées dans

le cours des siècles ? Le fidèle, dit Jésus-Christ, « celui qui croit » et pratique ce qu'il croit, « n'est pas jugé. » Son jugement, à lui, n'est que la délicieuse invitation qui l'appelle à la gloire. Quant à l'incrédule, lui-même et lui seul est son juge : *jam judicatus est*, « il est déjà jugé. » Dieu l'avait environné de ses miséricordes, il les a toutes repoussées ; Dieu l'avait plongé dans la lumière, « il a mieux aimé les ténèbres ; » Dieu l'appelait à la vie, il a mieux aimé espérer au sépulcre, « dire à la pourriture : tu es mon père ; aux vers : vous êtes mes frères et mes sœurs ! » Dieu le voulait faire son fils et son héritier, il a choisi d'être son ennemi et de le fuir : *jam judicatus est ;* ils ont méprisé et fui la grâce, la grâce les méprise et les abandonne à son tour.

II

LES VOIES DIVINES DE LA GRACE

Dieu disait superbement dans Job : « Par quelle voie se répand la lumière ? Par quel chemin l'aquilon fond-il sur la terre ? Qui a ouvert un passage aux torrents des nuées ? Qui verse la pluie sur les champs arides ? Qui a créé la pluie ? Qui a formé les gouttes de la rosée ? » Ah ! plus que le souffle des vents, plus que la pluie tombée des hauteurs inaccessibles du ciel, plus que la rosée, qui, dans l'ombre, au milieu du silence des nuits, cache à tous les regards ses bienfaisantes fécondités, la grâce suit des routes inconnues, jaillit de sources mystérieuses, et se répand dans les âmes par d'invisibles canaux. O sublimes et profonds mystères de la grâce ! C'est

devant vous que Paul éperdu s'écrie : « O profondeurs de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'incompréhensibles sont ses conseils et inscrutables ses voies ! » D'où vient la grâce qui tombe tout à coup sur une âme pour la transfigurer ? Quel chemin a-t-elle suivi ? Comment a-t-elle pénétré dans ce cœur durci et fermé ? Comment se sont renversés ces obstacles ? Comment ont été peu à peu illuminées ces ténèbres ? Comment ont faibli puis se sont brisées ces résistances ? Comment cet impie est-il devenu fils de Dieu ? O profondeurs ! ô profondeurs !.....

Dans une page délicieuse de l'Evangile, Jésus-Christ a daigné nous illuminer quelque peu cet abîme, et nous faire suivre à la trace la mystérieuse grâce qui fortuitement, ce semble, rencontre l'impie, l'arrête, s'impose doucement à son attention, puis à sa bienveillance, puis à ses désirs, puis à son amour ; qui l'arrache à ses dissipations quotidiennes, lui met au cœur de salutaires remords et au front la noble rougeur du repentir, puis l'élève aux célestes désirs de la vie divine, puis le purifie de ses antiques fanges, puis le transfigure en enfant de Dieu, puis enfin le sacre des gloires de l'apostolat et l'envoie, le zèle brûlant dans l'âme, à la conquête d'autres souillures et d'autres incrédulités. Histoire merveilleuse, drame palpitant, scène divine, que le Dieu de la miséricorde, l'Auteur de la grâce, le Rédempteur du monde, consent à représenter sous nos yeux. Dans le suave épisode de la Samaritaine, Jésus se montre comme la grâce personnifiée et pour ainsi dire incarnée, et cette grâce, en trois phases différentes, par trois degrés successifs, amène l'âme pécheresse, de l'abîme de tous les crimes, jusqu'au faîte de toutes les vertus ; commence par se présenter à elle, lui parle

doucement, captive sa bienveillance, illumine ses obscurités, triomphe de ses résistances, et fait d'elle le vase d'élection plein de tous les parfums de Dieu. Préparation, conversion, apostolat magnanime : telles sont les trois parties qui remplissent et divisent l'histoire de la Samaritaine aux pieds de Jésus.

I. — Avant de contempler la grâce aux prises avec l'âme coupable, Jésus aux prises avec la pauvre pécheresse de Samarie, l'Évangile et son profond interprète saint Thomas, nous font remarquer la divine économie des moyens que se ménage la grâce pour arriver jusqu'à l'âme de l'impie, les ouvertures qu'elle se dispose, les circonstances qu'elle fait naître de ce que l'œil inconscient traiterait de hasard. Tout dans le récit évangélique est plein de mystères et de leçons : le lieu où Jésus-Christ s'arrête pour son céleste entretien et son ineffable miséricorde, la situation où il se présente à nous, l'heure qu'il choisit entre toutes, la manière dont il fait venir jusqu'à lui la proie que sa grâce veut atteindre et capturer.

1. Jésus-Christ s'arrête en un lieu rempli des grands souvenirs des Justes de l'Ancienne Alliance : où il se repose, Abraham a erré, Isaac a dressé sa tente, Jacob a puisé l'eau dont il abreuvait ses troupeaux, *juxta prædium quod dedit Jacob*. Jésus-Christ, centre des deux Testaments, fait passer les âmes des ombres de la loi figurative aux clartés de la nouvelle révélation ; il pose à l'antique édifice construit par la foi des anciens âges le couronnement d'une foi plus haute, d'une vérité plus divine, d'une vertu plus héroïque et d'une espérance

placée tout entière dans les cieux. C'est au bord d'une fontaine que Jésus-Christ est assis. N'est-il pas lui-même la Fontaine jaillissante[1] ? Et n'est-ce pas de lui que sortent, pour se répandre dans toute la création, les eaux vives qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle ? D'ailleurs quels saisissants rapports entre l'eau de la fontaine et cette grâce dont il va expliquer tout à l'heure à la Samaritaine le précieux mystère ! L'eau purifie, l'eau rafraîchit et désaltère, elle éteint les ardeurs qui nous dévorent, elle fait croître et grandir les plantes, elle est la plus universelle et la plus nécessaire boisson. Et qu'est autre chose la grâce de Dieu ? N'est-ce pas elle qui lave notre âme, la rend nette de toutes ses souillures, et lui restitue sa primitive beauté ? *lavacrum regenerationis.* N'est-ce pas elle encore qui, lorsque le monde et ses satiétés malsaines ont allumé dans nos âmes la soif des plaisirs et les douloureuses ardeurs de la volupté, rafraîchit cette âme torturée, tempère ses feux impurs, et donne à sa soif le délicieux breuvage des consolations divines ? C'est la grâce aussi qui éteint en nous l'incendie violent du vice et les flammes de la concupiscence. C'est elle encore qui donne à nos vertus la croissance et la vigueur qui les portent à leur divine maturité. Le spectacle de la fontaine vive amenait l'âme par un chemin naturel à reconnaître et à goûter l'eau spirituelle et divine dont l'eau matérielle est une si saisissante image. Aussi, conclut saint Thomas, c'est par une harmonie pleine d'une sagesse divine, que Jésus, pour révéler le grand mystère de la

[1] Doctrina futura erat de aqua et fonte spirituali, et ideo fit hic mentio de fonte spirituali ex quo sumitur occasio disputandi de fonte spirituali qui est Christus.

grâce, se place au courant d'une eau vive : *erat ibi fons : et hoc congruenter.*

2. Jésus est fatigué du chemin, *fatigatus ex itinere.* Certes cette circonstance prise dans son sens tout matériel serait déjà le sujet de la plus touchante contemplation. Voyez Celui qui se nomme lui-même dans l'Écriture « étranger et pèlerin sur la terre. » Il a cheminé longtemps, et le voici brisé de fatigue, sous un soleil brûlant du plein midi, sans abri, sans fraîcheur, assis comme un pauvre sur la pierre d'un puits, le front ruisselant de sueur et les membres exténués. Il est seul ; comme aux jours du Calvaire, ses disciples l'ont quitté ; il a fallu chercher quelque part la nourriture qui manque au Dieu dont toute la terre est le domaine, et qui nourrit tous les êtres, jusqu'au plus petit et au plus frêle des passereaux ! Pénétrons dans le mystère de cette fatigue du Verbe incarné. S'il prend soin de nous la faire connaître, ne doutons pas qu'elle ne renferme quelque haut enseignement. Le Verbe fait chair, le « vrai Dieu » devenu « *vrai* homme, » partageant avec ceux qu'il nomme ses frères les défaillances et les détresses communes de la nature déchue : tel est le dogme qui renferme toutes les réalités et les grandeurs de la Rédemption. Au puits de Jacob, sous l'accablement de la fatigue et l'épuisement de la faim, Jésus nous montre sa nature humaine dans toute sa palpitante vérité. Ah ! « voilà l'homme ! » L'homme tel que le fait l'exil, chassé des douceurs et des ombrages de l'Éden, marchant sans abri sous un ciel de feu et à travers les aspérités de la route, et n'ayant pour reposer ses membres brisés que la pierre qui se rencontre sur le chemin ! Cette pierre du puits de Jacob est le trône du Dieu pauvre, du Roi

réduit au plus complet dénûment : *ego sum pauper*. C'est ce mystérieux Pauvre, c'est ce divin Voyageur que David avait entrevu dans l'une de ses extases prophétiques, et qu'il avait chanté ainsi : *il boira en chemin de l'eau du torrent*. A ce puits de Jacob pasteur des anciens âges, c'est encore le bon Pasteur qui nous apparaît : il est épuisé des soins qu'il donne au troupeau dont la Rédemption lui confie la garde, et auquel il prodigue ses sueurs avant de lui prodiguer son sang. Il court après la brebis égarée, et, harassé de ses recherches, il tombe sans force sur la pierre du chemin. Tel sera à travers les siècles le Sacerdoce catholique, continuateur de Jésus-Christ sur la terre ; il s'épuisera en courses apostoliques et réparera sur la pierre de la fontaine ses forces épuisées : *petra autem erat Christus*. Enfin, dit saint Thomas, Jésus-Christ se tient assis comme docteur, au moment où il se dispose à dérouler le plan entier du christianisme, et à instruire le monde du plus grand des mystères, le mystère de la grâce qui de l'homme fait un dieu [1].

3. « Il était environ la sixième heure. » Ce nombre est mystérieux ; il joue un rôle constant dans toute l'œuvre divine [2]. Au sixième jour l'homme est créé ; au sixième âge du monde le Rédempteur vient refaire son œuvre altérée par les séculaires prévarications de l'homme.

[1] Ostendit infirmitatem ut ostenderet veritatem naturæ assumptæ. — Quando retrahebat influxum virtutis divinæ a corpore, esuriebat et fatigabatur ; quando vero ipsam virtutem divinam corpori exhibebat, sine cibo non esuriebat et in laboribus non fatigabatur. — Item significat auctoritatem docendi. —
[2] Ratio hujus determinationis assignatur mystica. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. I.)

C'est l'heure où le soleil dans toute sa force darde sur le monde ses plus brûlants rayons ; mais c'est l'heure aussi où ces mêmes ardeurs vont s'affaiblir; c'est l'heure où le soleil se penchera vers l'horizon pour disparaître peu à peu sous les brumes du soir et dans les flots de l'Océan. Quand Jésus-Christ vint dans le monde, l'empire du mal avait atteint l'apogée de sa puissance, l'enfer régnait partout en maître, les ardeurs du vice et le desséchement de l'incrédulité avaient dévoré la terre, épuisé les âmes, et frappé les sociétés d'une irrémédiable stérilité. Mais le règne du mal s'affaiblit bientôt, les puissances infernales furent désarmées, l'ardente concupiscence, refroidie par les fraîcheurs de la grâce, fit place aux chastes quiétudes du cœur et aux apaisements suaves de la vertu. Les feux impurs qui brûlaient le monde, s'éteignirent bientôt tout à fait dans l'océan de la grâce chrétienne.

4. « Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. » O suaves et irrésistibles voies de la grâce ! Qui ne croirait que le hasard tout seul amène cette femme à Jésus? Mais tout a été divinement prévu et disposé. Jésus est sur la pierre, il attend, à l'heure marquée par la Providence, la pécheresse, qui, inconsciente du piége tendu par la grâce, se dirige vers le Sauveur qu'elle ne connaît pas et qu'elle commencera par mépriser. Elle vient pour puiser de l'eau ; ce sera l'ouverture la plus naturelle pour l'élever jusqu'au mystère sublime de la grâce, eau divine « qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Jésus est seul ; l'âme qu'il veut éclairer et convertir, « il la mène dans la solitude, et il parle » seul à seul « à son cœur. » La foule au puits de Jacob, la présence même des douze, gênerait l'expansion

divine, et contrarierait la grâce dans sa route mystérieuse.

Tout est prêt : l'œuvre de la grâce peut commencer.

II. — Qu'est-ce que le salut dans sa plus générale définition ? De quels éléments se compose-t-il ? D'un élément double : de la grâce divine, et de l'homme qui la reçoit ; de la grâce qui transforme, élève et déifie la nature, et de l'homme qui, avec le secours de Dieu, doit se disposer à en recevoir l'effusion. Amener une âme au salut, c'est donc pour Dieu, d'une part, lui présenter la grâce, de l'autre, la disposer à la recevoir. Qu'est-ce que la grâce ? Quelles dispositions exige dans une âme l'infusion de la grâce ? Telles sont les deux grandes questions que la suite du récit et les péripéties de la divine scène vont nous faire connaître.

1. Au moment où commence à s'accomplir ce que le saint Concile de Trente appelle *la justification de l'impie*, la grâce trouve l'homme endurci et rebelle, accueillant ses premières avances avec les dédains de l'orgueil et l'ironie du mépris. Aux premiers mots de Jésus, la Samaritaine répond par une insolence [1]. C'est là que la première miséricorde la saisit, et que les yeux de ce triste cœur vont commencer à s'ouvrir. Jésus lui fait apparaître la grâce, ses excellences et ses propriétés divines, dans un lointain mystérieux : son but est de la

[1] Une femme de la Samarie vient pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.... Cette femme de la Samarie lui dit donc : Comment se fait-il que Juif, comme tu es, tu demandes à boire à une Samaritaine ? (Joan. IV 9.)

rendre attentive et de lui faire tourner un regard, sinon encore de désirs, au moins d'attention vers « l'inénarrable don de Dieu, » *inenarrabili dono ejus.* Quel est le grand mal des âmes? Quelle est la plus générale et la plus universelle cause de leur perdition ? C'est qu'elles passent, insouciantes et légères, devant « le don de Dieu ; » inattentives aux avances de sa grâce, insensibles aux merveilles de son salut. La première chose à obtenir d une âme pécheresse et mondaine sera donc qu'elle s'arrête, qu'elle regarde, qu'elle réfléchisse au « don de Dieu. » « Jésus répondit, disant: »Oh ! si tu connaissais le don de Dieu, et qui est Celui qui te dit : donne-moi à boire ; certainement tu lui en aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » Le don de Dieu! Aux âmes terrestres et charnelles qui ne songent qu'aux dons de la terre, aux faux biens de la vie présente, aux honneurs, aux voluptés, aux richesses, Dieu se présente, la grâce entr'ouvre les horizons d'un monde supérieur : d'autres spectacles apparaissent, confusément d'abord et plutôt pressentis que distinctement contemplés, mais déjà le cœur tressaille comme il n'a jamais tressailli, des désirs chastes et nobles se font jour à travers les petitesses et les hontes de la chair, de mystérieux dégoûts naissent qui détachent des choses présentes, et des aspirations vagues encore mais déjà puissantes font prendre à l'âme vers les biens surnaturels un premier essor. C'est le premier coup et la première victoire de la grâce : elle a rendu l'âme attentive ; l'âme réfléchit aux choses d'en haut, et, si elle n'y entre pas encore, elle se prend au moins à les désirer. *La femme lui dit :... d'où est-ce donc que vous avez de l'eau vive?* Jésus lui disait tout à l'heure : « Oh ! si tu connaissais le don de Dieu ! » Et il ajoutait : « et qui est

Celui qui te parle? « A l'annonce de la grâce, la Samaritaine répond déjà par l'expression voilée d'un désir : « Et d'où avez-vous donc l'eau vive ? » A la première et mystérieuse révélation du grand mystère du Dieu fait Homme, elle répond par une question déjà pleine de respect : Qui donc êtes-vous? *Seriez-vous plus grand que notre père Jacob* ? Cette âme doit être déjà bien ouverte aux grandes espérances et aux grandes pensées, pour placer le Juif inconnu, qu'elle accueillait tout à l'heure avec une ironie si méprisante, en face du grand Patriarche qui pour elle représente toute la Majesté de la religion et toute la grandeur de Dieu. *Êtes-vous plus grand que notre père Jacob?* Dans ces deux paroles : « Et d'où donc avez-vous de l'eau vive?... Êtes-vous plus grand que notre père Jacob? » se résument les dispositions nouvelles de la Samaritaine et les premières victoires de la grâce : elle pressent une eau meilleure que l'eau qu'elle était venue puiser ; elle pressent quelqu'un de plus grand que le saint et vénéré Patriarche. Sans doute la femme n'est pas élevée encore aux inaccessibles splendeurs de l'ordre surnaturel, mais elle est disposée à en recevoir la révélation première : son attention est éveillée, la lumière peut descendre dans cette âme et l'illuminer.

2. Saint Paul dit de « l'homme animal, » c'est-à-dire l'homme resté dans la vie des sens, en dehors de la vie surnaturelle et divine : *qu'il ne comprend rien de ce qui est de l'Esprit de Dieu*, c'est-à-dire de l'ordre surnaturel et divin. De l'homme élevé à cette grandeur et à cette vie divines, il dit au contraire : *l'homme spirituel comprend tout.* On le voit, la première disposition prochaine à la justification, c'est la foi, c'est le désir, c'est l'aspiration

ardente de l'âme vers la grâce de Dieu. Or comment arriver à cette aspiration magnanime? Sans doute en s'élevant au-dessus des infimes régions de la vie terrestre, en se dépouillant des pensées, des désirs, des affections de la nature corrompue. C'est la marche que suit la grâce, c'est celle que suit Jésus-Christ avec la Samaritaine : il lui fait naître au cœur un magnanime désir de la vie divine, il la détache des grossières attaches de ce monde, puis ensuite il l'introduit dans les splendeurs de la foi, lui découvre les dogmes et les mystères du christianisme, enfin, lui faisant franchir le dernier et le plus sublime sommet, il la fait tomber à genoux devant l'Homme-Dieu, « Auteur et Consommateur de notre foi, » et présente à ses adorations et à son amour le plus grand des mystères, le plus ineffable des dogmes, « le grand sacrement de la piété qui a apparu dans la chair. » Tels sont les différents anneaux de la chaîne d'or qui tire les âmes, du fond de leur déchéance, jusqu'au faîte de leur divine transfiguration.

« Quiconque boit de cette eau aura soif encore, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif à jamais. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillit à la vie éternelle. » Jésus prépare l'âme à la foi et enflamme ses désirs. Ce qu'il donnera c'est « une eau. « La grande torture du cœur de l'homme est d'être perpétuellement dévoré par la soif. Ses aspirations sont innombrables, ses désirs restent à jamais inassouvis. L'homme a soif de vie, il a soif de jouissance, il a soif de bonheur, il a soif de repos ; il a horreur du néant, il a soif d'immortalité. Le monde a créé des moyens factices d'étancher cette inextinguible soif : il s'est creusé « ces fontaines percées » dont parlait le prophète, « citernes desséchées, » qui

laissent à la soif de l'homme à peine un filet d'eau bourbeuse. Et malheur aux lèvres qui s'ouvrent à cette eau impure ! Malheureuses les entrailles où elle fait pénétrer son poison ! La soif redouble, les désirs s'irritent : c'est la fureur, c'est le délire, l'homme se jette éperdu sur ces eaux fangeuses, et n'en revient que la mort dans le sein, et au cœur le plus affreux désespoir. Pauvre âme ! écoute ton Dieu : « Celui qui boit de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif à jamais. » L'âme chrétienne est « remplie de toute la plénitude de la Divinité ; » l'infini en déborde, tout y est vaste et éternel, son regard s'ouvre à des perspectives infinies, son cœur à d'infinies espérances et à d'ineffables amours ; le temps est rempli pour elle de consolations et de joie, et devant elle l'éternité déroule ses interminables ivresses et ses gloires sans mesure et sans fin. Remarquons le mot du divin Maître : *fiet in eo fons aquæ salientis*. C'est une eau vive, c'est une eau jaillissante : la grâce dans l'âme chrétienne n'est jamais inerte et immobile, elle jaillit, elle élève vers le ciel œuvres sur œuvres, vertus sur vertus, joies sur joies, splendeurs sur splendeurs. Tout se remue aux grandes choses dans l'intérieur du chrétien : intelligence, cœur, volonté, imagination, sensibilité, tout est emporté aux saillies et aux essors sublimes qui font franchir l'incommensurable étendue de la terre jusqu'au plus haut des cieux. Car cette eau vive a un jaillissement qui va « jusqu'à la vie éternelle ; » *in vitam æternam*. L'œuvre avance : la grâce remporte sur la Samaritaine un nouveau et précieux triomphe : la Samaritaine prie. Si insouciante tout à l'heure et si insensible, maintenant attentive, respectueuse, ouverte aux espérances supérieures, et pleine de mystérieux désirs, elle prie : *domine, da mihi !* L'âme est proche du

salut, et la grâce de sa suprême victoire, quand ce grand mot s'est fait entendre : *Seigneur, donnez-moi !* Sans doute la Samaritaine ne perce pas jusqu'aux sublimités du monde surnaturel de la grâce, mais elle désire et elle prie ; elle s'élève jusqu'à l'idée d'un don qui surpasse la nature et apporte des jouissances que la terre ne donne pas. « La femme dit : Donnez-moi, Seigneur, de cette eau afin que je n'aie pas soif. » Elle fait un retour sur les tristesses de ce monde, l'aridité de ses joies et la vanité des biens dont il nous amuse et nous fascine. *Afin que je n'aie plus soif :* que je ne soupire plus sans cesse après ce bonheur qui me fuit toujours, *et que je ne vienne plus puiser ici :* que je ne me fatigue plus à « courir après le mensonge, » et que je ne m'épuise plus à « poursuivre la vanité. » Quelle saisissante image ! La Samaritaine rappelle ses continuelles et fatigantes courses à cette fontaine où elle puise toujours sans se rassasier jamais. Hélas ! et quelles courses plus rudes, quelles plus écrasantes fatigues, quels efforts plus stériles chez l'âme mondaine pour trouver une eau qui ne désaltère pas et qu'il faut sans cesse, sans fin, aller puiser !

Le grand pas reste à faire : l'abîme reste à franchir. Cette âme ainsi disposée doit entrer par la foi en plein cœur du surnaturel et du divin. Derrière la figure, elle doit aperçevoir clairement les réalités augustes, au travers de l'eau terrestre, l'eau divine de la grâce, et sous l'obscur aspect du Juif inconnu, la radieuse vision d'un Homme-Dieu. La lumière va grandir peu à peu afin de ne pas brusquement aveugler des yeux trop faibles encore pour en supporter l'entière effusion. Avant l'Homme-Dieu, se montrera le Prophète. *Voca virum :* « Jésus lui dit ; va, appelle ton mari. » Pauvre nature

humaine ! habile à se tromper soi-même et persuadée que, dans l'ombre et le mystère, elle peut trouver un abri contre ses déshonneurs ! la Samaritaine croit donner le change à Celui qu'elle ne regarde encore que comme un homme, et le tromper par une équivoque : *virum non habeo.* Mais le Prophète se révèle qui d'une impitoyable main déchire tous les voiles, et met à nu les hontes de toute une vie. Le coup a porté et il a eu l'effet voulu par la grâce : il a élevé la pécheresse jusqu'à l'amour et la recherche de la vérité. Il n'est plus question de l'eau du puits de Jacob, ni de la soif qu'elle étanche; cette âme déjà si transfigurée traite avec le Prophète qui s'est découvert la grande question de la sanctification et du salut. Mais avant d'entrer dans cette partie nouvelle du drame qui se développe, arrêtons-nous à une belle et profonde doctrine de saint Augustin. Cette femme est la figure de l'humanité entière : son histoire, toute l'histoire du genre humain. L'homme avait reçu de son Créateur un chef, un guide, un protecteur, un principe actif de tout enfantement et de toute fécondité : la raison. La raison, lumière divine, reine de l'homme, devait tout régir en lui, tout défendre et tout féconder. Aux jours où apparaît le Sauveur, la raison, vaincue par les vices du cœur, égarée dans les ténèbres de la sagesse humaine, les extravagances de la philosophie et les monstruosités du polythéisme, la raison s'est retirée, elle n'est plus là ; *Est-ce que Dieu n'a pas convaincu la sagesse de ce monde de n'être que folie ?* et encore : *tout en s'appelant des sages ils sont devenus des fous.* Que fera le Sauveur ? Il rappelle cette reine répudiée et chassée. Il dit à l'humanité : *voca virum;* « rappelle » cette raison faite pour te gouverner et te soutenir : *voca !* L'humanité répond dans la honte de son

délaissement : *virum non habeo*, « je ne l'ai plus. » C'est bien le mot de saint Paul : *stulti facti sunt*, « ils sont devenus des fous. » Privée de son époux légitime, l'âme humaine s'est prostituée à chacun de ses cinq sens, qui l'ont jetée dans l'abîme de toutes les infamies et de toutes les dégradations : c'est de cet abîme que la Sagesse éternelle, l'Intelligence infinie vient la retirer[1].

La Samaritaine va droit au cœur de la grande question, la seule capitale pour l'homme, la question du salut, de la destinée et des moyens à prendre pour y atteindre. Jésus-Christ pour la Samaritaine est un envoyé de Dieu : le salut de son âme, la seule chose nécessaire, la préoccupe uniquement, et désormais elle pratique l'enseignement qu'elle ne connaît pas encore : *quærite primum regnum Dei*, « cherchez d'abord le royaume de Dieu. » Quant à la grâce, quant à Jésus-Christ, nous allons leur voir faire ce merveilleux travail de transformer en chrétienne éclairée et fervente une pauvre samaritaine perdue de vices, chargée de ténèbres, demi-idolâtre, et incapable, ce semble, d'aucun héroïsme. Jésus-Christ n'avance que par degrés, il fait passer cette âme par trois illuminations successives. Il écarte tout d'abord les faux préjugés, les maximes perverses, les épaisses ténèbres de l'incrédulité et de l'erreur. O femme, *vous adorez ce que vous ne connaissez pas*. O incrédules, ô rationalistes, ô hérétiques ! vous avez un symbole inadmissible au bon sens : vous vous êtes fait une croyance tissue d'absurdités, une morale remplie d'immoralités révoltantes ; rien ne se justifie dans votre *credo*, rien ne se soutient dans vos systèmes : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ! » Débarrassée

[1] D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 2

de ses erreurs et désabusée de ses anciennes illusions, l'âme est introduite dans le domaine révélé. Sans faire encore étinceler à ses yeux la pleine lumière chrétienne, la grâce suit cette gradation prudente dont parlait l'Apôtre[1] : elle présente du lait d'abord, puis seulement après la nourriture solide, les plus hauts mystères, les plus inaccessibles dogmes, les plus héroïques devoirs. Mais ce n'est là qu'un arrêt passager, une clarté transitoire : à peine faite juive[2], la Samaritaine est élevée au sommet de la foi et de la morale chrétienne. Garizim et Sion vont disparaître, l'idolâtrie et le culte mosaïque vont faire place au seul christianisme ; c'est ce culte nouveau, c'est cette religion divine que Jésus-Christ apporte au monde, et dont il révèle à la Samaritaine les excellences et les devoirs. Voici le culte que l'Homme-Dieu apporte à la terre. « L'heure vient, et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car le Père lui-même cherche de tels adorateurs. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et en vérité. « Tout change dans le monde, tout y devient spirituel et céleste : la foi y contemple « l'invisible, » l'homme devient l'hôte « d'une céleste patrie, » « sa vie se passe dans les cieux, » « ce ne sont plus les choses visibles que son œil contemple, mais bien les choses qui ne se peuvent point voir. » « Né de l'homme terrestre, il était terrestre : né de l'homme céleste, le voici devenu céleste » et surnaturel. La foi est la seule entrée au salut : l'espérance emporte les âmes par delà les choses créées jusqu'au monde invisible : l'amour attache les cœurs aux charmes

[1] B. Paul. *I Corinth.* — [2] D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 2.

de l'éternelle Beauté : le culte est spirituel comme tout le reste, l'autel chrétien est recouvert d'impénétrables voiles, la grande Victime qui remplace tous les holocaustes s'offre d'une façon mystique et tout ineffable : la foi est partout, la claire vision nulle part. A sa spiritualité la religion chrétienne ajoute la vérité : vérité pleine, absolue, universelle, infinie, sans ombre, sans incertitude, sans amoindrissement, sans altération, sans mélange. On adore Dieu « en esprit : » on l'adore aussi « en vérité. » L'idolâtrie chargeait le monde de ténèbres ; la révélation mosaïque n'avait que des vérités commencées et les demi-teintes d'un crépuscule ; la philosophie humaine, outre qu'elle ne fait parcourir à l'intelligence qu'un domaine étroit, ne l'y conduit qu'avec incertitude, détours et erreurs ; l'hérésie a « dénoué » le symbole comme elle a dénoué le Christ, et ne présente que les débris mutilés d'une ruine : seule, la vérité catholique est entière, jeune, fraîche, immaculée ; les siècles qui ont passé sur elle n'ont fait que développer et épanouir son symbole, les erreurs humaines que rendre plus éclatante, par le contraste de leurs ténèbres, sa pure et radieuse lumière, les perpétuelles fluctuations de l'esprit humain que manifester toujours davantage sa divine immutabilité. Troisième caractère de la religion de Jésus-Christ : c'est une religion *filiale*, c'est « un Père » qu'on y adore : *adorabunt Patrem*. Le Juif servait Dieu en mercenaire ; le Gentil adorait dans la terreur et le sang une divinité regardée comme malfaisante et implacable ; le chrétien dit à Dieu dans l'extase du plus filial amour : « Mon Père ! » *Clamanus : Abba, Pater*. Et cette religion spirituelle, vraie, filiale, est la seule qui soit en harmonie avec la nature de Dieu, la seule qui réponde aux besoins de son

cœur comme aux exigences de sa gloire. Dieu est Esprit, c'est donc « en esprit » qu'il le faut adorer. Dieu est la vérité essentielle, sans mélange, infinie, tout doit être « vérité » dans la religion qui l'honore; son Verbe incarné fut « plein de vérité, » en lui il n'y a pas « le oui et le non, » il n'y a en Jésus-Christ que le « oui. » Non-seulement toute erreur est bannie du *credo* et du culte catholiques, mais la figure elle-même qui faisait le fond de la religion mosaïque a été remplacée par la réalité : tout est maintenant le « oui, » la vérité complète, absolue, vivante, infinie : le christianisme est tout entier réalité et vérité. L'ordre surnaturel, la foi, la morale, les espérances chrétiennes, forment ensemble la plus inébranlable comme la plus divine des réalités : *Quotquot promissiones Dei sunt, in illo EST* [1]. Enfin Dieu « est charité, » *Deus charitas est.* Quel culte lui pourra plaire ? Quelle religion répondra aux besoins de son cœur, sinon la plus aimante, la plus filiale des religions, la religion dont l'amour fait le fond unique, *qui diligit legem implevit*, et qui constitue l'homme devant son Dieu dans les rapports du fils avec le plus tendre et le plus généreux des pères, *ero illis in Patrem et erunt mihi in filios et filias, dicit Dominus* [2] ? C'est en ce sens

[1] *II Corinth.* I. — [2] Per hoc totum ostenditur eminentia istius adorationis. Primo quidem quia est secundum spiritum. Secundo vero quia hæc adoratio est secundum veritatem. Ideo quantum ad primum dicit (Evangelista) *veri adoratores adorabunt in spiritu ;* quantum ad secundum dicit *in veritate,* non in figura.... Sed dicit *Patrem* quia adoratio legis non erat Patris sed Domini. Nos adoramus ut filii per amorem, illi vero adorabant ut servi per timorem.

Consequenter cum dicit *Pater tales quærit* ostendit convenientiam adorationis ex duobus : tum ex voluntate et acceptione ejus

que l'Apôtre dit ces grandes et douces paroles : « Nous n'avons plus comme la première fois reçu un esprit d'esclave pour trembler, nous avons reçu un cœur d'enfant adoptif qui nous fait nous écrier : « Père, ô Père ! »

Une dernière illumination, la plus divine et la plus indispensable de toutes, celle qui commence et consomme le salut de l'homme, va maintenant dévoiler à la Samaritaine l'ineffable mystère de l'Incarnation et de la Rédemption du monde par la venue de l'Homme-Dieu. Un dernier mot reste à dire, mot immense comme la réalité qu'il recouvre : EGO SUM. Admirons comment peu à peu, degré par degré, la Samaritaine a été amenée jusqu'à cette écrasante révélation : Dieu dans ce pauvre ! Toute la Majesté infinie cachée sous cette « forme d'esclave[1] ! » La grâce lui a déjà mis dans l'âme l'idée et l'espérance du Messie à venir, elle sait que le monde est dans l'attente, et que sa venue dominatrice réglera tous les rapports de l'homme avec son Dieu. « La femme dit : je sais que le Messie vient (c'est-à-dire le Christ), et quand il sera venu il nous enseignera toutes choses. » Ces « choses » se sont déjà émues dans son âme, elle a le pressentiment d'un ordre supérieur à l'ordre de la nature ; sous cette eau mystérieuse qui doit étancher à

qui adoratur ; tum ex ipsius natura. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 2.)

[1] Non autem Deus manifestavit se mulieri a principio. Nunc autem paulatim in cognitione Christi eam reducens opportune revelavit seipsum. Et quidem interrogatur a Pharisæis utrum esset Christus : « Si tu es Christus, dic nobis palam, » et tamen eis se non manifeste revelavit quia non ad discendum sed ad tentandum quærebant; hæc vero simplici mente loquebatur. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 2.)

jamais toute soif, elle a entrevu de divines promesses et des biens supérieurs aux biens visibles et matériels ; « le culte en esprit et en vérité » a laissé, dans un lointain mystérieux, entrevoir de toutes célestes splendeurs ; dans Celui qui lui parle de ces nouvelles et étranges choses elle a reconnu plus qu'un homme, elle a devant elle un Prophète, et les paroles qu'elle entend sont les paroles mêmes de Dieu. « La femme lui dit : je vois que vous êtes prophète. » D'ailleurs, les charmes et la douceur de Jésus ont vaincu cette âme, la noblesse divine de son aspect, la Majesté de son regard, la mystérieuse grandeur empreinte sur toute sa personne, la subjuguent et lui feront porter sans faiblir la grande parole qui terrifia le monde, et qui, après tant de siècles, saisit encore nos âmes de stupéfaction et d'effroi : Dieu sur la terre ! Dieu conversant avec l'homme, seul à seul, cœur à cœur, dans l'expansion délicieuse d'un entretien d'ami, dans les transports d'un paternel et d'un filial amour. EGO SUM. Ce voyageur, cet étranger, ce pauvre, cet homme qui te parle, cet ami qui t'aime, ce guide qui t'éclaire, ce Sauveur qui t'ouvre les voies du salut, c'est ton Dieu ! *Jésus lui dit : je suis celui-là, moi qui te parle.*

L'Évangile, sobre et austère document, où les faits sont laissés à leur seule éloquence, tait ici les sentiments qui se pressèrent dans l'âme de la Samaritaine en ce grand et solennel moment, l'émotion dont elle fut remplie, le saisissement qui s'empara d'elle, les délicieuses larmes qui s'échappèrent de ses yeux, et le cri de foi et d'amour qui jaillit de son cœur. Le texte sacré nous mène brusquement au spectacle de la plus admirable des conversions et aux fruits merveilleux qu'une seule

et pauvre femme sut produire dans l'ardeur de son zèle et la fécondité de sa foi[1].

III. — Au moment où Jésus-Christ disait le grand mot qui devait bouleverser et transformer le monde : *Ego sum!* les Apôtres revenaient à leur Maître. Deux traits rapides les dépeignent : étonnement et respectueux silence ; ils restent saisis d'admiration, ils gardent un discret silence. Qu'admiraient-ils ? Deux choses, répond saint Thomas, la condescendance avec laquelle Jésus s'abaissait à évangéliser si magnifiquement une femme si pauvre et si obscure ; la mystérieuse exception qui faisait accueillir une Samaritaine contre tous les usages et les traditions du peuple juif. Ils ignoraient que les temps étaient venus où « ce n'est plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que l'on adorerait le Père ; » que tous les peuples allaient accourir, que toutes les faiblesses allaient être accueillies, toutes les indignités admises, toutes les prévarications pardonnées. Ils ne voyaient pas dans cette femme, ce que toute la tradition y a vu : le type auguste et touchant de l'Église de la Gentilité[2]. S'ils ignorent, les Apôtres conservent la modeste retenue d'une sage ignorance : ils se taisent : « Personne ne dit : que prétendez-vous ; ou pourquoi conversez-vous avec cette femme? » Ils se taisent. C'est le plus excellent hommage que la créature faible et bornée puisse rendre à son créateur, *silentium tibi laus.*

[1] Posita doctrina de aqua spirituali, hic agit de effectu ipsius doctrinæ. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 3.) — [2] Nescientes mysterium quod mulier typum Ecclesiæ gentium gereret quam quærebat qui « quærere et salvum facere quod perierat, » venit. (D.Thom. *Comment. in Joan.*; cap. IV, lec. 3.)

Quand l'homme a compris que sa raison si courte et si fragile ne peut se heurter impunément à l'infinie puissance divine ; que tout est pour elle dans la nature, dans la région plus haute de l'intelligence, dans l'ordre inaccessible de la grâce, abîme, mystère, obscurité, l'homme se tait. S'il parle, s'il questionne avec l'insolence de l'orgueil et la tentation du doute, il est perdu. Le monde tomba victime d'un *pourquoi* orgueilleux, et quand Job, non plus avec l'impiété du doute, mais avec l'égarement de la douleur, eut mêlé aux cris de sa détresse quelques interrogations à la providence de Dieu, Dieu lui répondit du milieu du « tourbillon, » du haut de sa gloire, et du fond de son inaccessible Majesté : « Quel est l'imprudent qui obscurcit la sagesse par des paroles insensées ? — Et Job, répondant alors au Seigneur, dit : Je sais que vous pouvez tout, et aucune pensée ne vous est cachée. Quel est celui qui obscurcit la sagesse par des paroles insensées ? Oui, j'ai voulu expliquer des merveilles que je ne comprenais pas, des prodiges qui surpassaient mon intelligence. » Devant Dieu qui agit, l'homme doit se taire, croire, espérer, adorer. *Et personne ne dit : que prétendez-vous, ou pourquoi conversez-vous avec cette femme ?*

Quant à la Samaritaine, subitement transformée par la grâce, elle nous offre le plus merveilleux et le plus divin spectacle. Trois prodiges signalent cette conquête de Jésus-Christ sur l'ignorance, l'indifférence et le péché : dispositions admirables, admirable apostolat, admirables succès[1].

La première et essentielle disposition de l'âme trans-

[1] Consequenter ponitur fructus proveniens ex parte mulieris ; et ponuntur tria quæ colligi possunt ex dictis et factis ejus : scilicet

figurée par la grâce, c'est l'abandon de la terre, le détachement des affections sensuelles, le dépouillement magnanime de la vie de la nature : le grand mot de la conversion et du salut est le mot de Dieu au patriarche: *Exi de cognatione tua*, « sors de ta famille ! » L'âme convertie laissera donc « le puits, » et les eaux de ce monde : *la femme laissa là son vase et s'en alla*, elle quitta le puits plein des satiétés de la vie sensuelle, le monde où sont enfermes les impurs et mortels plaisirs. L'âme qui réclame les célestes jouissances doit abandonner celles de la terre, l'âme qui a soif « de cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, » doit jeter loin d'elle le « vase » par où elle puisait aux eaux fangeuses de ce monde, les sens par lesquels elle se mettait en rapport avec la matière, le corps et les voluptés du corps pour lesquelles elle trahissait son salut et délaissait son Dieu. La seconde disposition d'une âme que possède et dirige la grâce, c'est le zèle. Voici la Samaritaine devenue un apôtre et un héros : elle quittera ce qu'elle a de plus cher au monde, elle quittera son Jésus même, elle affrontera le déchirement douloureux d'une telle séparation, pour courir aux conquêtes que son zèle lui découvre, et que son amour brûle d'offrir à son Dieu : *abiit in civitatem*. Rien n'étonne l'amour, rien ne lui semble impraticable ; les plus vastes entreprises, les plus gigantesques projets le trouvent prêt, et rien ne lui est impossible sinon de reculer devant les fardeaux qu'il s'impose. Une femme pauvre, obscure, sans nom qu'un nom souillé et flétri, rêve la conquête d'un pays et d'une ville : et quelle conquête ! amener aux

devotionis affectus ; secundo prædicationis modus ; tertio prædicationis effectus. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 3.)

pieds d'un Juif la Samarie entière, et faire adorer dans un indigent assis sur une pierre, l'infinie majesté d'un Dieu !

Voilà l'œuvre : elle n'a d'égal à sa grandeur que l'habileté et la générosité toutes divines avec lesquelles la femme de Samarie l'entreprend et la conduit. Elle avait à prêcher Jésus-Christ, « scandale aux Juifs et folie aux Gentils, » cet écrasant mystère de l'anéantissement d'un Dieu dans la chair. Avant toutes choses, elle pose les préliminaires de la foi, les *motifs de crédibilité*, elle fait apparaître le miracle[1]. Elle propose à croire à tout ce grand peuple un Dieu descendu sur la terre, un Dieu fait pauvre, devenu méconnaissable sous son aspect d'esclave : c'est-à-dire qu'elle écrase la raison humaine sous le mystère. Or, dit saint Thomas, « je ne croirais pas, si je ne voyais qu'il faut croire. » La Samaritaine montre à la foule qui l'écoute, *qu'il faut croire* ; et elle le montre en lui présentant le sceau divin par excellence, le miracle. Cet homme fait des merveilles, donc il est de Dieu ; cet homme qui fait des miracles affirme qu'il est le Messie promis et qu'il est Dieu, donc il est Dieu. Irrésistible logique, inébranlable preuve qui a entraîné le monde comme elle a triomphé de Samarie. *La femme s'en alla dans la ville et dit à ces hommes : venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait.* La Samaritaine présente tout d'abord le mystère par son côté le plus accessible : elle parle de « l'homme » en Jésus-Christ, de ce que voient les yeux, de ce que constatent

[1] Non statim dixit quod venirent ad Christum, seu crederent ne daret occasionem blasphemandi ; et ideo a principio dixit ea de Christo quæ credibilia erant et in propatulo scilicet quod esse homo. Nec dixit credite, sed : « venite et videte. » (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 3.)

les sens ; mais indirectement dans l' « homme » elle fait apparaître le Dieu : « venez voir un homme » mais un homme qui pénètre le secret des cœurs, pour qui rien n'est caché de ce qui échappe à l'œil de l'homme, et dont une divine science éclaire l'entendement et dirige les discours : « un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, » et que j'avais réussi à dérober à tous les regards. Conclura-t-elle hardiment : donc c'est le Messie, donc c'est le Verbe de Dieu Rédempteur ? Elle s'en garde bien. Elle suggère ce grand dogme, elle y amène par l'effort d'une puissante et irrésistible logique, mais la conclusion qui fait tomber aux pieds de Jésus et l'adorer comme « l'Emmanuel, le Dieu » promis à la terre, elle laisse à leur bon sens et à leur droiture à la tirer : *serait-ce lui le Christ?* Forme dubitative qui mène à la conclusion sans l'imposer, qui invite à l'examen sans étreindre la raison dans des liens prématurés. Néanmoins la grande parole est dite, le nom du Christ a été prononcé, « le fondement » sans lequel rien ne se construit plus, « comme un sage architecte, la Samaritaine l'a posé. » *Numquid ipse est Christus* ? A l'habileté, cette admirable femme joint une générosité héroïque. Pour manifester son Dieu, elle doit mettre à nu ses propres débordements, il faut payer son apostolat du plus terrible des sacrifices, celui de l'honneur, en se livrant au mépris de tout un peuple : la Samaritaine n'hésite pas : « venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait »

La grandeur du succès répond à la magnanimité de l'apostolat : les foules s'ébranlent, Samarie s'émeut tout entière, l'enthousiasme est immense, l'essor tient du prodige, tout un peuple sort de la cité, descend à flots pressés la montagne, et l'œil croit voir de loin la campagne couverte d'une mouvante moisson. C'est la

gracieuse expression du Sauveur, montrant ces foules à ses apôtres : *levez les yeux et voyez les campagnes blanchir pour la moisson.*

Laissons la foule arriver au Sauveur, et prêtons l'oreille à un entretien tout mystérieux entre Jésus et ses Apôtres, à propos de cette merveilleuse conversion. Les douze avaient laissé leur Maître épuisé de fatigue et mourant de faim : la première parole de leur sollicitude alarmée est celle-ci : *Rabbi, manduca :* « Maître, prenez de la nourriture. » Jésus-Christ, tout entier à la grande affaire de Samarie, absorbé dans son zèle, n'en peut arracher son âme, et entretient ses disciples de l'apostolat catholique, de l'œuvre de l'Église, de ses travaux, de ses triomphes, de la conversion du monde et de la formation prochaine de l'immense et universel royaume des âmes. Quelle est la nourriture, la vie de l'apôtre ? Le grand œuvre de la Rédemption, l'œuvre de Dieu, qui a rempli l'éternité, et déroule ses merveilles à travers les siècles. *Perficiam opus ejus :* accomplir, achever, maintenir, développer, défendre l'œuvre de Dieu, *opus Dei*, telle sera la préoccupation unique, l'unique travail de l'apostolat catholique. L'Église y dépensera ses sueurs, ses forces, sa vie. Elle y prodiguera sa parole, son action, ses multiples et perpétuels martyres : travailler à cette œuvre sera sa nourriture et sa vie de tous les jours. Et remarquons ce mot : *perficiam opus.* « Parfaire, perfectionner l'œuvre de Dieu. » Comment la Rédemption a-t-elle « perfectionné » l'œuvre primitive ? Comment le chef-d'œuvre de Dieu, la nature humaine, a-t-il été couronné, par l'incarnation et la médiation du Christ, de plus de splendeurs que ne lui en avait donné l'Eden des premiers jours ? Saint Paul répond : *Superabundavit gratia,* « la grâce a sura-

condé. » L'Église chante : « O Dieu qui, après avoir créé l'homme dans une merveilleuse grandeur, l'avez refait plus merveilleusement encore.... » C'est là *parfaire* l'œuvre de Dieu, et c'est le magnifique résultat de l'Incarnation, dont l'apostolat catholique ne cesse de répandre sur le monde les divins bienfaits. En même temps qu'ils ignoraient les splendeurs de la grâce dans la conversion du monde, les Apôtres en ignoraient encore la proximité. « Levez les yeux, » dit Jésus, et il leur montre l'innombrable foule de Samarie qui s'avance, et derrière elle, toutes les nations, tous les siècles, toute la terre, en marche vers le Sauveur descendu du ciel, et prêts à embrasser le salut qu'il apporte au monde. « Levez les yeux et voyez : » double regard jeté, l'un sur les coteaux de Samarie et la foule qui les couvre, l'autre sur le monde et l'innombrable Église qui le remplit. Ces mots du texte : « Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois pour la moisson ? Et moi je vous dis : levez les yeux et voyez les campagnes, comme déjà elles sont blanches pour la moisson, » saint Thomas en fait aussi l'application à l'âme chrétienne : âme croyante, mais tiède, mais paresseuse, remettant sans cesse le moment d'une pleine conversion et d'une entière ferveur, disant toujours : *adhuc quatuor menses!* après, après ; quand ces affaires me laisseront plus de loisirs, quand ces plaisirs se seront effeuillés, quand ces passions se seront refroidies. O chrétien, qui te retarde ¿ « Lève les yeux et considère les campagnes, » les champs de la grâce, les champs de ton âme, les facilités du salut, les espaces de la miséricorde : tout est prêt, tout blanchit pour la moisson ; ta paresse seule la recule, Dieu te l'annonce pour l'instant même où tu la voudras recueillir. Embrassant dans tout son ensemble la grande

moisson des âmes à travers tous les siècles, Jésus-Christ montre à ses Apôtres les deux phases qu'elle a traversées et les deux sortes d'ouvriers qui y ont tour à tour concouru. Il y a eu le temps des semailles : il y a maintenant le temps de la moisson. Les justes de l'Ancienne Loi, les patriarches, les prophètes, le sacerdoce d'Aaron, la Loi ancienne tout entière, ont été chargés de verser et de cacher dans la terre, sous l'obscurité et dans les mauvais jours de l'hiver, la semence de la foi et le germe de la vertu. « L'hiver est passé, » le Soleil de justice se montre dans tout son éclat, la moisson mûrit sous les rayons de la vivifiante lumière, les Apôtres successeurs des ouvriers de la Loi ancienne vont mettre la faux dans les épis blanchissants, et recueillir pour l'éternité les fruits semés et mûris dans le temps : *Congregat fructum in vitam æternam.*

Les premiers en arrivent : le peuple entier de Samarie, entraîné sur les pas de l'ardente Samaritaine, est aux pieds de Jésus, suspendu à ses lèvres divines, accueillant avec une double confiance les enseignements sublimes de la Rédemption, et avouant naïvement dans sa défaite l'un des premiers et des plus illustres triomphes de la grâce sur les nations. « Les Samaritains étant donc venus à lui, le prièrent de demeurer là, et il y resta deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui à cause de sa parole ; et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ton récit que nous croyons, car nous avons entendu nous-mêmes et nous savons que c'est Lui qui est vraiment le Sauveur du monde. »

Étudions cette conversion, fruit du zèle de la Samaritaine, et si admirable dans les traits sous lesquels nous la représente le texte sacré. En eux la foi : *crediderunt.* Et ce n'est pas une foi imprudente et aveugle, suite

d'un fanatisme inconscient et d'un de ces entraînements irréfléchis, familiers à la foule : les Samaritains ont cru parce qu'ils ont vu qu'ils devaient croire ; l'évidence s'est montrée à eux ; dans le miracle ils ont reconnu le sceau divin, et sans prendre garde qu'ils étaient placés devant le plus écrasant mystère, ils ont vu la présence et l'action de Dieu, et il leur a suffi. *Crediderunt propter testimonium.* Et à la foi ils joignirent les œuvres :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Eux agissent : ils sortent de leur repos ; ils font trêve à leurs affaires ; ils quittent leur ville, et ils s'en viennent au Sauveur : *cum venissent ad illum.* Le christianisme a pour essence et pour fondement l'union filiale de l'homme avec son Dieu. Le peuple de Samarie, subjugué par la grâce, s'élève d'un coup jusqu'à cette notion sublime : il veut son Dieu au milieu de lui, hélas ! au rebours de notre société contemporaine qui veut son Dieu hors de chez elle et prétend se passer de lui : *rogaverunt eum ut ibi maneret.* Entré à Samarie, Jésus-Christ achève l'œuvre de la Samaritaine. Il accroît le nombre des fidèles : *multo plures crediderunt.* Il perfectionne leurs dispositions ; leur croyance devient pleine et puissante, ils n'en sont plus aux préambules de la foi ; ils franchissent les motifs de crédibilité, dépassent les témoignages de leur raison, et se fixent en plein cœur de la vérité et de l'autorité du Dieu qu'ils accueillent, croient et adorent. *Mulieri dicebant : quia non propter tuam loquelam credimus.* Et quelle fermeté, quelle certitude dans cette foi ! Leur parole reste la grande parole de la foi catholique, la parole qui traverse les siècles domine les bruits de ce monde, renverse les

obstacles, triomphe des dangers, subsiste en dépit de toutes les guerres : *Scimus*, « nous savons ! » C'est la gloire exclusive du chrétien, c'est son inaliénable patrimoine. Quand toutes les intelligences flottent incertaines sous un ciel obscur, et au milieu des flots mobiles de la pensée humaine, lui « sait, » *scimus ;* éternellement à l'abri des anxiétés du doute et des désastres de l'erreur. L'objet de cette foi est divin comme ses caractères. Le fidèle « sait » la plus magnifique des œuvres de Dieu, le résumé de tous les mystères, le centre où tout dans la création vient aboutir : il « sait » le Verbe fait chair, le Sauveur du monde, le Médiateur entre Dieu et les hommes, l'Emmanuel, « le Dieu avec nous. » « Nous avons entendu nous-mêmes et nous savons que c'est lui qui est vraiment le Sauveur du monde [1]. »

[1] Fructus proveniens ex prædicatione mulieris proveniens ponitur. Fructus autem iste ostenditur quantum ex tria. Primo quantum ad fidem, quia in Christum crediderunt. Secundo ostenditur fructus quantum ad eorum accessum ad Christum ut perficiantur per eum. Tertio quantum ad desiderium : nam credenti non solum est necessarium venire ad Christum, sed quod habeat eum secum. Manet autem Dominus nobiscum per charitatem.

Fructus proveniens ex prædicatione mulieris augmentatus est ex præsentia Christi, et hoc tripliciter. Primo ex multitudine credentium. Secundo ex modo credendi. Tertio ex veritate fidei.

Notandum quod tria sunt necessaria ad perfectionem fidei quæ hic per ordinem ponuntur. Primo ut sit recta; secundo ut sit prompta; tertio ut sit certa. — Recta quidem est fides cum veritati non propter aliquod aliud, sed ei propter seipsam obeditur. Nec dicunt : *non propter tuam loquelam*, sed propter ipsam veritatem. — Prompta quidem est fides si cito credit. — Tertio debet fides esse certa quia qui dubitet in fide, infidelis est. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. IV, lec. 5.)

CHAPITRE ONZIÈME

LA RÉSURRECTION EN JÉSUS-CHRIST

Comment s'opère notre Rédemption? Comment des horreurs de la mort nous élevons-nous jusqu'aux gloires de l'immortalité? Voici le délicieux enchaînement de nos délivrances et de nos résurrections. Un Sauveur nous est donné, Dieu et homme tout ensemble : Dieu pour communiquer à sa rédemption une valeur et une efficacité infinies; homme pour descendre jusqu'à nous et pouvoir s'approcher de nous et se mêler à nous. Ce Sauveur se fait notre semblable et notre père, devient notre ami et l'hôte de nos demeures, s'assied à notre foyer, et partage nos douleurs comme nos joies, nos allégresses comme nos infortunes. Parmi ces infortunes, il en est une suprême qui résume et consomme les douleurs de toutes, c'est la mort. Aussi est-ce devant elle que nous trouvons notre Jésus, notre Sauveur, plus compatissant, plus tendre, plus secourable, plus victorieux. Devant la mort qui nous dévore, il dit une parole de suprême consolation et de suprême espérance : *Ego sum resurrectio et vita !*

Tel est donc notre Rédempteur, tel il nous apparaît et nous fait ressentir les influences bénies du salut qu'il nous apporte. Il nous est un ami ; il nous est un consolateur ; il nous est un principe de résurrection et de vie. Il vient à nous et habite notre demeure : il se montre sensible à nos douleurs, franchit le seuil qu'a ravagé l'infortune ; il jette à nos sépulcres la victorieuse parole qui chasse la mort, et appelle la résurrection et la vie. « L'heure vient où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et tous ceux qui l'entendront vivront. » Ces trois phases de notre rédemption : amitié de Jésus, compassion de Jésus, résurrection de Jésus, une suave et majestueuse scène de l'Évangile nous les fait apparaître dans une palpitante vérité. Le récit évangélique nous introduit d'abord dans un intérieur doux et pieux, où sont les amis de Jésus. Puis cet intérieur est assombri par le deuil et désolé par la plus amère douleur ; Jésus y entre pour y partager la souffrance de ceux qu'il aime, il daigne y pleurer et y frémir. Enfin, dans cette maison pleine de mort, Jésus répand la vie ; sa parole divine rappelle des horreurs du sépulcre Lazare, que le trépas dévore depuis quatre jours. Et ainsi dans la même divine histoire se montre-t-il notre Ami, notre Consolateur, notre Résurrection et notre Vie.

LES AMIS DE JÉSUS

A ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

« Lazare notre ami, » dit Jésus. Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami ! « Notre

ami : » Lazare aimait Jésus et sa compagnie : ses disciples avaient part à son amitié.

« Jésus aimait Marthe et Marie sa sœur, et Lazare, qui était malade. » Voilà les amis de Jésus ; leur maison était toujours ouverte à lui et aux siens ; ce sont ses hôtes et ses amis [1]. »

Savourons cette page de l'Évangile, l'une des plus suaves, l'une des plus profondes aussi ; pénétrons dans ses mystères ; scrutons ses enseignements : comprenons ce que sont les amis de Jésus et ce qu'il faut pour mériter avec sa familiarité divine ses espérances de vie et ses puissances de résurrection.

Le chef de cette famille amie de Jésus est Lazare. Rien que deux paroles sur Lazare dans l'Évangile ; sa vie nous est inconnue ; ses vertus sont passées sous silence ; il n'est pas associé aux travaux des douze ; il n'est ni apôtre, ni thaumaturge, mais les deux mots qui sont dits de lui suffisent à nous expliquer les tendresses divines et le véhément amour que Jésus fait paraître pour lui. Jésus dit : « Lazare, notre ami ; » l'Évangile ajoute : « il y avait un malade, Lazare. » Voilà les deux titres à l'amitié de Jésus : Lazare était un ami ; Lazare était un malade. L'ami partage les idées, les goûts, les habitudes, de son ami ; il connaît et suit ses désirs ; il cherche à lui plaire et évite avec une sorte d'horreur ce qui altérerait un si doux commerce et détendrait de si agréables liens. Voilà l'âme amie de Jésus : unie à lui dans la communauté de la vie entière ; même esprit, même cœur, mêmes volontés, même langage, mêmes actes. Dans les Psaumes, Jésus nomme cet ami-là : *homo unanimis,* un autre lui-même. Dans

[1] Bossuet, *Méditations.*

l'Évangile, il montre à tous la tendresse et la force de son amitié : « Les Juifs dirent : voyez comme il l'aimait ! » Mais de plus, Lazare était l'ami commun, l'ami de tous. On n'est pas et on ne peut pas être l'ami de Jésus quand on n'aime pas ceux que Jésus aime, le prochain qui est lui aussi l'ami de Jésus. Quand Jésus parle de Lazare, il ne dit pas : « Lazare *mon* ami, » mais bien : Lazare *notre* ami, » marquant par là l'amitié toute fraternelle de Lazare pour les disciples de Jésus-Christ, et tous ceux que Jésus-Christ aimait. — Lazare est malade : nouveau titre à une amitié tendre et dévouée de Jésus. Le mystère se mêle à la lettre. Ce malade de Béthanie c'est aussi la nature humaine, dont Jésus a eu pitié et qu'il vient guérir. Oh ! qu'elle est malade, et depuis combien de siècles ! Suivez-la dans le cours de sa triste et douloureuse existence : quelles maladies la travaillent ! quel épuisement la tient gisante et inanimée sur la couche de son péché ! Or, quand l'ange de la création remonta aux cieux, après la fatale irruption de la maladie dont se mourait la nature humaine, quand il dit tristement mais avec confiance au Verbe de Dieu ces simples paroles : *quem amas, infirmatur:* « Celle que vous aimez est malade ; » le Verbe, dans les hauteurs des cieux et les splendeurs de sa gloire, fit cette réponse, où notre Rédemption entière était enfermée : *infirmitas hæc non est ad mortem sed pro gloria Dei... vado ut a somno excitem eum.* « Ce mal ne va pas à la mort, mais il est pour la gloire de Dieu. » Jésus dit et descendit des Cieux : *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et Incarnatus est.* »

« Jésus aimait Marthe et Marie, sa sœur. » Deux suaves physionomies de saintes, toutes deux chéries du divin Maître et méritant son amitié à des titres et par

des qualités différentes; âmes également saintes, mais en suivant deux voies différentes. Marthe est plus vive, plus agissante, plus livrée à la vie du dehors. « Marthe et Marie conservent toujours leur caractère : Marthe est toujours la plus empressée; elle parle plus, elle agit plus [1]. » Assurément Marthe a la foi, une foi vive et pleine d'amour ; mais comme elle mérite moins et s'illumine moins des clartés intérieures, sa foi n'a pas les clartés soudaines, la force et la magnanimité de celle de Marie. Elle place en Jésus toute sa confiance comme elle met en lui tout son amour, mais nous la voyons ne pas saisir tout d'abord le sens complet de la parole du Maître : *Je suis la Résurrection... ton frère vivra*, ni s'élever de suite à la possibilité d'une résurrection comme est celle d'un mort de quatre jours. Elle glisse une expression qui témoigne qu'elle ne perce pas les dernières profondeurs de l'Incarnation : « Je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu..... » O Marthe, il te dit qu'il est lui-même « la Résurrection et la vie. » A qui appartient-il en propre de ressusciter sinon à Celui qui par lui-même, en lui-même, est « la Résurrection et la vie? » Marie plus douce, plus calme, plus silencieuse, est aux pieds de Jésus, nourrissant son âme des vérités saintes, l'illuminant des splendeurs de la Parole incarnée. Marie « a la bonne part. » « La portion de son héritage, » c'est son Dieu ; et jamais elle ne souffre que « cette bonne part » lui soit « enlevée. » Sans cesse, en toute circonstance, nous la trouvons aux pieds de Jésus. Elle lui parle peu : elle l'écoute et le contemple ; elle tient embrassés ses pieds divins, elle les couvre des larmes de la componction, elle verse ses parfums, elle verse

[1] Bossuet, *Méditations*.

plus encore ses prières; elle suit le Maître dans les courses de sa vie apostolique, elle pénètre avec lui chez le pharisien orgueilleux; elle se tient à la croix où il expire; elle veille au sépulcre où son amour, quand tout a fui, la tient indissolublement attachée. C'est elle encore qu'un mot réveille et illumine : « Marie ! » elle qui dans un autre mot : *Rabboni*, « Maître ! » exprime tous ses sentiments, et jette tout son cœur. Ici, dans la scène que nous déroulons, un trait de l'Évangile la dépeint admirablement : « Marthe donc, dès qu'elle eut appris que Jésus venait, alla au-devant de lui : mais Marie se tenait à la maison, » *Maria autem domi sedebat.* Tous les Pères ont remarqué ce trait et la physionomie distinctive des deux sœurs; tous ont vu en elles deux la personnification des deux vies *active* et *contemplative* qui se partagent les âmes saintes, et les mènent aux mêmes termes par deux chemins différents. La vie contemplative sert Jésus dans la méditation et la prière; toujours aux pieds de Jésus, toujours « assise dans la maison, » elle retient pour elle « la bonne part : » la vie active trouve Jésus dans le dévouement dont elle l'entoure, les soins empressés qu'elle prend de lui, et l'héroïsme des œuvres qu'elle lui consacre. Toutes deux sont « celles qu'aime Jésus. »

Le message des deux sœurs à Jésus achève de les faire connaître. Telle est leur foi, leur confiance, leur amour dans le bon Maître qu'il leur paraît inutile de longuement s'expliquer, de longuement prier. Un mot, et la compassion de Jésus s'éveille; un souvenir, et son cœur s'épanche; une larme, et il est vaincu ! « Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : Celui que vous aimez est malade. » « C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier : sans rien

demander, on expose à celui qu'on aime le besoin de son ami. Prions ainsi : soyons persuadés que Jésus nous aime ; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes, prions ainsi pour les autres : c'est une manière de prier des plus excellentes. Souvent on dit à Jésus dans son Évangile : Venez, Seigneur, et guérissez ; imposez vos mains ; touchez le malade : ici on dit simplement : « celui que vous aimez est malade. » Jésus entend la voix du besoin d'autant plus que cette manière de le prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière ! Pratiquons-là principalement pour les maladies de l'âme[1]. »

Regardons maintenant Jésus, l'ami de Marthe, de Marie et de Lazare. Son amitié est non-seulement tendre, elle est intrépide aussi : Jésus ne recule point devant le danger pour secourir ceux qu'il aime : il dit : *eamus*, « allons ! » Allons, s'il le faut, au milieu de nos ennemis, allons à la persécution, allons à mort, pour réveiller notre ami, pour secourir ceux qui souffrent, pour convertir et sauver les âmes, pour faire sortir les Lazare en putréfaction des horreurs et des ignominies de leurs tombes, de leur vie licencieuse, de leur mortelle incrédulité, de leurs passions et de leurs vices. « Les disciples lui dirent : Maître, tout à l'heure les Juifs cherchaient à vous lapider ; et vous retournez là ? » Voilà comment nous avons été aimés par notre Dieu, aimés jusqu'à la mort ! Remarquez ce mot[2] : « Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le tirer de son sommeil. » C'est là la parole

[1] Bossuet, *Méditations*. (D. Thom.. *Comment. in Joan.*) — [2] D. Thom. *Comment. in Joan.*

du Dieu qui est « la Résurrection et la Vie ; » qui a vaincu la mort, « qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui a l'existence ; » et à la voix duquel rien, non pas même dans les profondeurs de la tombe, ne peut résister. Que parlons-nous donc de mort ? Depuis que « la Vie » nous est venue visiter, il n'y a plus pour nous de mort : « O mort, où est ta victoire ? » « La mort a été absorbée par la vie. » « Je ne mourrai pas, je vivrai. » Je ne craindrai point la mort : vous m'affranchissez de la servitude que cette crainte m'imposait : pourquoi craindre le mal, si j'en ai toujours l'antidote ? Sans vous la mort est un joug insupportable : avec vous elle est un remède et un passage à la vie. Donc, « ô mort, où est ton aiguillon ? O mort, où est ta victoire ? » « Je romprai votre pacte avec la mort, et votre alliance avec le tombeau ne subsistera plus. » Et encore : « La mort sera précipitée à jamais dans l'abîme..... » Ne parlons donc point de mort : ce n'est plus qu'un nom ; il n'y a de mort que le péché [1]. » Nous disons « la mort ; » « c'est le « sommeil » qu'il faut dire. Mais ne nous souvenons pas du bienfait sans nous souvenir avant tout du Bienfaiteur. C'est par Jésus seulement que nous pouvons traiter si doucement la mort et lui donner des noms si consolants et si aimables. En elle-même la mort est affreuse : elle est un châtiment effroyable, elle suffit à nous jeter dans des désolations suprêmes et d'affreux désespoirs. Jésus nous le montre quand il s'approche d'elle et la contemple dans son ami Lazare, quand il en veut, ce semble, savourer toute l'horreur et montrer toute la détresse désolante, avant de la chasser par sa parole et de la transformer, par la grâce de sa

[1] Bossuet, *Méditations*.

Rédemption, en un paisible et bienfaisant sommeil. Il pleure et frémit, mais il nous dit à nous cette douce parole : *Je suis la résurrection et la vie.*

II

JÉSUS EN FACE DE LA MORT

« Jésus approche de Jérusalem : il est déjà à Béthanie, bourgade qui en était à peine à six-vingts pas, à la racine de la montagne des oliviers. Sa mort approche en même temps, et ce qu'il va faire à cette approche, pour nous y préparer, est admirable. La première chose est la résurrection de Lazare. Il allait mourir, et il semblait que l'empire de la mort allait s'affermir plus que jamais après qu'il y aurait été assujetti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort[1]. »

Deux spectacles se déroulent ici sous nos yeux : l'un que nous donne la terre avec ses suprêmes et irrémédiables détresses ; l'autre que nous donne le Rédempteur avec ses inénarrables tendresses et sa compassion, qui va jusqu'à faire jaillir ses larmes, éveiller en lui des frémissements et des émotions déchirantes.

Contemplons l'un et l'autre, saisis tour à tour d'effroi sur nos misères et d'amour pour le Sauveur qui vient avec tant de puissance et d'amour nous en délivrer.

[1] Bossuet *Méditations.*

I. — Tout est désolation profonde dans la scène de Béthanie. « La mort paraît dans ce qu'elle a de plus affreux : Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure ; dans la mort de Lazare son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes ; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité et comme condamnée à mort par son péché ; il est l'ami de tout le genre humain, il vient la rétablir : il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son supplice. Ce qui paraît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché, et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne où le mort était gisant, on dirait qu'il n'y a point de remède à un si grand mal : « Celui, dit-on, qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher que son ami ne mourût ? » On ne dit pas : ne pourrait-il pas le ressusciter ? C'est à quoi on ne songe seulement pas : on croit que son pouvoir n'allait pas plus loin que de l'empêcher de mourir ; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût donné déjà des exemples, on ne voulait ni s'en souvenir ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort : il n'y a qu'à pleurer son sort, mais on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur, tout s'y empreint d'une tristesse profonde

et de la plus amère désolation : le sépulcre, l'attitude des deux sœurs, Marthe et Marie, les larmes et les réflexions désespérées de la foule.

1. Considérons ce sépulcre et le mort qui y est gisant: comprenons-en les mystères et recueillons-en les leçons. *Jam fœtet : quatriduanus est enim*, « il sent déjà mauvais, car il est de quatre jours. » Pourquoi ces quatre jours où Jésus laisse son ami dans la pourriture du tombeau ? Quand les deux sœurs l'envoyèrent avertir, Lazare n'était que malade : or, au lieu d'accourir, Jésus tarde, remet, ralentit sa marche : « Ayant entendu dire qu'il était malade, il demeura toutefois deux jours encore au lieu où il était. » Il abandonne le malade à l'agonie et à la mort, puis à la dissolution du sépulcre. Selon le sens littéral et sans tenir compte des mystères dont cette grande scène est remplie, Jésus a un but qu'il nous laisse entrevoir quand il dit : « le mal est pour la gloire de Dieu. » Il importait avant tout de donner au miracle son plus haut degré d'évidence, et de confondre la malignité et l'incrédulité haineuses des Juifs par la plus solennelle constatation de la mort : la dissolution du cadavre et la pourriture du tombeau : *Jam fœtet, quatriduanus est enim*. Plus Jésus attendait, plus la mort faisait de ravage, et plus aussi se préparait éclatante la manifestation du miracle : « C'était pour la gloire de Dieu. » Mais, nous l'avons dit, et toute la tradition l'a ainsi compris et commenté, ce mort de quatre jours, ce Lazare en pourriture, est la frappante image de l'humanité déchue, morte dans son péché, et gisante dans le sépulcre infect de ses vices[1]. Depuis

[1] Per hos autem quatuor dies signantur quatuor dies quadru-

quatre jours, depuis quatre époques, elle s'avance dans sa dissolution, et tombe de plus en plus dans sa pourriture. Elle meurt en Adam. Sous la loi de nature, elle s'enfonce de plus en plus dans la perdition : « toute chair corrompt sa voie, » « toute intelligence se charge de ténèbres, » la Gentilité n'est bientôt plus qu'un cadavre, dont la dissolution infecte le monde, et que ne réussit pas à purifier le désastre d'un universel déluge. La loi écrite est donnée à la terre : Dieu en voulait faire un remède de vie ; la perversité de l'homme s'obstina à en faire un poison de mort[1]. Le quatrième jour du tombeau suit ce dernier effort de la miséricorde de Dieu, et cette dernière victoire de l'orgueil et de la corruption de l'homme. L'humanité en est à cette corruption épouvantable où la trouve le Rédempteur, quand il vient à elle pour la ressusciter. Dans un autre sens plus restreint et aussi plus pratique, ce Lazare au tombeau, c'est le pécheur gisant dans la mort à la grâce et l'infection de ses vices

Trois morts ont été ressuscités par Jésus-Christ : la fille de Jaïr, le fils de la veuve de Naïm, et Lazare de Béthanie. Cette triple mort représente la mort du péché à son triple degré et selon sa triple malice[1]. La jeune

plicis mortis. Una dies est peccati originalis. Quod homo trahit de mortis propagine. Alii tres dies referuntur ad mortem peccati actualis, et dividuntur secundum trangressionem triplicis legis. Primo quidem legis naturæ quam homines transgrediuntur. Secundo legis scriptæ quam etiam homines transgrediuntur. Tertio legis gratiæ et evangelii. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 4.)

[1] Sciendum Christum tres mortuos suscitasse : Puellam archisynagogi, filium viduæ qui efferebatur extra portam, et Lazarum quatuor dies habentem in monumento. Sed puellam quidem in

fille qui vient d'expirer, dont le cadavre est chaud encore, et qui n'a fait pour ainsi parler que « goûter » la mort, représente le premier péché grave d'une âme. L'âme est morte sans doute, mais qu'elle est voisine encore de la vie ! Avec quelle facilité la parole du Christ la rappelle, avec quelle promptitude sa main la relève et la redonne à la vie ! « Jeune fille, lève-toi ! » Il n'est question ni de linceul, ni de bière ; le corps n'est pas entre les mains de sinistres porteurs, il n'a pas quitté la maison paternelle : l'âme est morte, mais on croirait encore un sommeil, tant la dissolution du trépas s'y fait peu sentir, tant la maison est exempte encore des tristes signes de la mort. Mais si cette maison de Jaïr, cet intérieur de l'âme revêt à peine les marques de la mort, on y voit un spectacle plus triste et plus repoussant : ces « joueurs de flûte, cette foule tumultueuse, ces gens qui poussent de grands cris : » triste cortége de la mort des âmes ! Ah ! cette âme est morte parce que « des joueurs de flûte, » des plaisirs enchanteurs, des voix séduisantes, des voluptés et des ivresses, « une foule tumultueuse, des gens qui

domo : juvenem extra portam : Lazarum in monumento. Per hos tres suscitatos tria genera peccatorum intelliguntur. Quidam enim peccant per consensum peccati mortalis in corde, et isti signantur per puellam mortuam in domo. Alii vero sunt qui per exteriora signa et actus peccant, et signantur per mortuum qui effertur extra portam. Sed quando per consuetudinem in peccato firmantur tunc clauduntur in monumento. Et tamen Dominus omnes ressuscitat. Sed illi qui per consensum solum peccant et mortaliter peccando moriuntur, facilius suscitantur. Et quia secretum est, idpo secreta emendatione curatur. Quando autem peccatum procedit extra tunc publico indiget remedio. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 4.)

poussent de grands cris, » les cris effrénés des passions, le tumulte de la dissipation mondaine, l'ont remplie et se sont efforcés d'écarter le Sauveur, « en se moquant de lui. » Pauvre enfant, gisant inanimée au milieu de cette foule insensée et impie ! Pauvre âme que la vie, les plaisirs, l'impiété du monde, ont fait mourir, au printemps de sa vie surnaturelle, et dans la fleur de sa divine jeunesse ! Cette première mort des âmes n'a pas la gravité de celle qui va suivre : la mort du fils de la veuve de Naïm. Celui-là n'est déjà plus dans la maison de sa mère : il est sur le chemin du sépulcre, où d'impitoyables mains vont le déposer. Une foule fait cortége et honore de ses regrets cette funeste mort : c'est déjà le pécheur signalé, le pécheur public, le pécheur au milieu des sociétés qui adulent, soutiennent et servent ses vices : *peccator benedicitur*. Une mère suit, baignée de larmes et la désolation dans l'âme, ces funérailles d'un fils : l'Église pleure impuissante ces âmes effrontées dans le vice, et inaccessibles aux étreintes de l'amour maternel. Il ne faut rien moins que la rencontre du Dieu qui rappelle des horreurs de la mort, comme il appelle des profondeurs du néant. Le miracle semble plus difficile, la manifestation de la puissance est plus éclatante ; il faut arrêter ces porteurs, s'approcher de ce cadavre, soulever cette masse devenue si inerte. Ce n'est pourtant point là encore la mort dans sa dernière horreur, le péché dans sa perversité suprême : ce n'est point encore le Lazare en putréfaction dans son sépulcre. Ici tout est désolation, dégoût et horreur, c'est le pécheur dans l'infection de l'habitude, dans la corruption vieillie et désespérée de ses vices. La puanteur qu'il répand est horrible, le spectacle qu'il offre aux regards est affreux.

« Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les

saints ont considéré le péché vaincu dans ses trois états: dans son commencement en la personne de cette jeune fille ; dans son progrès en la personne de celui qu'on portait en terre; dans sa consommation et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée en la personne de Lazare. La corruption dans un mort de quatre jours fait voir un homme qui croupit et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suivent cet état. La caverne, où le mort est enterré, fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé ; la pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur ; les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne parait plus de ressource : les gens de bien mêmes n'espèrent plus rien. « Maître, disait Marthe, il sent mauvais et il y a quatre jours qu'il est mort [1]. » Mais rien ne résistera à l'efficacité de la parole divine ; Jésus approche, et avec lui la résurrection dont il est le principe et la vie dont il est le foyer.

2. Marthe apprend à peine l'arrivée du Maître, qu'elle s'empresse, quitte tout, vole à sa rencontre, tombe à ses pieds, et lui verse avec ses larmes ses désolations et ses timides espérances. La foi de Marthe est imparfaite encore, et comme les œuvres divines exigent la foi, une foi ferme, éclairée, généreuse, avant d'aller plus loin, à l'endroit même où Marthe l'arrête par l'explosion de sa douleur, Jésus travaille cette âme, et fait éclore en elle la foi parfaite qu'il exige et que lui seul en même temps peut donner. Trois imperfections se remarquent dans la foi de Marthe [2]. Elle dit : *Seigneur*,

[1] Bossuet, *Médit.* — [2] Credebat enim quod præsente Christo mors locum non haberet cum vidisset mulierem ad solum tactum

si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Quoi ! il faut la présence, il faut la parole, il faut le contact ? Maïs, Marthe, quelle faible idée vous faites-vous donc de la puissance divine ? Que vous paraissez peu vous souvenir de ces paroles qui la caractérisent : *mandavit et creata sunt*, « il commande et tout est créé. » Une pensée, un vouloir, un ordre de cette autorité infinie, et toute maladie s'évanouit, et la mort elle-même se retire épouvantée, rendant à la vie la proie qu'elle dévore. Marthe ignore la sublimité de la puissance divine, et participe trop à cette persuasion où était ce chef de synagogue que Jésus-Christ devait approcher de la couche de sa fille mourante, et la toucher lui-même de sa propre main. Marthe confond trop encore Jésus-Christ avec les thaumaturges que Dieu envoyait à son peuple, léur puissance d'emprunt avec sa puissance propre et essentielle, leurs ordres communiqués et dictés d'en haut, avec ses ordres personnels et souverains. Marthe ajoute : *à présent même je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera.* Non, Marthe, ce n'est pas là le vrai, le complet acte de foi au Verbe fait chair, au Fils de Dieu, « Dieu de Dieu, » « vrai Dieu de vrai Dieu. » Ne parlez pas de lui comme des prophètes auxquels Dieu devait communiquer sa puissance, par laquelle seule ils opéraient leurs prodiges. Ici, devant vous, c'est le Dieu

fimbriæ Jesu sanatam. Nihilominus tamen imperfectam fidem habebat æstimans Christum minus posse absentem quam præsentem ; quod quidem de virtute limitata et creata dici potest, sed de virtute infinita et increata, quæ Deus est, non est dicendum, quia æqualiter se habet ad præsentia et absentia, imo omnia sibi sunt præsentia. (D. Thom., *Comment. in Joan.* cap. XI, lec. 4.)

Dominateur, Maître absolu de la vie comme de la mort, c'est le Verbe « qui soutient tout par la parole de sa puissance, » en qui toutes choses ont l'être, qui seul vivifie, et seul rappelle des abîmes de la mort aux portes de l'existence, Marthe, écoutez et comprenez sa parole : *Ego sum resurrectio et vita*, « Je suis la résurrection et la vie. » Tout semble si désespéré aux yeux de Marthe, il lui paraît si impossible que son frère Lazare, mort depuis quatre jours et déjà dans la dissolution de la tombe, soit rappelé à la vie, qu'elle ne demande même pas un tel miracle, et qu'elle rejette à la résurrection générale l'espérance que lui en donne Jésus. « Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. »

Jésus fait la divine éducation de cette âme : devenons attentifs, et élevons-nous aux magnifiques enseignements qui lui sont présentés pour éclairer et fortifier son imparfaite foi[1]. *Ego sum resurrectio et vita.* Marthe,

[1] Dominus Martham ad altiora elevans, primo ostendit virtutem et potestatem suam; secundo subdit potestatis effectum ; tertio exposcit fidem.

Potestas autem sua est vivificativa, unde dicit : *Ego sum resurrectio et vita.* Quasi diceret Marthæ : credis quod frater tuus resurgat in novissimo die : totum autem hoc quod homines resurgent, mea erit virtus; et ideo ego, cujus virtute omnes tunc resurgent, possum etiam fratrem tuum suscitare in præsentia. Dicit autem duo : scilicet quod est *resurrectio* et quod est *vita.* Sciendum est enim quod effectum vitæ aliqui participare indigent: Quidam quidem quia vitam amiserunt; quidam vero, non quia vitam amiserunt, sed ut jam habitam conservent. Sic ergo quantum ad primum dicit : « Ego sum resurrectio, » quia qui vitam amiserunt, reparantur; quantum ad secundum dicit : « et vita, » qua scilicet viventos conservantur. Sciendum est autem quod hoc

je suis la vie universelle, le foyer où toute vie s'allume, la force infinie où toute force se puise, l'activité infinie, où tout mouvement s'alimente et s'entretient. Creusons plus avant encore dans cette sublime définition que Jésus-Christ nous donne de lui-même. Deux mondes sont devant nos yeux, deux vastes cités, deux rendez-

quod dicit : « Ego sum resurrectio, » est locutio causalis, quasi dicat : ego sum resurrectionis causa. Christus est tota causa resurrectionis nostræ, tam animarum quam corporum. Quasi dicat: totum hoc quod resurgent in animabus et in corporibus per me erit. Hoc, inquam, quod sum « resurrectio » est mihi per hoc quod sum « vita ; » nam vitæ est quod aliqui reparentur ad vitam sicut ignis quod aliquod extinctum reignitur.

Effectus autem potestati respondet : unde dicit : « qui credit in me etiam si mortuus fuerit, vivet. » Primum autem quod de potestate sua dixerat est quod ipse sit resurrectio, et huic respondet effectus quod ipse mortuos vivificat; et quantum ad hoc dicit : « qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet ; » cujus quidem causa est quia ego sum resurrectionis causa, cujus causæ effectum aliquis consequitur credendo in me; nam per hoc quod credit habet me in se; qui autem habet me, habet resurrectionis causam. « Venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint, vivent, » vita scilicet spirituali, resurgentes de morte culpæ et etiam vita naturali, resurgentes de morte pœnæ. Secundum autem quod de potestate sua dixerat est quod ipse sit vita; et huic respondet effectus præservationis in vita. Hoc non est intelligendum quin moriatur ad tempus morte carnis, sed quod aliquando sic morietur, ut tamen ressuscitatus vivat in æternum in anima donec resurgat caro nunquam postea moritura.

Exposcit autem fidem, ut eam perficiat. Non interrogat Dominus quasi ignorans, sed sciens fidem ejus quippe qui ipsam fidem sibi infuderat. Credere enim a Deo est. Quærit autem ut fidem quam habebat in corde confiteatur ore.

vous, où toutes les générations se rencontrent, où toutes les créatures humaines se réunissent : l'existence et le tombeau, la vie et la mort. Or Jésus-Christ est tout dans chacune de ces deux parties de son immense royaume : il est tout parmi les êtres qui se meuvent à la lumière de l'existence : il est tout dans les silencieuses régions du tombeau. Il est la vie qui anime les premiers : *ego sum vita ;* il est la résurrection qui attend les seconds ; il est le Dieu des vivants, il est le Dieu de qui les morts attendent le réveil de l'immortalité. C'est le Verbe fait chair qui anime toute vie, c'est lui encore qui dépose dans la tombe, et jusque dans les débris desséchés et l'imperceptible poussière qui fut le corps de l'homme, des germes mystérieux d'où jaillira en son temps la vie immortalisée. *Ego sum resurrectio et vita.* Aussi maître, aussi Dieu, dans l'empire de la mort que dans celui de la vie ; autant écouté et obéi quand il rappelle de la tombe que lorsque qu'il fait surgir à la vie. Du côté de son Dieu l'homme n'a donc plus rien à craindre, il n'a plus à redouter que de soi-même et de ses propres dispositions ; car la vie ne jaillit de l'Homme-Dieu qu'au contact de la foi. De même que l'eau ne jaillissait du rocher qu'à la voix et à la verge de Moïse, ainsi la vie et la résurrection ne répondent qu'à l'appel de la foi. Tout homme qui confessera Jésus-Christ vivra, tout homme, toute nation qui le repoussera et le niera est fatalement condamnée à mourir : sans Jésus-Christ l'homme ne vivra pas de la vie de la grâce, sans Jésus-Christ il ne vivra pas de la vie de la gloire. Il restera ce que le fait son néant et son péché : « il n'aura pas la vie en lui ; » il ne vivra que de la vie terrestre et animale, qui n'est pas une véritable vie, et il ne ressuscitera qu'à une seconde et éternelle mort. *Je suis la résurrection et*

la vie : celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. La foi est enseignée : le magnifique et vivifiant symbole est offert : reste à le signer, dans toute la plénitude de l'intelligence, et toutes les forces de la volonté : Jésus-Christ pose à Marthe la question suprême et décisive, l'interrogation capitale que l'Église pose à toutes les générations et à tous les siècles, dont la réponse décide seule de la vie et de la mort, de la perte et du salut de tous : *Credis hoc ?* « Crois-tu cela ? »

Marthe, éclairée des divines lumières, docile aux enseignements qui viennent de lui être présentés, Marthe fait la réponse d'où naît l'enfant de Dieu et l'élu de la grâce et de la gloire : *utique, Domine, ego credidi*, « Oui, Seigneur, je crois ! » L'acte de foi de Marthe a une étonnante sublimité ! Laissant là le détail des dogmes et ne se préoccupant pas des mystères spéciaux, elle s'élève « au grand sacrement manifesté dans la chair, » qui les renferme, les explique, les soutient tous : elle confesse l'incarnation du Fils de Dieu, centre de tous les mystères, résumé de toutes les merveilles divines, raison d'être et démonstration de tous les articles de la foi. Confesser Jésus-Christ Fils de Dieu, c'est confesser la foi tout entière ; c'est « ne savoir qu'une chose, » mais, dans cette chose unique, comprendre, reconnaître, adorer tous les secrets du Père, toutes les vérités révélées par lui à ses fils d'adoption : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde.* Trois actes de la foi la plus haute et la plus excellente sont renfermés dans cette seule profession [1]. Marthe reconnaît d'abord dans Jésus le

[1] Hæc confessio Marthæ perfecta est : confitetur enim Christ

Christ : tu es Christus. Elle confesse la dignité suprême du Messie, à la fois Pontife et Roi ; elle l'appelle *Christ*, c'est-à-dire oint en signe d'un sacerdoce éternel et d'une universelle domination. Marthe dit ensuite : *Filius Dei vivi :* c'est là le pivôt de la foi ; c'est le dogme fondamental qui renferme implicitement le mystère de la très-sainte Trinité, et formellement la filiation divine, l'égalité, la consubstantialité du Fils, et aussi la distinction en Dieu des personnes, car Marthe ajoute : *qui in hunc mundun venisti :* Dieu son père l'envoie dans le monde, il vient dans le monde: comment cette mission et cette venue seraient-elles possibles sans la distinction qui fait du Père une personne qui envoie, et du Fils une autre personne qui est envoyée ? Enfin Marthe confesse le dogme vivificateur de l'Incarnation : elle voit dans Jésus-Christ le Sauveur qui vient dans le monde pour sauver le monde. Ainsi remplit-elle toute la condition posée par l'Écriture pour le gain de la vie éternelle : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum,*

dignitatem; naturam et dispensationem, scilicet Incarnationem. Dignitatem quidem et regiam et sacerdotalem, et hoc, cum dicit : « tu es *Christus,* » id est unctus. Junguntur autem reges et sacerdotes. Est ergo Christus Rex et Sacerdos. Ipse est vere singulariter *Christus;* quia alii inunguntur oleo visibili ; iste vero oleo invisibili, scilicet Spiritu Sancto, et cæteris aliis abundantius. Naturam autem in Christo confitetur divinam Patri æqualem, unde dicit : « Filius Dei vivi ; » nam ex hoc quod singulariter vocat eum Filium Dei vivi veritatem filiationis annuntiat ; non autem est verus Dei Filius nisi sit Patri connaturalis. Unde de Christo dicitur, I Joan, « Ut simus in vero Filio ejus Christo : hic est verus Deus et vita æterna. » Dispensationis autem mysterium confitetur cum dicit : « qui in hunc mundum venisti, » scilicet carnem assumens. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 4.)

et quem misisti Jesum Christum « Voici la vie éternelle. c'est de vous reconnaître, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. »

3. Telle est Marthe, transfigurée par la grâce et illuminée des plus vives et des plus pures clartés de la foi. Sœur tendre et généreuse, elle ne veut pas seule jouir de l'entretien, des consolations et des espérances de Jésus : elle se retire précipitamment, elle court avertir Marie de l'arrivée du bon Maître. « Elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, en secret, disant : le Maître est ici et il t'appelle. » « Jésus, dit Bossuet, était content de la foi de Marthe, mais pour achever d'être touché i voulait voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie, toujours attachée du fond du cœur à sa parole. » C'est sur cette douce et suave figure que nous devons maintenant tourner les yeux. Marthe l'a appelée en secret : *vocavit Mariam silentio.* Sans doute le sens littéral s'impose tout d'abord à nous : Marthe est prudente, elle est depuis longtemps inquiète des projets homicides des Juifs contre Jésus, elle a devant elle cette aristocratie haineuse et violente qui complote la mort du Juste exécré de son orgueil; Marthe cache donc avec soin l'arrivée du Maître, et n'en avertit sa sœur que dans le plus grand secret : *vocavit silentio.* Mais hâtons-nous de percer la lettre et d'arriver au mystère. Il est ici aussi délicieux qu'il est salutaire et pratique. Ce n'est que dans le silence que s'entend l'appel de Jésus. C'est dans la demeure silencieuse, dans l'âme tranquille et douce, que la voix du Bien-Aimé peut se faire entendre : dans le tumulte, dans l'agitation et le bruit, cette voix divinement délicate se perd et est étouffée. Jamais, à l'âme bruyante, toujours pleine des mille bruits de la

terre, la grâce intérieure n'ira dire : « le Maître est ici et il t'appelle. » Jésus n'appelle que les âmes intérieures et silencieuses. Les âmes gémissantes aussi. Marie est baignée de larmes au moment où Marthe vient lui dire : « le Maître est ici et il t'appelle. »

Vocat te, « il t'appelle, » dit Marthe à Marie. Or Jésus n'a rien dit : nulle trace d'un appel quelconque dans l'Évangile. Comment Marthe peut-elle dire : « il t'appelle ? » Ah ! le plus pressant des appels, n'est-ce pas la venue de Jésus[1] ? Comment nous pourrait-il convier d'une façon plus pressante qu'en venant à nous et en faisant sans cesse vers nous les premiers pas ? Aussi comme Marie comprend cet appel ! avec quelle promptitude elle se lève et court à Jésus ! *Illa, ut audivit, surrexit cito.* Pourtant deux obstacles la devraient retenir, qui arrêtent et retardent presque toutes les âmes chrétiennes : le deuil et la société. Le deuil qui oppresse l'âme, en brise les forces, en détend tous les ressorts. Voyez cette âme affligée : de qui a-t-elle un besoin pressant sinon du Consolateur et de l'Ami céleste qui lui dit avec une inexprimable tendresse : « Venez à moi, vous tous qui souffrez ? » Vers qui doit-elle chercher un refuge, sinon vers « le Dieu de toute consolation, » et le « Pontife qui sait compatir ? » Eh bien ! non ; sa tristesse qui lui devrait donner des ailes pour voler à la consolation, est cela même qui l'enchaîne et la retient plus lourdement en des désolations sans allégement ni remède. Marie est de plus au milieu d'une société nombreuse : *Judæi qui erant cum ea in domo :* et qui ne sait comment les biens du monde, et ce que l'on nomme les exigences de la société, retiennent violemment

[1] D. Thom., *Comment. in Joan.*, cap. XI.

les âmes, jusqu'aux plus vertueuses, hors des étreintes et des suaves caresses de la dévotion ? Mais rien n'arrête l'âme fervente. Son Dieu la veut près de lui : ni son abattement ne peut ralentir sa marche, ni le monde la retenir dans ses sociétés : *surrexit cito.* Jésus d'ailleurs exige cette marche prompte et immédiate vers lui. Il a fait le plus long chemin, il est venu du ciel à la terre, « il a franchi les montagnes, il a bondi sur les collines, » il nous a visité en renversant tous les obstacles, en méprisant toutes les distances : il veut maintenant nous voir faire quelques pas vers lui. Il n'est pas à Béthanie, il n'est pas entré encore au fond de cette âme qu'il appelle, il attend qu'elle corresponde aux touches mystérieuses de la grâce, dont elle a été prévenue, il veut qu'elle se lève, qu'elle aille à lui, et qu'elle se jette à ses pieds. *Nondum venerat Jesus in castellum... Ut audivit, surgit cito, et venit ad eum*, « Jésus n'était pas encore arrivé dans le bourg... A peine eut-elle entendu, que Marie se leva promptement et vint à lui. »

II. — Voilà ce que nous présente la terre : un sépulcre où un mort de quatre jours exhale sa puanteur et offre aux yeux le plus horrible spectacle ; une famille dans l'abattement de son impuissance devant un tel désastre, et les plus amères larmes de sa douleur ; autour d'elle, la foule des amis qui n'apportent à cette douleur que des consolations impuissantes et des pleurs stériles. « Tout, comme le dit Bossuet, dans ce commencement de l'histoire, et comme la première partie de ce tableau, tout est rempli d'horreur. Mais voici la seconde, où tout est plein au contraire de consolation : il n'y paraît que puissance contre la mort et que victoire remportée sur

elle. Jésus dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort mais pour la gloire de Dieu. » Lazare en mourut pourtant : mais le Sauveur voulait dire que la mort serait vaincue et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Jésus poursuit : « Lazare dort, mais je vais le réveiller ; » appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un endormi. A mesure qu'il s'avance, il paraît de plus en plus le vainqueur de la mort. « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. »

Jésus dit alors la grande parole : *je suis la résurrection et la vie :* il ressuscitera Lazare ; il se jouera de la mort comme il se joue du néant. Mais avant de manifester sa puissance, d'autres manifestations sont rendues nécessaires par notre insensibilité et notre insouciance. Sous nos yeux, en face des horreurs de la tombe, Jésus frémira, Jésus pleurera ; Jésus fera paraître à des signes éclatants qu'il conçoit dans une vérité infinie la grandeur de nos désastres, et aussi qu'il les pleure, qu'il y est sensible, et qu'il les vient tous réparer.

Trois circonstances pleines d'enseignements et de mystères s'offrent ici à notre étude : le frémissement de Jésus, la demande de Jésus, les larmes de Jésus.

1. « Jésus frémit en son esprit et se troubla lui-même. » Quelle est la cause de ce frémissement que Jésus veut produire en lui-même et laisser paraître au dehors? Le Psalmiste chantait : « Vous êtes bon ! » Ah ! voilà la cause du frémissement de Jésus, en face de la douleur son cœur défaut ; nos larmes l'émeuvent, nos souffrances remuent son cœur profondément. « Nous n'avons

pas un Pontife incapable de compatir à nos maux. » Il voit si affreusement déformée la créature qu'il avait faite si belle; il entend les sanglots de la désolation, il contemple les larmes qui coulent : il se trouble, il frémit, il pleure : *Lorsque Jésus vit Marie pleurant et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurant aussi, il frémit en son esprit et il se troubla lui-même.* Devant son regard divin une scène de douleur plus vaste et plus navrante apparaît. Ce n'est plus le Lazare de Béthanie, ni sa famille éplorée, ni la foule gémissante, c'est la famille humaine entière, c'est tout le genre humain dont il voit la détresse, et dont il entend les sanglots. Le monde est un immense sépulcre où la race d'Adam pécheresse et condamnée est tout entière gisante : Jésus la contemple dans l'affreuse transformation qui, des gloires de la création, l'a faite cadavre et, au lieu de l'Éden, lui donne pour séjour le tombeau ! Il la regarde tout entière plongée dans la douleur et dans la mort, et il pleure, et il frémit : *infremuit spiritu.*

Continuons à étudier ce mystérieux frémissement [1].

[1] Il importe au point de vue théologique de bien connaître ce qu'est le frémissement, afin de lui laisser sa perfection divine et de ne pas le confondre avec nos frémissements et nos émotions de colère, d'indignation et de douleur. Si Jésus frémit, pleure, s'indigne, il le fait en Dieu sans participer en rien aux imperfections que ces sentiments entraînent dans nos âmes. Remarquons d'abord cette expression : *infremuit spiritu.* Nous ne frémissons pas nous autres « dans notre esprit, » l'émotion jaillit de la partie sensitive de notre âme, fait irruption dans la partie supérieure, et engloutit, pour ainsi parler, notre pensée dans ses flots. En Jésus-Christ, c'est « l'esprit », c'est la partie supérieure elle-même qui trouble les flots, et, en les troublant, les domine, marche sur eux, leur commande, et règle souverainement la mesure et

On frémit d'indignation et on frémit de douleur, tel est le double frémissement de Jésus, car deux objets s'offrent à lui, dont l'un excite son indignation puissante, l'autre fait jaillir de son cœur les sentiments de la plus tendre compassion. C'est le démon qui, après avoir séduit, capturé, enchaîné, le genre humain, se fait un jeu cruel de le torturer et de le charger d'ignominies et de souffrances. C'est lui « qui a l'empire de la mort; » lui qui a creusé nos tombes, lui qui, avec la mort son sinistre auxiliaire, nous dévore et nous détruit. Et l'homme, l'ancien fils de Dieu, la créature prévenue de tant de grâces, revêtue de tant de gloires, ravissante

la durée de leurs saillies les plus véhémentes. Une autre expression de l'Évangile rend mieux compte encore de cette différence entre les émotions de nos âmes et celles de l'âme sainte et divine de Jésus-Christ. En nous ces émotions naissent dans une autre région que la volonté; elles n'attendent point notre ordre, elles le préviennent et font brusquement et à l'improviste irruption en nous. Jésus-Christ donne le signal, il déchaîne quand il lui plaît, les frémissements d'indignation, de colère ou de douleur, et quand il lui plaît aussi les refoule et les dissipe. *Turbavit seipsum.* Il faut un acte formel de sa volonté pour sortir du calme et de l'inaltérable paix où il vit. Voici à ce sujet les paroles du Docteur Angélique : « Hujusmodi quidem passiones aliquando insurgunt ex causa indebita, sicut cum aliquis de malis gaudet et de bonis tristatur. Et hoc non fuit in Christo. Aliquando insurgunt ex aliqua causa bona sed non ratione moderantur et propter hoc dicit : *infremuit spiritu.* Aliquando autem, et si moderentur ab aliquo præveniunt tamen judicium rationis cujusmodi sunt subiti motus. Quod quidem in Christo non fuit ; quia omnis motus appetitus sensitivi fuit in eo secundum modum et imperium rationis, et ideo dicit : *turbavit seipsum*, quasi dicat : judicio rationis hanc sibi tristitiam assumpsit. (D. Thom. *Comment. in Ioan.*, cap. XI, lec. 5.)

sous tant de charmes, le voici mutilé, sanglant, méconnaissable ; il gît dans un affreux repaire où la mort le déchire et le réduit bientôt à un je ne sais quoi qui n'a plus de nom ! « C'est ce qui cause ce frémissement réitéré par deux fois avec ces larmes amères ; ce qui signifie l'effort et comme le travail de l'Église pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose ; ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare[1].»

2. A ce frémissement Jésus-Christ joint une demande qui paraît étrange à qui ne sait pas, sous la lettre, pénétrer les mystères, et à travers les voiles du récit évangélique apercevoir de tout divins enseignements. Au moment où il arrive au bourg de Béthanie, « il dit : où l'avez-vous placé ? » où est le corps ? où est Lazare ? Il le sait bien assurément : pourquoi donc cette demande ? Nous aurons sujet de montrer tout à l'heure le soin extrême que prend le Sauveur d'entourer son grand miracle de toutes les constatations, de tous les contrôles, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de toutes les garanties possibles. Une foule est réunie qui l'observe : cette foule est composée en grande partie de ses plus mortels ennemis ; cette foule entoure le sépulcre, et c'est à elle encore que Jésus demande de bien constater la mort, l'infection cadavéreuse, la pourriture de Lazare, au tombeau depuis quatre jours : *où l'avez-vous placé ?* Cette question regarde la foule qui, en réponse, s'assurera une fois de plus de la réalité terrible et repoussante que recèle le sépulcre placé sous son regard. De

[1] Bossuet, *Méditat.*

nos jours, un écrivain misérable, le triste et presque ridicule Renan, s'est efforcé, mais avec un insuccès qui fait rire, de présenter la résurrection de Lazare comme une habile jonglerie. Pauvre impie! La jonglerie n'existe que dans sa pitoyable explication de l'Évangile, où il escamote tombeau, mort, pourriture, témoins, assemblée, et ce Lazare au sépulcre depuis quatre jours, et ce *fœter* dit devant tout le monde, et cette pierre qui recouvre la tombe, et ces juifs qui couvent la scène entière de leur regard haineux et scrutateur. Renan voudrait une résurrection de Lazare en pleine clinique ou en pleine académie. Pauvre homme! les Juifs de Béthanie étaient d'autres témoins encore qu'une académie, fût-elle tout entière composée de Renan : ils avaient d'autres regards, ils étaient remplis d'autres haines, et concevaient contre Jésus de bien autres projets! Mais nous reviendrons tout à l'heure sur les dispositions providentielles du miracle et les circonstances ménagées par Dieu pour en établir invinciblement la vérité, circonstances dont la plus frappante est la demande de Jésus : *ubi posuistis eum :* où l'avez-vous placé ? La réponse faite à Jésus-Christ et en même temps à la foule entière : *Seigneur, venez et voyez*, et après la réponse, l'ouverture du sépulcre, la vue et l'odeur du cadavre, ne laissent aucune place possible aux explications saugrenues de l'exégèse rationaliste [1]. Mais laissons cette question pour une autre bien autrement belle et profonde : la question des sens spirituels et

[1] Non ut ignorant interrogat; sed dum a populo sibi sepulcrum ostenditur vult eos confiteri Lazarum mortuum et sepultum : ut sic miraculum ab omnium suspicione eripiat. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 5.)

mystiques. Ne l'oublions pas, le Lazare dans le sépulcre, c'est l'âme humaine, ou plutôt c'est le genre humain tout entier dans la mort et l'infect sépulcre de sa dégradation. O mystère de perdition! ô prodigieuse déformation d'un être autrefois si radieux, si pur, si divin! L'œil même de Dieu ne le retrouve plus : il le cherche : il ne sait plus sonder l'abîme où la déchéance l'a enfoui! *ubi posuistis eum ?* O pécheur,à ce coup comprendras-tu enfin ce que ta situation a d'affreux et de désespéré? Ame morte, âme infecte, âme pourrie, tu es ensevelie dans un si noir sépulcre, un poids si énorme de perdition te recouvre, tu es plongée dans de si effroyables abîmes, à une si prodigieuse distance de la grâce et du salut, que ton Dieu qui te cherche ne te retrouve plus! *ubi posuistis eum ?* Épouvantable état ! Dieu ne connaît plus, ne voit plus cette créature autrefois sa fille et sa bien-aimée; il en a perdu le souvenir et ne sait plus même, ce semble, où l'aller reprendre et d'où il lui faut la ressusciter : *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris quorum non es memor amplius*[1] !

3. *Et lacrymatus est Jesus,* « et Jésus se prit à pleurer. » O larmes divines ! que dire en vous voyant couler ? ou plutôt comment ne pas les considérer en silence ? Comment oser les commenter froidement ? O Seigneur, si nous en parlons, que ce soit aidés de votre grâce et pour en pénétrer les grandioses et délicieux mystères.

[1] Per Lazarum in monumentum signantur mortui in peccatis. Ostendit ergo Dominus se ignorare locum Lazari, dans per hoc intelligere quod quasi nesciat peccatores, secundum illud Matth., VII, 23, « non novi vos : » et Genes., « Adam, ubi es? » (D. Th. *Ibid.*)

Trois mots rendent tout le mystère de la Rédemption [1]. Le monde est plongé dans la désolation et la mort, sans espérance et sans soutien, brisé de ses douleurs présentes, épouvanté de ses supplices à venir, écrasé par les justes vengeances du Dieu qu'il outrage, « sans Christ, sans Dieu, » voué pour jamais à l'esclavage de son péché et aux expiations auxquelles ce péché le condamne. Nul intercesseur ne s'intéresse à lui ; nul médiateur ne veut et ne peut prendre en main sa cause : il est perdu sans ressource et pour jamais perdu. Alors dans les profondeurs des cieux se passe une divine scène : la misère de l'humanité coupable est présente aux regards du Verbe : *Seigneur, venez et voyez.* Ce qui suit ce regard et la compassion dont ce regard est la source, renferment tout le mystère de notre rédemption : Dieu vient, Dieu contemple, Dieu pleure, et dans cette visite, dans ce regard, dans ces larmes, nous sommes rachetés et sauvés. La misericorde avait dit au Verbe : *venez !* Comment vint-il et s'approcha-t-il de nous ? Par l'Incarnation ; en se faisant notre semblable, en entrant dans notre famille et en venant vivre avec nous. Une fois *venu*, Jésus-Christ *contemple ;* il regarde nos maux, il étudie la profondeur de notre abîme et la malignité de nos plaies, il devient savant dans la science des larmes, erudit dans la question des douleurs : *scientem infirmitatem. . Ex iis quæ passus est didicit.* Il a

[1] « Dicunt ei : Domine, veni et vide. » « Veni » miserando ; « vide » considerando. Psal. XXIV, 18 : « Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea. — Consequenter Dominus affectum suum demonstrat, unde subditur : « et lacrymatus est Jesus. » Flevit ex causa ut doceret hominem propter peccatum fletibus indigere. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 5.)

regardé, il a tout vu; maintenant il pleure : *et Jésus se prit à pleurer*. Ces larmes, rosée divine, germaient et fécondaient toute la Rédemption. Ecoutons saint Paul : « Durant les jours de sa chair, il offrait à Dieu des supplications et des prières avec un grand cri et des larmes et il fut exaucé. » Ce sont les larmes d'un ami; ce sont les larmes d'un père ; ce sont les maternelles larmes du plus tendre et du plus véhément des amours. L'Évangile ne nous parle que de deux circonstances où Jésus-Christ a pleuré, mais saint Paul supplée au silence de l'Évangile et nous montre le Christ baigné de larmes « durant les jours de chair, » de sa vie mortelle, de sa rude carrière d'Expiateur.

Que sera le monde en face de ce grand spectacle, à la vue des larmes divines qui coulent sur lui? Il se partage en deux familles [1]. Les uns s'émeuvent, les autres restent insensibles. Les premiers, devant l'inénarrable tendresse du Rédempteur, en face des dévouements qui le clouent à la croix et des larmes qui jaillissent de ses yeux, poussent un cri d'admiration et d'amour : *Voyez comme il l'aimait!* Voyez comme il aimait le monde! Voyez comme il est ému de tendresse sur ses misères, et comme il pleure sur ses douleurs ! Les larmes sont

[1] Consequenter, cum dicit : « dixerunt ergo Judæi : ecce quomodo amabat eum, etc., » ponit Evangelista disceptationem de affectu Christi. Et primo inducit quosdam admirantes Christi affectum ; secundo quosdam in dubium revocantes miraculum. Admirantes autem miraculum Christi inducit Evangelista per modum conclusionis, cum dicit : « dixerunt ergo Judæi, » ostensis scilicet signis affectus Christi, tam verbis quam lacrymis, « ecce quomodo amabat eum! » — Vertentes autem in dubium miraculum factum erant ex invidia Jesu. (D. Thom. *Comment in Joan.*, cap. XI, lec. 5.)

contagieuses : celles du Sauveur ouvrent les intarissables fontaines des larmes saintes dont les âmes ne cesseront plus d'être purifiées. « On le pleurera, dit le prophète, comme on pleure sur la mort d'un fils unique ; toutes les familles des peuples pleureront. » Jésus pleura sur la tombe de l'homme : l'homme pleure des larmes de repentir, de componction et d'amour sur la croix de son Dieu. A côté des âmes saintes se trouvent et se trouveront dans toute la durée des siècles les âmes incroyantes et insensibles, qui n'entendent rien aux tendresses et aux puissances de Dieu. N'entendons-nous pas constamment cette réflexion du rationalisme : « Pourquoi Dieu laissa-t-il l'humanité se perdre dans sa faute originelle ? Comment la bonté divine n'empêcha-t-elle pas cette catastrophe où s'abîma le monde ? N'était-il pas plus simple d'éviter la mort que d'envoyer au cadavre un Rédempteur ? Ame étroite, cœur dur et muet, qui n'as pas su comprendre que le triomphe de l'amour de Dieu, c'est le salut qu'il donne en Jésus-Christ son Fils unique ; qui n'as rien compris à ces mots du Sauveur : *ce mal n'est pas pour la mort, mais il est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié*, reconnais-toi toi-même dans la malignité des Juifs de Béthanie ; et, dans leur langage malveillant et accusateur, reconnais tes propres sentiments : *Les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait ! Mais quelques-uns d'entre-eux dirent : ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire que celui-ci ne mourût point ?* Ces rebelles, ces critiques audacieux et inconsidérés auront leurs émules dans tous les siècles. C'est de ce mauvais esprit que naissent les reproches insensés à la Providence ; c'est de ce mauvais cœur que jaillissent ces mises en accusation sacriléges de la conduite de Dieu

dans l'humanité. On demande : pourquoi la chute? pourquoi le mal dans le monde? pourquoi la liberté de tomber et de se perdre? « O gens de peu de foi, » et surtout de peu de cœur, écoutez deux paroles révélatrices : *Ce mal ne va pas à ta mort ; il est pour la gloire de Dieu... Car c'est en ceci que Dieu nous montre avec éclat sa charité, c'est qu'alors que nous étions pécheurs, quand les temps furent accomplis, le Christ est mort pour nous. A plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés dans son sang, serons-nous par lui sauvés de la colère à venir* [1].

III

LE MIRACLE

Trois études s'offrent à nous : 1° les apprêts du miracle ; 2° la prière de Jésus avant le miracle ; 3° le miracle lui-même de la résurrection.

I. — Il est aisé de voir, en suivant le récit évangélique, combien le Sauveur est préoccupé d'entourer son grand miracle de tous les arguments possibles de certitude, de réunir les témoins les plus irrécusables et les plus nombreux, de placer la scène entière dans le plus lumineux découvert, et d'écarter jusqu'à l'ombre d'un soupçon malveillant [2]. Bien avant que Jésus-Christ

[1] Rom., v. — [2] « Nondum venerat Jesus in castellum, etc., » quod ponit Evangelista ne credatur superfluus occursus Mariæ cum Christus potuerit adeo cito in Castellum venire sicut et

arrivât à Béthanie, et quand il était encore en Galilée, les Juifs, venus pour la consolation et la pompe de ce grand deuil, ont assiégé la demeure de Lazare : ils ont assisté à ses derniers moments, ils l'ont vu mettre dans le cercueil ; à ce cercueil ils ont pleuré avec Marthe et Marie ; ils ont ressenti les premières influences du cadavre, et constaté les premières odeurs de sa dissolution ; le *jam fœtet* les a forcés d'éloigner d'eux cette pourriture ; ils ont déposé Lazare au tombeau. Quand Jésus-Christ arrive enfin après quatre jours de retard, les mêmes Juifs remplissent Béthanie et la maison des sœurs du mort : une pierre énorme recouvre le sépulcre où Marie pleure, et que les Juifs ne cessent non plus d'entourer. Comme pas un d'entre eux ne doit manquer au spectacle de la résurrection, et que Dieu les veut tous au tombeau, une disposition providentielle [1] fait sortir ceux d'entre eux qui se trouvaient dans la maison de Lazare, et les dirige tous au tombeau. « Jésus n'était pas entré jusqu'alors dans le bourg, mais il était encore dans le lieu où Marthe l'avait rencontré. Cependant les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie et la consolaient, lorsqu'ils la virent se lever si promptement et sortir, la suivirent, disant : elle va au sépulcre pour y pleurer. » Marthe elle-même concourt à son insu à l'évi-

Martha. Ideo autem Christus in eo loco permansit ut non videatur seipsum ingerere in miraculo ; sed dum rogatus et inductus miraculum operatur, confiteantur ipsum mortuum esse, et miraculum nullam calumniam patiatur. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 5.)

[1] Divina providentia factum est ut eam sequerentur, ut plures essent ibi cum Lazarus suscitatus est, tam grande miraculum quatriduani resurgentis testes plurimos inveniret. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 5.)

dence victorieuse du miracle. Trop oublieuse peut-être des magnifiques assurances de Jésus, ou plutôt pleine pour lui de déférence et d'attention, elle se refuse à lui faire éprouver l'infection de la pourriture et l'horrible vue du cadavre. Quand Jésus a dit aux Juifs qui entourent le sépulcre : « Otez la pierre : » Marthe s'en défend, et son hésitation exprimée devant toute l'assistance devient la plus éclatante garantie de la mort de celui que la puissance divine va ressusciter : *Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est de quatre jours.* La réponse de Jésus indique clairement son but en tous ces détails, qui est de donner au miracle la plus complète évidence et le plus invincible éclat : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » Les Juifs achèvent eux-mêmes de rendre impossibles toute accusation et tout soupçon : *Ils ôtèrent donc la pierre.* Tout a été fait en dehors de Jésus : les yeux sont ouverts, et des yeux d'ennemis et d'envieux, les plus scrutateurs et les plus perçants de tous; la mort, dans ce qu'elle a d'affreux et d'invincible, dans la pourriture de la dissolution, est exposée à tous les regards : Lazarre est mort. Lazare est au sépulcre depuis quatre jours, il tombe en pourriture, et il exhale la plus insupportable corruption : *jam fœtet.*

Telle est la divine histoire au sens et dans sa portée naturels; mais gardons-nous d'en oublier et d'en taire les significations mystiques, si belles et si profondes, que nous recueille et nous expose saint Thomas. Lorsque Jésus-Christ vint dans le monde pour racheter et ressusciter le monde de la mort de son péché, deux cadavres se présentèrent à sa vue, et arrachèrent, avec ses larmes, les émotions et les frémissements de sa tendresse

et la parole vivificatrice de sa puissance : le Judaïsme et la Gentilité ; tous deux » morts dans leurs crimes, » plongés « dans les ténèbres qui sont chez eux la suite de l'aveuglement de leurs cœurs. » La Gentilité est dans une véritable putréfaction. De la société païenne tout entière s'exhale une odeur de cadavre. Le sépulcre est sans doute splendide, le mausolée richement orné, les civilisations sont brillantes, l'histoire héroïque, les arts délicats, la littérature modèle de pureté et d'élégance; mais allez au fond des civilisations de cette Grèce et de cette Rome antiques : c'est le Lazare au tombeau, le cadavre en pourriture : individus, famille, société, droit social, droit public, législation, mœurs, coutumes, idées courantes, tout est pourri : tout exhale l'odeur du cadavre, tout est hideux et repoussant. C'est cette infection et ce spectacle de la tombe que saint Paul dépeint avec tant d'énergie dans son Épître aux Romains. « Les voici remplis de toute sorte d'iniquités, de méchancetés, d'impureté, d'avarice, de malignité ; envieux, meurtriers, querelleurs, pleins de ruses et de malice, semeurs de faux rapports, calomniateurs, ennemis de Dieu, arrogants, superbes, altiers, inventeurs de crimes, sans obéissance aux parents, sans sagesse, sans modestie, sans affection, sans bonne foi, sans pitié, » « insensés, incrédules, errants » de crime en crime et d'erreur en erreur, « esclaves de leurs convoitises et de débauches de toute sorte, faisant tout avec méchanceté et par envie, haïssables et se haïssant. » N'est-ce pas bien là le *fœtet* de l'Évangile? Le reste suit. Une pierre écrase le sépulcre où ce mort est gisant. La déchéance pèse sur la Gentilité de tout son poids, et le cadavre, déjà par lui-même immobilisé dans la corruption, est encore retenu au fond de son sépulcre par la pierre qui est dessus. Jésus-

Christ s'approcha de cette grande et désolante perdition : *tollite lapidem !* fut le mot de sa rédemption, et l'aurore de notre délivrance. La Rédemption enleva de dessus nous nos malédictions et nos crimes ; la parole qui suivit : *Lazare, veni foras!* nous arracha aux horreurs de la tombe, et nous introduisit dans les splendeurs de l'éternelle vie. *Eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ*, « Il nous arracha à la puissance des ténèbres, et nous transporta dans le royaume du Fils de sa dilection. » L'autre Lazare dans le sépulcre était le Judaïsme, tombé lui aussi dans une décadence profonde, et qui, après avoir abusé pour le crime d'une loi qui ne lui était donnée que pour la sainteté et le salut, s'en voyait écrasé comme d'une pierre sur un tombeau. La Rédemption vint ouvrir le sépulcre, enlever la pierre, « c'est-à-dire le fardeau de la loi, » dit saint Thomas, et rappeler de la mort ce cadavre, condamné lui aussi à pourrir [1].

II. — « Alors Jésus levant les yeux en haut, dit : Mon

[1] Mystice remotio lapidis signat amotionem egalium observantiarum a fidelibus Christi ex gentibus ad Ecclesiam venientibus. De hoc ergo dicit Dominus : « Tollite lapidem, » id est legis pondus, et gratiam prædicate. — Per lapidem superpositum subintelligitur lex quæ in lapide scripta est, et peccatum non tollebat, sed tenebat eos in peccato.

Mystice « jam fœtet » dicitur de illo qui jam peccare consuevit. « Jam fœtet » scilicet per pessimam famam cujus odor deterrimus per peccatum consurgit. Ex malis operibus fœtor et malus odor evaporat. « Ascendet fœtor ejus et ascendet putredo ejus, quia superbe egit. » Joel II. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 5.)

Père, je vous rends grâces... » Pourquoi cette prière ? L'hérésie l'a attaquée violemment, et l'a donnée comme une infaillible preuve que Jésus n'était pas Dieu et ne prétendait pas l'être, mais, comme les autres prophètes, réclamait, avant d'opérer le miracle, la puissance divine qui lui était étrangère et dont il avait besoin. L'erreur est ici légère et inconsidérée, comme en toutes ses objections, où elle n'embrasse jamais dans son ensemble la doctrine de la vérité, mais l'altère et la morcelle, puis en attaque les lambeaux épars. Qu'est-ce que Jésus-Christ, le Dieu et l'Homme hypostatiquement unis dans l'unité d'une seule et même divine personne ? Contemplons cet Homme-Dieu au tombeau de Lazare. Il ressuscite le mort : voilà Dieu ; il prie son père : voilà l'homme. Autant sa parole est vivificatrice pour prouver sa divinité, autant l'est sa prière pour prouver en lui la réalité de la nature humaine. Homme, il glorifie son père par une prière que sa grandeur divine revêt d'une infinie perfection ; Dieu, sa prière est le signe de l'unité de volonté entre lui et le principe d'où il est engendré, Écoutons saint Thomas : *Cum eadem sit voluntas Patris et Filii, quandocumque Pater implet voluntatem suam, implet voluntatem Flii. Dicit ergo Filius secundum quod Verbum : quoniam audisti me, id est : fecisti quæ erant in Verbo tuo ut fierent. Divina enim et perfecta sunt*[1]. » Cette prière est ainsi la manifestation solennelle de Jésus-Christ selon sa double nature, et au lieu de donner prise à l'erreur, elle est l'inébranlable fondement de la vérité.

Mais, dans cette prière, Jésus-Christ voulait plus qu'affermir le grand dogme de son Incarnation ; il voulait nous offrir le modèle de nos propres actions de grâces et

[1] D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 6.

de nos propres supplications ; et en même temps nous en faire voir la merveilleuse efficacité. Comment prier ? Première et indispensable condition : élever son âme, l'arracher aux bassesses terrestres, et lui faire prendre un vol magnanime vers les hautes et divines régions de la foi ; *conversatio nostra in cœlis est.* L'âme qui ne sait plus regarder le ciel ; pour qui le ciel n'est plus « la Patrie désirable, » « le principe de toutes ses joies, » « qui goûte le monde et tout ce qui est dans le monde, » cette âme-là ne prie pas ou elle prie mal : il faut « voir les choses invisibles » pour y aspirer, et y aspirer pour s'y élever dans une ardente prière. Cette belle et forte doctrine, Jésus-Christ nous la prêche par le seul mouvement de ses yeux : *elevatis sursum oculis,* « levant les yeux en haut... » Quelle sera encore l'âme de prière ? L'âme aimante, l'âme pleine de gratitude et d'amour, l'âme qui en toutes choses voit Dieu, goûte Dieu, rend grâce à Dieu ; l'âme qui comprend et savoure ce mot de la grande prière chrétienne : *sanctificetur nomen tuum.* « Alors Jésus levant les yeux en haut, dit : mon Père, je vous rends grâce ! » O merveilleuse efficacité ! ô richesse inépuisable de la prière ! âme chrétienne, répète-toi mille et mille fois à toi-même cette garantie divine, cette infaillible assurance : *vous m'écoutez toujours, semper me audis.* Ame défiante, âme étroite, âme trop peu faite aux sublimités de ta vocation et aux vastes desseins de ton Dieu ; tu lui as demandé quelque bagatelle terrestre, et tu te plains avec amertune de n'avoir pas été exaucée ? Ah ! ton Dieu t'écoutait, il t'exauçait divinement, amplement, quasi infiniment : tu demandais la poussière, il te donnait l'or ; tu réclamais ce monde chétif et caduc, il te donnait l'autre étincelant et immortel. *Vous m'écoutez toujours !* Où donc est le danger de nos prières ?

Qu'elles ne soient pas écoutées ? à Dieu ne plaise ! toujours elles le sont ; mais qu'elles soient trop timides, trop terrestres, trop défiantes. « Nous avons cette audace, dit l'Apôtre, d'oser toujours. » Osons toujours, et osons tout : ce sera la garantie et l'assurance d'une pleine efficacité. Mon Dieu, donnez-moi votre fortune ! mon Dieu, donnez-moi votre gloire, votre héritage, votre béatitude ! mon Dieu, je veux être dieu ! faites-moi dieu comme vous, avec vous, sur votre trône, dans vos splendeurs, « au milieu des splendeurs des saints ! » Voilà la magnanime prière chrétienne ; voilà la prière toujours exaucée : *Ego sciebam quia semper me audis*[1].

III. — Nous voici parvenus au moment solennel : Jésus a frémi devant nos désastres ; il a pleuré sur nos suprêmes infortunes : il le fallait pour nous en faire comprendre l'immensité, il le fallait plus encore pour nous révéler tout ce qu'il y avait de tendresse et de dévouement renfermé dans le cœur de l'Ami et du Père que la Rédemption nous donnait. Mais l'œuvre même de cette Rédemption, c'est de soulager ces dou-

[1] Modum orandi ponit congruentem, quia : *elevatis sursum oculis*, id est, intelligentiam suam erexit, adducens illam per orationem ad excelsum Patrem. Nobis autem, si ad exemplum Christi orare volumus, necesse est levare oculos mentis nostræ ad eum, removendo illos a præsentibus rebus, memoria, cogitationibus, intentionibus. Levamus etiam oculos ad Deum quando non confidentes de meritis nostris de sola misericordia speramus.

Per hoc autem quod in principio orationis gratias agit datur nobis exemplum quod cum orare volumus, antequam futura petamus pro perceptis beneficiis Deo gratias referamus. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 6)

leurs et de subvenir à ces infortunes ; et comme la plus effroyable des ruines est celle de la tombe, c'est sur elle que le mot régénérateur va retentir : *Lazare, veni foras !*

Étudions d'abord le miracle dans son sens obvie et naturel ; nous en scruterons après les significations mystiques.

1. « Après ces paroles [1], Jésus cria d'une voix forte... » Pourquoi ce grand cri et cette puissante clameur ? C'est la voix souveraine, c'est le cri dominateur. Le prophète avait chanté l'éclat magnifique de cette voix de Dieu dans l'univers : « Voix du Seigneur, voix pleine de force ; voix du Seigneur remplie de gloire ; voix du Seigneur qui brise les cèdres ; le Seigneur brise les cèdres du Liban. Voix du Seigneur qui entr'ouvre les mers, qui fait jaillir la flamme ; voix du Seigneur qui ébranle la solitude, et qui jette l'épouvante dans les déserts de Cadès. » Tel se montre en face de la solitude morne et sombre du sépulcre, le Dieu dont la voix commande à la mort, et triomphe des forces et des résistances du tombeau. *Vox Domini in virtute.* Qu'à ce moment suprême Jésus-Christ est grand ! qu'il est Roi ! qu'il est Dieu ! « Un mot et tout est fait : un ordre, et tout est exécuté. » La mort est vaincue, le sépulcre est dans l'épouvante, la bête terrassée rend la proie qu'elle achevait de dévorer et d'anéantir. *Lazare, veni foras !* « Lazare, sortez » *Et statim prodiit qui fuerat mortuus.* Voilà Dieu ! Partout nous retrouvons ce *statim*, cet

[1] « .... Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours ; mais c'est à cause de ce peuple qui m'entoure que j'ai parlé, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. »

« aussitôt » divin. Quand le Dieu créateur, penché sur l'immobile abîme du néant, a dit le grand mot : *fiat!* tout jaillit, tout apparaît, tout s'organise, tout est parfait. Quand le Dieu Rédempteur, penché sur la tombe de l'homme, a jeté aux profondeurs du sépulcre la grande parole qui l'ébranle tout entier : *Statim prodiit qui mortuus fuerat.*

« Lazare, sortez ! » Les prophètes avaient ressuscité quelques morts ; mais on n'avait pas encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que « le temps devait venir, et déjà il était venu, disait le Sauveur, que ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront, recevront la vie. » Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare se fera un jour pour tous les hommes. Lazare sortit à l'instant, quoique « lié de bandelettes, » à peu près comme un enfant dans le berceau, « le visage enveloppé d'un linge : » un homme vivant ne pourrait se remuer en cet état ; cependant un mort se lève, et paraît, tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur[1]. »

« Jésus leur dit : déliez-le et le laissez aller. » On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on lui dit, ni où il avait été, ni comment il se trouvait : toutes questions superflues. Dieu, qui dès le moment de sa mort savait ce qu'il en voulait faire, avait tout réglé : il savait par où nous devaient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre Docteur savait tout et avait tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties[2].

[1] Bossuet, *Méditat.* — [2] Bossuet, *Méditat.*

« Déliez-le et le laissez aller. » C'est à la foule, c'est aux juifs, ses envieux et ses mortels ennemis, que Jésus-Christ s'adresse : c'est à eux à voir Lazare de tout près, à le toucher, à le « délier, » à se convaincre par la plus attentive expérience qu'il est aussi vivant qu'ils l'avaient vu mort, corrompu, pourri. Ni Jésus, ni ses disciples, ni aucun de ses amis ne s'approchent de Lazare : les ennemis seuls sont invités à constater le miracle ; ce sont là les plus irrécusables témoins. Témoignage si puissant, si invincible, argument si écrasant, preuve si désespérante pour les négations de la haine, que les pharisiens songeront bien à faire mourir Lazare, mais ne songeront pas à nier sa résurrection, ni à l'attribuer à quelque supercherie ou à quelque vain prestige.

2. Laissons ces orgueilleux à leur stupéfaction et à leur dépit, laissons Marthe et Marie à l'ivresse de leur joie et aux transports de leur reconnaissance : tournons notre méditation vers les significations grandioses de ce magnifique miracle.

Nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, cette scène est l'histoire dramatisée de la Rédemption. Ce tombeau, ce Lazare, cette pourriture, c'est, pour ainsi parler, le genre humain tout entier mis sous nos yeux. Ce sépulcre, c'est l'immense sépulcre où les générations dorment leur sommeil séculaire, attendant cette heure dont le Christ Rédempteur disait : « l'heure doit venir, et elle est venue, que les morts qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et tous ceux qui l'entendront, vivront. » Cette heure « est venue. » Le Fils de Dieu descend du ciel, prononçant ces ineffables paroles : « Lazare, notre ami, dort, mais je vais le tirer de son sommeil. » La résurrection commencée dans la

vie de la grâce se consommera au dernier jour dans la résurrection à la vie éternelle. C'est la scène dernière dont nous entendons parler ici. La grande voix de Jésus-Christ, c'est ce grand cri, c'est cette clameur immense, cette voix puissante de la trompette, qui sert de signal à la résurrection de tout le genre humain couché depuis les siècles dans le tombeau : *au signal donné, au cri de l'Archange, au son de la trompette de Dieu*[1]. La circonstance d'une identique instantanéité achève de rendre frappante la similitude entre les deux événements. Pour Lazare : *Statim prodiit qui fuerat mortuus,* « celui qui avait été mort se leva aussitôt. » Pour le mort du dernier jour, le genre humain, le Lazare du dernier miracle, *in ictu oculi*, dit l'Apôtre ; sa résurrection se fera *en un clin d'œil*. Lazare, plein de vie, sort du sépulcre, et est délié des bandelettes, dépouillé de son suaire et débarrassé de son linceul. Rendue à une vie immortelle, sortie des profondeurs de sa tombe, l'humanité est pour toujours exempte des liens de la mortalité et des empêchements d'une chair infirme et grossière. « La mort sera absorbée par la vie[2]. » « Déliée » pour toujours des misères de cette vie, elle ressuscite à la « rédemption de son corps » et à la glorieuse « liberté des enfants de Dieu. »

[1] I Thessal., IV. — [2] Vox ista magna : *Lazare, veni foras!* repræsentativa est illius magnæ vocis quæ erit in communi resurrectione per quam omnes de monumentis resuscitabuntur. Matth., XXV : « Media nocte, clamor factus est, etc., » Clamat, inquam, dicens : *Lazare, veni foras!* Quem ideo ex proprio nomine vocat, quia tanta erat virtus vocis ejus quod pariter omnes mortui cogerentur exire, nisi per expressionem nominis virtutem suam ad unam determinasset. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 6.)

Mais cette scène de Lazare de Béthanie, l'Esprit-Saint la destine à un autre emploi encore et lui donne une autre signification : elle dramatise deux autres œuvres de Dieu, l'une générale, l'autre particulière; l'une qui s'applique à l'humanité déchue tout entière, telle que la trouva le Verbe incarné en venant en ce monde, l'autre qui regarde chaque âme pécheresse en particulier telle que la trouve, pour la ressusciter à la vie de la grâce, la miséricorde du Rédempteur. Car, suivant la belle pensée d'un orateur, après avoir visité, guéri, ressuscité l'humanité entière, Dieu refait pour chaque âme les œuvres de grâce et de résurrection accomplies autrefois pour tous. Dieu est venu placer devant l'humanité sa personne, sa parole, ses actes, sa vie, et de peur que ce ne fût pas encore assez, il est mort sous ses yeux, crucifié de sa main. Cela fait pour tous, il s'en est armé contre chacun ; il poursuit l'humanité âme par âme, jour par jour[1]. Après avoir, penché sur le sépulcre où gisait le genre humain, crié à ce mort durant les jours de sa vie mortelle : *Lazare, sortez !* il redit cette parole en chaque âme. Après avoir ressuscité le monde du tombeau de l'idolâtrie, il ressuscite chaque pécheur qui l'écoute des profondeurs de sa perdition.

Trois mots remplissent l'histoire entière de la conversion du monde par l'Évangile, tout se résume dans une triple phase que parcourt le genre humain de sa dégradation aux splendeurs de la vie divine que Jésus-Christ lui apporte : une tombe, une résurrection, une gloire éternelle. Quand Jésus-Christ vint au monde, il trouva tout dans la dissolution de la mort et l'infection du sépulcre, tout écrasé sous la pierre du péché et de la

[1] Lacordaire.

déchéance. A ce cadavre, il jeta son cri de résurrection : *veni foras!* C'est le cri unique, perpétuel, éclatant des Apôtres au milieu du monde, au milieu du Judaïsme comme de la Gentilité. A peine ce cri est-il entendu, que les âmes sortent par milliers de leurs tombes, *statim prodiit qui fuerat mortuus ;* elles vivent, elles agissent, elles forment ce puissant et splendide royaume des âmes qu'on nomme l'Église catholique : le grand miracle de la puissance divine est accompli, l'immense famille des saints et des élus de Dieu est debout : *statim prodiit.* Mais ce ne sont là encore que les jours de la grâce; l'humanité ressuscitée à la vie de la grâce, ne l'est pas encore à la vie de la gloire, la mortalité avec ses entraves, les pénalités et les misères de l'exil nous tiennent encore enchaînés ; le Lazare est sorti du tombeau, mais « lié aux pieds et aux mains de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire ; » la concupiscence nous enveloppe, les passions nous circonviennent, la chair comprime incessamment les plus magnanimes essors de notre âme, le voile du mystère est sur nos yeux, le suaire des choses terrestres nous recouvre. Vient l'heure où, complétant son miracle, mettant la dernière perfection à son œuvre en nous, Jésus dit : « Déliez-le et le laissez aller. » La miséricordieuse main du trépas exécute l'ordre, nous dépouille « des bandelettes et du suaire, » arrache tous les liens de la mortalité, ouvre vers l'éternité un chemin libre de tout obstacle. Pendant que l'Église dit de sa voix maternelle : *Proficiscere, anima christiana!* l'âme prend son vol et « se rend à son éternité. » C'est l'Élu qui, dépouillé « du corps de mort, « admis enfin à la liberté des enfants de Dieu, jouit près de son Père, dans son royaume, pour une éternité, de la plénitude de la liberté, de la gloire,

de la vie. Il soupirait dans l'exil : *j'aspire à être délié pour m'en aller vivre avec le Christ*[1]. Cette heure bénie est venue : il est « délié, » et il « va » au Christ, à la béatitude éternelle, à l'éternel triomphe [2].

Il est une autre réalité touchante et divine, dont la résurrection de Lazare avec ses diverses circonstances est une frappante prophétie : C'est toute l'histoire de l'âme au saint tribunal de la pénitence [3]. L'âme est là dans le sépulcre du péché, dans la mort et la corruption de ses crimes ; le sépulcre cache bien des hontes, la pierre scelle bien des infamies, *fœtet !* Mais Jésus aime encore le pécheur : il prête une oreille attentive et il ouvre son cœur, quand le pécheur vient lui dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Il l'appelle son ami : *notre ami dort*, dit-il, il sommeille dans sa vie d'indifférence et d'oubli, il gît dans ses habitudes mauvaises et dans le sépulcre de ses passions ; *mais j'irai et je le ferai sortir de son sommeil.* Remarquons ce mot *vado... ut excitem ;* qu'il est juste ! que c'est bien là le travail de la grâce, sa première touche dans une âme

1 Philipp. — 2 Datur per hoc intelligi quod Christus vocat foras peccatores exire de conversatione peccati. Prodit peccator quando exit pœnitendo a consuetudine peccati ad statum justitiæ. Qui tamen habet manus ligatas institis, id est carnalibus concupiscentiis, quia adhuc in corpore constituti, alieni a molestiis esse non possunt etiam a peccatis resurgentes. Quod autem facies ejus sudario tecta erat, hoc est quod in hac vita plenam cognitionem Dei habere non possumus. Et ideo solvere eum jubet et abire : quia post hanc vitam auferentur a peccato surgentibus omnia velamina, ut Deum facie ad faciem contemplentur. Tunc enim solvetur corruptibilitas corporis quæ est quasi quoddam vinculum ligans et aggravans animam. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. XI, lec. 6.) — 3 Alius modus est prodeundi per confessionem.

qu'elle va ressusciter. *Excitem.* Voilà l'âme mystérieusement remuée, excitée, poussée par des désirs purs et célestes, émue de vivifiants repentirs, assombrie par de divines tristesses, attirée par de suaves douceurs. Elle est morte encore, mais on pressent l'approche de Jésus et le réveil de la vie. Enfin la voix divine, l'irrésistible parole est dite, le miracle s'opère, le pécheur est converti, Lazare sort de son tombeau. *Lazare, veni foras. Prodiit,* dit le texte, « Lazare sortit. » Ressusciter, c'est sortir, c'est se montrer au grand jour, c'est découvrir au prêtre les secrets de la tombe, le faire pénétrer dans les infectes profondeurs d'une conscience souillée. L'œuvre est faite : Lazare « est sorti.» Reste à le « délier » : Jésus-Christ, à qui seul il appartient de ressusciter, s'est, pour l'absolution, substitué des ministres auxquels il a dit : « tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » C'est à eux qu'il donne le pouvoir et l'ordre d'absoudre les pécheurs, les Lazare, que sa puissance rappelle du sépulcre et auxquels sa grâce rend la vie : *Jésus leur dit: déliez-le.*

CHAPITRE DOUZIÈME

JÉSUS, MÉDECIN CHARITABLE

Nous ne pouvons, quand nous parlons des œuvres de Jésus-Christ, taire ses plus miséricordieuses et ses plus continuelles, les guérisons « de toute maladie et de toute infirmité. » Mais ce sujet même, en même temps qu'il nous attire par ses charmes et la richesse de ses enseignements, nous désespère par son immensité. C'est là, suivant la belle expression de saint Jean Chrysostome, « un océan sans limite, » où il est téméraire de s'engager, et d'où il est comme impossible, une fois engagé, de sortir. Nous ne pouvons, dans cet ouvrage que nous avons rendu court pour le faire plus utile, commenter toutes les guérisons opérées par Jésus, notre céleste et charitable médecin : nous nous occuperons de quelques-unes, les commentant avec brièveté, sur les textes du Docteur Angélique.

I

LE LÉPREUX

Dans ce miracle contemplons l'état de ce malheureux, étudions les détails de sa guérison, recueillons la précieuse instruction qui la suit

I. — Le lépreux est la personnification du pécheur devenu public et scandaleux. Ce n'est plus dans cet homme un mal caché, des plaies secrètes, des fautes honteuses d'elles-mêmes et se dérobant dans les replis d'une conscience sensible encore et tourmentée de remords : c'est le vice étalé au dehors, se faisant jour par tous les sens, dans toutes les paroles, dans la conduite entière, et couvrant le pécheur de sa hideuse universalité : *plenus lepra.*

Mais si l'Évangile nous fait apparaître le pécheur sous sa honteuse lèpre, il nous le montre à cette heure bénie, où, fatigué de son mal et soupirant après la santé spirituelle, il songe à Jésus-Christ, il vient à lui, il le reconnaît comme son unique espérance, et l'adore comme son Sauveur et son Dieu. Qu'il est admirable ce lépreux de l'Évangile[1] ! Quelles vues sublimes sur Jésus-Christ ! quelles parfaites dispositions de l'âme ! Voyez son *humilité* profonde : *videns Jesum genuflexo adorabat.* Combien qui voient Jésus, le connaissent, « ont été instruits du don de Dieu, » et restent orgueilleusement debout devant lui, sans fléchir l'intelligence à sa parole, ni la volonté à

[1] Matth., VIII.

son commandement, ni le cœur à son amour. L'humilité est mère de la foi : s'étant humilié, le lépreux confesse; il adore, il pénètre d'un essor sublime dans les dernières profondeurs du mystère de l'Incarnation ; sous la frêle enveloppe de la mortalité, il aperçoit la nature divine avec ses splendeurs et ses puissances; sous l'apparence de l'homme, il contemple la majesté de Dieu, et reconnaît ainsi dans sa réalité ineffable *le grand Sacrement qui a apparu dans la chair*. « Et s'étant mis à genoux, il adorait. » Il accomplissait sur la terre, au sein de l'infirmité et de la misère, ce que Dieu avait ordonné à ses anges au milieu des éternelles splendeurs : *Et cum iterum introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : et adorent eum omnes angeli Dei.* Pour le lépreux, Jésus-Christ est le Maître absolu de la nature, le Dominateur, la Volonté souveraine, à laquelle rien ne résiste, mais tout obéit en s'inclinant. Qu'il veuille, tout sera fait ! Voilà Dieu sous l'un de ses plus majestueux aspects : le Dieu de la création, « qui dit une parole, et tout est fait; qui envoie un ordre et tout est créé. » L'ordre même n'est pas nécessaire, le simple *fiat* de la volonté suffit : Dieu *veut* et tout est créé *: si vis, potes.*

A l'expression d'une humilité et d'une foi admirables, le lépreux joint la plus admirable prière. Quelle est la plus sublime et la plus touchante manière de prier? Montrer sa détresse, exposer sa misère, faire toucher sa plaie vive, et parler de ses douleurs, puis en appeler de sa souffrance et de ses besoins au cœur d'un ami et d'un père : voilà la prière la plus excellente et le plus infaillible moyen d'obtenir de Dieu toute grâce. Le lépreux se montre, il tombe aux pieds du bon Maître, il laisse parler sa misère, il reconnaît en Jésus la puissance qui peut tout guérir et la bonté qui le voudra ;

puis il attend en confiance, assuré du cœur auquel il se confie : *Domine, si vis, potes me mundare.* Remarquons encore ce qu'a de sage et de retenu cette formule de prière. D'autres prient avec une sorte d'impétuosité ; ils font violence ; il leur faut à tout prix ce que leurs désirs réclament et ce dont leur détresse a besoin. Le lépreux a une façon plus respectueuse et plus prudente de prier. Il expose assurément son désir dans sa vivacité extrême, mais l'amour de la santé et de la vie ne lui voile pas un bien plus précieux, un devoir plus haut encore, celui d' accomplir la volonté de Dieu. Revenir à la santé est douce et grande chose sans doute, mais accomplir la volonté divine est plus grand et plus doux encore : *Domine, si vis.* O perfection merveilleuse en cet homme ! Il aspire à la vie de tout l'élan impétueux de la nature, mais cet élan se brise à la volonté divine, et le malade s'en remet avec une soumission magnanime au bon vouloir de son Dieu. Il s'élève d'un coup au sommet de la perfection chrétienne ainsi indiqué par saint Paul : *Probetis quæ sit voluntas Dei bona, et benepla·ens et perfecta.*

II. — Tout est remarquable dans la guérison de ce pauvre malade, homme d'une si grande humilité et d'une si admirable foi : l'action de Jésus comme ses paroles.

Jésus qui d'un acte de sa volonté le pouvait guérir, le touche néanmoins de la main : *Et Jésus ayant pitié de lui, étendit la main et le toucha.* Tout est divinement mesuré dans les œuvres de Jésus-Christ, rien n'y est sans but, rien n'y va au hasard : à nous d'en rechercher les mystères et les profondeurs. Par cet acte d'étendre

la main vers le lépreux et de toucher ses plaies malfaisantes et contagieuses, Jésus-Christ manifeste sa souveraine autorité et sa surhumaine puissance. L'homme, au lieu de communiqner la santé et la vie par ce contact, recevrait pour lui-même l'impression du mal : l'Homme-Dieu ne touche pas seulement sans danger la plaie venimeuse du lépreux, mais encore, au lieu d'en recevoir la souillure il lui communique sa propre pureté : *mundata est lepra.* C'est de plus le Législateur suprême que nous avons devant les yeux : lui qui dictait à Moïse sa loi provisoire, mais qui s'en montre le supérieur et le Maître souverain. Le plus ordinairement il l'observe, mais parfois, comme ici, il affecte, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'enfreindre, afin d'en faire pressentir la prochaine abrogation. En troisième lieu, le geste uni aux paroles et suivi de l'effet immédiat de la purification du lépreux nous offre une image saisissante du sacrement chrétien. Une vertu invisible opérant au moyen d'un intermédiaire visible, la grâce s'incarnant, pour ainsi parler, dans un signe, et, comme le Dieu fait homme dont elle émane, *agissant corporellement :* tel est dans sa plus générale définition le sacrement chrétien. Jésus-Christ l'institue et lui donne toute son efficacité : un signe sensible manifeste la grâce invisible : l'effet suit immédiatement l'application des paroles à la matière, l'homme est guéri, transfiguré, déifié, par cette merveilleuse puissance : voilà « l'inénarrable don de Dieu, » la source intarissable de la vie divine et le foyer de nos éternelles splendeurs. La guérison du lépreux nous retrace ainsi dans ses parties diverses le sacrement de la loi nouvelle et l'inaugure selon sa définition entière. C'est Jésus-Christ qui opère, et, quand il touche le lépreux *une vertu sort de lui.* Jésus-

Christ touche et parle, et il parle au moment même où il touche le malade, et l'effet produit par l'attouchement et la parole est signifié par les mots que prononce Jésus : *Et Jésus étendit la main, et le touchant, dit : je le veux, sois purifié. Et quand il eut parlé, aussitôt la lèpre le quitta, et il fut purifié*[1].

Prenons garde aux paroles de Jésus-Christ et n'en laissons pas échapper les enseignements et les mystères. *Volo, mundare* : « je le veux, sois guéri. » Jésus répond à la foi du lépreux et la confirme. Cet homme, dans un acte de foi admirable, avait confessé un Dieu dans Celui qu'il voyait enveloppé des infirmités de la chair : Jésus-Christ se montre Dieu, et Dieu selon l'idée précise que s'en était faite le malade. Le lépreux avait dit : *si vis :* « si vous le voulez : » Jésus répond tout aussitôt : *volo ;* « je le veux ; » et tout aussitôt sa parole souveraine est suivie de son effet, *et mundata est lepra.*

Trois dogmes des plus essentiels et des plus profonds sont établis ici. Et d'abord la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ. L'homme ne cessa de manifester des défiances et des inquiétudes au sujet de cette réalité ineffable : Dieu chez lui ! et non-seulement chez lui, mais Dieu *amoindri, abrégé, Verbum breviatum*, Dieu descendu à la faiblesse et au néant de l'homme, « Dieu anéanti, » « Dieu fait homme, » « Dieu fait esclave, « Dieu ayant dans l'humanité sa racine et sa lignée, *patres ex quibus*

[1] Tetigit ut daret doctrinam de virtute quæ est in Sacramentis : quia non solum requiritur tactus sed verba : quia cum accedit verbum ad elementum, fit sacramentum. — Et per hoc excluslt tres errores quando tetigit. Ostendit enim corpus verum contra Manichæos. Quod dicit : « volo, » contra Apollinarem. Per hoc quod est « mundare, » ostendit Deum verum contra Photinum. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VIII.)

Christus secundum carnem, Dieu nommant les hommes « ses frères, » habitant leurs demeures, s'asseyant à leur foyer, partageant leur table, éprouvant leurs besoins, sentant leurs défaillances, en un mot, « partageant tout avec eux sauf le péché : » Voilà ce que l'homme eut une incroyable peine à croire et à confesser ; voilà ce qu'après dix-huit siècles de christianisme les intelligences n'acceptent encore qu'avec stupeur, toujours prêtes à crier dans le trouble et l'épouvante de la tempête : *Phantasma est !* A cette disposition fatale, qui suffisait seule à renverser tout le christianisme, Jésus-Christ opposa une patience invincible à se montrer dans la vérité de sa chair et l'ineffable réalité de l'union hypostatique, c'est-à-dire un Dieu *agissant corporellement* au milieu du monde. La même préoccupation et le même profond conseil apparaissent ici. D'un acte de sa volonté il pouvait guérir le lépreux : il le touche et emploie sa chair sacrée comme intermédiaire et comme conductrice de sa divine puissance : *tangens eum*, » il le toucha. » Le second dogme aussi important que celui qui précède, c'est, en Jésus-Christ, la réalité de l'âme humaine. De perfides hérésies la devaient nier, « dénouant ainsi le Christ, » faisant de lui un Christ amoindri et tronqué. Jésus prend les devants et en toute occasion affirme l'existence en lui de l'âme humaine, et il en montre les plus essentielles opérations. *Volo*, dit-il, « je veux. » Démontrer en Jésus-Christ la réalité de la nature humaine n'est que la moitié de l'œuvre : l'humanité ne nous serait d'aucun secours si elle n'était hypostatiquement unie à la divinité. Cette divinité, et l'union hypostatique de l'humanité avec elle, un dernier mot la démontre. *Mundare*, « sois purifié ; » *et mundatus est*, « et il fut purifié. » La chair de l'homme

pouvait seule *toucher* le malade ; c'était une opération de l'âme humaine que de dire : *je veux*, mais guérir instantanément le lépreux, d'un seul acte de volonté, d'un seul geste, d'une seule parole, ne pouvait être l'effet que de la seule puissance d'un Dieu.

III. — L'instruction que Jésus-Christ donne au lépreux doit à son tour attirer toute notre attention. Jésus enjoint deux choses au lépreux purifié. D'abord le silence. Pourquoi le silence ? Reconnaissons ici le doux et humble Sauveur dont Isaïe avait prophétisé : « Voici mon serviteur... Il ne criera pas : sa voix ne s'entendra pas au dehors : il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas la mèche fumant encore. » Le roseau froissé et la mèche noircie et fumeuse, c'était le pharisien et le scribe, dévorés d'envie contre le grand Docteur et le divin Thaumaturge. Jésus ménage ces sombres et farouches esprits, il épargne ces furieux, en leur enlevant le dépit de voir sa puissance exaltée, et d'entendre ses louanges proclamées par une foule reconnaissante. Après cette recommandation du silence, *Jésus le renvoya aussitôt, le menaça et lui dit : garde-toi de rien dire à personne.* Ce silence devenait notre enseignement. Que notre orgueil est ardent à proclamer nos vertus et nos bonnes œuvres ! Que notre vanité est ingénieuse à se trouver des hérauts, et à se ménager des louanges ! Chrétien, imite ton Dieu. « Il a passé faisant le bien, » il a multiplié les merveilles, en voici une des plus belles : Jésus veut le silence, Jésus va, pour l'obtenir, jusqu'à menacer. Fuyons les louanges, détestons les flatteurs ; que notre main gauche ignore ce que notre droite fait de bien. Que les prêtres,

que les prédicateurs, que tous ceux que leurs ministères exposent le plus aux regards et aux applaudissements du monde recueillent plus soigneusement cet exemple du Sauveur. Quand l'approbation et la flatterie se font jour, quand la vanité s'approche et commence à s'insinuer, disons avec force et menace : *vide nemini dixeris,* « prends garde d'en rien dire à personne. »

Le second commandement que Jésus fait au lépreux est de se montrer aux prêtres et de donner une offrande. « Va, montre-toi au prince des prêtres et présente pour ta guérison l'offrande que Moïse a ordonnée : » le texte ajoute : *in testimonium illis*, « en témoignage contre eux. » Qu'est-ce à dire ? Quel témoignage faut-il rendre contre eux ? Va, dit Jésus-Christ, va leur montrer que ce que Moïse réglait et ordonnait dans sa loi figurative me regardait et trouve en moi son accomplissement et sa réalité. Va leur témoiguer de ma puissance divine, et que je suis bien le Sauveur tant de fois annoncé dans leur loi. Va enfin, et témoigne contre eux de leur obstination à ne me pas reconnaître et à ne me pas recevoir. Ils voient mes œuvres, ils savent que ces œuvres divines je les accomplis toutes en signe irréfutable de ma divinité. Ils voient les œuvres et ils en méconnaissent l'auteur par la plus déraisonnable inconséquence et la plus impie négation.

La figure complète la lettre. Le lépreux devant les prêtres est une frappante image du pécheur déjà intérieurement converti par la grâce et allant chercher au tribunal sacré *la parole de réconciliation* qui mettra le sceau à sa renaissance et à son salut. Le pécheur *se montre* au prêtre : il met à nu dans toute leur lividité hideuse ses plaies les plus envenimées et les plus mortelles. C'est la première et indispensable condition

posée par Dieu pour le retour à la santé et à la vie : *ostende te principi sacerdotum.* L'hérésie, qui trouve incommode cette démarche et douloureuse cette confession, ne veut pas de cette prescription du Sauveur. Que le pécheur traite directement avec son Dieu de sa rentrée en grâce : n'est-ce pas plus noble et plus saint ? Non, hérésie menteuse, éternelle corruptrice de la parole de Dieu, non, le pécheur doit « se montrer aux prêtres, » car il est écrit que c'est « en *nous* que le mot de la réconciliation a été déposé, » *posuit in nobis verbum reconciliationis;* c'est nous, prêtres de Jésus-Christ, qui lions et qui délions, qui retenons et qui remettons les péchés. Sans doute c'est Jésus-Christ seul qui absout par nous et en nous, comme c'est Jésus-Christ seul qui purifia le lépreux. Mais les prêtres confirment la sentence de leur Maître et appliquent visiblement son invisible absolution : *ostende te principi sacerdotum.* A la confession qui dévoile au prêtre l'état de la conscience, doit s'ajouter la satisfaction qui expie et répare. C'est là l'offrande du lépreux : « présente une offrande pour ta guérison, » *offer pro emendatione tua munus.* Enfin ni la confession ni la satisfaction ne serviraient au pécheur rentré en grâce et purifié de la lèpre infamante de ses crimes, si le changement de vie ne le maintenait fermement dans la réconciliation et ne le fixait dans la voie du salut. « Ayant été ainsi justifiés, dit l'Apôtre, gardons la paix avec Dieu : *justificati ex fide pacem habeamus ad Deum*, ne brisons pas les liens sacrés que la pénitence a si heureusement renoués ; ne recommençons plus nos rébellions, et avec elles notre triste vie de séparation, de malédiction, de perdition. Et que faire pour conserver l'amitié recouvrée et le salut rendu ? Une seule chose mais absolument indispensable : garder

les préceptes, observer les commandements. Aussi Jésus-Christ ajoute-t-il : *quod præcepit :* « offre... ce qui est prescrit, » donne à ton Dieu l'offrande qu'il réclame de toi et la seule à laquelle il reconnaîtra la sincérité de ta conversion, et la valeur de ton amour. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. »

II

LA BELLE-MÈRE DE PIERRE

Jésus-Christ, le Sauveur de tous, l'ami et le consolateur de tous, « riche envers tous » de compassion et de bienfaits, Jésus-Christ a néanmoins des choix du cœur et de divines préférences. Souvent nous le retrouvons à Béthanie dans la demeure si pieusement hospitalière de Marthe, de Marie et de Lazare « qu'il aimait. » Jésus, qui n'a que faire du faste et de l'opulence, aime la simplicité et la médiocrité, il recherche les petits, il converse avec les humbles ; ce sont là les privilégiés de Jésus. Mais entre tous, ses apôtres, « ses autres lui-même, » tenaient la plus large place dans sa divine amitié. Il n'entrera pas chez le centurion ; il laissera la demeure opulente de l'officier du roi, mais il entre chez Pierre, il franchit avec délices ce seuil pauvre où une malade réclame sa commisération et sa puissance. *Socrus Simonis tenebatur magnis febribus.* Touchant spectacle ! Jésus à ce chevet d'une pauvre malade, lui adressant ses questions affectueuses, lui donnant les plus suaves consolations, lui manifestant la plus amicale

sollicitude ! Mais de hauts mystères grandissent et élèvent cette ravissante scène. Jésus-Christ est chez lui dans la maison de Pierre. Il ne la doit plus quitter : il y habite « jusqu'à la consommation des siècles ; » il y apporte la force, la santé, la vie ; il y maintient ces salutaires influences qui « guérissent toute infirmité. » L'Église, à ses jours d'épreuve et de deuil, pourra voir une partie des siens abattus sur la couche de leurs péchés, et brûlés par la fièvre des vices et des passions, *tenebatur magnis febribus :* mais Jésus-Christ est dans l'Église ; il veille aux maladies qui travaillent ses enfants et assombrissent son existence ; il ne laissera pas la mort envahir celle qu'il aime, ni « les puissances de l'enfer prévaloir, » ni d'irrémédiables maux s'accumuler.

Contemplons la malade. Qu'est-elle ? Ah ! c'est l'humanité entière, en proie aux fièvres qui la dévorent : *tenebatur magnis febribus.* La fièvre, c'est le mal aux insatiables ardeurs. Cette malade brûlée de la fièvre, c'est la nature déchue dévorée par ses brûlantes convoitises, se jetant sur toutes les pâtures, jusqu'aux plus immondes, jusqu'aux plus mortelles, voulant jouir de tout et toujours, et ne ressentant jamais la paix et le contentement de la satiété. « La nature humaine veut être heureuse ; elle ne veut avoir ni faim ni soif : elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue ; et cela qu'est-ce autre chose, sinon être heureuse ? Voilà ce que veut la nature humaine : voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens : elle a soif des plaisirs des sens, elle veut exceller, elle a soif des honneurs du monde : pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses : sa soif est insatiable, elle demande toujours et ne dit

jamais : c'est assez : toujours plus et toujours plus[1] ! » Voilà la nature humaine en proie à sa « violente fièvre, » *magnis febribus*. La fièvre est, en second lieu, un mal qui ronge, qui dévore, qui épuise. L'homme meurt dévoré par ses convoitises, rongé par ses vices, exténué par ses passions. Cette fièvre dévore d'abord la plus noble et la plus précieuse partie de lui-même, son intelligence, son cœur, sa volonté ; elle étend ensuite ses ravages sur la chair elle-même qui succombe bientôt aux excès qu'on lui fait commettre et qui périt sous les ruines qu'on lui fait accumuler. La fièvre est en troisième lieu le mal de l'épuisement et de la prostration[2]. L'ardeur une fois tombée, l'exaltation éteinte, la force et la vigueur factices une fois évanouies, reste l'accablement profond, l'épuisement général, et l'effrayante impuissance. Voilà l'homme tel que le font les passions : une ruine douloureuse trempée de sang et de boue ! « L'homme a-t-il trouvé dans cette voie la félicité qu'il y cherchait? L'humanité abreuvée de passions est-elle contente d'elle-même ?..... Ah ! les terribles stigmates des passions sont visibles partout ! Faut-il des raisonnements là où le regard est assiégé de palpitantes réalités ? Vous ne voyez pas seulement vos maux, vous en voyez la cause : ç'a été l'une des volontés de Dieu que la cause se révélât sous le phénomène qu'elle produit. Regardez donc. Qui est ce jeune homme? D'où vient que son regard est terne, ses joues sans couleur et creusées, ses lèvres tristes, sa tête morne ? La jeunesse est le printemps de la beauté ; Dieu, qui est toujours jeune parce qu'il est toujours beau, a voulu dans nos premières années nous donner quelque chose

[1] Bossuet, *Méditat.* — [2] D. Thom. *Comment. in Matth.*

de la physionomie de son éternité. Le front du jeune homme est le resplendissement du front de Dieu, et il est impossible de voir une âme vierge sur un visage pur sans être ému d'une sympathie qui contient de la tendresse et du respect. Or ce don si grand, ce don qui précède le mérite, mais non pas l'innocence, Dieu l'ôte à qui en abuse dans de précoces passions que je ne veux plus même nommer. Le vice s'imprime sur cette chair brillante qui touchait le cœur; il y trace des plis honteux, des rides prématurées et accusatrices, je ne sais quoi de caduc qui n'est pas le signe du temps ni des méditations de l'homme voué à d'austères devoirs, mais l'indice certain d'une dépravation qui a passé en dévastant. Le sillon gagne avec l'opprobre, et l'on voit ces ombres apparaître parmi nous, transparentes et vides comme si déjà le jugement dernier les avait atteintes, et les présentait sans voile au mépris de la terre et du ciel. Ainsi en est-il de toutes nos passions : chacune a son châtiment terrestre et révélateur, destiné à nous apprendre que leur route est fausse, et que la félicité n'est pas au terme des joies qu'elles nous causent. Si la volupté tue la jeunesse et la vie, le jeu renverse au milieu d'atroces angoisses les fortunes les plus assurées ; l'ivresse, à force de donner des secousses à la raison, dégrade l'intelligence dont elle est le premier flambeau et l'approche d'un hébêtement que dédaignerait l'animalité. L'orgueil, que l'on croirait plus froid, a cependant des orages cachés sous ses glaces, comme ces mers du pôle, où les vents peut-être ont moins de prise et d'action, mais qui, à des moments donnés, dissolvent leurs masses inertes et semblent annoncer au monde l'écroulement de ses bases. Les haines et les vengeances couvent dans l'orgueil

mécontent, et l'ambition trompée a des saisissements douloureux qui navrent jusqu'à la mort les hommes tombés. Ce sont là nos spectacles de tous les jours au dedans et au dehors de nous. Notre âme en est le premier théâtre, le monde nous le présente agrandi, et l'histoire, fidèle aux ordres de Dieu, écrit sur les ruines de Tyr et de Babylone les désolations du passé et les menaces de l'avenir [1]. »

Tel est le terme fatal où nous font aboutir nos passions : telles sont les trois phases qu'elles parcourent : l'effervescence, l'épuisement, la mort : *finis illorum mors.* Ainsi finissent à la fois les individus et les peuples ; « on sème dans la chair : de la chair on moissonne la corruption. » Et quel Sauveur se présente à l'humanité « dévorée de ces violentes fièvres, » *tenebatur magnis febribus ?* Des sages lui sont venus qui, dans d'éloquentes pages lui ont parlé de vertus : elle a ri de ses sages, s'est ensevelie de plus en plus dans ses crimes, et ces sages eux-mêmes, sublimes parleurs de vertus, l'ont dirigée dans la voie de ses passions et se sont souillés de vices plus immondes : *ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis..... Semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam... contumeliosos, superbos, elatos...* La société se protége elle-même et protége la famille et l'individu derrière la forteresse des lois pénales : mais quelles lois résistent contre les entraînements des passions ? D'ailleurs si les lois humaines étreignent les passions quand leurs saillies causent de vastes ébranlements et de profonds désordres, quelle action ont-elles sur le double foyer où elles naissent et s'enflamment ; la dépravation de l'intelli-

[1] Lacordaire.

gence et la corruption de la volonté? Comme les sages, la société s'est trouvée faible et impuissante devant le choc terrible des passions, la fièvre qui ronge l'humanité déchue réclame de plus puissants secours et ne cède qu'à un traitement divin. Jésus vient à cette humanité : il la touche, il la soulève, il la guérit. Et elle à son tour s'attache à son Sauveur et se met à son service, *tetigit manum ejus ; et elevavit eam apprehensa manu ejus ; et continuo dimisit eam febris ; et ministrabat.* C'est, en quatre mots, toute l'histoire de notre Rédemption. Le Verbe vient dans le monde ; il nous *touche,* il s'unit à la chair, il se « fait chair. » Puis par sa parole, sa grâce, ses exemples, il nous soulève de notre couche de douleurs et de mort, et il chasse la fièvre qui nous dévore. Guérie par lui, l'humanité se met à sa suite, et lui voue à travers les siècles sa reconnaissance, son dévouement et son amour : *et ministrabat.*

III

LES DÉMONIAQUES DÉLIVRÉS

Ce miracle, opéré dans le pays des Géraséniens [1], nous déchire le voile qui nous cache l'existence et les malfaisantes interventions du monde diabolique. La perspective est à la fois sinistre et salutaire. Exposés que nous sommes continuellement à subir les assauts de ces implacables et furieux ennemis, il importe que nous les connaissions pour les éviter, les combattre et les haïr.

[1] Matth., VIII; Marc., V; Luc., VIII.

La suite du drame évangélique nous expose leurs ruses et leur perversité, leur faiblesse et leurs supplices, leur effrayante puissance quand nous nous livrons à eux.

I. — Dans la scène que nous déroulent les Synoptiques, deux victimes [1] s'offrent à nous, horriblement torturées. Ces démoniaques habitent les tombeaux, ils poussent des clameurs épouvantables, et nulle force n'est capable de les enchaîner. Cette révélation nous fait comprendre l'état de la société païenne avant Jésus-Christ. Les démons l'infestaient tout entière, « en étaient les princes et les conducteurs, » y avaient organisé leur culte, et maintenaient leurs adorateurs dans une terreur mystérieuse par les prestiges formidables dont ils les frappaient. Or, de tous les prestiges, les plus dangereux étaient ceux qui, ayant les sépulcres pour théâtres, poussaient les peuples terrifiés à ces sacrifices expiatoires offerts pour les morts, où le sang humain coulait à flots.

Tout est saisissant dans la peinture que l'Évangile nous trace des deux malheureuses victimes dont les démons se sont emparés et qu'ils torturent. Quels traits ! Et comme l'état du péché, autre et plus terrible possession, est mis à nu d'une façon formidable ! Ces furieux ne supportent plus les vêtements dont les autres font à la fois leur défense et leur ornement. Le pécheur a déchiré sa splendide parure ; il a dépouillé sa tunique divine, il a rejeté sa pourpre royale, il a

[1] Si saint Luc et saint Marc ne parlent que d'un seul démoniaque, tandis que saint Matthieu parle de deux, c'est qu'un seul attirait surtout l'attention par une situation plus affreuse.

perdu la grâce, et il se présente dans une nudité odieuse aux mépris de la terre et du ciel : *vestimento non induebatur*[1]. Ils n'habitent plus les demeures : la famille n'existe plus pour eux, et dans leur fureur ils ont délaissé le refuge et les douceurs de la maison paternelle. Voilà bien le pécheur, « il est étranger aux testaments ; il est hors de la vie de Dieu, il est sans Dieu, sans Christ, en ce monde, » il habite le désert ; son existence est stérile, son âme est vide, il est sans espérance et sans avenir : *neque in domo manebat.* Frappant détail ! Ce sont les tombeaux qu'ils choisissent de préférence, et où ils passent, dans les cris, les agitations furieuses et les saillies désordonnées, les jours et les nuits de leur misérable existence : *domicilium habebat in monumentis.* Le prophète ne fait-il pas entendre sur les pécheurs ce chant lugubre : « Ils ressemblent à ces blessés qui dorment au fond des sépulcres ? » Impossible aussi d'enchaîner ces démoniaques : *personne ne pouvait plus le lier même avec des chaînes.* Non, personne ! Dieu même échoue dans cette miséricordieuse tâche. Quels liens bénis il offre à l'homme, où l'homme doit, dans un apparent esclavage, trouver la véritable liberté ! A l'intelligence Dieu offre les salutaires entraves de la foi ; à la volonté celles de la vertu ; au cœur celles de l'amour. Mais l'homme s'irrite de ces liens célestes, et préfère les saillies brutales et désordonnées de sa vie vagabonde : il aime mieux périr de misère au fond d'un tombeau[2].

[1] Si tamen vestiti, non nudi inveniamur. Induite vos Christum. (B. Paul.) — [2] Habitabant dæmones in sepulcris. Isaï., xxxv : qui habitant in sepulcris, et in delubris idolorum dormiunt. — Ostenditur malitia dæmonum quantum ad sævitiam quam in

Nouveau mystère de perversité en Satan. Torturer ses victimes n'est que la première partie de son œuvre. La seconde est d'employer ces victimes elles-mêmes à la perte des autres hommes. Sa rage serait trop faiblement servie par le tourment d'un seul homme, il lui faut des multitudes de victimes ; et, comme ces féroces vainqueurs, il veut se voir entouré de ruines, inondé de sang, et réjoui par les clameurs déchirantes des blessés et des mourants. Le voulez-vous voir, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ézéchiel sous le nom de Pharaon roi d'Égypte ? Spectacle épouvantable ! Tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. « Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude ; là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivait ; là Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du Nord, et leurs princes et leurs capitaines et tous les autres qui sont nommés multitude immense, nombre innombrable ; » ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang : « Pharaon est au milieu qui voit tout ce carnage, et qui se console de ses pertes et de toute sa multitude tuée par le glaive. » Voilà Satan perdant les hommes les uns par les autres, accumulant ses victimes, et s'entourant avec une joie atroce de cadavres sanglants. Il est dit des démoniaques du pays de Gérare : *Sævi nimis, ita ut nemo posset transire per viam illam.* « Ils étaient furieux à ce point que personne n'osait passer par ce chemin. » « Malheur aux âmes qui passent par le chemin des pécheurs ! Malheur à celles qui les rencontrent, qui subissent leur contact, et vivent dans leur société ! « Le brisement et le malheur sont

homines exercent ; secundo quantum ad ; impatientiam ; tertio quantum ad nequitiam. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. VIII.

dans leur chemin, » comme disait d'eux le Psalmiste Comment s'est perdu ce jeune homme? Comment cette vierge si candide et si pure s'est-elle pervertie ? Comment ce malheureux s'est-il endurci dans l'impiété jusque sur sa couche dernière, et a-t-il fait de son dernier soupir une suprême malédiction? Tous ils ont passé par le chemin du pécheur scandaleux, tous ils sont tombés victimes des entraînements du vice enseigné par des lèvres empoisonnées et infernales. Le Psalmiste chantait : « Bienheureux l'homme qui ne s'est pas rendu dans l'assemblée des impies, et ne s'est pas arrêté dans le chemin des pécheurs, et ne s'est pas assis dans la chaire de pestilence ! »

Il n'est pas jusqu'au nom dont Satan se désigne ici qui ne nous doive saisir d'inquiétude et frapper de terreur. Satan s'appelle *légion :* car, dit-il, il est *un grand nombre.* « Jésus l'interrogea, disant : quel est ton nom? Et il répondit : Légion est mon nom, car nous sommes un grand nombre (car un grand nombre de démons étaient entrés dans cet homme). » Hélas ! tel sera donc aussi le pécheur que Satan possède, corrompt, et emploie ensuite à la corruption des autres : il s'appelle Légion ; il est « un grand nombre. » Une fois le démon entré et maître de cette intelligence, de ce cœur, de cette volonté, de ces actes : crimes sur crimes, perversités sur perversités ; « l'abîme appelle l'abîme, » c'est une innombrable légion de péchés qui remplissent tous les moments de la vie et préparent les foudres de la sentence éternelle. Il est encore *Légion* ce pécheur qui, non content de ses corruptions propres, y veut engloutir les autres, et qui, à l'instar de Satan lui-même, ne se donne pas de repos qu'il n'ait subjugué un grand nombre d'âmes innocentes, et ne se soit fait de tant de vertus souillées

et meurtries de hideux trophées. « Là gît Assur avec toute la multitude : Pharaon est au milieu, » *Ibi Assur et omnis multitudo ejus : in circuitu ejus sepulcra ejus ; omnes interfecti, et qui ceciderunt gladio... in medio interfectorum posuerunt cubile ejus.*

II. — Si terrible dans sa puissance, et tel qu'il nous apparait au sein de ses triomphes, Satan est néanmoins faible comme est le vaincu ou la bête blessée et captive. Dans la scène que nous parcourons, Satan, après nous avoir donné une idée terrible de sa force, en torturant sous nos yeux ses deux victimes, nous découvre la plaie mortelle qu'il a reçue, qui l'épuise, et par où toute sa vigueur s'échappe avec son sang. Si terrible, si maître, si tyran tout à l'heure, le voici plaintif et suppliant, le voici lui-même affreusement torturé.

Il demande grâce, il supplie. Mais sa prière est une véritable prière de démon, rusée et perverse. Terrifié devant Jésus, et sentant dans ce Juste une irrésistible puissance dont il ne peut affronter l'effort, il flatte, et en flattant il accuse et veut trouver la Justice suprême en délit d'injustice[1] ! Il flatte. « Dès qu'il aperçut Jésus de loin, il accourut, se prosterna devant lui, et l'adora. Puis, criant d'une voix forte, il dit : qu'ai-je à faire avec toi, Jésus, Fils du Très-Haut ?... je te supplie, je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas. » Il appelle Jésus, *Fils du Très-Haut ;* il ignore, il ne pénètre

[1] Quare hoc dicebant ? quia graviter puniebant homines : et audierunt quia Christus deberet eis potestatem amovere. Unde voluerunt dicere : Et si aliis nocuimus, tibi non nocuimus quare non debes nos gravare. (D.Thom *Comment. in Matth.*, cap. VIII)

le profond mystère du Verbe fait chair, mais il use de cette flatterie sacrilége qui avait si heureusement réussi auprès du premier homme : *vous serez comme des dieux*. A l'insinuation de la flatterie, il joint celle de la supplication humble et pressante : « Je te supplie, je t'adjure, au nom de Dieu, ne me tourmente pas ! » Mais quand Satan s'humilie il ne le fait jamais sans orgueil ; et lui qui se met aux pieds de Jésus dans sa supplication, se redresse et le domine dans une mise en accusation audacieuse et une revendication insensée d'indépendance. *Quid mihi et tibi?* « Qu'ai-je à faire avec toi ? » Son orgueil lui défend d'avouer sa défaite et le pouvoir souverain que Jésus a sur lui. Mais quoi ? Voici la sainteté même accusée d'injustice ! Satan ne tourmente pas Jésus, pourquoi Jésus tourmenterait-il Satan ? Notre hérésie libérale, qui prétend si haut à la liberté égale pour la vérié comme pour l'erreur, pour Satan comme pour Jésus-Christ, reconnaîtra-t-elle à ce trait qui est celui qui l'inspire ? De quel droit la vérité poursuivrait-elle l'erreur, quand l'erreur la laisse en paix ? Insensés, écoutez Satan demander à Jésus « ce qu'il y a de commun entre eux, » et « pourquoi Jésus le tourmente ? » Pourquoi Jésus poursuit et chasse Satan ? Pourquoi, sans le jamais laisser en repos, toujours il le *tourmente?* Parce qu'il est Satan, le mal, l'erreur, la séduction et la perte des âmes. Toutes les ruses et les finesses libérales ne prévaudront pas contre cette question de bon sens.

A côté de sa faiblesse, le démon dévoile sa torture. La torture du démon, c'est Jésus-Christ, c'est l'Incarnation, c'est la Rédemption, c'est la grâce, c'est l'Église : *venisti torquere nos?* Le but unique et la mission de Jésus-Christ et de l'Église ne sont-ils pas de tourmenter

Satan, en le chassant des âmes où il établissait son empire? Satan ne connaît pas de plus cuisante torture que de ne pouvoir perdre les âmes. Perdre les âmes lui est une affreuse consolation à ses intolérables souffrances ; et comme il sait que son temps est mesuré, et qu'après la fin du monde cette consolation lui sera enlevée, il en veut pleinement jouir jusque-là. C'est ce qui lui fait dire, quand Jésus lui arrache ses victimes, « qu'il le vient torturer avant le temps, » *venisti ante tempus torquere nos?* De là encore cette prière suppliante, « de ne le point chasser hors du pays, et de ne point lui ordonner d'aller dans l'abîme. » Cette dernière parole nous indique avec une sinistre précision l'état actuel du démon, et son état après la fin du monde et la consommation des élus. Jusqu'à la fin du monde le démon souffre sans doute les tourments de l'enfer, mais, comme une sorte de diversion à ses épouvantables souffrances, il tente les âmes et s'efforce de les associer à sa propre perdition : c'est là pour les esprits infernaux, rongés d'envie et remplis de méchanceté et de malice, une consolation et une sorte d'allégement. A la fin du monde, chassés de l'univers purifié et glorifié, ils seront enfermés dans « l'abîme, » et y passeront, sans diversion ni allégement, toute leur éternité à souffrir. Admirons, dans le pouvoir de Jésus sur les démons, notre heureuse délivrance. Chrétien, que peux-tu craindre de la bête féroce, si tu ne t'exposes toi-même volontairement à ses cruelles morsures? Elle est vaincue : elle est domptée : elle est enchaînée : elle est impuissante : Jésus-Christ son vainqueur la tient dans une absolue dépendance, il comprime ses mouvements, et enchaîne ses élans les plus impétueux. « Il est vrai que le démon a ses forces entières, mais Celui qui les lui a laissées pour

son supplice, lui a mis un frein dans les mâchoires et ne lui lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît et pour exercer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire s'étend bien loin, mais saint Augustin nous apprend que ce commandement lui tient lieu de peine. »

III. — A qui donc le démon est-il redoutable ? aux pécheurs qui se jettent volontairement sous sa puissance et subissent par pusillanimité et lâcheté ses impuissants pouvoirs. Et afin de ne nous pas laisser endormir dans une sécurité mortelle, Jésus-Christ dans la scène que nous contemplons a voulu nous donner une image et une représentation de sa formidable puissance. « Or il y avait non loin d'eux, vers la montagne, un grand troupeau de porcs qui paissaient. Les démons le prièrent donc de leur permettre d'entrer dans ces animaux, disant : si tu nous chasses d'ici, envoie-nous dans le troupeau de porcs afin que nous entrions en eux. Et Jésus l'accorda aussitôt et leur dit : Allez. Et les esprits impurs sortirent, et entrèrent dans les pourceaux. Et voilà que le troupeau entier, au nombre de deux mille, se précipita d'un élan dans la mer, et ils furent noyés et ils moururent dans les eaux. » Admirons à la fois la bonté et la sagesse de Jésus. Sa bonté dans le choix des victimes. Ce n'est plus l'homme : l'homme est délivré, il échappe à la fureur et à la puissance terrible de son ennemi et de son tyran. Admirons aussi la divine Sagesse : l'homme délivré doit continuer à trembler et à redouter la puissance malfaisante qui l'avait si longtemps torturé ; Jésus-Christ la lui fait contempler dans un grand spectacle : l'homme

voit avec terreur, dans le sort que les esprits infernaux font subir aux bêtes sans raison, le sort qui l'attend lui-même, si, en abandonnant son Dieu et en se soumettant volontairement à l'empire de son ignoble adversaire, « il se met au niveau des bêtes sans raison, et se fait leur pareil. » La victime choisie par la Sagesse divine est le pourceau. Qui sera donc assailli, emporté, étouffé par le démon furieux? L'homme descendu jusqu'à l'animalité de la bête, l'*homme animal*, *animalis homo*, la créature dévoyée qui, ne comprenant plus la place d'honneur et de gloire que Dieu lui avait désignée dans l'harmonie des choses, se ravale jusqu'à la bête et devient son semblable et son égal, *homo, cum in honore esset non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus et factus est similis illis.*

IV. — La fin de ce drame renferme une saisissante peinture du monde, à la fois insensible, ingrat et insensé. Jésus-Christ et l'Église viennent à ce monde, ils lui parlent, ils le purifient, ils le guérissent, ils le délivrent des ennemis qui l'infestent et qui le souillent. Les accueillera-t-on avec les ardeurs de la reconnaissance et les transports de l'amour ? Qui ne le croirait ? Il n'en est rien cependant : le monde tient à ses pourceaux, il les aime, il les veut protéger contre la délivrance de Jésus-Christ et de l'Église. Le temps n'est pas toujours aux persécutions violentes ; il n'est pas toujours possible de vociférer autour du Prétoire : *Tolle ! tolle ! crucifige ! nolumus hunc regnare super nos !* Alors un parti de modérés se forme : ils prétendent bien écarter l'Église et la chasser des choses humaines, mais ils le veulent faire doucement, poliment, sans violence et sans bruit :

La multitude entière du pays des Gérasséniens se mit à le prier de s'éloigner de leurs frontières parce qu'ils étaient saisis d'une grande crainte. Les sages et les habiles ont peur des hardiesses de l'Église, de la puissance de ses conquêtes, des merveilles de ses œuvres : les politiques ombrageux redoutent sa puissance ; les pusillanimes et les lâches s'effrayent de ses préceptes et trouvent intolérable son joug ; tous ensemble ils se réunissent, « la multitude » prie Jésus de s'éloigner de ses frontières.

Que fait Jésus d'un peuple qui l'outrage de cette insolente exclusion ? Parfois sa miséricorde s'obstine et il reste : parfois aussi la mesure est comble : la justice succède à la miséricorde : Jésus s'éloigne et la dernière heure prospère de ce peuple a sonné. Pourtant, quand Dieu s'éloigne d'un peuple longtemps rebelle à sa parole et obstiné à le chasser du milieu de lui, il ne lui ferme pas toutes les voies du salut, il lui laisse quelques-uns de ses saints, la divine parole s'y fait entendre encore, les vivifiants exemples de la vertu et les leçons de la foi y sollicitent longtemps encore les âmes de bonne volonté. « Lui, montant dans la barque, s'en retourna. Mais pendant qu'il montait dans la barque, celui qui avait été tourmenté du démon se mit à le supplier de le prendre avec lui, et il ne l'admit pas. Mais il lui dit : Retourne dans ta maison, vers les tiens, et dis-leur tout ce que le Seigneur t'a fait, et qu'il a eu pitié de toi. Il s'en alla et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus lui avait fait. Et tous étaient dans l'admiration. »

IV

LE CENTURION

Etudions, dans le récit évangélique, cette noble et attachante figure du Centurion. Quelles perfections s'y découvrent ? Quels symboles s'y rattachent ?

I. — Le bon maître qu'est d'abord ce Centurion ! Ce n'est déjà plus la cruauté païenne ; l'Évangile a fait pénétrer ses bénignes influences dans l'âme de cet officier romain. Quel prodigieux changement ! A Rome on traite l'esclave en bête de somme, et si le caprice du maître le brise de coups jusqu'à la mort, la loi passe, jetant à ce crime un œil indifférent et n'y trouvant rien de sérieux à reprendre. Pour le Centurion, l'esclave est *précieux : — qui illi erat pretiosus.* Nous ne sommes plus loin du temps où saint Paul, le docteur des nations et l'introducteur au milieu d'elles des principes et de l'esprit du christianisme, écrira à l'opulent Philémon : Recevez Onésime, « non plus esclave, mais au lieu d'esclave, frère bien-aimé, mon frère à moi surtout, mais combien aussi à vous, attaché qu'il vous est par les liens de la terre et ceux du Seigneur ! Si donc vous m'avez pour ami, recevez-le comme moi-même. » Le Centurion déclare que son esclave lui est chose précieuse ; il s'occupe avec une tendresse toute maternelle des dangers que court sa vie, il s'en vient supplier pour sa guérison : quel exemple , quelle leçon à ces maîtres dédaigneux et insensibles, qui ne voient dans leurs

serviteurs que des étrangers et des mercenaires, dont on loue et on paye les services sans leur rien devoir de plus! Qu'ils apprennent du Centurion à s'inquiéter des dangers du corps et surtout de ceux de l'âme que leurs domestiques peuvent courir, et qu'une compassion généreuse et diligente en cherche les remèdes et en ménage la délivrance.

A cette bonté de cœur, le Centurion joint une humilité et une foi profondes. Tout, dans la suite du récit évangélique, nous le montre rempli d'une humble défiance de soi-même. Il se croit si indigne des faveurs de Jésus, qu'il n'ose tout d'abord se présenter en personne[1]. Et, comme si une première ambassade ne pouvait suffire à suppléer son indignité, il députe encore des amis, chargés de présenter avant lui son humble requête[2]. L'humilité se cache soigneusement à elle-même le bien opéré pour ne considérer que le mal accompli. L'homme vraiment humble ferme les yeux sur ses qualités et les titres que ses bonnes actions lui donnent à l'estime universelle, pour ne les ouvrir que sur son indignité, ses misères, ses fautes, dont il se plaît à exagérer encore la profondeur. Tel est le saint : et tel se présente à nous le centurion. Il se répute indigne d'un seul regard de Jésus, et tout le peuple qui a ressenti sa bienfaisance fait son éloge. « Ceux-ci étant venus à Jésus, le priaient avec instance et lui disaient : il est digne que vous lui fassiez cette grâce, car il aime notre nation et même il nous a bâti la synagogue. » Après sa

[1] « Ayant entendu parler de Jésus, il envoya vers lui des Anciens d'entre les Juifs. » (Luc., VII.) — [2] « Et comme Jésus n'était plus loin de la maison, le Centurion lui envoya des amis. » (Luc., VII.)

double ambassade, le Centurion ose enfin lui-même aborder Jésus, mais avec quelle humilité ! *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Langage inouï, formule toute nouvelle, et dont l'Évangile ne nous fournit qu'un exemple. A l'opposé du Centurion, tous veulent avoir Jésus dans leur demeure, où quelque détresse réclame sa puissance et sa bonté : aucun ne songe à se demander s'il est digne de recevoir un pareil hôte. C'est un grand bien de communier, d'appeler et de recevoir en soi Jésus : mais il le faut faire avec les sentiments du Centurion. C'est avec une humilité véritable, un sentiment profond de son indignité qu'il faut dire : *Domine, non sum dignus ut intres !* « Que l'homme s'éprouve soi-même, dit saint Paul, et qu'ainsi il mange de ce Pain. »

Admirable est aussi la foi du Centurion. Admirable en elle-même, rendue plus admirable encore par l'admiration que le divin Maître lui témoigne et les éloges dont il la comble. Le Centurion « a entendu parler de Jésus. » Il n'a pas, comme les Juifs, été continuellement témoin de ses miracles, il ne l'a pas, comme eux, suivi à la trace de ses merveilles de tous les jours ; mais à une intelligence droite et loyale, il joint un cœur docile : les passions ne lui voilent pas l'évidence, les réclamations inavouées des mauvais instincts de la nature ne plaident pas dans cette âme généreuse contre les plus manifestes lumières de crédibilité. Il a entendu raconter, par des témoins sûrs, avec d'irréfragables preuves, que Jésus, qui se disait Dieu, faisait des œuvres divines et ne les opérait qu'en preuve de sa divinité. Donc il est Dieu, — et le Centurion, prosterné à ses genoux, lui offre la plus magnifique des professions de foi. En Jésus il reconnaît et confesse le Dieu de la création, le Domi-

nateur du monde, le Maître absolu de la nature, le grand Dieu « qui dit, et tout est fait ; qui commande et tout est créé ; » qui prononce un simple *fiat* et le néant entr'ouvre ses inertes profondeurs, qui parle aux êtres, et chacun d'eux se rend à sa place et à son œuvre : Domination universelle, Providence qui atteint tous les êtres, pour leur donner à tous leur subsistance et leur assigner à tous leur destinée et leur mission. Rien ne peint mieux ce vaste et irrésistible empire que la comparaison employée par le Centurion. Lui, quoique dépendant et sujet d'un pouvoir supérieur, *sub potestate constitutus,* lui, commande, il éloigne, il appelle, il assigne à ses subalternes leur poste, et ils s'y rendent à l'instant sans objection ni résistance : voilà ce qu'il peut dans l'étroite sphère de sa chétive puissance. Mais Dieu ! Ah ! Dieu le peut dans la création entière, sur tous les êtres, à l'infini : c'est le Tout-Puissant, c'est le Très-Haut : que tout s'abaisse, honore, adore, supplie. Dieu, c'est l'irrésistible et absolu pouvoir qui dit à la mort : « Va-t'en, et elle se retire, » qui dit à la vie : « Viens, et elle se présente [1]. » C'est le sens profond du discours du Centurion, c'est par quoi il confesse avec une profondeur sublime la divinité de Jésus-Christ, et mérite le double témoignage de l'admiration et des éloges de son Dieu.

Quelle bonté a Dieu d'admirer sa faible et chétive créature ! Dieu peut-il s'étonner de nos œuvres et y trouver des sujets d'admiration ? Non sans doute, mais telle est pour nous sa condescendante bonté, qu'il daigne nous accorder lui-même spontanément ce qu'il nous est

[1] Vult ergo dicere : Quia tibi natura obedit, sic naturæ et obediet tibi qua sermo tuus judicio plenus est. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VIII.)

déjà si doux de l'obtenir de nos semblables. *Or Jésus l'ayant entendu, fut dans l'admiration*[1]. Et non content d'admirer, Jésus loue, et loue magnifiquement : *Nec in Israel tantam fidem inveni* : « pas même en Israël, je n'ai trouvé une aussi grande foi. » Non : ni les foules qui m'entourent, ni même mes disciples et mes apôtres n'ont cru si parfaitement et si vite. Eux ont dit : *Quis putas est iste quia et ventis et mari imperat*[2] ? « qui pensez-vous qu'est celui-ci qui commande au vent et à la mer? » Ils ont dit encore : « Un grand prophète a surgi en Israël[3]. » Quant à ce Centurion, il a confessé en moi une infinie puissance et m'a adoré comme un Dieu.

La scène s'agrandit ici subitement : le voile de l'avenir est magnifiquement déchiré par la main divine, et l'histoire du monde nous apparaît tracée par Jésus-Christ en deux vastes tableaux : conversion en masse de la Gentilité ; réprobation en masse de la nation juive. L'heure vient où un immense ébranlement va remuer tous les peuples et les pousser tous dans un élan universel vers l'Église chrétienne. *Dico autem vobis quod multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno cœlorum.* Et cette Église où se pressent les nations de toute la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, c'est l'Église *catholique ;* comme elle embrasse tous les lieux, elle embrasse aussi tous les temps : elle commence au berceau du monde pour finir son pèlerinage terrestre et entrer dans son épanouissement éternel à la fin des temps et au seuil même de l'éternité. Les Patriarches sont ses fils comme le sont les fidèles du Christ, et les Gentils, entrant dans cette Église , s'y rencontrent avec

[1] V. tome II, Append. B.— [2] Marc., IV.— [3] Luc., VII, 16.

Abraham, Isaac, Jacob, et en eux tous les justes de l'ancienne loi, dans une même gloire et une même félicité. Car le terme dernier où l'Église mène les âmes est la félicité éternelle. Cette félicité est ici marquée dans les deux traits qui la peignent : le repos et la sécurité du bonheur : la gloire infinie d'un règne, *Recumbent... in regno cœlorum.* L'élu dans le ciel, entré « dans la joie de son Seigneur, » associé à sa béatitude, possesseur de tout son héritage, enivré de ses inénarrables délices, n'est plus en rien tributaire de la mobile inconstance du temps et de la caducité des choses terrestres : sa cité est « la cité permanente, » « la cité aux fondements, » « l'immobile royaume. » Et c'est à un règne et aux honneurs d'un trône qu'il se trouve élevé : *Recumbent in regno cœlorum.* C'est là « le poids éternel de gloire » dont parle le grand Apôtre, et qu'il nous promet au nom de Dieu.

Comme contraste à cette radieuse lumière, nous apparaît le ciel noir et irrité qui plane sur Israël. La Gentilité se sauve en recevant son Sauveur, Israël se perd en le repoussant. A son cri déicide : *Tolle ! tolle ! crucifige ! nolumus hunc regnare super nos !* répondent les foudres qui l'écrasent et le détruisent, et jettent pour la suite des siècles, à tous les vents du ciel, ses restes maudits : *filii regni ejicientur.* — *Filii regni ;* les malheureux ! Des fils : Comme leur Père les aimait ! que de fois il voulut, comme la poule, les réunir sous ses ailes ; et ils ne l'ont pas voulu. Fils du royaume comme Dieu les avait traités magnifiquement ! Quels torrents de lumière il avait versés sur eux pendant que le reste de la terre était « assis à l'ombre de la mort ! » Quelle loi vénérable ! quel culte saint et pur ! quelles cérémonies splendides marquaient chaque année de

leur temps et chaque circonstance de leur vie ! Dieu portait Israël dans ses bras comme la mère porte son enfant : Dieu, comme l'aigle, provoquait ses fils à l'essor sublime des vertus : *sicut aquila provocans ad volandum.* Et tout aboutit à la réprobation ! *Filii regni ejicientur in tenebras exteriores, ibi erit fletus et stridor dentium.* Jésus-Christ dépeint cette réprobation dans ses parties formidables : privation de tout bien : affreuse possession de tout mal. Être fils de Dieu, héritiers présomptifs d'une couronne, destinés aux gloires d'un trône, et aux délices d'une éternelle béatitude : voilà tout le bien et la splendide attente des enfants de Dieu ; eux en seront exclus, on les chasse ; ce sont des étrangers et des bannis, *ejicientur.* Il y a là tout ensemble du mépris et de la fureur. Dieu « se rira d'eux » et l'univers entier « les sifflera, » dit l'Écriture. Puis, à ce mépris effroyable de Dieu envers les misérables réprouvés, s'ajoute un effroyable éclat de fureur : *ite maledicti*, « allez, maudits ! » Et où vont-ils les malheureux ? Dans « les ténèbres extérieures et le grincement des dents : » dans le double supplice de l'âme et du corps. « Les ténèbres extérieures, » c'est l'obscurcissement de l'intelligence : « les pleurs, » c'est la désolation affreuse du cœur : « le grincement des dents, » c'est le supplice du corps, c'est la torture qui arrache le cri de la douleur, et fait pousser les hurlements de la rage et du désespoir.

II. — L'étude de la lettre ne doit pas nous faire négliger l'étude des figures et des mystères. Cette omission serait d'autant plus impardonnable que cette figure du Centurion a été l'une des plus remarquées et

des mieux étudiées par les Pères, dont saint Thomas recueille et condense les enseignements.

Le Centurion est comme le député et comme l'ange de l'humanité malade, gisante, esclave : *Servus jacet, male torquetur.* Lasse de souffrir sans consolation ni remède, elle envoie enfin vers le Rédempteur l'expression d'un ardent désir et d'une humble prière. Elle, si longtemps orgueilleuse, fait entendre par la bouche de ses saints le cri de sa détresse et l'appel de son espérance : *dic Verbum !* Qu'est-ce pour Dieu que de *dire son Verbe ?* C'est l'engendrer dans l'éternité et le donner au monde dans le temps. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium unigenitum daret.* Le Verbe du haut des cieux, touché de compassion, répondit à l'appel de la terre : *veniam et curabo,* « j'irai et je la guérirai. »

Autre belle figure[1] : ce Centurion qui tout à la fois obéit et commande, c'est l'âme au milieu de sa domination intime. A l'âme de commander à toutes les facultés de l'intelligence, du cœur, des sens, en obéissant elle-même au souverain empire de Dieu. Or trois commandements de l'âme résument l'exercice entier de sa royauté intérieure. Elle commande au vice pour l'éloigner : *dico huic : vade, et vadit.* Elle commande à la vertu pour l'appeler et la faire venir : *et alii : veni et venit.*

[1] Videndum est quod istud duplex dominium invenitur in anima. Anima enim præsidet corpori : ratio vero irascibili et concupiscibili. Prima est dominativa potestas, quia ad imperium animæ movetur corpus. Secunda præest aliis quadam imperativa potestate, et dominativa vel regali : unde habent aliquid de motu suo. Et hæc sunt quasi milites. Debemus ergo dicere huic : « vade : » id est malis moribus. Et : « veni : » scilicet bonis moribus. Et servo huic : « fac hoc. » Unde corpus debemus applicare operi. (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. VIII.)

Elle commande à chaque faculté et à chaque puissance pour leur tracer à toutes leurs différents devoirs et leur œuvre spéciale : *et servo meo: fac hoc, et facit.* Ce gouvernement admirable n'est rien autre chose que la vie chrétienne

V

JAIRE ET L'HÉMORROISSE

Deux miracles, la résurrection de la fille de Jaïre et la guérison de l'hémorroïsse, enchaînés l'un à l'autre, ne forment qu'un même récit et une seule scène, l'une des plus belles et des plus attrayantes de l'Évangile.

I. — Un chef de la Synagogue, un père éploré, vient à Jésus-Christ : sa fille est malade et réduite à une telle extrémité qu'il peut dire dans une vérité poignante : *filia mea modo defuncta est,* « ma fille est morte. » Écoutons, sans aller plus loin, la tradition nous expliquer cette figure de Jaïre. Jaïre, c'est la Synagogue, c'est la loi ancienne, c'est Moïse. La Synagogue se meurt : *modo defuncta est.* Les chefs de cette loi expirante s'en viennent à Jésus-Christ, car lui seul peut la faire revivre en la perfectionnant et en la transformant en la loi chrétienne. Les saints de l'ancienne loi sont donc aux pieds de Jésus et lui disent : « Venez, posez votre main sur elle afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Dieu se lève, s'incarne, vient à cette pauvre expirée, et lui rend, dans une vie nouvelle, plus de grâce, de splendeur, de puissance, que les siècles de son passé

n'avaient pu à eux tous lui prêter. Mais la scène s'agrandit encore : Cette jeune fille mourante, ce n'est plus seulement la nation juive avec sa loi maladive et impuissante, c'est l'humanité tout entière gisante sur une couche de mort : « morte dans ses crimes, » dit l'Apôtre, morte de la triple mort de l'intelligence, du cœur, de l'âme, *modo defuncta*. Entendez de tous les points du temps, de toutes les bouches saintes, s'échapper ce cri de désir et d'appel au Dieu de l'Incarnation : *veni!* « venez ! »

Quel contraste entre Jaïre le Juif et le Centurion de la Gentilité ! quelle différence dans leur foi ! quelle distance des demi-lueurs du premier aux illuminations splendides du second ! Pour ce païen, éclairé d'en haut, Jésus-Christ est dépositaire d'une telle puissance, il est tellement Dieu, qu'un vouloir, un mot, un ordre, et les plus merveilleux effets sont produits : *Si vis*, disait le lépreux : *dic verbum*, ajoutait le centurion. Jaïre est vraiment de la nation « à la tête dure : » pour lui Jésus n'est qu'un grand prophète : il est ce qu'était Élie ou Élisée. Il peut rendre la vie à sa fille, mais il faut que, comme eux, il touche le cadavre : *veni*, *impone manum super eam*. Jésus a pitié de ce juif si faible encore, si imparfait dans la foi; « il ne brise pas » ce pauvre roseau, il n'éteint pas, par un souffle trop vif, par un reproche prématuré, cette mèche si faible et si vacillante, cette âme si peu ferme encore dans la confession de la foi.

Si Jésus fait taire le reproche et arrête sur ses lèvres l'objurgation, sa miséricorde a d'autres ressources pour éclairer et affermir la foi du juif. Une de ces mille dispositions secrètes de la Providence amène brusquement sous les yeux de Jaïre une pauvre femme inconnue et étrangère femme admirable de foi, d'humi-

lité et d'intrépide confiance. Jaïre n'aura qu'à étudier ce modèle pour donner à sa foi la force et la lumière dont elle est jusqu'ici privée.

Quelle infortune et quelles dispositions saintes dans cette malheureuse hémorroïsse ! Pour nous mieux faire connaître cette infortune, l'Évangile nous en trace toute l'histoire. La maladie est accablante, désespérée, douloureuse, doublement douloureuse, en elle-même et par l'accablement, le malaise, la prostration complète où elle jette sa victime. Elle l'est dans ses suites, par la vie de réclusion et de honte à laquelle elle la réduit. Et comme si le mal ne suffisait pas à torturer cette infortunée, les médecins y avaient ajouté leurs plus cruels traitements et leurs plus torturantes opérations ; *fuerat multa perpessa a compluribus medicis.* La longueur du temps rendait encore cette infortune plus accablante et plus insupportable. « Cette femme était depuis douze ans affligée de ce mal. » Enfin la ruine et le dénûment terminaient, par un nouveau supplice, supplice de privations et de détresses quotidiennes, cette longue suite de calamités. « Elle avait dépensé avec les médecins tout son avoir... et son mal ne cessait d'empirer. » Qu'est-ce que cette femme aux yeux de la tradition ? Cette femme épuisée, expirante, si longtemps maltraitée par ses nombreux médecins, et qui se traîne enfin vers le Sauveur, dont elle reçoit, en échange d'un acte de foi, le soulagement, la guérison et la vie, qui ne reconnaît en elle l'humanité pécheresse ? De quoi périssait l'humanité, sinon d'une perte incurable de son sang, de sa grâce, de sa vie divine ? Quel était son état, sinon la faiblesse et la prostration la plus absolue ? Et son mal est honteux : il la souille : il la fait rougir. Depuis l'Éden elle cherche le feuillage qui lui puisse

dérober à elle-même sa propre ignominie. Elle vit cachée, solitaire, loin de Dieu dont elle a peur, méprisée des anges, odieuse à l'univers tout entier. Et que de médecins elle a consultés dans le cours des siècles! En quelles mains elle s'est tour à tour confiée? Comme tous les sages auxquels elle s'est abandonnée lui ont dévoré son patrimoine! Que lui resta-t-il après ce séculaire et ignomignieux traitement? Que fit la sagesse humaine de la Gentilité? Que fit-elle des intelligences? Elle les fit ténébreuses : « Ils ont, dit l'Apôtre, leur esprit chargé de ténèbres. » C'est l'extravagance et la folie : « Se disant des sages ils sont devenus des fous. » C'est la négation absolue, le complet scepticisme, par suite l'évanouissement total de la vérité, la mort suprême de l'intelligence. « Ils s'évanouissent dans leurs pensées. » Que fit la sagesse humaine des sentiments du cœur? Un cloaque immonde qu'il n'est plus même donné à la plume de décrire. « Ce qu'ils font dans les ténèbres est honteux même à dire, » remplis qu'ils sont « de toute sorte de perversités, » ayant un cœur « dans l'aveuglement, » et se laissant aller « à des impuretés de toute espèce, » et à des crimes de tout nom. Que fit-elle du sang de l'humanité? Elle le souilla, le corrompit, lui enleva sa vigueur avec sa noblesse, imprima sur la race humaine les stigmates et les caducités du vice. Guidé par elle, gâté par ses leçons en même temps qu'entraîné par ses exemples, l'homme « couvrit sa propre chair de hontes et d'infamies. » Bref, l'humanité périssait dans sa fange, quand son miséricordieux Sauveur vint à elle du haut des cieux; quand il vint pour ressusciter la fille de Jaïre, la Synagogue, et rendre à la Gentilité, hémorroïsse infortunée, la vigueur, l'honneur et la vie.

II. — Tels sont Jaïre et l'hémorroïsse en eux-mêmes, selon la lettre du récit évangélique et selon les figures cachées par l'Esprit-Saint sous la lettre[1]. Reprenons la suite de cette délicieuse histoire.

Voyez s'avancer cette pauvre femme, vrai modèle des âmes humbles, craintives, trop persuadées de leurs fautes et trop ignorantes de leurs vertus, pour venir à Dieu avec assurance et le front haut. « Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule, s'approcha par derrière, » timidement, sans oser se faire remarquer du peuple, ni même voir de Celui dont elle attendait le salut. Quelle foi dans cette femme! Plus sublime peut-être encore que celle du lépreux et du centurion. Ces deux solliciteurs confessent, il est vrai, le Dieu qui, d'un mot, d'un seul acte de sa volonté, opère les plus grands miracles : l'hémorroïsse va plus loin, et l'idée qu'elle se fait d'un Dieu descendu dans la chair de l'homme est plus sublime et plus puissante. Qu'était-ce que le Verbe fait chair? Qu'était l'Homme-Dieu ? La divinité remplissait, pénétrait la chair, débordait d'elle, pour ainsi parler, de toutes parts. Où que l'on touchât cette chair, il en jaillissait des influences divines; *des vertus s'échappaient*, des puissances de résurrection et de vie sortaient de cette Humanité toute remplie « de la plénitude de Dieu. » Et là ne s'arrêtent pas les déductions magnifiques de cette foi de l'hémorroïsse. Pour elle, la chair du Christ ne peut retenir le torrent des forces divines, ce torrent la franchit, et atteint les vêtements eux-

[1] Mulier quæ patiebatur fluxum sanguinis, immunda erat, et cum hominibus non habitabat : ideo non accessit in domo sed in via. Et hæc significat Gentilitatem quæ ingressa est in plenitudinem Judæorum. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. IX.) —

mêmes du Dieu fait Homme. *Car elle se disait en elle-même : si je touche seulement son vêtement je serai guérie* Arrêtons-nous encore, car la matière s'étend et se fait profonde. Voilà invinciblement établie la puissance invisible du Sacrement chrétien. Saint Paul appelle Jésus-Christ un *sacrement*, et avec raison, dit saint Thomas, puisqu'il était convenable de retrouver dans l'Auteur des sacrements tout ce qui les constitue et en fait la force et la vie. Une frange du vêtement sacré, où passe, et, pour ainsi parler, s'unit et s'incarne une vertu invisible, une divine puissance : cette frange, ainsi « pleine de la plénitude de Dieu, » qui, appliquée à l'infirmité et à la mort, produit aussitôt la guérison, la force, la vie ; — un signe sensible, une grâce invisible, grâce jaillissant de Jésus-Christ : ce signe et cette grâce appliqués à l'infirmité et à la mort de l'âme humaine et la guérissant : voilà le Sacrement. Jésus-Christ prend en sa main la goutte d'eau ou la goutte d'huile, il la remplit et la pénètre de sa vitalité divine ; cette goutte d'eau, cette goutte d'huile chassera la mort, rappellera la vie, fortifiera cette vie et lui donnera son plein épanouissement[1]. « Et cette femme toucha la frange du vêtement de Jésus

Étudions ici la conduite du divin Maître, toute remplie des plus beaux et des plus profonds mystères. Depuis plusieurs heures une foule immense l'environne, l'assiége, le presse, le touche : « Pierre dit, ainsi que les disciples de Jésus : Maître la foule vous presse et vous tourmente. » Or Jésus s'écrie tout à coup : *qui m'a*

[1] Multa est virtus Christi : quia non solum in animam, sed ex anima in corpus, et ex corpore in vestimenta redundat. (D. Thom., *loc. citat.*)

touché? Quis est qui me tetigit? Parole étrange, interrogation inexplicable, au milieu d'une foule où mille mains ne cessent de le toucher. Tous s'étonnent de cette question de Jésus : « Pierre dit, ainsi que les disciples de Jésus qui étaient avec lui : Maître, la foule vous presse et vous tourmente, et vous dites : qui m'a touché? » Ils n'entendaient pas un grand mystère. Pierre l'exprimait sans le savoir, et Jésus l'avait en vue dans cette sublime scène. C'est ici une profonde et vaste prophétie qui regarde l'Église catholique tout entière; c'est aussi la révélation saisissante de ce qui se doit passer dans chaque cité, dans chaque communauté, dans chaque famille. Telle sera partout la distinction qui séparera les fidèles en deux classes, telle sera la définition qui les caractérisera les uns et les autres. Une foule immense entoure Jésus : Comptez le nombre des fidèles : quelle foule se presse au baptême, quelle foule se rend aux sacrements ! quelle foule même assiége la table sainte ! Entrez dans nos églises lorsque quelque fête y convie les chrétiens : quelle multitude les remplit ! tous entourent Jésus, pressent Jésus, hélas ! parfois « tourmentent Jésus ! *comprimunt et affligunt.* Le petit nombre *touche* Jésus : *Quis est qui tetigit me?* Les âmes d'élite seules touchent Jésus; car, ainsi que le remarque un Docteur, « c'est par la foi, c'est par la charité, qu'on touche Jésus : » *fide tangitur, charitate tangitur.* Dans chaque famille « l'un est pris, l'autre laissé; » le grand nombre entoure Jésus : « il y a beaucoup d'appelés; il y a peu d'élus : » quelques saintes âmes seules touchent Jésus. L'entourer seulement, ou bien le toucher : différence essentielle, et quant à Jésus et quand aux fidèles. La foule « tourmente Jésus : » elle tourmente son divin cœur par ses dissipations, ses

légèretés, son inconstance, les vicissitudes de sa religion et la fréquence de ses rechutes, *affligunt te !* Quand cette foule le presse ainsi, il n'est pas remué, il n'est pas ému, aucune grâce ne sort, *aucune vertu ne s'échappe.* Mais une âme sainte, perdue dans la foule, inconnue, peut-être méprisée, s'avance, timide et silencieuse, elle prie à l'écart dans quelque coin du temple, elle s'avance en tremblant à la table sainte, étonnée de son audace, effrayée d'avoir touché Jésus : Ah! Jésus se sent remué puissamment : « Il s'écrie : qui m'a touché ?... Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'une vertu est sortie de moi. » A la foule il ne sent et n'exprime rien : à cette âme humble, croyante et pieuse, il s'écrie : « Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'une vertu est sortie de moi. » Qui fait la différence ? Un Père nous l'explique : la femme de l'Évangile, type des âmes saintes, fait, dit-il, trois choses qui touchent profondément Jésus : *credidit, dixit, tangit.* Toute la perfection chrétienne est dans ces trois mots. Elle se fonde sur la foi, disposition première et essentielle pour s'approcher de Jésus-Christ et jouir de sa Rédemption : *sine fide impossibile est placere Deo.* Elle s'entretient par la prière et les sacrements. Elle se perfectionne et s'achève par la pratique des bonnes œuvres, quand le fidèle « met, comme l'a dit l'Écriture, la main aux fortes œuvres, *manum misit ad fortia.* »

Jésus-Christ nous apparaît ici le Dieu qui « opère tout puissamment, et mène tout avec une douceur suave. » Pourquoi cette interrogation éclatante qui jette la pauvre femme dans une si vive terreur ? Pourquoi cette recherche de ce qu'on serait tenté de croire un coupable : « Qui est celui qui m'a touché ?... » oui, « quelqu'un m'a touché..... Et il regardait tout autour pour trouver celle qui l'avait fait. Or la femme voyant

qu'il savait tout, craintive et tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, s'avança et se prosterna. » Où veut en venir la divine Sagesse ? Elle ménage tout pour le triomphe et la gloire de cette femme. Son interrogation vive, presque sévère, a rendu la foule attentive, tous les yeux sont tournés sur l'hémorroïsse, tous les esprits attendent sa défense et le jugement que prononcera Jésus. En effet la femme s'avance, se prosterne, se jette aux pieds de Celui qu'elle tremble d'avoir offensé : *venit et procidit.* O délicieux mystère de l'âme timide et toujours craintive ! O filiale terreur d'une conscience qui frissonne et s'épouvante à la seule idée de mécontenter un père ! Mais d'autre part, douceur et suavité de Jésus plus admirables et plus délicieuses encore ! Qu'il est doux et aimant le regard qu'il pose sur cette femme ! *Jesus conversus et videns eam.* Qu'elles sont suaves et fortifiantes ses paroles ! Il l'appelle, *filia*, « ma fille : » c'est le mot réservé, la salutation des âmes qu'il chérit avec le plus de tendresse. Comme à ses apôtres, dans l'épanchement de l'amour, paternel, il dit : *filioli ;* il dit ici : *filia.* Et, voyant cette pauvre femme saisie et tremblante, doucement il la rassure : *confide*, *filia.* Puis, après le mot de l'amour vient la parole de la puissance, la grande parole de la Rédemption : *vade in pace*, *et esto sana a plaga tua.*

Ainsi que saint Thomas nous le révélait plus haut, dans cette pauvre malade qui vient à Jésus et touche le bord de son vêtement, nous devons voir l'humanité pécheresse *: Hæc significat gentilitatem.* Tout cadre admirablement dans cette figure : tous les traits se rapportent. L'humanité, éloignée de Dieu, *facti longe*, reléguée dans le lointain exil que lui avait préparé son crime, *in loco quem posuit*, l'humanité dut tout d'abord

entendre parler de Jésus pour songer à le venir trouver et à mettre en lui son espoir : *Cum audisset de Jesu, venit.* Orgueilleuse depuis les siècles, et par cela même incurable, l'humanité s'humilie enfin, elle se courbe, elle se prosterne, elle a d'elle-même et de son mal ignominieux une honte salutaire : C'est « le cœur contrit et humilié » que Dieu réclame et qu'il attendait pour pardonner. *Venit in turba, accessit retro.* Saint Thomas a remarqué ce dernier trait. La Gentilité vint « derrière » le peuple juif ; Jésus était en marche pour sauver la jeune fille juive, il était environné de la foule des juifs quand il guérit l'hémorroïsse, figure de la Gentilité. Mais le salut ne vient qu'à qui *touche* Jésus, et le touche à son vêtement. Qu'est-ce à dire ? Le Dieu « inaccessible » est devenu visible et palpable : il s'est revêtu de la chair de l'homme comme d'un vêtement. Quel est le vêtement de Dieu ? L'Incarnation, le mystère du Verbe fait chair ; et, dit l'Écriture, « pas d'autre salut possible que dans le Christ. » Qui ne touche pas le Christ et ne se vivifie pas à ce contact, reste dans la mort. Qui ne se purifie pas à cette sainteté reste dans la souillure de son crime. Le texte remarque que c'est le bord du vêtement, la frange, que touche l'hémorroïsse pour être guérie : « elle toucha la frange de son vêtement. » Qu'est-ce que la frange du vêtement du Verbe, de sa chair sacrée, et comme l'extension, le prolongement des divines influences de cette chair ? C'est le sacrement. Le sacrement nous purifie, nous fortifie, nous vivifie, nous divinise.

III. — Jésus-Christ tout entier, ce semble, à la guérison de l'hémorroïsse a-t-il oublié le pauvre Jaïre,

le père infortuné et l'infirme croyant ? Non certes ! Et c'est pour éclairer et fortifier sa foi grossière et chancelante qu'une invisible conduite de la divine Sagesse a amené devant lui l'hémorroïsse, l'a fait parler, l'a fait agir, et a montré par elle au juif méfiant et demi-incrédule, ce qu'est la foi véritable au Christ, et ce qu'est le Christ pour tous ceux qui lui témoignent cette foi. Jaïre est fortifié : la mort peut se présenter dans toute son horreur : il a compris que le Dieu qui rend d'un mot la santé, est le Dieu qui domine la mort.

Il lui faut cette assurance pour ne point chanceler à la nouvelle si durement transmise que tout est fini pour lui et que sa fille est la proie de la mort. « Jésus parlait encore quand quelqu'un vint trouver le chef de la Synagogue et lui dit : ta fille est morte, pourquoi tourmentes-tu encore le Maître? » Vraie parole d'incrédule : Jésus qui veille tendrement à la foi de Jaïre en craint l'effet sur ce frêle néophyte, et lui dit aussitôt : « Ne crains pas; crois seulement et elle sera sauvée. »

Entrons avec Jésus dans la demeure mortuaire. Les plus frappants enseignements nous y attendent. Nous aurons à y étudier : 1° ce que signifie à notre foi cette jeune fille expirée ; 2° ce que représentent les scènes tumultueuses qui troublent le silence et le repos de la mort ; 3° quels sont les mystères cachés sous chacune des circonstances de la résurrection.

La jeune fille vient d'expirer quand Jésus s'approche d'elle : le cadavre est encore dans la maison paternelle, d'où l'infection de la mort ne l'a pas chassé pour toujours. L'Évangile raconte trois résurrections opérées par Jésus-Christ, où la tradition entière a vu représentées les trois sortes d'âmes mortes à la grâce sanctifiante. Lazare, dans le tombeau depuis quatre jours,

déjà pourri, exhalant l'horrible puanteur de sa dissolution, enveloppé de bandelettes, couvert du linceul, sous l'énorme pierre qui ferme le sépulcre, c'est l'âme dans l'habitude du crime, l'âme enfoncée et comme engloutie dans la perdition, et répandant tout autour d'elle par le scandale l'infection de la pourriture et les miasmes de la mort. L'état est affreux, tout semble désespéré : Jésus frémit, Jésus se trouble, Jésus fond en larmes ; la foule n'a plus d'espoir ; tout est perdu, et il ne faut rien moins, pour une extrémité si épouvantable, que toute la puissance de la grâce de Jésus-Christ. La seconde résurrection est celle du jeune homme, fils de la veuve de Naïm. On le porte en terre, quand Jésus rencontre le funèbre cortége que suit la pauvre mère baignée de pleurs. C'est l'âme déjà livrée aux vices, et oublieuse de sa sainteté d'autrefois : de sinistres apparitions, des entraînements funestes, des exemples mortels, l'ont chassée de la maison maternelle, et la portent à la fosse, au sépulcre, aux abîmes. La jeune fille de Jaïre qui vient seulement d'expirer, qui repose encore sur la couche qu'elle occupait naguère pleine de santé et de vie, c'est l'âme tombée dans sa première faute mortelle ; c'est la première chute ; le vice n'a pas vieilli : la foi est vive encore, et la volonté n'est pas tout à fait inclinée au mal. Le réveil semble aisé, Jésus-Christ paraît se jouer avec cette facile mort. Au lieu qu'en face de Lazare, lui-même tremble, frémit et pleure : ici il défend le trouble et les larmes : ce n'est pas une mort : c'est un léger sommeil. *Quid turbamini et ploratis ?... non est enim mortua puella, sed dormit*, « Pourquoi vous troubler et pleurer ?... L'enfant n'est pas morte, mais elle dort [1]. »

[1] Tres mortuos suscitavit Dominus : Puellam in domo; juvenem

Comment est survenu ce sommeil funeste ? comment s'est préparée cette chute ? comment cette jeune âme si fraîche et si vive a-t-elle pu périr ? La scène tumultueuse dont Jésus est témoin en entrant dans la demeure de Jaïre ne le révèle que trop. « Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef, et qu'il eut vu les joueurs de flûte, la foule tumultueuse, et des gens qui pleuraient et poussaient de grands cris..... » Voilà le monde où se perd la candeur des âmes, où leur foi s'altère, où leur charité se glace, où leur vie divine dépérit peu à peu et enfin est dévorée par une mort funeste : *Tibicines*, les joueurs de flûte, les enchanteurs des âmes, les séductions du plaisir, les entraînements du vice, les voix perfides de la volupté. L'âme écoute, s'approche, s'amuse, elle est perdue ! La voici bientôt précipitée dans le tourbillon de la vie mondaine, elle entre « dans la foule tumultueuse » *turbam tumultuantem.* Ces bruyants éclats, ces voix rieuses, ces mille bruits du plaisir, étouffent les conseils de la vertu, les leçons de la foi, les clameurs d'une conscience alarmée. On se jette dans le tourbillon, le vertige saisit l'imprudente victime; c'en est fait, il faut périr. D'ailleurs si le remords élevait une voix trop impérieuse, si Jésus était trop maître encore de cette pauvre âme, la raillerie mordante, le rire moqueur, la plaisanterie discrètement impie, auraient bien vite raison d'un dernier scrupule et d'un dernier amour : *Ils se riaient de lui.*

in porta; Lazarum in sepulcro. Quidam enim moriuntur, sed non extra feruntur; et hoc est per consensum in peccatum, sed non exeunt ad extra per opera. Quidam autem extra fertur ad actum, et hic significatur per eum quem suscitat in porta. Quidam vero ex consuetudine jacet in sepulcro, qui significatur per Lazarum. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. IX.)

Voilà comment le monde tue les âmes : voici comment Jésus les ressuscite et les sauve. Avant tout il écarte « la foule tumultueuse ; » la foule est indigne de voir ses miracles, et n'entend rien aux opérations mystérieuses de sa grâce, *animalis homo non percipit;* la foule est sceptique et railleuse : *deridebant eum.* Il faut à l'âme convertie la solitude, il lui faut la chaste et pieuse compagnie de Jésus et des apôtres, des prêtres, des directeurs. *Jésus renvoyant tout le monde, prit le père et la mère de la jeune fille, et ceux qui étaient avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il entra dans le lieu où la jeune fille était couchée.*

Dans ce miracle, comme dans tous les autres, il est visible que Jésus-Christ est préoccupé de l'incorrigible incrédulité de nos intelligences, et qu'il prend, pour ainsi parler, contre cette ennemie toutes ses mesures. Ici, nous le voyons disposer toutes les circonstances avec la plus minutieuse sollicitude, afin que l'ombre d'un soupçon devînt même impossible. Ses ennemis et ses insulteurs se sont chargés de témoigner de la réalité de la mort. « Ils se riaient de lui, sachant bien qu'elle était morte. » Lui se chargera de montrer la réalité de la résurrection. Sous ses yeux, sous les yeux du père et de la mère, en face de tous les témoins, la jeune fille ressuscitée prendra de la nourriture, accomplira l'acte par excellence de la vie matérielle, se lèvera, marchera, mangera. « Jésus tenant la main de la jeune fille, éleva la voix et dit : *Talitha cumi* (ce qui signifie : Jeune fille, je te dis, lève-toi !). Et son esprit revint, et la jeune fille se leva aussitôt, et elle marchait. Et Jésus ordonna de lui donner à manger. »

IV. — Si nous jetons un regard d'ensemble sur ces deux miracles si harmonieusement enchaînés et si divinement conduits, la plus vaste et la plus belle perspective s'offre à nous. Ce n'est rien moins que toute l'histoire du monde qui nous y apparaît dans ses plus hauts sommets, c'est l'histoire des appels successifs à la foi et au salut, tels que saint Paul les raisonne avec tant de profondeur dans son onzième chapitre aux Romains [1]. 1° La fille de Jaïre naît : la Synagogue est appelée et se forme à l'époque où le mal de l'hémorroïsse, où l'apostasie de la Gentilité, deviennent mortels et irrémédiables. 2° Les temps sont accomplis et le Verbe incarné, le Rédempteur promis au monde est en marche pour la maison de Jaïre, du chef de la Synagogue, vers lequel il est envoyé par son Père ; car, dit-il, il faut « aller tout d'abord aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Le salut est donc avant tout prêché

[1] Quid ergo dicemus? Quod gentes quæ non sectabantur justitiam, apprehenderunt justitiam : justitiam autem quæ ex fide est. Israël vero sectando legem justitiæ, in legem justitiæ non pervenit. Quare? quia non ex fide, sed quasi ex operibus... ignorantes justitiam Dei, et suam quærentes statuere, justitiæ Dei non sunt subjecti. Finis enim legis Christus, ad justitiam, omni credenti. — Illorum delicto salus est gentibus... delictum illorum divitiæ sunt mundi; et diminutio eorum divitiæ gentium... amissio eorum reconciliatio est mundi. — Dico ergo : numquid Deus repulit populum suum? Absit. Dico ergo : numquid sic offenderunt ut caderent? Absit. Nolo vos ignorare, fratres, mysterium : quia cæcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret; et sic omnis Israel salvus fieret : sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei. (Rom. IX, X, XI.) — Usque in hodiernum diem... velamen positum est super cor eorum, cum autem conversus fuerit ad Dominum, auferetur velamen (II Corinth. III, 15.)

aux Juifs, et c'est à eux les premiers que la Rédemption est offerte. Mais Jaïre manque de foi, il n'est pas trouvé apte à une résurrection immédiate : le peuple juif ne reçoit pas un salut qui tout d'abord était fait pour lui. La marche de la rédemption est interrompue : Jésus s'arrête, et au moment où il s'arrête, une femme malade s'avance, supplie, touche le Dieu Rédempteur par les admirables vertus qu'elle expose, reçoit sur elle les divines influences de résurrection et de vie dont les juifs auraient dû jouir les premiers. La Gentilité, purifiée et guérie, recueille l'héritage dont Israël se prive par son opiniâtre manque de foi. 3° Jaïre est-il à tout jamais délaissé ? La mort est-elle éternelle dans sa demeure en deuil ? Sa chute est-elle sans espérance et restera-t-il pour toujours tombé ? *Dico ergo : numquid Deus repulit populum suum ?.... Numquid sic offenderunt ut caderent ? Absit.* « A Dieu ne plaise ! » Quand la plénitude des nations sera rentrée dans l'Église, alors, à son tour, Israël, enfin converti et croyant, reviendra au Sauveur qu'écartait depuis tant de siècles son incroyance. Jésus entrera chez Jaïre, chassera les imposteurs qui se « moquaient » de lui et ramènera dans cette maison de désolation et de mort la joie avec la résurrection et la vie. Ce sera le dernier triomphe de la Rédemption du Christ qui fermera les temps et ouvrira l'eternité.

VI

LES DEUX AVEUGLES

Trois choses seront l'objet de notre étude dans ce nouveau miracle. Nous y verrons : 1° le modèle accompli

de la prière chrétienne ; 2° l'indispensable condition posée aux merveilles de Dieu dans les âmes ; 3° les leçons d'humilité et de gratitude que nous donnent tour à tour Jésus-Christ et les aveugles guéris par sa miséricordieuse puissance.

I. — Voici ces deux pauvres aveugles : en eux se personnifie la prière chrétienne. « Comme Jésus sortait de là[1] deux aveugles le suivirent, criant et disant : Ayez pitié de nous, Fils de David ! » Les aveugles ont d'abord *la science du temps ; et hoc, scientes tempus*, comme dit l'Apôtre. Ils profitent, pour élever la voix de leur détresse et implorer la grâce de la lumière, du passage de Jésus : *transeunte Jesu.* Ah ! s'écriait saint Paul : « Voici « le temps favorable : voici les jours de salut,» et encore : « Approchez-vous du trône de la grâce pour en recevoir un secours dans le temps opportun. » C'est ce que font les aveugles, et c'est la première perfection de la prière. Si notre prière doit être perpétuelle, il est des heures et des circonstances où elle doit redoubler d'intensité, et devenir un véritable cri de l'âme et du cœur. *Ils suivirent Jésus, criant.* Quel est ce passage de Jésus : *transeunte Jesu ?* Pour le monde, c'est le temps de l'Incarnation. En dehors d'elle, en dehors de ce *passage* de Jésus au travers des temps et du monde, il n'y a que perdition et désespoir. *Voluntarie enim peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia : terribilis autem quædam expectatio judicii, et ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios*[2].

[1] De la maison de Jaïre. — Voir saint Matth., chap. IX. — [2] Hebr. X.

Pour chaque homme en particulier le passage de Jésus, c'est le temps de la vie, « le temps favorable, les jours de salut. » Une fois sorti de ce monde, tout se fixe et s'immobilise pour l'homme : son sort est irrévocable ; la *cécité* au sein des ténèbres extérieures, comme la « vision béatifique » au sein des clartés divines, sont éternelles. Ni Jésus n'illumine les aveugles de l'éternelle nuit, ni il ne privera à jamais de la lumière les heureux « fils de la lumière et du jour, » qu'il a une fois plongés dans les splendeurs de la claire vue. Ce n'est plus alors le temps de la prière, parce que ce n'est plus le temps du passage de Jésus. Les misérables aveugles de l'enfer crient en vain : les heureux illuminés du ciel n'ont plus à pousser aucune clameur de détresse : *neque luctus, neque clamor.* Heureux donc et heureux mille fois celui qui connaît le temps du passage de Jésus qui est celui de la prière ! malheur à qui l'ignore, le méprise et n'en profite pas ! Il est un troisième passage de Jésus, *transeunte Jesu*, et par suite un troisième moment de la prière, c'est le moment de la grâce. Grand et formidable mystère ! S'il est absolument certain qu'aucun péché n'est irrémissible, que Dieu veut le salut de tous les hommes, qu'il leur donne à tous et toujours les moyens d'arriver à ce salut, il n'est pas moins vrai qu'une parole formidable plane sur le mystère de la grâce, il n'est pas moins certain que la grâce a ses moments, et qu'il faut craindre, comme le dit saint Bernard, « Jésus qui passe et ne revient plus. » Il faut donc crier à Jésus « tandis qu'il passe ; » *transeunte Jesu*, et profiter de la grâce que nous assure ce passage béni.

Les aveugles n'ont pas seulement la science du temps, ils ont la *bonne volonté* du cœur. Il faut à l'âme qui prie

la bonne volonté, la bonne disposition. La sainteté peut faire défaut encore, car comment prieraient les pécheurs? mais la bonne volonté est requise : volonté de servir Dieu, d'abandonner le vice, de s'attacher à la vertu ; volonté de *voir*, désir ardent de contempler la divine lumière, et d'être illuminé des splendeurs de la foi. Nul ne prie comme il faut, si, par cette bonne disposition, il ne se met déjà à la suite de Jésus : *secuti sunt eum.* « ils le suivirent. »

A ces saintes dispositions se joint le désir, l'ardent désir des biens éternels, que l'on réclame de la divine bonté. Il faut la chaleur, le feu de l'âme, *in meditatione mea exardescet ignis;* il faut le cri du cœur, *clamavi ad Dominum.* L'Évangile remarque que les aveugles ne priaient pas seulement, ils *criaient: secuti sunt cœci clamantes.* Et d'où naît cette ardeur ? d'où se forme ce cri véhément du désir? Du sentiment profond de sa misère et de ses besoins. Les aveugles ont longtemps gémi sur le malheur de leur cécité, ils ressentent par suite un immense désir de la lumière : voilà d'où naît le grand cri dont ils poursuivent Jésus : *secuti sunt clamantes.*

Enfin, c'est au *Fils de David* qu'il faut crier, c'est le Fils de David qu'il faut appeler au secours de sa détresse. *Non est in alio aliquo Nomine salus.* « Tout par lui, avec lui, en lui. » Par Jésus-Christ le salut éternel, par lui encore chacune des grâces qui le préparent et y mènent.

II. — Dans ses guérisons miraculeuses, Jésus-Christ ne se départ pas d'une grande et invariable règle : il exige la foi du malade qu'il se dispose à guérir. C'est-à-dire qu'il fait à des cas particuliers l'application de la règle qui préside à la guérison du genre humain tout

entier : *Quem proposuit Deus propitiationem per fidem,* « Lorsque Jésus fut entré au logis, les aveugles s'approchèrent de lui. Et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous? Ils lui dirent : Oui, Seigneur. » C'est là l'épreuve de la foi. Étudions à fond cette épreuve. Elle renferme deux éléments également difficiles et douloureux : l'attente, l'obscurité. Telle est la situation où est placé le croyant : Dieu lui promet une patrie, et il ne chemine que dans l'exil ; Dieu lui fait entrevoir un splendide avenir, mais la vision se perd dans le vague de l'éloignement, et, en attendant, d'innombrables maux se dressent devant lui dans leur vivante et implacable réalité : Dieu lui promet tout, et semble lui refuser tout. Voilà l'attente. Les aveugles crient le long du chemin, ils poursuivent Jésus de leur ardente prière, Jésus passe, Jésus ne s'arrête pas à leurs cris, il oppose une insensibilité glaciale à l'appel de leur détresse, il entre dans une demeure, sans plus, ce semble, se préoccuper d'eux. Les aveugles soutiennent vaillamment ce premier combat de la foi : ces grandes âmes n'ont pas souci du délai que Jésus leur impose, ils attendent et ils continuent à « espérer contre toute espérance, » « donnant ainsi de la gloire à Dieu, » *dans gloriam Deo.* — Trait profond et mystérieux. La tradition a vu dans ces deux aveugles le peuple juif et la Gentilité. Ils suivent, ils crient longtemps sur le chemin des siècles après le salut ; puis enfin, entrés dans la maison, dans l'Église, ils sont accueillis guéris, illuminés l'un et l'autre.

Le second élément de la foi est l'obscurité, *nous marchons par l'obscurité de la foi et non par la claire vision.* Quelle nuit nous traversons ! Quelles ombres revêtent nos mystères ! Comme Dieu, présent partout, ne se

laisse néanmoins apercevoir nulle part ! Un pauvre voyageur traverse le monde, vêtu en esclave, « que l'on regarde et que l'on ne reconnaît pas, » « sans éclat, sans beauté, » pauvre entre les plus pauvres : O profondeur des conseils du Très-Haut ! Que tout genou fléchisse, que toute langue confesse, que toute intelligence se courbe : voilà Dieu ! Une croix s'élève, un condamné y monte et y meurt au milieu des railleries et des blasphèmes de tout un peuple : voilà Dieu ! Un autel se dresse, et, sur cet autel, une légère apparence d'un peu de pain trahit seul le mystère : voilà Dieu ! « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'incompréhensibles sont ses conseils, et inscrutables ses voies ! » Et que prétend notre grand Dieu dans ces extraordinaires entreprises et ces scènes inouïes ? Captiver notre intelligence, courber son orgueil devant le mystère, la faire la « captive obéissante du Christ. » Telle est la seconde épreuve de la foi. Jésus y fait passer les deux aveugles, exigeant une confession explicite et formelle de sa divine puissance : « Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous ? » Cette foi en un Dieu dissimulé sous les abaissements de la chair, les heureux aveugles l'ont ferme et généreuse, ils l'ont comme le lépreux, comme le centurion, comme l'hémorroïsse : ils seront guéris. *Dicunt ei : utique Domine. Tunc tetigit oculos eorum dicens : secundum fidem vestram fiat vobis. Et aperti sunt oculi eorum.* « Ils lui disent : nous le croyons, Seigneur. Alors Jésus toucha leurs yeux en disant : qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts[1]. »

[1] « Tetigit oculos eorum, dicens... » Cur *tetigit* et *dixit* ? Utrumque tamen per se sufficiebat ; tamen utrumque fecit ut

III. — Dans la guérison des aveugles, Jésus emploie comme une double forme et un double moyen : il touche, il parle : *tetigit, dicens*. Saint Thomas creuse cette circonstance avec cette merveilleuse profondeur de vues et de doctrine. Comment le monde fut-il arraché à ses longues ténèbres et illuminé des splendeurs de la révélation ? Par le Verbe, par la Parole. Et comment la Parole éternelle, comment le Verbe inaccessible et incommunicable de Dieu devint-il apte à nous illuminer et à nous sauver ? En touchant notre chair, en s'incarnant, *Verbum caro factum*, en touchant nos yeux d'une main à la fois humaine et divine : humaine pour nous atteindre, divine pour nous donner la résurrection et la vie. Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut dans la guérison du lépreux, s'est formé le sacrement chrétien, à l'instar du Christ son Auteur, devenu lui-même par l'Incarnation un sublime et ineffable « Sacrement. »

De ce beau miracle une double leçon nous reste à recueillir : un double remède à nos deux plus mortelles blessures. Nous sommes en tout, dans chacune de nos œuvres, les admirateurs obstinés de nos mérites, plus obstinés encore à les produire à la lumière et à les offrir à l'admiration et aux louanges de tous. Jésus-Christ nous enseigne à cacher nos actions saintes. « Jésus les menaça, disant : prenez garde que personne le sache. » En second lieu cet incorrigible orgueil nous creuse un autre abîme : celui de l'ingratitude. Rien ne peut nous ramener à la pensée de Dieu et à la recon-

significaretur quod cæcitas per Verbum incarnatum illuminatur, Joan. I, 14 : « Verbum caro factum est et habitavit in nobis, et vidimus.... » (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. IX.)

naissance envers sa libéralité divine, infatués que nous sommes de nos propres mérites, et ayant toujours plus ou moins dans le cœur cette parole impie : *labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est ?* La conduite des aveugles nous persuade la gratitude, comme celle de Jésus nous apprend l'humilité. « Jésus les menaça, disant : prenez garde que personne le sache. Mais eux, s'en allant, le divulguèrent dans tout ce pays-là. »

VII

LA CHANANÉENNE

Scène nouvelle, spectacle étrange ! Voici la lutte, désespérée d'une grande âme contre son Dieu : lutte suprême, lutte héroïque, où Jésus-Christ la mène, la soutient, la couronne. Telle est la scène que nous déroule l'Évangile de la Chanaéenne. La division s'impose d'elle-même : c'est la lutte , c'est le triomphe.

I. — L'héroïne de cette lutte et de ce triomphe est une pauvre païenne étrangère, fille de ces races abominables, maudites autrefois pour leurs crimes, et décimées par le glaive vengeur que Dieu remit aux mains de son peuple élu. La Chananéenne est à la fois l'héroïne de la charité, de la foi, de l'humilité.

La Chananéenne, c'est l'âme ardente, pleine d'amour, pleine de feu dans l'amour : elle est mère , elle est dévorée des ardeurs de l'amour maternel, et cet amour,

surexcité par l'infortune, se surpasse lui-même, triomphe de tous les obstacles, franchit toutes les impossibilités, et au travers de difficultés de toutes sortes, après la plus gigantesque lutte, finit par remporter le plus magnifique triomphe. Elle commence par triompher de sa propre abjection et de la volonté de son Dieu. Elle est étrangère, méprisée, maudite par sa race; elle affronte ce premier et infranchissable obstacle. Jésus refuse de se montrer à elle, il veut la solitude et le silence : elle force cette divine barrière, et fait plier par l'ardeur de son zèle la volonté même d'un Dieu ! « Jésus étant entré dans une maison, voulait que personne ne le sût, mais il ne put demeurer caché. Car une femme chananéenne dont la fille était possédée d'un esprit impur, sitôt qu'elle eut entendu parler de lui, sortit de ces contrées et cria vers lui, disant : Ayez pitié de moi Seigneur, Fils de David ! » Elle passe, sous les dédains et les malédictions des Juifs, ses frontières maudites, et elle ose se présenter à Jésus, au Fils de ce roi David, dont le trône était assis sur les ruines de son abominable nation. Comme toutes les âmes ardentes, la Chananéenne *crie ;* l'âme molle, insouciante, froide, ne sait pas crier, elle parle bas, son langage participe au froid de son cœur ; seules les grandes et nobles âmes savent pousser vers Dieu de véhémentes et puissantes clameurs. Remarquons ce cri de la Chananéenne, où se laisse voir si bien l'amour qui l'inspire : *Ayez pitié de moi !* De moi ? Elle est saine et vigoureuse : elle n'éprouve pour elle-même aucun besoin, ni n'est affligée d'aucune souffrance : que veut-elle dire par ce cri : « ayez pitié *de moi ?* » Ah ! c'est qu'une mère ne fait avec son enfant qu'une même chose : les douleurs sont communes, et commune aussi la détresse qui réclame le secours.

« Ayez pitié de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon [1] !

Mais aux grandes âmes il faut la lutte : voici cette charité maternelle aux prises avec le plus inattendu des adversaires, avec le tendre et charitable Jésus. Jésus est muet ; il semble de glace devant cette déchirante expression de la douleur, il ne répond pas un mot à cette infortunée, il s'en détourne. Pas un mot, pas un signe, pas un regard. *Jésus ne lui répondit pas un mot.* Que va faire la Chananéenne si durement rebutée par Celui qu'elle croyait un Sauveur ? Avant de contempler cette grande lutte, arrêtons-nous à considérer avec le Docteur Angélique la conduite de Dieu sur cette âme. Dieu suit ici sa marche ordinaire et invariable ; il proportionne la lutte aux forces du combattant. Dans l'Église des premiers âges, les patriarches furent ses

[1] Sex possumus notare. Primo conversio petentis, Eccli. XVIII : « Ante orationem præpara animam tuam. » Præparat animam suam, quando a vitiis se mundat. Et hoc designatur per nomen *Chananæa* quæ idem est quod *mutata*. Item qui convertitur debet non solum vitare peccatum sed etiam occasionem peccati : *egressa de finibus*. Secundo notanda est devotio quia clamabat. Clamor magnum affectum designat. Psal. CXIX. « Ad Dominum cum tribularer clamavi. » Tertio notatur pietas quia alienam miseriam suam reputabat. Unde dicit : « Miserere *mei*. » Et hoc est magna misericordia, Job. XXX : « Flebam super eum qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi. » Item tangitur humilitas quia petiit ex confidentia misericordiæ Dei. Quarto tangitur fides quæ necessaria est ad petitionem. Item confitetur divinam naturam in eo, in hoc quod dicit : « Domine. » Psal. « Scitote quia Dominus ipse est Deus. » Item humanam : « Fili David, » qui est ex semine David.

Potest esse typus totius Ecclesiæ Gentilium. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XV.)

héros ; il les soumit tous à des luttes formidables. Dans l'Église chrétienne, où les forces divines furent multipliées et répandues avec une profusion intarissable, les héros se multiplièrent à l'infini, et avec eux les luttes plus continuelles, plus variées, plus terribles, qui donnèrent à l'Église ses martyres de toutes les sortes et de tous les noms. Or de toutes les luttes la plus terrible restera toujours l'abandon apparent de Jésus : les échafauds, les chevalets, le fer et la flamme sont jeux d'enfants au prix de cette torture intime, qui renverse et dévaste une âme jusqu'en ses derniers fondements.

L'admirable Chananéenne est en face de cette poignante épreuve; elle peut jeter à son Dieu le cri déchirant que la Victime du Calvaire lui jettera elle-même, au milieu de délaissements inouïs et de la plus effroyable solitude : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Deux voies lui restent pour forcer la terrible barrière que Jésus lui oppose, et parvenir à lui malgré lui : des intercessions étrangères ; de nouveaux cris et des supplications nouvelles. Elle tente ces deux voies tour à tour. Elle cherche des appuis dans les Apôtres, elle les implore, elle les émeut, elle leur persuade d'intervenir en sa faveur auprès de Jésus. Mais la cause semble si mauvaise, la malédiction qui pèse sur cette race chananéenne si écrasante, le refus du Sauveur si absolu et si sévère, que les Apôtres n'osent demander directement le miracle imploré. Ils ne diront pas : « Maître, exaucez cette femme, » ils ne l'osent ; mais ils connaissent à fond le cœur de Jésus : ils prennent, pour arriver jusqu'à lui, la route contraire, ils proposent à Jésus l'inhumanité d'un refus. Ils ne lui disent pas : « Maître, écoutez, exaucez cette malheureuse ! » ils lui disent au contraire : « Maître, renvoyez-la ! » Le bon Maître

a-t-il jamais renvoyé, sans la secourir, une infortune? Ah! ils savent bien que non, et voilà pourquoi ils mettent son cœur aux prises avec une impossibilité. Maître, vous ne la voulez pas guérir? soit, mais alors renvoyez-la, et faites taire ainsi ses importunes clameurs!

O profondeur des voies de Dieu sur les âmes d'élite et les cœurs magnanimes des saints! Qui n'aurait cru voir réussir cet admirable stratagème des Apôtres? qui n'aurait espéré la miséricorde et le salut? Non! La tempête redouble, la torture va s'accroître à l'infini, la lutte se fera affreuse pour l'infortunée Chananéenne. Tout à l'heure Jésus refusait: maintenant il écrase sous le dédain et l'insulte celle qu'il ne veut pas exaucer. Pour réponse à ses apôtres il oppose la noblesse et les droits du peuple juif à l'ignominie des nations idolâtres: « Je ne suis, dit-il, envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Et quand, désespérée de l'insuccès des Apôtres, la malheureuse mère surmonte sa terreur et tente elle-même un suprême effort, elle retombe foudroyée par la plus poignante réponse et le plus humiliant refus. « Elle, cependant, vint, entra et se prosterna à ses pieds, car c'était une femme de chez les Gentils, Syro-Phénicienne de nation. Et elle le priait de chasser le démon hors de sa fille, disant: Seigneur, secourez-moi! Jésus répondant, lui dit: Laisse d'abord rassasier les enfants; car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » O triomphe de l'humilité, de la foi, de l'amour réunis et luttant ensemble contre Dieu même et ses plus solennels refus! Qu'elle est grande, qu'elle est belle, qu'elle est noble et divine cette figure que le récit évangélique place sous nos yeux! Arrêtons-nous et contemplons.

Les saints Docteurs trouvent admirable d'abord l'acte de foi de cette femme. C'est l'un des plus complets et des plus sublimes que l'Évangile nous ait exposés. Cette païenne est plus illuminée dans sa foi que la synagogue entière. Elle reconnaît et confesse tout le mystère de l'Incarnation. Pour elle Jésus-Christ est Dieu : « elle se prosterne et adore. » Les Pères sont unanimes à donner aux paroles du texte sacré cette extension et cette portée. Tout à l'heure elle confessait dans le Christ l'humanité, *Fili David*, disait-elle. Elle reconnaît et confesse maintenant sa mission et son titre de Rédempteur. Toute l'œuvre du Messie, elle la résume et la proclame dans ce cri unique : « Secourez-moi ! » Non pas : « priez pour moi : » parlez à Dieu de moi et de ma misère, mais : Vous-même, ô Dieu, ô Rédempteur, ô Puissant sans limite, ô Bonté sans mesure, « secourez-moi ! » *adjuva me.* Et comme l'épreuve fortifie et exalte cette foi ! « Laissez d'abord rassasier les enfants, il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » « Aux chiens ! » Quelle parole ! quel accueil ! quelle lutte formidable dans l'âme de la Chananéenne ! Sans doute la parole est vraie : Israël est bien le fils, et la Gentilité, descendue par sa dégradation « au niveau de la bête sans raison, » est bien le « chien » qui n'a plus droit au pain des enfants. Mais quel glaive enfoncé dans un cœur déjà si douloureux, dans une plaie déjà si cuisante ! Que faire, repoussée une dernière fois, et par un refus si humiliant et si dur ? Que faire, sinon reprendre sa foi, sa prière et son amour, s'éloigner, se disant à soi-même : J'avais cru à un Sauveur et à un Dieu, je n'ai trouvé qu'un Juif sans entrailles. L'âme faible tombe ainsi ; l'âme magnanime, qui « espère contre toute espérance, » et sait « supporter, » Dieu trouve

dans la défaite des forces nouvelles, et dans l'écrasement de plus puissants essors. Dans ces derniers mots qui la devraient briser, la Chananéenne retrempe sa foi, ranime son espérance, enflamme sa charité, se redresse au combat, et saisit dans une humilité nouvelle et plus profonde l'arme qui portera au cœur de Dieu un coup vainqueur. Prodige d'humilité! Jésus-Christ l'avait abaissée profondément : elle s'abaisse elle-même plus encore. Elle accepte tout : elle dit à tout : *etiam*, « c'est vrai. » Elle va plus loin : elle a plus de faiblesse, son indignité est plus grande, sa position plus chétive encore que ne l'a faite Jésus-Christ : le Maître disait : *canes*; elle dit : *catelli;* le Maître disait des Juifs qu'ils étaient « les enfants de la maison, » l'humble femme renchérit encore: les Juifs sont pour elle des « seigneurs » et des maîtres, *in mensa dominorum.* Où son humilité triomphe, c'est à se faire un titre à obtenir de ce que le divin Maître donnait comme un motif de refuser. C'est trop vrai, ô mon Maître, ô mon Dieu, moi et les miens, nous ne sommes, par notre dégradation et nos vices, que des *chiens* immondes : c'est trop vrai, je ne suis qu'une humble et méprisable *chienne*, mais j'habite ce monde où votre munificence s'ouvre à tous les êtres, et si les « enfants » ont droit à une opulente nourriture, les « petits chiens » du logis n'ont-ils pas droit aux miettes qui tombent de la table de « leurs seigneurs? » Aux Juifs des miracles innombrables, le magnifique déploiement des puissances et des bontés divines : à moi une seule faveur ; une seule guérison : *utique, Domine; nam et catelli edunt sub mensa de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.*

A ce coup, Jésus-Christ sort brusquement de son rôle : son cœur éclate, le triomphe de la foi et de l'hu-

milité déroule d'inouïes splendeurs : Jésus, comme hors de lui-même, pousse une exclamation : *O femme, ta foi est grande !* Et quelle est la récompense de cette « grande foi ? » O femme, reçois ma toute-puissance ; sois investie de tous mes pouvoirs ; tout est à toi et je ne te puis plus rien refuser. *Qu'il te soit fait comme tu veux.* Grand Dieu ! quelle magnificence dans le don ! C'est le *fiat* du Dieu créateur qui devient le partage d'une humble femme. « Dieu dit ; et tout se fait » « Va, » ô femme, et « qu'il te soit fait comme tu veux ; » « dis, et tout s'accomplira ; commande, et tout sera fait ! »

II. — Autant est belle l'explication de la lettre, autant est grande et riche de doctrine l'étude de la figure. Tous les Pères, résumés par saint Thomas, ont vu dans cette Chananéenne l'un des types les plus frappants de l'Église, et aussi de l'âme chrétienne.

Voyez comment se forme l'Église. Une troupe d'âmes choisies abandonne les antiques frontières du mal, du vice, de l'idolâtrie : *Egressa de finibus. Eratis longe*, disait l'Apôtre aux nations converties. Et à quelles extrémités étaient réduites ces âmes, quand « elles entendirent parler de Jésus ? « ténèbres de mort, dénûment effroyable, dégradation sans remède, captivité, cris de douleur, inexprimables misères : le ciel et la terre les repoussent, le démon les torture, elles n'ont plus à attendre après une vie de souffrances, que les horreurs d'une éternelle expiation : *male torquetur.* Repoussé des Juifs endurcis et impénitents, le salut se présente à la Gentilité. Jésus quitte le sol de la Judée « et va sur les confins de Tyr et de Sidon. » La Gentilité vient à lui gémissante, torturée, brisée des longues douleurs de son

apostasie, mais admirable maintenant de foi, d'espérance et d'amour. L'Église se forme, mais elle se forme dans les larmes et au milieu des plus cruelles épreuves. A peine s'est-elle donnée à Jésus, confiée à sa miséricorde, et livrée à sa divine conduite, que, durant trois siècles, Jésus semble la délaisser et ne lui montrer qu'insensibilité et refus. Pendant trois siècles l'Église est opprimée, elle pousse au sein de persécutions effroyables le cri de sa détresse : *Domine, adjuva me*, « Seigneur, secourez-moi ! » Jésus-Christ est muet : la délivrance s'éloigne, les bourreaux seuls répondent aux supplications de l'Église par une nouvelle haine et de nouveaux coups. Que fait Dieu? Que prétend-il par ces rebuts obstinés ? Oh ! Dieu travaille dans l'ombre au triomphe de l'Église ; il l'éprouve pour la rendre forte, il l'humilie pour la rendre glorieuse, et de son sang qui coule il lui prépare la pourpre sous laquelle le monde entier la verra régner.

Autre figure moins grandiose mais plus touchante. La Chananéenne gémissante aux pieds du Dieu qui la repousse pour la mieux accueillir, c'est l'âme chrétienne, passant par la terrible épreuve de l'exil d'ici-bas. C'est le chrétien de la vallée de larmes, de l'angoisse, de la douleur ; le chrétien qui passe à travers le monde, faisant retentir le chemin de ses cris douloureux : *infelix ego homo, quis me liberabit ?* Infortuné que je suis, qui me délivrera ? » Le chrétien verse ces amères larmes et pousse ce cri de détresse « parce que sa fille est cruellement tourmentée par le démon, » *male torquetur*. Sa fille, c'est son âme, « son unique, » son trésor, son amour ; celle qu'il aime et doit aimer plus que sa propre vie. Elle est sans cesse et affreusement tourmentée par le démon, *filia male a demonio vexatur*. Le chrétien sor-

tira donc « de ses frontières, » des appuis et des consolations humaines ; il ira à Jésus-Christ, il mettra là son espérance et son soutien : *Domine, adjuva me !* Mais il priera sans faiblesse, sans découragement, sans défaillance ; il supportera le délai du secours, et l'apparent rebut de son Dieu ; il criera plus fort, avec plus d'amour, avec une foi plus puissante : viendra bientôt l'heure bénie où Jésus dira : *à cause de cette parole, qu'il te soit fait comme tu veux : va, le démon est sorti de ta fille.*

LA PISCINE PROBATIQUE

Jamais peut-être, dans aucun autre miracle, l'Esprit-Saint n'entra dans un aussi minutieux détail de circonstances. Il décrit avec une sollicitude marquée cette piscine, l'eau qu'elle renferme, les malades qui perpétuellement l'assiégent et y cherchent leur guérison. Soyons donc attentifs, et recueillons avec une pieuse avidité la riche moisson de doctrine que Dieu a daigné faire germer sous la lettre du récit évangélique.

« Or il y a à Jérusalem une piscine probatique appelée en hébreu *Bethsaïda*, et ayant cinq portiques, sous lesquels gisait une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait en un certain temps dans la piscine, et l'eau s'agitait. Et celui qui le premier descendait dans la piscine après le mou-

vement de l'eau, était guéri, de quelque maladie qu'il fût affligé [1]. »

Étudions chacune de ces mystérieuses circonstances.

I. — Avec une intention manifeste de nous ouvrir une perspective sur le mystère de la Rédemption du monde par Jésus-Christ, l'Esprit-Saint décrit minutieusement la piscine, la foule qui s'y trouve réunie, la propriété de l'eau miraculeuse, et le phénomène qui y annonçait et y révélait cette propriété.

Cette piscine assiégée de malades, cette eau puissante où ils se plongent et où ils retrouvent la santé, est la figure saisissante du *baptistère* chrétien. Par elle-même l'eau est sans force, mais une vertu céleste y descend et la traverse ; l'ange y dépose de divines influences, et aussitôt cette eau, impuissante et inutile jusque-là, se transforme en un remède d'une infaillible efficacité. Ainsi de l'eau baptismale. Sans vertu par elle-même, dès que l'Esprit-Saint la pénètre et la féconde, de toutes divines merveilles s'y produisent : le péché s'y anéantit, la laideur repoussante de l'âme fait place à la plus printanière beauté, la mort est subitement « dévorée par la vie, » la mortalité se fait immortelle, l'homme se fait dieu.

Cette piscine est une piscine *probatique*. L'Agneau « qui ôte les péchés du monde » daigna consacrer, en les traversant, ces eaux baptismales. Là, durant tout le cours des siècles, les brebis du bon Pasteur seront purifiées et guéries.

Une multitude entoure cette piscine probatique :

[1] Joan. v

jacebat multitudo magna. Toutes les nations, tous les peuples, le monde entier se découvrent à notre foi sous le voile transparent de la figure, et la situation des malades de Bethsaïde achève de rendre la figure saisissante et les rapports frappants. — La multitude est gisante : *jacebat.* Oh ! que c'est bien là le pécheur. Il se traîne, il est à terre, il gît dans l'impuissance de se soulever. En lui tout est abaissé, tout est gisant. Quelle bassesse dans ces pensées toutes vouées à la terre et rampant misérablement sans jamais connaître de sublime essor ! Quelle bassesse plus grande dans ce cœur, où tout est vil, où la corruption remplit tout d'une odeur de fange ! Suivez cette vie entière, regardez ces actes, écoutez ce langage : *de terra terrenus*, tout y est terrestre, rien n'y laisse voir la moindre éclaircie vers le ciel. — Hélas ! *multitudo magna :* tous ces malades, tous ces pécheurs sont « une immense multitude. » Regardez le monde, voyez même l'Église, considérez un royaume, une cité, une simple et chétive bourgade. Que de pécheurs ! quel nombre innombrable ! quelle « multitude ! » Prenons garde aussi aux maux divers dont cette multitude est affligée : les quatre caractères du péché s'y retrouvent, ces ravages se suivent et s'entraînent fatalement. *Languentium.* Le premier effet du péché dans l'homme, c'est de briser ses forces. « Vous couriez si impétueusement, » disait l'Apôtre aux pécheurs de l'Église de Galatie, qui donc a brusquement arrêté cet essor ? Le péché. Le péché d'un coup casse nos ailes, et l'aigle le plus vigoureux et le plus sublime tombe en un instant, épuisé et mourant. Exhortez ce pécheur, remuez ce malade, efforcez-vous de l'émouvoir délicieusement par l'amour, ou de le faire bondir sous l'aiguillon d'une salutaire terreur : il vous entend

à peine, ne vous comprend plus, ouvre à votre parole un œil mourant, et retombe aussitôt dans son assoupissement et sa léthargie : *languentium*. Peut-être vous a-t-il fait des promesses, peut-être ces promesses furent-elles sincères ; mais le péché emporte tout, l'âme n'a plus le courage de lui résister, elle murmure le fatal mot d'impossible, et se laisse sans résistance tirer à l'abîme. « Ah ! quel état ! On ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout : c'est la faiblesse de l'âme à qui tout échappe et qui s'échappe à elle-même ; les chutes sont continuelles et irréparables ; on ne se peut plus relever [1]. » Tel est le premier caractère du péché, l'affaiblissement : *erat multitudo languentium*. Parmi toutes les choses qui s'exténuent sous l'action mortelle du péché, il en est une dont l'affaiblissement cause surtout d'irréparables désastres : c'est l'affaiblissement et l'obscurcissement de la foi. Plus rien ne frappe ni n'impressionne le pécheur : « Dieu n'est plus devant son regard : » « il a l'esprit chargé de ténèbres, et c'est en lui la suite et la conséquence de l'aveuglement du cœur. » Le malheureux ! il chemine dans la nuit obscure : il ne voit plus rien, il ne connaît plus rien : ni son origine, ni sa fin ; ni les moyens d'atteindre à cette fin ; ni s'il a une âme, ni ce qu'est cette âme, ni ce qu'est le temps, ni ce qu'est l'éternité. « Il ne sait où il va, » parce qu'il marche dans les ténèbres : « Celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. » Hélas ! il va aux abîmes, où le précipitera son volontaire et opiniâtre aveuglement : *erat multitudo magna... cæcorum*. Il est, en troisième lieu, un autre caractère et comme une autre physionomie de l'état du péché : c'est l'état de ces âmes chancelantes, incertaines d'elles-

[1] Bossuet, *Méditat.*

mêmes, et qui ne se fixent ni dans le bien ni dans le mal : âmes boiteuses, âmes qui « ne marchent pas droit devant le Seigneur, » « qui veulent servir deux maîtres, » et ne recueillent pour prix de cette duplicité que le mépris conjuré de la terre et du ciel. Que d'âmes boiteuses ! de celles qn'apostrophait le Prophète : « Jusqu'à quand boiterez-vous ainsi des deux côtés ? » Combien d'âmes qui traversent l'existence en des alternatives misérables de conversions et de rechutes ! Combien d'autres qui prétendent réunir dans un ensemble absurde et sacrilége Dieu et le monde, l'autel et le bal, la piété et les plus mondaines allures, le Christ et Bélial son mortel ennemi ? *Erat multitudo... claudorum.* Un quatrième trait caractérise enfin admirablement l'état du péché : c'est un état de complète *aridité.* « Arbres déracinés, deux fois morts ! » Ils sont debout encore : ils ont leur tronc, leurs branches, leurs racines, mais la mort est dans leur sein. La séve de la grâce n'est plus en ces âmes : elles ont cessé de croître ; elles ne produisent plus rien, ni feuillage, ni fleurs, ni fruits. Elles sont stériles : elles occupent illégitimement la terre : le maître du jardin s'approche de ces arbres infructueux, l'indignation dans le cœur : *utquid terram occupat ?* Arbres morts, âmes arides, âmes stériles, prenez garde ! « la cognée est à la racine ; » encore un peu de temps et « vous serez coupés et jetés au feu. » *Erat multitudo... aridorum* [1]. Tel est l'état des pécheurs : état

[1] Ponit quatuor quæ incurrit homo per peccatum. Primo enim homo per hoc quod subjicitur passionibus peccatorum et prædominatibus efficitur languidus ; et quantum ad hoc dicitur *languentium.* Unde Psalm. VI, dicebat : « Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum. » Secundo vero per dominium passionum

affreux, état désespéré pour tout autre que la divine Miséricorde. Mais Dieu veille à ces misérables, la grâce s'est approchée d'eux, et un mot qui suit dans le texte nous montre comment toute espérance n'est pas perdue. « Ils attendent le mouvement de l'eau, » *expectantium aquæ motum.* La première grâce a remué leur cœur, et y a fait naître le désir de la santé et de la vie. C'est le premier pas vers le salut, car Jésus-Christ n'est jamais loin de l'âme qui, reconnaissant l'horreur de sa misère, soupire après son Libérateur et son Dieu. Le remords se fait sentir dans ces âmes, le dégoût du vice, de vagues tristesses et un désenchantement profond de tous les plaisirs de ce monde ; puis bientôt après, des aspirations tendres et véhémentes vers les chastes voluptés de l'amour divin et de la vertu.

Après avoir décrit l'état des malades qui entourent la piscine et en attendent leur guérison, l'Évangile nous fait, dans un minutieux détail, l'historique de l'eau merveilleuse qui remplit cette piscine et opère les miracles de guérison. Deux points concentrent l'attention de l'Évangéliste : l'eau, l'ange. Cette eau est, comme nous l'avons dit, une saisissante image de l'eau baptismale ; même mystère, même obscurité. Ni dans la piscine ni

t victoria in homine excæcatur ratio per consensum : et quantum ad hoc dicit *cæcorum,* scilicet per peccata, secundum illud Sapient. II : « Excæcavit eos malitia eorum, » « ... et non viderunt solem. » Tertio homo languens et cæcus efficitur instabilis in suis operibus, et est quasi claudus. Unde dicitur Prov. XI : « Impius facit opus instabile. » Et quantum ad hoc dicit : *Claudorum.* Quarto autem homo sic languidus, cæcus intellectu, claudus in effectu, efficitur aridus in affectu, in quantum exsiccatur in eo omnis pinguedo devotionis. Et quantum ad hoc dicit : *aridorum.* (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. V, lec. 1.)

dans le baptistère, l'œil de l'homme ne peut apercevoir la vertu régénératrice dont le malade se trouve subitement transfiguré. A l'œil, c'est de l'eau. Mais un ange descend dans cette eau, une vertu invisible la pénètre, l'Esprit-Saint y plane et la transforme : c'est une eau nouvelle, c'est une eau divine ; tout ce qui en sera touché recevra des influences de sainteté et de résurrection. Entre la piscine de Jérusalem et le baptistère de nos églises, même rapport d'efficacité. Pour l'une et pour l'autre : *sanus fiebat.* Efficacité absolue et universelle, *a quacumque detinebatur infirmitate,* dit le texte, « de quelque maladie que l'on fût affligé. » Nul crime que le baptême n'efface, nulle maladie dont il ne termine les longues et mortelles souffrances. L'on entre dans cette eau divine couvert d'ulcères incurables, brisé de chutes affreuses, en proie aux plus intolérables douleurs, on en sort « homme nouveau, » sans nulle trace de maladie, sans nul vestige de souffrances, sans même laisser voir le plus léger reste d'infirmité et de faiblesse, « sans tache, sans ride, sans rien qui y ressemble. » A côté de cette similitude, notons avec saint Thomas trois dissemblances. Pour la piscine, c'est un ange qui donne à l'eau sa vertu rédemptrice : dans le baptême chrétien, Dieu même, les trois Personnes divines apparaissent, pénètrent, vivifient l'eau sainte et lui communiquent sa toute-puissante efficacité. En cette efficacité même, nouvelle différence : l'eau de la piscine a une vertu restreinte, que le temps et le nombre limitent à à la fois : *secundum tempus : qui prior descendisset..... sanus fiebat.* Le baptême offre un refuge toujours assuré et assez vaste pour accueillir les plus innombrables multitudes ; rien ne comprime le torrent de la grâce, aucun crime ne déconcerte sa puissance, et n'excède sa

divine efficacité. La troisième dissemblance est la plus essentielle ; l'eau de la piscine rendait une santé périssable et prolongeait de peu une vie irrévocablement vouée au trépas : l'eau baptismale ouvre à l'homme qui s'y plonge les splendides et immortelles espérances d'une vie sans fin et les gloires d'un « immobile royaume. »

Dernier trait du tableau tracé par l'Évangéliste. *Angelus Domini descendebat... et movebatur aqua...* etc. « Un ange du Seigneur descendait dans la piscine... et l'eau s'agitait. » Entre cet ange et Jésus-Christ les rapports sont frappants [1]. Jésus-Christ, par excellence, l'Ange, l'Envoyé de Dieu, « l'Ange du grand conseil, » envoyé par son Père dans le monde, pour guérir le monde, y descend « dans la plénitude des temps. » Il descend dans les flots du péché, dans les grandes eaux des douleurs humaines, sa présence dans les eaux de ce monde, dans le grand océan des peuples, y cause bientôt des frémissements, des agita-

[1] Per angelum istum intelligitur Christus. Sicut ille angelus secundum tempus descendebat in piscinam, ita et Christus, secundum tempus determinatum a Patre, descendit in mundum, Galat. IV, 4 : « Ubi venit plenitudo temporis misit Deus Filium suum. » Item sicut ille angelus non videbatur nisi motu aquæ ita etiam Christus secundum divinitatem non cognoscebatur. Isa. XLI : « Vere tu es Deus absconditus. » Ideo videbatur aqua turbata, sed a quo turbaretur, non videbatur quia infirmitatem Christi videntes, divinitatem ejus non cognoscebant. Et sicut ille qui descendebat in piscinam sanus fiebat, ita et qui humiliter credit in Deum, ejus passione sanatur *per fidem in sanguine Ipsius.* Sanabatur autem *unus* tantum, quia nullus sanari potest nisi in ecclesiastica unitate. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. V, lec. 1.)

tions, des tempêtes violentes, *quare fremuerunt gentes*... L'ange de la piscine ne se manifestait que dans le trouble et l'agitation de l'eau. L'eau s'agitait, le malade qui y entrait en sortait guéri : la cause même, l'intervention d'une force divine, demeurait cachée à tous les regards. Ainsi est Jésus-Christ dans le monde : ainsi fut-il il y a dix-huit siècles. Il bouleversa tout le monde : il guérit le monde, il le bouleverse, il le trouble encore ; mais au milieu de ces vastes et profonds effets par lesquels il se manifeste, il reste lui-même le *Dieu caché*. Le voyant passer, le monde dit : Voilà l'homme ! L'immense révolution opérée dans l'humanité le proclame Dieu. Enfin le malade, « de quelque infirmité qu'il fût affligé, sortait de l'eau parfaitement guéri. Tout homme qui se plonge dans la grâce baptismale, qui « s'ensevelit dans la mort du Christ, » dépose ses crimes et sa misère, et renaît à une vie de sainteté et d'immortalité.

II. — Parcourons maintenant avec saint Thomas les circonstances mêmes de la guérison miraculeuse du paralytique, qui trouve, non plus dans la piscine judaïque, mais dans le « Christ, fin de la loi » et accomplissement des figures, le rétablissement de son corps et la sainteté de son âme. Le paralytique, devant la piscine, depuis tant d'années, incapable d'y trouver jamais le soulagement et la guérison, nous offre tout d'abord une vaste perspective et une grande image : il est là le représentant et la figure de l'humanité entière, cette humanité malade et délaissée, qui cherche dans une loi impuissante une guérison impossible, et ne sort de ses longues infortu-

nes que dès que paraît Jésus-Christ. Écoutons saint Paul : « Sans la loi, » en dehors d'elle, « la justification de Dieu a été manifestée ... justification divine par la foi en Jésus-Christ, que Dieu accorde à tous ceux qui croient. » Ainsi, « l'œuvre impossible à la loi ancienne, » la justification de l'homme impossible « à une loi où l'humanité était infirme dans la chair, cette œuvre, Dieu l'accomplit en envoyant son Fils dans la ressemblance de la chair du péché. » Que faisait l'humanité sous la loi impuissante de Moïse ? Elle attendait de cette loi une guérison impossible et dépensait des siècles à cette attente trompeuse et toujours déçue. « Israël en poursuivant la justification, à cette justification ne put parvenir. Pourquoi ? » « Ignorant la manière dont Dieu voulait justifier le monde » en Jésus-Christ et s'obstinant à mettre en la place de cette justification divine, la sienne propre, « celle qu'il pensait obtenir de sa loi, » l'homme resta de longs siècles à souffrir de son incurable mal dont Jésus-Christ seul pouvait triompher.

Mais voici venir à l'homme son miséricordieux Sauveur. Jésus jette les yeux sur le paralytique, et se sent ému de compassion pour ce malheureux dont les infortunes ont été si longues : *cum Jesus cognovisset quia jam multum tempus*... dont le caractère semble si patient et si doux. Rien en effet de paisible et de patient comme cet infirme. Nulle trace de colère, d'impatience, d'aigreur ; depuis trente-huit ans, il souffre, il attend, il espère, et voit sans cesse de plus alertes ou de mieux protégés le devancer dans l'eau vivificatrice et lui ravir le salut. Tout à l'heure nous admirerons la sincérité de sa conversion, sa piété, son esprit de prière, et aussi son intrépidité à confesser Jésus-Christ.

Jésus-Christ l'aborde. Étrange question qu'il lui pose !

Vis sanus fieri ? « Voulez-vous être guéri ? » Jésus-Christ a une intention profonde en posant cette question qui nous semblerait à nous tout au moins inutile : *Spe salvi facti sumus*, dit l'Apôtre. « c'est par l'espérance que nous sommes sauvés. » Sans l'espérance, sans le désir des biens éternels, l'homme reste dans l'infirmité de sa nature et la maladie de son péché, aime cet état, et ne songe nullement à en sortir. C'est pour éveiller l'espérance, enflammer le désir, que Jésus-Christ fait entrevoir au paralytique la vision délicieuse de la délivrance et du salut. Ainsi faut - il employer, comme premier mobile d'une conversion, le désir et l'amour des biens célestes, et le bonheur de revivre à Dieu et à l'éternité. D'ailleurs, Dieu, comme le dit saint Augustin, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous ; la coopération de la volonté à la grâce est indispensable, hélas ! et la plus difficile conquête sur la volonté du pécheur, est précisément cette coopération et cet acquiescement. Le grand mal de l'homme, c'est qu'il ne veut pas de son salut. La grâce s'en vient donc à cette âme, douce et insinuante, « elle frappe à la porte de ce cœur, » elle fait briller à ses yeux les richesses divines, les honneurs célestes, l'inénarrable bonheur d'être fils de Dieu et héritier du trône éternel : *vis sanus fieri ?* Quand l'homme, dans la sincérité de son cœur et la force de sa volonté, a consenti à son bonheur, il est sauvé.

Creusons la réponse du paralytique : elle renferme de merveilleuses profondeurs. A Jésus qui lui demande : *veux-tu être guéri ?* cet infirme répond tristement : *je n'ai personne* qui me mène à la piscine, m'y plonge, et m'y fasse trouver le salut. *Je n'ai personne !* C'est le cri désespéré que l'humanité malade fut réduite à pousser pendant quatre mille ans. Non, durant ces longues

souffrances, elle n'avait pas « l'Homme : » *hominem non habeo*, l'Homme de la droite de Dieu, » son Fils, le Fils de Dieu, et « le Fils de l'homme, » le Sauveur, que Pilate montrait au monde en disant : *Voilà l'homme !* Qui n'a pas cet « Homme » n'a pas le salut, ni l'espérance de l'obtenir jamais. Il est « sans Christ, sans Dieu en ce monde ; » et en l'autre, sans le Médiateur qui seul introduit dans la gloire, et par lequel seul « nous avons accès auprès du Père » « qui est dans les cieux. »

La guérison du paralytique est la frappante image de la conversion d'une âme [1]. « Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton grabat et marche. » Le premier acte du pécheur converti est de sortir de son péché, de se lever du sein des fanges où il se meurt dans la souffrance et la faim. La grâce lui adresse un puissant appel : *Surge*, « lève-toi ! » Soulevé de ses abaissements, guéri de ses torpeurs, ferme et en marche, le converti doit faire pénitence, et payer à la divine Justice le tribut de la satisfaction. Son grabat, c'est le vice où il a si longtemps dormi son sommeil de malade et d'infirme : *tolle grabatum*, emporte ce vice, subis-en le poids, qu'il te pèse enfin, lui qui jusqu'ici t'a semblé si commode et si léger ! Enfin, « marche, » *ambula ;* mets-toi en chemin pour les vastes régions de la sainteté chré-

[1] Hæc tria in justificatione Dominus præcepit. Primo quod surgat recedendo a peccato, Ephes. v : « Surge qui dormis et exurge a mortuis. » Secundo præcipitur : « tolle grabatum » satisfaciendo de commissis. Per grabatum enim in quo homo requiescit significatur peccatum. Tollit ergo homo grabatum suum quando fert onus pœnitentiæ sibi pro peccato impositum. Tertio ut ambulet proficiendo in bonum. (D. Thom. *Comment. in Joan.*, cap. v, lec. 1.)

tienne. « Il te reste une grande route à fournir ; » l'infini étend devant toi ses perspectives sans horizon, ses immensités sans limite, car il te faut « être parfait comme ton Père céleste est parfait. » « Dispose donc des élévations dans ton cœur ; marche de vertu en vertu : » le terme de ton glorieux pèlerinage sera, après les fatigues du temps, « de voir Dieu en Sion, » dans le ciel, dans la gloire, durant « les interminables éternités. »

CHAPITRE TREIZIÈME

LA DIVINE PRIÈRE

I

IDÉE GÉNÉRALE DU PATER

Depuis la catastrophe de l'Éden et la rupture violente qui avait séparé la créature de son Créateur, le sujet de son Roi et le fils de son Père, l'humanité ne priait plus ou priait mal. Engloutie dans les choses terrestres, devenue « de terre, » comme parle l'Apôtre, sans plus de regards ni de désirs vers un Dieu méconnu et une patrie oubliée, l'humanité, qui ne sentait plus battre son cœur, laissait ses lèvres muettes. Mais lorsqu'aux jours de la Rédemption, son Dieu se fut approché d'elle, eut touché ses plaies vives, partagé ses douleurs, illuminé de sa douce clarté l'horreur de sa nuit, et lui eut enfin rendu l'espérance ; quand l'homme sentit monter à son cœur les premières émotions de l'amour, et que le pro-

digue eut goûté les premières délices d'un Père retrouvé, d'une innocence rendue, et d'une gloire refaite, il comprit que son glacial silence devait se rompre, qu'il fallait enfin parler à ce Père qui le recevait et le réchauffait dans ses bras. Mais que dire? Il a oublié, dans son long exil et ses séculaires égarements, jusqu'à la langue du pays natal. D'ailleurs, outre son péché, sa faiblesse et son néant suffiraient seuls ou à tarir la prière dans son âme et sur ses lèvres, ou à la rendre indigne en en dénaturant la divine perfection. « Nous ne savons pas même ni ce qu'il nous faut demander, ni comment il nous le faut demander. » Il faut pénétrer la pensée de Dieu, connaître ses volontés et ses désirs, comprendre surtout son cœur, pour savoir ce qui lui plaît, ce qui nous convient, et ce qu'il désire que nous lui demandions. Qui donc autre que Dieu lui-même pourrait nous apprendre à prier? L'humanité le comprit. Un jour, humble et confiante, elle s'approcha du Dieu fait homme qui lui témoignait tant d'amour et versait sur elle tant de lumières : — « Seigneur, enseignez-nous à prier. »

La réponse divine fut l'admirable prière, appelée par excellence *la prière du Maître*, le *Pater*, du premier et ineffable mot qui la commence et en inaugure les sublimités et les douceurs. Que dire, ou plutôt que balbutier de cette prière sortie tout entière de l'intelligence et du cœur de Dieu? Comment l'apprécier? Comment même la comprendre, et comment l'expliquer?

Le *Pater*, dit saint Thomas, renferme toutes les excellences, réunit toutes les perfections : cette divine prière est courte, parfaite, puissante : *brevis, perfecta, efficax*[1]. En elle se concentrent nos plus grands dogmes,

[1] *Comment. in Matth.* cap. VI.

nos révélations les plus hautes : à elle aboutissent nos plus importants devoirs : elle est un résumé sublime des vérités à croire comme des devoirs à pratiquer.

Le *Pater*, dit encore le Docteur Angélique, renferme cinq perfections principales : la puissance, la droiture, l'harmonie, la piété, l'humilité [1].

1. Puissance. Tout contribue à rendre toute-puissante cette divine prière : son auteur, la sublimité des honneurs qu'elle rend à Dieu, la perfection de ses demandes. Dans le *Pater*, non-seulement, comme dans les autres prières nous prions au nom de Jésus-Christ, mais encore nous prions comme lui, avec lui, en lui ; le *Pater* est sa prière, elle vient de lui, elle sort de son âme, elle jaillit des profondeurs de sa pensée divine et de son amour infini. C'est son « esprit qui » dans le *Pater* « prie pour les saints avec des gémissements inénarrables. » Lui seul a pu « scruter les abîmes de Dieu, » pour y découvrir ses volontés souveraines, et nous révéler le moyen d'être agréés de lui. Remarquons de plus que c'est notre Médiateur lui-même et notre Avocat qui nous met sur les lèvres la prière par laquelle nous pourrons le plus puissamment nous rendre maîtres du cœur et des faveurs de Dieu. Celui qui nous apprend le *Pater,* après l'avoir composé pour nous, est « celui-là même qui intercède pour nous, » « qui interpelle, » qui « vit toujours pour toujours intercéder. » Il sait donc le moyen le meilleur d'obtenir : il connaît donc la plus efficace prière. C'est cette prière, la plus efficace, qu'il a daigné nous enseigner [2].

[1] Habet quinque excellentias, quæ in oratione requiruntur. Debet enim esse oratio secura, recta, ordinata, devota et humilis. — [2] Rationabiliter hæc oratio est securissima. Est enim ab Advo-

Puissante par son auteur, la divine prière l'est encore par la sublimité des honneurs qu'elle rend à Dieu. Dès les premières paroles du *Pater*, l'âme se rend Dieu favorable, elle capte sa bienveillance, elle obéit, dit le Docteur Angélique, à cette grande règle de l'éloquence, qui est de capter la bienveillance avant de manifester la demande. Comment captons-nous ici la bienveillance de Dieu ? De toutes sortes de manières. Nous rendons tout d'abord un magnifique hommage à ses perfections, sa bonté, sa puissance, sa royale munificence ; nous rappelons les grandes œuvres en lesquelles s'est absorbée sa pensée et son cœur, et qui seules ont pu nous le donner pour Père[1]. Nous lui offrons nos vœux les plus délicats, et nous lui vouons l'hommage de la plus filiale obéissance. Enfin les demandes dont nous faisons suivre l'expression de nos devoirs sont elles-mêmes les plus propres à nous gagner les faveurs de Dieu puisque toutes sont en harmonie parfaite avec ses volontés et ses désirs.

2. La seconde perfection d'une prière est, dit saint Thomas, dans sa rectitude, sa soumission à l'ordre général de la Providence, son harmonieuse conformité avec les destinées de l'être qui prie et les moyens par

cato nostro formata, qui est sapientissimus petitor, « in quo sunt omnes thesauri sapientiæ. » Ulterius autem securior apparet ex hoc quod ipse qui docuit nos orare, orationem exaudit cum Patre Unde ab hac oratione nunquam sine fructu receditur. (D. Thom. *Opusc. V.*)

[1] Dicendo « Pater » et veniam peccatorum et pœnarum interitum, et justificationem, et sanctificationem, et liberationem, et filiorum adoptionem, et hæreditatem Dei, et fraternitatem cum Unigenito copulatam et Sancti Spiritus largissima dona, uno sermone significavit. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI.)

lesquels ces destinées doivent être conquises, enfin sa juste ordonnance, qui lui fait assigner à chaque demande le rang qu'elle doit tenir et l'importance qu'il y faut attacher. Que de fois, dit le Docteur Angélique, nos prières sont vaines et de nul effet parce que cette *rectitude* dont nous parlons leur fait défaut [1] ! Et voilà encore l'une des plus hautes perfections de la divine prière. Son auteur est, dit saint Thomas, « le Christ, qui donne aux âmes l'Esprit-Saint, » rectitude essentielle et infinie [2]. Ainsi sommes-nous assurés que tout ce que nous demandons dans l'Oraison dominicale est d'une complète et absolue rectitude, *rectissime postulantur*.

Le Docteur Angélique, qui ne fait dans son *Opuscule V* et son *Commentaire sur saint Matthieu* qu'indiquer cette belle idée, lui donne dans sa *Somme théologique* d'amples et profonds développements, et, en nous dévoilant l'ordonnance générale et les harmonies du *Pater*, nous en montre admirablement la sagesse et la rectitude toute divines. La prière se fait l'interprète de nos désirs auprès de Dieu, et nous ne pouvons légitimement demander que ce que légitimement nous pouvons désirer. Or l'excellence toute spéciale de l'Oraison dominicale, c'est que non-seulement elle nous fait demander ce que nous pouvons le plus légitimement désirer, mais elle met dans ces demandes et ces désirs l'ordre le plus

[1] Multoties non exauditur oratio quia indecentia postulantur (D. Thom. *Opuscul. V.*) — [2] Ipse autem Christus Spiritus Sanctidator est. Ea ergo quæ ipse docuit orare, rectissime postulantur. Debet etiam esse oratio ordinata sicut desiderium, cum oratio sit desiderii interpres. Est autem hic debitus ordo ut spiritualia carnalibus, cœlestia terrenis desiderando et orando præferamus. Hoc Dominus in oratione hac servare docuit. (D.Thom. *Opuscul. V.*)

convenable et la plus parfaite harmonie, et devient ainsi pour nous plus qu'une école parfaite de la prière, mais aussi une parfaite modératrice de nos aspirations et de nos désirs. Très-assurément le premier objet du désir de nos âmes, c'est notre fin dernière, puis les moyens d'y atteindre. Or notre fin, c'est Dieu. Or notre cœur tend à Dieu par un double essor. Dans le premier, nous voulons la gloire à Dieu; dans le second, nous réclamons pour nous aussi cette gloire de Dieu. Dans le premier, nous aimons Dieu en lui-même et pour lui-même ; dans le second, nous nous aimons nous-mêmes en Dieu. D'après cet ordre, notre première demande, qui nous fait demander que Dieu ait la gloire, sera celle-ci : *que votre nom soit sanctifié ;* la seconde, par laquelle nous réclamons notre part de cette gloire et de ce règne, sera cette autre : *que votre règne nous arrive.*

Telle est notre fin : mais comment y atteindre ? Nous pouvons y être conduits d'abord *directement*, puis aussi *indirectement.* Le *bien* nous mène directement à nos fins dernières. Le bien nous y mène lui-même, en nous faisant acquérir les mérites qui nous valent l'éternelle béatitude : c'est la vertu, c'est le sacrifice, c'est l'hommage que nous faisons de nous-mêmes à la gloire du Très-Haut, c'est l'*obéissance*, l'acceptation complète, généreuse, intrépide de toutes les volontés de Dieu sur nous, de tous ses commandements, de toute sa loi sainte : aussi, disons-nous dans le *Pater : que votre volonté se fasse en la terre comme au ciel*[1]. Mais pour que l'homme mérite

[1] Est aliquid utile in finem beatitudinis uno modo directe et principaliter, secundum meritum quo beatitudinem meremur Deo obediendo, et quantum ad hoc ponitur : « fiat voluntas tua. » (D. Thom. *Sum. theolog.*, P. II-II, quæst. LXXXIII, art. 9.)

par sa vie du temps la vie de l éternité, il faut que Dieu soutienne et sustente sa fragile et périssable existence ; il faut qu'il y répare à chaque jour les ravages qu'y cause chaque jour la mortalité. L'homme demandera donc à Dieu, en même temps que la vertu divine, la nourriture et le soutien de cette vertu. Il demandera « son pain de chaque jour : » il dira humblement dans le sentiment profond de son impuissance : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Et comme il est régénéré en Jésus-Christ à deux vies, celle de la grâce et celle de la nature, et que les forces de l'une comme de l'autre défaillent et meurent sans cesse et sans cesse ont besoin d'être restaurées et ressuscitées, le fidèle réclamera de la bonté « de son Père qui est dans les cieux » une double nourriture, le morceau de pain qui restaurera sa vie naturelle, puis aussi la nourriture divine appropriée à sa divine vie et qué lui dispensent les sacrements, et, entre tous, la très-sainte Eucharistie [1]. *Donnez-nous notre pain.*

Tels sont les moyens *directs* par lesquels Dieu nous mène à nos éternelles destinées, et que nous demandons à sa paternelle munificence. Des secours *indirects* nous sont nécessaires aussi ; car des obstacles se dressent sur le chemin de notre éternité, et le *mal* s'efforce constamment de nous en fermer tous les accès. De ces obstacles,

[1] Est aliquid utile in finem beatitudinis alio modo instrumentaliter et quasi coadjuvans nos ad merendum, et ad hoc pertinet quod dicitur : « Panem nostrum quotidianum da nobis hodie : » sive hoc intelligatur de pane sacramentali cujus quotidianus usus proficit homini, in quo etiam intelliguntur omnia alia sacramenta, sive etiam intelligatur de pane corporali, ut per panem intelligatur omnis sufficientia victus. (D. Thom. *Sum. theolog.*, P. II-II, quæst. LXXXIII, art. 9.)

trois surtout nous sont funestes et exigent de Dieu de puissants secours et par conséquent de nous une fervente prière. Le premier est le péché qui nous exclut directement, absolument, du royaume des cieux : aussi nous écrions-nous dans l'angoisse de nos âmes, l'ardeur de nos désirs et la componction de nos cœurs repentants : *Pardonnez-nous nos offenses !* Le second, qui mène à l'autre et nous fait, durant tout le cours de notre vie, côtoyer des abîmes, c'est la tentation : nous supplions donc notre Père de nous en épargner les dangers mortels : *Ne nous induisez pas en tentation.* Le troisième, c'est la pénalité de la vie présente, qui nous brise, nous ravage, nous jette dans l'abattement et l'angoisse; c'est la douleur qui ronge sans cesse notre existence et menace constamment de l'anéantir. Contre ce troisième ennemi, nous implorons l'assistance divine en ces termes: *Délivrez-nous du mal*[1].

3. Rien n'est tendre et affectueux comme la divine prière, rien n'est filial comme elle, rien ne porte autant l'homme à la confiance et à l'amour. De grands et ineffables mystères se sont opérés depuis que Dieu lui-

[1] Per accidens ordinamur in beatitudinem per remotionem prohibentis. Tria autem sunt quæ nos a beatitudine prohibent. Primo quidem peccatum quod directe excludit a regno; et ad hoc pertinet quod dicitur : « dimitte nobis debita nostra. » Secundo tentatio quæ nos impedit ab observantia divinæ voluntatis, et ad hoc pertinet quod dicitur : « et ne nos inducas in tentationem ; » per quod non petimus ut non tentemur, sed ut a tentatione non vincamur quod est in tentationem induci. Tertio pœnalitas præsens, ut quæ impedit sufficientiam vitæ : et quantum ad hoc dicitur : « libera nos a malo. » (D. Thom. *Sum. Theolog.* P. II-II, quæst. LXXXIII, art. 9.)

même est venu mettre sur les lèvres de l'homme ces extraordinaires paroles : *Pater noster !* Un antique péché qui souillait et rendait la race humaine abominable a été effacé, la justice divine satisfaite, la colère apaisée, les faveurs rendues : le Fils de Dieu est venu dans le monde, s'est fait le semblable, le compagnon, le frère de l'homme coupable et malheureux, « il nous a réconciliés à son Père, » et après nous avoir rendu le cœur de « son Père et de notre Père, » il nous en a mérité la fortune, la gloire, le royaume. O délicieux mystère ! Le ciel est *notre chez-nous* ; les bras d'un Père sont notre demeure : le Très-Haut, dans la splendeur de sa gloire et l'infinie majesté de son règne, daigne nous nommer ses enfants, et veut que nous l'appelions « notre Père. » « Il a envoyé son Esprit dans nos cœurs, et c'est en son Esprit, » sous son impulsion mystérieuse, « que nous crions : ô Père ! ô Père ! » « Car nous n'avons pas, comme autrefois l'ancien peuple, reçu un cœur d'esclave pour trembler; mais nous sentons un cœur tout filial dans lequel nous crions : ô Père ! » Nous disons dans l'épanchement de la plus filiale confiance : *Notre Père qui êtes aux cieux.* L'amour de ce tendre Père rejaillit aussi sur les enfants de ce Père, sur nos semblables, sur notre prochain, enfant de Dieu comme nous, disant comme nous, aux mêmes titres et avec les mêmes droits : *Notre Père qui êtes aux cieux.* La divine prière nous avertit ainsi que nous sommes une seule famille de frères, réunis tous dans le même amour, enfermés tous dans le même sein paternel, invités tous aux délices de la même piété[1]. « Regardez : dans toutes les demandes un exercice d'amour.

[1] Debet oratio esse devota. « Devotio autem consurgit ex cari-

« Notre Père : » dès ce premier mot de l'Oraison dominicale, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis toute sa complaisance : il adopte les pécheurs ? Les hommes n'adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point : Dieu qui avait un tel Fils nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour : car on choisit celui qu'on adopte ; la nature donne les autres enfants, l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux, et moi je suis en eux. » « Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais ? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses fraternelles[1] ? »

4. Si le *Pater* est un délicieux exercice de piété et d'amour, il ne l'est pas moins d'humilité. L'homme y fait une triple confession d'humilité, et exalte trois fois la majesté divine dans la proportion de son propre anéantissement. Il y confesse son néant; il y confesse sa misère; il y confesse son indignité. Il lève les yeux vers la Majesté divine : Ah ! qu'elle est haute ! ah ! qu'elle est inaccessible ! *O mon Père qui êtes dans les cieux !* Vous êtes « dans les cieux, » « dans les splendeurs des saints ; » « vous habitez une inaccessible lumière, » vous êtes grand,

tate quæ est amor Dei et proximi ; quorum uterque in hac oratione ostenditur. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

[1] Bossuet. *Méditat*

vous êtes saint, vous êtes l'adoration des mondes et le Dominateur de l'univers. Et moi, « je suis un ver de terre, » et « ma substance n'est qu'un néant devant vous. » Vous êtes « dans votre royaume; » moi en exil, « dans la vallée des larmes, » « assis à l'ombre de la mort. » O « mon Père qui êtes dans les cieux, vous êtes donc toute Grandeur et moi toute bassesse; vous êtes toute Gloire, et moi tout abaissement et toute ignominie; vous êtes Toute-Puissance, et moi toute faiblesse ; vous êtes toute Vie, et moi fils de la mort ; vous êtes tout l'Être, et moi le pur et l'absolu néant ! Dans l'Oraison dominicale nous confessons encore excellemment notre misere, notre profonde et irrémédiable détresse. *Donnez-nous notre pain!* C'est le cri du mendiant éploré ; c'est la plainte déchirante d'un besoin aussi immense qu'inassouvi. Nous sommes les enfants de Dieu. Appartient-il au pauvre d'être orgueilleux? et surtout de l'être au moment même où il laisse s'échapper le cri de sa détresse et la réclame de son dénûment ? C'est donc avec un profond sentiment d'humilité que nous disons à Dieu : *Donnez-nous notre pain.* Enfin l'Oraison dominicale nous remet vivement devant les yeux une troisième misère, plus terrible que les précédentes, et nous fait confesser une détresse plus extrême : nous sommes pécheurs ; exposés à tous les coups de la justice divine ; obligés, comme parlait Jérémie, » de poser nos lèvres sur la poussière, » de nous abaisser dans la poussière et la cendre, « afin de voir s'il nous reste encore quelque espérance. » Nous nous approchons donc en tremblant du trône de la Majesté divine, nous élevons vers elle un craintif regard, nous disons en tremblant : *Remettez-nous nos offenses! — Dimitte nobis debita nostra !*

Telle est, dans son ensemble, la divine prière : résumé

de nos dogmes et de nos devoirs, reflet de toute la vie chrétienne, école de toutes les vertus, remède contre tous nos maux, source intarissable de toutes nos grâces[1]. Il nous en faut parcourir maintenant en détail les différentes parties. Le Docteur Angélique divise l'Oraison dominicale en deux parties. Il appelle la première, *le préambule aux demandes*[2]. Cette première partie comprend le commencement : « Notre Père qui êtes aux cieux; que votre nom soit sanctifié. » L'âme, par cette gracieuse salutation, rappelle à Dieu le grand titre au nom duquel il doit avoir pitié de ses faibles créatures, et capte sa bienveillance en formulant un pieux et filial souhait : « que votre nom soit sanctifié. » Dans le reste de la prière, l'homme expose ses besoins, les aspirations de sa nature, les gloires de ses destinées éternelles, les détresses du présent, les obstacles de son chemin, les dénûments de sa vie, les terreurs de son crime, la délivrance de tous ses maux.

[1] Nota quod tria bona facit oratio. Primo enim est efficax et utile remedium contra mala. Liberat enim a peccatis commissis : « tu remisisti impietatem peccati mei : pro hac orabit ad te omnis Sanctus. » Latro in cruce oravit et obtinuit. Publicanus oravit et « justificatus descendit. » Liberat etiam a timore peccatorum supervenientium, et perturbationibus et tristitiis. « Tristatur quis in vobis? oret. Secundo est efficax et utilis ad omnia desideria obtinenda. Non exaudimur autem, vel quia non perseveramus, vel quia non petimus id quod magis expedit ad salutem. Augustinus : Bonus Dominus qui sæpe non tribuit quod volumus ut tribuat quod mallemus. Exemplum de Paulo qui ter petiit a se removeri stimulum, et non est exauditus. Tertio est utilis quia facit nos familiares Deo. (D. Thom. *Opuscul. V.*) — [2] In hac oratione, sicut in oratione rhetorum, duo facit. Primo captat benevolentiam. Secundo docet quid petendum. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI.)

II

PATER

Comment Dieu est-il notre Père ? Et d'où nous vient cette ineffable fortune de pouvoir, non plus nous abaisser devant la majesté du Très-Haut, et, tremblants d'effroi devant une grandeur si terrible, lui vouer l'hommage de notre néant, mais répondre à son tendre appel, nous entendre appeler « les fils de Dieu, » nous jeter dans ses bras, nous précipiter sur son cœur, et là, à l'étonnement de la terre et du ciel, lui dire dans l'ivresse d'un inexprimable amour : « Père, » « notre Père qui êtes aux cieux ? » Encore un coup que s'est-il passé, et comment avons-nous pour Père Dieu lui-même ?

A trois titres Dieu est notre Père ; par trois actes de miséricorde ; par trois merveilles de l'amour de ce Dieu « qui est charité. » Dieu est notre Père, par la création, par la providence, par l'adoption : Il se montre notre Père en nous donnant l'être, en nous conservant cet être, et en élevant cet être, en le déifiant par le prodige de la divine adoption. Mais si Dieu est notre Père, comment devons-nous nous montrer ses fils ? Seconde question, indispensable corollaire de la précédente.

I. — Dieu est notre Père, premièrement par l'acte de notre création : acte *tout spécial*, remarque saint Thomas, et qui élève l'homme à une prodigieuse hauteur au-dessus de l'univers dont l'homme est le chef-d'œuvre et

le roi. *Dicitur Pater noster ratione specialis creationis* D'un mot, d'un ordre, le Très-Haut fait jaillir du néant mille mondes splendides ; il en peuple d'incommensurables espaces, il les couvre de splendeurs et de perfections, il y imprime partout le sceau de sa puissance, et y fait luire un reflet de son invisible beauté. Pourtant, selon que le remarque l'Écriture, cet univers si beau, si vaste, si rempli de merveilles, *n'est que l'œuvre de ses doigts,* un jeu de sa puissance, une œuvre qui jaillit de sa parole, sans mériter les honneurs de sa méditation et le regard de sa pensée. Mais voyez Dieu, quand il crée l'homme. Il s'arrête, il médite, il hésite, ce semble, un instant, tant l'œuvre sera grande, tant elle absorbera toute la sagesse et toute la puissance de l'Infini, et ce n'est qu'après un conseil des trois divines Personnes, tenu dans les profondeurs mêmes de la Divinité, que la grande parole qui nous donne l'être est enfin prononcée : *faciamus hominem.* « La première particularité de la création de l'homme est d'avoir été fait, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement, *fiat*, mais par une parole de conseil : *faciamus*, « faisons. » Dieu prend conseil en lui-même comme allant faire un ouvrage d'une haute perfection, et pour ainsi dire d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son auteur. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même à qui il dit : « faisons [1] ! »

Cette première circonstance de notre création nous montre en Dieu à notre égard une paternité plus

[1] Bossuet, *Elévations.*

haute, une attention plus soutenue, de plus mystérieux égards : nous pressentons les grandes choses que nous réserve l'avenir par cette importance singulière que Dieu met à nous tirer du néant. Devenons attentifs : ces grandes choses vont commencer à se dérouler à nos regards : nous allons mieux voir comment le Dieu, « dont émane toute paternité, » est néanmoins le Père de l'homme d'une façon toute spéciale et dans une vérité ineffable. *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Ainsi non-seulement nous venons de Dieu comme les autres créatures, mais nous retenons la ressemblance de notre principe, nous nous faisons reconnaître « fils de Dieu » à des traits frappants de similitude. « Sa lumière est imprimée sur notre front, » sa beauté se reflète sur notre être, sa nature y a son image, ses perfections leur miroir limpide ; nous sommes « à son image et à sa ressemblance, » et déjà, rien qu'à considérer ces premières splendeurs, Dieu peut prononcer de nous ces grandes paroles : « Je l'ai dit : vous êtes, vous autres, les fils du Très-Haut. » Qu'est-ce que Dieu ? Et quelle idée nous pouvons-nous faire de cette « inaccessible Lumière, » et de cette incommunicable Essence ? Dieu est Intelligence infinie : il a fait l'homme intelligence. Dieu « est Charité : » la bonté est sa nature, la miséricorde, la mansuétude, le dévouement et l'amour s'échappent de son sein à flots intarissables. Ainsi a-t-il fait l'homme son image ; formant son cœur, il y mit premièrement la bonté. Dieu est Volonté, il est la volonté souveraine à laquelle tout obéit, et qui est la cause dernière de toutes choses. « Dieu fait tout, dit saint Paul, suivant sa volonté, » il dit et tout est fait, il donne un ordre et tout s'exécute : » l'homme participera dans une large mesure à ce magni-

fique attribut. L'homme est libre; il tient tout « dans la main de son conseil ; » il choisit la vie ou la mort, Dieu ou le monde; il se résout dans la plénitude d'une volonté libre et toujours maîtresse d'elle-même aux héroïsmes les plus nobles, aux vertus les plus élevées, il voue à Dieu les hommages d'adoration et d'amour d'un être libre. La création honore Dieu fatalement, « les cieux chantent sa gloire, » sans mérite parce qu'ils la chantent sans liberté ; l'homme seul, par l'exercice du plus royal des attributs, « donne à Dieu la vraie gloire, » et se mérite à lui-même un prix éternel[1].

Mais pénétrons plus avant : voici une ressemblance plus auguste encore, qui rattache l'homme à Dieu par des liens plus étroits, et rend plus saisissantes sa paternité et notre filiation glorieuse. En notre âme s'imprime l'image de la Très-Sainte Trinité, et ce n'est plus seulement de ses attributs que nous reflétons l'éclat, c'est de son essence même dont nous retenons une magnifique empreinte. « Faisons l'homme : » à ces mots, l'image de la Trinité commence à paraître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable. Semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie[2]. »

Avoir pour Père un grand roi, « le Roi des rois, et le

[1] Pater dicitur ad filium, ut dominus ad servam. In eo enim quod ipse Pater est, dicimus nos liberos : non enim dicitur pater aliarum. Si ergo sumus liberi habemus libertatem arbitrii : ergo aliquid est a nobis. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. VI.) — [2] Bossuet, *Élévations.*

Dominateur des dominateurs, » c'est partager en quelque manière le trône de ce Père, et être associé à ses souverains pouvoirs. Tel est l'homme qui dit à Dieu, dans une vérité sublime : *mon Père*. L'homme règne. Il règne sur la nature et impose au monde physique de puissantes volontés. Sans doute son péché et la déchéance qui en fut la suite ont déchiré sa pourpre, ébranlé son trône et rétréci les bornes de son empire, mais que les ruines de son ancien pouvoir sont majestueuses encore, et que l'univers, malgré les révoltes qui le troublent, reconnaît encore le commandement de cette noble et céleste créature, que Dieu lui avait donnée pour roi ! Où l'homme paraît, la terre se transfigure, les animaux, ou se retirent, ou se déclarent sujets. Les éléments, tout impétueux et libres qu'ils se montrent, ressentent profondément la puissance de l'homme, qui les tourne à ses volontés et à ses œuvres ; et s'ils brisent parfois dans leurs fureurs le sceptre qui les commande, le plus souvent ils lui sont soumis et lui payent le large tribut de leurs services. Mais il est une domination plus profonde, un règne plus fécond, c'est celui que l'homme est appelé à exercer sur soi-même. Tout à l'heure il ne commandait qu'à la matière, le voici qui commande à l'intelligence et au cœur. Son empire était le monde, chétif et étroit domaine au prix d'un autre, le monde des âmes, où tout s'élève à des sublimités grandioses et prend en quelque manière les proportions mêmes de Dieu. « Faisons l'homme à notre image et ressemblance afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre, et à tout ce qui se remue ou rampe dessus. » Troisième caractère particulier de la création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement. S'il commande aux animaux, à

plus forte raison se commande-t-il à lui même, et c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds ; et dans l'origine nous verrons jusqu'à quel point tout était soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avait sur ses passions : il commande à sa propre intelligence, qu'il applique à quoi il lui plaît ; à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre ; à ses sens intérieurs et extérieurs et à son imagination, qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures : il modère les appétits qui naissent des images des sens, et dans l'origine il était maître absolu de toutes ces choses ; car telle était la puissance de l'image de Dieu en l'âme, qu'elle tenait tout dans la soumission et dans le respect [1]. »

Un troisième trait de ressemblance parfait l'*image* divine et achève de signaler la filiation mystérieuse de l'homme et l'auguste et miséricordieuse paternité de Dieu. Dieu est éternel, « sans fin à ses jours, » et c'est de Lui que chante le prophète : « Tout vieillira comme vieillit un vêtement ; mais vous, ô Dieu, vous êtes sans cesse le même, et vos années ne défaillent pas. » Dieu a mis dans l'homme la vivante ressemblance de son éternité : il a fait l'homme *inexterminable*. L'homme primitivement ne devait pas mourir, et tant qu'il ne se séparait pas de son principe et de sa vie, son âme et son corps ne connaissaient point les déchirements d'une séparation violente. Le péché eut pour effet de tuer l'homme, *per peccatum mors*, mais sans que son âme pût jamais re-

[1] Bossuet, *Elévations*.

tomber dans le néant, tellement la permanence et l'immortalité sont les traits indispensables de la ressemblance divine, la marque que l'homme vient de Dieu, comme le fils du père. Et maintenant que la grâce a effacé la faute et relevé la nature, l'homme ne connaît la défaillance du tombeau que pour se préparer, dans une germination puissante, aux éternelles gloires de la résurrection : *Corpus quidem mortuum est propter peccatum, spiritus vero vivit propter justificationem.*

2. Dieu est notre père secondement par l'acte de sa providence, par les soins spéciaux qu'il nous prodigue et l'éducation qu'il daigne nous dispenser [1]. Quelle distance du gouvernement général par lequel Dieu dirige l'univers, conduit les êtres sans raison et règle l'ordre fatal des choses insensibles et inertes, à l'éducation qu'il donne à ses fils, à l'attention, à la vigilance, aux industries mystérieuses dont il enveloppe leur vie entière et toute leur destinée ! L'univers suit une marche fatale : s'il « chante la gloire de Dieu, » il la chante sans la conscience du rôle que Dieu lui fait remplir : Dieu l'a une fois pour toutes honoré de son regard, fortifié de sa parole, soutenu et mis en mouvement par sa puissance ; il l'a déclaré « bon » et même « très-bon, » mais il n'y met pas ses complaisances, et n'y a pas son cœur. Ah ! que ce n'est pas ainsi qu'il traite l'homme ! Il fait l'homme tout d'abord, par son intelligence, capable d'entendre la voix d'un père ; par son libre arbitre, capable de se rendre à son appel, de choisir librement

[1] Dicitur Pater noster ratione gubernationis : quamquam enim alia gubernet, nos tamen gubernat ut dominos, alia vero ut servos. (D. Thom. *Opuscul V.*) præambulum ad petitiones.

et noblement son service, de correspondre à son amour ; par sa perfectibilité, capable de suivre les progrès d'une éducation divine, de s'élever peu à peu jusqu'aux sublimités d'une vie céleste, « de disposer des élévations dans son cœur, de marcher de vertu en vertu, et de voir » enfin, quand cette éducation sera achevée, « en Sion, le Dieu, » qui, après l'avoir fait son fils dans sa création, l'a traité comme fils dans le travail sublime d'une éducation toute divine. Et quelle patience dans ce Père constamment aux prises avec le mauvais vouloir, l'entêtement, les mutineries, l'inintelligence et souvent l'insensibilité et le *sans cœur* des fils que sa miséricorde s'est donnés ! Quelle persévérance à recommencer sans cesse des leçons sans cesse oubliées ! Quelle force à reprendre, mais aussi quelle facilité à pardonner ! Quelle mansuétude à accueillir ! Quelle invincible force à aimer ! Mais comme un père noble et magnanime, Dieu veut dans ses enfants des rejetons dignes de leur race, des fils qui ne déshonorent pas le blason paternel. Sur ce point sa volonté est absolue, son obstination invincible. On dit que l'aigle reconnaît ses fils légitimes à l'intrépidité avec laquelle ils franchissent sans trembler les abîmes et fixent, sans que leur prunelle palpite, l'éclat du soleil : tel est Dieu, ceux-là seuls sont ses fils qui se laissent emporter par lui au delà des choses terrestres, jusqu'aux immensités du monde divin, et contemplent sans pâlir l'éblouissant éclat de l'éternité. Dieu veut à ses fils une intelligence plus élevée que « la sagesse de ce siècle, » un cœur plus grand que le monde, un vol plus puissant que tout essor humain ; il veut en eux la ressemblance de ses immensités et le reflet de ses splendeurs. *Obliti estis consolationis, quæ vobis tanquam filiis loquitur, dicens : fili mi, noli negligere disciplinam*

Domini, neque fatigeris dum ab eo argueris ; quem enim diligit Dominus castigat : flagellat autem omnem filium, quem recipit. In disciplina perseverate. Tanquam filiis vobis offert se Deus.... Quod si extra disciplinam estis, cujus participes facti sunt omnes : ergo adulteri et non filii estis. Deinde patres quidem carnis nostræ, erudiores habuimus, et reverebamur eos : non multo magis obtemperabimus Patri spirituum, et vivemus [1] *?*

3. Ces rapports de paternité et de filiation entre Dieu et nous, sont précieux et sublimes sans doute ; ils ne sont rien encore cependant au prix d'une autre filiation et d'une autre paternité, qui, en nous élevant au-dessus des choses créées, et nous faisant franchir les limites de notre nature, nous introduit dans un être surnaturel et céleste, dépose en nous « un commencement d'être divin, » nous « fait de la famille de Dieu, » « nous rend participants de la nature divine, » nous transfigure en créatures toutes déiformes, et nous donne cette ineffable grâce « d'être enfants de Dieu et d'en porter le nom » glorieux. « Dieu, dit saint Thomas, est appelé notre Père, sous un troisième rapport et pour une troisième raison. A cause de l'*adoption* divine qui nous faits ses fils et ses héritiers [2]. » Encore une fois, Notre

[1] Hebr. XII. — [2] Ipse dicitur Pater noster ratione adoptionis : quia aliis creaturis dedit quasi munuscula, nobis autem hæreditatem : et hoc quia filii. (D. Thom. *Opuscul. V*, præambul. ad petition.)Notandum quod filiatio adoptionis est quædam similitudo filiationis naturalis. Filius autem Dei naturaliter procedit a Patre ut Verbum intellectuale, unum cum ipso existens. Huic autem Verbo potest aliquis tripliciter assimilari. Uno modo secundum rationem formæ, non autem secundum intellectualitatem ipsius. Secundo assimilatur creatura Verbo non solum quantum ad ratio-

Père. Qu'est-ce qui nous fait dire : Notre Père ? Apprenons-le de saint Paul : « Parce que vous êtes ses enfants, Dieu envoie en vous l'Esprit de son Fils qui crie en vous : Père, Père. » C'est donc le Saint-Esprit qui est en nous ; c'est lui qui forme en nous ce cri intime de notre cœur, par lequel nous invoquons Dieu comme un Père toujours prêt à nous entendre. Le même saint Paul dit ailleurs : « Ceux qui sont mus, qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu..... » et Dieu nous envoie « l'Esprit d'adoption, par lequel nous rions : Père, Père. » C'est donc encore une fois le Saint-Esprit qui nous donne ce cri filial par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père. Pourquoi l'appelle-t-il un cri ? Un grand besoin fait crier. Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin, sinon à son père à sa mère, à sa nourrice, à tous ceux dans qui la nature lui fait sentir quelque chose de paternel ? Crions donc, car nos besoins sont extrêmes. Nous défaillons, le péché nous gagne, le plaisir des sens nous entraîne. Crions,

nem formæ, sed etiam quantum ad intellectualitatem ipsius, sicut scientia quæ fit in mente discipuli assimilatur verbo quod est in mente magistri : et hoc modo creatura rationalis etiam secundum suam naturam assimilatur Verbo Dei. Tertio assimilatur creatura Verbo æterno secundum unitatem quam habet ad Patrem quæ fit per gratiam et charitatem. Unde Dominus orat Joan. XVII : « Oro ut sint unum in nobis, sicut et nos unum sumus ; » et talis assimilitatio perficit rationem adoptionis quia sic assimilitatis debetur hæreditas : ad Rom. VIII : « Si filii et hæredes. » Augustinus : Propterea Deus factus est homo, ut hominem totum in se beatificaret, tota hominis conversio ad ipsum esset, et tota dilectio esset in ipso... et hoc totum bonum hominis erat. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 2.)

nous n'en pouvons plus, mais crions à notre Père. Qui est-ce qui nous porte à crier ? Le Saint-Esprit, le Dieu-Amour, l'amour du Père et du Fils, « Celui qui répand l'amour dans nos cœurs. » Crions, crions donc avec ardeur, et que tous nos os crient : O Dieu, vous êtes notre Père [1] ! »

C'est l'Esprit qui nous fait crier à Dieu comme à notre Père. « Cet Esprit, ajoute saint Paul, rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » O Dieu, qui entendra ce témoignage du Saint-Esprit, qui nous dit intérieurement que nous sommes enfants de Dieu ? Quelle voix, lorsque dans la paix d'une bonne conscience et d'un cœur qui n'a rien à se reprocher qui le sépare de Dieu, je ne sais quoi nous dit secrètement et dans l'intime silence de notre cœur : Dieu est ton Père, tu es son enfant ! Passons, cette voix est trop intime : trop peu de personnes l'entendent. Passons, une autre fois nous l'entendrons mieux : il faut être plus affermi, plus enraciné dans le bien. Le Saint-Esprit ne rend pas à tous ce témoignage secret. Quant à lui il voudrait le rendre à tous ; mais tous n'en sont pas dignes. O Dieu, faites-nous-en dignes ! C'est bien fait de le demander à Dieu, car en effet, c'est lui qui le donne ; mais il nous répond : agis avec moi ; travaille de ton côté ; ouvre-moi ton cœur ; fais taire les créatures ; dis-moi souvent dans le secret : Notre Père, Notre Père [2]. »

II. — Si Dieu nous est un Père, soyons-lui des fils. « Je leur serai un Père, dit Dieu lui-même dans l'Écriture, et ils me seront des fils. » Et comment nous mon-

[1] Bossuet. *Méditat.* — [2] Bossuet, *Méditat.*

trerons-nous des fils ? Écoutons saint Paul : « Tous ceux, dit-il, qui se laissent conduire par l'Esprit, sont les fils de Dieu : » laissons-nous donc mouvoir, diriger, emporter par cet Esprit de Dieu, dont l'onction nous a faits ses fils et dont l'impulsion et la direction nous feront accomplir tout ce à quoi se marque et se reconnaît l'amour filial. Et à quoi reconnaît-on cet amour et ce dévouement d'un bon fils pour son père ? A trois signes, répond saint Thomas : à son respect, à son imitation, à son obéissance. Honorons « notre Père qui est dans les cieux. » « Comme des fils très-chéris, » imitons-le : enfin accomplissons toutes ses volontés, allons même, pour les exécuter par amour et sans contrainte, au-devant de ses ordres et de ses simples désirs. Voilà à quoi se reconnaîtra notre qualité d'enfant de Dieu [1].

1. Honorer Dieu, tel est le premier et le plus essentiel des devoirs des fils de Dieu. Ce respect a trois parties, et se maniteste en trois différents lieux : dans l'intime de notre âme, sur notre extérieur tout entier, dans la famille de notre Père, c'est-à-dire la société et le com-

[1] Debemus autem nos ei tria. Primo *honorem.* Malach. I : « Si ego Pater, ubi est honor meus ? » qui consistit in tribus : in laudis datione, Psalm. XLIX : « Sacrificium laudis honorificabit me ; » quæ non solum debet esse in ore sed etiam in corde. In corporis puritate, I Corinth. VI : « Glorificate et portate Deum in corpore vestro. » In Judicii æquitate quo ad proximum, Psalm. XCVIII : « Honor Regis judicium diligit. » Secundo debemus ei *imitationem* quia Pater est, Jerem. III : « Patrem vocabis me, et post me ingredi non cessabis : » quæ imitatio perficitur in tribus. In dilectione, Ephes. V : « Estote imitatores Dei sicut filii carissimi, et ambulate in dilectione : » et hæc oportet esse in corde ut sic dilectio non sit simulata : et hoc est debet esse in

merce de nos semblables, enfants de Dieu comme nous. Saint Paul nous révèle cette douce et magnifique vérité, que Dieu habite notre âme comme son sanctuaire et sa maison. « J'habiterai en eux ; j'irai et je viendrai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et ils me seront mon peuple, » et encore : « Cette maison de Dieu, c'est nous. » O sublime mystère de la grâce ! ô splendeur de notre élévation divine ! « Le royaume de Dieu est au dedans de nous. » Plus présent à sa famille que tout autre père, Dieu n'habite pas seulement à côté de nous, il ne se contente pas de nous avoir près de soi, « tout près, » mais « il vient à nous, et fait sa demeure en nous. » Honorons ce Père, que notre âme lui soit une glorieuse, une douce, une aimante maison paternelle. Ne vivons pas dans l'intimité de ce Père sans l'honorer de nos prières, ni charmer son cœur par l'expression de notre gratitude, de notre dévouement et de notre amour. « Soit que nous mangions, soit que nous buvions, soit que nous fassions quelqu'autre chose, faisons tout pour la gloire de Dieu. » Ah ! gardons-nous de déshonorer la maison paternelle par nos dissipations et nos vices, et d'y désoler le cœur

opere. In perfectione, Matth. v : « Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. » In miseratione, Luc. vi : « Estote misericordes. » Tertio debemus ei *obedientiam* et *subjectionem*, Hebr. xii : « Multo magis obtemperabimus Patri spirituum : » et hoc propter tria. Primo propter dominium : ipse est enim Dominus, Exod. xxiv : « Omnia quæ locutus est Dominus, faciemus, » et erimus obedientes. Secundo propter exemplum : quia verus Filius « factus est Patri obediens usque ad mortem. » Tertio propter utilitatem et commodum. Item debemus ei patientiam in castigationibus, Proverb. iii : « Disciplinam Domini, fili mi, ne abjicias.... Quem diligit Dominus, corripit ; et quasi Pater in filio complacet sibi. » (D. Thom. *Opuscul. V.*)

d'un Père par le spectacle de nos débauches et de nos débordements. « Conservons-nous saints et purs de corps et d'âme. » Mais ce « parfum de Jésus-Christ, » cette sainteté intérieure doit se répandre au dehors : l'honneur dont nous comblons notre Père dans l'intime de notre âme doit paraître au dehors et se manifester « aux yeux du monde et des anges et des hommes. » « Portons Dieu dans nos corps : » avec ce respect profond, ce recueillement, cette piété grave, avec lesquels on porte une chose sainte ; « portons sur notre chair la mortification de Jésus-Christ ; » n'y souffrons rien de dissipé, de frivole, d'efféminé, de désordonné ; que la majesté du Dieu renfermé en nous se fasse jour à travers le voile de notre chair mortelle, et que « sa lumière soit imprimée sur nos fronts. » Un autre rejaillissement de l'honneur intime que nos âmes rendent à « notre Père » atteint toute la famille de ce Père. Nous honorons, à cause de ce Père, « de qui découle toute paternité, » que nos semblables nomment leur Père aussi bien que nous, qui est « riche envers tous » d'affection paternelle, « et ne fait acception de personne, nous honorons notre prochain : « nous nous prévenons les uns les autres de marques de respect et d'honneur ; » « nous nous supportons les uns les autres, » et « comme des fils très-chéris de Dieu, nous marchons dans les voies de la charité fraternelle. » Ah ! que ce prochain m'est fâcheux et insupportable ! ah ! que cet autre m'a causé de maux ! que sa langue venimeuse a empoisonné toute ma vie ! que sa perversité m'exaspère, et combien m'irritent les entreprises de sa haine et de sa méchanceté ! Je hais et ne puis ne pas haïr. Comment ne pas haïr qui vous hait si opiniâtrément et avec une si flagrante injustice ? Chrétien, que dis-tu ? Fils de Dieu,

fils du Père qui fait luire son soleil et tomber sa rosée sur ses ennemis comme sur ses enfants fidèles, comment oses-tu haïr ceux qui, comme toi, disent à Dieu « Mon Père? » « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » Pourquoi le haïr? et qui t'a donné le droit de l'immoler à ta haine et à ta vengeance? Aimons donc en Dieu et pour Dieu sa famille entière, les fils que sa bonté a fait naître et que sa tendresse miséricordieuse garde et protége avec tant de patience et d'amour.

2. Un second devoir des enfants envers leur père, et la dette sacrée qu'ils doivent payer à l'honneur de la famille, est l'imitation des vertus et des grandes actions de ce père. Il est indigne du nom qu'il porte et des honneurs dont un père l'a comblé, le fils qui flétrit ce nom et macule ces honneurs par les hontes de ses vices ou l'inutilité de sa vie. « Chrétien, reconnais ta dignité, » songe à ta divine origine, élève sans cesse tes pensées et ton cœur jusqu'à la hauteur infinie où ton adoption en enfant de Dieu te fait monter. Imite ton Père : « sois parfait comme ton Père céleste est parfait. » Il est pur Esprit : dégage-toi des grossièretés de la chair. « Mes frères, dit l'Apôtre, nous ne devons rien à la chair et au sang : » Sois céleste, sois divin. « Venant d'un Père céleste, sois céleste : » laisse « les fils du père terrestre être terrestres » comme lui. Dieu, ton Père, est « l'acte pur, » *actus purus :* sois, pour le grand travail de ta sanctification, tout activité et tout feu. Ton Père est l'Éternel, le Dieu qui « ne change pas, » « dont les années ne défaillent pas, » « dont le trône est au siècle des siècles. » Sois fils de l'éternité, aie « l'âme pleine des années éternelles, » comme chantait le Psalmiste ; renonce à ce qui passe,quitte ce monde « dont la figure

passe, « « ne poursuis pas la vanité et ne cours pas après le mensonge, » saisis, étreins, « la vie éternelle. » Ton Père est « le Saint des saints, » il est « le Saint et le Sanctificateur, » « son nom est admirable par toute la terre, » et au ciel tout chante dans le ravissement et l'admiration : « Il est saint ! il est saint ! il est saint ! » Sois saint, toi aussi, sois pur, sois chaste, sois bon, comme ton Père dont il est dit : « O Dieu, vous êtes bon ! » C'est là imiter « Notre Père qui est aux cieux, » et nous montrer par cette imitation les vrais fils de Dieu. Quant aux autres « qui font profession de reconnaître Dieu » pour Père, « mais qui le nient par leurs actes, » « qui disent : Seigneur, Seigneur, » l'invoquent « des lèvres quand leur cœur est loin de lui, » ceux-là ne sont pas des fils de Dieu ; Dieu ne les connaît pas, il leur dit cette glaciale parole : « je ne vous connais pas. » Allez, malheureux ! vous êtes des étrangers, des inconnus : allez, « vous êtes étrangers à la vie de Dieu, et en dehors des testaments : » Dieu n'est pas votre Père, et rien désormais ne vous donne plus le droit de dire : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

3. Si Dieu est notre Père, nous lui devons une filiale obéissance : non plus l'obéissance de l'esclave qui craint la verge, et du mercenaire qui n'a les yeux que sur le salaire, mais l'obéissance du fils, qui ne redoute qu'une seule chose, qui est de mécontenter et d'attrister un père, de diminuer son amour et de ne mériter plus ses faveurs. « Ce n'est plus comme autrefois une âme d'esclave que nous avons reçue, pour craindre et trembler, c'est une âme d'enfant, » c'est un esprit de piété filiale, « dans lequel nous crions : Père, Père. » Trois motifs commandent et soutiennent l'obéissance que nous devons

à « notre Père qui est dans les cieux : » Son souverain domaine : l'exemple de son divin Fils, notre propre intérêt. Notre Père est le grand Roi, dont le ciel et la terre sont l'empire, de qui toutes les créatures relèvent, qui impose à toutes de suprêmes et absolues volontés, et qui est obéi d'une extrémité à l'autre de l'univers. « Il dit, et tout se fait ; il donne un ordre, et tout est créé. » « Il envoie les foudres, et elles partent, et, revenant, elles lui disent : nous voici. » C'est le Dieu grand et terrible, devant lequel tout se courbe, tout fléchit, « tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Fléchissons, nous aussi, non-seulement le genou, mais encore, mais surtout, l'intelligence, la volonté, le cœur, toute notre âme. Quand notre Père nous parle: fléchissons, sous l'effort d'une foi pleine et généreuse, la roideur de notre esprit orgueilleux. Quand notre Père nous donne des ordres, fléchissons cette volonté, ou intraitable dans son indépendance, ou incorrigible dans sa paresse. Fléchissons notre cœur : forçons-le à aimer: toute la loi, toute l'obéissance, telle que notre Père la réclame, est enfermée dans un acte d'amour : « là sont la loi et les prophètes. » « Tout se concentre, tout se resume dans ce seul mot : tu aimeras[1] ! » Nous hésitons ? nous reculons ? l'obéissance nous trouve lâches ou mutinés, orgueilleux ou pusillanimes ? Enfants de Dieu, jetez les yeux sur Celui qui s'est fait « le Frère aîné au milieu de beaucoup de frères ; » considérez notre Frère Jésus-Christ, « devenu obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. » Une parole d'obéissance inaugure sa naissance dans la chair. « Me voici : je

[1] Debemus autem nos ei obedientiam et subjectionem propter dominium : Ipse est enim Dominus.

viens, ô Dieu, pour accomplir votre volonté. » Une autre parole ferme cette vie toute vouée au devoir d'obéir: « Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté mais bien la vôtre qui s'accomplisse. » Et entre ces deux termes, de la crèche à la croix, durant tout le cours de sa vie passible, le Christ, « qui ne rougit pas de nous nommer ses frères, » le Christ notre frère, n'a point un seul instant cessé d'obéir. L'obéissance est sa nourriture. « Jésus leur dit : ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé ; » et encore : « ce qui plaît à mon Père, c'est cela que je fais toujours. » Il allait, il parcourait la voie tracée, il accomplissait une à une toutes les œuvres commandées, il achevait tout l'ouvrage que lui avait confié la volonté paternelle ; et il ne quitta ce monde que lorsque, tout étant accompli, il put dire : *Consummatum est*, « tout est consommé. » Si « le Frère aîné » s'est montré si fidèle, que les frères plus jeunes ne se rendent pas obstinés à revendiquer une orgueilleuse et sacrilége indépendance. Quand ton Seigneur obéit, obéis de même, cendre et poussière[1] ! A défaut des nobles sentiments de l'amour filial qui suffisent, notre intérêt le plus pressant nous doit enchaîner pour jamais à l'obéissance. *Debemus obedientiam propter utilitatem et commodum*, dit saint Thomas[2]. Cette abandon entre les mains divines, cette marche à travers les difficultés de l'existence, à la clarté de sa parole, et sous la conduite de sa direction tutélaire, qu'est-ce sinon la sûreté de l'homme, la gloire de l'homme, le bonheur de l'homme? Jetés sur ce coin de l'univers, sans soutien, sans guide,

[1] Debemus nos ei obedientiam propter exemplum : quia verus Filius « factus est obediens. » (D. Th. *Opuscul V.*) — [2] D. Th. *Opuscul. V.*

sans lumière, forcés de cheminer au milieu d'une nuit obscure, quelle est l'horreur de notre position ? Où allons-nous ? que faire ? que devenir ? de quel côté nous tourner ? où diriger nos pas incertains ? O volonté divine, levez-vous sur notre nuit obscure comme un astre révélateur ! Indiquez-nous la route de notre destinée, tracez-nous nos devoirs, intimez-nous vos ordres : enseignez-nous clairement, puissamment, ce qu'il nous faut faire pour atteindre au terme que l'Ordonnateur des choses nous a assigné. C'est notre sûreté, c'est aussi notre gloire. Quelle est la plus divine gloire de l'homme ? N'est-ce pas d'imiter Dieu ? De se grandir, de s'élever jusqu'à cet inexprimable sommet de grandeur, d'agir comme agit Dieu lui-même ? N'est-ce pas « d'avoir pour pensées les pensées mêmes du Christ ? » « d'avoir en soi les sentiments du Christ ? » Or, qu'est-ce que tout cela sinon se conformer à la volonté de Dieu, adhérer à sa parole, obéir à ses commandements, « ne se pas conformer au siècle, mais se reformer dans une nouveauté d'esprit, afin de goûter quelle est la volonté de Dieu, bonne, délicieuse, parfaite [1] ? » Et n'est-ce pas là encore qu'est la paix et la joie, et par conséquent le bonheur ? « Il n'y a pas de paix aux impies, » à ces malheureux toujours en révolte contre l'autorité d'un Père : mais la paix est profonde et ineffable aux âmes qui, avec un abandon tout filial, se confient en la providence de ce Père, marchent sous sa conduite, et remplissent religieusement toutes ses volontés.

4. Ces volontés d'un Père sont toujours adorables, mais elles sont parfois douloureuses : il en est qui nous

[1] D. Thom. *Opuscul V.*

imposent les plus rudes sacrifices, et mettent dans nos plaies le fer et le feu. Le quatrième devoir à rendre à ce Père, qui nous conduit « avec une douceur suave, mais aussi avec une force et une énergie invincibles, » est de recevoir avec un patient courage ses miséricordieuses rigueurs et ses paternelles corrections. *Debemus ei patientiam in castigationibus.* L'homme au point de grandeur où le place l'adoption divine, est *un Dieu enfant :* le temps de sa vie sur la terre est le temps de son éducation céleste. Ces grossièretés natives, ces haillons, et cette misère, et ces bas sentiments, et ces allures sans dignité, et ces manières d'être sans convenance, tout cela doit se transfigurer : l'homme de la déchéance doit, « en Jésus-Christ, devenir une créature nouvelle, « créée selon la justice et la vérité. » S'il reste « chair et sang, » l'homme sera éternellement inapte aux gloires de la résurrection et aux splendeurs de la maison paternelle : « la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu. » Que conclure ? Une éducation divine doit passer sur cette ignorance et ces grossièretés de la terre : Or, dit saint Paul, qui parle d'éducation, parle nécessairement de souffrance : *Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii sed mœroris.* « Quel est le père, ajoute le même Apôtre, qui ne corrige pas son fils ? Vous oubliez donc cette consolante parole qui s'adresse à vous comme à des fils et vous dit : mon fils, ne néglige pas l'éducation que te donne le Seigneur ; ne te fatigue pas de ses corrections. Qui il aime, le Seigneur le châtie, il flagelle tout enfant qu'il adopte pour le sien. Persévérez donc dans cette éducation. Dieu s'offre à vous comme un père à des fils. Quel est le fils que son père laisse sans correction ? Vous n'êtes pas atteint par épreuve dont tous les autres sont affligés ? C'est donc

que vous êtes des adultérins et non des enfants légitimes. Mais de plus : nous avons eu pour éducateurs les pères, à qui nous devons notre naissance temporelle, et nous les vénérions : combien plus devons-nous avoir pour le Père de nos âmes une obéissance qui nous donnera la vie ? Ces pères ne nous donnaient selon leur bon plaisir qu'une éducation utile pour bien peu de temps : l'éducation de notre Père céleste a cette utilité qu'elle fait passer en nous sa propre sainteté. Toute correction, au moment où il la faut subir, n'offre, au lieu de joie, qu'une peine amère, mais ensuite elle procure à ceux qu'elle a exercés un fruit de paix et de justice d'une inexprimable douceur. »

III

PATER NOSTER

Jésus-Christ dans sa divine prière ne nous fait pas dire « *mon* Père, » mais bien : « *notre* Père : » C'est ici la prière commune, la prière de la famille entière, celle qui sort des lèvres et du cœur de tous les enfants de Dieu réunis : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Il est bon sans doute, « dans le secret, » dans l'intime du cœur, avec le sentiment profond de ses misères ou de ses détresses personnelles, ou pressé par l'aiguillon du saint amour, de pousser vers *son* Dieu des plaintes amoureuses et des soupirs enflammés : il est bon de lui dire comme cet Apôtre abattu sous la foi et l'amour : *Mon Seigneur et mon Dieu*! ou encore comme le saint Psalmiste : « vous êtes *mon* Dieu! » Car vous êtes « la portion de mon héritage, » toute mon espérance, tout mon

bien : « Dieu, mon Dieu ! C'est donc vers vous que je veille dès l'aurore ; c'est de vous que mon âme a soif, et pour vous que ma chair elle-même éprouve tant et de si vifs tressaillements. » Toutes ces prières sont douces et saintes, mais elles ne sont pas la publique et commune prière de toute la famille des enfants de Dieu. Ici nous nous regardons dans nos frères; leurs besoins sont les nôtres; nous nous occupons d'eux tous aussi bien que de nous-mêmes ; en un seul mot, dans cette seule formule : *Notre Père*, nous pratiquons excellemment l'amour du prochain, nous remplissons avec une perfection éminente le commandement qui nous fait « aimer notre prochain comme nous-mêmes. » « Dieu, dit saint Thomas [1], doit dans la prière être invoqué par ces mots : *Notre Père* et non pas : *mon Père*. Entre tous les devoirs d'un enfant de Dieu, l'imitation de sa charité tient le premier rang, puisque, comme le dit saint Paul dans son épître aux Éphésiens, nous devons être « les imitateurs de Dieu, comme des fils très-chers, et marcher dans le chemin de la dilection. » Or la charité de Dieu n'est pas restreinte : elle se répand sur toutes les créatures également. Dieu aime « tous les êtres, » comme il est dit dans la Sagesse; mais sa charité se verse plus

[1] Dicens « Pater *noster* affectum ordinatur ad proximum : quia si unus Pater omnium non debet contemnere quis proximum ratione generis. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI.) — Ex hoc ostenditur quod duo debemus proximis. Primo amorem quia fratres nostri sunt ; nam omnes homines sunt filii Dei, I Joan. IV : « Qui non diligit patrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere? » Secundo reverentiam, quia filii Dei sunt, Malach. II : « Nonne unus est pater omnium nostrum? » Rom. XII « Honore invicem prævenientes. » (D. Thom. *Opuscul. V.*)

abondante et plus pleine sur les hommes : « il aime les peuples,» suivant le mot du Deutéronome. Ainsi, comme le conclut saint Cyprien, notre prière est une prière publique et universelle : quand nous prions, ce n'est pas pour nous seuls que nous prions, c'est pour le peuple chrétien tout entier, puisqu'à nous tous nous ne faisons qu'un seul peuple et une famille unique.[1] »

I. — Ce seul mot *notre Père* nous fait pénétrer d'un seul coup dans ce que la Rédemption a de plus divin et le Christianisme de plus profond et de plus intime. Quand le Verbe Incarné aborde notre terre pour y fonder le royaume des âmes, il trouve le monde dans la plus affreuse confusion : rien n'y est plus lié, rien n'y tient debout : « il n'y reste pas pierre sur pierre. » L'humanité est « loin » de Dieu : violemment séparée de son Père par le péché ; séparée d'elle-même par les haines, les animosités, les divisions intestines. L'homme qui n'aime pas son Dieu, aime moins encore ses semblables : « Dieu n'est plus devant son regard : » L'homme n'est plus dans son cœur. Devenu, comme le prodigue, « loin » de son Père « qui est dans les cieux, » il s'est éloigné de ses frères et ne les aborde plus que pour les haïr. Jésus-Christ, « notre Paix, » est venu pour tout réunir. Nous ayant réconciliés avec son Père par l'effet de sa divine Rédemption, il nous réconcilie entre nous par la douce et puissante influence de la charité fraternelle. Et ainsi le terme dernier de la Rédemption, comme l'esprit de tout le christianisme, est l'union, la paix, l'amour qui nous rassemble en une seule famille de frères dans les

[1] D. Thom. *Opuscul. I*, p. II, cap. v.

bras et sur le cœur d'un Père commun, vers lequel nous crions tous d'une même voix et d'un seul cœur : *Notre Père ! Notre Père !* Ce mot rappelle ainsi l'œuvre entière de Dieu. Que n'a pas fait Dieu, que ne fait-il pas encore pour conserver ses enfants dans l'union et la paix d'un paternel amour? C'est à ce but suprême que se rapporte toute l'économie des œuvres divines, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. C'est à cette fin que Dieu mit au cœur de l'homme ces vertus sociables qui lui font par instinct rechercher la société de ses semblables ; c'est pour défendre contre les caprices de nos humeurs, les calculs de notre égoïsme, la perversité de nos âmes, l'union fraternelle et la cohésion ferme et puissante du corps entier, qu'il nous rend tous tributaires les uns des autres, diversifie les aptitudes, varie les conditions et les fortunes, ne donne à chacun que des moyens incomplets et des ressources amoindries qui ne trouvent que dans la réciprocité des services la plénitude et l'achèvement nécessaires. Dans l'ordre surnaturel, cette union qui nous rassemble tous en une seule famille, « en un seul corps, » selon le mot énergique de l'Apôtre, apparaît plus manifestement encore. « Un seul corps, un seul esprit, comme vous n'êtes tous appelés qu'à une même espérance: un seul Seigneur, une seule foi un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, au-dessus de tous, en tous[1]. » Quels liens ! quelle unité ! quelle famille ! « Un seul Dieu et Père de tous. » Homme insensible, homme ingrat, pourquoi hais-tu ton semblable? Ce semblable est ton frère, puisqu'il a comme toi pour Père « Celui qui est le Père de tous. » Et comme nous n'avons tous qu'un seul Père, aussi n'avons-nous tous

[1] Ephes.

qu'une même demeure et une même table. La Providence nous dresse une même table pour la vie du corps : la grâce nous en dresse à tous également une autre, pour nos âmes, infiniment plus précieuse, couverte « du Pain supersubstantiel, » « du Pain descendu du Ciel, » « du Pain de vie, » dont nous entretenons la vie véritable, la vie divine, la vie éternelle. « A nous tous, nous ne faisons qu'un seul pain, qu'un seul corps, nous tous qui participons à un même pain [1]. » Dieu a pénétré plus avant encore, s'il est possible, et nous réunit par un lien encore plus intime : « un seul cœur, une seule âme, » « un seul esprit. » Telle sera notre union, et, pour ainsi parler, l'infusion de nos cœurs, de nos esprits, de nos âmes, les uns dans les autres, qu'ils se réuniront et se fondront dans une même pensée et un même sentiment. « Une même foi. » Parcourez le monde ; transportez-vous dans les contrées les plus glacées du septentrion, ou dans ces brûlantes terres que le soleil dévore de ses rayons ; interrogez la grande famille catholique, celle qui de tous les points du globe adresse à Dieu son Père la même invocation : *Notre Père qui êtes aux Cieux...* Demandez-lui compte de ses pensées, scrutez ses sentiments : partout « une même foi. » Ces intelligences si diverses, ces cœurs si étrangers, ces bouches si distantes, se réunissent dans une même idée, dans une même volonté, dans une même croyance : « Une même foi : » tous aussi n'ont qu'un seul but. Cette immense troupe de voyageurs, partis des extrémités de la terre, traversant les siècles, cheminant sans se voir, sans se connaître, se dirigent vers un terme unique : « une seule espérance. » Tous vont à leur Père : tous disent : *vado ad Patrem :* tous

[1] I Corinth. x.

disent encore : *adveniat regnum tuum !* Et nommant Dieu leur « Père, » ils n'ont tous qu'une ambition généreuse: « plutôt sortir du corps afin d'être présents devant le Seigneur. » D'autres liens encore tiennent unies toutes ces âmes : « un seul baptême. » Dieu nous marque tous des mêmes signes, nous distribue à tous la même grâce, nous fait vivre tous de la même divine vie. Jésus-Christ est la tête qui vivifie le corps entier : « il a été donné pour tête à l'Église. » « Jésus-Christ est la tête qui fait que le corps entier, uni et lié dans toutes les parties, grâce aux jointures qui se prêtent un mutuel secours, reçoit, par le fonctionnement de chaque membre dans une mesure proportionnée, la croissance qui le fait se développer et grandir dans la charité. » Arrière donc tout esprit d'égoïsme, tout esprit de contention et de dispute ; arrière toute orgueilleuse prétention à s'élever au-dessus des autres, à les traiter avec mépris, à s'en séparer par vanité et par superbe. « Nous sommes le corps du Christ : » « Qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps! » « Ayons donc un grand soin de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix ; » « Aimons-nous les uns les autres dans un amour de fraternité ; » « que la charité de fraternité demeure en nous ; » « ayons le même esprit, les mêmes sentiments ; » « parlons tous le même langage, » « que dans une même âme et d'une seule bouche nous chantions les louanges du Seigneur, « nous disions sans cesse, sans fin « : Notre Père, Notre Père. »

II. — Ces mots : « Notre Père, » nous élèvent à une plus haute doctrine encore, et nous font une plus vaste et plus profonde révélation. Nous ne prions pas seule-

ment en union avec nos frères vivant actuellement sur la terre, nous nous souvenons aussi d'autres frères que nous possédons en d'autres parties du royaume de notre Père commun. Ces mots « Notre Père » résument un des plus beaux et des plus grands dogmes catholiques, et que la théologie désigne sous le nom de *communion des saints*. La famille entière, l'Église dans sa plénitude, se compose à la fois des fidèles encore en pèlerinage, *voyageurs* sur la terre, et en marche vers les cieux, des saints, qui, la lutte achevée et le triomphe pour jamais acquis, règnent éternellement dans les cieux, et goûtent les joies inénarrables du « royaume de Dieu ; » puis enfin des âmes justes, qui, en un lieu connu de Dieu, achèvent de satisfaire à la justice et aspirent ardemment au jour « de l'adoption des enfants de Dieu. »

La maison paternelle a ainsi trois demeures : les fils du « Père de famille » sont appliqués à trois œuvres différentes, et momentanément divisés en trois différents lieux. Mais tous élèvent vers leur Père la même voix, l'invoquent de la même filiale prière, tous disent également : *Notre Père.* Les saints qui voient dans sa gloire et sa beauté infinie ce bien-aimé Père, disent *Notre Père*, dans les transports d'un amour à jamais et infiniment satisfait. Nous le disons, nous autres, « pauvres exilés, enfants d'Ève, » dans les désirs et dans l'attente ; nous ajoutons *: que votre règne nous arrive ; que votre volonté soit faite, sur la terre comme elle l'est dans les cieux.* Nos rères qui souffrent et qui ont aussi Dieu pour Père, lui disent : *Notre Père*, en songeant qu'ils ont au ciel et sur la terre des frères qui intercèdent pour leur délivrance, et s'efforcent de leur ouvrir l'entrée des cieux.

III. — Enfin par cette parole : *Notre Père*, formule de la prière publique et expression d'une commune et universelle supplication, Jésus-Christ apprend à son Eglise à prier sans cesse pour tous les hommes, et à envelopper pour ainsi parler la création entière dans une même prière. *Item docuit pro toto populo orare* [1]. Avec quelle sollicitude l'Église veille à cette recommandation du divin Maître ! Avec quelle maternelle tendresse elle offre à Dieu ses supplications pour tous ses enfants ! Avec quel magnanime désintéressement elle comprend dans ses prières, ceux-là mêmes qui sont restés hors de son sein ou s'en sont volontairement séparés. « Avant toutes choses, je vous en supplie, qu'il se fasse des supplications, des prières, des demandes, qu'il se rende des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois, et tous ceux qui occupent les hautes charges [2]. »

Prêtons l'oreille à cette universelle prière, savourons en les charmes, scrutons-en la divine sublimité : rien autant que les accents de cette charité catholique, ne nous fera comprendre ce *Notre Père* que Jésus-Christ nous met sur les lèvres, et dont il veut que nous pénétrions nos cœurs. Quand l'Église a réuni dans son temple ses pontifes et ses prêtres, elle les divise en deux chœurs, et alterne, dans le plus divin dialogue, la prière pour tous : « Seigneur, tournez-vous vers nous; jusques à quand serons-nous délaissés ? — Et montrez-vous miséricordieux à vos serviteurs. — Que votre miséricorde, Seigneur, soit sur nous. — Selon qu'en vous nous avons espéré. — Que vos prêtres revêtent la justice. — Que vos saints entrent dans les transports. — Seigneur, sauvez le roi. — Exaucez-nous au jour où nous vous

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI. — [2] I Timoth II.

aurons invoqué. — Sauvez votre peuple, ô Seigneur, et daignez bénir votre héritage. — Conduisez vos fils, élevez-les jusqu'aux hauteurs de l'éternité. — Souvenez-vous de la famille entière. — Cette famille qui est à vous dès le commencement. — Que la paix s'établisse dans ce royaume. — Que ces forteresses soient amplement munies. — Nous vous implorons pour les fidèles défunts : — Donnez-leur le repos éternel, ô Seigneur ; que l'indéfectible lumière leur luise. — Qu'ils reposent dans la paix ! — Prions pour nos frères absents : — Seigneur, sauvez vos serviteurs qui espèrent en vous. — Prions pour les affligés et les captifs : — Dieu d'Israël, délivrez-les de toutes leurs infortunes : — Seigneur, envoyez-leur du secours du haut des cieux : — Du haut de Sion protégez-les !

O religion divine ! O fraternité merveilleuse ! O famille catholique à jamais bénie !

IV

QUI ES IN CŒLIS

Cette parole produit sur l'âme en prière trois grands effets : elle soutient sa confiance ; elle illumine sa vie ; elle révèle ses divines grandeurs.

I. — Deux choses, dit le Docteur Angélique, sont une infaillible garantie de la puissance d'une prière : la bonté de celui que l'on implore et sa puissance. S'il est bon, celui que j'invoque me sera secourable ; s'il est puissant, il mettra au service d'un cœur incapable de me

rien refuser une force et une efficacité que rien ne saura entraver. Sa bonté Dieu me la montre sous son expression la plus vive, en me faisant l'appeler du nom de Père : sa puissance il me la marque en me faisant ajouter: « qui êtes dans les cieux. »

Celui que je nomme mon Père, règne au plus haut des cieux : tout dépend de son sceptre ; tout relève de sa puissance. Ses volontés sont des ordres, ses désirs des commandements; la création entière se remue pour le servir, et, « d'une extrémité à l'autre de l'univers, il dispose tout avec force et suavité. » « O mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en ce Dieu » dont la puissance est aussi infinie que l'est sa miséricorde, qui est Roi aussi magnifique qu'il est tendre Père [1]. Ecoute, ô mon âme, écoute tour à tour ton Père et ton Roi, celui qui t'aime, te protége, te comble de biens comme un fils, celui auquel tout obéit, et qui, dans les grâces qu'il t'accorde et les faveurs royales dont il te veut couvrir, ne connaît pas d'obstacle et n'a d'autres limites que l'infini. « Je vous le dis : demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert : tous ceux qui demandent reçoivent, tous ceux qui cherchent trouvent, à tous ceux qui frappent il est ouvert. Qui d'entre vous demande à son père un morceau de pain, et son père lui donnera une pierre? Du poisson et son père lui

[1] Inter cætera quæ oranti necessaria, fiducia plurimum valet, Jacob. I : « postulet in fide, nihil hæsitans. » Unde Dominus nos orare docens ea præmittit ex quibus in nobis fiducia goncretur : scilicet ex benignitate patris. Unde *pater noster* dicit et ex magnitudine potestatis : unde dicit : *qui es in cœlis* ; Psal. CXXII : « ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis. » (D. Thom. *Opuscul.* [illegible])

donnera un serpent ? Un œuf et il lui offrira un scorpion ? Si donc, vous autres, mauvais comme vous êtes, savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père du ciel donnera à ceux qui le prient l'esprit bon[1] » et parfait de la sanctification et du salut ? Voilà comment parle le Père. Écoutons maintenant le Dominateur et le Roi. « Écoute, ô mon peuple, je te parlerai..... A moi sont toutes les bêtes de la forêt, les troupeaux des montagnes et les bœufs : je connais tous les oiseaux du ciel, la beauté des campagnes est en moi. Si j'ai faim, je n'ai pas à t'en avertir : l'univers est à moi, et à moi toute sa plénitude[2]. » Le prophète s'écrie : « Vous êtes terrible, ô Dieu, et qui vous peut résister ? Car « la terre entière est au Seigneur, la terre et tout ce qu'elle renferme. » Lui seul « porte tout par sa puissance, » « soutient tout par le mot de sa force : » « Il est grand le Seigneur. jamais on ne le peut trop exalter : O Dieu, les générations et les générations loueront vos œuvres, et elles rediront votre puissance. Elles parleront des magnificences et des gloires de votre sainteté, elles raconteront le terrible déploiement de votre force et l'immensité de votre pouvoir. Elles chanteront l'abondance de vos suavités, elles exalteront votre justice. Il est bon, il est libéral, il est compatissant, notre Dieu : sa patience et sa miséricorde sont infinies. Il est suave envers toutes ses créatures, la bonté enveloppe toutes ses œuvres..... Dieu relève tous ceux qui tombent ; il refait tous ceux que leurs chutes ont brisés. Tous les yeux sont tournés vers vous, ô Seigneur, et à tous les êtres vous donnez leur pâture au temps marqué. Vous ouvrez la main, et tous sont remplis de votre

[1] Luc. XI. — [2] Psal. XLIX.

abondance. Dieu est proche de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité[1]. » Voilà le Dieu « qui habite dans les cieux » et « qui jette ses regards sur tous les enfants des hommes. » Voilà « notre Père qui est dans les Cieux. » Que redouteras-tu désormais, ô homme pauvre, chétif et frêle? Tu as un Père et pour père le Roi du ciel; et ce Père, dans la crainte que ton cœur se ferme et que ta mémoire trahisse le plus sacré de tes devoirs, ce Père te fait lui dire à tout instant : « Notre Père qui êtes dans les cieux! »

Car si Dieu est le Père de tous les êtres, puisque tous sortent de sa puissance créatrice et sont soutenus et nourris de sa main, combien plus la créature intelligente, « faite à son image et à sa ressemblance » sera-t-elle sa fille? Combien plus s'en déclare-t-il le Père, puisqu'il l'oblige à lui dire sans cesse : Notre Père qui êtes dans les cieux? Et parmi les hommes, combien plus ses fils d'adoption, ceux que sa grâce transfigure et déifie, ceux qui ont reçu les prémices de l'Esprit » et qu'il nomme lui-même, « ses bien-aimés » et ses « élus, » combien attirent-ils plus encore ses regards et concentrent-ils les sentiments de son cœur? « Il s'est contenté de dire un mot pour créer le ciel et la terre : nous ne voyons pas là une émotion véhémente. Mais pour ce qui regarde la gloire de ses élus, vous diriez qu'il s'y applique de toutes ses forces; au moins y a-t-il employé le plus grand de tous ses miracles, l'Incarnation de son Fils. « Ne s'est-il pas lié d'affection et comme collé avec son peuple? » *Conglutinatus est Dominus Patribus nostris.* Tantôt il se compare à un aigle qui excite ses petits à voler, tantôt à une poule qui ramasse ses petits poussins

[1] Psal. CXLIV.

sous ses ailes : il condescend à toutes leurs faiblesses, son amour le porte à l'excès et lui fait faire des actions qui paraissent extravagantes. Écoutez comme il crie au milieu du temple : *si quis sitit veniat ad me et bibat !* Il n'en faut pas douter, il y a ici une inclination véhémente. Jamais Dieu n'a rien voulu avec tant de passion[1]. » C'est un Père qui aime avec passion, avec excès : et un Père « qui est dans les cieux, » qui règne, qui commande « à ce qui est comme à ce qui n'est pas, » pour qui « rien n'est impossible, » et qui consacre à l'établissement de ses fils les ressources d'une fortune infinie. O heureux fils d'un tel Père ! d'un Père « qui est dans les cieux, » qui peut tout ce qu'il veut, et qui veut d'une volonté véhémente, absolue, tout ce que ses enfants peuvent rêver et désirer de vie, de bonheur et de gloire, et mille fois plus encore qu'ils ne savent imaginer et concevoir : *superabundanter quam petimus aut intelligimus.*

Ne disons donc jamais : « Notre Père qui êtes dans les cieux, » sans songer à la garantie divine qui rend fixes et inébranlables les biens qui nous sont promis, qui les fait « immobiles, » comme dit l'Apôtre. Notre Père est le Dieu du ciel, que pourrait craindre notre faiblesse ? « Toute la terre est au Seigneur, » et au Seigneur encore « sont les cieux, » que pourrait redouter notre indigence ? Notre Père est « le Dieu puissant dans les batailles, » qu'avons-nous à craindre et pourquoi trembler ? « Celui qui habite sous la protection du Très-Haut, demeurera sous la garde du Dieu du ciel. Il dira au Seigneur : vous êtes mon secours, ô Dieu, vous êtes mon refuge ! C'est mon Dieu et j'espérerai en lui. » « Si

[1] Bossuet

des armées entières campaient, prêtes à se ruer sur moi, mon cœur ne tremblerait pas : si le combat se dressait contre moi, j'y mettrais même mon espérance.» « Que dire ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? ... Qui se portera accusateur des élus de Dieu ? Dieu les justifie : qui les condamnera ? Voici Jésus-Christ... à la droite de Dieu et qui interpelle en notre faveur. » « Pourquoi donc tremblez-vous, ô hommes de peu de foi [1] ? »

II. — Le Psalmiste s'écriait dans l'ardeur de ses désirs et l'extase de son amour : « Oh ! qui me donnera des ailes et je prendrai mon vol, et je m'irai reposer » dans les bras de mon Père et dans la gloire de mon Dieu ? Ces *ailes* de l'âme, la divine prière nous les procure. Est-ce que notre âme ne prend pas son essor, dès que nous avons prononcé ces mots : *Notre Père qui êtes dans les Cieux ?* N'est-ce pas dans les cieux qu'aussitôt notre âme s'envole pour s'y reposer? Nous nommons Dieu notre Père, nous ajoutons que ce Père « habite dans les cieux : » ô leçon divine! ô divine philosophie! Tout nous est révélé dans cette seule parole, tout nous apparaît de nos grandeurs célestes et des célestes sentiments que nous doivent donner ces grandeurs. *Conversatio nostra in cœlis est.* O mon âme, tu as dit : « Notre Père

[1] Per hoc ergo quod dicitur *qui es in cœlis* datur nobis fiducia orandi : quantum ad potestatem ejus a quo petitur et quantum ad familiaritatem. Potestas ejus a quo petitur insinuatur, si per cœlos intelligantur cœli corporei. Dicitur esse in cœlis corporeis ad insinuandum potentiæ ejus virtutem et sublimitatem naturæ. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

qui êtes aux cieux : » tu as donc confessé que ta demeure ta cité, ton héritage, est dans les cieux. Où habitent les enfants, sinon dans la maison de leur père ? Où est leur fortune, où est leur joie, où reposent leurs espérances, sinon près de ce Père qui les aime et les réunit? « Le premier homme, venu de terre, était terrestre; le second homme, venu du ciel, est céleste: tel donc fut le terrestre, tels furent ses fils terrestres ; tel est le céleste, tels sont aussi ses fils célestes. Comme donc nous avons porté l'image du terrestre, portons maintenant l'image du céleste. » Soyons tout spirituels, tout célestes: « n'ayons de goût que pour ce qui est du ciel. » « Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde,» mais, « contemplant face à face la gloire de Dieu, transformons-nous en la même image, de lumière en lumière, comme par l'esprit du Seigneur [1] »

Tel est le chrétien, le vrai fils « du Père céleste : » il

[1] « In cœlis, » hoc est in cœlesti gloria. Hoc quod dicitur « in cœlis » potest pertinere ad orantis præparationem... per cœlestium contemplationem : quia homines solent frequentius cogitationem dirigere ubi habent patrem et alia quæ diligunt secundum illud, Matth. VI : « ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum : » Unde dicebat Apostolus, Philipp. III : « Nostra conversatio in cœlis est. » Ideo dicitur esse in cœlis ut per id quod in sensibilibus rebus est altissimum ostendatur divina sublimitas omnia excedens etiam hominum desiderium et intellectum : unde quidquid cogitari vel desiderari potest est minus quam Deus. Per hoc excitatur nostrum desiderium ad cœlestia. Tendere enim debet illud desiderium nostrum ubi Patrem habemus quia illic est hæreditas nostra, I Petr. I : « in hæreditatem immarcessibilem, conservatam in cœlis. » Ex hoc informamur ut vita nostra sit cœlestis secundum quam sumus conformes Patri cœlesti. (D. Thom *Opuscul. V.*) — Vid. D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. VI.

juge « que le monde est indigne de lui, » « il ne regarde pas les choses visibles, mais les choses invisibles; parce que les choses visibles n'ont qu'un temps, et les choses invisibles sont éternelles. » Et c'est là la marque décisive et suprême qui distingue les fils de Dieu des enfants des hommes ; ceux qui, détachés de ce monde et fixés au royaume éternel, disent sans cesse : *Notre Père qui êtes aux cieux*, de ceux qui « mettent leur espérance dans l'homme,» « aiment la vanité et poursuivent le mensonge. Les premiers « qui vivent selon l'Esprit, goûtent les choses spirituelles, » « parlent une sagesse qui n'est pas de ce monde, » et par avance « conversent dans les cieux : » les seconds qui vivent selon la chair, n'ont de goût que pour les choses matérielles. » Les premiers « qui sèment dans l'esprit, moissonnent la vie éternelle :» les seconds « qui sèment dans la chair, de la chair moissonnent la corruption. » « Ils disent à la pourriture : tu es mon père ! » les autres disent : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

Ces mots qui font toute la grandeur de l'homme, font aussi toute sa force, et donnent à son activité le plus inépuisable comme le plus divin aliment. L'homme qui a dit dans le ravissement de sa joie et la véhémence de ses désirs : « Notre Père qui êtes aux cieux, » qui par avance a jeté dans les cieux tout son cœur et toute son âme, y jette bientôt aussi toutes ses œuvres. « Il ne travaille plus pour une nourriture qui périt : » il ne songe plus à amasser des richesses que les voleurs ravissent et un or que ronge la rouille, mais bien « des trésors dans les cieux. » Il tient peu aux protections de la terre; mais il multiplie dans le ciel ses intercesseurs et ses amis : il n'a que faire des honneurs et des dignités de la terre, mais sa vie se passe à accumuler dans le ciel « un poids

éternel de gloire, » et à gagner « ce royaume immobile » dont la splendeur remplit les cieux et traverse les siècles des siècles. Et ainsi cette seule parole : *qui êtes aux cieux* suffit à remplir l'âme chrétienne « de ses années éternelles, » et à la détacher pour jamais des biens périssables du temps.

III. — Saint Thomas trouve dans ces mêmes mots : *qui êtes aux cieux* un nouveau sens et de nouvelles richesses. Les *cieux* sont les élus : voilà « les Cieux qui racontent la gloire de Dieu. » Quand nous disons que notre Père « est dans les cieux, » nous entendons qu'il règne au milieu de ses saints, « dans la splendeur des saints, » et notre pensée s'élève vers cette brillante cour composée des triomphateurs et des rois de l'éternité, vers ces frères dans la gloire, vers ces amis d'en haut et ces protecteurs, dont la splendeur et les joies enflamment nos espérances, et dont l'immense crédit protége notre faiblesse et comble de biens notre pauvreté. Et ce regard vers la Patrie et la société de nos frères n'affermit pas seulement notre espérance, il illumine aussi notre vie, nous découvre le chemin à la gloire et à la béatitude, et, comme le dit l'Apôtre, « ayant au-dessus de nos têtes cette immense nuée de témoins, nous nous dépouillons de nos lourds fardeaux terrestres et de la charge des péchés qui nous enveloppent, et, par la patience, nous courons au combat qui nous est proposé [1] ».

[1] Intelligitur : « qui es in cœlis, » id est in sanctis, in quibus Deus habitat, secundum illud, Jerem. XIV : « tu in nobis es Domine. » Sancti enim cœli dicuntur, secundum illud, Psalm. XVIII, « Cœli enarrant gloriam Dei. »

Un mystère plus intime et plus profond encore est, d'après le Docteur Angélique, caché sous ces mêmes paroles : *qui êtes aux cieux*. La gloire n'étant que la révélation de la grâce, si les élus dans la gloire sont les *cieux* où Dieu réside, il est manifeste que les justes qui sur la terre vivent dans la grâce, seront aussi les *cieux* où Dieu « viendra et fera sa résidence. » Tel est en effet le grand mystère de la grâce sanctifiante. L'âme juste est le sanctuaire et la demeure de Dieu. Les trois Personnes de la Très-Sainte Trinité y résident et y agissent, « Dieu y étincelle, » « Dieu la remplit de toute sa plénitude, » et le juste devient ainsi, dans toute la saisissante réalité de ce mot « celui qui porte Dieu [1]. »

V

SANCTIFICETUR NOMEN TUUM

Le *Pater* est par excellence l'exercice de l'amour : cette prière divine nous constitue dans nos véritables

[1] Familiaritas Dei estenditur ad nos secundum quod per cœlos sancti accipiuntur. Quidam enim dixerunt propter altitudinem suam quod humana non curabat, et contra hos oportet dicere et ostendere quod ipse sit intimior intimo nostro. Habitat autem Deus in Sanctis per fidem, Ephes. III, 17 : « habitare Christum per fidem in cordibus vestris. » Per dilectionem, I Joan. IV. 16 : « Qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo. » Per mandatorum impletionem. Joan. XIV, 23 : « Si quis diligit me, sermonem meum servabit ; et Pater meus diliget eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. — « Vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que dit Dieu lui-même : j'habiterai en eux, j'y marcherai, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. »

rapports avec Dieu, les rapports qu'établissent la divine adoption et la rédemption en Jésus-Christ. Dieu veut l'amour de sa créature intelligente ; du reste de la création il retire un hommage froid et silencieux ; de l'homme, il veut l'amour filial. C'est à ce but d'une ineffable douceur qu'il fait concourir toute l'économie des mystères ; toutes ses œuvres aboutissent à faire de nous des fils, à déposer dans nos cœurs « non plus des sentiments d'esclaves, mais des sentiments de fils, et à mettre sur nos lèvres cette magnifique et délicieuse clameur : « O Père, ô Père ! » Le *Pater* est l'expansion toute filiale du saint amour : l'âme, dans cette prière, est aux pieds, ou plutôt sur le cœur d'un père ; elle l'appelle, elle le supplie, elle l'honore, elle veut le rejoindre, elle prend son vol vers la patrie où il règne, elle lui confie les désirs de son cœur, elle lui fait connaître ses besoins et ses détresses ; en tout son langage, dans chacune de ses invocations et ses demandes, se montrent à nu l'amour filial et la tendresse paternelle.

Or ce n'est pas aimer que de se retrancher dans un froid égoïsme, et de ne pas songer à remplir les désirs de l'objet aimé. Qui aime véritablement sans que le souhait s'épanouisse sur ses lèvres ? sans que des vœux ardents lui naissent au cœur et se fassent jour dans de gracieuses et chaudes formules ? Que dira donc le fils de Dieu ? Après qu'il aura dit : *Notre Père*, après que, en ajoutant : *qui êtes aux cieux*, il aura pris un mystérieux essor vers ce tendre et bien-aimé Père, que reste-t-il sinon qu'il se préoccupe de la gloire de ce Père et qu'il fasse pour cette gloire, pour sa manifestation, son extension, des vœux ardents ? Il lui adressera donc ce souhait tout filial : *sanctificetur nomen tuum*, « que votre nom soit sanctifié. »

Mais qu'est-ce qu'un semblable vœu? Quel sens lui attribuer, et comment ne pas le regarder comme absolument irréalisable ? Comment glorifier une gloire infinie? Comment sanctifier Celui qui est la sainteté par essence ? Comment souhaiter à Dieu que « son nom soit sanctifié ? » Comment dire à Dieu : *que votre nom soit sanctifié ?*

Dieu qui est « plénitude infinie, » Puissance, Gloire, Majesté infinies, n'a sans doute en lui-même aucun besoin, et trouve dans les richesses infinies de son infinie nature de quoi satisfaire éternellement ses infinis besoins de gloire, de joie et de béatitude. Mais Dieu, par ses œuvres, est sorti de lui-même, pour ainsi parler, il a livré au dehors sa perfection et sa gloire, quand il les a empreintes dans la création et les a fait connaître et glorifier par les êtres que sa munificence a conquis sur le néant. C'est là que nous désirons l'exaltation et l'accroissement de la gloire divine. Si en lui-même Dieu ne peut augmenter en perfection et en gloire, si ce divin Soleil ne peut accroître ses rayons infinis, au-dessous de lui, dans la région des mondes, plus de regards peuvent s'ouvrir sur lui, plus d'acclamations peuvent exalter sa magnificence. Voilà le désir des enfants de Dieu : voilà l'objet des souhaits ardents de leurs cœurs, et pourquoi ils ne cessent de dire à leur Père qui est dans les cieux : *que votre nom soit sanctifié* [1].

[1] Habet autem hoc ordo charitatis ut Deus super omnia diligatur : et ideo primum desiderium nostrum movet charitas ad ea quæ sunt Dei. Sed cum desiderium sit boni futuri; Deo autem, secundum quod in eo consideratur, nihil in futurum adveniat, sed æternaliter eodem modo se habeat, desiderium nostrum non potest ferri ad ea quæ Dei sunt prout in seipsis considerantur ·

Mais ce désir même est une fleur qui réclame son fruit : c'est peu encore que nos lèvres proclament la gloire divine, et que nos cœurs la désirent, il nous faut

ut scilicet Deus aliqua bona obtineat quæ non habet. Sic autem ad ipsa fertur nostra dilectio, ut ea tanquam existentia amemus. Potest tamen hoc desiderari de Deo ut in opinione et reverentia omnium magnificetur, qui in seipso semper magnus existit. Hoc autem non est tanquam impossibile reputandum. Cum enim ad hoc factus sit homo, ut magnitudinem divinam cognoscat, si ad eam percipiendam pervenire non possit, videretur in vanum constitutus esse contra id quod in Psalm. XXXVII, 48, dicitur : « Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum ? » Esset quoque inane desiderium naturæ, quo omnes naturaliter desiderant aliquid cognoscere de divinis.... Cognitio divinæ magnitudinis et bonitatis hominibus pervenire non posset nisi per gratiam revelationis divinæ secundum illud Matth., XI, 27 : « Nemo novit Filium nisi Pater ; neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. »

Indicat se Deus aliqualiter hominibus naturali quadam cognitione cognoscendum per hoc quod hominibus lumen rationis infundit, et creaturas visibiles condidit, in quibus bonitatis et sapientiæ ipsius aliqualiter relucent vestigia, secundum illud, Rom. I, 19 : « quod notum est Dei, » id est quod cognoscibile est de Deo per naturalem rationem, « manifestum est illis, » scilicet gentilibus hominibus : « Deus enim illis revelavit, » scilicet per lumen rationis et per creaturas quas condidit. Ista tamen imperfecta est, quia nec ipsa creatura perfecte ab homine conspici potest, et etiam creatura deficit a perfecta Dei repræsentatione quia virtus hujus causæ in infinitum excedit effectum. Unde dicitur, Job. XI, 7 : « Forsitan vestigia Dei comprehendes, et usque ad perfectum Omnipotentem reperies ? » — Et Job subdit : « unusquisque intuetur procul. »

Ex hujus autem imperfectione cognitionis consecutum est ut homines a veritate discedentes diversimode circa cognitionem Dei errarent. (D. Thom. *Opuscul. I*, pars II, cap. VIII.)

encore nous efforcer de la procurer. Et comment ? Dieu lui-même nous l'enseigne dans les deux grands moyens qu'il a mis en œuvre pour assurer dans l'univers le règne de sa gloire. Dieu, pour faire jaillir au dehors de lui des reflets de sa perfection intime, a créé deux mondes : le monde naturel et le monde infiniment plus vaste, plus radieux, plus magnifique de la grâce et de la gloire; c'est dans ces deux œuvres que *le nom de Dieu est sanctifié*, connu, glorifié, exalté. C'est par elles deux que nous devons nous-mêmes nous acquitter du tribut d'honneur que nous devons à ce nom.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu : » l'univers est une lyre qui chante perpétuellement les grandeurs, les miséricordes, les puissances du Dieu qui l'a tiré du néant, l'a orné et l'a rempli de merveilles. D'une extrémité à l'autre de l'univers, *le nom de Dieu est admirable.* En chaque être sa puissance se déploie, sa perfection rayonne, tout manifeste, tout célèbre les perfections du Créateur suprême, de qui les mondes tirent leur vie, leur force et leur beauté. Chaque partie de l'univers, chaque grande scène de la création offre, dans un spectacle nouveau, dans une révélation particulière, quelque trait du Dieu invisible, quelque éclatante vision de la perfection inaccessible de la Divinité. Si nous demandons à saint Paul pourquoi le monde avec ses merveilleuses beautés et ses immensités incommensurables, il nous répond que l'univers est un livre sacré où l'homme doit apprendre Dieu ; un miroir splendide qui lui donne un reflet des divines perfections, un vêtement ou un nuage dont Dieu se recouvre pour se manifester à l'homme naturel, autant que la lumière et les forces naturelles peuvent porter de cette écrasante révélation. « Ce que l'on peut connaître naturellement de Dieu fut

connu parmi eux. Dieu le leur manifesta : ses perfections invisibles sont, depuis la création du monde, devenues visibles par la connaissance que nous en donnent les créatures, et de même sa puissance éternelle et sa Divinité. » Quand donc l'homme jette sur l'univers un regard d'admiration, il doit élever par-dessus lui son admiration et sa louange ; il doit atteindre au Dieu des mondes, par qui seul tous les mondes ont la beauté et la vie ; il doit répéter, en contemplant dans la création entière les traces si visibles du Créateur et les vestiges radieux de sa sagesse et de sa puissance : O Dieu, *que votre nom est admirable par toute la terre !* Qu'il soit donc béni, loué, aimé, exalté, ce nom que tout célèbre, ce nom par la puissance duquel tout a été créé : *que votre nom soit sanctifié !* Servons - nous donc de la création pour nous élever jusqu'à Dieu : lisons dans ces pages grandioses tout ce qu'il a plu à Dieu de nous apprendre de lui : ne soyons pas semblables à ces Gentils ingrats et insensés qui « ayant connu Dieu » dans ses splendides œuvres « ne le glorifièrent pas comme Dieu, » usèrent de l'œuvre en méconnaissant l'ouvrier, se servirent du bienfait sans vouloir se tourner un instant vers le bienfaiteur, et marchèrent dans les magnificences du domaine du Très-Haut sans songer même à l'honorer d'un regard et d'une pensée. C'est le crime du monde. C'est l'apostasie pratique de la foule. Les enfants de Dieu doivent avoir en horreur une si détestable ingratitude et une si brutale insensibilité. Pour eux, la création conserve sa destination primitive, elle porte leurs âmes et leurs cœurs jusqu'au Père céleste, de qui ils tiennent tant de merveilles et de bienfaits. « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. »

Mais si le spectacle de l'univers et la voix des mon-

des « racontent la gloire de Dieu, » cette manifestation trop incomplète et trop vague ne pouvait suffire à la grandeur et à la bonté de Dieu ; Dieu voulait de ses créatures intelligentes un cri d'admiration plus profond, des louanges et des actions de grâces plus senties et plus vives, et pour cela une manifestation de lui-même plus éclatante et plus sublime. Par ses lumières naturelles l'homme ne pouvait que voir Dieu *de bien loin*, selon le mot de Job : *unusquisque intuetur procul ;* Dieu se montra à lui face à face ; et à travers le voile léger de la foi, se donna à contempler dans les réalités mystérieuses de son essence, *revelata facie gloriam Domini speculantes*. Son Verbe, sa Sagesse, « l'éclat de sa splendeur et la figure de sa substance, » descendit du ciel, s'en vint sur la terre fonder la gloire du Nom divin et lui rendre des hommages et des honneurs infinis. C'est alors, c'est par lui que ce « Nom devint » véritablement « admirable dans le monde entier. » Le Verbe Incarné se fit Médiateur et Pontife de gloire, il réunit à lui les créatures intelligentes, les ennoblit, les déifia, leur fit rendre des accents divins, leur mit au cœur des sentiments célestes, aux lèvres des cantiques sublimes, et « d'inénarrables gémissements. » Alors du ciel à la terre, d'une extrémité à l'autre de l'immense empire du Très-Haut, s'éleva le concert de louanges dont l'infinie douceur et l'infini éclat sont seuls dignes de la Majesté infinie qu'ils célèbrent. Tout, pour célébrer le Nom de Dieu, emprunte la voix du Verbe Fils de Dieu ; tout dans la création chante *divinement* la gloire divine, et, selon que l'avait annoncé un prophète : *le nom de Dieu est grand par toute la terre* [1].

[1] Ut toti humano generi vera Dei cognitio proveniret, Verbum

« Qu'admirable est votre Nom ! » Car c'est en votre nom, ô Dieu, que la mort a été vaincue et ses forces à jamais brisées ; c'est par votre Nom que les démons ont été vaincus, le ciel rendu accessible, les portes du paradis ouvertes, l'Esprit-Saint envoyé à nos âmes. Par ce nom

suæ virtutis unigenitum Deus Pater misit in mundum ut per eum totus mundus ad veram cognitionem divini Nominis perveniret. Et hoc quidem Dominus facere inchoavit in suis discipulis secundum illud, Joan., XVII, 6 : « manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi de mundo. » Nec in hoc terminabatur ejus intentio ut illi soli Deitatis haberent notitiam sed per eos divulgaretur in mundum universum. Unde postea subdit : « ut mundus credat quia tu me misisti. » Quod quidem per apostolos et successores eorum continue agit, dum ad Dei notitiam per eos homines adducuntur, quousque per totum mundum Nomen Dei sanctum et celebre habeatur, sicut prædictum est, Malach., I : « ab ortu solis usque ad occasum magnum est Nomen meum in gentibus. »

Ut igitur quod inchoatum est ad consummationem perveniat, petimus dicentes : *Sanctificetur Nomen tuum :* quod ut ait Augustinus, non sic petitur quasi non sit sanctum nomen Dei, sed ut sanctum habeatur ab hominibus ; id est ita innotescat Deus, ut non æstimetur aliquid sanctius. Inter alia vero indicia quibus sanctitas Dei manifestatur hominibus, evidentissimum signum est sanctitas hominum qui ex divina inhabitatione sanctificatur. Ut enim Gregorius Nyssenus dicit : « quis est tam bestialis, qui videns in credentibus vitam puram non glorificet nomen invocatum in tali vita ? » Et ideo sanctus Chrysostomus dicit, in hoc quod dicit : *Sanctificetur nomen tuum,* rogare etiam jubet orantem per nostram glorificari vitam, ac si dicat, ita fac nos vivere, ut per nos te universi glorificent. Sic autem per nos Deus sanctificatur in mentibus aliorum in quantum nos sanctificamur per ipsum : unde dicendo *sanctificetur nomen tuum,* optamus, sicut Cyprianus, ut nomen ejus sanctificetur in nobis. Quotidie deprecamur ut sanctificemur. (D. Thom. *Opuscul. I,* pars II, cap. VIII.)

sacré les esclaves sont devenus libres, les ennemis des fils, les étrangers des héritiers, les hommes des anges. Que dis-je des anges ? Dieu s'est fait homme, et l'homme a été fait dieu. Les cieux ont reçu cette humanité formée sur la terre, la terre a reçu Celui qui siége sur les chérubins au milieu de l'armée angélique. La muraille de séparation a été abattue, l'obstacle qui nous tenait éloignés de Dieu a été renversé, les termes les plus extrêmes ont été réunis, les ténèbres ont été dissipées, une resplendissante lumière a apparu, et la mort a été dévorée par la vie[1]. » De la terre entière comme de chaque âme sainte en particulier, la louange, purifiée et déifiée par le Verbe, s'échappe en brillants échos, le Nom de Dieu est proclamé grand et saint, et la terre répond au cantique du ciel : « il est saint ! il est saint ! » par une acclamation identique et la même ivresse de désirs et d'amour : *sanctificetur nomen tuum !*

Et si les lèvres chantent, la vie entière avec ses héroïsmes de vertu élève une voix plus vibrante et plus magnifique encore. Toute la vie du chrétien est un chant de louange à la gloire du Nom de Dieu. Chaque bonne œuvre est un hymne triomphal; chaque vertu pratiquée, une acclamation sublime à la sainteté et à la puissance de ce nom. L'Église catholique tout entière n'est qu'un immense chant de triomphe à la gloire du nom de Dieu. Elle chante Dieu dans sa foi et dans ses œuvres, chacun de ses sacrements proclame la sainteté de ce nom, chacune de ses conquêtes en étend la gloire, chacune de ses faiblesses divines en célèbre la mystérieuse puissance : un vaste cri s'élève de toute l'Église qui seul explique son exis-

[1] Sanct. Chrysostom. *Homil. in Psalm. VIII.*

tence, sa mission, ses travaux, ses triomphes : *sanctificetur nomen tuum !*

Mais notre méditation sur les excellences du nom de Dieu resterait trop incomplète, si son infinie douceur ne nous apparaissait en même temps que sa gloire. Quel est-il le nom de Dieu ? C'est le nom qui réunit toutes les suavités ensemble, qui résume tous nos biens, qui consacre toutes les richesses dont une munificence infinie nous comble. Le nom de Dieu n'est-ce pas le nom d'un Père ? « Quand vous prierez, vous direz : Notre Père... » Un père ! quel bonheur d'avoir un père qui nous aime, nous accueille, nous protége, nous enrichit ! Quel est encore le nom de Dieu ? « Allez dire : Celui qui est m'envoie vers vous. » Dieu, que nous nommons notre Père, est donc *Celui qui est :* il est l'Être sans défaillance, sans vicissitude, sans fin, il est la vie : *je suis la vie*, dit-il. Et quel est l'objet de mes plus ardentes, de mes plus invincibles aspirations, sinon la vie ? Je veux vivre : vivre toujours ; j'ai horreur du tombeau, du néant : je veux vivre de la vraie vie, c'est-à-dire de la vie sans souffrance, sans inquiétude, sans amoindrissement. Quel est encore le nom de Dieu ? Dieu s'appelle Récompense : *je serai moi-même ta récompense, immense à l'excès.* Voilà le but de ma vie, voilà la vérité qui l'illumine, le nom de Dieu, qui en révèle les magnifiques destinées. Je suis occupé à la conquête d'un Dieu ! Je m'absorbe en cette œuvre sublime : « je jette tout, je regarde tout comme du fumier et de l'ordure.... pour conquérir Jésus-Christ » Dieu s'appelle encore la lumière : *ego sum lux mundi* [1]

[1] Dicitur *Lux* ratione illuminationis, quia sicut lux illuminat tenebras, ita nomen Dei illuminat tenebras mentis. Psal. XVII : « Deus meus, illumina tenebras meas » (D. Thom. *Opuscul. V.*

« je suis la lumière du monde. » Il est « la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » « Qui me suit, dit-il encore, ne marche pas dans les ténèbres ! Quel bonheur de ne marcher point dans les ténèbres ! « Qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. » Et où vont ces malheureux qui « n'invoquent point le nom du Seigneur, » qui ne disent pas comme nous, tous les jours : *que votre nom soit sanctifié*, qui blasphèment ses mystères, rejettent sa foi et méprisent son salut ? Où vont-ils ? Ils ne le savent. A quels abîmes vont-ils aboutir ? Dans quelles chutes éternelles se vont-ils briser ? Ils l'ignorent : ils marchent dans les ténèbres, et telle est l'épaisseur de ces mortelles ténèbres « dans ces hommes dont l'intelligence est toute chargée de ténèbres, » qu'ils ne conçoivent pas même l'horreur de leur position, qu'ils marchent tranquillement et joyeusement à leur épouvantable avenir, et poussent l'extravagance jusqu'à mettre dans une telle incertitude et de si affreuses obscurités leur orgueil et leur joie. « Nous, ô notre Père, nous mettons notre confiance dans votre nom à jamais ; » « à jamais nous glorifierons votre nom. »

VI

ADVENIAT REGNUM TUUM

Quel est ce règne de Dieu après lequel l'âme chrétienne soupire ? L'âme en exprimant ce désir et en formulant cette demande, porte deux regards, l'un sur Dieu, l'autre sur elle-même : l'un est le regard du pur

amour, de cet amour entièrement désintéressé et de pure et absolue bienveillance, où le calcul n'entre pas, d'où l'amour de soi est banni, et qui n'a en vue que le bien de l'objet aimé ; l'autre est le regard que forcément nous replions sur nous-mêmes, pour chercher le bonheur dont nous ne pouvons jamais dépouiller l'ardent et invincible désir. Le Psalmiste jette sur Dieu le regard du pur amour quand il dit : « Apprenez-moi à faire votre volonté *parce que vous êtes mon Dieu.* » Il jette sur lui-même le regard du propre amour mêlé à l'amour de Dieu, quand il dit en un autre lieu : « J'ai incliné mon cœur à l'observance de vos lois à jamais, à cause de la récompense. »

Ainsi faisons-nous dans cette demande du *Pater* : *Adveniat regnum tuum*, « que votre règne nous arrive. » Avant tout nous songeons à Dieu : nous désirons, nous demandons que son règne s'établisse dans les intelligences et dans les cœurs, que son commandement soit respecté, son empire partout reconnu. Puis, par cette invincible pente qui nous entraîne au bonheur, enhardis par les premières et tout extraordinaires paroles que Dieu lui-même nous a mises à la bouche : « Notre Père, » « qui êtes aux cieux, » nous osons réclamer notre part du règne de Dieu, nous poussons la magnanime audace jusqu'à demander d'entrer en association de cette gloire, de partager ce trône, et d'être ornés éternellement des splendeurs de cette pourpre royale du Très-Haut : *Si filii et hæredes* [1].

[1] Post desiderium et petitionem Divinæ gloriæ, consequens est ut homo appetat et requirat particeps divinæ gloriæ fieri. Circa quam oportet primo considerare quod regnum Dei convenienter desideretur. Secundo vero quod ad id adipiscendum homo possit

I. — *Que votre règne arrive.* Mais quoi ! Est-ce que Dieu ne règne pas ? N'est-il pas le roi des rois et le Dominateur des dominateurs ? Est-ce que « ses volontés ne sont pas accomplies d'une manière et dans une perfection exquises ? » Est-ce que « son nom n'est pas terrible aux rois de la terre ? » Est-ce que « toutes les nations ne sont pas devant lui comme si elles n'étaient pas ? N'est-ce pas de ce règne sans limite, de ce pouvoir sans mesure, dont il est dit : « il donne un ordre et tout est créé ? » Dieu n'a-t-il pas un nom « devant lequel tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers ? » Qu'avons-nous à souhaiter à ce règne, et pourquoi demander « qu'il arrive, » quand il est si infiniment arrivé ? Saint Paul nous dénonce l'énigme et nous fixe le sens précis de cette demande du *Pater*. Il commence par affirmer du Christ Dominateur et Roi : « Toutes choses ont été mises sous ses pieds : car dans l'acte d'investiture par lequel le Père lui soumettait l'univers, rien n'a été laissé exempt de sa domination. » Puis immédiatement après, jetant un regard sur une partie des domaines de ce Roi universel, il ajoute : *mais néanmoins, quant au temps présent, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis.* Au ciel tout obéit à ses ordres, les anges « se font, pour remplir ses commandements, impétueux comme le souffle des vents, ardents comme la flamme brûlante . » Dans les enfers, ses ennemis ne se remuent que sur sa permission : « les démons croient et tremblent ; » tout fléchit devant sa terrible puissance

pervenire. Tertio vero quod ad illud pertingere non possit propria virtute, sed solo auxilio divinæ gloriæ. Et sic quarto considerandum est quomodo regnum Dei advenire potest. (D. Thom. *Opuscul. I*, pars II, cap. IX.)

et son invincible domination. Sur la terre, l'aspect est autre : impossible de juger tout d'abord que Jésus-Christ y soit Roi. Que de négations ! Que de révoltes ! Quels cris poussés partout : *nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous !* Et cette clameur impie semble partout victorieuse : vraiment oui ! ils évincent le Christ Roi de partout ! Ils le chassent des intelligences par l'incrédulité, du cœur par les passions ; ils l'éloignent de la famille ; ils bâtissent sans lui des constitutions, et sans lui fondent des dynasties et des empires. Regardez l'Europe : où le Christ y est-il roi ? Et pourtant la grande parole reste vraie toujours : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat !* Ce qui trompe le regard superficiel, c'est l'étonnante liberté laissée par Dieu à ses ennemis dans son propre empire. Or c'est précisément dans cette liberté et ces apparents triomphes qu'apparaît plus manifestement l'invincible règne de Jésus-Christ. Jésus Christ les laisse entreprendre, former leurs complots, ourdir leurs trames, remporter leurs prétendues victoires ; puis, le jour marqué, l'heure venue de la manifestation du règne de Dieu, quelque abîme se creuse qui engloutit d'un coup ces audacieux avec leurs vaines entreprises et leurs complots avortés : « Celui qui habite dans les cieux, se rira d'eux et le Seigneur se moquera d'eux, » dit le Prophète.

Mais ces triomphes partiels et ces manifestations particulières du règne de Dieu ne sauraient satisfaire les exigences d'une gloire infinie : Jésus-Christ doit remporter sur ses ennemis une plus illustre victoire et montrer son règne dans une plus grande splendeur. Ce règne complet, cette domination sans vicissitude ni amoindrissement, ni révolte, est réservée par Dieu pour le moment du second avénement, alors que « Jésus-

Christ se révélera du haut des cieux avec tous ses anges ; que dans une flamme de feu il tirera vengeance de ceux qui n'ont pas reconnu Dieu, qui n'ont pas obéi à l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ ; alors qu'à l'aspect de sa gloire, ses ennemis subiront dans la perdition des châtiments éternels, et que lui-même viendra pour être glorifié dans ses saints, et apparaître admirable dans les élus qui auront cru à sa parole. » A cette heure le règne de Dieu sera complet. Ses enfants que tyrannisaient les méchants sont magnifiquement délivrés, les pécheurs sont précipités dans la plus épouvantable catastrophe, le péché est pour jamais détruit, « la mort est dévorée par la vie, » Jésus-Christ ramène triomphalement ses élus, il foule d'un pied victorieux « ses ennemis réduits à lui servir de marchepied, » il entre dans sa gloire pour jamais, et règne dans « les splendeurs des saints. »

Voilà le règne dont nous demandons la venue. Voilà le triomphe de notre Dieu, que notre cœur désire et que notre amour lui souhaite : *Que votre règne arrive!* « Alors ce sera la fin, quand il aura livré le règne à Dieu son Père, quand il aura fait cesser toute principauté et toute puissance, et toute force. Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il réduise ses ennemis à lui servir de marchepied. La dernière ennemie, la mort, sera détruite. Dieu a tout mis sous ses pieds. Quand nous disons que tout est soumis au Christ, assurément nous exceptons celui qui lui a tout soumis. Or, quand tout sera rentré sous la domination du Christ, le Fils lui-même se soumettra a Celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. » C'est le règne complet, universel, éternel, du Père que nous avons dans les cieux[1].

[1] Deus ex se et sua natura est Dominus omnium : et Christus

II. — Après avoir rempli envers Dieu son devoir d'amour filial, l'âme se replie sur elle-même, et ayant dit pour la gloire de son Père qui est aux cieux : *Que votre règne arrive*, elle le dit pour elle-même, elle désire pour elle-même ce « règne » de Dieu où sont renfermées toutes les grâces du présent et toutes les espérances de l'avenir. Car l'âme désire pour soi deux règnes de Dieu ; l'un, par la vertu en ce monde; l'autre, par la récompense de la vertu dans l'éternité; l'un qui la soumet à la loi divine, l'autre qui l'associe à la divine félicité.

1. *Que votre règne arrive!* Ce cri de l'âme « qui gémit encore jusqu'à cette heure, et est dans le travail de l'enfantement, attendant le jour de l'adoption des enfants de Dieu, » ce cri répond à toute l'œuvre de Dieu dans la rédemption du monde par Jésus-Christ. L'aurore de cette rédemption se lève-t-elle sur l'humanité exilée,

secundum quod Deus, et etiam secundum quod homo, habet a Deo quod sit Dominus omnium. Dan. VII : « dedit ei potestatem et honorem et regnum. » Oportet ergo quod sint omnia sibi subjecta. Hoc autem nondum est sed erit in fine. Et ideo petimus et dicimus : *adveniat regnum tuum*; et hoc quantum ad tria : scilicet ut justi convertantur ; peccatores puniantur, et mors destruatur. Nam homines dupliciter subjiciuntur Christo, aut voluntarii, aut inviti. Cum enim voluntas Dei sit ita efficax, quod oporteat penitus illam impleri, et Deus velit quod omnia subjiciantur Christo : alterum duorum erit necessarium ; ut scilicet aut homo faciat voluntatem Dei subjiciendo se mandatis ejus, et hoc facient justi ; aut quod Deus faciat de hominibus voluntatem suam puniendo eos, quod facit de peccatoribus et inimicis suis, et hoc erit in fine mundi. Et ideo est delectabile petere sanctis quod adveniat regnum Dei, scilicet quod ipsi totaliter subjician tur ei ; sed peccatoribus est horribile. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

condamnée, maudite, esclave, morte, « assise à l'ombre de la mort, » et « tuée par ses crimes ? » Aussitôt s'ouvrent à la lumière du salut les perspectives d'un royaume. Le premier mot de la prédication évangélique est le mot grandiose de règne, de domination, de trône, de royales splendeurs. « Allez et dites : le royaume de Dieu s'est approché. » L'eau baptismale a-t-elle touché nos fronts? C'est l'onction royale qu'elle nous confère; on ne nous appelle plus que du nom de pontifes et de rois : *regale sacerdotium*. Quand Dieu nous entr'ouvre les richesses de la grâce sanctifiante qui nous purifie et nous transfigure, ce sont les gloires d'un trône qu'il nous fait apparaître à travers le voile de la parabole : « *le royaume des cieux* est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. » Jésus-Christ est ce prince fiancé ; notre âme est son épouse, « chaste vierge donnée pour épouse au Christ, » dit l'Apôtre. La main divine nous indique-t-elle la route qu'il nous faut suivre, le terme où il nous faut aboutir, la conquête qu'il nous faut entreprendre? C'est un *royaume* qui nous est montré, « un royaume immobile, » dit saint Paul, et non pas la royauté caduque et périssable de ce monde. Aussi l'homme transfiguré par la grâce, devenu, d'étranger et d'esclave qu'il était, enfant de Dieu, héritier du trône, citoyen et prince des cieux, le chrétien prend-il des sentiments et des désirs en harmonie avec cette immense élévation et cette splendide fortune. Rien de haut comme ce cœur, rien de sublime comme ce regard, rien de magnanime comme ces désirs : *Sursum corda!* C'est la devise du chrétien; « car nous avons, dit l'Apôtre, cette volonté généreuse de plutôt sortir du corps pour nous en aller près de Dieu, » dans ses splendeurs et sur son trône. Le chrétien traverse le monde en indifférent et en étranger;

il n'a que faire des honneurs que les autres se disputent et s'arrachent avec frénésie; il jette à la fortune un regard glacé, il dit en lui-même : « Hors de vous, ô Dieu, qu'ai-je désiré sur la terre? « Ne tentez pas de l'arrêter : il se hâte; il est pressé du désir « de plus tôt sortir du corps, de ce corps mort, de ce monde périssable, « de ce monde qui n'est pas digne de lui. » Entendez-le vous dire : *Vado ad Patrem*, « je vais à mon Père : » J'ai un Père « qui est dans les cieux, » « qui règne au plus haut des cieux : » ne m'arrêtez pas : « je vais à ce Père : » je vais vivre, me réjouir, régner dans la gloire avec lui : *vado ad Patrem.*

C'est là le magnifique mystère qui recouvre la parole que Dieu nous met sans cesse sur les lèvres : *adveniat regnum tuum*, « que votre règne nous arrive! » Creusons encore, avec saint Thomas, cette courte, mais inépuisable parole. Sous ce mot de *règne* sont contenus et résumés tous les biens dont l'homme ne cesse d'avoir les plus véhéments désirs. Que voulons-nous ardemment, persévéramment, violemment? Que réclamons-nous sans cesse et de toute la force de notre cœur? La liberté : la vérité, la jouissance. Voilà le triple bien dont se compose le patrimoine que nous demandons à « notre Père qui est dans les cieux. » Nous voulons être libres; ce qui fait le tourment le plus insupportable de notre vie, c'est que, nous sentant au cœur un immense désir de liberté et d'affranchissement, nous sommes perpétuellement esclaves; esclaves de nous-mêmes plus encore que des autres; esclaves de la prospérité comme de l'infortune, du plaisir comme de la douleur. « Vendus que nous sommes au péché, » nos vices nous sont tous des tyrans impitoyables; la concupiscence nous écrase sous son joug humiliant, la vie est

pleine pour nous de tyrannies sanglantes, et la mort « par la terreur dont elle nous captive durant tout le cours de notre existence, » nous charge de nos liens les plus pesants et les plus douloureux. Et l'homme, toujours enchaîné et toujours captif, pousse vers la liberté des plaintes amères et des cris déchirants; du fond de son cachot, il élève cette voix pitoyable : *quis me liberabit*, « qui me délivrera ? » Il fait mille efforts pour briser ses chaînes, il bondit en furieux contre les murs impitoyables qui le retiennent, et il ne retire de ses efforts que l'épuisement et le désespoir. Voilà l'homme que le Christ n'a pas affranchi. Mais quand la parole du Christ s'est fait entendre, l'homme est libre : « libre, dit saint Paul, de la liberté dont l'a affranchi le Christ. » Il dompte ses passions, il se dégage des liens terrestres, il se rit de la douleur, il ne craint pas la mort; rien ne l'enchaîne, rien ne le captive, il pousse ce cri magnanime, il porte au monde entier ce sublime défi : « qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? » Qui m'arrachera au Christ qui est mon libérateur, qui me délivre de toutes mes servitudes, et brise à jamais tous mes liens ? Aussi ardemment qu'il veut être libre, l'homme aspire à la vérité. Cette passion de l'âme humaine s'est peut-être dissimulée à notre inattention; en réalité, c'est de toutes la plus insatiable et la plus impérieuse : l'homme veut le vrai partout, et a partout horreur de ce qui le trompe et l'abuse. Un étonnement douloureux, bientôt suivi d'une indignation profonde, se produit dans son âme, dès qu'il a pu s'apercevoir que l'hypocrite mauvaise foi l'a joué. Hélas! et de qui l'homme n'est-il pas le jouet ? La science est venue à lui, elle vient encore tous les jours, pleine de fallacieuses promesses, couverte de fastueux dehors;

elle pénètre tout; elle enseigne tout; elle a le dernier mot de tout! L'intelligence la croit, s'attache à elle, écoute avidement ses leçons; la lumière se fait obscure, les solutions promises se tournent en problèmes plus insolubles que les mystères mêmes qu'elles devaient éclaircir, tout est nuit profonde pour ces malheureux qui ne savent plus rien, ni de leur origine, ni de leur fin, ni du présent, ni de l'avenir, ni d'eux-mêmes, ni du monde qui les entoure, ni de la terre, ni du ciel, ni de l'homme, ni de Dieu : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt*, « se prétendant des sages, ils sont devenus des fous. » L'homme, trompé dans les hautes régions de son être par de pernicieuses erreurs, sans horizon, sans guide, sans but, détaché de ses destinées sublimes faute de les connaître et de les vouloir, l'homme comme un roi détrôné et un ange déchu, s'est jeté, avec la frénésie du désespoir, dans les honteuses et dégradantes jouissances de la matière : *Desperantes tradiderunt semetipsos impudicitiæ..... in avaritiam.* N'espérant plus rien du ciel, l'homme fait de la terre sa proie désespérée, et en dévore les biens avec fureur. L'homme demande tour à tour à la volupté, à l'avarice, à la fortune, aux honneurs, un rassasiement impossible; rien ne remplit l'abîme de sa profonde nature; rien ne remplace l'infini pour lequel il fut primitivement créé. O malaise inexprimable! O indicible torture! Quand l'homme a cherché dans les faux biens de ce monde la vérité du bonheur, et que les choses terrestres l'ont toutes trompé tour à tour, il jette à ces illusions cruelles une plainte déchirante, et souvent à l'existence même une malédiction et un adieu funeste. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!* O notre Père qui êtes aux cieux; *que votre règne nous arrive!* Votre règne est vérité. Dans ce règne nous

possédons la claire vision des choses : nous sommes plongés dans des voluptés sans illusions, ni amertume ni retour. Votre règne, c'est la volupté infinie, « le torrent » inépuisable « de voluptés ; » votre règne, c'est l'honneur infini, c'est le « poids éternel de gloire ; » votre règne, c'est la richesse infinie, le repos éternel, l'éternelle béatitude : *que votre règne nous arrive* !

Ainsi, l'homme veut la jouissance : il la veut infinie il la veut sans mesure, il la veut sans fin. Toute borne qu'on assigne à son bonheur, le désenchante et le désespère ; tout mélange, toute imperfection le dégoûte des choses qu'il aimait d'abord avec le plus d'ardeur ; dès que l'infini se retire, le cœur de l'homme sent le vide se trouve dans l'isolement et le malaise, et pousse le cri qui seul rend avec vérité son angoisse et ses tortures : *fame pereo*, « je meurs de faim ! » Infortuné, pourquoi t'obstiner à demander à la terre ce que la terre te refuse si obstinément ? Dis donc avec le prodigue : « Combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon Père, et moi, ici, je meurs de faim. » Dis cela ; dis encore à ton Père : « Que votre règne nous arrive ! » puis, laisse là les glands des pourceaux, lève-toi du fumier où tu péris de misère, et mets-toi en marche pour la Patrie de tous les biens [1].

[1] Cum petimus : *adveniat regnum tuum*, oramus ut simus participes regni cœlestis et gloriæ paridisi. Quod quidem regnum est valde delectabile propter tria. Primo propter summam justitiam quæ est in eo. Hic enim mali mixti sunt bonis ; sed ibi nullus malus erit, et nullus peccator. Item propter perfectissimam libertatem. Hic enim non est libertas, quanquam omnes naturaliter desiderant eam ; sed ibi erit omnimoda libertas contra omnem servitutem. Rom. VIII : « ipsa creatura liberabitur a corruptione. » Et non solum erunt homines ibi liberi, sed erunt

Quelle joie au chrétien d'avoir une patrie, d'attendre un règne, d'espérer, contre les déceptions et les calamités présentes, un refuge éternel ! Elle est douce toujours l'espérance : toujours délicieuse l'attente assurée du bonheur; et même alors que Dieu nous ménage ici-bas des jours tranquilles, qu'il nous accorde une patrie glorieuse et prospère, nous ne devons néanmoins jamais cesser d'élever nos regards et nos désirs vers « la cité permanente, » « la demeure éternelle bâtie, non par la main de l'homme, mais par Dieu dans le ciel ; » jamais nos cœurs ne doivent être vides de l'espérance de l'éternité, ni nos lèvres muettes et sans l'aspiration que Dieu même y place : *que votre règne arrive.* Mais qu'elle est plus douce encore cette parole aux jours où la patrie de la terre nous fait défaut ; quand notre regard désolé voit l'impiété et les vices l'envahir tout entière, quand la décadence l'a frappée à mort, quand la ruine la menace, et que, séparée de Dieu, elle vit sans force, sans gloire, sans sécurité. Oh! qu'heureux alors, celui qui, « citoyen des cieux, » peut dire dans la joie d'une infaillible espérance : *que votre règne arrive*, que le jour qui m'introduira dans les immobiles splendeurs de mon royaume céleste vienne et me délivre des angoisses, des caducités, des détresses de ma patrie provisoire, ou plutôt de mon triste et déplaisant exil !

C'est là toute la force du chrétien. O persécuteurs,

reges. Apoc. v : « fecisti nos Deo nostro regnum. » Omnes regnabunt quia omnium voluntas fiet, et Dominus erit corona omnium. Item, propter mirabilem affluentiam : Isa. LXIV : « Oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti exspectantibus te. » Psalm. CII : « qui replet in bonis desiderium tuum. » (D. Thom. *Opuscul.* V.)

venez à lui : assaillez-le de vos brutales et iniques agressions ! organisez vos savantes persécutions ou vos sauvages Communes, jetez-le dans vos prisons, ou traînez-le à vos échafauds ; il a au cœur une parole plus forte que votre puissance, plus victorieuse que vos impies et cruels triomphes ; il dit dans le secret de son âme : *que votre règne arrive!* Il se sait fils de Dieu et héritier d'un trône, il sait que le coup qui brise son existence mortelle lui ouvre les splendeurs d'une immortelle existence; il reprend son âme, s'en va chez « son Père qui est dans les cieux, » et se rit de vous. « La mort est l'arme dernière du juste contre la tyrannie. A ceux qui veulent le contraindre au mal par un usage sacrilége de la puissance, il oppose cela même qui est l'effort suprême de la puissance, et en tire sa gloire avec son salut. « Mourons dans notre simplicité, » disaient les Machabées, et ce cri sacré, n'eût-il pas sauvé leur patrie, eût toujours sauvé leur conscience, leur honneur et leur liberté. Car c'est la vertu demeurant maîtresse qui fait la liberté, et la vertu demeure maîtresse, quand le juste peut dire à ses bourreaux : Tuez-moi, si vous le voulez, je prendrai mon âme et j'en m'en irai, je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus; je ne vous retrouverai qu'en Dieu pour vous plaindre, vous pardonner et vous aimer[1]. »

[1] Lacordaire. — Nota quod homo inveniet omnia in solo Deo excellentius et perfectius omni eo quod in mundo quæritur. Si delectationem quæris : summam invenies in Deo. Joan. « Videbitis et gaudebit cor vestrum, etc. » Si durationem, est æternitas : « justi autem in vitam æternam. » Si divitias, ibi omnem sufficientiam invenies propter quam sunt divitiæ, et sic de aliis. Augustinus : « Quidquid est quod sancte possit desiderare anima tua, totum erit ibi Deus. » (D. Thom. *Opuscul. V.*) — Bonum

Voilà où nous mène la grâce ; voilà où nous élève notre qualité d'enfants de Dieu, et la magnanimité que l'adoption divine dépose dans nos âmes. Quoi ! à ce nom de « royaume, » en face de cette gloire, de cette béatitude, de ce règne, rien ne se remue en nous ! aucun désir ne s'échappe, nous restons froids et insensibles ! Oh ! ce n'est pas là être « enfants de Dieu, » ni nous montrer dignes de dire : « Notre Père qui êtes dans les cieux, » ni répéter sincèrement : « que votre règne arrive. » « Qui de nous désire le règne de Dieu ? Qui de nous dit de bon cœur : « que votre royaume nous arrive ? » C'est néanmoins où nous préparait cette parole : Notre Père qui êtes dans les cieux. « C'est là notre maison ; c'est notre demeure, puisque c'est là qu'est celle de notre Père. Nous ne sommes donc pas de bonne foi quand nous disons : « que votre règne arrive, » ou, ce qui est dans le fond la même chose : « que votre royaume nous arrive. » Ce qui étouffe en nous ce désir qui devrait être si naturel aux chrétiens, c'est que nous aimons le monde et ses plaisirs ; nous aimons cette vie pleine de toutes sortes de maux, et, ce qui est pis, pleine de péché, qui est le plus grand de tous les maux. Rompons ces liens et disons : « votre volonté soit faite ! » C'est le vrai et parfait exercice de l'amour de conformer sa volonté à celle de Dieu. O notre Père qui êtes dans les cieux, on vous y aime et voilà pourquoi on y fait son bonheur de votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel se fasse sur la terre ! Que ce qui s'achève là se commence ici ! Cette vie ne doit

autem summe invenitur in Deo qui per essentiam suam bonum est, et omnis bonitatis principium ; unde consequens est ut ultima hominis perfectio et finale bonum ipsius sit in hoc quod Deo inhæret. (D. Thom. *Opuscul. I*, pars II, cap. 9.)

pas être aimée, mais supportée, dit saint Augustin : *non amanda sed toleranda ;* c'est le lieu de pèlerinage, le lieu d'exil, le lieu de gémissements et de pleurs.

Donc, ô notre Père céleste, que votre règne arrive [1] »

2. Si cette parole est le cri de l'espérance future, elle est aussi l'expression de la perfection présente. « Justifiés par la foi, ayons, dit saint Paul, la paix avec Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, par la foi, nous fait entrer dans cette grâce où nous vivons actuellement, et nous fait nous glorifier dans l'espérance des fils de Dieu. » Quand « nous nous glorifions dans l'espérance des fils de Dieu, » nous entendons ces mots : *que votre règne nous arrive*, de la béatitude où nous régnerons éternellement dans les cieux. Quand « nous vivons établis en la grâce présente, » nous entendons par « le règne de Dieu » l'empire que la grâce, la perfection, la volonté divine ont sur toute notre vie

« Que votre règne nous arrive. » Nous demandons que Dieu règne en nous. Magnifique demande ! Nous appelons Dieu dans notre âme ; nous l'y faisons notre hôte royal ; nous l'y constituons notre Roi. Et il se rend à cet appel ; il vient en nous ; « nous viendrons, dit-il, et nous ferons notre résidence en lui. » C'est le mystère de la grâce sanctifiante, qui élève le chrétien jusqu'aux splendeurs d'une incommensurable gloire. Le chrétien « porte Dieu. » Il le porte « dans son corps : » *portate Deum in corpore vestro.* » Il le porte surtout dans son âme : « Ignorez-vous que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu ? » Mais, ô chrétien, qui portes Dieu, qui es le sanc-

[1] Bossuet.

tuaire où Dieu réside, sache que ton Dieu est le « Dieu saint, » « le Dieu qui a horreur de l'iniquité. » Quand tu as dit : *que votre règne arrive*, quand tu as appelé Dieu dans ton âme, quand tu l'en as fait le Dominateur et le Roi, garde-toi d'y souffrir en même temps l'iniquité, d'appeler à côté de Dieu son immonde ennemi, le démon, de croire possible une si monstrueuse alliance, de t'imaginer que tu peux à la fois « servir deux maîtres. » « Quelle participation possible de la justice à l'iniquité? Quelle société possible entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre le Christ et Bélial? Quelle communauté entre le fidèle et l'infidèle ? Quelle suite entre le temple de Dieu et les idoles[1]? » Chasse d'abord le démon, « ses pompes et ses œuvres, » tu pourras après introduire ton Dieu, le constituer Roi dans ton âme, et dire en toute vérité : *que votre règne arrive.*

Quels sont encore ceux qui peuvent dire à Dieu : « que votre règne arrive? » Ceux qui l'invoquent sous le nom de Père, qui disent : Notre Père qui êtes aux cieux.» Et qui sont ceux dont Dieu est le Père? « Ceux qui sont mus » et dirigés « par l'Esprit de Dieu : voilà les » vrais « fils de Dieu. » N'ayons donc pas l'esprit du monde, ni « la prudence de la chair, » ni « la sagesse de ce siècle ; » ayons l'esprit de Dieu, dirigeons-nous d'après les maximes de l'Évangile, ayons pour pensées, « les pensées de Jésus-Christ, » imprimons en nos cœurs « les sentiments de Jésus-Christ, » « adhérons à Dieu de telle sorte

[1] Intelligitur : *adveniat regnum tuum*, id est, tu Deus, regna in corde nostro et posside ipsum, ita scilicet, quod peccatum aut diabolus non habeat ibi locum, cum peccatum non regnet in nostro mortali corpore. Tunc enim regnat peccatum in homine, quando est indispositus.

que nous ne fassions plus avec lui qu'un même esprit. » C'est là établir en nous le règne de Dieu; car il est écrit: « le royaume de Dieu est au dedans de nous-mêmes. » Demandons à Dieu cette conformité et cette union bienheureuse qui nous font devenir « une même chose » avec lui. Pour cela, disons-lui d'une âme sincère et d'un cœur ardent : *que votre règne arrive!*

Le règne de Dieu, c'est encore l'accomplissement de ses commandements, et si nous voulons que ce règne soit parfait, c'est aussi l'observance de ses conseils. Si nous voulons faire règner Dieu, recueillons toutes ses paroles, réunissons tous ses ordres et faisons-en comme un code sacré qui règle toute notre conduite. Dieu, le roi de nos âmes, nous dit: « Bienheureux les pauvres! » Ne mettons ni notre espérance, ni notre joie dans la richesse. Dieu dit : « Bienheureux les doux [2] ! » Soyons doux; soyons paisibles; soyons compatissants et miséricordieux. Dieu dit encore : « Bienheureux les cœurs purs. » Gardons-nous des fanges de la terre, éloignons-nous des corruptions de ce monde, restons « la chaste vierge fiancée au Christ. » « Bienheureux ceux qui pleurent. » Ne repoussons pas la souffrance avec cette horreur imbécile que lui témoignent les mondains « qui n'ont pas l'espérance. » Sachons, nous autres, « que si nous souffrons avec Jésus-Christ, avec Jésus-Christ nous régnerons. » Le règne de la grâce en la vie présente se changera alors en règne de gloire dans l'éternité. Disons donc à notre Père qui est dans les cieux : *Que votre règne nous arrive,* et ajoutons : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.*

[1] Per hanc enim petitionem perveniemus ad beatitudinem de qua dicitur, Matth v : *beati mites.* (D. Thom. *Opuscul. V.*)

I

FIAT VOLUNTAS TUA SICUT IN CŒLO ET IN TERRA

Connaissons avant toutes choses quelle est cette volonté que saint Paul nous exhorte à rechercher et à étudier avec soin : *probetis quæ sit volontas Dei bona, et beneplacens, et perfecta.* « Dieu, dit le Docteur Angélique, veut trois choses de nous. Il veut d'abord que nous parvenions à la vie éternelle; il veut en second lieu que nous observions sa loi : il veut en troisième lieu que l'homme soit restitué dans l'état de sainteté et de perfection dans lequel il fut créé [1]. »

I. — Le salut éternel de ses élus, la formation d'une famille divine qui l'entoure, le bénisse, le glorifie, lui dise : « Notre Père, » jouisse de sa fortune, rayonne de sa splendeur, s'enivre de sa béatitude : voilà le grand et sublime dessein de Dieu, voilà « sa volonté » première et « sans repentance. » Tout est subordonné à cette fin, tout est créé en vue de ce terme : *omnia propter electos.* Les siècles de la silencieuse éternité ont été remplis de ce grand dessein [2] : Dieu ne cessait de le méditer en lui-

[1] Sciendum est quod Deus tria vult de nobis, et nos petimus quod hæc in nobis impleantur. Primum quidem quod Deus vult de nobis est quod nos habeamus vitam æternam. Alia voluntas Dei de nobis est ut servemus mandata ejus. Tertium quod vult Deus de nobis est ut restituatur homo ad statum et dignitatem in qua creatus fuit primus homo. (*Opuscul. V.*) — [2] Rom. XVI, 25

même, d'en disposer l'ensemble, d'en coordonner les parties diverses, jusqu'au jour où le néant s'émut de la grande parole : *faciamus!* Et si cette parole a été prononcée, si les mondes, appelés des profondeurs du néant, ont jailli à la parole créatrice, si l'univers subsiste, et la création traverse les siècles, c'est pour servir les élus de Dieu. C'est pour eux que les révolutions humaines suivent leurs cours et subissent leurs vicissitudes, que les empires naissent ou s'écroulent, sont tour à tour florissants et en décadence, pour eux que les peuples se succèdent et que les générations remplissent les âges : *omnia propter electos.* Oh! c'est pour eux surtout que le Verbe de Dieu est venu sur la terre, qu'il a conversé avec les hommes, qu'il a souffert et qu'il est mort. Jugeons de la volonté de Dieu de se recueillir ses élus aux actions extraordinaires que cette volonté lui fait accomplir. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Quel dessein que celui que Dieu poursuit avec une ardeur si infinie, pour l'accomplissement duquel il se résout à des entreprises si extraordinaires, à des efforts si inouïs, dans lequel enfin il nous semble, comme dit Bossuet, agir avec tant de passion! Or ce dessein de Dieu est déjà réalisé en partie : l'œuvre divine est achevée dans le ciel : elle s'ébauche, s'esquisse, se construit encore sur la terre. Dans le ciel, les élus de Dieu sont entrés dans leur perfection dernière et leur suprême glorification; la grâce est devenue la gloire, la miséricordieuse volonté de Dieu se déploie sur eux sans obstacle, pour les combler de tous les biens et les plonger, pour ainsi parler, dans l'océan de la béatitude. Sur la terre, l'œuvre divine rencontre dans la liberté humaine et les perversités que la déchéance multiplie outre mesure, de continuels et puissants obstacles. La lutte est

ardente entre la grâce qui veut sauver l'homme et le péché qui le veut perdre, entre Dieu qui « veut que tous les hommes arrivent à la connaissance de la vérité, » et l'empire du mal qui les prétend tous plonger dans les ténèbres de l'erreur. Spectateurs de cette gigantesque lutte, nous demandons le triomphe de la volonté de Dieu. Nous désirons que l'œuvre s'achève, que la terre se peuple d'élus comme en est peuplé le ciel, que la volonté divine, qui au ciel se complaît dans les élus de la gloire, se complaise dans les élus de la grâce ici-bas. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* [1].

II. — Dans une seconde interprétation de ces mêmes paroles : « que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » Dieu nous apparaît sous un nouvel aspect et de nouveaux attributs. Dieu est roi, dominateur du ciel et de la terre, seul maître, seul Seigneur, imposant seul à tout son immense empire des volontés toujours inébranlables, des commandements toujours invincibles. Or la vaste domination de ce grand roi comprend deux parties et comme deux contrées diverses : le ciel et la

[1] Hæc voluntas jam conpleta est in angelis et in sanctis qui sunt in patria quia vident Deum et cognoscunt et fruuntur eo sed nos desideramus quod sicut voluntas Dei completa est in beatis qui sunt in cœlis, ita compleatur in nobis qui sumus in terra, et hoc petimus cum oramus : « fiat voluntas tua » in nobis qui sumus in terra sicut in sanctis qui sunt in cœlo. (D. Thom. *Opuscul. V.*) — Per cœlum sancti, per terram peccatores; unde : « fiat voluntas tua, etc. » id est, convertere peccatores ut serviant tibi ut justi. Unde Psalm. XVII : « illuminans lucernam meam, Domine, illumina tenebras meas. » (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI.)

terre. Au ciel son empire est fondé sur la plus ferme et la plus dévouée des obéissances. « Tous les fils de Dieu éclatent en transports de jubilation, » quand Dieu leur transmet un ordre et leur manifeste un désir. Pour remplir ses messages les anges se font « rapides comme le souffle des vents, et dévorants comme la flamme. » Toute la milice sainte entoure le trône du Très-Haut, prête, au moindre signe, à exécuter ses volontés souveraines. Comme Dieu est servi et obéi dans le ciel! Avec quel amour ! avec quelle promptitude ! avec quel évouement! Daniel aperçut un jour cette cour céleste, ce trône de la Majesté divine, ces milliers d'esprits aux ordres du Très-Haut, « mille millions d'anges le servaient, nous dit-il, et dix mille millions étaient devant lui. »

Sur la terre, la liberté laissée à l'homme et qui fait son mérite et sa gloire, donne place à la révolte. Le *non serviam,* insolent et blasphématoire, n'attriste et n'épouvante que trop souvent la famille de Dieu. Quelles révoltes ! Quelles audacieuses transgressions de toutes les lois divines! Quel mépris des commandements du Très-Haut ! Les enfants « du Père céleste » contemplent ces désordres et en gémissent : ils sont inconsolables de voir ainsi outrager leur Père, et se perdre misérablement des frères égarés. Ils se mettent en prières, ils supplient Dieu de pacifier son royaume de la terre, d'abattre ses ennemis, de les renverser miséricordieusement, de les changer tous en des serviteurs fidèles et des fils dévoués, de constituer enfin sa royauté de la terre à l'instar de sa royauté du ciel, dans la même obéissance et la même paix : *que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel.*

III. — « La troisième des volontés de Dieu sur nous, dit saint Thomas, est que l'homme soit restitué dans l'état et la dignité où il fut créé primitivement : *tertium quod vult Deus de nobis est ut restituatur homo ad statum et dignitatem in quâ creatus fuit primus homo.* Dans quel ordre et quelle harmonie l'homme était sorti de la main de Dieu ! quelles convenances dans toutes les parties de ce chef-d'œuvre ! quelle union ! quelle paix dans ce royaume splendide, dans ce corps et cette âme du premier homme ! Quelle obéissance à Dieu, et quelle domination sur le monde ! L'âme illuminée immédiatement par Dieu portait la lumière dans l'être entier dont elle était la reine. Soumise à Dieu, elle tenait elle-même, sous une dépendance toujours respectée la partie inférieure, et les passions qui toutes lui obéissaient avec fidélité et amour. La volonté reconnaissait l'intelligence pour sa suzeraine, et l'intelligence à son tour n'appuyait son trône que sur la vérité de Dieu, et ne voulait tenir que de lui son pouvoir souverain. Au-dessous de l'homme, l'univers physique était un serviteur respectueux et soumis ; l'homme, roi tributaire du Très-Haut, y exerçait un tranquille et puissant empire. Tout s'empressait à servir cette heureuse créature, qui elle-même servait Dieu avec dévouement et amour. Un bonheur inaltérable, une paix profonde, naissaient de cet ordre ; l'homme ne connaissait encore que les jours radieux de l'Éden.

Le péché vint tout à coup renverser cette fortune ; ravager cet empire, et empoisonner ce bonheur. Le péché, en brisant l'harmonie de l'institution divine, livra l'homme et le monde aux commotions violentes de la révolte et aux mortels désordres d'une guerre implacable autant qu'universelle. Révoltée contre Dieu, l'intelli-

gence de l'homme vit tous ses sujets se séparer d'elle, méconnaître sa suprématie, mépriser ses ordres, la menacer elle-même de la plus humiliante servitude, et ne lui plus laisser qu'une royauté précaire et toujours contestée. Le cœur connut d'autres appels que ceux de la raison, la volonté fléchit à d'autres impulsions et à d'autres souffles, la concupiscence fit irruption, en affectant la plus insolente indépendance, les passions secouèrent le joug, la chair plus audacieuse et plus forte humilia sa souveraine par ses immondes, continuelles, indomptables émotions. Et non contente de ne plus reconnaître la raison et la volonté comme ses maîtresses, la chair prétendit en faire ses esclaves, les abrutir avec elle, et étouffer sous ses propres fanges la vigueur de leur commandement et la puissance autrefois souveraine de leur frein. L'âme, de reine, devint presque esclave, et les sens, d'esclaves, presque les maîtres et les souverains. Tel est l'état plein de douleurs, de dangers et de hontes, que la nature déchue dut subir, après la révolte du premier homme contre Dieu. Voilà « la mort, » « le corps de mort, » l'ensemble de désordres, de concupiscences et d'ignominies, qui entraînent tant d'âmes aux abîmes, et obligent les justes à de si douloureuses résistances et à de si persévérants efforts. Voilà la guerre intime et poignante qui fait pousser aux âmes les plus saintes d'amers gémissements. *Ce que je fais, je ne le puis comprendre, ce n'est pas le bien voulu par moi que j'accomplis ; ce que j'accomplis, c'est le mal dont je ne veux pas. Si je fais ce que je ne veux pas faire, c'est que j'adhère à la loi de Dieu que je regarde comme bonne. Ce n'est donc pas moi qui agis, c'est le péché qui habite en moi. Car je le sais, ce qui habite en moi, je veux dire dans ma chair, ce n'est pas le bien. Vouloir est en ma puissance, accomplir*

ne l'est plus. Car ce n'est pas le bien que je veux que j'accomplis, ce que j'accomplis c'est le mal que je ne veux pas. Quand je veux faire le bien, je trouve en moi une loi contraire, parce que le mal est en moi. Selon l'homme intérieur je me complais dans la loi de Dieu, mais dans mes membres je vois une loi opposée qui combat la loi de mon esprit, et qui me captive sous la domination du péché qui est dans mes membres. Homme infortuné que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur[1].

Tel fut donc le but de la venue du Verbe incarné; telle est la mission de la grâce : m'arracher à ma dégradante et désastreuse servitude, et me restituer à ma primitive perfection. En quoi consistait cette perfection? Dans l'harmonieuse hiérarchie des pouvoirs qui soumettait mon intelligence à Dieu, ma volonté à mon intelligence, la partie inférieure de mon être à la partie supérieure, l'appétit à la raison, le corps à l'âme, les

[1] Rom. — Quamdiu anima subjecta fuit Deo, caro ita fuit subjecta spiritui ut nullam corruptionem mortis seu infirmitatis et aliarum passionum sentiret, sed ex quo spiritus et anima, quæ erat media inter Deum et carnem, rebellavit Deo per peccatum tunc corpus rebellavit animæ, et tunc mortem et infirmitates sentire cœpit et continuam rebellionem sensualitatis ad spiritum. Et est continua pugna inter carnem et spiritum, et homo continuo deterioratur per peccatum.

Est ergo voluntas Dei ut homo restituatur ad statum primum, ut scilicet nihil sit in carne repugnans spiritui.... Fit autem voluntas Dei in justis quantum ad spiritum per justitiam et perfectam vitam : et ideo cum dicimus : *fiat voluntas tua*, ita in *terra*, id est in carne nostra, *sicut* fit in *cœlo*, id est in spiritu nostro : unde per cœlum accipimus spiritum, per terram autem carnem. (D Thom. *Opuscul. V*)

sens à la raison. Dans cette subordination universelle et cette complète harmonie, le premier homme trouvait, avec la paix et l'innocence, les joies pures de la conscience et les charmes inénarrables de l'amitié de son Dieu. C'est à cet état de la perfection native que la volonté divine veut élever l'homme de nouveau. C'est là *cette volonté* dont nous demandons l'accomplissement. *En la terre comme au ciel*, disons-nous. Qu'est-ce que ce *ciel?* Qu'est-ce que cette *terre?* Le ciel c'est la partie haute de l'être humain; la terre, c'est la région inférieure des sens. Nous voulons que Dieu règne dans l'un comme dans l'autre : que notre intelligence lui soit soumise : *que sa volonté s'y accomplisse :* qu'elle s'accomplisse aussi « en la terre, » dans la partie inférieure, dans la chair, où règne la concupiscence, et où les passions exercent un si tyrannique empire. Nous demandons que la grâce de la rédemption restaure la nature, et que, par la grâce de la rédemption, nous soyons tels qu'était le premier homme par la grâce de la création ; que notre raison obéisse à la volonté souveraine de Dieu, et que la chair obéisse à la volonté souveraine de la raison, et qu'ainsi, comme le dit saint Paul, tout se fasse avec ordre et harmonie. C'est là « la volonté de Dieu, bonne et douce et parfaite. » « Que votre volonté soit faite : » c'est l'amour pur. Car qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est avoir en tout et partout la même volonté, jusqu'à l'entière extirpation du moindre désir contraire, et un total assujettissement de son cœur ? « Que votre volonté soit faite : » qu'elle soit faite partout et par tous: que j'aime, que tout le monde aime ; car l'effet de cet amour est de vouloir que tous les autres y soient entraînés. « Que votre volonté soit faite : » que toute justice, que toute raison, que toute vérité soit accomplie, car c'est là votre

volonté; qu'elle soit faite dans la terre comme dans le ciel, par les hommes comme elle l'est par les anges, ces bienheureux esprits qui vous aiment parce qu'ils vous voient : qu'elle soit donc faite par amour, par un amour pur, par un amour constant et invariable. Elle ne se fera jamais de cette sorte que dans le ciel : ni nous n'aurons autre part que dans le ciel l'accomplissement parfait de ce précepte : « tu aimeras ; » ni nous n'aurons jamais autre part l'accomplissement parfait de cette demande : « que votre volonté soit faite [1]. »

VIII

PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE

Avant de pénétrer dans les sens de cette nouvelle demande du *Pater*, saint Thomas veut que nous nous arrêtions à en admirer l'admirable perfection.

I. — L'ordre suivi dans la divine prière, règle avec une lucidité merveilleuse la succession de nos désirs et de nos recherches, et nous guide dans l'inextricable labyrinthe des aspirations si multiples, si diverses, si capricieuses et si changeantes de notre cœur. L'Apôtre nous avertit que nous ne savons même pas ce qu'il convient de demander, ni comment il le faut demander [2] ; la divine prière nous instruit, et lève cette invincible difficulté.

L'âme étant supérieure au corps, ses besoins plus

[1] Bossuet. *Méditat.* — [2] Rom. VIII. 26.

pressants, ses aspirations plus nobles, ses destinées plus hautes, c'est de notre âme que nous nous sommes tout d'abord préoccupés. Le bien de l'âme, son terme, sa fin, sa nourriture, sa vie, étant Dieu même, nous nous sommes, pour trouver le bien de l'âme, tournés vers Dieu. Instruits de notre divine fortune, au fait de notre splendide élévation dans la grâce qui nous déifie, nous avons prononcé dans l'extase de l'admiration et de l'amour la plus grande parole que puissent dire des lèvres créées : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* Dieu étant notre fin dernière, et son royaume l'objet de toutes nos espérances et de nos désirs, nous avons ajouté : *Que votre royaume arrive.* Mais comme, avant la patrie, nous traversons l'exil, hommes *voyageurs* sur une terre étrangère et souvent ennemie, environnés d'embûches, couverts de ténèbres, livrés à mille dangers et esclaves de mille illusions et de mille erreurs, il nous faut un guide, une règle, un frein qui nous retienne sur le bord des abîmes et nous mène par le droit chemin ; nous demandons à Dieu cette conduite et cette sauvegarde divines quand nous ajoutons : *que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.*

Tout ce que réclament nos destinées éternelles est renfermé dans les trois demandes qui précèdent ; dès lors, nos besoins spirituels assurés, nous nous tournons vers notre corps dont les multiples détresses réclament à leur tour le secours de notre prière et l'assistance de Dieu.

Et pour notre corps que demandons-nous ? Un morceau de pain : *Donnez-nous notre pain.* Arrêtons-nous : un trésor de doctrine est caché sous ces simples mots ; et ce trésor, saint Thomas le creuse ainsi. Le plus grand danger que court notre âme ici-bas, lui vient de

l'usage nécessaire mais si continuellement exagéré des choses terrestres : impossible à elle de ne point toucher la terre, hôte qu'elle est d'un monde sensible; impossible à elle de ne se point souiller à ce contact et de ne se point empêtrer dans ces liens. Notons cinq vices des plus pernicieux que contracte notre âme dans l'emploi des choses terrestres, et voyons avec admiration comment ces cinq vices trouvent leur remède dans ce seul mot de la divine prière : *donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour* [1].

Le premier vice où nous font tomber les choses terrestres, est le vice d'ambition, d'ostentation et d'orgueil. Nous voulons posséder, être riches, entasser trésors sur trésors; le monde entier nous verserait ses richesses sans satisfaire notre curiosité insatiable. A nous voir amasser nos biens ou gémir sur notre pauvreté, il semblerait que nous avons à pourvoir aux besoins de pro-

[1] « Panem nostrum quotidianum da nobis hodie » in quibus verbis docuit nos vitare quinque peccata quæ consueverunt contingere ex desiderio rerum temporalium. Primum peccatum est quod homo per immoderatum appetitum petit ea quæ statum et conditionem ejus excedunt, non contentus his quæ decent eum : sicut si desiderat vestes, non vult eas sicut miles, si est miles, sed sicut omnes: non ut clericus, si est clericus, sed sicut episcopus. Et hoc vitium retrahit homines a spiritualibus in quantum nimis inhæret eorum desiderium temporalibus. Hoc autem vitium docuit nos vitare Dominus docens nos petere temporalia necessaria ad præsentem vitam secundum conditionem uniuscujuque : quæ omnia sub nomine *Panis* intelliguntur. Unde non docuit delicata petere, non diversa, non exquisita, sed « panem » sine quo vita hominis duci non potest qui omnibus communis est. I Tim. VI : « habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus. » (D.Thom. *Opuscul. V.*)

vinces entières, et que des peuples entiers attendent de nous leur subsistance et leur entretien. Hélas ! nous avons à contenter plus que des nations entières, nous sommes aux prises avec de plus insatiables besoins : les besoins d'un orgueil qui jamais ne dit : c'est assez, d'une ostentation que rien ne parvient à satisfaire. Il nous faut toujours plus et toujours plus. Voyez ces mondains étendre leurs demeures, les « parer comme on fait un temple, » y accumuler les richesses, la soie, l'or, les pierreries ; enrichir leurs vêtements de broderies étincelantes, et porter sur eux-mêmes ce qu'il faudrait pour nourrir mille pauvres. Contemplez ces tables : servies avec quel luxe ! couvertes de combien de mets précieux et rares ! Le logement de l'homme demande-t-il tant de frais et d'étendue ? Son corps a-t-il besoin de vêtements si riches pour voiler ses hontes et combattre les rigueurs du froid ? La faim ne s'apaise-t-elle qu'avec des aliments si coûteux ? Nullement, mais tout ce luxe est au service de l'ostentation et de l'orgueil. Vos yeux sont gâtés : vous ne pouvez souffrir la modestie ni les ornements médiocres. Vous étalez vos riches ameublements, vos riches habits, vos grands bâtiments. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même ou par rapport aux proportions et aux bienséances de votre état ? Comme vous voulez être regardé, vous voulez aussi regarder ; et rien ne vous touche ni dans les autres, ni dans vous-même que ce qui étale de la grandeur et ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance, et désir de se distinguer par des choses vaines ? O fidèles, ô enfants de Dieu, désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités ? Vous avez besoin d'une maison comme d'une défense nécessaire contre les injures

de l'air : c'est une faiblesse ; vous avez besoin de nourriture pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment : autre faiblesse ; vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement et vous y livrer au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre faiblesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins et de tous ces monuments de votre faiblesse un spectacle à votre vanité, et il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts [1].

Les désastres de ce vice n'ont pas seulement pour théâtre l'âme qu'ils ravagent et l'individu qu'ils épuisent, ils s'étendent sur les familles entières pour les détruire, et prennent les proportions de désastres sociaux, tant leur influence sur la société est directe et puissante, tant ils causent de perturbations et de secousses. Comme le Docteur Angélique met à nu la plaie de nos familles contemporaines et comme sa parole semble dite pour notre temps de cupidités insatiables et de luxe effréné ! « Le vice, dit-il, c'est que chacun suivant son ambition sans règle et sans mesure, réclame ce qui sort de sa condition. sans se contenter jamais de ce qui en est la juste et équitable exigence : *peccatum est quod homo per immoderatum appetitum petit ea quæ statum et conditionem ejus excedunt, non contentus his quæ decent eum.* Qui, dans nos jours tourmentés, sur lesquels passent tous les souffles de la révolution, qui veut de la condition où la Providence l'a placé ? Qui se contente de cette *médiocrité dorée* dont parlait le poëte ? Qui n'aspire à monter ? Qui ne s'efforce de franchir les bornes de sa condition pour envahir la splendeur convoitée d'une condition supé-

[1] Bossuet, *Traité de la Concupiscence.*

rieure ? Qui ne fait cela ? Et qui le fait impunément ? Ah ! quels douloureux mystères cette désastreuse folie cache au sein des familles ! quelles ruines elle amène ! quel malaise elle entretient ! Parfois quelles catastrophes elle prépare ! Et la famille n'en est pas seule blessée à mort, la société en reçoit les plus funestes contre-coups. Là, le vice dont nous parlons cause deux plaies mortelles : il atteint le riche qu'il rend insensible à la pitié et stérile aux bonnes œuvres : il atteint le pauvre et l'artisan au cœur desquels il amoncelle des désirs effrénés, des appétits furieux, par suite, des haines sauvages et des projets de représailles sans pitié. Le riche doit faire face aux mille exigences de son luxe : quelles miettes lui peuvent rester de sa table pour la faim du nécessiteux ? Et pendant qu'il porte sur son corps, et jusque sur les animaux qui le traînent, la substance de tant de pauvres, préoccupé de se grandir et de paraître, quelle liberté lui reste-t-il de prendre souci de ses frères qui n'ont rien ? Or le pauvre regarde et rugit. Pourquoi n'aurait-il pas lui aussi le bien-être ? pourquoi sa femme et ses enfants ne brilleraient-ils pas à leur tour sous les riches parures ? Quand l'Église pouvait faire à l'aise l'éducation du riche et du pauvre, ses deux enfants également nobles et chers, ces questions ne surgissaient pas, ou, si elles se faisaient jour à travers les sanglots de la détresse et les cris de la faim, l'Église apprenait à l'un et à l'autre la divine prière : *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*. Elle faisait du riche le pourvoyeur du pauvre et la personnification vivante de la Providence de Dieu. Au pauvre, elle montrait la gloire future, le « Père qui est dans les cieux, » la patrie de toute richesse et de tout repos, et, en regard, la rapidité de l'exil, le peu qu'est l'opulence le bonheur de n'y

poser qu'un pied rapide et de s'y contenter « du pain de chaque jour. » Hélas! tout ce passé n'est plus! Nous avons la richesse, insatiable dans les recherches du luxe, et l'indigence, avide et furieuse, qui guette dans l'ombre la proie qu'elle se dispose à dévorer. Ni l'une ni l'autre n'ont plus rien compris au mot de la divine prière : « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.»

Admirable mot! et qui pose à la plus brûlante des plaies de notre âme son plus infaillible remède. Quoi! ô mortel, ô étranger, ô pèlerin rapide à travers les choses humaines! tu veux de vastes établissements, tu remplis, tu encombres d'une suite nombreuse et de bagages sans fin cette route qu'il te faut si rapidement et comme si furtivement parcourir! Tu jettes un œil satisfait sur tes immenses domaines et tes greniers qui regorgent; « tu te dis en toi-même : que vais-je faire? voici que je n'ai plus où recueillir mes récoltes ; je ferai ainsi : je détruirai mes greniers, et je les rebâtirai plus vastes, et là je rassemblerai tous mes biens, tous les fruits qui me sont venus ; et je dirai à mon âme : tu as des biens placés là pour de nombreuses années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.... Et Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme, et ces biens en réserve, à qui seront-ils[1]? » Ce n'est pas là la leçon du Christ[2]. » Le Christ, « qui n'a pas eu où reposer sa tête, » et qui en passant cueillait quelques épis pour en apaiser sa faim, le Christ ne nous a appris qu'à demander un morceau de pain, et encore n'en faut-il pas faire ample provision, mais le devons-nous réclamer « chaque jour. » « Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, et semble vou-

[1] Luc. XII. — [2] Ephes. IV, 20.

loir orner ses misères pour se les cacher à soi-même toi, du moins, ô chrétien, ô disciple de la vérité, retire tes yeux de ces illusions. Aime dans ta table le nécessaire soutien de ton corps, et non pas cet appareil somptueux : heureux ceux qui retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule et de tout le faible attirail dont ils ont besoin dans cette vie, qui n'est autre qu'une ombre de mort, pour n'y voir que leur infirmité et le joug pesant dont le péché les a accablés! Heureux ceux qui, en demeurant selon leur état au milieu du monde, comme ce saint roi, n'en sont point touchés, qui y passent sans s'y attacher ; « qui usent, comme dit saint Paul, de ce monde comme n'en usant pas ; » qui disent avec Esther sous le diadème : Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil et tout ce qui peut servir à la gloire des impies, et que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël. » « O Notre Père, donnez-nous donc notre pain de chaque jour. » Ce corps infirme et mortel a besoin tous les jours de nourriture, ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous ! donnez-la-nous simple ! donnez-la-nous « autant qu'elle est nécessaire [1] ; » ne servez pas nos ambitions, n'accédez pas à nos convoitises ; apprenez-nous à demander « chaque jour notre pain. » Que nous soyons de ceux dont parle saint Paul, qui « ayant la nourriture et de quoi se couvrir. en demeurent contents [2]. »

[1] Bossuet. — [2] Dicit « quotidianum, » id est pro hac vita brevi : si enim peteret ad longum tempus, contrariaretur petitioni suæ quæ dixit : « adveniat regnum tuum. » Item ut superfluitatem tollat, quia quod necessarium est ad diem : contra quosdam qui plus expendunt uno prandio, quam necesse esset in multis diebus. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. VI.)

L'ambition et l'avarice nous mènent à un second vice. A force de convoiter et de nous créer des besoins, n'ayant plus comment les satisfaire, nous dérobons, nous enlevons frauduleusement au prochain ce qui doit être la pâture de notre luxe et la caution honteuse de nos dépenses insensées. La divine prière nous signale indirectement ce vice quand elle nous oblige à parler de *notre* pain « donnez-nous notre pain. » Qu'il soit à nous, ô mon Dieu, fécondez notre travail, bénissez nos efforts. O notre Père, nous nous soumettons à la loi du travail ; nous nous rappelons, nous adorons, nous acceptons votre dure mais miséricordieuse parole ; « c'est à la sueur de ton visage que tu te nourriras du pain. » Nous travaillerons; nous gagnerons notre pain, nous le gagnerons « à la sueur de notre visage, » et nous mériterons ainsi la fécondité et la plénitude de vos bénédictions. » Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne ; mais c'est dans le travail, dans les fatigues, dans les labeurs du jour et de la nuit, sans être à charge à personne. » « Si quelqu'un ne consent pas à travailler, qu'il ne mange pas non plus [1]. »

Si ce vice est répandu et règne dans le monde sous mille formes diverses, que dire du troisième : l'inquiétude pour les choses de la vie ? Quelles sont les âmes assez célestes ponr se dépouiller de cette vaine sollicitude ? quels cœurs assez robustes et assez nobles pour

[1] II Thessal. III. Secundum vitium est quod aliqui in acquisitione rerum temporalium alios molestant et defraudant. Et hoc vitium est adeo periculosum quod bona ablata etiam cum difficultate restituuntur. « Comederunt panem iniquitatis. » Quodquidem vitium docuit nos vitare, docens nos petere panem *nostrum*, non alienum. Raptores enim non comedunt panem suum sed alienum. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

affronter la perspective du besoin et plonger sur les incertitudes et les obscurités du lendemain un regard tranquille? Qui se repose sur la Providence de Dieu comme sur un fonds inépuisable et une substance assurée? Hélas ! comme nous traitons peu en père le Père que nous avons dans les cieux ! Quelle défiance de sa bonté paternelle ! quel manque de foi dans ses plus immuables promesses ! « Pourquoi avez-vous douté » un seul instant du cœur de votre Père, « hommes de peu de foi? » Quoi ! le pain pourrait vous manquer, et vous manquer aussi le vêtement qui doit couvrir votre nudité et vous garder des injures de l'air ! » Vous avez pour Père celui qui se nomme lui-même « la charité, » et « àqui appartient toute la terre, » et ce Père, à la fois si tendre et si riche, vous refuserait le pain de chaque jour ! Et lui qui nourrit les petits oiseaux et sustente le plus fragile insecte, laisserait périr ses propres fils de misère et de besoin ! « Je vous le dis, ne soyez pas inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel qui ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent dans des greniers; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous donc pas plus qu'eux? Qui de vous à force de calcul peut ajouter à sa taille une seule coudée? Et pour votre vêtement pourquoi vous inquiétez-vous? Regardez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Mais si Dieu vêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain est jetée dans le four, combien plus vous, gens de peu de foi ! Ne vous

inquiétez donc pas, disant : que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car toutes ces choses ce sont les Gentils qui les recherchent. Mais votre Père sait que vous avez besoin de tout cela[1]. » Dites donc dans la simplicité et l'inébranlable assurance de votre foi : *Notre Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, et tenez pour absolument certain que chaque jour votre Père, qui veille attentivement à tous vos besoins, ne vous laissera manquer de rien de ce qui vous est nécessaire. « Ouvrez les yeux, ô mortels, contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Ce grand Dieu qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes qui sont immortels ; il a fait les terrestres qui sont périssables ; il a fait des animaux qui sont admirables par leur grandeur ; il a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse ; il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers ; il a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même

[1] Bossuet. — Aliud vitium est in rebus mundi, scilicet superflua sollicitudo. Nam aliqui sunt qui hodie sollicitantur de rebus temporalibus quæ erunt usque ad unum annum ; et qui se exercitant circa hoc, nunquam quiescunt. Matth. VI : « Nolite solliciti esse dicentes : quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quid operiemur ? » Et ideo Dominus docet nos petere quod hodie detur nobis panis noster, idest ea quæ sunt nobis necessaria ad præsens tempus. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, sa Providence se répand partout : elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant ; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous, hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie ? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas ? Mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas ? Mais les moindres créatures sentent ses effets [1]. » Ne déshonorez donc pas par vos inquiétudes et vos défiances « votre Père qui est dans les cieux. » Comprenez plutôt le sens de ces mots qu'il veut que vous lui adressiez chaque jour : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Pourquoi cette demande si continuellement renouvelée ? Pourquoi si peu de pain donné à la fois, une nourriture, un entretien garanti pour si peu de temps ? « O hommes de peu de foi, » c'est votre incrédulité, ce sont vos continuelles méfiances qui forcent votre Père à en agir ainsi avec vous. Il veut vous habituer à vous confier aveuglément à sa conduite paternelle ; il vous refuse les longues provisions et le copieux viatique, car il veut, pour l'honneur de sa providence attentive, que vous ne viviez que sur son fonds et ne fassiez état que de ses quotidiennes libéralités.

[1] Bossuet.

Il est une autre leçon encore que Dieu veut nous faire tirer de ces mots, car il est un quatrième vice auquel nous expose l'usage des biens terrestres, et que le Docteur Angélique appelle la *voracité*[1]. La voracité, c'est cet appétit insatiable et brutal, qui ne connaît ni règle ni mesure, mais se gorge au lieu de se satisfaire, et se charge d'un honteux superflu là où le rassasiement était seul légitime. Voyez ces mondains ; il leur faut en tout un opulent superflu ; nulle part ni en rien le simple nécessaire ne les contente, insatiables dans leurs désirs, insatiables dans leurs jouissances, toujours plus, et toujours plus. Quelque abondance où ils soient comme engloutis, quelque luxe qui les pare, quelques fêtes qui les amusent, quelques splendeurs et quelques dignités qui les illustrent, jamais leur *voracité* ne consent à dire : c'est assez. O homme abusé, tu n'as plus d'excuse ni d'illusion possibles : ton Père te rappelle à ta condition de pauvre et d'exilé ; il te donne ton pain de tous les jours ; ton pain comme à un pauvre ; ton pain comme le viatique indispensable à ton voyage. Tout ce que ta gourmandise, ton ambition, ta cupidité, ton orgueil, réclame de plus, ton Père ne te le promet pas, ne l'aime pas, ne le veut pas voir en toi. Quand ton opulence te l'accorde, et que, oublieux de ta condition présente, tu ne songes qu'à te fixer sur la terre et à en dévorer tous les biens, tu fais violence à sa volonté souveraine, tu trahis les soins de sa providence, et n'as

[1] Quartum vitium est immoderata voracitas. Sunt enim aliqui qui tantum volunt consumere uno die quod sufficeret pluribus diebus, et isti petunt, non « panem quotidianum,« sed decem dierum ; et ex hoc quod nimis expendunt contingit quod omnia consumunt. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

plus droit même au pain qu'il te promettait chaque jour. Va-t'en, éloigne-toi, vis loin de ton Père, dans le luxe et la bonne chère, jette-toi corps et âme dans les voluptés de ce monde; puis, le jour venu de l'épuisement et de la ruine, quand tu seras gisant sur le fumier de tes vices et que tu te nourriras de la pâture des pourceaux, tu réclameras avec des plaintes déchirantes ce « pain » de la maison paternelle qui t'aurait dû suffire et que tu méprisais. « Et toi, chrétien, ne murmure pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublements somptueux; ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher frère, n'as-tu pas du pain? Il ne te promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son Evangile : « c'est du pain qu'il veut qu'on lui demande : » *panem peti mandat, quod fidelibus necessarium est,* dit Tertullien, et il nous montre par là, poursuit le même auteur, ce que les enfants doivent attendre de leur Père : *ostendit enim quid a Patre filii exspectent.* C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner, non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance[1]. »

Enfin le cinquième vice dont cette demande du *Pater* est le remède tout-puissant, est le vice de l'ingratitude[2]. Péché énorme, dit saint Thomas, *valde malum.* Prodi-

[1] Bossuet. — [2] Quintum vitium est ingratitudo. Nam aliquis ex divitiis superbit et non recognoscit a Deo ea quæ habet; et hoc est valde malum : quia omnia quæ habemus sive spiritualia sive temporalia a Deo sunt. I Paral. XXIX : « Omnia tua sunt quæ de manu tua accepimus. » Ideo ad removendum hoc vitium, dicit : *da nobis,* ut sciamus quod omnia nostra a Deo sunt. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

gieuse insensibilité et prodigieuse audace ! L'homme habite le domaine de Dieu ; il s'éclaire au soleil de Dieu, il se nourrit de sa fortune, il se fixe sur sa terre ; car, dit l'Écriture « Dieu a donné la terre aux enfants des hommes ; » la semence qu'il répand est à Dieu, le champ où il la jette est le champ de Dieu. S'il faut à ses moissons la pluie du ciel et les rayons du soleil, « c'est son Père céleste qui verse la pluie et fait luire son soleil. » Ses vastes industries parcourent les fleuves et les océans : « c'est la main de Dieu qui les transporte au travers des mers. » Qu'a l'homme que Dieu ne le lui ait donné ? Que retient-il que Dieu ne le lui conserve ? Que resterait-il de lui si Dieu lui reprenait un à un tous ses dons ? L'homme est fier de son intelligence : d'où lui vient-elle sinon de Dieu ? Il use de son corps, et par ses membres et ses sens entre en communication avec chacun des êtres du monde physique : qui a pétri ce corps dans sa main divine, et « en a façonné tous les contours ? » Telle est notre dépendance de Dieu que tout, jusqu'au morceau de pain qui nous sustente, jusqu'au vêtement qui nous couvre, nous doit venir de sa gratuite libéralité. Voilà la situation de l'homme sur la terre, tributaire à ce point de la munificence divine que si le Créateur, dans chaque respiration de sa poitrine et chaque battement de son cœur, ne renouvelait à chaque minute le bienfait de sa création, l'homme, par sa pente naturelle et invincible, retomberait dans le néant d'où Dieu seul l'a fait sortir. Eh ! sans doute l'homme, chétive et frêle créature si magnifiquement traitée par Dieu, reconnaîtra, en même temps que son dénûment, la prodigue libéralité du Bienfaiteur de qui il tient tout ? Nullement, l'homme, vivant exclusivement sur la fortune de Dieu, le nie effrontément dans toute sa

conduite, se dit son maître, ne veut relever en rien de la Providence, et se révolte à l'idée de dépendre en rien de la puissance et de la bonté de Dieu ! Écoutez cette extravagante créature demander avec une ironie sacrilége qui est son maître : *quis noster Dominus est ?* et déclarer audacieusement que ce qu'elle possède vient d'elle et est à elle, sans nul compte de reconnaissance à régler, ni sujétion à subir : *labia nostra a nobis sunt et quis noster Dominus est ?* Dieu pourrait d'un mot, d'un ordre de sa justice, en un seul instant, réduire cet insensé et ce furieux ; il pourrait éteindre son soleil, fermer ses cieux, tarir ses rosées et ses pluies, et dessécher dans ses champs tous les germes de la fécondité qu'il y a mise et qu'il y maintient ; mais non : il est Père, il est miséricorde, patience et mansuétude : *misericors Dominu ;* il continue « de faire luire son soleil sur le juste et l'impie, » et « il pleut dans le champ du bon et dans celui du pécheur, » mais en même temps, dans un mot de la divine prière, il rappelle à tous ses enfants qu'ils sont les *mendiants* de sa libéralité, et il les force à se présenter « chaque jour » devant lui, pour obtenir de sa main paternelle le pain de la journée : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Chaque jour il rassemble autour de lui la famille humaine tout entière, il l'abaisse à ses pieds, il la rend suppliante, il lui fait jeter le cri du mendiant : *Pater, da !* « Père, donnez-nous notre pain ! » Ainsi notre orgueilleuse ingratitude est-elle confondue par la double confession du néant de notre nature et de la munificence de Dieu de qui nous tenons tout.

II. — Nous n'avons fait jusqu'ici qu'étudier et admirer

la divine sagesse empreinte dans ces mots du *Pater :* « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : » il nous faut maintenant, avec le Docteur Angélique, pénétrer dans les sens de cette demande et les profondeurs doctrinales dissimulées sous ces mots de si simple apparence : *panem... da nobis* [1].

A l'homme, terrestre et matériel par son corps, spirituel et céleste par son âme, il faut une double nourriture pour sustenter sa double vie ; il lui faut le pain du corps et le pain « descendu du ciel, » « le pain de vie » d'où son âme tire ses forces et sa vie.

[1] Postquam docuit petere gloriam et beatitudines et operationes virtutum ; hic docet petere quæ sunt necessaria ad præsentem vitam, cum dicit : *Panem nostrum*, etc. Hoc autem exponitur quatuor modis. Primo exponitur de pane qui est Christus, qui dicit de seipso, Joan., VI : « Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita. » Sed dicit *nostrum* quia non cujuscumque sed fidelium solum. Isai., IX : « Parvulus natus est nobis. » Unde ex quo quis baptizatus est, jus habet in isto pane. « Da nobis *hodie;* » id est in tota vita nostra possimus percipere. Alia expositio, ut per panem, Deus, vel divinitas intelligatur. Luc. XIV : « Beatus qui manducat panem in regno cœlorum. » Psal. LXXVII : « Panem Angelorum manducavit homo. » Unde « da nobis hodie, » id est, da ut in præsenti vita possimus ea frui. Item aliter potest exponi de pane sapientiæ. Unde Prov., IX : « Venite, comedite panem meum. » Ille enim comedit panem sapientiæ qui inquirit documenta salutis, qui facit præcepta divina. Quarto exponitur de pane corporali. Dixerat : « sanctificetur nomen tuum, etc. » « fiat voluntas tua, etc ; » unde docuerat nos cœlestes esse. Sed memor fragilitatis nostræ, docet nos petere terrena ad vitam necessaria. Dicit « nostrum » quia de proprio non de rapina. Alia ratio quare dicit « nostrum, » quia hoc datur ad necessitatem. Unde debemus accipere ut communia, ut dicebat Job : « si comedi buccellam panis solus. » (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI.)

Le pain de son corps est appelé *supersubstantiel,* parce qu'il est la base de toute la nourriture de l'homme : tout peut lui manquer, il trouve dans le pain tous les éléments nécessaires à la conservation et à l'accroissement de ses forces et aux développements de sa vie. Dieu le lui donne « chaque jour, » et le fait appeler « pain quotidien, » parce que chaque jour nos corps défaillent, nos forces s'évanouissent et notre vie s'amoindrit. Dieu seul n'a que faire d'une réparation quotidienne, lui qui « toujours est le même, et dont les années ne défaillent pas. » Mais nous, nous défaillons sans cesse, « nous vieillissons comme le vêtement, » « notre force se dessèche comme le fragment du vase brisé, » et nous sommes poussés par l'effort de notre néant originel « jusqu'à la poussière de la mort. » Sans cesse, « chaque jour, » Dieu doit nous offrir le pain réparateur, et mettre dans ce pain les forces vives, qui nous rendront la vigueur que la mortalité ne cesse pas un instant de nous ravir. « O notre Père, vous nous avez donné un corps mortel : vous ne l'avez pas fait tel d'abord ; mais nous vous avons désobéi, et la mort est devenue notre partage. Ce corps infirme et mortel a besoin tous les jours de nourriture, ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous. » *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

Mais « l'homme ne vit pas seulement de pain. » Jésus-Christ qui prononce ces premières paroles ajoute celles-ci : « mais il vit de toute parole sortie de la bouche de Dieu. » Jésus-Christ dit encore : « Je suis le pain de vie : celui qui me mange, vivra par moi. » Voici donc deux sortes de pain spirituel proposées à l'homme, et qui le doivent faire vivre d'une vie surnaturelle, éter-

nelle, divine [1]. Laissons là maintenant le pain grossier de l'exil : ne t'y attache pas outre mesure, ô homme, fils de Dieu, céleste créature : demande ce pain « par surcroît, » sans t'inquiéter, sans t'absorber dans sa recherche, sans y attacher ton âme faite pour de plus grandes choses, et nourrie d'un tout divin aliment. « Ne travaille pas pour une nourriture qui périt, » travaille pour le pain qui donne la vie éternelle, et par lequel on ne connaît pas les horreurs de l'éternelle mort. Ce pain « supersubstantiel » c'est d'abord le pain de la vérité, la nourriture céleste de la parole divine. L'homme est intelligence, et l'intelligence ne connaît d'autre nourriture que la vérité. Demande, ô âme, à ton Père qui est dans les cieux, cette divine nourriture : tu es affamée ; tu es réduite ; tu es expirante : la vérité t'échappe, tu n'en as que quelques lambeaux, et pour ainsi dire quelques miettes, absolument insuffisantes à apaiser ta faim et à conserver ta vie. Si toi-même n'as pas la vérité, les autres hommes tes semblables la posséderont-ils ? Ils le disent, ils s'en vantent, ils prétendent répandre ce pain à profusion : ce sont des imposteurs,

[1] Invenitur alius duplex panis : scilicet sacramentalis, et panis verbi Dei. Petimus ergo panem nostrum sacramentalem, qui quotidie in Ecclesia conficitur, ut sicut illud accipimus in sacramento ita detur nobis ad salutem, Joan. VI : « Ego sum Panis vivus qui de cœlo descendi. » Item alius panis est verbum Dei. Matth. IX : « Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. « Petimus ergo ut det nobis panem, id est verbum suum. Ex hoc autem provenit homini beatitudo quæ est fames justitiæ. Nam postquam spiritualia habentur magis desiderantur, et ex hoc desiderio provenit fames, et ex fame satietas vitæ æternæ, ad quam nos perducat. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

ne les crois pas. Dieu seul « qui est la lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde, » est aussi le seul à nous dispenser le pain de la vérité. Dis-lui donc : « Seigneur, donnez-nous ce pain. » Envoyez-nous votre parole : faites-nous luire votre révélation. Les hommes ont prétendu nous nourrir du pain de la vérité, et ils n'ont fait qu'irriter et désespérer notre faim. « Donnez-nous notre pain : » *notre* pain, car nous sommes faits pour lui, et sans vérité notre intelligence dépérit et se meurt. Pain de la vérité, pain merveilleux, en même temps qu'il rassasie l'intelligence et le cœur, il allume en nous une faim ardente : plus on goûte les biens spirituels, dit le Docteur Angélique, plus on les désire avec ardeur, et plus l'âme a faim et soif de ces biens, plus Dieu les lui dispense : c'est là « cette faim et cette soif de la justice que l'on est bienheureux de ressentir, parce que l'on est pleinement rassasié : *beati qui esuriunt et sitiunt justitiam quoniam saturabuntur.*

Quel est encore le « pain supersubstantiel « que nous demandons, que notre Père nous donne « chaque jour ? » Ah ! sans doute c'est la divine Eucharistie, « vrai pain de vie, » « pain descendu du ciel, » « qui donne la vie au monde, » « qui fait vivre par Jésus-Christ » de la vie même de Dieu, pain « par lequel on ne meurt pas, mais on possède la vie éternelle. » O notre Père, « donnez-nous toujours de ce pain ! » « Donnez-nous notre pain supersubstantiel. » « O Dieu donnez-le-nous aujourd'hui : donnez-le-nous tous les jours. Fussions-nous dignes de communier toutes les fois que nous assistons à votre sacrifice ! La table est prête : les convives manquent. Mais, ô Jésus, vous les appelez. Désirons ce pain de vie ; désirons-le avec ardeur et avidité. Ceux qui ont faim et soif de la justice le désirent, car toute grâce

y abonde ; et le parfait exercice de l'amour, c'est de désirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ[1]. »

Chrétien, enfant de Dieu, toi qui dis à Dieu tous les jours : « donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Qu'est-ce ceci? Quel est cet inexplicable mystère? A ta demande qui paraît sincère, ton Père te donne ce pain que tu réclames à grands cris ; il le fait descendre du ciel ; il l'étend sur l'autel; la table mystique en est toute comme chargée ; et au moment où le prêtre, ministre et dispensateur de ce pain, se dispose à le distribuer, tu restes à l'écart! tu n'approches pas de la table sainte! tu n'y viens pas prendre ton pain qui y est préparé pour toi! Peux-tu douter que l'intention de ton Père soit de te le donner tous les jours? Pourquoi alors te fait-il dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain ? » Pourquoi veut-il que tu appelles ce pain : « ton pain quotidien, » si ce n'est que chaque jour tu le dois venir prendre et manger? Je ne suis pas digne, dis-tu, de manger ce pain. Hélas ! tu te juges donc aussi indigne de la vie éternelle ? Car Jésus-Christ a dit : « Celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang n'aura pas la vie en lui. » Écoute l'invitation passionnée de ton Dieu, qui t'a préparé son banquet et t'offre son pain de vie. « Venez, ô mes amis, mangez et buvez, et enivrez-vous, ô mes bien-aimés ! » « Mangez, buvez, vivez; nourrissez-vous ; contentez-vous ; rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour; car la Sagesse éternelle dit en parlant d'elle-même : « Ceux qui me mangent auront encore faim ; et ceux qui me boivent auront encore soif. » Hé ! nous venons d'entendre de sa bouche : « Celui qui boit de l'eau que je donnerai, n'aura jamais soif ; » et encore :

[1] Bossuet.

« Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Il n'aura jamais ni faim ni soif d'autre chose que de moi, et jamais il ne cessera de me désirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié, car il aura la bouche à la source ; « les fleuves d'eau vive lui sortiront des entrailles. L'eau que je lui donnerai lui deviendra une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle. » Il aura donc toujours soif de ma vérité; mais aussi il pourra toujours boire, et je le mènerai à la vie où il n'aura plus même à désirer, parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses désirs. « Venez donc, Seigneur Jésus, venez : l'Esprit dit toujours : « venez : » l'épouse dit toujours : « venez: » vous tous qui écoutez, dites : venez ; et que celui qui a soif vienne ; vienne qui voudra recevoir gratuitement l'eau vive [1]. » Venez ; on n'exclut personne ; venez, il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir. Viendra le temps qu'on ne dira plus : venez. Quand cet époux tant désiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire ; venez : on dira éternellement : *Amen !* Il en est ainsi ; tout est accompli : *Alleluia!* Louons Dieu, « il a bien fait toutes choses : » il a fait tout ce qu'il avait promis, et il n'y a plus qu'à le louer [2]. »

[1] Apoc. — [2] Bossuet, *Méditat.*

IX

ET DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA, SICUT ET NOS DIMITTIMUS DEBITORIBUS NOSTRIS

C'est un cri de pardon que la divine prière nous fait maintenant pousser vers notre Père « qui est dans les cieux. » Nous avons demandé à être secourus dans nos besoins; nous réclamons maintenant de la divine Miséricorde d'être pardonnés. — Pardonnés !

Mais pourquoi ?

Mais comment ?

Mais à quelle condition et à quel prix [1] ?

I. — Pourquoi nous demandons à être pardonnés? Pourquoi nous nous présentons devant Dieu, non plus seulement en pauvres et en mendiants comme tout à l'heure, mais en coupables et en condamnés, qui, frappés d'une terrible sentence, à la veille de subir une effroyable condamnation, tentent un dernier moyen, essayent d'une dernière ressource, viennent se jeter aux pieds de leur juge, et s'efforcent de l'attendrir par leurs cris de détresse et leur supplication de pardon? — La réponse combat et détruit deux vastes erreurs qui traversent les siècles, dessèchent le cœur de l'homme et arrêtent sur ses lèvres le cri de la prière, ou en

[1] Possumus autem in his verbis tria considerare. Primum est quare fit hæc petitio; secundum quando impleatur; tertium est quid requiratur ut impleatur ex parte nostra. (D. Th. *Opuscul. V.*)

exaltant son orgueil, ou en suscitant son désespoir, ou en lui persuadant qu'il n'a nul pardon à réclamer de la bonté divine, ou en lui faisant croire que sa prière est inutile, et impossible son pardon. Rationalisme orgueilleux, sombre et farouche fatalisme : tels sont les deux erreurs et les deux crimes qui de tout temps ont le plus puissamment arraché l'homme aux étreintes d'amour de son Père céleste et l'ont le plus infailliblement livré à la perdition. Ce sont elles aussi que renverse avec une irrésistible force ce cri du *Pater* : *dimitte nobis !* O Père, pardonnez-nous.

L'orgueil du rationalisme contemporain, comme de celui que l'Évangile naissant rencontrait sur sa route, nos sages et nos habiles de Paris comme ceux d'Athènes et de Rome, ne veulent pas d'une nature coupable et déchue ; il leur répugne de ne pas croire à une perfection entière et absolue ; il leur répugne plus encore d'arrêter leur regard sur quelque plaie livide, et de compter sur l'être humain des meurtrissures et des défaillances. Ils accepteront, pour faire triompher cet orgueil imbécile, les plus inacceptables affirmations, ou mieux, tranchons le mot, les plus ineptes extravagances et les plus monstrueuses immoralités. Ils nieront le mal moral, et, s'il le faut, le mal physique : ils nieront que notre intelligence soit faible et vacillante, chargée d'obscurités et impuissante en face de la plupart des redoutables problèmes que soulèvent la nature de l'homme, son origine, sa situation présente et ses destinées futures ; ils nieront que notre volonté soit hésitante devant le bien à opérer et le mal à fuir : ils nieront que notre cœur soit victime d'entraînements inavoués, et que si notre chair reçoit les stigmates infamants du vice, c'est la défaite du bien et le

triomphe du mal. Les extravagants! Ils choisiront pour l'homme la parenté du singe, plutôt que de confesser en lui un ange déchu et un roi tombé! Ils ne voudront pas dire avec le poëte :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux;

mais ils diront, avec les guides qui les dirigent dans toutes les voies de l'extravagance, que l'homme est un singe perfectionné! La doctrine catholique, tenant compte à la fois des grandeurs et des misères de l'homme, y distingue nettement ce qui reste en lui de sa perfection native, et ce que son péché y a mêlé d'infirme et de souillé. Le chrétien jette deux cris, et, dans ces deux cris, fait la double confession de sa nature splendide mais tombée, céleste par son origine, terrestre et animale par sa déchéance. « Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, pour que vous vous souveniez de lui,» « pour que vous le traitiez si magnifiquement? » Puis, jetant un regard sur les ruines sanglantes amoncelées dans un édifice si superbe : Voici que j'ai été enfanté dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. » L'homme « couronné de gloire et d'honneur, » dit à Dieu tout ensemble : *Notre Père qui êtes aux cieux* ; puis, se souvenant de sa dégradation et de sa misère profonde : *Pardonnez-nous nos offenses!* Tout l'homme est dans ces deux paroles. Le rationalisme à qui les plus impertinentes contradictions ne coûtent jamais, fait l'homme tout ensemble, le plus parfait et le mieux conservé des êtres raisonnables, et un fils du singe médiocrement réussi! La doctrine catholique en fait un fils de Dieu, mais un fils prodigue, déchu, tombé dans une profonde misère et une dégradation effrayante,

gardant, même après les résurrections de la grâce et au milieu des magnificences de la rédemption, les stigmates et les défaillances du péché qui l'avait perdu. De là ces deux hommes dans l'homme : ces deux parties, dont l'une reste si noble, dont l'autre est si grossière et si basse ; l'une si élevée et si pure, l'autre, foyer de pensées immondes, de désirs honteux et d'inavouables vouloirs. O homme, écoute la divine prière qui te révèle à toi-même tout ce que tu es ; qui te découvre à la fois tes grandeurs et tes abaissements, tes gloires et tes souillures, ta force et ton impuissance, dis avec un orgueil légitime : *Notre Père qui êtes aux cieux*, Dieu est ton Père, le ciel est ta patrie, l'éternité est ton héritage Mais dis aussi : *Pardonnez-nous nos offenses ;* reconnais-toi coupable, avoue tes défaites et tes blessures, viens à Dieu comme un condamné, répète dans l'amertume d'un sincère repentir et l'accablement d'une salutaire terreur : *Pardonnez-nous nos offenses !* Dis avec le prophète : « J'ai confessé mon crime, ô mon Dieu, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. »

« Vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » La première erreur nie que nous ayons aucun péché : la seconde nie que, l'ayant, Dieu nous le pardonne. Bien plus Dieu n'a pas à pardonner ou à ne pardonner point ; ces mots n'ont pas de sens ; une inéluctable fatalité pèse sur les choses humaines : l'homme ne choisit pas, il subit. Si son destin le mène à la gloire, il en est assuré à ce point que toute inquiétude est superflue, et vaine toute prière. S'il doit périr, nulle force au ciel et sur la terre ne le tirera des mains terribles de la fatalité. C'est là l'erreur dans toute sa féroce brutalité. Nos sages l'ont savamment atténuée. Comme ils ne veulent pas « d'un Père qui est dans les cieux, » qui de là,

accueille, aime, protége ses enfants, les couvre d'une inépuisable miséricorde ; comme ils ont relégué Dieu dans les froides et silencieuses solitudes de l'infini, lui interdisant toute providence paternelle et tout soin amoureux des créatures que sa puissance a tirées du néant, ils ont la triste impudence de prêcher la stoïque patience dans les douleurs et les catastrophes de la vie. Souffre donc, homme misérable, souffre sans espérance, sans consolation, sans appui, « sans Dieu et sans Christ en ce monde. » Souffre, non pas parce que tu as péché, souffre sans jamais t'abaisser à dire : *pardonnez-nous nos offenses :* souffre en sage, en philosophe, sans savoir pourquoi la douleur te brise, mais en l'acceptant comme la brute que tu vois souffrir à tes côtés ! O notre Père ! délivrez-nous de ces dégradantes et folles doctrines : nous savons pourquoi vous nous condamnez à la douleur, à la mort. Vous nous avez créés heureux et immortels ; nous souffrons et nous mourons parce que nous avons péché. O notre Père, pardonnez-nous donc nos offenses ! Nous les reconnaissons ; nous les confessons : nous venons à vous « avec un cœur contrit et humilié : » nous sommes des coupables, nous sommes des condamnés : *Pardonnez-nous nos offenses !* Nous venons à vous « avec crainte et tremblement, » mais avec confiance aussi, car « nous n'avons plus reçu un esprit d'esclave pour trembler, mais bien un esprit d'enfant d'adoption qui nous fait nous écrier : ô Père ! ô Père ! » Disons donc ; redisons sans cesse : « Pardonnez-nous nos offenses. » Détestons l'orgueil qui voudrait nous faire innocents et justes : détestons pareillement ce désespoir morne et stupide qui nous persuaderait de nous laisser écraser sans un regard vers notre Père sans

un appel à sa miséricorde, sans un cri de détresse à son amour [1]. »

II. — Dieu nous pardonne nos fautes : mais quand et comment ? Deux choses, répond saint Thomas, sont à distinguer dans le péché : la tache et la peine [2] ; double

[1] Sciendum est quod ex hac petitione possumus duo colligere quæ necessaria sunt hominibus in vita ista. Unum est quod homo semper sit in timore et humilitate. Aliqui enim fuerunt ita præsumptuosi quod dicerent quod homo poterat vivere in mundo isto ita quod ex se poterat vitare peccata.... Constat autem quod omnibus hominibus etiam sanctis convenit dicere : « Pater noster qui es in cœlis.... dimitte nobis peccata nostra. » Ergo omnes recognoscunt et confitentur se debitores et per consequens peccatores. Si ergo peccator es, debes timere et humiliari. Aliud est quod semper vivamus in hoc : quia licet simus peccatores, non debemus desperare ne desperatio ducat nos ad majora et diversa peccata, sicut dicit Apostolus, Ephes., IV : « qui desperantes tradiderunt semetipsos impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis. Ergo multum est utile quod semper speremus. Hæc autem spes formatur in nobis cum petimus : « Dimitte nobis peccata nostra. » Sed hanc spem abstulerunt Joviniani qui dixerunt quod qui semel peccat post baptismum nunquam consequetur misericordiam. (D. Thom. *Opuscul. V.*) — [2] Sciendum est quod in peccato sunt duo ; scilicet culpa qua offenditur Deus, et pœna quæ debetur pro culpa : sed culpa remittitur in contritione quæ est cum proposito confitendi et satisfaciendi. (D. Thom. *Opuscul. V.*) — Per hoc duos errores excludit. Error scilicet Pelagii, qui dicebat quod sine peccato poterat homo vivere, et hoc est falsum, quia esset aliquis qui non posset dicere hanc orationem, sed hanc Dominus dedit omnibus, omnes ergo peccatum habent. Item alius error quod si quis peccavit non potest agere pœnitentiam. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. VI.)

dette que la miséricorde divine nous remet successivement. Dieu nous remet d'abord la tache. Le péché nous marque d'un signe infamant, nous rend odieux et abominables, *Deus abominabitur virum* ; enfants de malédiction et de colère, que l'amour paternel n'étreint plus, que les bras de l'amour ne retiennent plus, mais qui ont fui loin de leur père, « dans une contrée lointaine, » et qui y pourrissent dans une effroyable misère, sur un fumier ! Tel était le prodigue, tels sont tous les pécheurs. Dieu secourt d'abord cette immense misère ; il rappelle ces fugitifs, il recueille ces prodigues, il les dépouille de leurs haillons pleins de fange, et les revêt de nouveau de la blanche et nuptiale parure de la sainteté ; il leur passe au doigt l'anneau de l'alliance, symbole de la réconciliation et signe des espérances reconquises et de l'héritage recouvré.

Or à quelles conditions Dieu met-il ce pardon et cette réintégration dans la fortune paternelle ? Avant tout le brisement d'un « cœur contrit. » *Culpa remittitur in contritione*, dit saint Thomas, condition immuable, absolue, en dehors de laquelle jamais faute n'a été et ne sera remise. Il faut que le prodigue se lève de son fumier, qu'il jette à la demeure paternelle un souvenir plein d'humbles regrets et de généreux repentirs : il faut qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il tombe en suppliant aux pieds de son père, qu'il se confesse indigne du pardon, et néanmoins l'implore et l'attende avec une filiale confiance : *Pater, dimitte !* Mais cette contrition ne doit pas être inféconde : ce serait peu de dire : « Père, pardonnez ! » « ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume » par la porte de la miséricorde et du pardon ; il faut plus, il faut une contrition qui parle, qui éclate, qui avoue, qui mette à

nu toute la laideur de l'âme, et découvre toute son iniquité. *Culpa remittitur in contritione quæ est cum proposito confitendi,* ajoute le Docteur Angélique. Par son péché, l'homme s'est orgueilleusement levé contre Dieu, par son aveu, il s'abaissera aux pieds de son semblable, devenu ministre du Dieu qui pardonne « aux humbles et résiste aux superbes. » Ce n'est pas tout encore. A cette douleur intime, à cette confession de la bouche, il joindra la réparation des œuvres : *Culpa remittitur in contritione quæ est cum proposito confitendi et satisfaciendi.* L'homme a conquis sur la loi divine des jouissances interdites, par la satisfaction il se privera des jouissances permises et des libertés légitimes ; par son péché, il a dévasté la gloire de son Dieu, par la satisfaction il la réparera.

Ainsi est effacée la tache, et est remise la peine éternelle du péché, ou plutôt, comme le dit saint Thomas et avec lui toute la théologie catholique, cette peine éternelle est changée en une peine temporelle, dette dernière qui nous reste à solder des fautes qui nous fermaient l'éternité bienheureuse, et nous précipitaient dans les horreurs d'un châtiment sans fin : *pœna æterna commutatur in temporalem.* La divine miséricorde n'est pas épuisée, elle semble s'exciter elle-même et s'enflammer par ses propres excès. Après nous avoir sauvés de l'éternelle damnation, cette inépuisable charité divine nous ménage mille moyens de satisfaire à la dernière exigence de la justice, et à nous racheter même de l'expiation temporaire. « Vous êtes bon, » s'écriait le prophète, et jamais cette bonté divine ne paraît plus admirable que dans le pardon qu'elle ne cesse d'accorder à nos continuelles offenses.

Mais quoi ! Dieu nous pardonnera avec une généro-

sité et une magnanimité infinies ; et nous-mêmes refuserons de pardonner à nos frères, enfants comme nous de ce Père si clément et si bon ? Il nous remettra nos dettes, et nous exigerons sans pitié de nos propres débiteurs celles qu'ils nous supplient de leur remettre ? Dieu qui est la Majesté infinie oublie les outrages dont nous avons eu l'audace de le couvrir, et nous aurons pour des offenses mille fois moindres une mémoire qui s'éternisera dans la haine et la vengeance ? « Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en as prié, ne fallait-il donc pas que toi aussi tu eusses pitié de ton compagnon, comme moi-même j'ai eu pitié de toi ? Et son maître irrité livra ce serviteur aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. C'est ainsi que vous traitera votre Père céleste si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur [1]. »

Avons-nous jamais sérieusement réfléchi au poids de la divine vengeance dont les paroles du *Pater* chargent l'homme haineux et méchant, qui garde des injures reçues un souvenir éternel et s'obstine à en refuser le pardon et l'oubli ? « Père, disons-nous, pardonnez-nous nos offenses comme nous-mêmes nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » *Comme nous-mêmes....* Que demandons-nous, sinon que Dieu nous traite comme nous traitons nos frères ; qu'il use de la même mesure, qu'il emploie les mêmes procédés, qu'il nous pardonne si nous pardonnons, qu'il reste inflexible si nous-mêmes

[1] Matth. XVIII. — Sciendum quod ex parte nostra requiritur ut nos dimittamus proximis nostris offensas factas nobis : unde dicitur : « sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. » Aliter Deus non dimitteret nobis. Si non dimittis, non dimittetur tibi. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

ne cédons pas aux sentiments d'une fraternelle charité? O Dieu! quels charbons ardents nous assemblons sur nos têtes, nous qui sommes assez audacieux et assez pervers pour appeler sur nous la colère divine en faisant de notre prière une insulte à la bonté du Dieu que nous implorons! Malheureux homme, toujours si plein de haine et si absorbé dans tes désirs et tes projets de vengeance, « as-tu vécu si innocemment que tu n'aies jamais eu besoin de demander à Dieu la rémission de tes crimes? Es-tu si assuré de toi-même, que tu puisses dire que tu n'auras jamais plus besoin désormais d'une pareille miséricorde? Si tu reconnais que tu as reçu de Dieu des grâces si signalées, de ta part ton ingratitude est extrême d'en refuser une si petite, qu'il a bien la bonté de te demander pour ton frère qui t'a offensé. Si tu espères encore de grandes faveurs de lui, c'est une étrange folie de lui dénier ce qu'il te propose en faveur de tes semblables. Furieux qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence? Si tu penses qu'il est juste de pardonner, tu te condamnes toi-même, en disant ce que tu ne fais pas. S'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi ? Ainsi, quoi que tu puisses dire, tes paroles retomberont sur toi et tu seras accablé par tes propres raisons. Exagère tant que tu voudras la malice et l'ingratitude de tes ennemis; ô Dieu! où te sauveras-tu si Dieu juge de tes actions avec la même rigueur? Ah! plutôt, mon cher frère, plutôt que d'entrer dans un examen si sévère, relâche-toi, afin que Dieu se relâche. « Jugement sans miséricorde si tu refuses de faire miséricorde : » grâce et miséricorde sans aucune aigreur si tu pardonnes sans

aucune aigreur. Pardonnez et je pardonnerai. Quelquefois, quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous pour nous demander quelque chose. C'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfants. Ah! dit-il, on l'a offensé; je veux qu'il pardonne. Je sais que cela lui sera bien rude; mais il a besoin de moi tous les jours. Bientôt, bientôt, il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes. C'est là, dit-il, que je l'attendrai. Pardonne-lui, dirai-je, si tu veux que je te pardonne. Je veux bien me relâcher, si tu te relâches. O miséricorde de notre Dieu, qui devient le négociateur de notre mutuelle réconciliation! Combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes!

O Dieu! je frémis quand je considère ces faux chrétiens qui ne veulent point pardonner. Tous les jours ils se condamnent eux-mêmes quand ils disent l'Oraison dominicale : pardonnez, disent-ils, comme nous pardonnons. Misérable! tu ne pardonnes pas; n'est-ce pas comme si tu disais : Seigneur, ne me pardonnez pas comme je ne veux pas pardonner. Ainsi cette sainte Oraison en laquelle consiste toute la bénédiction des fidèles, se tourne en malédiction et en anathème. Et quels chrétiens sont-ce que ceux-ci qui ne peuvent pas dire l'Oraison dominicale[1]? »

Ah! plutôt éteignons nos haines : commandons à nos amères rancunes : adoucissons ce cœur impitoyable : « comme des fils très-chéris de Dieu, devenons ses imitateurs : marchons par la route de la charité comme le Christ nous a nous-mêmes aimés[2]. » « Revêtons-nous

[1] Bossuet. — [2] Ephes.

comme des élus de Dieu, des saints, des bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bénignité, d'humilité, de modestie, de patience ; nous supportant les uns les autres, pardonnant si quelqu'un de nous est coupable contre son prochain de quelque injure. Comme Dieu vous a pardonnés, qu'ainsi vous-mêmes vous pardonniez. Que par-dessus toutes choses vous gardiez la charité qui est le lieu de la perfection [1]. » « Que le soleil ne se couche pas sur notre colère. » O chrétien, ô fils du Dieu « très-bon, » ne remets pas à plus tard à te réconcilier avec ton frère. La chose presse : il tarde à Dieu que la paix soit rétablie entre ses enfants. Oh ! que Dieu est pressé ! Qu'a de plus cher et de plus précieux la gloire de Dieu que « la suave odeur du sacrifice ; et l'honneur du présent offert à son autel ? Pourtant la réconciliation de ses enfants désunis lui est plus chère, plus précieuse encore : il la veut avant même l'oblation de son autel. « Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là devant l'autel ton offrande, et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et puis tu viendras présenter ton offrande. » Alors seulement tes dons seront reçus, et ta prière agréée ; alors seulement tu pourras dire, certain d'être exaucé : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* [2].

[1] Coloss. — [2] Sciendum quod duobus modis dimittitur. Unus est perfectorum ut scilicet offensus requirat offendentem. Psalm. XXXIII : « Inquire pacem. » Alius est communiter omnium, ad quem tenentur omnes, ut scilicet petenti veniam dimittat offensus. Eccli. XXVIII : « relinque proximo tuo nocenti te ; et tunc deprecanti tibi peccata solventur. » (D. Thom *Opuscul. V.*)

X

ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM

« Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

Sur cette demande, saint Thomas veut que nous considérions d'abord ce qu'est la tentation, et de quelles diverses manières l'homme peut être tenté ; ensuite ce que nous réclamons dans cette prière et comment Dieu nous protége et nous garde au milieu de nos tentations [1].

I. — Qu'est-ce que tenter ? C'est éprouver un être intelligent et libre : c'est essayer sa vertu : c'est le mettre aux prises avec l'obstacle, et lui donner occasion de manifester au dehors ce que recèle le sanctuaire fermé de sa conscience. La tentation est l'occasion donnée à l'homme de se manifester tel qu'il est. En dehors de cette brusque occasion qui le saisit, l'étreint, et lui fait, sous l'empire de la force, rendre de lui-même une véridique réponse, l'homme se cacherait aux regards du ciel et de la terre, et s'ignorerait soi-même tout le premier. « L'homme qui n'a pas passé par la tentation, dit l'Écriture, que sait-il ? » Quel témoignage s'est-il donné à lui-même et a-t-il donné aux autres de sa valeur ? Sans la tentation, il manquerait donc à l'homme le plus

[1] Circa quod tria quæruntur. Primo quid sit tentatio. Secundo qualiter homo tentatur. Tertio vero quomodo liberatur a tentatione. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

essentiel élément de sa grandeur morale, et la plus opulente source de ses mérites et de sa gloire. Aussi est-il écrit : « Bienheureux l'homme qui subit l'épreuve, parce que, quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de la vie [1]. »

Mais quelle sera la tentation par laquelle passera l'homme avant de parvenir à cette « couronne de la vie ? » Deux paroles de l'Écriture semblent contradictoires : l'une : *Deus vos tentat*, « c'est par Dieu que l'homme est tenté : » l'autre : *Deus neminem tentat*, « Dieu ne tente personne. » Il y a donc des tentations que Dieu lui-même offre à l'homme : il en est d'autres qui ne peuvent venir de lui, et que l'homme subit du démon et du monde. C'est de cette façon lucide et précise que saint Thomas pose la question difficile et compliquée des épreuves si diverses par lesquelles nous passons tous pour parvenir à la gloire.

L'homme est à la fois éprouvé par le *bien* et par le *mal*. Et cette double épreuve correspond aux deux parties de sa sanctification. L'homme en effet se sanctifie et se sauve à la fois par la pratique du bien et par l'omission du mal : le Psalmiste formulait toute la sanctification de l'homme en ces deux paroles : *declina a malo et fac bonum*. Afin d'éprouver l'homme en chacune de ces deux parties de sa sanctification, afin de lui préparer des victoires en ces deux champs de bataille, une double tentation lui sera présentée : l'une par Dieu, l'autre par les ennemis de l'homme et de Dieu. Dieu s'offrira à l'homme avec le bien : le démon et le monde avec le mal. Dieu mettra l'homme en face d'un bien à pratiquer douloureusement : le démon et le monde s'offri-

[1] Jac. I.

ront à l'homme avec un mal doux et enchanteur, un fruit « beau à voir et délicieux à goûter, » mais que l'homme, pour rester fidèle, doit repousser héroïquement. Sorti vainqueur de cette double lutte, tout est fait pour l'homme : *consummatum est !* Il n'y a plus pour lui qu'à recueillir sa moisson de gloire, et à dire avec l'apôtre: « il ne me reste plus qu'à recevoir ma couronne de gloire que le Seigneur tient en réserve pour moi. »

Comment Dieu tente-t-il l'homme ? En lui donnant l'occasion du bien. Dieu éprouve l'homme tour à tour par la loi et par la douleur. Les jours de l'Éden sont continués pour l'homme, sous le rapport qui nous occupe. Comme alors nos premiers parents pouvaient toucher à tous les fruits du jardin de délices, sauf l'arbre réservé et scellé de la défense divine : ainsi sommes-nous maitres de nos actes, sauf quelques-uns, que Dieu nous défend et sur lesquels il prononce l'antique parole : « du jour où tu mangeras de ce fruit, tu mourras de mort. » C'est la loi qui maintient Dieu à sa place de souverain, et nous maintient nous-mêmes à notre place de serviteurs et de sujets. Sans la loi, l'homme affecterait la suprême et absolue indépendance qui est le patrimoine inaliénable de la Divinité. Et afin que cette lutte soit plus difficile et plus méritoire, Dieu accepte l'aide d'un étrange auxiliaire, la concupiscence sur laquelle il nous importe d'avoir de justes notions. Sans doute, dans l'état actuel de l'humanité déchue, la concupiscence est le signe tout ensemble et la suite du péché : c'est le péché qui, « en entrant en nous, » a fait de nous ce *corps de mort*, dont l'Apôtre nous dépeignait les misères et les luttes poignantes, et sur lequel il poussait une plainte si désespérée : *quis me liberabit ?* Mais ne l'oublions pas : la concupiscence n'est pas le

péché : elle établit en nous une division intestine, elle engendre une lutte à mort entre les deux parties de nous-mêmes, la raison et l'appétit : elle devient ainsi une occasion de mérite et de récompense pour les héros de la foi, de l'espérance et de l'amour. Dieu pouvait créer primitivement l'homme, non pas dans cette nature heureuse que la théologie appelle la *nature intègre*, mais dans une nature tourmentée et sollicitée au mal par les entraînements de la concupiscence. Créer un être dans un état de lutte et pour une vie militante, où le secours divin le suit et le soutient au milieu des péripéties douloureuses du combat, ne répugne ni à la sagesse ni à la bonté divines. C'est simplement là le Dieu que nous révèle le Psalmiste : « qui forme nos mains au combat. » Aussi, quand le Rédempteur vint réformer l'homme déchu, et le rétablir dans sa dignité et sa sainteté premières, il enleva de lui la souillure et la peine éternelle du péché, mais y laissa, comme éléments essentiels d'une lutte nécessaire, la concupiscence et la douleur. Et quand l'Apôtre, fatigué et honteux de cette lutte de l'âme contre la chair, de la raison souveraine contre les sens esclaves, réclame avec un cri déchirant d'être délivré de si humiliants combats, Dieu repousse une demande qui contrarie les plans de sa sagesse et de sa bonté, en enlevant à sa grâce son principal champ d'action, et à ses saints eux-mêmes leur plus riche et leur plus éclatante couronne. « Dans la crainte que la grandeur de mes révélations ne m'enflât d'orgueil, l'aiguillon de ma chair m'a été donné : ange de Satan chargé de me souffleter. Et trois fois j'ai supplié Dieu de l'écarter de moi, et Dieu m'a dit : ma grâce te suffit ; c'est dans l'infirmité que la grâce se consomme. » Tel est donc le rôle de la concupiscence en nous. Dieu eût pu

nous l'enlever : il nous la laisse, et il en fait une auxiliaire de sa providence et une exécutrice des vues miséricordieuses qu'il a sur nous.

Et comme Dieu laisse à l'homme la concupiscence, il lui laisse la douleur, et fait d'elle la suprême épreuve et le glorieux combat où il mène ses plus généreux et ses plus intrépides enfants. A l'homme qui s'étonne de souffrir, lui, l'enfant de Dieu, l'héritier présomptif d'une grande couronne, le favori d'une si maternelle providence, un ange vient et parle, avertissant l'homme abusé que les titres qu'il fait valoir pour ne pas souffrir sont ceux-là même, qui exigent le plus impérieusement la souffrance : « parce que tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que la tentation vînt t'éprouver. » La sagesse antique avait pressenti cette grande loi providentielle de la souffrance du juste : « Le plus beau spectacle, dit-elle par l'organe d'un de ses philosophes, qui puisse être donné à la terre et au ciel, c'est le juste aux prises avec l'adversité. » Ce spectacle, Dieu le donna un jour au monde, et ce drame, vieux de quatre mille ans, palpite encore comme aux premiers âges qui le contemplèrent : « Il y avait dans la terre de Hus un homme simple et droit, craignant Dieu, et se gardant du mal. » Soyons assurés que la douleur s'approchera de ce juste : la gloire de Dieu le réclame et Satan se présente pour la lui infliger. « L'homme qui n'a pas passé par l'épreuve, que sait-il ? » et que sait-on de lui ? Il n'a pas fait ses preuves, et laisse douter de la solidité de sa vertu. Satan, qui sait parfois « se transfigurer en ange de lumière » et parler le langage de la vérité, rappelle à Dieu la loi de sa providence. Job est saint ; mais Job n'a pas passé par l'épreuve de la souffrance : que sait-on de lui ? Un dialogue profond et révé-

lateur s'engage entre Dieu et Satan. Dieu dit : « As-tu considéré mon serviteur Job ? il n'a pas son semblable sur la terre : homme simple et droit, et craignant Dieu, et se gardant du mal. » Et Satan lui répondant, dit : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? Ne l'avez-vous pas muni de votre protection, lui, sa famille entière, toute sa fortune, et les possessions qui l'entourent ? N'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains, et sa richesse ne s'est-elle pas accrue sur la terre ? Mais étendez un peu votre main, et frappez... » Voilà l'épreuve ! Et Dieu frappe, il frappe par le ministère de l'ange déchu, il frappe à coups redoublés : Job découronné, brisé dans la poussière et l'ignominie, vivant cadavre que rongent les vers sur un fumier. Job, sans soutien, sans consolateurs, sans amis, enveloppé dans la nuit d'une horrible souffrance, n'attend plus que le repos de la tombe et ne met plus son espoir que dans le sinistre allégement du sépulcre. Blasphèmera-t-il ? adorera-t-il ? Question suprême que se posent le ciel et la terre, et dont la réponse renferme la destinée entière de l'athlète et du martyr. Or Job bénit et adore : « il ne pèche pas en ses lèvres : » il résiste aux flots déchaînés de la haine et du désespoir. Dans la main qui le frappe il confesse la main d'un père ; à travers le voile sanglant de ses douleurs, il reconnaît et adore la suprême domination du Très-Haut son Roi : Job est vainqueur, l'enfer se retire confondu : la puissance divine qui seule a soutenu l'athlète, la gloire divine pour laquelle l'athlète combattait, reçoivent la plus magnifique des glorifications : l'épreuve a révélé la vertu, et la victoire appelle l'immortelle couronne. Telle est la tentation de Dieu [1].

[1] Sic tentavit Deus Abraham et Job. Et ideo sæpe Deus im-

A cette tentation s'en joint une autre, dont la vie de l'homme ne peut être non plus exempte : c'est la tentation du mal, que le monde et Satan présentent directement à l'homme et que Dieu permet [1]. Il est juste qu'après avoir été mis aux prises avec le bien, l'homme livre aussi d'héroïques combats contre le mal. Et quel est ici le mal ? Le démon, et l'auxiliaire du démon, le monde. Le démon nous tente, dit le Docteur Angélique, avec une excessive violence, *diabolus fortissime tentat.* Il n'a pas perdu dans sa chute les ressources inépuisables de sa nature, seulement il les tourne au mal et les emploie à nous perdre. Sa force est immense, sa perspicacité et sa finesse incroyables. Ses facultés d'une puissance inouïe sont activées encore par une haine insatiable et de vastes projets de vengeance. « Il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se sont jetés sur moi : *irruerunt in me fortes ;* par où saint Augustin entend les démons. Jésus-Christ appelle Satan « le fort armé ; » *fortis armatus.* Non-seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances : *fortis armatus.* Ailleurs il le nomme le prince du monde : *princeps*

mittit tribulationes justis ut dum patienter sustinent appareat virtus eorum et in virtute proficiant. Deut., XIII : « Tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum an non. »

[1] Probatur virtus hominis per inductionem ad malum : et si bene resistit, et non consentit tunc virtus hominis magna est : si vero homo succumbit tentationi, tunc virtus hominis nulla est. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

hujus mundi ; et saint Paul : « gouverneurs du monde ; » *rectores mundi* [1].

Et comment nous tente cet adversaire ? Quels sont ses moyens ? Quelles sont ses machines de guerre ? Saint Thomas nous répond. *In tentatione sua callidissime procedit.*. Première ruse, il nous étudie à fond, se rend compte de l'endroit faible de notre âme, et dirige de ce côté tous ses coups. *Sicut bonus dux exercitus qui obsidet aliquod castrum, considerat infirma ejus quem impugnare vult, et ex illa parte unde magis est homo debilis tentat eum. Et ideo tentat de illis vitiis ad quæ homines magis proni sunt.* « Ah ! qui pourrait dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule ? S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour, il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement ; il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. » Car voici sa deuxième ruse : commencer votre perte insensiblement, par des fautes légères et des écarts qu'un œil inexpérimenté trouverait volontiers insignifiants. Saint Thomas nous dévoile ainsi cette nouvelle perfidie de Satan. *Non statim proponit illi quem tentat malum aliquod apparens sed aliquid quod habeat speciem boni... postmodum facilius inducit ad peccandum.* « Vous vous imaginez peut

[1] Diabolus fortissime tentat. Nam postquam conculcatur caro, insurgit alius, scilicet diabolus contra quem est nobis magna colluctatio. Apostolus, Ephes. VI : « Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum. Unde et signanter dicitur tentator, Thessal. III : « Is qui tentat. » (D. Thom. *Opuscul. V.*)

être que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte. Ah ! qu'il n'en est pas de la sorte ! Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés, mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire, elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies parce que l'envie est une passion froide et obscure qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées. Et c'est par là que Satan est infiniment redoutable. Ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs ; ainsi cet esprit malin par une subtile et insensible contagion corrompt la pureté de nos âmes [1]. » Enfin, troisième ruse de Satan : celui qu'il a fait tomber dans quelque faute, il l'y retient, l'y enfonce, et s'efforce de rendre impossible toute conversion et tout retour. *Deinde postquam induxit ad peccandum, sic alligat ut non permittat a peccatis resurgere.* Ses deux liens les plus ordinaires sont à la fois la présomption et le désespoir. Dieu, insinue-t-il à l'âme, est trop bon pour te perdre, et ne te point pardonner ! *nequaquam moriemini.* A Caïn il soufflait au contraire un sombre et funeste désespoir : « mon péché est trop grand pour que j'en reçoive le pardon ! » « Ainsi fait Satan, dit le Docteur Angélique, et telles sont ses deux perfidies : Il trompe, puis retient invinciblement dans le péché : *sic duo facit diabolus : quia decipit et deceptum detinet in peccato.*

Quant au monde, ajoute saint Thomas, il a pour les âmes deux tentations vastes et terribles : ses fascina-

[1] Bossuet.

tions qui enchantent, ses persécutions qui terrifient : *mundus dùpliciter tentat. Primo per nimium et immoderatum desiderium rerum temporalium ; secundo per persecutores et tyrannos.* Ou bien le monde nous enlace dans ses plaisirs, nous absorbe dans ses vaines sollicitudes, nous étourdit dans ses tumultes et ses dissipations, nous dessèche dans ses cupidités fiévreuses ; ou bien il nous impressionne par ses menaces, nous épouvante par ses persécutions, et nous enchaîne à sa perdition par la crainte lâche et puérile d'encourir sa disgrâce et de subir ses sifflets. O Dieu ! que de victimes fait cette tentation fatale du respect humain ! Qui y résiste ? Qui a la force de n'y périr pas ?

II. — Telle est la situation de l'homme ici-bas : situation formidable qui le place au sein de mille dangers, au milieu d'ennemis innombrables, et le force à une lutte de tous les jours, sans repos, sans trêve, sans merci. *Militia est vita hominis super terram.* Quand saint Paul a instruit le fidèle de cette nécessité de combattre, quand il a déroulé devant lui les terreurs sanglantes du champ de bataille, les forces de l'ennemi, l'implacable fureur de la lutte, il l'avertit qu'un seul espoir lui reste, une seule arme lui demeure, un seule force lui pourra assurer la victoire : la prière. *Per omnem orationem et obsecrationem, orantes omni tempore in spiritu, et in ipso vigilantes in omni instantia et obsecratione*[1].

Tout ce qui précède nous fait comprendre le sens précis de cette demande du *Pater* : « Ne nous induisez pas en tentation ; » *ne nos inducas in tentationem.* Nous ne

[1] Ephes. VI.

demandons pas à Dieu d'éviter la lutte ; nous ne réclamons pas de lui qu'il nous facilite les moyens de déserter le champ de bataille : ce serait là la plus lâche des prières et la plus inutile des demandes, notre félicité éternelle étant le résultat d'une lutte victorieuse. Demander à ne point combattre ce serait renoncer au prix du combat. Que demandons-nous ? Nous demandons que Dieu daigne, comme dit saint Paul, « proportionner la lutte à nos forces ; » puis encore qu'il lui plaise « nous faire tirer de la tentation notre progrès » dans le bien; puis enfin qu'il nous épargne à jamais toute défaite.

O notre Père « ne nous laissez pas succomber à la tentation : mais délivrez-nous du mal. »

XI

SED LIBERA NOS A MALO : AMEN

Quel est ce mal dont nous demandons à notre Père d'être délivrés ?

Comment s'opère cette délivrance ?

I. — Sans doute sous ce mot de *mal*, nous pouvons entendre tous les adversaires dont nous venons de nous occuper plus haut. Le *mal* à sa dernière puissance est pour nous ce satan, ce tentateur, cet esprit mauvais, *spiritualia nequitiæ*, dont la nature est tout entière tournée au mal, « qui fut homicide dès le commencement, » qui est « l'adultère » et l'instigateur de toute impureté, « qui est le père du mensonge, » la source

de toute injustice et de toute iniquité. Voilà par excellence *le mauvais*. Après lui, le monde si corrompu et si corrupteur, ce monde « tout entier placé dans l'iniquité, » *totus in maligno positus*, est encore pour nous le mal dont nous demandons d'être délivrés. Enfin, après le démon et le monde, la corruption de notre propre nature est le *mal* sous lequel nous gémissons opprimés, et que nous demandons avec instance à notre Père de vaincre et de réduire : c'est le nom que lui donne l'Apôtre : *mihi malum adjacet* [1]. Très-assurément nous pouvons entendre de la délivrance de ces différents maux la demande du *Pater : libera nos a malo*. Beaucoup d'auteurs le font et plusieurs d'entre eux appuient ce sens de leur haute autorité doctrinale.

Toutefois le Docteur Angélique préfère une interprétation plus restreinte et selon lui plus naturelle, surtout plus logique, qui donne mieux la suite des demandes et complète plus harmonieusement le cercle des détresses de l'homme et des délivrances que ces détresses appellent. Quand nous disons : *Ne nous induisez pas en tentation*, nous avons manifestement en vue nos divers tentateurs : le démon, la chair, le monde ; car c'est eux qui perpétuellement nous jettent dans ces tentations où nous demandons à notre Père de ne pas périr. Mais est-ce tout ? En avons-nous fini avec les dangers que court notre âme? Ne nous reste-t-il pas une autre détresse et un

[1] Rom. VII, 21. — Hæc tentatio carnis est valde gravis, quia inimicus noster, scilicet caro conjunctus est nobis : et sicut dicit Boetius « nulla pestis efficacior est ad nocendum quam familiaris inimicus et ideo contra eam vigilandum est. » Tentatur homo a carne dupliciter. Primo quia caro instigat ad malum. Secundo tentat caro retrahendo a bono. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

autre besoin ? Il nous reste la douleur : détresse poignante, immense danger, si la grâce divine ne la vient pas transfigurer. Cette même douleur qui, devenue chrétienne, accumule si merveilleusement nos trophées, dresse des trônes si magnifiques, et prépare de si splendides couronnes, est celle aussi qui brise les âmes, les dévaste jusque dans leurs dernières profondeurs, nous jette dans d'affreux désespoirs, amoncelle en nos cœurs les plus impies blasphèmes, et nous souffle cette horrible parole dont la femme de Job assiégeait la douleur de l'héroïque martyr : *blasphème Dieu et meurs !* La douleur, suprême gloire et salut assuré de l'homme, quand Dieu la sanctifie et la divinise, n'en reste pas moins en elle-même ce que l'ont faite le péché et la déchéance : un mal et un mal profond. Nous étonnerions-nous que Jésus-Christ dans le *Pater* lui consacre une mention spéciale ? Ah ! qu'une grande, qu'une ineffable scène nous éclaire, et fasse tomber notre étonnement. Au jour de sa suprême douleur, brisé et sanglant sous la sueur qui l'inonde, « l'âme triste jusqu'à la mort, » le Christ au jardin des Olives voit se dresser devant lui cette passion dont les tortures épouvanteront le ciel et la terre, et qui restera devant la méditation de tous les siècles comme un océan d'effroyables et infinies douleurs. Or que fait le Christ abattu sous l'écrasant fardeau de ces douleurs ? *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste!* « Mon Père, dit-il, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » — Qu'est autre chose cette prière que la demande même du *Pater* ; « Délivrez-nous du mal, » *libera nos a malo* [1].

[1] Supra docuit nos Dominus petere veniam peccatorum et quomodo possumus vitare tentationes : hic vero docet petere

II. — Dieu nous délivre de la douleur de quatre manières différentes. Parfois, quand il prévoit que nos épaules trop débiles se refuseront au fardeau, et que la douleur au lieu de nous grandir et de nous fortifier nous abaissera et nous écrasera, il nous accorde notre demande dans son sens absolu : il écarte la douleur, il nous guérit de cette maladie, il nous délivre de cette infortune, il dissipe cette tristesse, il nous épargne cette catastrophe. Nous avons dit : *délivrez-nous du mal*, Dieu nous en délivre absolument. Le remède eût été trop violent, la faiblesse du malade rendait l'amputation impossible : le Dieu « qui fait tout avec force » mais aussi « avec suavité, » a évité de tuer le malade en le voulant trop guérir ; cette âme n'est pas héroïque, elle ne souffrira pas.

Une seconde délivrance est toute merveilleuse. Elle est le plus mystérieux des triomphes de la grâce divine. Dieu laisse son élu dans la douleur, il l'y plonge, il l'y engloutit : c'est Daniel dans la fosse aux lions, ce sont les trois jeunes Hébreux dans l'ardente fournaise. La douleur est là frémissante, prête à dévorer sa victime : une merveilleuse douceur entre dans l'âme du martyr : ce sont des suavité inconnues : une rosée céleste éteint la flamme, enlève les entiment de la douleur : au lieu d'un

præservationem a malis : et hæc petitio est generalis contra omnia mala ; scilicet peccata, infirmitates, adversitates et afflictiones. Sed quia de peccato et tentatione dictum est, dicendum est de aliis malis, scilicet adversitatibus et afflictionibus omnibus hujus mundi a quibus Deus liberat quadrupliciter. Primo, ne superveniat afflictio. Secundo liberat quando in afflictionibus consolatur. Tertio quia afflictis tot bona facit quod tradunt mala oblivioni. Quarto quia tentatio et tribulatio convertitur in bonum. (D. Thom. *Opuscul. V.*)

lit de flammes, c'est un lit de roses, et Paul s'écrie saisi d'une inexprimable ivresse : *je surabonde de joie au sein de toutes mes douleurs!*

Dieu nous sauve troisièmement de la douleur par la vue anticipée des gloires qu'elle enfante et des récompenses qu'elle accumule pour nous dans l'éternité. Délivrance si noble et si divine, allègement si céleste et si efficace, que « l'Homme de douleurs » lui-même a daigné en jouir avant nous. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* Marchant à son épouvantable martyre, le Roi des martyrs, l'éternel modèle de tous les infortunés, le Christ expiateur songeait à la gloire dont la Passion devait couvrir son humanité sainte, et aux triomphes sans fin que la douleur lui allait enfanter. Saint Paul recueillant les leçons du Maître, s'écriait : « Ce moment si court, cette charge si légère de nos tribulations présentes, opèrent en nous, dans une sublimité et une immensité sans mesure, un poids éternel de gloire[1]. » « Courons donc au combat qui nous est proposé, les yeux levés sur l'Auteur de la foi, le Consommateur du salut, Jésus-Christ, qui, songeant à la joie offerte, soutint la croix, méprisa l'ignominie et maintenant est assis à la droite de Dieu. Songez donc à Celui qui engagea contre les pécheurs armés contre lui une si héroïque lutte, afin que vos âmes ne se fatiguent et ne défaillent pas[2]. »

Une quatrième manière dont Dieu nous délivre de la douleur est ainsi formulée par le Docteur Angélique. *Quarto, quia tentatio et tribulatio convertitur in bonum. Et ideo non dicit : « libera nos a* tribulatione, *sed a* malo, » *quia tribulationes sunt sanctis ad coronam. Liberat ergo*

[1] II Corinth. — [2] Hebr

Deus hominem tunc a malo, quando eam in bonum convertit : quod est signum maxime sapientiæ : quia sapientis est malum ordinare in bonum, et hoc fit per patientiam quæ habetur in tribulationibus [1].

Amen. — *Amen*, dit saint Thomas, *est confirmatio universalis omnium petitionum* [2].

[1] D. Thom. *Opuscul. V.* — [2] *Loc. citat.*

CHAPITRE QUATORZIÈME

LES PROPHÉTIES DU DERNIER JOUR

Illuminavit vitam, « il a illuminé la vie, » dit magnifiquement saint Paul, caractérisant et résumant l'œuvre entière de Jésus-Christ. Jésus-Christ nous a tout éclairé, tout révélé. « Lumière du monde, » « venu pour illuminer les âmes assises aux ombres de la mort, il a jeté des flots de lumière dans les profondeurs de nos plus obscurs problèmes. L'humanité ne connaissait plus ni son origine, ni sa fin ; elle n'avait pu plonger jusque « dans les profondeurs de la divinité » un regard impossible à tout être créé : l'homme s'ignorait soi-même en même temps qu'il ignorait Dieu. Qu'est-ce que l'âme ? Où va-t-elle ? Qu'est sa destinée ? Qu'est-ce que la mort ? Quelle réponse donne le sépulcre ? Est-ce un cri d'espérance ? Est-ce la morne et sinistre voix du désespoir ? Quelle route mène à la vie vers laquelle tendent toutes les aspirations de l'âme humaine ? L'homme crie vers Dieu : « quel

bien dois-je opérer pour obtenir la vie éternelle? *Magister bone, quid boni faciam, ut habeam vitam æternam?*

Jésus-Christ a répondu à tout. « Il a tout dit, » comme il l'exprimait à ses apôtres dans un épanchement de sa divine tendresse, et il ne quitta le monde qu'après avoir jeté à notre intelligence comme à notre cœur le mot du suprême accomplissement et de l'entière plénitude : *Consummatum est!*

Mais quoi! Dans ses révélations si variées et si multiples aura-t-il oublié l'un des problèmes qui exercent avec le plus de passion notre intelligence, et remue le plus profondément notre cœur ? Que recèle l'avenir ? A quel seuil aboutira le grand pèlerinage des générations qui traversent les siècles ? Voici ce splendide univers qui nous a été donné comme demeure : qu'adviendra-t-il de lui ?

Les âges s'ajoutent aux âges, le temps, comme un fleuve, suit son cours invincible ; dans quel océan ira-t-il enfin s'abîmer et disparaître ? En un mot quelle sera la fin de toutes choses ? Sera-ce un anéantissement ? Sera-ce une transformation féconde ? Dieu est venu sauver le monde, et pour le sauver, il s'est vêtu en pauvre, a habité une chaumière, s'est laissé mener au supplice, et est mort sur une croix abreuvé d'ignominie : est-ce tout ? Ce Dieu « anéanti » n'aura-t-il pas à la fin son jour de gloire ? Un second avénement ne déploiera-t-il pas autant de splendeurs et de puissance que le premier montra de faiblesse et subit d'outrages ? « Au Fils a été remis tout jugement, « et « tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ : » que sera ce jugement ? Que seront ces assises générales où toutes les générations comparaîtront à la fois ?

Quelles obscurités ! quelles questions ! quels problèmes !

Le Verbe incarné, « lumière du monde, » nous quittera-t-il sans jeter dans ces formidables abîmes un rayon de sa vérité? Non. Lui qui veut « tout nous dire, » ne nous laissera pas ignorer ces grandes scènes de l'avenir ; il répandra dans ces profondeurs ce qu'il faut de lumière pour tenir en éveil nos espérances, et y laissera néanmoins assez d'obscurité pour humilier notre orgueil, nourrir notre vigilance, et nous courber sous le joug d'une mystérieuse et salutaire terreur.

Jésus-Christ n'a plus que quelques moments à passer sur la terre : il est assis sur une colline, d'où la cité sainte laisse apercevoir ses riches et solides édifices. Jésus est triste : il médite, absorbé dans une pensée douloureuse, et ses apôtres qui l'abordent trouvent leur Maître baigné de larmes et le cœur oppressé de soupirs. Il leur a déjà annoncé la destruction de Jérusalem. « Viendront des jours, a-t-il dit, où de tout ce que vous voyez, il ne restera pas ici pierre sur pierre que tout ne soit détruit.» Les Apôtres consternés lui demandent maintenant la révélation entière de ce terrible avenir.

« Comme il était assis sur le mont des Oliviers, en face du temple, ses disciples s'approchèrent de lui en particulier. Or Pierre et Jacques et Jean et André l'interrogèrent à part, disant : Maître, dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe que toutes ces choses commenceront de s'accomplir? Et quel sera le signe de votre avénement et de la consommation du siècle[1] ? »

[1] Matth., Luc.

Quelle question ! Peut-être les Apôtres n'avaient-ils pas conscience de son immensité, et ne voyaient pas les perspectives infinies qu'allait découvrir la réponse du divin Maître. Le regard de Jésus-Christ embrassait cette question tout entière, et sa parole allait tout entière l'illuminer des plus formidables éclairs. Pour lui la destruction prochaine du temple et de la cité sainte n'est qu'un épisode de la grande scène où se doivent dénouer les destinées de tout le genre humain, et une première partie du drame où le monde entier doit être acteur. Derrière cette destruction de Jérusalem est la destruction de l'univers : le dernier jour de la Cité sainte n'est que l'image du dernier jour du monde : l'apparition du jugement terrible de Dieu sur la ville déicide n'est que l'annonce et la figure de l'apparition du Juge des vivants et des morts, citant à son tribunal toute la suite des générations et des peuples, et détruisant la cité des pécheurs et l'empire de l'antechrist sous les tonnerres d'une effroyable vengeance.

Tel est l'ensemble et la suite des révélations du Sauveur. Dans la destruction de Jérusalem il nous donne une première idée et comme une figure de la destruction du monde. Puis il nous parle de cette destruction et de cette fin du monde en elles-mêmes et directement. Enfin, il nous fait apparaître les splendeurs et les puissances formidables de son second avénement et du jugement général.

« Considérons toutes ces choses dans un esprit d'étonnement et d'humiliation. O Dieu, que votre main est redoutable ! Par combien de terribles effets déployez-vous votre justice contre les hommes ! Quelles misères

précèdent la dernière et inexplicable misère de la damnation éternelle ! « Qui ne vous craindrait, ô Seigneur ? Qui ne glorifiera votre nom? O Seigneur tout-puissant, vos œuvres sont grandes et merveilleuses ! Vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! Vous seul êtes saint, et toutes les nations vous adoreront. Tout genou se courbera devant vous, « les uns en éprouvant vos miséricordes, les autres se sentant soumis à votre implacable et inévitable justice . »

I

ANNONCE ET FIGURE DE LA FIN DU MONDE

A quels signes sera connaître la prochaine destruction de la cité sainte? Que sera cette destruction terrible? Double révélation du Sauveur, double image de la fin du monde.

I. — Des signes par lesquels s'annoncera la catastrophe où se doit abîmer Jérusalem, les uns se manifesteront au dehors, les autres dans le sein même de l'Église.

Les premiers sont ces calamités affreuses qui tomberont tour à tour, pour les accabler, sur les âmes et sur les corps. Prestiges trompeurs, prophéties décevantes. mensonges, blasphèmes, erreurs de toutes sortes, qui livreront à la vérité de terribles combats. Les hérésies pullulent de toutes parts, les sectes se forment qui tendent aux âmes les piéges les plus dangereux : « Beau-

[1] Bossuet, *Méditat.*

coup viendront en mon nom, disant : je suis le Christ ; » « et beaucoup seront séduits par eux. » En même temps la paix, la sécurité, le bonheur de tous sont dévorés par des calamités temporelles dont aucuns peuples n'ont fourni d'exemple. Ce n'est partout dans la Judée entière que troubles, factions, guerres, révoltes, fureur de rébellion et de combats. Ce ne sont plus bientôt des craintes, « des bruits de guerre, « *opiniones præliorum*, mais bien de fatales réalités : « nation contre nation : » *gens contra gentem*. La nature elle-même, libre enfin de témoiger contre le peuple déicide sa haine et son horreur, « combat pour son Dieu contre ces insensés » et ces grands criminels. La terre par ses commotions et ses secousses, l'air par ses miasmes pestilentiels, le ciel par « ses signes effrayants et ses prodigieux phénomènes, » prennent parti dans l'effroyable lutte où Israël va bientôt périr.

Tels seront les signes du dehors. Dans l'Église, le grand événement s'annoncera manifestement à deux marques contraires : une suprême détresse, un éclatant triomphe. Quelle peinture effrayante Jésus-Christ fait de la communauté chrétienne en ces derniers jours d'Israël ! Les saints, c'est-à-dire les fidèles, sont accablés de maux de toutes sortes. C'est la haine universelle ; ce sont les fureurs populaires, les trahisons des faux frères, les sévices des tribunaux, les tortures, les agonies de tous les jours, la mort dans l'ignominie et la douleur. Les traîtres surgissent du sein des fidèles, le sacerdoce en fournit un large et hideux contingent : ils sont partout la suprême douleur et le plus terrible danger des apôtres ; Paul, Pierre, Jude, Jean, les dénoncent et les flétrissent sans arrêter toujours les ravages qu'il amoncellent. Hélas ! « ce travail d'erreur » dont parle saint

Paul creuse au sein des âmes de profonds sillons, et multiplie partout en elles les dévastations et les ruines : l'iniquité abonde : la charité d'un grand nombre est refroidie : *abundabit iniquitas... refrigescet charitas.* Mais si épais que soit ce sanglant nuage qui passe sur l'Église, si affreuse que soit la nuit qu'elle traverse, sa sainteté n'en reçoit nulle atteinte ; ses vrais enfants, les âmes d'élite, la magnanime lignée des saints, plus forts que toute persécution, plus éclairés que toute erreur décevante, restent inébranlables et immaculés : ils résistent, ils combattent, ils triomphent, ils ont « une bouche et une sagesse auxquelles tous leurs adversaires ne peuvent résister, » « ils persévèrent jusqu'à la fin et ils sont sauvés. »

Ce triomphe et ce salut des saints de Dieu au milieu de l'effroyable lutte qui accueille l'Église naissante, forment le second signe intérieur auquel les fidèles reconnaîtront que Jérusalem avec son peuple déicide vit ses derniers jours. Parallèle à la détresse de l'Église, le grand triomphe de l'Évangile remplit les années mêmes de ses plus violentes persécutions. *La parole de Dieu n'est pas enchaînée*, comme s'écriait saint Paul, la foi se propage, les fidèles se multiplient, les églises se fondent dans tout l'empire, les fils de l'Église sont, dans Tacite, nommés *la multitude :* rien ne peut arrêter l'essor de la vérité catholique, et « l'Évangile est prêché dans le monde entier. » La prophétie de Jésus-Christ se réalise, les courses apostoliques nous montrent l'entière réalisation de cette divine parole : « il faut d'abord que cet Évangile du royaume soit prêché chez toutes les nations, dans le monde entier, en témoignage à tous les peuples : et alors viendra la fin ; » *et tunc veniet consummatio.*

II. — Quelle sera cette *consommation* ? Depuis les jours de Moïse elle est annoncée au monde [1] : les prophètes en ont tous présenté à l'étonnement et à la terreur de la terre les effroyables récits ; Jésus-Christ les confirme et les complète tous dans la description qu'il fait « de cette calamité, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement de la création que Dieu a faite jusqu'à présent et qu'il n'y en aura point. »

Jérusalem est condamnée, elle va périr : *venit finis! venit finis!* comme prédisait Ézéchiel. Mais la Justice divine qui ne se dépouille jamais de la miséricorde, alors même que l'obstination des coupables doit rendre son action inévitable, et la « désolation » dont elle frappe « une désolation fixe et irrévocable, *statuta desolatio*, la Justice ne s'avancera que d'un pas lent et par reprises diverses ; elle laissera aux coupables le temps de se reconnaître et de fuir le châtiment. Deux siéges investiront tour à tour Jérusalem, tous deux prédits par Jésus-Christ : le premier en saint Matthieu, chapitre XXIV ; le second en saint Luc, chapitre XIX, verset 43.

Le premier des deux siéges qui commencent et consomment la ruine de Jérusalem et du peuple, a ceci de remarquable, qu'il souille, qu'il profane le sol sacré de la Judée, mais n'enserre pas, n'enveloppe pas Jérusalem d'un cercle de fer et de flammes, ne l'investit pas encore par ces vastes travaux et ces profondes circonvallations où la nation entière se trouvera prise à la fin comme dans un filet. Au premier siége, les armées romaines font des incursions dans la Judée, leurs enseignes impies, leurs idoles, leurs sacrifices, souillent le territoire du peuple saint ; on voit alors *l'abomination*

[1] Deut. XXXII.

de la désolation, prédite par le prophète Daniel, dans le lieu saint, là où elle ne doit pas être. C'est la première désolation ; c'est l'abomination funeste qui annonce aux Juifs leur prochaine ruine, s'ils ne reviennent au plus tôt au Dieu qui n'attend plus qu'un instant. On peut fuir ; on se peut sauver. Jérusalem est, il est vrai, « investie par une armée, » mais le cercle que les Romains ont tracé n'est pas si serré qu'on ne puisse « fuir aux montagnes, » et « que ceux qui sont au milieu de la ville ne puissent s'en éloigner. » Fuite douloureuse, fuite difficile, pleine de souffrances et de périls, qui émeut le cœur de Jésus et provoque ses derniers avis paternels. Que cette fuite soit prompte; puisse-t-elle n'avoir pas lieu dans les rigueurs de l'hiver. Hélas! et puisse-t-elle être épargnée aux pauvres mères ! Tels sont les conseils et les vœux compatissants du Sauveur.

Mais ce malheureux peuple, ni ne mérite cette compassion divine, ni ne profitera de ces conseils. Il s'endurcira, il s'obstinera, il poussera à bout la miséricorde et déchaînera la justice ; sa dernière heure est venue; une armée romaine fond sur lui avec la rapidité et l'impétuosité de l'aigle qui s'abat sur une proie ; plus de fuite, plus de salut possible ; le général romain enlace Jérusalem comme dans un filet ; d'immenses tranchées enlèvent à ceux qui voudraient sortir toute issue et tout chemin. La multitude, entrée dans Jérusalem pour la Pâque, s'y trouve enfermée pour y périr ou de famine ou sous le glaive et dans l'incendie : *venient dies in te et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te; et coangustabunt te undique; et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem*[1].

[1] Luc. XIX. 43.

Voilà une exacte peinture de la fin du monde, et, dans cette désolation affreuse d'un peuple, qui d'un coup, subitement et à l'improviste, est précipité dans une complète et irrémédiable perdition, voilà la désolation dernière de tous les peuples, qui subitement aussi, en un *clin d'œil*, dans une catastrophe rapide *comme l'éclair*, sont frappés, s'écroulent et traînent dans l'immensité leurs gigantesques débris. La ruine a longtemps menacé, longtemps des calamités partielles, formidables avant-coureurs de la suprême calamité, ont averti les hommes de l'approche du dernier jour ; mais le dernier jour lui-même fondra sur le monde furtivement et à l'improviste *comme le voleur*, rapidement, instantanément, *comme le clin d'œil, comme l'éclair*. Et de même qu'à Jérusalem, les Juifs, trompés par leurs prophètes, abusés par leur orgueil, aveuglés par une incrédulité opiniâtre, ne lisaient dans l'avenir que délivrances et triomphes ; de même, au dernier jour, à la veille d'être précipités dans la plus effroyable ruine, les pécheurs seront pleins de sécurité et d'espérance : *Dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet. Cum enim dixerint : Pax et securitas ; tunc repentinus eis superveniet interitus.*

III. — Ne passons pas outre sans tirer de ces scènes désolantes un grand enseignement. La ruine de Jérusalem, figure de la ruine du monde à la fin des temps, est aussi l'image de la désolation et de la ruine des âmes infidèles à la grâce, envahies par le péché, gisantes dans la mort et la perdition. La cité sainte, c'est l'âme chrétienne ; la ruine, c'est le péché.

Une âme?... quelle divine et somptueuse construction ! « Maître, voyez quelles pierres et quels bâtiments ! »

Quelle beauté, quelle solidité, quelle sainteté dans cette âme que Dieu même, que les trois personnes divines se sont complues à construire et à orner ! Quelle beauté ! l'âme dans la grâce reflète la beauté même de Dieu, reproduit, comme en un miroir limpide et clair, la divine figure du Verbe incarné ; les anges la contemplent et l'admirent ; ils admirent, et, s'approchant du trône de Dieu, ils disent : « Maître, voyez ! »

Hélas ! c'est une ruine et un écroulement funestes que nous avons ici à dépeindre. Dieu répond à l'exclamation des anges : « Vous voyez toutes ces splendeurs, tous ces grands édifices ?... En vérité, je vous dis : il n'y restera pas pierre sur pierre, que tout ne soit détruit ! »

Comment se perd une âme ?

Suivons un à un tous les progrès de cette lamentable destruction ; voyons se faire peu à peu cette grande ruine. Il y a, comme dans la ruine de Jérusalem, les signes précurseurs de la catastrophe dernière ; puis il y a cette catastrophe elle-même et la désolation qui la suit.

Remarquons deux périodes dans la funeste préparation qui mène une âme de la sainteté au crime, de la vie à la mort.

Voici la première : trois traits la caractérisent. L'âme ressent d'abord des troubles, des émotions nouvelles, inconnues de son innocence première. Ce n'est plus la limpide et sereine joie de la sainteté ; le cœur s'ouvre à d'autres aspirations que les chastes et immaculés plaisirs de la vertu, la chair elle-même annonce par des tressaillements et des essais de révolte qu'elle ne se résout plus au joug qu'elle avait jusque-là subi. Des désirs se soulèvent, des pensées se font jour, qui trahissent la résolution de secouer l'austère et glorieuse domination de la

vertu. Hélas! on commence « à entendre dans cette âme des bruits de guerre : *audituri estis prælia et opiniones præliorum*. « Nation contre nation : » *gens contra gentem*. Tout est désordre et rébellion dans cette âme infortunée. « La chair combat contre l'esprit, » la raison opprimée par les sens livre des combats de plus en plus affaiblis, et ses dernières victoires ne sont plus que des victoires blessées à mort. O foi déconcertée et chancelante! ô piété expirée! ô chasteté horriblement assaillie! ô charité qui se glace! ô pratiques religieuses, ou abandonnées, ou rendues stériles par l'insensibilité et l'indévotion! *opiniones præliorum :* tout annonce une lutte suprême, tout fait craindre un funeste dénoûment. Il ne manque pas même à ces signes redoutables les tremblements, les secousses, les pestes, les famines, car tout dans cette âme est à la fois ébranlé et secoué, tout y est malsain, pensées, désirs, affections, tout respire un air pestilentiel, et, pour comble, l'âme dès longtemps privée du pain de la vérité tombe de faiblesse et d'inanition et ne se peut plus soutenir.

Tant que la foi reste vive dans une âme, la conscience loyale, l'esprit droit, la volonté saine et généreuse, le sens chrétien intact et actif, la lutte est une bénédiction, les assauts de l'ennemi un objet d'espérance et de joie : *in hoc ego sperabo!* Et si dans le combat l'âme reçoit quelque blessure, « ce mal ne va pas à la mort, mais il est pour la gloire de Dieu » par la manière dont l'âme s'en relève et par la nouvelle ardeur qu'elle en reçoit. Mais dans l'âme qui tombe et dont la ruine s'approche, comme d'une Jérusalem infidèle et déjà condamnée, la foi se voile sous le nuage des fausses maximes, des principes erronés, d'une incrédulité pratique, que la vérité vaincue ne parvient plus à percer. « Les faux

prophètes » se lèvent de toutes parts. Au dehors et au dedans ; dans le monde où elle s'est jetée, comme dans son intérieur où tout se corrompt, les mauvaises maximes étouffent les derniers cris de la conscience et les dernières lueurs de la foi. Les fascinations de ces faux prophètes sont terribles. Ils disent, l'un : reçois-moi, je suis le plaisir; l'autre : je suis la fortune; un autre : je suis la gloire ; un autre même : je suis la vérité, je suis la vertu. Ils prononcent de belles paroles, ils écrivent de sublimes pages, ils opèrent des prestiges, *dabunt signa*, l'âme déchristianisée se laisse prendre à l'erreur, « elle n'a pas voulu d'une vérité toute d'amour qui l'eût sauvée, Dieu lui envoie un travail d'erreur » où elle se jette et se perd : *Et seducent multos.*

Cette malheureuse âme triompherait encore ; la parole sacrée pourrait se réaliser encore sur elle : « Réveille-toi, ô endormie, sors de ton sépulcre et le Christ t'illuminera. » Mais un mal plus profond empêche désormais la grâce de prononcer cette parole et de faire briller cette lumière. Avançons d'un pas encore dans ces premières ruines. Quel changement dans cette âme ! Naguères elle aimait, elle priait, on la voyait à la table sainte, elle se posait sur le cœur de son Dieu ; aujourd'hui elle est pour lui de glace, elle est insensible, elle est inerte, rien ne se remue plus dans ce cœur desséché et mort : *refrigescet charitas.*

Ainsi disposée à la chute par cette triple perte de la paix, de la lumière, de la ferveur, l'âme n'a plus pour périr qu'à être assaillie par ses ennemis. Ils viennent; les voici tous : voici Satan et ses anges; Jérusalem est investie par une armée ; c'est l'heure terrible où Satan affirme qu'il rentrera dans cette cité sainte, d'où la

grâce l'avait chassé : *revertar in domum meam unde exivi!* Hélas! il dit vrai, il y rentrera! Comme Jérusalem, l'âme, avant sa chute suprême et sa définitive désolation, *statuta desolatio*, subit deux siéges, passe par deux invasions, et est ravagée successivement par deux armées ennemies. Le démon vient à deux reprises, et lui fait subir deux dévastations, dont la première la ruine, et la seconde l'abat, l'écrase et ne fait plus d'elle qu'un monceau de décombres souillés de fange et trempés de sang.

Au premier de ces deux assauts de l'ennemi, une idole apparaît et pénètre dans le sanctuaire que Dieu occupait : c'est « l'abomination de la désolation dans le lieu saint, » Qu'est-ce que cette idole qui souille le lieu saint et détrône Dieu? qui ne la connaît? qui ne la voit? L'idole, c'est la passion. Qu'est l'amour impur, sinon le règne de l'idole dans un cœur? Qu'est l'amour de l'or, sinon une véritable « idolâtrie » comme l'appelle saint Paul? Ainsi en est-il de toutes les passions qui font irruption dans notre âme; toutes sont des idoles; toutes sont « l'abomination de la désolation dans le lieu saint. » L'idole dans le lieu saint, « là où elle ne doit pas être, » où elle n'est jamais impunément, c'est la perte de la grâce sanctifiante, c'est Dieu chassé de l'âme, c'est le démon occupant sacrilégement son trône laissé vide, c'est la chute, c'est le péché grave. L'état de cette âme investie de cette première armée, souillée de ces premières idoles, est terrible sans doute; aucun mal sur la terre n'est comparable à un pareil mal, et il faut pleurer sur cette infortunée d'intarissables larmes. Néanmoins l'espérance n'est pas perdue; la fuite est possible encore : Jésus en parle; Jésus la conseille; on peut s'échapper de cette Jérusalem souillée et

devenue abominable, de cette conscience asservie à d'impures idoles ; on peut fuir aux montagnes ; ni l'ennemi n'est encore assez fort pour investir et cerner toute l'âme, arrêter sa marche, empêcher sa fuite, son essor vers les « montagnes, » les célestes élévations du repentir et les glorieuses âmes de la grâce et du pardon, ni non plus l'âme n'est assez épuisée, assez pervertie, assez vouée au péché, au démon et à la mort, pour ne pouvoir dire ce mot du prodigue : « Je me lèverai et j'irai à mon Père, » « au pays des montagnes, » « aux montagnes d'où me viendra tout mon secours. » L'âme peut fuir; Jésus l'appelle ; Jésus pleure sur elle, il pousse, comme une mère éplorée, des cris déchirants : *venite ad me!* « viens à moi ! » « Israël, pourquoi veux-tu périr ? » Mais la voix du salut reste sans réponse : Jésus ajoute cette parole, expression désolée d'un amour méconnu et d'un dévouement rendu inutile : *Noluisti*, « tu ne l'as pas voulu ! »

Non l'âme ne le veut pas; « elle a refusé la bénédiction, et la malédiction viendra à elle. » Après une première chute, d'autres chutes : « l'abîme appelle l'abîme; » bientôt, bientôt, elle ajoute crime sur crime, iniquité sur iniquité, « elle avale l'iniquité comme l'eau, » l'habitude se forme, une sorte de nécessité l'envahit tout entière : c'est le second siége et le second investissement. Des tranchées infranchissables, d'immenses lignes de circonvallation lui ferment désormais toute issue : le démon l'enserre et ne lui permet plus un mouvement. Hélas ! hélas ! Elle va succomber; elle va périr ; c'en est fait, elle périt ; le démon la renverse, la foule, la jette vive dans les ruines et le sang.

« Dans les malheurs de Jérusalem, nous voyons ceux des âmes qui périssent : « Il viendra, dit Jésus, un temps

malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. » Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point : on sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse, qui la serrait tous les jours de plus en plus, ce qui causa l'horrible famine que tout le monde sait, où les mères mangeaient leurs enfants. Ainsi arrivera-t-il à l'âme pécheresse : serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes, la grâce ni le pain de la vie n'y pourront plus trouver d'entrée : elle périra de faim, elle sera accablée de ses péchés et il n'y restera plus pierre sur pierre. Étrange état de cette âme ! Renversement universel de tout l'édifice intérieur ! Plus de raison ni de partie haute : tout est abruti, tout est corps, tout est sens, tout est abattu et entièrement à terre. Qu'est devenue cette belle architecture qui marquait la main de Dieu ? Il n'y a plus rien, il n'y a plus pierre sur pierre, ni suite ni liaison dans cette âme ; nulle pièce ne tient à une autre, et le désordre y est universel. O triste spectacle ! Jésus ne peut retenir ses larmes [1]. »

« Trois plaies tomberont sur elle : l'épée, la famine, la captivité. L'épée, c'est la blessure de l'âme ; la division entre ses parties, nulle continuité, nulle union, le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont, elle n'aura plus de résistance. Oh ! quel état ! La famine, c'est la soustraction des aliments. La vérité ne fait plus rien à cette âme, elle ne s'en nourrit pas, elle n'en vit pas, tout y dépérit visiblement. Hélas ! hélas ! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine ? La captivité : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les

[1] Bossuet.

Gentils ; » l'âme abattue par tous les vices, accablée de fers qu'elle ne peut porter ni rompre, est traînée en captivité d'objet en objet ; toutes les passions la dominent et la tyrannisent tour à tour ; elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs, l'ambition la met sous le joug, l'avarice l'assujettit et ne lui laisse pas le temps de respirer, tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas ! hélas ! où en es-tu, âme raisonnable, faite à l'image de Dieu ? blessée, percée de tous côtés, outre cela affamée, pour comble de maux captive, sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté, ah! quel malheur est le tien [1] ! »

II

LA FIN DU MONDE

« Or Pierre et Jacques et Jean et André l'interrogèrent à part, disant : Maître, dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe que toutes ces choses commenceront de s'accomplir. » A cette première partie de l'interrogation de ses apôtres, Jésus-Christ fit la réponse dont nous venons de parcourir les sinistres objets : crime, impénitence, châtiment de la Jérusalem déicide : signes précurseurs, premier siége, premier investissement de la cité sainte, durant lequel la fuite est possible encore et la destruction n'est que commencée ; après, le second investissement, le déluge des calamités suprêmes, le renversement, le sac, l'incendie, la ruine, les juifs massacrés en masse, Jérusalem abattue

[1] Bossuet.

dans le sang de ses fils, le silence, la solitude, la mort: *et post finem belli statuta desolatio* [1].

Mais l'interrogation des Apôtres est plus vaste, et, sans s'arrêter à la ruine de Jérusalem, ils demandent à leur Maître quand aura lieu la fin du monde, et comment s'accomplira son second avénement. « Quel sera le signe de votre avénement et de la consommation du siècle? » — C'est à cette seconde et immense question que Jésus-Christ va maintenant répondre. Il nous montrait tout à l'heure, en petit, dans la ruine d'une cité et d'un peuple, la ruine universelle du monde: il nous fait contempler maintenant cette ruine sans voile et sans figure. Suivant, dans cette révélation nouvelle, la même marche que plus haut, il nous trace d'abord la peinture des temps qui précéderont immédiatement la fin du monde et son second avénement; puis ensuite il nous esquisse à grands traits les scènes de cette consommation des choses et de sa glorieuse et formidable apparition « en grande pompe et en grande majesté. »

I. — A quels signes reconnaîtra-t-on la proximité de la fin du monde et de l'avénement de Jésus-Christ? « Quel sera le signe de votre avénement et de la consommation du siècle? » S'il plut à Dieu de nous révéler ces grandes et formidables choses, il ne voulut pas néanmoins y répandre des lumières complètes, mais bien y laisser planer une certaine obscurité ; l'abîme est révélé, nous y entendons des bruits souterrains, et nous en sentons les commotions terrifiantes, mais ses dernières profondeurs triomphent de notre trop faible regard.

[1] Daniel, VIII.

C'est à dessein que le Sauveur dans sa prophétie a mêlé la figure à la réalité que cette figure annonce ; de là naît pour nous une obscurité que la sagacité des interprètes ne parviendra jamais à éclairer. Tous les signes qui annoncèrent au monde la catastrophe où s'abîma le peuple déicide, reparaîtront-ils à la fin des temps comme signes précurseurs de la consommation des choses et de l'avènement de Jésus-Christ ? Nul ne le peut dire, et dans cette route demi-obscure, demi-éclairée, nous devons, comme le Docteur Angélique, signaler certains détails comme absolument certains, d'autres seulement comme probables [1].

Parmi les signes qui annonceront aux hommes la fin du monde, saint Thomas déclare les uns certains absolument ; les autres, il les donne comme les donnent la plupart des interprètes. mais n'y attache qu'une certaine probabilité.

Voici les signes certains. Une vaste persécution, celle de l'antechrist, enveloppera l'Église entière et la remplira de douleurs, de dangers, d'angoisses, de tortures et de sang. Que sera au juste cette suprême persécution ?

[1] Adventum Christi ad judicium venientis multa signa præcedent... quæ autem sint signa ista de facili sciri non potest. Signa enim quæ in evangeliis leguntur non solum pertinent ad adventum Christi ad judicium, sed etiam ad tempus destructionis Jerusalem, et ad adventum quo Christus continuo Ecclesiam suam visitat ; ita quod forte si diligenter adventatur, nullum eorum inveniatur ad futurum adventum pertinere ; quia illa signa quæ in Evangeliis tanguntur, sicut pugnæ et terrores et hujusmodi, a principio humani generis fuerunt. Nisi forto dicatur quod tunc temporis magis invalescent, sed secundum quam mensuram crescentia vicinum adventum denuntient, incertum est. (D. Thom. *Sum. theolog.* Supplem., quæst. LXXVI, art. 2 et 3.)

Reproduira-t-elle, en les résumant et en en augmentant à l'infini les atrocités et les horreurs, les persécutions qui n'ont cessé d'ensanglanter l'Église durant le cours des siècles? Sera-ce au contraire une guerre nouvelle, des assauts encore inexpérimentés, une persécution a part et des violences inouïes ? A voir l'ensemble des textes de l'Écriture, il paraît à saint Thomas que le prestige diabolique, la séduction par les faux miracles et les fascinations d'une théurgie poussée à ses derniers excès, seront les traits distinctifs de cette bataille dernière et désespérée livrée par l'enfer aux saints de Dieu. C'est en effet sur la perte des âmes chancelantes, trompées par les prédications des faux christs et des faux prophètes et le prestige des faux miracles, que Jésus-Christ insiste le plus dans sa divine prophétie, et saint Paul, héritier de ses lumières et son plus sublime organe, affirme que le trait le plus saillant et le danger le plus terrible de la persécution de l'antechrist sera le déploiement extraordinaire des ressources de Satan et la diffusion inouïe de ses prestiges menteurs. Satan, « singe de Dieu, » comme dit Tertullien, usera de toute sa puissance et de toutes ses finesses pour opérer sur la nature des effets que les hommes abusés et méritant de l'être par de précédentes apostasies, prendront pour de vrais miracles et des manifestations authentiques de la présence et de l'action de Dieu [1]. Voici les paroles de

[1] Sciendum quod Antichristus sibi populum subjugabit, primo per falsam miraculorum operationem. Unde Matth. XXIV : « Surgent pseudo-Christi et pseudo-prophetæ. » Id est Antichristus et ministri ejus, ut exponit Chrysostomus : « Et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem ducantur, si fieri potest, etiam electi. » Per phantasiam deludet homines, sicut Simon magus

l'Apôtre. « L'antechrist viendra dans la puissance et les opérations de Satan, en toutes sortes de prodiges, de signes, de miracles menteurs. La séduction revêtira toutes les formes de l'iniquité pour perdre les méchants. « Car n'ayant pas reçu la vérité d'amour qui les voulait sauver, en punition Dieu leur enverra un travail d'erreur, de telle sorte qu'ils croiront au mensonge. Et ainsi seront jugés tous ces misérables qui, refusant de croire à la vérité, ont adhéré au mensonge. » Ces prestiges diaboliques laisseront toujours percer leur origine aux regards intelligents et aux volontés droites : les élus seraient séduits, *si la chose était possible;* » mais la chose sera à jamais impossible, et le démon par ses ressources les plus prodigieuses et ses prestiges les plus extraordinaires, ne séduira que ceux que les fascinations du vice, ou les cupidités de l'avarice, ou l'ambition des dignités, ou les lâchetés de la peur, auront déjà gagnés à l'antechrist. L'antechrist, d'après le Docteur Angélique, ne séduira pas moins les hommes par les fastueuses promesses des biens terrestres que par le merveilleux de ses apparents miracles. « Le second moyen, dit saint Thomas, qu'emploiera l'antechrist pour séduire les peuples sera la magnificence de ses promesses et la splendeur de ses dons. » Quant à ses prodiges, Jésus-Christ nous donne l'infaillible moyen d'en reconnaître la fausseté. Ils sont tous l'œuvre de Satan parce qu'ils sont tous au service de l'erreur, qu'ils appuient un pouvoir voué au mal et persécuteur des saints. D'ailleurs, entre l'avénement de Jésus-Christ, et les avénements mensongers des « faux christs, » une différence essentielle existe qui

delusit illum qui putans eum occidere, arietem decollavit pro eo. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 25.)

séparera infailliblement l'erreur de la vérité. De toutes parts on annoncera le Messie, le Dieu descendu dans le monde : « Il est ici, il est là, le voici dans le désert, il est dans le lieu le plus retiré de la maison. » Est-ce lui ? Est-ce le Fils de Dieu ? Le faut-il attendre ainsi ? Viendra-t-il, dans son second avénement, humble et caché comme il apparut dans son premier ? Sa venue sera-t-elle si peu éclatante que l'on puisse dire : « le voici au désert, » ou bien : « il est dans le lieu le plus retiré de la maison ? » Nullement. Jésus-Christ doit apparaître tout à coup, remplissant le monde d'une immense lumière ; « et sa gloire, comme l'a annoncé un prophète, doit couvrir les cieux : » *operiet cœlos gloria ejus* [1]. Partout en même temps, d'une extrémité à l'autre de l'univers, il sera visible, resplendissant d'un extraordinaire éclat, « revêtu de la lumière, comme d'un vêtement, » apparaissant au haut des cieux dans une grande pompe et une grande majesté. » Il se montre, il illumine le ciel et la terre des rayons qui s'échappent de sa divine Personne ; à son aspect le monde se transfigure, l'univers se change « en de nouveaux cieux et une nouvelle terre : » les morts ressuscitent, les élus se rassemblent, ils prennent tous leur essor dans les airs, à la rencontre du Dieu triomphateur qui les vient prendre et introduire dans les « splendeurs des saints. » Rien n'est plus humble, petit, caché, dans cette marche triomphale et cette divine pompe : impossible de dire encore comme aux anciens jours : « passons jusqu'à Bethléem et allons voir, » ou bien encore : « venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, ne serait-ce pas le Christ [2] ? » ou bien encore, « nous venons de trouver Jésus, le fils de

[1] Habac. III — [2] Joan. IV, 29.

Joseph de Nazareth [1]. » Au second avénement plus rien des faiblesses et des obscurités du premier. Où est une immense gloire, un resplendissant éclat, une pompe triomphale, une divine et incomparable puissance, une extraordinaire majesté, là est le Christ. Jusqu'à cette apparition éclatante qui d'un seul coup doit illuminer l'univers, nulle annonce d'un Messie ne peut être vraie. Nul Christ, dont on dira : il est ici ou il est là, ne peut être le vrai Christ. *Si donc on vous dit : le voici dans le désert, ne sortez pas. Le voilà dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez pas. Car comme l'éclair part de l'Orient, et paraît jusqu'à l'Occident, de même aussi sera l'avénement du Fils de l'Homme. Partout où sera le corps, là les aigles s'assembleront.*

Le signe absolument certain sera donc l'immense et diabolique persécution de l'antechrist et cette séduction infernale, capable d'émouvoir les élus eux-mêmes. Mais Jésus-Christ fait tomber toute illusion et dissipe toute erreur en donnant comme signe la divine et inimitable magnificence de sa venue. D'autres signes sont regardés par saint Thomas comme seulement probables. Ce sont ces troubles, ces confusions horribles, ces bouleversements gigantesques, premières convulsions de l'univers à l'agonie; puis aussi ces calamités inouïes, ces guerres effroyables, tout un déluge de douleurs enveloppant le monde avant sa suprême catastrophe et sa suprême douleur. Où placer ce signe? Dans quel lieu et dans quel temps? les difficultés surgissent [2]. Si le monde doit être

[1] Joan. I, 45. — [2] Circa finem mundi erit universalis persecutio malorum contra bonos : unde simul aliqui timebunt scilicet boni, et aliqui securi erunt, scilicet mali. Quod autem dicitur : « cum dixerint : Pax et securitas, » ad malos referendum est qui signa

livré à ces convulsions et à ces souffrances, il n'est pas moins vrai, ou plutôt il est beaucoup plus clairement révélé encore, qu'à la veille de la fin du monde, les pécheurs, « mangeant, buvant, » se réjouissant, s'absorbant dans leurs affaires et leurs plaisirs, « comme aux jours de Noé, » diront sans aucun sentiment de douleur ni d'angoisse : « Paix et sécurité ! » *Cum dixerint : pax et securitas.* Ils ne sont donc pas torturés par ces vastes douleurs ni horriblement secoués dans ces gigantesques bouleversements. Que répondre et comment agencer toutes choses? Si l'on rejette ces signes, la difficulté disparaît ; si on les veut retenir, il faut, ou bien en faire l'exclusif partage des justes que Dieu accable ainsi et éprouve de toute part, ou bien, si on les étend aux pécheurs comme aux saints, les placer dans un temps relativement éloigné du dernier moment et de la consommation suprême.

II. — Laissons cette question des signes précurseurs. Quelque obscurité qui puisse être laissée dans les détails, un fait immense, une révélation lumineuse reste acquise : le second avénement sera aussi éclatant que le premier a été humble, la proximité de cet avénement sera connue des justes à des signes qui ne trompe-

futuri judicii parvi pendent. Ad bonos vero pertinet quod dicitur Lucæ, XXI. Vel potest dici quod omnia illa signa, quæ circa judicium erunt, infra tempus judicii computantur, ut sic dies judicii omnia illa contineat. Unde quamvis ex signis apparentibus circa diem judicii homines terreantur, ante tamen quam illa apparere incipiant, in pace et securitate impii se esse credent. (D. Thom. *Sum. theolog.* Supplem. quæst. LXXVI, art. 1, ad primum.)

ront que les pécheurs obstinés dans leur incrédulité et dans leurs vices.

Le magnifique objet de notre étude est maintenant cette apparition même de Jésus-Christ dans la gloire d'un indescriptible triomphe, cet avénement de l'Homme-Dieu « qui veut juger les vivants et les morts, » détruire ses derniers ennemis, chercher son Église militante, recueillir ses élus, les associer à son triomphe, et « se montrer admirable dans ses saints. » Cette scène divine, telle que « l'œil de l'homme ne l'a pas vue, ni son oreille entendue, ni son cœur pu comprendre, » le Docteur Angélique nous en décrit et nous en explique les différentes splendeurs. Annonce du triomphe; apparition du Triomphateur ; effet de cette apparition dans le monde : telle est sa division [1] que nous allons suivre, et dont nous déroulons successivement toutes les richesses.

1. Immédiatement avant l'apparition de Jésus-Christ, et, comme signal de sa venue, l'univers s'ébranle, il est d'une extrémité à l'autre secoué dans des commotions puissantes, il est emporté « dans le tourbillon d'une vaste tempête : » tout s'écroule, tout se disloque dans cette vaste et puissante machine, c'est un édifice qui tout à coup, horriblement secoué par quelque commotion souterraine, s'abat avec un fracas épouvantable et jonche l'immensité de ses débris. Mais s'il paraît s'évanouir et disparaître, c'est pour jaillir soudain dans les splendeurs d'une rénovation puissante : si Dieu de son invincible main a ébranlé non seulement le ciel mais aussi la terre: » s'il a, comme prophétisait Job, « tenu la terre

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XXIV.

par ses extrémités pour la violemment agiter, » ça été « pour en secouer les impies ; » si des fleuves de feu l'ont parcourue tout entière et l'ont dévorée avec une véhémence inouïe, c'est afin que de ce creuset divin elle sorte pure, radieuse, éblouissante de beauté et rayonnante de gloire [1].

[1] Sunt signa cum horribili coruscatione : unde Luc. XXI, « erunt signa in sole et luna et stellis. » Quod præcedet ultimum adventum Christi est ignis cum vehementi flagratione : unde in Psalm. XCVI : « Ignis ante ipsum præcedet, et inflammabit in circuitu inimicos ejus. » (D. Thom. *Sum. theolog.* Supplem.) Rapientur (boni) in nubibus in aera obviam Christo ad judicium venienti. Simul autem erit et resurrectio communis et corporum sanctorum glorificatio : sancti enim resurgentes corpora gloriosa resument. Simul autem cum corpora sanctorum glorificabuntur, et tota creatura suo modo renovabitur. Cum flagratio mundi sit dispositio ad renovationem, manifeste potest colligi quod illa conflagratio quoad purgationem mundi judicium præcedet ; sed quoad aliquem actum, qui scilicet est involvere malos, judicium sequetur. (D. Thom. *In Magistr. sentent.*, dist. XLVII, quæst. II, art. 3.)— Ignis finalis similiter aget in bonos et malos qui vivi reperientur, utrorumque corpora in cinerem resolvendo : in quantum vero aget ut instrumentum divinæ Justitiæ, diversimode aget in diversos. Mali cruciabuntur : boni in quibus nihil purgandum invenitur, omnino nullum dolorem ex igne sentient : boni vero in quibus aliquid purgendum reperitur, sentient cruciatum plus vel minus pro meritorum diversitate. (D. Thom. *In Magistr. sentent., loc. citat.*) — Le Docteur Angélique explique ailleurs le rôle de ce feu avec plus de précision et de détail. « Effectus ejus est quod bonos purificabit. Alius effectus est quod malos cruciabit. Alius effectus hujus ignis secundum doctores est quod tam bonorum quam malorum corpora incinerabit, et quantum ad omnes effectus prædictos præcedet judicium, quantum autem ad involutionem malorum et cruciatum, etiam judicium sequetur. »

Cet ébranlement de l'univers, cet écroulement subit, ce vaste et universel embrasement, cette transformation glorieuse, Jésus les révèle ainsi dans sa prophétie. Après que les signes précurseurs de la fin du monde se seront successivement développés, que l'empire persécuteur de l'antechrist aura achevé de purifier les bons, d'enfoncer les rebelles et les incrédules dans une perdition méritée, après que toutes les âmes de bonne volonté auront pu clairement reconnaître la venue prochaine de Jésus-Christ, et que les dernières grâces auront été distribuées au monde, accueillies par les uns, méprisées et rejetées par les autres ; alors tout à coup, instantanément, *statim*, *sicut fulgor*, comme l'éclair, *in ictu oculi*, comme le clin d'œil, à un vaste signal, à une immense clameur, *in jussu*, *in novissima tuba*, *clamor factus*, « il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre l'angoisse des nations à cause du bruit confus de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur dans l'attente des choses qui arriveront à tout l'univers. Le soleil sera couvert de ténèbres et la lune ne donnera pas sa clarté, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlés. » Saint Pierre a résumé dans un seul mot et une grande image cet ébranlement et cet écroulement de l'univers, dont Jésus-Christ nous donne ici les scènes diverses et comme les épisodes successifs. « Le jour du Seigneur viendra » furtivement, rapidement, « comme le voleur. Et en ce jour les cieux passeront, emportés dans un immense tourbillon, les éléments seront dissous par le feu, la terre avec tout ce qu'elle renferme sera consumée. » Les prophètes ont connu et chanté magnifiquement la même grandiose révélation. « Le Seigneur a régné : que la terre tressaille, que les innom-

brables îles se réjouissent. Les nuées et la flamme l'entourent, le feu précédera sa venue, le feu dévorera tout autour ses ennemis. Ses éclairs ont brillé par toute la terre, à leur vue la terre a été ébranlée, les montagnes ont fondu comme la cire à l'aspect du Seigneur. »

Quant aux expressions mêmes qu'emploie le Sauveur pour rendre la même scène, reprenons-les pour les exposer d'après saint Thomas. « Le soleil sera couvert de ténèbres et la lune ne donnera plus sa lumière. » Tel est l'éclat de Jésus-Christ apparaissant tout à coup dans les airs, et « couvrant les cieux de sa gloire, » que nos astres, tout brillants qu'ils nous apparaissent, ne seront plus que pâleur et obscurcissement. Et de même que nos illuminations artificielles ne supportent pas la clarté du soleil, ainsi le soleil lui-même ne surmontera pas l'éclat de Jésus-Christ et son éblouissante splendeur. De même encore, les étoiles obscurcies et ternes devant l'immense illumination dont le Sauveur remplit le monde semblent tomber du ciel et disparaître du firmament. Jésus-Christ ajoute : « Les vertus des cieux seront ébranlées. » Qu'entendre par ces vertus des cieux ? Le mouvement qui emporte les mondes, la marche si réglée, si harmonieuse, et en même temps si puissante qui leur fait parcourir leurs routes diverses à travers l'immensité. Or, à ce moment, le moment suprême, qui ferme le temps et ouvre l'éternité, cette marche des mondes est brusquement interrompue, leur harmonieux mouvement se brise « dans le vaste tourbillon qui les emporte » pour les détruire et les renouveler, *cœli magno impetu transient.*

2. *Tunc apparebit Filius hominis in cœlo* [1], « alors appa-

[1] Hic ponitur signum Filii hominis. Filii signum, id est signum

raîtra dans le ciel le Fils de l'homme. » Les hérauts ont précédé, les formidables bouleversements de l'univers ont annoncé l'arrivée du Roi triomphateur : le voici dans toute la magnificence d'un royal cortége ; le voici « venir dans les nuées du ciel ; » l'univers voit le Fils de l'homme venant dans la nue avec une grande puissance, plein de vertu, entouré de gloire et de majesté. *Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme.* Quel est ce signe ? Saint Thomas sous ce mot comprend d'abord dans un sens plus large tous les phénomènes qui apparaissent dans le monde au moment de la venue de Jésus-Christ. Le *signe*, c'est la rénovation glorieuse de l'univers, la résurrection des corps, le rassemblement des élus par les anges, et la formation du cortége triomphal, qui, au moment où Jésus-Christ apparaît dans les airs, « dans la nue, » prend son essor pour l'y aller rejoindre : *Simul rapiemur in nubibus obviam Christo in aera.* Que sont, en effet, toutes ces scènes, sinon l'entier développement de la Rédemption, et l'achèvement suprême de l'œuvre de rénovation et de délivrance entreprise par le Verbe Incarné ? « Les élus de Dieu sont

victoriæ Christi, quia quando totus mundus innovabitur, significabitur quod obtinuit victoriam omnium per passionem suam, quod modo non apparet. Vel apparebit signum crucis, ad ostendendum quod tota ista gloria est per passionem ejus. Item significabitur quod omnem judiciariam potestatem acquisivit per passionem suam. Job. XXXVI : « Si voluerit nubes extendere, quasi tentorium suum ; » et sequitur : « Per hæc enim judicat populos. » Item apparebit ad confundendum malos qui Christum noluerunt sequi. Sed quid erit effectus ? « Tunc plangent omnes gentes terræ, » videntes tantam Christi potestatem, quam despexerunt, et tantam sapientiam cui non obedierunt, et tantam claritatem Sanctorum. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XXIV.)

recueillis, » et « où est le corps, là sont rassemblés les aigles. » Le monde est purifié et renouvelé, les corps sont ressuscités, la nature inférieure elle-même est enfin « délivrée de la servitude de la corruption ; » rien de l'ancienne création déchue et infectée par le péché ne subsiste plus; tout est neuf, tout est pur, tout est splendide, tout est divin, *facta sunt omnia nova.* La Rédemption entièrement achevée apparaît dans toute sa magnificence : tel est le signe du Fils de l'homme. Cette expression a aussi néanmoins un sens tout littéral que la tradition entière lui a constamment attribué, et qu'adopte avec elle saint Thomas. Au moment où Jésus apparaîtra dans les airs, une croix lumineuse s'y fera voir. La croix est par excellence le signe du Fils de l'homme, c'est par elle qu'il sauve le monde, c'est par elle qu'il le vient juger. C'est à son aspect béni que les bons « lèveront la tête, » c'est à son aspect terrifiant que les méchants « sécheront de frayeur, » et que « toutes les nations » prévaricatrices pousseront des cris d'effroi et verseront des larmes brûlantes. Voici d'après le Docteur Angélique les diverses significations qu'il faut attribuer à l'apparition de la croix. La croix a été pour Jésus-Christ une inépuisable source de mérites et de gloires : *propter quod Deus exaltavit illum.* Il la porte avec lui comme le trophée de ses victoires, comme l'arme invincible avec laquelle il a renversé ses adversaires, fondé son règne, et conquis sa couronne. Revenu victorieux d'une illustre bataille, le guerrier donne à son arme une place d'honneur, et elle lui est plus précieuse et plus chère que l'or et les pierreries. Ainsi de notre céleste Triomphateur ; durant toute l'éternité, au milieu « des splendeurs des saints » et de toutes les magnificences de la cité glorieuse, son signe, son arme, sa

croix, occupera la première place et obtiendra les plus magnifiques hommages. C'est elle que chantera l'immense armée des élus « de retour » avec leur chef des combats de la terre et « de la grande tribulation. » L'apparition de la croix, comme « signe du Fils de l'homme, » annonce aux peuples terrifiés que c'est désormais comme juge que le Christ Jésus revient sur cette terre où les pécheurs de tous les siècles l'ont rejeté, bafoué, meurtri de coups et cloué à une croix. La voici cette croix, alors si ignominieuse, aujourd'hui si brillante, alors signe de faiblesse, maintenant marque d'une invincible et universelle domination. Les hommes y attachèrent le Roi de gloire, comme un criminel, entre deux scélérats : voici venir avec elle ce Roi de gloire pour juger ses juges et confondre ses ennemis. Son seul aspect termine le débat et conclut le procès : les pécheurs sont convaincus de l'avoir dressée et d'y avoir fait périr leur Sauveur, leur Roi, leur Père ; aussi, les misérables, ils sont jugés, ils sont condamnés, ils sont maudits !

3. Tel est l'effet de l'apparition du Fils de l'homme « avec son signe, » sa croix, « en grande puissance et en grande majesté[1]. » A son aspect, les pécheurs tremblent, les justes ravis « lèvent la tête, » triomphent, poussent un immense cri d'espérance et de joie. Alors

[1] Cum igitur Christus sic descenderit in jussu, et voce archangeli, et in tuba Dei, tunc mortui resurgent.... Tunc ventilabitur area ministerio angelorum, et triticum separabitur a palea quia boni secundum Apostolum « rapientur in nubibus obviam Christo in aera, » impiis in terra remanentibus. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 25.)

a lieu le discernement des bons et des méchants, que Jésus-Christ prédit en ces termes : « et le Fils de l'homme enverra ses anges, qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, rassembleront ses élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs. » Fixons, autant qu'il nous est possible, l'ordre et l'agencement de ces événements, qui en réalité n'occuperont tous que la longueur d'un moment[1]. Le feu de la conflagration universelle vient de tout purifier et de tout renouveler ; « la créature est délivrée de la corruption, » ce sont « de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; » la résurrection est faite ; toutes les générations sont debout, comme les voyait Ezéchiel, dans la plaine immense où la voix de Dieu les a toutes réunies ; elles sont debout, prêtes, comme le révèle saint Paul, « à comparaître devant le tribunal du Christ. » Jésus-Christ paraît au haut des airs. Sur la terre la séparation est faite par le ministère des anges : « l'un est pris, l'autre laissé : » la suprême séparation est accomplie et n'attend plus que la sanction de la divine sentence : *Venite benedicti : ite, maledicti.* Voici les justes : voici les pécheurs : arrêtons-nous à les contempler les uns et les autres.

Les pécheurs, *Videbunt*, dit le texte, « ils verront. » Creusons ce mot. Verront-ils Jésus-Christ dans sa nature divine ? Non, sans doute : voir Dieu suppose la grâce sanctifiante, l'état déiforme, la vue divine que la nature ne saurait donner. « L'œil de l'homme n'a pas vu, » et nul « ne peut voir Dieu » sans le regard que l'élévation surnaturelle ajoute au regard infirme d'un être créé Les pécheurs verront l'humanité glorieuse de Jésus-

[1] « In brevissimo tempore. » (D.Thom. *Sum. theolog.*)

Christ : ils verront « le Fils de l'homme : » ils verront « son signe, » sa croix, qui les devait sauver, ses cicatrices reçues pour eux, restes émouvants des blessures faites par eux : « ils verront Celui qu'ils ont transpercé, » comme avait prophétisé Zacharie. Inexprimable supplice ! Ils ont devant eux leur Victime, et cette victime est à la fois pour eux un juge incorruptible et un implacable vengeur. De là leur double torture : la tristesse et les larmes amères : « ils pleureront ; » l'épouvante et une immense frayeur : « ils sécheront de frayeur. » Jésus-Christ n'a pour eux qu'un trait rapide, mais l'Esprit-Saint dans le livre de la Sagesse, s'est plu à étendre ce sombre tableau et à nous rapporter les gémissements et les discours désespérés de ces misérables. « A cette heure les justes se tiendront dans une grande assurance... mais eux, voyant, seront troublés d'une terreur horrible ; ils seront dans la stupéfaction d'un salut si inespéré et si subit : ils diront à part eux, dans le sentiment du regret, gémissant dans l'angoisse de leur âme : voilà donc ceux dont nous nous moquions naguère, et que nous couvrions de nos railleries [1] ! » Maintenant les justes « lèvent la tête, » et eux, en proie à d'affreuses terreurs, « demandent aux collines de tomber sur eux, et aux montagnes de les écraser. » La vue de Jésus-Christ, la subite apparition de sa gloire leur est plus cruelle que les tourments de l'enfer. Deux traits de cette apparition augmentent leur supplice. Jésus-Christ apparaît « comme l'éclair, » *sicut fulgur :* il vient dans les nuées : *venientem in nubibus.* Splendeur, terreur : voilà pour les méchants toute l'apparition du Fils de l'homme. L'éclair les frappe, les aveugle, les

[1] Sagesse, v.

terrifie, le monde qui s'écroule, les torrents de feu qui roulent et les enveloppent, le bruit immense, l'épouvantable clameur qui remplit l'univers, *in jussu*, *in voce archangeli*, *in novissima tuba*, tout est pour eux effrayant comme la tempête, formidable comme l'éclat de la foudre et le fracas de l'orage : *in circuitu ejus tempestas valida.* C'est dans la nuée qu'apparaît Jésus-Christ : *Videbunt Filium hominis venientem in nubibus.* La nuée est bienfaisante ou terrible ; elle dispense la douce rosée ou laisse échapper les terribles éclats du tonnerre. Tel est son double rôle quand Jésus-Christ y apparaît. Ombre délicieuse, rosée céleste pour l'Église, depuis si longtemps brûlée des feux de la persécution, la nuée se montre sombre, sinistre, menaçante, aux pécheurs qui en voient sortir des « éclairs et des tonnerres, » et « ces flammes de feu destinées à punir ceux qui ont méconnu Dieu et refusé d'obéir à l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ[1]. »

Les justes. Oh ! quel moment pour eux ! quelle gloire ! quelle joie ! quelle ivresse ! quel triomphe ! Si dans le cours des siècles tout s'est remué pour eux, *omnia propter electos*, combien plus à cette heure de leur entière glorification, « de la rédemption de leur corps, » « de leur adoption en enfants de Dieu ? » Tout s'occupe d'eux, tout travaille à leur gloire, Dieu, les anges, le monde, unissent leurs efforts pour rendre la fête plus splendide et le triomphe plus éclatant. Les anges, « ardents comme la flamme, » parcourent l'univers, recueillant, rassemblant les élus de toutes parts, formant le cortége triomphal, organisant la marche ou plutôt le vol impétueux « des aigles, » leur essor « vers le Christ dans la

[1] II Thessal. I, 8.

nuée au milieu des airs. » L'Église militante n'est plus : plus d'angoisse, plus de souffrances, plus de larmes : son Époux est venu la chercher, il la retire de l'exil magnifiquement transfigurée, il l'emporte dans un splendide et « immobile royaume. » « Les élus prennent leur essor, ils vont rejoindre Jésus-Christ dans les airs : » ils pénètrent à sa suite au delà du voile, » « ils ont par lui accès jusqu'au Père, » ils entrent « dans l'inaccessible lumière, » « dans les splendeurs des saints, » « dans la cité permanente, » dans la Jérusalem d'en haut, où tout est volupté, tout est joie, tout est repos, tout est gloire pour les siècles sans fin de l'éternité.

III. — Autant ce doux et formidable avenir est certain, autant incertaine est l'époque de sa venue. Un Dieu descendu sur la terre annonce et affirme ces grands événements ; quelle certitude plus absolue l'homme pourrait-il réclamer ? Étonnante condescendance ! comme si sa parole, son affirmation et ses promesses ne suffisaient pas à rassurer l'humanité étonnée et défiante, ce Dieu ajoute le serment : il nous donne sa parole que sa prophétie se réalisera, et que les magnificences et les terreurs déroulées sous notre regard auront leur infaillible accomplissement. *En vérité, je vous le dis.* Qu'y a-t-il d'inébranlable comme la parole d'un Dieu ? Tout passera, tout vieillira dans le monde, « la figure du monde passera, » les siècles fatigués pencheront vers leur décadence, l'univers « vieillira comme un vêtement, » mais vous, ô Dieu, vous êtes toujours le même, » et votre parole restera à jamais immuable comme vous. « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas jusqu'à ce que toutes ces choses soient accomplies.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas [1]. »

Mais le même Dieu qui nous garantit si hautement la réalité de cet avenir, y laisse planer une invincible incertitude, gardienne de la vigilance et mère d'une salutaire terreur. Les apôtres avaient dit : « Maître, dites-nous quand toutes ces choses arriveront ! » A cette question Dieu refuse à l'homme toute réponse. « Quant au jour et à l'heure, personne ne les sait, ni les anges du ciel, ni le Fils [2], mais le Père seul. » Des signes éclatants annonceront le second avénement ; à ces signes tous le pourront aisément reconnaître, voilà le secours dispensé aux âmes de bonne volonté. Le moment précis de cet avénement restera incertain, voilà la sauvegarde de la liberté humaine. Par cet ordre et cette économie de la Providence, les hommes qui voudront se convertir et échapper ainsi « à la colère à venir, » le pourront sans

[1] Sous ce mot de « génération » Jésus-Christ entend ici la génération des hommes, la race humaine tout entière. d'Adam au dernier homme qui naîtra avant la fin du monde. — [2] Texte mystérieux ! Que l'homme et l'ange ignorent le moment de la fin du monde, rien de plus naturel et de plus admissible : c'est un secret réservé par Dieu et renfermé dans les profondeurs inaccessibles de sa sagesse et de sa science. Mais le Fils !.... Comment supposer en lui cette ignorance ? Et si cette supposition demeure impossible, comment expliquer ce texte si clair, cette affirmation si absolue : *neque Filius*, « ni le Fils ? » Comme Dieu Jésus-Christ peut-il ignorer quelque chose ? Non, assurément. Comme homme il ne le peut non plus : de nombreuses et irréfutables raisons l'établissent. Comme Homme-Dieu, il est le centre de tout, le principe universel, la raison d'être et la fin de toute chose, *principium et finis, alpha et omega*, « il porte tout par la parole de sa puissance, » « tout subsiste en lui, » tout

peine, attirés par une prédication éclatante de la foi, émus par les vrais prodiges qui partout triompheront des prestiges menteurs de l'antechrist, profondément remués par les signes précurseurs qui annonceront au monde entier sa dissolution prochaine. Les autres, les incrédules et les endurcis, pourront d'autre part se rire de ces formidables annonces, mépriser les avertissements divins, se créer une tranquillité dans le crime et jouir de la vie, en se rassurant jusqu'au dernier instant : *Cum dixerint : pax et securitas.* Ni les signes ne pourront tromper les fidèles et ceux des pécheurs qui prêteront à ces grâces du dernier jour un cœur docile, ni non plus ils ne troubleront assez les mondains pour leur ravir le libre choix de la perversité et du crime.

Telle sera la physionomie de cette société contemporaine de la fin du monde. Les élus, les enfants fidèles de l'Église, horriblement poursuivis et persécutés par

est en lui, tout est par lui, tout est pour lui, la consommation des choses comme leur commencement ; « il a fait même les siècles, » il en développe donc tout le cours, sa science en mesure donc toute l'étendue, et le dernier jour, qui est son ouvrage comme tous les autres, ne peut lui être plus que les autres étranger et inconnu : — Dès lors comment supposer en Jésus-Christ l'ignorance du jour où finira le monde ? Comment alors expliquer cette parole : « nul ne le sait.... ni le Fils ? » Jésus-Christ détourne une question indiscrète : non, il ne sait pas, il ne veut pas savoir, car il ne veut pas répondre : il adopte nos façons de parler et d'agir. Comme nous, voulant faire entendre qu'il refuse de s'expliquer, il se dit ignorant. Il est censé ne savoir pas ce qu'il ne peut pas découvrir. — Saint Thomas propose une autre explication encore. Identifié avec son Église, ne faisant plus qu'un avec son corps mystique, c'est au nom de ce corps mystique qu'il parle ici. Nous ignorons : il ignore.

l'antechrist, ses ministres, ses innombrables auxiliaires, et son immense empire, jetteront vers l'avenir qui s'approche un regard confiant et appelleront leur Sauveur des cris de leur détresse et des larmes de leur amour. Le reste, la multitude, les impies, les incrédules, les persécuteurs, et à côté d'eux, les indifférents, les rieurs les affairés, les hommes de plaisir, les hommes de lucre, les mondains, tels que les ont connus tous les siècles, ne songeront qu'aux biens, aux honneurs, aux jouissances de la vie présente, écarteront les présages menaçants, étoufferont autant que possible la voix austère et les graves avertissements de l'Église, se moqueront de ses prophéties, s'étourdiront dans leurs orgies quotidiennes et leurs incessantes dissipations. L'heure fatale s'avance : la main mystérieuse est à la muraille, les suprêmes arrêts sont tracés, que Balthasar rie, mange, blasphème encore. Le monde ne sortira de l'orgie que pour être brusquement, instantanément, précipité dans la plus épouvantable des catastrophes et la plus désespérée des ruines.

Jésus-Christ nous dépeint cette société malheureuse plus obstinée à se perdre qu'une inépuisable miséricorde ne l'est à l'avertir et à la sauver. *Comme aux jours de Noé ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme.* Etudions cette société du déluge : Jésus-Christ nous la donne comme la figure de celle que la fin du monde surprendra dans la même incrédulité et les mêmes vices[1].

[1] Une difficulté sérieuse et qui a toujours fort embarrassé l'exégèse, se présente ici à nous. Où placer cette période dont Jésus-Christ nous fait la peinture dont il emprunte les traits au temps de Noé et du déluge ? C'est une période de calme et de paix heureuse : quel ordre lui assigner dans la succession des

Comme aux jours de Noé. L'époque est la même, la mission est identique, la puissance est pareille. Aux jours de Noé comme à la fin du monde, deux sociétés se partagent le monde : l'une croyante, l'autre incrédule. La première écoute, croit, observe fidèlement les signes précurseurs, adhère aux prédictions et aux avertissements pressants que multiplie l'Église ; l'autre terrestre, « animale, » absorbée dans les choses présentes, vendue à toutes les fascinations du moment, rejette l'enseignement de l'Église, se rit de ses menaces, et persécute à outrance ses enfants. Quelle vérité saisissante dans la peinture du monde ! Que c'est bien lui ! *Comme aux jours de Noé, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Car, comme ils étaient aux jours avant le déluge, mangeant et buvant, et se mariant et mariant leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne reconnurent point le déluge, jusqu'à ce qu'il arriva et les emporta tous, ainsi sera aussi l'avénement du Fils de l'homme.* Deux traits peignent le monde : affaires et plaisirs. On travaille et on mange ! On s'absorbe en mille affaires, on se livre à d'incessantes et tumultueuses joies ; et du

temps tourmentés et orageux qui avoisineront la fin du monde? Voici, d'après saint Thomas, la solution la plus simple et la plus concluante. Les désolations, les angoisses, les épreuves de toutes sortes seront alors pour les justes, persécutés par le monde et éprouvés, en outre, par les saillies d'une nature irritée. Qu'importera aux mondains les affreuses calamités de l'Église? Eux diront : *pax et securitas!* et sans souci des prédictions et des signes, se livreront à leur vie d'affaires et de plaisirs. Ils resteront insensibles à tout, incrédules, et s'achemineront avec une tranquillité stupide vers l'abîme, où, tout à coup, à l'improviste pour ces aveugles volontaires, un dernier pas les précipitera sans rémission.

sein de cette tempête, au milieu de ce tourbillon, l'âme n'a jamais un instant pour se reconnaître et s'élever à ses destinées éternelles. Le déluge fond sur la terre : les eaux vengeresses engloutissent une société rieuse et affairée. La mort frappe l'homme du monde, elle le frappe au milieu d'un calcul d'intérêt ou d'une orgie de fête. La fin du monde et la suprême catastrophe, où tout l'univers s'abimera d'un seul coup, surprendra les hommes dans les mêmes dissipations et la même tranquillité stupide. Le feu du jugement comme les eaux du déluge, interrompra les mêmes festins, engloutira les mêmes affaires, et changera les mêmes rires en d'effroyables éclats de douleur. *Tunc plangent omnes tribus terræ.*

Autre trait saisissant. *Alors deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé : deux femmes moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée.* Jetez les yeux sur le monde, considérez un état, une cité, une famille ; partout les deux classes distinctes : l'un pris, l'autre laissé ; l'un que la grâce touche, qui correspond à la grâce, qui sert Dieu, s'éloigne du vice, « se garde pur d'âme et de corps, » et « luit comme un astre au sein d'une nation perverse ; » l'autre, dans la même cité, dans la même famille, qui, traître à Dieu, traître à la grâce, s'obstine, au milieu de tous les moyens de salut et toutes les sollicitations de la vérité, dans son incrédulité, ses erreurs et ses vices. « L'un pris, l'autre laissé. » Ainsi iront les choses jusqu'à la dernière heure que vivra le monde : le jugement surprendra les uns dans le crime, les autres dans les œuvres saintes, et ces existences si diverses se seront déroulées dans les mêmes milieux, auront respiré le même air, et se seront l'une à côté de l'autre épanouies au même soleil.

Que conclure? *Veillez donc en tout temps.* C'est par là que Jésus-Christ termine cette première révélation, et son exhortation s'adresse d'abord à la communauté des fidèles, puis ensuite aux pasteurs chargés de la conduire au salut.

« Veillez! » Comment veiller ? Pourquoi veiller ? Veiller, c'est appliquer son intelligence et son cœur à un objet précis; c'est éviter ces molles et flottantes attitudes de l'âme qui ne s'applique à rien, ne tient à rien, n'a souci de rien. Le chrétien, l'enfant de Dieu, est celui dont parle le Psalmiste : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo,* « Dieu, mon Dieu, je veille vers vous dès l'aurore. » Dès l'aurore, dès l'aube de sa raison naissante, l'homme veille; il entend ; il goûte cette parole de son Dieu : *unum est necessarium*, et encore : *quærite primum regnum Dei.* Voilà le grand et unique objet de sa sollicitude : Dieu et la gloire de Dieu, voilà ce qui, à chaque instant de son existence, à chaque pas de son exil, lui fait dire : *adveniat regnum tuum*, « que votre règne nous arrive ! » Veiller, c'est encore multiplier ses œuvres saintes, c'est se faire « un trésor dans le ciel, » c'est n'imiter pas le serviteur inutile qui dissipe, faute de vigilance et de soins, la substance que lui a confiée son maître.

Et pourquoi veiller? Parce que les visites de Dieu sont toujours furtives et imprévues. La dernière, celle où le Seigneur « viendra juger les vivants et les morts, » sera toute de surprise et d'imprévu : « le Seigneur viendra de nuit, » furtivement, rapidement, « comme le voleur. » Mais avant cette suprême et formidable visite que Dieu doit faire à l'humanité entière, il en fait une autre à chaque âme en particulier durant la vie de chacun : c'est la visite de la grâce, cette visite dont Jésus-Christ disait

aux Juifs qui le repoussaient et méprisaient la grâce de sa venue : « Je suis avec vous pour un peu de temps encore, et puis je m'en vais à Celui qui m'a envoyé; vous me chercherez et vous ne me trouverez plus. » Terrible effet ! sort épouvantable ! ne plus trouver Jésus, rester « étranger à la vie de Dieu, » « vivre sans Christ, sans Dieu en ce monde ! » C'est le sort de Jérusalem délaissée pour avoir délaissé, abandonnée enfin après les miséricordieuses tentatives et les visites obstinées de son Sauveur. « Tous ces malheurs fondront sur toi parce que tu n'as pas connu le jour où tu as été visitée[1]. » C'est le sort de toute âme qui méprise la grâce et en est à la fin méprisée : *væ qui spernis!*

Le simple fidèle devra veiller et ne point cesser un instant de veiller ; mais combien plus le pasteur, celui qui a la garde du troupeau, à qui les richesses de son Seigneur ont été confiées, et qu'un mot terrible doit accueillir sur le seuil de l'éternité : *redde rationem villicationis tuæ*, « rends compte de ton administration ? » Jésus-Christ nous fait apparaître ce pasteur, ce prêtre, tour à tour dans son administration, dans sa grandeur, dans ses vertus, dans ses récompenses, s'il est fidèle. Son ordination est de Dieu seul, qui seul « le retire du milieu des hommes et le constitue pontife pour les hommes. » « Qui, pensez-vous, est le serviteur fidèle

[1] Dominus venit dupliciter. In fine mundi veniet ad omnes generaliter : item venit ad unumquemque in fine suo, id est in morte. Ergo duplex est adventus : in fine mnndi et etiam in morte; et utrumqne voluit esse incertum. Item potest exponi de alio adventu, scilicet invisibili, quando venit in mentem. Job : « Si venerit in me non percipiam. » Ideo ad multos venit et non percipiunt. Unde multum debetis vigilare ut si pulsaverit aperietis ei. (D. Thom. *Comment in Matth.*, cap. XXIV.)

et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs ? » Voilà la grandeur du prêtre, voilà le sommet de gloire et de puissance où l'élèvent le choix et l'onction de son Dieu. Il est établi « sur tous les serviteurs de la maison. » Il règne sur tous les enfants de Dieu, il les éclaire, il les dirige, il les nourrit, il les défend, il les corrige, il les châtie, il les récompense et les bénit. Et la gloire la plus pure et la plus haute de ce règne, c'est de ne régner sur les fidèles que pour leur dispenser largement la vie, et une vie divine avec ses plus ineffables richesses : *ut vitam habeant et abundantius habeant*, et de ne faire sentir son autorité souveraine que par d'innombrables et divins bienfaits. Le pasteur est constitué par son Maître sur tous les serviteurs de la maison, « pour leur distribuer la nourriture dans le temps opportun. » Oh ! qu'elle est grande la mission du Prêtre ! Quel est le constant objet de sa sollicitude et le terme de sa scrupuleuse vigilance ? « Distribuer la nourriture, » nourrir les âmes, les nourrir tous les jours, à toute heure, les nourrir d'un triple aliment, dit le Docteur Angélique : la parole, l'exemple, l'aumône. Telle sera la vigilance du Pasteur, telle est l'œuvre de toute sa vie. Et s'il y est fidèle, quelle récompense l'attend ? *Heureux ce serviteur que son maître, quand il viendra, trouvera agissant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens.* Il le fera maître de toutes ses richesses, c'est-à-dire de tout lui-même, et la parole dite autrefois au Patriarche aura son complet et, pour ainsi parler, son infini accomplissement : *Ego ero merces tua magna nimis*, « Moi-même serai ta récompense, grande à l'excès. » Autre sens tout spécial au prêtre et au pasteur fidèle. Son Maître « l'établira sur tous ses biens. » Pour ce favori, pour ce prince, pour ce fils particuliè-

rement aimé, il y aura une plénitude ineffable de joie, de gloire, d'honneur ; son trône sera placé plus haut que les autres trônes, sa gloire jettera plus d'éclat, sa beauté sera plus merveilleuse, il entrera plus avant que les autres « dans la joie de son Seigneur. » Voilà ce que Jésus-Christ entend par ces mots : « être établi sur tous les biens » de Dieu. Pas de réserve, nulle mesure pour le prêtre au jour du triomphe ; il est, dans toute l'extension du mot, « rempli de toute la plénitude de Dieu. »

La suite du texte s'assombrit et nous laisse entrevoir la menaçante et terrible vision du jugement. « Mais si ce mauvais serviteur dit en son cœur : mon maître tarde à venir, et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes, le maître de ce serviteur viendra au jour inattendu et à l'heure ignorée, et il le séparera, et il lui donnera sa part avec les hypocrites. Là sera le pleur et le grincement de dents. Soyez donc sur vos gardes, veillez et priez. Car vous ne savez pas quand le temps viendra. »

III

LE JUGEMENT DERNIER

Peu de dogmes ont été prêchés au monde et inculqués aux âmes avec autant de persévérance et d'énergie que ce dogme du jugement dernier, de la solennelle reddition des comptes, de ces grandes et suprêmes assises, où tous les siècles seront représentés, où toutes les générations, le genre humain tout entier doivent com-

paraître « devant le tribunal du Christ[1]. » Dans le cours de ses prédications, le divin Maître y faisait des allusions continuelles, et en montrait à travers presque tous ses enseignements la perspective formidable. A la fin de sa carrière, peu de temps avant son grand sacrifice par qui le monde devait être sauvé, sa parole devient plus pressante, ses relations plus précises et plus circonstanciées, ses tableaux plus saisissants.

Afin de mieux faire pénétrer ce dogme fondamental dans l'humanité, toujours si rebelle à l'intelligence des vérités divines et si oublieuse des graves leçons de l'avenir, Jésus-Christ procède par peintures et par

[1] Duplex est retributio pro iis quæ homo gessit : unam secundum animam quam aliquis percipit statim cum anima fuerit a corpore separata ; alia vero retributio erit in resumptione corporum, secundum quod quidam impassibiliora et gloriosa corpora, quidam vero passibilia resument et ignobilia. Et prima quidem retributio sigillatim fit singulis secundum quod divisim singuli moriuntur ; secunda autem retributio simul omnibus fiet, secundum quod omnes simul resurgent. Omnis autem retributio qua diversa redduntur, secundum diversitatem meritorum, judicium requirit. Necesse ergo est duplex esse judicium : unum quo divisim singulis quantum ad animan redditur pœna vel præmium ; aliud autem est commune, secundum quod quantum ad animam et corpus reddetur omnibus simul quod meruerunt Et quia Christus sua humanitate, secundum quam passus est et resurrexit, nobis et resurrectionem et vitam æternam promeruit, sibi competit illud commune judicium quo resurgentes vel præmiantur, vel puniuntur. Oportet autem judicium proportionale esse his de quibus judicatur. Et quia finale judicium erit de præmio vel pœna visibilium corporum, conveniens est ut illud judicium visibiliter agatur, unde etiam Christus in forma humanitatis judicabit, quam omnes videre tam boni quam mali. (D. Thom. *Sum. ad gentil.* lib. IV, cap. XCVI.)

tableaux ; il compose une suite de drames, où la grande vérité apparaît tour à tour sous toutes ses faces diverses, et expose aux yeux dans une vérité saisissante les terreurs, les consolations, les espérances, les enseignements et les corollaires pratiques dont elle est l'inépuisable source. Ce n'est qu'après avoir déroulé toutes ces paraboles, que Jésus-Christ, dans un dernier et vaste tableau, résume ses révélations partielles et fait voir dans son ensemble le grand drame qui doit fermer le temps et ouvrir l'éternité.

Deux sortes de prévarications perdent les âmes et les priveront au dernier jour des gloires et des joies du triomphe, pour les précipiter avec les malheureux « qui pleurent, » « grincent des dents, » et subissent à la vue du Christ glorieux d'inexprimables tortures. Ces deux sortes de péché sont d'abord les péchés intimes dont l'âme reste le seul théâtre et la seule victime, puis ces péchés publics qui, sortant des profondeurs ignorées de la conscience, se traduisent au dehors, et s'incarnent, pour ainsi parler, dans des actes qui accroissent leur gravité et multiplient leur malice. L'homme ne peut se perdre que par ces deux voies : ou il pèche seulement en son âme, ou à cette faute intime il joint l'acte extérieur ; ce sont là les deux témoins implacables qu'il trouvera au pied du tribunal où le genre humain entier attendra sa sentence. A chacune de ces deux sources de notre perte correspond une parabole : aux péchés intimes, celle des *dix vierges ;* aux œuvres extérieures, celle des *talents.* La première met à nu le jugement des âmes ; l'autre le jugement des actes [1].

[1] Supra actum est de adventu Domini ad judicium ; hic agitur de ipso judicio. Primo ponitur quædam parabola in qua aliqui

I. — La parabole des *dix vierges* fait suite, dans saint Matthieu, aux prophéties du Sauveur sur la fin du monde, elle en est la suite logique, et commence les prophéties divines sur le dernier jugement. Avant d'entrer au cœur de ce drame, fixons avec saint Thomas les diverses circonstances de personnes, de situation, de temps, de lieu.

1. Sous ce nombre « des dix vierges, » nous devons entendre toute la suite des générations humaines. Le nombre dix, observe le Docteur Angélique, est le nombre de la plénitude et de l'universalité, *ut numerus universitatis.* Jésus-Christ représente les âmes sous cette expressive dénomination de *vierges.* Que de textes, de mystères, de magnificences, cette seule parole fait surgir dans la mémoire ! Quand l'âme renaît dans les eaux baptismales, n'en sort-elle pas toute pure, toute immaculée, toute vierge ? L'apôtre ne dira-t-il pas que le Christ, qui est mort pour elle, l'engendre de son sang, vierge « sans tache, sans ride, sans rien qui y ressemble, mais sainte, pure et immaculée ? » Et que deviendra cette vierge si pure ? « Je vous ai, dit saint Paul, fiancée, vierge pure, au Christ Jésus. » C'est l'ineffable mystère de la grâce, c'est le magnifique dogme de notre union, de notre incorporation à Jésus-Christ ; c'est là ce chaste et divin mariage que Dieu méditait dès les siècles éternels entre son Verbe et l'âme humaine, mariage qui se contracte par la grâce dans la vie présente, et manifeste ses inénarrables splendeurs par la gloire

excluduntur a regno propter defectum interiorem ; in secunda quod quidam excluduntur propter negligentiam exterioris operationis. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. xxv.)

de l'éternité. « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. » Ces vierges ont des lampes à la main. L'âme chrétienne est illuminée tout ensemble et illuminatrice. Deux paroles lui sont dites qui lui révèlent cette splendide prérogative et ce grand devoir : « Vous êtes les fils de la lumière, » *filii lucis*, et encore : « brillez comme des astres au sein d'une nation perverse. » La foi est l'illumination des âmes. A peine la lumière de la foi s'est-elle levée dans une âme, cette âme devient lucide, radieuse, étincelante. « Nous autres, dit saint Paul, contemplant face à face la gloire du Seigneur, nous nous transfigurons en cette même image, lumière de lumière, comme par l'opération de l'Esprit du Seigneur. » Oh! grand et sublime mystère! ô lampe divinement précieuse! car écoutons encore cette autre parole : « Dieu lui-même étincelle dans nos cœurs. » Voilà la lampe que renferme en elle, par le mystère de la grâce, l'âme chrétienne, voilà la lampe qu'il lui est donné glorieusement de porter toujours, *portate Deum*. Quelle est l'huile de cette céleste lumière? la grâce. Et comment s'alimente et s'entretient cette huile divine? Par la vie sainte, par les vertus, par les bonnes œuvres. Tout pour l'âme dépend de cette lumière que la grâce dépose en elle, sans laquelle Dieu ne la veut pas receveir, et qu'elle est chargée, par une coopération fidèle, de sans cesse et courageusement entretenir. Ces dix vierges, c'est-à-dire l'universalité des âmes chrétiennes, sont des invitées à une solennité nuptiale [1]; elles sont en marche

[1] Sponsus ipse Filius est, sponsa humana natura : unde nihil est aliud exire obviam sponsæ et sponso, nisi servire Christo. — Item est matrimonium Christi et Ecclesiæ. Ergo præparantes lampades intendunt ut placeant sponso, id est Christo, et

à la rencontre de l'Époux ; la nuit étend autour d'elles un voile obscur ; le moment de l'arrivée de l'époux est incertain, elles le doivent attendre d'instant en instant, mais elles marchent sans le voir encore et dans la seule espérance de sa prochaine venue. Qui ne reconnaît ici l'Église entière en marche, au travers des ombres présentes, vers la fête nuptiale de l'éternité? Le terme nous est connu, nous sommes tous des invités « aux noces qu'un roi fait à son fils ; » nous sommes conviés à un banquet nuptial, à une fête éternelle, mais nous ne pouvons nous y présenter qu'avec l'étincelant éclat de la grâce. « Quel rapport est possible entre la lumière et les ténèbres ? » « Dieu est lumière : » les seuls fils qu'il reconnaît et reçoit sont « les fils de la lumière. » Ceux-là seuls entreront au banquet de la gloire qui portent sur eux la ressemblance de Jésus-Christ, resplendissent de son éclat, et brillent de sa beauté divine : *prædestinavit nos conformes fieri imaginis filii ejus.* Voilà la lumière de nos lampes ; l'éclat de nos âmes dans sa dernière et plus sublime définition, c'est Dieu en nous, Dieu « étincelant dans nos cœurs. » Or voici l'épreuve : « nous portons ce trésor dans des vases d'argile ; » « nous portons Dieu dans le corps ; » la ressemblance de Jésus-Christ est imprimée « sur notre chair mortelle ; » de là le danger, de là la nécessité d'une continuelle vigilance et d'incessants efforts. De là encore cette distinction des dix vierges en vierges prudentes et en vierges folles, cette séparation dans l'Église, dans l'universalité des âmes chrétiennes, en sages et en insensés, en fils de la foi et en fils d'incrédu-

sponsæ, id est Matri Ecclesiæ. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. xxv.)

lité, en fils de la lumière et en fils des ténèbres et de la nuit [1].

Voici les fous. Ils ont la lampe et demeurent ténébreux. O homme, que te manque-t-il pour resplendir d'une toute divine lumière? Dieu ne te promet-il pas sa grâce? N'as-tu pas mille moyens de te la procurer? Ne coule-t-elle pas à flots intarissables de toute l'Église catholique? Les sacrements ne la versent-ils pas constamment dans les âmes? Que te manque-t-il pour que la lampe que tu portes soit allumée et brillante, pour que tu sois toi-même « une lampe ardente et luisante? » Mais ta folie est de marcher dans les ténèbres, une lampe éteinte à la main. Quelle est la folie du mondain,

[1] Ponuntur duo in quibus discrepant : in interiore discretione et in exteriore sollicitudine. Quantum ad primum dicit : « Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes. » Prov. x. « Sapientia est vera prudentia. » Ille prudens est qui quæ facit, non vult pro nullo perdere. Fatui sunt qui divertunt a Deo, vel per malam intentionem vel per falsam doctrinam. Item discrepant per exteriorem sollicitudinem : « Quia quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum. » Omnes istæ bene volebant habere lampades accensas quia ipse qui Lumen est vult serviri cum lumine ; sed lumen non potest nutriri sine oleo, stultus enim esset qui crederet servare lumen in lampade et non poneret oleum. Per oleum quator significantur. Per oleum significantur bona opera. Et quare ? Fides est lumen animarum quo accendantur lampades. Per bona opera fides nutritur. Alio modo per oleum misericordia signatur. Item per oleum signatur interior lætitia. Psal. CIII : « Ut exhilaret faciem ex oleo. » Multi sunt qui exterius abstinent et quærunt intus gaudium, scilicet conscientiæ, et ibi habent secum oleum. Alii vero non quærunt gaudium conscientiæ, sed gloriam hominum et isti non habent oleum. Secundum Originem per oleum sancta doctrina signatur. (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. xxv.)

du pécheur? Il marche, il s'avance dans la vie: demandez-lui : où vas-tu? il ne le sait : il marche, il vit à l'aventure, ne s'inquiétant ni de son origine, ni de sa fin, ni de ce qui l'attend au delà du tombeau vers lequel il s'avance à si grands pas. Folie insigne! A cet autre qui passe pour homme de la foi chrétienne sans en nullement faire les œuvres, posez la même question : où vas-tu? Il répond avec assurance : je suis de la religion du Christ, je suis catholique, j'espère en l'autre vie, j'y marche, j'y veux être heureux éternellement. Il attend, lui aussi, « l'époux, » il marche à sa rencontre : insensé ! tu es obscur, tu es ténébreux, plus rien en toi ne ressemble au lumineux éclat de ta vocation. « Quel rapport possible entre la lumière et les ténèbres, » entre Dieu qui est lumière et toi qui es obscurité? Pauvre insensé! Quel sort t'attend! quelle parole va bientôt t'accueillir! « En vérité, dira l'époux, je ne vous connais pas. »

Telles sont les vierges, les âmes, insensées. Voici les sages. « Les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec les lampes. » C'est la conclusion du bon sens. A quoi bon la lampe sans l'huile pour l'entretenir? A quoi bon la foi, la profession de chrétien, sans les œuvres que prescrit la foi, sans les perfections que le christianisme exige? *Nomen habes quod vivis et mortuus est.* L'âme vraiment, solidement chrétienne, sait comprendre cette doctrine du simple sens commun et a le courage de conclure : « elle prend de l'huile avec soi, » *sumpserunt oleum secum.* L'huile de la piété, l'huile des œuvres saintes, l'huile d'une chrétienne patience qui adoucit la tribulation et illumine la nuit sombre de l'épreuve, l'huile aussi de la miséricorde, de la charité fraternelle, de l'aumône, l'huile enfin qui nourrit, adoucit, éclaire,

l'huile qui est le parfum de Jésus-Christ, *bonus odor Christi. Curremus in odorem unguentorum..*

2. Telle est la physionomie diverse des acteurs que Jésus-Christ met en scène. Le drame commence. N'oublions pas, pour le bien comprendre, qu'il a pour but de peindre, se présentant au jugement dernier, une première classe d'âmes réprouvées.

Toutes les générations sont couchées et endormies dans la tombe. Elles ont toutes sommeillé, puis se sont endormies tout à fait et d'un sommeil complet et profond : *dormitaverunt et dormierunt.* Durant le long intervalle qui sépare le commencement des âges de leur consommation, la mort du juste Abel de celle du dernier homme saisi tout vif par la conflagration du dernier jour, toutes les générations qui ont passé sur la terre sont devenues tour à tour la proie de la mort [1]. *Moram autem faciente sponso dormitaverunt et dormierunt.* Elles ont sommeillé durant cette vie qui n'est que comme un premier assoupissement et une première mort [2]. Les voici toutes couchées indistinctement, telles que les ont accumulées les siècles. L'Église a si

[1] Causa somni est mora. Quando enim aliqui expectant aliquem et maxime de nocte cito dormiunt. Unde per istud spatium signatur spatium inter adventum Christi in carne et adventum ad judicium. Secundum omnes Expositores mora exponitur de morte. Sed quare dicitur mors somnus? Hoc est propter spem resurrectionis. Sicut enim qui dormit intendit evigilare, sic qui dormit morte, intendit resurgere. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. xxv.) — [2] Quid est dormitio et dormitatio? Exponit Gregorius : Dormitio est proprie via ad somnum : unde per dormitationem possumus intelligere longiorem vitam, per somnum mortem. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. xxv.)

bien compris et si divinement exprimé que par Jésus-Christ et en Jésus-Chrit la mort « dévorée par la vie, » n'existe plus, n'est plus qu'un nom, un simple sommeil d'attente, qu'elle a nommé les champs où ces endormis reposent les *dortoirs*, les lieux du sommeil et du repos. La longue série de siècles qui s'écoulent avant son deuxième avénement, Jésus-Christ l'appelle le *retard* de de l'époux : *moram faciente sponso*, pour nous faire souvenir que nous devons tous et toujours l'espérer et l'attendre, et ne cesser point de nous disposer à sa venue.

Or tout à coup, au milieu de cette nuit profonde, un grand cri est poussé[2] : *clamor factus est*. Les plus nombreux et les plus explicites textes de l'Écriture nous lèvent tout doute et toute obscurité sur ce que sera le cri dont parle la parabole. *In voce archangeli*, dit l'Apôtre, *in jussu... in tuba Dei*. Ce cri, cette « clameur » immense, qui retentit soudain du ciel à la terre, et remplit tout l'univers de ses terrifiants échos, c'est le bruit même de l'ébranlement et de l'écroulement des mondes, de la conflagration universelle, de la rénovation de toutes choses ; c'est le bruit de cette tempête dont parle saint Pierre, qui passe, emportant les cieux dans ses gigantesques tourbillons, c'est la voix du Fils de l'homme « qu'entendent tous ceux qui sont dans les sépulcres, » et au signal de laquelle ils se lèvent à la vie. *Clamor factus est : ecce Sponsus venit, exite obviam ei.* Ce grand cri est poussé « au milieu de la nuit, » *media nocte clamor factus est.* Faut-il prendre à la lettre cette circonstance du milieu de la nuit ? Est-ce au milieu de la nuit qu'apparaîtra Jésus-Christ à son second avénement, comme c'est au milieu de la nuit et de son profond silence qu'il apparut à son premier ? Peut-être : saint

Thomas dans sa *Somme* et ses *Commentaires* pose la question sans la pouvoir résoudre : *nemo scit neque homo neque angeli in cœlo.* Voyons plutôt dans cette circonstance du cri poussé au milieu de la nuit obscure, du silence et du sommeil universels, ce que la fin du monde, l'apparition de Jésus-Christ, le jugement dernier, auront d'instantané, d'inattendu, de terrifiant, pour le monde plongé dans la plus profonde sécurité et la paix la plus decevante : *cum dixerint : pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus... Dies Domini sicut fur in nocte ita veniet.* Telle sera l'affreuse surprise des pécheurs, leur épouvante, leur terreur, réveillés tout à coup comme d'un profond sommeil, et précipités subitement dans la résurrection ignominieuse et l'effroyable torture du jugement [1].

A ce grand cri que nous trouvons partout exprimé dans l'Écriture sous des formes et des expressions différentes, tous les morts ressuscitent : *in momento, in ictu oculi, in novissima tuba : canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti.* C'est le mot même de la parabole : « au milieu de la nuit un cri s'éleva : Voici l'époux qui vient, sortez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se levèrent. » Toutes les générations sont debout ; toute l'immense famille humaine, arrachée brusquement au long sommeil de la tombe, remplit le monde de son innombrable multitude. Il fut donné à l'un des Pro-

[1] Exponunt excitationem istam referendo ad finale judicium, et secundum hoc iste clamor erit tuba vel vox Christi. I Thessal. IV : « Quoniam ipse Dominus in jussu, et in voce Archangeli, et in tuba Dei, descendet de cœlo. » I Corinth. XV : « Canet tuba... et mortui qui in Christo sunt resurgent primi. » Et quare « media nocte ? » Augustinus dicit quod non est propter rationem temporis, sed propter occultationem. (D. Thom., *loc. citat.*)

phètes de contempler ce spectacle : « ils se levèrent, et c'était comme une armée immense, infinie. »

Que se passe-t-il à ce moment suprême ? Sans doute aucune langue humaine ne peut exprimer ces vastes et sublimes choses, rien dans la petitesse de nos plus grands événements ne ressemble aux péripéties de ce drame du dernier jour ; toutefois, grâce à quelques éclairs que l'Écriture fait tomber sur ces abîmes, leur impénétrable obscurité s'illumine parfois quelque peu. A ce moment les justes sont dans une paix délicieuse, et commencent à entrer dans l'ivresse de leur éternel triomphe. Pour toute préparation au jugement qui s'ouvre, ils prennent « leur lampe, » leur pure, lucide, étincelante conscience, leurs œuvres qui jettent partout un merveilleux éclat. Ils n'ont aucune peine à « orner leur lampe, » à montrer leur vie, à exposer leurs actes au regard du juge ; leur jugement à eux n'est que la constatation glorieuse de leurs mérites, et la révélation de leur éternel triomphe. Aussi l'Écriture nous les montre-t-elle « pleins de confiance, » *in magna constantia.* La position des pécheurs est affreuse. « Ils n'ont plus rien trouvé dans leurs mains, ces hommes de tant de richesses : » « ils sont trouvés nus[1] ; » ils sont obscurs, ténébreux, souillés, difformes ; ils n'ont plus, au lieu de la nuptiale parure de la grâce, que « le signe de la bête ; » au lieu de la divine ressemblance de Jésus-Christ, que les traits hideux de Satan : « ils ressemblent à leur père. » Les malheureux ! Ils « pleurent : » ils crient aux « montagnes de les écraser, » incapables de supporter la vue de leur horrible difformité et les terreurs de leur ténébreuse conscience. Ames misé-

[1] II Corinth.

rables, âmes infortunées, « elles disposent leur lampe, » leur vie passée, l'ensemble de leurs œuvres : plus « d'huile, » plus de lumière, plus de substance, tout est éteint, tout est desséché ; ces âmes sont plongées dans des ténèbres sans espoir. Elles élèvent des voix suppliantes : « elles disent : Seigneur, Seigneur, » elles s'adressent aux âmes justes qu'elles ont autrefois tant raillées, tant haïes, tant persécutées, *fatuæ sapientibus dixerunt : date !* Aumône impossible, supplication inutile : ce n'est plus le temps de la miséricorde, c'est celui d'une stricte et impitoyable justice : l'ordre de la Providence est immuable : *unusquisque propriam mercedem accipiet secundum suum laborem*[1]. Depuis les siècles le prophète avait proclamé cette vérité formidable et représenté les supplications inutiles et l'amer désespoir des vierges folles. « Le frère ne rachètera pas le frère, l'homme le pourra-t-il ? Nul ne donnera alors à Dieu l'expiation qui sauve, nul ne donnera le prix de sa rédemption, la calamité sera éternelle. » « Les vierges folles dirent aux sages : donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les sages répondirent, disant : de peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent et achetez-en pour vous. Or, pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. » Sous cette forme si simple, avec ce calme

[1] Facto clamore per tubam vel per vocem Christi omnes resurgent. Sed quid fecerunt? « Ornaverunt lampades suas. » Eritne tempus ? Dicendum quod ornare lampades nihil aliud est quam dinumerare opera quæ fecerunt ut possent congruam rationem reddere. (D. Thom. *loc. citat.*)

tout divin que Jésus-Christ garde dans les révélations les plus profondes et les plus terribles, il rend cette vérité, qui nous devrait terrifier, hélas ! et nous laisse insensibles, qu'après la mort notre sort sera fixé irrévocablement et pour toujours. Affreuse situation ! Être perdu sans ressource : nulle assistance : nul secours : les hommes, nos semblables, sont impuissants et ne peuvent que nous renvoyer à celui qui seul « vend l'huile, » l'huile de la grâce, l'huile de la miséricorde, l'huile du salut. Hélas ! Il est trop tard ! L'époux ne vient plus comme la première fois pour distribuer à profusion cette huile divine, il vient pour juger, il vient pour punir et récompenser, il vient pour triompher, « paraître admirable en ses saints, » et « tirer vengeance dans une flamme de feu » de ses ennemis, des insensés qui n'ont pas cru à sa parole, qui ont méprisé ses dons, se sont ri de ses menaces, ont « foulé aux pieds le Fils de Dieu, tenu pour vil le sang de l'alliance, » et dont maintenant la seule attente et le terme unique sont l'éternel « embrasement, » *quorum consummatio in combustionem.* Dans cette parole des vierges sages : *ne forte non sufficiat*, Jésus-Christ nous fait entendre une autre vérité encore. Telle est l'immensité de la récompense, telle est la faiblesse de la créature qui y est admise, telle est la rigueur du jugement, que le juste lui-même tremble, *cum vix justus sit securus* [1], et que le saint suffit à peine à porter « le poids de gloire qui lui est réservé. »

[1] Intelligendum quod istud : « Ite potius ad vendentes et emite vobis, » magis dicitur per modum improperii quam per modum consilii... quasi dicerent : vos nunquam quæsistis nisi oleum, id est laudem humanam ; modo eatis ad mundum, et ematis illud

« Et la porte fut fermée. » Heure terrible ! épouvantable révélation ! Vient un moment où la porte de la miséricorde et du salut se ferme sans retour. A force de pardonner, le cœur de Dieu en vient à un moment où il semble qu'il ne peut plus pardonner. Son cœur se ferme : il n'y a plus de grâce pour ces malheureux sortis du temps et du lieu où la grâce se donne. Dieu et les élus confondus en Dieu et qui partagent ses sentiments et ses pensées, n'ont plus pour ces misérables qu'un mot d'une ironie sanglante : *ite ad vendentes;* « allez à ceux qui en vendent. » Riche insensé, va donc à tes trésors, et demande à tes richesses où tu absorbas toute ton âme et consumas toute ta vie, demande-leur l'entrée des cieux et la possession de l'époux. Voluptueux, retourne à tes plaisirs, et « ayant semé dans la chair, » réclame maintenant la moisson spirituelle et divine de la béatitude du ciel. Insensé ! n'est-il pas écrit « que quiconque sèmera dans la chair, de la chair récoltera la corruption ? » Et encore que « la corruption jamais ne revêtira l'incorruptibilité ? » Comment donc, « chair et sang » et corruption que tu es, entrerais-tu dans le ciel ?

Clausa est janua, « la porte fut fermée. » C'est la fin du drame, c'est la séparation des méchants d'avec les bons. « Tous nous ressusciterons, dit saint Paul, mais tous nous ne serons pas transfigurés ; » tous nous ne ressusciterons pas à la gloire, à la béatitude, aux éternelles délices du paradis, aux splendeurs de la vie divine, mais les pécheurs, les insensés et criminels contempteurs de la loi de Dieu et de la rédemption de Jésus-

testimonium quod semper quæsistis. (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. xxv.)

Christ n'ont pour résurrection que les horreurs sans espérance et sans fin de la « seconde mort. » Les justes ressuscités à la gloire, radieux, célestes, agiles, incorruptibles, spirituels, prennent aussitôt leur essor, et « s'en vont rejoindre dans les airs le Christ » qui est descendu au milieu de ses anges et de sa glorieuse cour. Les autres, les pécheurs, les vierges folles, restent sur la terre, sur les bords de l'infernal abîme qui les doit pour toujours engloutir. C'est là la séparation, le discernement des élus d'avec les pécheurs. « Les vierges qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces et la porte fut fermée. » Un prophète nous dépeint, dans une vérité effrayante le désespoir et les vains efforts de ces malheureux exclus, laissés à la porte, « dans les ténèbres extérieures, » au milieu des sanglots de la douleur, des grincements de dents et des hurlements de désespoir. « Vous, Seigneur, Dieu des vertus, Dieu d'Israël, songez à visiter les nations : vous n'aurez plus alors pitié de ceux qui commettent l'iniquité. Ils se tourneront vers vous quand viendra le soir, ils souffriront la faim comme des chiens, ils erreront autour de la cité..... Et vous, ô Seigneur, vous vous rirez d'eux. » Les malheureux ! ils entendront de loin les cris de joie les acclamations de triomphe, et comme « les échos d'un festin, *sonus epulantis :* mais eux resteront dans la faim, les ténèbres, le froid de l'éternelle nuit [1].

[1] Sequitur : « et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias. » Hæ nuptiæ sunt regnum cœlorum de quo Apoc. XVII : « Quoniam Dominus dominorum est, et Rex regum, et qui cum illo sunt vocati, et electi, et fideles. » *Et* statim *clausa est janua* ; quia nulli postea aperietur. Modo autem aperitur : unde Psal. XXIII : « Attollite portas, principes, vestras ; » et

Ils poussent vers la cité triomphante des cris désespérés : *Seigneur*, *Seigneur*, *ouvrez-nous !* Un mot glacial, plus terrible que tous les éclats de la foudre, les repousse à jamais : *nescio vos ;* « l'époux répondant, dit : en vérité je vous le dis, je ne vous connais pas. » *Nescio vos*, quel mot ! Et d'abord, qui le prononce ? C'est Jésus-Christ, si tendre, si compatissant, qui connaissait » toutes ses brebis, » qui « guérissait toute faiblesse et toute infirmité, » « qui ne rougissait pas de nous nommer ses frères, » qui était venu à nous comme notre semblable, notre frère, « partageant tout avec nous, » et nous annonçant que son Père « nous avait prédestinés à devenir des images fidèles de son Fils. » Ressembler au Fils : tout est là pour nous, *conformes fieri imaginis Filii ejus ;* devenir semblables au Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu nous est devenu semblable, *habitu inventus es homo.* Dieu en effet s'était fait homme afin que l'homme par lui pût se faire Dieu. Avons-nous cette divine ressemblance ? Sommes-nous des images fidèles de son Fils, de ce bien-aimé Fils « dans lequel il a mis toutes ses complaisances, » Le Père nous reçoit, nous accueille, nous confond avec son propre Fils dans une même dilection et les mêmes faveurs : *Per ipsum habemus accessum ad Patrem :* même amour, et aussi même gloire, *convificavit nos in Christo, (cujus gratia estis salvati) et conressuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo.* Mais si « n'ayant pas connu,

Apoc. IV : « Post hæc vidi et ecce ostium apertum in cœl([illegible] tunc claudetur. » Consequenter ponitur repulsio malorum. « At ille respondens ait : amen dico vobis, nescio vos, » id est non approbo vos : « Novit enim Dominus qui ejus sunt. » II Tim. II, sicut artifex nescit opus quod discordat ab arte sua. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XXV.)

le Christ qui nous a été enseigné, » « n'ayant pas fait profession de ne savoir qu'une chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, » « ayant marché en ennemis de la croix du Christ, » ayant refusé « de porter sa mortification sur notre chair mortelle » et de nous parer « de ses stigmates, » n'ayant eu ni « ses pensées » ni ses « sentiments » dans l'intelligence et dans le cœur, nous nous offrons au Père, non-seulement sans les traits de son Fils, mais encore sous les traits odieux et exécrés de son mortel ennemi, nous ne soulevons dans toute la cour céleste qu'un mouvement d'indignation et de dégoût. On ne nous y connaît pas comme des enfants de Dieu, on ne nous connaît que comme des fils de Satan : *nescio vos !*

Encore un coup quel mot ! combien terrible ! combien désespéré ! Il nous sépare à jamais de Dieu, car c'est le mot d'une répulsion éternelle : Dieu nous chasse dans le lointain infini d'un exil sans retour. Hélas ! hélas ! précipités dans les ténèbres extérieures, nous y souffrirons toute une éternité de tortures effroyables, sans qu'une parole amie nous parvienne, sans qu'un souvenir nous allége, et à l'immense et incompréhensible douleur d'une semblable séparation se joindra comme un ver rongeur, comme une plaie toujours brûlante, la douleur d'y être entièrement oubliés, *sicut vulnerati dormientes in sepulcris, quorum non es memor amplius.* Tout est fini, à jamais fini ! Entre les vierges sages et les vierges folles, entre les élus et les réprouvés, s'étend, à des distances infinies, l'immense et incommensurable abîme : *inter vos et nos chaos magnum firmatum est.*

II. — Dans une deuxième parabole, celle des *talents*, le divin Maître nous fait pour le fond la même révélation que plus haut, mais avec des points de vue et des situations qui diffèrent [1]. C'est toujours l'ensemble des générations, l'humanité tout entière, au jour des grandes assises, comparaissant devant le tribunal de Jésus-Christ, c'est la mise en drame de ce mot de l'Apôtre : « Tous, nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ : » mais l'aspect diffère. Tout à l'heure nous avions le spectacle d'une âme se présentant au jugement sans la parure intérieure de l'âme, sans la ressemblance divine, sans la grâce ; l'intérieur d'une âme nous était mis à nu : ici, c'est l'homme dans ses œuvres, le fidèle dans la manifestation extérieure de sa foi par ses actes, que Jésus-Christ place devant notre regard. Et pour saisir toute la portée de ce nouveau spectacle, rappelons-nous d'abord la doctrine catholique sur l'inutilité de la foi sans les œuvres, et, sans les œuvres, l'infaillible dépérissement et la mort de la grâce en chacun de nous. Cette doctrine si fondamentale, et pour cela si furieusement attaquée par l'hérésie, est ainsi nettement et fortement formulée par l'Écriture. « Qu'importe, mes frères, que l'on prétende avoir la foi, si on n'a pas les œuvres ? Comment la foi sans les œuvres pourrait-elle sauver ? Si l'une de nos sœurs ou l'un de nos frères, nus et sans pain, se présentent, et que quelqu'un de vous leur dise : allez en paix, chauffez-

[1] Supra posuit Dominus parabolam de judicio in qua reprobatur aliquis propter hoc quod bonum spirituale interius susceptum non conservat ; hic vero ponit parabolam in qua quis bona suscepta non multiplicat. (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. xxv.)

vous, rassasiez-vous, et ne leur donnez pas de quoi subvenir à ces besoins du corps, que leur reviendra-t-il ? Ainsi en est-il de la foi ; sans les œuvres elle est morte au dedans d'elle-même. Tu crois en un Dieu unique ? tu fais bien : les démons aussi croient et ils tremblent. Veux-tu savoir, ô homme vain, combien, sans les œuvres, la foi est morte ? Abraham notre père, n'est-ce pas par les œuvres qu'il a été justifié, quand il offrait sur l'autel son fils Isaac ? Vois-tu comment en lui la foi coopérait aux œuvres, et comment les œuvres ont consommé la foi ? De même que privé de l'âme le corps est mort, de même sans les œuvres la foi est morte[1]. » Telle est la croyance catholique, telle est la vérité que le bon sens proclame aussi haut qu'elle. Mais la paresse invincible de l'homme devait lâchement fuir ce glorieux fardeau, et la mauvaise foi hérétique devait constamment se mettre au service de cette paresse ; il importait de mettre cette vérité, que sans les œuvres la foi est inutile, dans le jour le plus éclatant, et de lui donner l'affirmation la plus solennelle. Toute la sollicitude du divin Maître semble se concentrer sur ce point. Dans presque toutes les paraboles qu'il consacre au dogme du jugement général, ce sont les œuvres qui décident du sort de tous, *prout quisque gessit in corpore;* ce sont les œuvres sur lesquelles tombe le plus directement la sentence de réprobation ou de salut.

Dans la parabole des *talents*, l'Église, ou plutôt l'humanité entière, nous apparaît comme une vaste réunion de travailleurs. Chaque homme y est un artisan aux gages de Dieu, un ouvrier chargé d'une œuvre spéciale, recevant du maître une exploitation particulière. Avant

[1] Jacob.

son départ, le maître distribue tous ces divers ouvrages ; à son retour, il examine le travail de chacun et donne aux uns des récompenses, aux autres des châtiments. Comme dans la parabole précédente, les réprouvés sont mis en regard des élus. Le drame entier se développe en trois parties et comme en trois scènes différentes : la distribution, l'exploitation, l'examen, avec les châtiments ou les récompenses dont il est suivi.

1. « C'est comme un homme qui partant pour un voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. A l'un il donna cinq talents, à un autre deux, à un autre un, à chacun selon sa capacité personnelle, et il partit aussitôt. » Remarquons, dans ce début de la parabole, le maître qui distribue [1], les biens distribués, les serviteurs chargés de les faire valoir.

Le mystérieux distributeur de ces dons, c'est Jésus-Christ. La parabole nous le représente dans sa vie mortelle, fondant la foi, établissant l'Église, répandant

[1] Debetis notare quod iste homo Christus est. Et possumus dicere quod proficiscebatur tripliciter : quia pergebat in locum, qui, quamvis sit sibi proprius per divinitatem, scilicet in cœlum, tamen peregrinus erat secundum carnem quia nulla caro ibi ascenderat : unde Joan. III : « Nemo ascendit in cœlum nisi qui descendit de cœlo Filius hominis qui est in cælo. » Item proficiscebatur in cœlum, quia in mundo peregrinus existens in cœlum proficiscebatur. Jerem. XIV : « Quare futurus es quasi colonus in terra, et quasi viator ? » Item potest intelligi spiritualiter. Nunc enim peregrinatur a nobis, quoniam nos peregrinamur ab eo : II Corinth. V : « Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino. » Quando autem videbimus eum, tunc non erimus sicut perigrini sed sicut cives et domestici Dei.

la grâce dans l'humanité, distribuant par son Esprit toute fonction, tout apostolat, tout ministère, puis, étendant cette providence générale à chaque détail, à chaque point de son immense empire, ordonnant chaque vocation, fixant chaque œuvre, déterminant pour chaque âme la somme de grâces à lui départir et la somme correspondante des mérites à en exiger : *tradidit illis bona sua*

Après avoir distribué ses biens, le maître de la parabole part pour un lointain voyage. Quel est ce voyage qu'entreprend Jésus-Christ après sa vie mortelle ? Il monte au ciel, il quitte l'exil, il « va à son Père, » il entre dans la céleste patrie. C'est un *long* voyage. Comment long ? Sous trois rapports que voici. Il est long, car la distance franchie est incommensurable : la chair de l'homme s'élève dans le royaume des esprits, l'humanité pénètre « dans les profondeurs mêmes de Dieu. » Oh ! voilà bien pour la chair la contrée étrangère, lointaine, inconnue, impossible à aborder sans une vertu supérieure, sans une ineffable miséricorde. « L'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur pu comprendre » rien de ce qui touche à ces inaccessibles régions. C'est donc pour elle un lointain voyage. O Dieu ! jusqu'où s'élève-t-elle cette chair unie au Verbe, et transportée par lui jusqu'au plus haut des cieux ! Quelle intelligence humaine le saura comprendre ? Quelle langue humaine le saura exprimer ? « Que Dieu illumine les yeux de notre cœur.... pour comprendre ce qu'il a fait dans le Christ, le ressuscitant d'entre les morts, le constituant à sa droite dans les cieux, l'élevant au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination, et de tout nom qui est nommé, non-seulement en ce siècle, mais

aussi dans le siècle futur. » Voilà jusqu'où monte l'humanité en Jésus-Christ ; les chœurs angéliques stupéfaits de tant d'élévation et d'un aussi magnifique essor, s'écrient, ivres d'admiration et d'allégresse : « Qui est celle-ci qui s'élève du désert, ravissante de charmes, appuyée sur son Bien-Aimé ? » Sous un second rapport, qui ressemble au premier, Jésus-Christ, en nous parlant de *long voyage*, nous veut faire entendre l'immense distance qu'il dut parcourir pour venir jusqu'à notre néant et à notre douloureux exil : *qui ascendit ipse est qui descendit in inferiores partes terræ* [1]. Enfin par la longueur du voyage il nous exprime les longs siècles qui sépareront ses deux avénements. Un long voyage dévore de longs jours : Jésus-Christ remonté au ciel et « assis à la droite de son Père, » ne descendra de nouveau du ciel, pour juger tous les hommes, qu'après un long retard et beaucoup de temps : *moram autem faciente sponso*, comme s'exprimait l'autre parabole.

Vocavit servos suos et tradidit bona sua, « il appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. »

Considérons cette distribution : elle est gratuite: elle est abondante, elle est diverse. Ce passage de l'Évangile établit admirablment la gratuité entière du don de Dieu. « Ce n'est pas par nos précédents mérites, dit saint Paul, que Dieu nous a appelés à la grâce et à la gloire, » cette grâce première et fondamentale est toute de Dieu ; la grâce de la justification n'a pas dans nos œuvres sa suprême raison d'être. « Nous sommes justifiés sans l'avoir mérité par nos œuvres : c'est un don : c'est une grâce : et

[1] Christus Deus et homo est : secundum quod Deus non peregrinatur : peregre autem proficiscitur sicut homo. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. xxv.)

dit l'apôtre, si la justification était due à nos œuvres, ce ne serait plus une grâce : *si autem gratia jam non ex operibus* [1]. « Nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Jésus-Christ : » *justificati gratis per gratiam ipsius.* Et pourquoi ? Sans doute avant tout à cause de « cette charité excessive » dont Dieu nous a aimés ; *propter nimiam charitatem qua dilexit nos*, mais aussi pour arrêter les flots de l'orgueil humain, pour les briser tous contre le sentiment de notre complète impuissance en face du salut. « Nous sommes justifiés par pure grâce, » par don, gratuitement, sans mérite qui nous vaille cette transformation divine, et cela, dit l'Apôtre, « afin que nulle chair ne puisse se glorifier devant Dieu, » afin que nous disions humblement, dans le juste sentiment de notre impuissance et de notre misère : ce que je suis c'est par Dieu que je le suis, » *gratia Dei sum id quod sum.* Toute ma grandeur, toute ma sainteté, toute ma puissance me viennent de la grâce que Dieu m'a tout gratuitement accordée, *secundum gratiam quæ data est mihi.* Et si l'homme s'élève dans l'orgueilleuse pensée de son excellence personnelle, s'il a l'audace impie de murmurer dans son cœur et de souffrir sur ses lèvres ces paroles superbes : *labia nostra a nobis sunt, et quis noster Dominus est ?* Dieu marche contre lui armé de ses dons, et écrase son orgueil insensé sous l'immensité des grâces dont il l'a si magnifiquement enrichi. O homme misérable, ô homme ingrat et impie, « qui donne le premier à Dieu, *quis prior dedit illi* [2] ? « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? Et si tu l'as reçu : pourquoi t'enorgueillir comme si tu ne l'avais pas reçu ? » *Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti*

[1] Rom.; — Galat. — [2] Rom.

quid gloriaris quasi non acceperis[1] ? Toute l'histoire de notre fortune divine est donc renfermée dans ces paroles de l'Apôtre : « C'est par sa volonté que nous avons été appelés à la sanctification. Car ceux que Dieu a eus en vue, il les a prédestinés à devenir des images ressemblantes de son Fils, afin que ce Fils soit un premier-né au milieu de beaucoup de frères. Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés : et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés : » *secundum propositum vocati sunt sancti. Nam quos prescivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratibus : quos autem prædestinavit, hos et vocavit : et quos vocavit et hos justificavit : quos autem justificavit, illos et glorificavit* [2]. Cette profonde doctrine, Jésus-Christ la formule dans cette parole si simple de sa parabole : *vocavit servos suos et tradidit illis bona sua*, « il appela ses serviteurs et leur remit ses biens. » Non-seulement ses serviteurs, c'est-à-dire l'humanité entière, ne peuvent rien réclamer comme le tenant d'eux-mêmes, mais d'eux-mêmes ils ne peuvent même faire un premier pas vers ces biens dont nous les voyons comblés. Il faut l'appel du maître, il faut une première grâce qui aille prendre l'homme dans l'abîme de son impuissance, et l'amène jusqu'à cette élévation surnaturelle, dont il n'aurait, sans la grâce, nulle idée et nul désir ; *superabundanter quam petimus aut intelligimus.*

Le maître les appela donc, et « leur remit ses biens. » Quel abîme caché sous ce mot ! quelle richesse et quelle profusion dans ces biens d'un Dieu ! *in quo sunt omnes thesauri,* dit l'Apôtre, « Dieu en qui sont tous les tré-

[1] I Corinth. — [2] Rom. VIII.

sors ; » et encore : « ô profondeur de trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! » Comment énumérer tous ces biens ? Comment compter toutes ces richesses infinies ? Tous les biens de l'ordre de la nature : tous ceux de l'ordre surnaturel, tous ceux de l'ordre béatifique : tout est munificence et libéralité, tout est don : *gratias Deo super inenarrabili dono ejus :* cette âme, image déjà si ressemblante, miroir si limpide, reflet si étincelant des perfections de Dieu : cette intelligence, « pur esprit, » capable de s'élever si haut dans les immensités de la pensée, dans les profondeurs du savoir ; cette volonté si dominatrice et si reine, et à qui Dieu a confié, à elle aussi, un si puissant *fiat ;* cette volonté qui domine, qui règne, qui transfigure la nature, qui poursuit et accumule dans le monde entier de si merveilleuses conquêtes : ce cœur où « Dieu, comme dit Bossuet, déposa premièrement la bonté ; » ce cœur, image, extension mystérieuse de la charité divine, si magnanime, si fort, si bon, tel qu'il sortit des mains créatrices, et tel que le refait la Rédemption : cette mémoire par laquelle l'homme, à l'imitation de Dieu, embrasse et renferme en soi les siècles, et voit ce qui n'est plus comme ce qui est : cette imagination, cette sensibilité, facultés merveilleuses par lesquelles l'âme, comme le Verbe fait chair, s'incline vers la nature inférieure, en perçoit les objets, en connaît et en ressent les phénomènes, et « participe à tout » ce qui s'y fait. Embrassant du regard ces premières munificences faites par Dieu à l'homme, le prophète poussait ce cri d'admiration : « qu'est ce donc que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous l'ayez ainsi glorifié ? » Et ce n'est là que le premier pas dans ces profondeurs, c'est la plus légère partie *des biens que le maître remit à ses serviteurs.* La suite, l'autre part, renferme des immensi-

tés et des splendeurs qui défieront à jamais toute investigation humaine. Dans le domaine surnaturel, dans les biens de la grâce, tout prend des proportions si démesurées, tout s'abîme tellement dans l'infini, tout participe si intimement à la nature incommensurable de Dieu, que « l'œil de l'homme n'y peut plus rien voir, ni son oreille entendre, ni son cœur concevoir : » c'est « l'inaccessible lumière, » c'est l'infini, où les forces créées n'ont plus d'essor. L'ordre surnaturel est tout un monde de merveilles : un Dieu abaissé jusqu'à l'homme, l'homme élevé jusqu'à Dieu, l'homme « fait Dieu par participation, comme Dieu l'est par nature, » Dieu fait homme, semblable de l'homme, frère de l'homme, communiquant à l'homme ce qu'il a et ce qu'il est, lui donnant son intelligence, son cœur, sa sainteté, sa puissance, ses richesses, sa fortune, se faisant en l'homme « sagesse de Dieu, et justice, et sanctification, et rédemption, » disant à l'homme : « je ne t'appellerai plus serviteur mais ami ; » nommant l'homme « son enfant, » son « fils très-chéri, » « son autre lui-même, » *homo unanimis;* lui donnant tout son héritage, le faisant son « cohéritier, » et enfin, « après s'être fait pauvre, de riche qu'il était, enrichissant sa créature de tous ses infinis trésors. » Et si ces diamants d'un Dieu sont d'un prix et d'une beauté infinis, l'écrin qui les renferme est digne de cette beauté et de ce prix : foi, sacrements, dons de l'Esprit-Saint, grâces de toutes sortes et de chaque instant, Écriture, apôtres, pasteurs, Église.... Quels trésors ! quelles munificences ! quelles splendeurs [1] !

[1] Primo tangitur liberalitas dantis. Dantis liberalitas in duobus tangitur : eo quod prævenit eos quibus dedit : item quod abundanter dedit. Eo quod prævenit, quia qui expectat dare diminuit

vocavit servos et tradidit illis bona sua : et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii vero unum, unicuique secundum propriam virtutem, « il appela ses serviteurs et leur remit ses biens : à l'un il donna cinq talents, à un autre deux, à un autre un, à chacun selon sa capacité personnelle. »

A la gratuité, à la munificence des dons de Dieu, s'ajoute la diversité. Dans toute la création se remarque ce cachet de la diversité[1]. Dieu, tout en conservant à ses ouvrages la plus grande unité, y répand une diversité merveilleuse. Notre siècle insensé, ici comme en d'autres utopies, triste héritage de l'aberration révolutionnaire, rêve une unité brutale, qui fasse descendre tous les sommets au niveau de tous les abaissements. Il voudrait donner à toutes les positions, et aussi sans doute à toutes les intelligences et à tous les mérites, la même mesure et la même uniforme physionomie. La Providence y met bon ordre, et la révolution, qui peut dresser des échafauds et allumer des flammes incendiaires, ne peut rien contre cette hiérarchie de fortunes et cette variété de génie et de capacités. Du ciel à la terre, des plus magnifiques œuvres jusqu'aux plus humbles, de l'ange au dernier insecte, partout une merveilleuse

de liberalitate sua, non sic autem Deus. In Psal. XX: « Domine, prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. » Unde *vocavit servos suos*, non illi ipsum. Unde Joan. xv: « Non vos me elegistis, sed ego elegi vos. » Rom. VIII : « Quos præscivit, hos et prædestinavit. » Item tangitur liberalitas quia de suo: *dedit bona sua*. (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. XXV.)

[1] Si autem quæris quare unus magis habet de gratia quam alter ? Dico quod hujus rei est causa proxima et causa prima. roxima est major conatus istius quam illius. Causa prima est lectio divina. (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XXV.)

diversité jointe à l'unité la plus puissante. Les chœurs angéliques s'élèvent par neuf degrés différents de grâce et de gloire jusqu'au dernier sommet de leur perfection. Dans les intelligences humaines, dans les cœurs, dans les caractères, dans les aptitudes, même inépuisable variété. L'ordre surnaturel suit une marche identique, *stella differt a stella*, dit saint Paul, « une étoile diffère en éclat d'une autre étoile. » Saint Paul dit ce mot des élus dans la gloire, mais comme la gloire n'est que la grâce *montrée à découvert*, il le faut dire aussi de l'état actuel des âmes dans la grâce : *stella differt a stella.* Même diversité encore dans toutes les grâces actuelles, et celles appelées *gratis datæ* que Dieu ajoute avec tant de profusion « à l'inénarrable don » de la grâce sanctifiante. Écoutons saint Paul : « Les grâces sont diverses, mais c'est le même Esprit » qui les donne. « Les ministères sont différents, mais c'est le même Seigneur. Les œuvres diffèrent, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. A chacun la manifestation de l'esprit est donnée pour l'utilité » générale. Les uns par l'Esprit ont le don de la parole ; les autres celui de la sagesse dans le même Esprit ; aux autres la foi dans le même Esprit ; aux autres la grâce des guérisons dans le même Esprit ; à d'autres la puissance des miracles ; à d'autres la prophétie ; à d'autres le discernement des esprits ; à d'autres le don des langues ; à d'autres leur interprétation. Or toutes ces grâces diverses, c'est un seul et même Esprit qui les donne, les distribuant à chacun comme il lui plait. De même que le corps, tout en étant un, a néanmoins des membres nombreux, et quoique nombreux ces membres ne font à eux tous qu'un seul corps : ainsi du Christ » et de son corps mystique, c'est-à-dire l'universalité des chrétiens. « Est-ce que

tous sont apôtres ? tous prophètes ? tous docteurs ? Tous font-ils des miracles ? Tous ont-ils la grâce de guérir ? Tous parlent-ils les langues ? Tous les peuvent-ils interpréter ? » Dieu donc « appelle ses serviteurs et leur remet ses biens : à l'un il donne cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un seul, à chacun selon sa capacité personnelle. »

Arrêtons-nous encore à ce mot : *secundum propriam virtutem*, « il donna.... à chacun suivant sa capacité personnelle. » L'hérésie s'est fondée sur ce texte pour ravir à Dieu l'honneur d'une libéralité toute gratuite, et poser dans l'homme même la source première de la grâce et le principe du salut. Cette parabole même la réfute, nous l'avons vu plus haut. Le maître *appelle* ses serviteurs, et ce sont *ses* biens qu'il leur remet. Mais l'homme, être intelligent et libre, n'a-t-il aucun concours à apporter à cette grâce de Dieu ? Sera-t-il emporté inconscient et inerte au faîte de sa divine élévation ? Que répond la vérité catholique ? L'homme donne à la grâce une méritoire coopération. La première grâce est gratuite, mais avec cette première grâce, avec ce *fonds*, il lui est possible d'en gagner d'autres. Dans sa distribution, Dieu tient ainsi compte des dispositions où il trouve les âmes, donnant plus à qui est mieux disposé et offre de plus certaines espérances de fidélité et de soin, donnant moins aux âmes inaptes à la divine culture et d'une moins puissante coopération. « A chacun selon sa vertu. » Jésus-Christ parle ici des grâces qui sont données en récompense ou du moins en conséquence d'autres grâces : mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte, et qui sont absolument gratuites, ce qui paraît en d'autres lieux de l'Évangile. Ici nous avons à considérer la

distribution des grâces qui sont les suites des autres et l'ordre des récompenses[1]. » Saint Thomas donne un autre commentaire encore de ces mots : *selon sa capacité personnelle.* La grâce se greffe sur la nature, ou, pour nous servir d'une comparaison de saint Paul, « le trésor est enfermé dans un vase d'argile : » l'Être surnaturel avec toutes ses magnificences et ses richesses est en nous surajouté à l'être naturel. De là une certaine connexion, une certaine influence de l'un sur l'autre. Si la grâce perfectionne la nature, la nature à son tour peut offrir à la grâce certaines facilités, certaines aptitudes, certain appui. Les qualités de l'intelligence et du cœur, la perfection du caractère, les diverses aptitudes naturelles pourront offrir à la grâce des auxiliaires. Réduit à cette donnée, ce sentiment, dont plusieurs ont abusé, pourrait être soutenu. Voici quelques paroles de saint Thomas qui rendent dans son vrai sens et réduisent à ses vraies limites cette explication. *Sic Dominus, cum sit Creator omnium, creavit istum ut sic eum faceret : unde intelligitur capacitas naturæ cum conatu.*

2. Reprenons la suite de la parabole. Après la distribution des dons, elle nous marque l'exploitation de ces dons par chacun des serviteurs. Dieu nous distribue toutes les grâces et les moyens de salut, mais à charge à nous de les faire valoir. « Dieu, qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous.» *Gratia Dei mecum*, disait l'Apôtre : avant tout la grâce, mais la grâce *avec moi,* avec moi pour la faire valoir, pour faire fructifier le talent que Dieu m'a confié.

Remarquons la situation de ces travailleurs. Leur

[1] Bossuet.

maître s'est retiré : *profectus est statim.* Pourquoi ? Afin de rendre l'épreuve possible, afin de plus complétement respecter le libre arbitre de l'homme, et de nous mieux laisser « dans la main de notre conseil. » Dès lors voici quelle est notre situation durant le temps de notre vie ici-bas. Nous travaillons sous le regard invisible de Dieu : chaque démarche, chaque parole de nos lèvres, chaque pensée, chaque sentiment de nos cœurs est vu, apprécié, jugé. Libre à nous d'être serviteurs fidèles, travailleurs diligents, ou bien dissipateurs des biens de notre maître, et traîtres à nos plus formelles promesses et à nos plus impérieux devoirs. Dieu nous laisse seuls, Dieu nous quitte ; il est dissimulé à nos regards et semble éloigné de nous de toute l'infinie distance de notre petitesse à son immensité. En réalité, selon l'admirable mot de saint Paul, *nous nous mouvons et nous vivons en lui ; in ipso movemus et sumus.* « C'est en sa présence que nous nous tenons, *in cujus conspectu sto.* Saint Thomas, raisonnant sur ce plan de la Sagesse divine, nous fait remarquer que ce silence, cette disparition de Dieu, cet *incognito* divin, est réclamé à la fois par notre intérêt et par la gloire de notre Dieu. C'est grâce à cette liberté qui nous est laissée que nous pouvons mériter notre éternelle récompense, et Dieu ne peut vouloir d'un hommage forcé et d'une fidélité sans mérite : la gloire de sa majesté comme la satisfaction de son cœur, sont dans l'acquiescement libre de notre volonté et dans l'expression spontanée de notre cœur. *Relinquit eos sub arbitrio, quia non compellit eos uti donis datis.* »

« Or celui qui avait reçu cinq talents s'en alla, les fit valoir, et en gagna cinq autres. Pareillement celui qui en avait reçu deux, en gagna aussi deux autres Mais

celui qui n'en avait reçu qu'un, s'en allant, creusa la terre et cacha l'argent de son maître. »

Voilà les deux classes qui se partagent l'humanité : les travailleurs et les paresseux, les serviteurs fidèles qui font valoir les talents confiés, ceux qui les laissent se perdre en les enfouissant dans une vie de paresse et de stérilité.

Faire valoir fidèlement les biens de son maître, c'est en tirer un double fruit : un fruit en soi-même, un fruit dans les autres. En eux-mêmes, les travailleurs fidèles tirent profit de tout leur être ; tout porte du fruit dans ces arbres riches et vigoureux : « ils fructifient pour Dieu, » comme dit l'Apôtre. Leur intelligence, leur cœur, leur volonté, leur corps même, chacun de leurs sens, tout travaille, tout fructifie. Les uns mieux doués et plus pourvus rendent davantage, et ceux qui ne gagnent que deux talents ne leur sont pas inférieurs, puisqu'ils ont fait valoir une somme moins forte avec un égal courage. A ces fruits personnels ils ajoutent encore par surcroît les richesses de sainteté que leur édification et leur zèle recueillent dans les autres. Ainsi se présentent-ils au jugements, riches « de toutes sortes de biens [1].»

Quant aux autres, aux paresseux, ils ont enfoui les dons de Dieu, et suivant l'expression du Psalmiste, *ils sont devenus inutiles; inutiles facti sunt.* Quels sont, dans le monde, les hommes malheureux que désigne ce détail de la parabole ? Trois classes de chrétiens se montrent à nous qui réalisent la triste définition du serviteur infidèle et stérile : l'homme charnel, l'homme égoïste,

[1] « Lucratus est alia quinque. » Quomodo? Dupliciter proficit aliquis uno modo in seipso, alio modo in alio.

l'homme incroyant. Voyez le mondain, le charnel, l'homme enfoncé dans les sens et pour qui rien ne semble exister que ce qui se voit, se touche, se sent, l'homme qui n'a plus aucune perception des choses supérieures et que saint Paul définit d'un trait si implacable : *animalis homo*, « l'homme animal. » Il a reçu les dons les plus magnifiques et les plus divins ; il a une âme, il a un corps, associé de cette âme pour le plus splendide des ouvrages : la formation en lui-même d'une éternité de béatitude et de gloire ; il a une intelligence faite pour planer au-dessus des choses terrestres et pour prendre au travers des immensités d'un tout divin monde le plus puissant et le plus sublime essor. Cette intelligence, le malheureux l'enfouit dans les sens, l'abrutit, l'étouffe : *abiens fodit in terram*. Où est son cœur ? Ce cœur était dans le dessein de Dieu fait pour le plus céleste et le plus délicieux amour ; un Dieu se tenait à la porte de ce cœur, en en sollicitant l'entrée avec d'inexprimables tendresses : *sto ad ostium et pulso... Aperi, soror mea sponsa !* Qu'a-t-il fait de ce cœur ? A quels amours l'a-t-il prostitué ? Sous quelles fanges l'a-t-il fait mourir ? Il avait un corps créé pour ce grand usage de porter Dieu, *portate Deum in corpore vestro :* Dieu voulait ce corps comme sa royale résidence, et il le voulait faire rayonner des plus pures et des plus chastes splendeurs : l'homme a mieux aimé enfouir ce corps dans une tombe ignominieuse, et dire sans espoir à la pourriture : tu es mon père, et aux vers du tombeau : vous êtes mes frères et mes sœurs ! *Abiens, fodit in terram.* — A côté de l'homme « animal, » considérez l'égoïste. Quel est-il ? Où est encore le serviteur paresseux et inutile qui prend les biens de son maître, « et, s'en allant, les enfouit dans la terre ? C'est ce fidèle, c'est ce prêtre, auxquels Dieu a

remis ses trésors, qu'il a comblés des dons de sa munificence, où il a accumulé les ressources du zèle et les moyens de sanctification. Il a tout ce qu'il lui faut pour gagner des milliers d'âmes, ce chrétien riche, élevé à de hautes positions, doué des facultés les plus heureuses, capable de conquérir au milieu du monde l'influence chrétienne la plus puissante et la plus féconde. Quel bien il peut opérer dans ses vastes domaines ! Quelles sources de salut peuvent sortir de lui et jaillir sur le peuple dont Dieu l'a constitué comme le père et le roi ! Quel apostolat lui fournit l'occasion d'exercer dans un vaste rayon cette industrie qui rassemble autour de lui un peuple entier de travailleurs ! Quels trésors de mérites il peut recueillir dans toutes ces pauvres âmes que le travail abrutit et que le travail pourrait ennoblir et sanctifier ! Hélas ! tous ces germes meurent, ces occasions si favorables s'évanouissent, ces positions si fécondes restent dans la plus coupable stérilité : *inutiles facti sunt.* Ces égoïstes ne songent qu'à eux-mêmes, et à la partie la plus caduque et la plus éphémère d'eux-mêmes; ils jouissent, ils comblent leur ambition, ils nourrissent leur insatiable cupidité, puis ils meurent, et le prophète résume en un mot leur vie d'ici-bas et leur entrée dans l'éternelle vie : *nihil invenerunt in manibus, viri divitiarum.* L'ami de Dieu, le serviteur fidèle, celui « dont la justice demeurera éternellement » est ainsi défini dans l'Écriture : *dispersit, dedit;* « il a répandu, il a distribué ses dons : « l'égoïste, le serviteur infidèle est ainsi flétri et condamné par saint Paul : « la colère divine se manifeste du haut du ciel contre toute impiété, contre l'iniquité de ces hommes qui retiennent injustement la vérité de Dieu captive. » *Abiens fodit in terram* — Voici enfin l'incrédule, le plus coupable des trois, et

celui que Dieu frappera de plus de foudres et écrasera sous une plus terrible sentence. Qu'a-t-il fait durant tout le cours de sa vie d'incroyance, de négation et de blasphème ? Qu'a-t-il fait, quand sous la nature humaine et les humbles dehors du Verbe incarné, rédempteur et expiateur par amour, il a refusé de reconnaître le Dieu très-excellent et très-haut ? Qu'a-t-il fait quand, dans les mystères, où est renfermée la sagesse de Dieu, il n'a voulu voir que la folie de l'homme, et dans le christianisme, œuvre de Dieu, il a proclamé l'œuvre des mains humaines ? Qu'a-t-il fait dans cette suite de négations et d'affirmations impies, que faire descendre la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, au niveau des choses humaines, de découronner le Fils de Dieu de son auréole divine et de le confondre avec les néants d'ici-bas? Saint Paul qualifie ce crime d'un mot terrible: « ils ont, dit-il, foulé aux pieds le Fils de Dieu. » Ah ! c'est bien là par excellence le crime du mauvais serviteur de la parabole, « qui, s'en allant, enfouit dans la terre » les richesses confiées, *abiens fodit in terram.*

3. Nous voici au dénouement du drame. Moment terrible ! jusqu'ici tout restait enseveli dans l'ombre et le silence de Dieu. Les uns et les autres, les bons et les méchants, les travailleurs et les paresseux, semblaient vivre loin de Dieu, tant Dieu s'était rendu invisible. Mais le voici qui se montre : les siècles sont écoulés, la fin des temps est venue, *venit finis.* « Un grand cri est poussé, » *clamor factus est*, tout à coup retentit comme un éclat de tonnerre cette terrible nouvelle : le Maître est venu, il vous appelle, allez, comparaissez, rendez compte, *redde rationem.* « Longtemps après le maître de ces serviteurs revint et compta avec eux. » Moment

délicieux ! moment épouvantable ! les bons s'avancent pleins de confiance et de joie, les méchants sont dans la consternation et l'effroi. Étudions avec soin l'accueil des uns et des autres.

Quelle délicieuse peinture l'Évangile nous fait de l'accueil que reçoivent de leur Maître les bons et courageux serviteurs ! Quelles magnifiques révélations nous sont faites sous l'aimable simplicité de la parabole ! Jésus-Christ dépeint l'arrivée d'une âme dans la gloire où elle est depuis longtemps attendue. Elle aborde enfin à la patrie, elle se précipite dans les bras d'un tendre père, et s'abîme dans un océan de béatitude et de gloire. Elle quitte un douloureux exil, elle se trouve tout à coup dans la cité paternelle, où Dieu la reçoit, la fête, le précipite, pour ainsi parler, dans un bonheur sans mesure. Contemplons tour à tour cette âme bienheureuse et le Dieu qui la comble ainsi. Voici ce qu'a été cette âme et d'où lui viennent d'aussi magnifiques récompenses. Quatre traits nous la représentent, en nous marquant la joie triomphale de l'accueil qu'elle reçoit[1]. *Accedens*, dit le texte, « elle s'avance. » Des pécheurs il est dit que

[1] Ex parte istius (servi) primo ponit securitatem, fidelitatem, humilitatem et strenuitatem sive sollicitudinem. Securitatem tangit quia non expectavit quod Dominus vocaret eum, sed ingessit se Unde dicit « accedens. » Item notatur fidelitas, quia « obtulit alia quinque. » Infidelis quidem esset qui de bonis Domini sui aliquid sibi attribueret : unde iste totum obtulit Domino suo. Si ergo feceris aliquid bonum, si aliquam convertisti, et tibi attribuis, non Deo, non es fidelis. Item notatur humilitas confessionis doni quia cognoscebat a Deo recepisse. Unde iste confitetur donum, dicens : « Domine, quinque talenta tradidisti mihi. » Item tangit strenuitatem sive sollicitudinem. « Ecce alia quinque superlucratus sum, » Unde bene dicebat cum Apostolo, I Corinth

« leurs iniquités les traînent au tribunal [1] » redoutable; ils veulent s'échapper, ils veulent fuir « à l'occident et à l'orient [2]. » Mais les justes « lèvent alors la tête, » car ils savent que leur « rédemption est proche, et que le jugement n'est pour eux que la « découverte de leur gloire; » *gloria quæ revelabitur in nobis.* Et cette confiance des justes est légitime et sainte, car voici le double témoignage de leur conscience et de Dieu. Leur fidélité se découvre en ces mots : *obtulit alia quinque.* Le bon serviteur n'a rien retenu des biens de son Maître : il donne tout, il rend tout à celui qui seul possède tout, « à qui l'honneur, l'honneur. » L'orgueil humain ne consent jamais à cette offrande complète, universelle, le *moi* paraît toujours dans ses œuvres, et Dieu « qui opère tout en tous » est constamment volé par lui de l'honneur qui lui revient. La fidélité chrétienne « rend à Dieu ce qui est à Dieu, » c'est-à-dire tout le vrai, tout le bien, tout le bon, le commencement, le milieu, la consommation de toute bonne œuvre. Elle dit avec l'Apôtre : « tout avec lui, par lui, en lui. » Elle confesse que nous tenons de lui seul « la volonté de bien faire, » et de lui seul aussi la force « d'achever » et de parfaire ce que par lui nous avons voulu. En tout elle répète ce mot qui est sa perpétuelle devise : *secundum gratiam quæ data est mihi*, cela s'est fait « par la grâce qui m'a été accordée. » Aussi le troisième trait qui caractérise les justes, c'est l'humilité. Pas un mot de lui-même, de ses travaux, de ses efforts, de ses peines dans la confession du bon serviteur; tout est de Dieu dans son œuvre, dans sa sanc-

« Gratia Dei in me vacua non fuit. » (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. xxv.)

[1] Sapient. — [2] Psal.

tification, dans ses succès, dans ses conquêtes, *Domine tradidisti mihi.* Son travail à lui est indiqué dans cette dernière parole qu'il adresse à son Maître : *alia quinque superlucratus sum.* Admirable précision théologique dans ce mot ! Comme il exprime avec une merveilleuse profondeur l'harmonieux concours de la nature et de la grâce, la part de Dieu et la part de l'homme dans l'œuvre de la grâce et de la gloire ! Le fondement, du salut est posé par Dieu et ne peut l'être que par Dieu : *quis prior dedit illi ? Quid habes quod non accepisti ?* Mais, cette grâce première et fondamentale donnée, commence le travail de l'homme, *alia quinque* SUPERLUCRATUS SUM. Avec la grâce première comme fonds, l'homme, en faisant valoir ce fonds, peut obtenir d'autres grâces, *superlucratus sum.*

Telle est l'âme fidèle si tendrement accueillie, voici maintenant le Dieu qui l'accueille et la récompense : accueil comme récompense, tout est rempli des plus beaux et des plus doux enseignements. — En recevant son serviteur, Dieu daigne se faire son panégyriste, et avec une sorte de paternelle fierté il fait valoir un à un les traits de sainteté que nous avons relevés plus haut[1]. *Euge !* C'est le mot du triomphe, c'est l'exclamation de la joie, c'est l'annonce de l'éternelle gloire. *Serve bone et*

[1] Congratulatio tangitur cum dicit : « Euge ! » Isaï. LXII : « Ecce gaudebit super te Dominus tuus. » Unde exultanti animo recipit eum. « Euge » vox est exultationis. Sequitur commendatio, et primo commendat de humilitate quod dicit : « serve » quia recognoscebat se esse servum ejus. Item commendat de bonitate per hoc quod dicit : « bone » quia proprie bonum est sui diffusivum. Item a fidelitate, quia non sibi retinuit sed Domino obtulit : unde dicetur » et fidelis. » (D. Thom. *Comment. in Matth.*, cap. XXV.)

fidelis. Dieu exalte la fidélité et le courage de son enfant, qui l'a servi généreusement durant l'exil, « a moissonné dans les larmes et rapporte maintenant ses gerbes opulentes dans l'exultation et l'allégresse.» La parole qui suit semble étrange : *in pauca fuisti fidelis*, « tu as été fidèle en de *petites choses*. Telle est la libéralité divine que, nous « imposant un joug doux et un fardeau léger,» attachant notre salut à des devoirs faciles, à des commandements dont l'observance fait même dès ici-bas notre bonheur, elle nous en récompense néanmoins comme d'exploits magnanimes et d'œuvres de la plus éminente perfection. Que si nous voulons voir dans la vie du saint une série d'exploits et une perfection sublime, soit ; mais toujours est-il qu'en face des biens éternels, les actions de l'homme seront trouvées petites et n'auront aucune proportion avec les récompenses.

Après l'éloge la récompense ; elle est exprimée dans tous les éléments qui la composent et la consomment : multiplicité, immensité, perfection des biens éternels dont Dieu comble ses élus. *Supra multa te constituam*, plaisirs de toute sorte, intarissables jouissances, torrents inépuisables de volupté, *torrentes voluptatis*, accumulation infinie de richesses, poids éternel de gloire, océan sans horizon, profondeurs sans fond, immensité sans limite, où l'élu est plongé et comme englouti, *supra multa te constituam*. Tout est joie pour l'Élu : son intelligence plane dans des visions infinies de la vérité substantielle ; son cœur dilaté sans mesure se remplit des suavités de l'amour divin, le seul puissant, le seul délicieux, le seul pur ; son âme goûte en Dieu d'inénarrables plaisirs, et son corps, associé intimement au triomphe, perçoit le bonheur par tous ses sens et goûte les délices d'une vie sans défaillance et d'une immortalité

sans douleur. — Et les biens éternels ne sont pas seulement multiples, ils sont immenses. Posséder et jouir, qu'est-ce ici-bas? Ce n'est pas entrer dans les biens terrestres, c'est, pour s'exprimer ainsi, faire entrer les biens terrestres en nous. Or, comme ces biens sont petits relativement à l'immensité de notre cœur, comme ils sont imparfaits, tandis que notre idéal est parfait, et qu'ils sont caducs quand nos aspirations sont infinies et sans terme, il s'ensuit, dans la jouissance de ces biens, un malaise, un vide, une faim inexprimables. Au milieu de l'abondance rêvée, le cœur de l'homme meurt de faim : *fame pereo* ; et quand il a, comme le plus magnifique et le plus heureux des rois, goûté tous les plaisirs et possédé toutes les richesses, il s'en revient, comme le dernier des esclaves, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées, et jetant aux ruines de ses illusions une plainte douloureuse : *vanitas vanitatum... Ergo erravimus!* Dans les biens éternels, c'est le contraire ; les biens sont infiniment plus grands que leurs heureux possesseurs. Aussi c'est l'élu qui entre dans ces biens, *intra in gaudium Domini.* Le bien éternel, c'est Dieu même, ce Dieu qui disait au Patriarche : « je serai moi-même ta récompense, immense à l'excès:» c'est l'immense, c'est l'infini, qui s'offre à l'élu; c'est un océan de joie, de gloire, de jouissances, de plaisirs, de richesses; l'élu y entre, il s'y plonge, il y demeure englouti, *intra in gaudium Domini.* Il est comme abîmé en Dieu, sans perdre sa personnalité propre, il ne fait plus qu'un avec Dieu, *qui adhæret Domino unus spiritus est*[1]. — Enfin ce bien qui est immense, infini, est en

[1] Quare dicit : « Intra in gaudium, » non : «accipe? » Dicendum quod duplex est gaudium. De bonis exterioribus et de bonis

même temps infiniment parfait. Jésus-Christ dit : « entre dans la joie de ton Seigneur, » *intra in gaudium Domini tui.* Quel abîme ! Quels horizons infinis sont ouverts par ce mot ! « La joie de Dieu ! » Dieu, nature souverainement bienheureuse, bonheur substantiel, pour ainsi s'exprimer, jouit de tout ce que nous nommons joie, plaisirs, jouissance, gloire, honneur, félicité, repos. Mais qui pourra comprendre dans quelle perfection et à quel degré ? Qui pourra dire ce qu'est l'infinie béatitude et la gloire infinie de Dieu ? Or c'est ce bonheur, dont une nature infinie est infiniment rassasiée, qui doit être mon propre bonheur, comme cette gloire et ce repos infinis doivent être ma propre joie et mon propre repos. O abîme ! ô profondeur ! ô immensité ! ô magnifique et délicieux inconnu ! « L'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur compris, ce que Dieu réserve à ceux qui l'ai-

interioribus. Qui gaudet de bonis exterioribus non intrat in gaudium sed intrat gaudium in ipsum. Qui autem gaudet de spiritualibus intrat in gaudium. Cant. I : « Introduxit me rex in cellaria sua. » Quod est in aliquo continetur ab illo, et continens majus est. Quando ergo gaudium de aliquo minus est quam cor tuum, tunc gaudium intrat in cor tuum, sed Deus major est corde, ideo qui gaudet de Deo intrat in gaudium. Item intrat « in gaudium Domini, » id est de Domino, quia Dominus veritas est. Unde nihil aliud est beatitudo quam gaudium veritatis. Vel sic : « Intra in gaudium Domini tui : » id est : de eo gaude quo gaudet, et de quo gaudet Dominus tuus, scilicet de fruitione sui ipsius. Tunc ergo gaudet homo ut Dominus cum fruitur ut Dominus. Unde dicit Dominus apostolis suis : « Statui vos ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo, » id est ut sitis beati in quo sum, beatus. (D. Thom., *Comment. in Matth.*, cap. XXV.)

ment. » Toute cette doctrine est résumée dans ce mot si simple et si profond de saint Thomas : *de eo gaude quo gaudet Deus.*

Après les élus viennent les damnés. D'eux aussi il est dit : *accedens ;* mais quelle profonde différence ! S'ils viennent, s'ils s'avancent à ce redoutable tribunal, c'est, ou entraînés par une force inexorable, ou poussés par une folle présomption. Les voici : étudions-les d'abord, puis scrutons la formidable conduite de Dieu sur ces misérables.

Blasphème, folie, aveu forcé de son crime : tel est le damné au tribunal de Jésus-Christ. Son blasphème, ancien comme le monde, a traversé, et traverse les siècles, toujours le même, toujours aussi injuste et aussi impie. Qu'a fait l'homme, quand ses forces se sont brisées dans son crime, et qu'il n'a plus retrouvé dans sa nature flétrie et son cœur glacé la magnanimité qui fait le serviteur loyal, le fils noblement esclave des volontés d'un père, le soldat qui sourit au danger et se livre aux mâles voluptés du martyre ? Qu'a-t-il fait? Au lieu d'accuser sa propre paresse et sa propre inertie, il a jeté à la face de Dieu même une accusation sacrilége ; il s'en est pris à la loi, au dogme, aux promesses, aux menaces divines ; il a accusé les commandements d'être impossibles à pratiquer, les vérités impossibles à admettre, les promesses impossibles à réaliser, les menaces impossibles à concilier avec les perfections infinies ; tout est devenu, dans l'œuvre de Dieu, grandeurs chimériques, travaux irréalisables, chemin impossible, terme insensé, idéal sans espérance et sans vie. De quoi nous accuse sans cesse le rationalisme, sinon de présenter à l'humanité un Dieu cruel, qui se fait un jeu de torturer ses faibles créatures en les sevrant sans pitié des

jouissances du temps sous peine d'être précipitées dans les supplices de l'éternité ? Dieu jaloux, Dieu impitoyable, qui semble s'attrister du rire de la joie, et placer sa propre félicité dans le malaise et la tristesse des êtres dont il contrarie les besoins et broie les plus impérieux instincts. A entendre le rationalisme, voilà le Dieu que nous donnons au monde. « Loin de convenir que le monde est l'ouvrage de la bonté divine, le rationalisme n'y voit pas même une œuvre de justice. De quel droit nous a-t-on faits sans nous ? De quel droit nous a-t-on tirés du néant, pour nous jeter, sans que nous le sussions, dans cet abîme de maux qu'on appelle la vie ? Quoi ! nous dormions tranquilles dans l'éternité de notre sommeil, et tout à coup une main invisible nous a saisis, une voix inconnue nous a appelés : elle nous a dit avec empire : viens, vois, sens, pense, aime ! Et après que, obéissant malgré nous à cet ordre implacable, nous avons passé des heures ou des années entre des réalités confuses et des illusions déçues, tout à coup encore la main qui nous avait arrachés à notre première tombe, cette main nous repousse ! et la voix qui nous avait appelés, la même voix nous crie : c'est assez, couche tes membres, clos tes yeux, sors de ce monde, va-t'en !... La vie nous est venue comme nous vient la mort, avec insulte et mépris de nous. » Ce blasphème du rationalisme au Maître qui nous enrichit d'une félicité éternelle et au Père qui nous associe, après la courte épreuve de cette vie, aux délices sans fin de sa propre existence, ce blasphème est celui-là même que vomit le damné au pied du tribunal qui l'écrase sous une trop juste sentence : *scio quia homo durus es*, « je sais que vous êtes un homme dur. » Remarquez dans ces mots la source même de la plupart des négations et des objections du rationalisme;

il fait de Dieu un homme, *homo durus es*, et il le rabaisse à la taille de l'homme, et juge ses plus inscrutables mystères aux lumières de la raison naturelle. Autre blasphème dans ce damné, et, dans sa personne, de toute la race perverse « des fils de l'incrédulité : » Il nie que toute grâce première, tout don, source et principe des autres, vienne de Dieu : *metis ubi non seminasti, congregas ubi non sparsisti.* Il méconnaît encore l'entière gratuité des dons que Dieu fait à ses créatures, il outrage la bonté entièrement désintéressée de ce Père qui nous a créés alors que nous étions dans le néant, et nous a rachetés « alors que nous étions des ennemis » et des rebelles. La réponse divine à ce blasphème nous ouvre sur les profondeurs de la Rédemption une vue infinie. Quand, pour perdre l'homme au paradis terrestre, Satan fit briller à ses yeux éblouis l'espoir de ravir à Dieu son trône et sa gloire, *eritis sicut Dii*, Dieu, pour le confondre, s'empara de ce mot et en fit une prodigieuse réalité. En promettant à l'homme la grandeur divine, Satan trompait impudemment ; quand Dieu la lui promet à son tour, et par l'Incarnation de son Fils réalise sa promesse, il fait de l'homme un dieu, et contemplant dans une extase infinie d'admiration et de joie, cette œuvre, la plus merveilleuse des œuvres, il dit et peut dire avec une vérité sublime : vraiment oui, vous êtes des dieux ! *ego dixi : dii estis.*

Par un prodige analogue, de ce mensonge effronté *metis ubi non seminasti*, « vous récoltez où vous n'avez rien semé, » Dieu fait jaillir une vérité divine, une magnifique et toute merveilleuse réalité. Dieu ne fait pas le mal, il ne sème pas cette ivraie vénéneuse, mais il la laisse semer dans son champ, et cela, parce qu'il a la puissance d'en tirer le froment le plus pur, et d'un

champ dévasté par « l'homme ennemi, » faire surgir la plus opulente moisson. Voilà comment « Dieu recueille où il n'a pas semé, » et comment l'accusation sacrilége du damné contre sa Providence devient sa plus étonnante miséricorde et le triomphe de sa sagesse, de sa puissance, et de sa bonté[1]. C'est en contemplant cette œuvre que l'Église pousse cette étrange et prodigieuse exclamation : *O felix culpa !* Voyez comment, entre les mains divines, le mal se transforme, la nuit se fait lumineuse, *nox illuminatio.* Le démon sème la perdition et la mort dans la création toute vierge des premiers jours : dans cette terre désolée, Dieu fait apparaître une rédemption splendide, « la terre germe son Sauveur, » et le monde se trouve, des profondeurs mêmes de sa chute, élevé à une divine hauteur : *ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* Dieu laisse dans l'homme déifié les douloureux vestiges de sa chute antique, la concupiscence brûle ses entrailles et soulève contre la raison ses flots ignominieux ; mais quelles victoires la grâce remporte sur elle ! quelles palmes, quelles couronnes elle donne à l'homme sujet de conquérir ! Quel auxiliaire efficace elle est à Dieu dans l'œuvre sublime de la formation des élus ! Voyez encore l'Église. Assurément Dieu n'y sème pas l'ivraie de l'hérésie, il n'arme pas d'un glaive impie et cruel le bras des persécuteurs, il n'est pas l'auteur des maux qui surchargent et écrasent cette Fille bien-aimée; mais il les tolère, il les laisse s'amonceler sur l'Église, sachant bien quelle moisson

[1] Peccavit homo et factus est reus : natus est Homo-Deus, ut liberaretur reus. Homo igitur cecidit, sed Deus descendit. Cecidit homo miserabiliter, descendit Deus misericorditer. Cecidit homo per superbiam, descendit Deus cum gratia. (Sanct. Augustinus.)

glorieuse il fera produire à ce grain inique qu'il n'a pas semé : *metis ubi non seminasti.* Tout sert à Jésus-Christ pour préparer et assurer son éternel triomphe, et les démons eux-mêmes en sont, par leurs complots avortés et leurs impuissantes fureurs, les plus infatigables artisans.

Au blasphème, si magnifiquement réfuté par la bonté, la sagesse et la puissance divines, le mauvais serviteur, type de la race des pécheurs et des damnés, a ajouté la paresse. Dans sa folie, il allègue comme une excuse ce qui suffirait seul à le perdre sans ressource : *timens abii et abscondi talentum tuum in terra*, « ayant craint, je suis allé et j'ai caché votre talent dans la terre. » Oh ! l'absurbe raisonnement ! « j'ai craint : » voilà pourquoi « je me suis en allé et j'ai caché votre talent. » O Dieu ! ô Roi ! ô Dominateur des siècles ! ô justice incorruptible ! je savais qu'il fallait craindre votre puissance, respecter vos ordres, attendre « avec crainte et tremblement » vos éternelles et immuables sentences, et que, sur la décision immuable de votre tribunal, « les uns iraient à l'éternelle vie et les autres au feu éternel. » Je savais cela, je craignais cela, et *voilà pourquoi* je me suis allé, j'ai déserté votre loi, méprisé votre parole, trahi mes engagements, « foulé aux pieds le Fils de Dieu » en prostituant sa rédemption, et « tenu pour vil le sang de l'alliance, » en enfouissant dans la terre et souvent dans l'ordure la grâce dont ce sang divin était le prix. Autre excuse insensée. *Habes quod tuum est.* Comme si le champ rendu inculte et stérile excusait le paresseux locataire ! ton crime, malheureux, n'est-il pas précisément d'avoir reçu de ton Maître les dons les plus précieux, la culture la plus divine, et d'avoir, par ta paresse, tout laissé perdre et tout sacrifié à tes passions ?

Tel est le pécheur au tribunal du dernier jour ; trois mots le résument : blasphème, folie, paresse. C'est l'état du péché, qui tout ensemble insulte Dieu, compromet un salut éternel, dissipe le plus riche héritage et la plus divine opulence, pour précipiter ensuite l'âme paresseuse et stérile dans le plus épouvantable dénûment.

Nous avons considéré l'accusé, tournons maintenant nos yeux vers le juge. Que fait Dieu de cet impie, qui après avoir fait de toute sa vie une insulte à son Maître, l'outrage encore jusqu'au pied du tribunal où cette vie est jugée ? D'abord Dieu le flétrit : *serve male et piger*, « serviteur mauvais et paresseux. » Mauvais, car il est ingrat et blasphémateur, inique et impie dans ses accusations contre la conduite de Dieu. Ensuite : *piger*, « paresseux. » Voilà toute sa vie peinte par ce mot. O aveuglement du chrétien, qui ne songe même pas à s'accuser de sa paresse éternelle et de l'inutilité de sa vie! Qu'il vienne, qu'il entende : *serve piger*, « serviteur paresseux. » Plus de bonnes œuvres, plus de prières, plus de sacrements, plus rien de ce qui fait le fond de la vie surnaturelle et divine de l'homme. Il dira : quel mal ai-je donc fait ? Il dira cette banale et sotte formule : *je suis honnête homme.* « Serviteur paresseux, » réponds à ton Maître, qui t'accuse d'inaction et d'omissions perpétuelles autant qu'injustes et impies. Tu n'as rien fait de l'œuvre divine pour laquelle seule tu avais été créé : voilà ton crime. « Tu t'es détourné de ta fin et par là tu es devenu inutile : » *declinaverunt, simul inutiles facti sunt ;* voilà ce qui te perd maintenant sans ressource.

Et que fallait-il faire ? « Il fallait remettre mon argent aux banquiers, et revenant j'aurais reçu avec usure ce qui est à moi. » Trois choses étaient à accomplir dit ici

saint Thomas. L'homme avait reçu l'intelligence, il la fallait cultiver pour le ciel et pour Dieu. Il avait reçu la grâce, comme la monnaie divine de l'éternité, il la fallait féconder en en tirant son fruit propre qui est la vertu. Il avait reçu une mission à remplir dans le monde auprès de ses semblables qui l'entouraient ; cette mission de bon exemple et de sanctification, il la fallait fidèlement accomplir.

Après la flétrissure, le châtiment. Il est double. C'est d'abord un affreux dénûment : *tollite ab eo talentum.* Tout est arraché à ce malheureux. Il perd les faux biens où s'est complu son orgueil et où se reposait si mollement sa paresse : il n'a pas les richesses éternelles, partage et glorieux patrimoine des serviteurs fidèles et des ouvriers courageux. *Tollite.* Une implacable main lui arrache tout : le temps, la grâce, la miséricorde, la gloire, les splendeurs divines ; le voilà réduit ; le voilà exténué ; il n'a plus rien, ni asile, ni maison paternelle, ni refuge, ni patrie ; il est abandonné de la terre et du ciel ; seul loin du ciel d'où on le chasse, seul devant une effroyable éternité d'isolement et de supplice : *tollite ab eo talentum.* Le voilà dans une éternelle impuissance du bien et dans une éternelle volonté du mal : *totus in maligno*[1].

[1] A cet endroit de la parabole, Jésus-Christ fait une sorte de digression sur la question si profonde, si mystérieuse de la distribution de la grâce. Il formule l'une des lois providentielles qui préside à cette distribution. « Les dons de Dieu sont sans repentance, » et la grâce qui jaillit sur les âmes du sein de sa miséricorde n'y rentre pas sans avoir fait son œuvre et rempli sa mission. Elle a son flux et son reflux, si elle abandonne un rivage, c'est pour en baigner un autre, si elle délaisse une nation opiniâtre à la repousser, elle se fraye dans une autre des voies

Au dénûment s'ajoute le supplice : *inutilem servum ejicite in tenebras exteriores. Illic erit fletus et stridor dentium,* « jetez ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures. Là sera le pleur et le grincement de dents. » Voilà l'enfer ; horrible obscurité ; séparation effroyable ; tortures qui font jaillir des larmes sanglantes et pousser a jamais les hurlements du désespoir.

III. — « Après avoir, dit Bossuet, préparé ses fidèles au jugement dernier avec tant de soin, il est temps que que Jésus-Christ nous fasse voir ce jugement, et c'est ce qu'il fait dans le reste du chapitre. »

Tâchons, avec l'aide de saint Thomas, de pénétrer dans les profondeurs de la divine prophétie, d'en démêler les traits mystérieux, d'en coordonner l'ensemble et d'en élucider les obscurités. Quand à ces questions d'érudition nous aurons donné les réponses du Docteur Angélique, il ne nous restera plus qu'à jeter sur cette inénarrable scène un regard d'admiration, de terreur et d'espérance.

Saint Paul dit : « Tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ. » Comment devons-nous comprendre

irrésistibles, si une âme la refuse, une autre en est inondée. Quant au malheureux qui la refuse, il tombe de ruine en ruine dans un dénûment toujours plus complet. « Reprenez-lui donc le talent et le donnez à celui qui a dix talents. Car on donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance. Mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il semble avoir lui sera ôté. L'âme fidèle acquiert d'autant plus qu'elle possède plus ; la source, « qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, » augmente ses richesses à mesure qu'on les épuise, et verse ses eaux avec un élan d'autant plus puissant qu'on les fait jaillir davantage.

ce mot? Nous figurerons-nous tous les hommes, justes et pécheurs, comparaissant indistinctement, subissant un même interrogatoire, dans la même forme et les mêmes austères formules? Assurément non. Le jugement, terrible aux pécheurs, ne sera pour les justes que la constatation de leurs mérites et l'invitation à leur éternelle recompense. Tous entendront leur sentence, en ce sens que tous « comparaîtront, » mais cette sentence aura dans chaque homme un caractère spécial et diffèrera selon la nature de sa vie et le degré de vertu ou de perversité de chacun. A cette question : « tous les hommes seront-ils jugés ? » saint Thomas répond affirmativement et donne de son affirmation la raison suivante : *Potestas judiciaria Christo homini collata est in præmium humilitatis quam in passione exhibuit. Ipse autem in sua passione sanguinem pro omnibus fudit quantum ad sufficientiam, licet non in omnibus effectum habuit, propter impedimentum in aliquibus inventum. Et ideo congruum est ut omnes homines in judicio congregentur ad videndum ejus exaltationem in humana natura secundum quam constitutus est à Deo judex vivorum et mortuorum*[1]. Mais les justes, de quelle manière paraîtront-ils au jugement général ? Dans quelle attitude « se tiendront-ils, » selon le mot de saint Paul, « au pied du tribunal du Christ ? » Deux choses, répond saint Thomas, constituent le jugement : la discussion des mérites et la distribution des récompenses. Pour ce dernier point, nulle difficulté possible ; les bons comme les méchants recevront de la divine sentence la rétribution due à leurs œuvres. Mais y aura-t-il, pour les bons discussion des mérites ? Oui et non. Oui, pour ceux des justes qui à leurs vertus

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* supplem., quæst. XCII, art. 5.

ont mêlé l'alliage des fautes vénielles ; non, pour ces âmes héroïques et immaculées qui n'auront à présenter au feu du regard divin que « l'or, l'argent, la pierre précieuse, » des œuvres solides, des vertus sans mélange, une vie à peine effleurée par quelques fautes de fragilité, patrimoine nécessaire d'une race déchue et condamnée à l'exil[1].

Comment se fera le jugement ? Devons-nous nous représenter une discussion longue et compliquée de la vie de chaque homme ? Non, assurément. Le jugement ainsi compris durerait des siècles. Une lumière universelle resplendira, un immense tableau, une immense scène présentera tout d'un coup les mérites et les démérites de tous les hommes aux regards de la terre et du ciel. Un seul coup d'œil embrassera l'ensemble et les détails, à cette lumière divine oui illuminera, comme le

[1] Ad judicium duo pertinent, scilicet discussio meritorum et retributio præmiorum. Quantum ergo ad retributionem præmiorum, omnes judicabuntur boni, in eo quod unusquisque recipiet ex divina sententia præmium merito respondens. Sed discussio meritorum non est nisi ubi est quædam meritorum commixtio bonorum cum malis. Qui autem ædificant supra fundamentum fidei *aurum et argentum et lapides pretiosos*, divinis servitiis totaliter insistentes, qui nullam admixtionem notabilem alicujus mali meriti habent, in eis discussio meritorum locum non habet.... Illi vero qui ædificant super fidei fundamentum *ligna, fœnum, stipulam*, qui adhuc amant sæcularia, et terrenis negotiis implicantur, ita tamen quod nihil Christo præponunt, sed student peccata eleemosynis redimere, habent quamdam commixtionem bonorum meritorum cum malis, et ideo discussio meritorum in eis locum habet : unde tales quantum ad hoc judicabuntur, et tamen salvabuntur. (D. Thom. *Sum. theolog.* supplem., quæst. XCII, art. 6.)

dit saint Paul, le secret des ténèbres : *illuminabit abscondita tenebrarum*. Ce spectacle, illuminé subitement dans toutes ses parties et embrassé d'un regard, c'est ce que l'Écriture appelle le grand livre de la justice de Dieu. Voici les paroles du Docteur Angélique dans son *Opuscule LIIIe : Sciendum quod totum judicium et quoad accusationem malorum et commendationem bonorum, et quoad sententiam de utrisque mentaliter perficietur. Si enim vocaliter singulorum facta narrarentur, inæstimabilis longitudo temporis ad hoc exigeretur*[1].

Le Souverain Juge est Jésus-Christ. Il vient au jugement dans son humanité glorieuse; car, dit saint Thomas, la puissance judiciaire implique autorité sur ceux qu'elle atteint. Or ce n'est pas seulement par l'acte divin de la création que Jésus-Christ, vrai Dieu, nous possède et a sur nous un domaine souverain et absolu, c'est aussi par sa rédemption, les œuvres et les souffrances de son humanité, qu'il a acquis sur nous des droits et une autorité sans limite. Il vient donc comme homme, juger les vivants et les morts, et « paraître admirable dans ses saints[2]. »

[1] Oportet quod omnium operum suorum quisque tunc notitiam nabeat. Unde conscientiæ singulorum erunt quasi quidam libri continentes res gestas, ex quibus judicium procedet, sicut etiam in judicio humano registris utimur. (*Sum. theolog.* supplem., quæst. xc, art 1.) — Singula considerabuntur, non tamen in instanti, sed in tempore brevissimo, divina virtute ad hoc adjuvante. Et hoc est quod dicit Augustinus, quod « mira celeritate cernentur. » Nec est hoc impossibile, quia in quolibet parvo tempore sunt infinita instantia in potentia. (D. Thom. *Sum. theolog.* supplem., xc, art. 3.) — [2] Christo competit judicare secundum quod dominium super homines habet, de quibus principaliter erit finale judicium. Ipse autem est noster Dominus non solum ratione

« Quelle majesté! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! » Mais comment viendra-t-il ? « Dans une nuée éclatante : » du plus haut des cieux ; de la droite de son Père ; « avec ses anges ; » il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. « Il s'assiéra dans le siége, et toutes les nations seront assemblées devant lui. » Quelle journée! quelle séance ! qui ne tremblera alors « devant ce grand Roi assis dans le trône de son jugement ; » qui « dissipera tout le mal par un coup d'œil ! qui osera alors se glorifier d'avoir le cœur pur ; et qui osera dire : je suis innocent ? » Toutes les consciences seront ouvertes en un instant et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers.

« Alors le Roi dira à ceux qui sont à la droite : « venez ; aux autres : « allez. » A ceux-ci « venez : » vous êtes déjà avec les justes ; venez avec moi ; « venez à mon trône dans lequel vous serez assis avec moi ; » car je l'ai promis.

creationis, sed etiam ratione Redemptionis, quod ei competit secundum humanam naturam. Unde Rom. XIV : « In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur.» Conveniens ut ipse Christus secundum humanam naturam, cujus redemptionis beneficio homo ad regnum admittitur, ille judicio præsideat. Et hoc est quod dicitur Act. X, quod « ipse constitutus est a Deo Judex vivorum et mortuorum. » Et quia per redemptionem humani generis non solum homines reparavit, sed etiam universaliter totam creaturam, secundum quod tota creatura, reparato homine, melioratur, ut habetur Coloss. I, 20 : « Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris sive quæ in cœlis sunt : » ideo non solum super homines, sed super omnem creaturam Christus per suam passionem dominium promeruit et potestatem judiciariam. (D. Thom. *Sum. theolog.* supplem., quæst. XCIII, art. 2.)

O paroles qu'on ne peut assez méditer! « venez, allez. » Taisons-nous; tais-toi, ma langue, tes expressions sont trop faibles. Mon âme, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur, et toute l'idée de l'un et de l'autre : « Venez; allez ; » venez à moi où tout est le bien ; allez loin de moi où tout est le mal.

« Venez, les bénis, les bien-aimés de mon Pere : venez; ne craignez plus rien puisqu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Venez, venez, venez; « entrez dans la joie de votre Seigneur; » jouissez de son royaume éternel. O venez, venez : quelle parole! quelle joie! quelle douceur ! quel transport ! « Un royaume ; » quelle grandeur! « Un royaume préparé de Dieu, » et de Dieu comme Père, et préparé pour un fils unique, éternellement bien-aimé; car c'est le même qui est aussi préparé pour les élus. Enfants de dilection et d'élection éternelle, vous avez assez souffert, assez attendu; venez maintenant le posséder. On ne possède que ce qu'on a pour l'éternité, le reste échappe et se perd.

Au lieu de ce « venez » si ravissant, plein d'une admirable douceur, qui satisfera le cœur de l'homme sans lui laisser rien à désirer, les méchants, les impénitents, entendront cet impitoyable: « Allez, retirez-vous ! » Et où iront-ils, les malheureux? Où, en s'éloignant du souverain bien, sinon au souverain mal? Où, en s'éloignant de la lumière éternelle, sinon à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Égypte? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, au grincement de dents, à l'éternelle fureur ?

« Allez. Et ils iront au supplice éternel, et les justes à

le vie éternelle. » C'est par là que Jésus finit sa prédication : « C'est ce qu'il nous laisse à méditer, et il n'a rien de plus important à dire au peuple [1]. »

[1] Bossuet, *Méditations.*

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE NEUVIÈME

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

Toute l'Église, dans sa constitution, dans son histoire, dans les péripéties de son existence, dans ses dangers, dans ses luttes, dans ses triomphes, dans les bienfaits dont elle comble l'humanité, a été représentée par Jésus-Christ dans les paraboles.

Manière large et profonde dont saint Thomas commente les paraboles..... 2

I. — L'Église au milieu du monde.

1 L'ÉGLISE ET LE MONDE. — Quel accueil doit recevoir l'Église catholique au milieu d'un monde perverti et plein de ruines; comment la masse doit résister à son action et la multitude rester rebelle à ses divines influences ; comment les âmes d'élite seules doivent écouter sa parole, se rendre à ses invitations et fructifier dans sa grâce, une première parabole, celle du *Semeur*, nous le révèle..... 7

Magnifique définition de l'Église catholique dans la parabole du « Semeur. » L'Église catholique, c'est la permanence de Jésus-Christ au milieu du monde pour éclairer, vivifier, déifier les âmes. — Comment Jésus-Christ, centre de toutes choses, principe de tous les êtres, source de toutes les existences, est, dans le monde, du ciel à la terre, le seul et universel *Semeur*. — Grande sublimité de ce mot : *exiit seminare SEMEN SUUM*. — L'œuvre par excellence de Jésus-Christ a été de répandre dans l'humanité entière de magnifiques germes de divinité. L'homme, en Jésus-Christ, devenu *dieu*. — Mystère de notre incorporation au Verbe Incarné..... .....

Une triple opposition du monde à l'Évangile de Jésus-Christ : secret de la plus étrange et de la plus inattendue des répulsions. — Première opposition : la légèreté. Elle détourne les âmes de l'austère gravité des enseignements de l'Église, et les livre à toutes les aridités et tous les tumultes *du grand chemin*. — Seconde opposition : l'égoïsme. L'esprit du christianisme est un esprit de charité et de dévouement : l'esprit du monde est un esprit étroit et cupide. — Troisième opposition : la sollicitude des affaires. Notre société contemporaine livrée tout entière et sans mesure au tumulte des affaires..... 10

Ce qu'est la *bonne terre :* ce qu'est la portion fidèle de l'humanité. — Trois manières différentes dont l'Évangile est accueilli par les âmes d'élite. Acquiescement de l'intelligence : générosité du cœur : fécondité des œuvres. — Admirable activité des catholiques à l'heure présente.

Degrés divers de perfection et de mérite entre les âmes chrétiennes : comment les bonnes terres rendent plus les unes que les autres..... 14

II. — L'Église et l'hérésie.— Seconde révélation inattendue de Jésus-Christ sur l'Église. Déjà délaissée par le grand nombre, elle doit être ravagée au dedans d'elle-même par le schisme, l'hérésie, les vices. — Parabole de l'*Ivraie*..... 17

Comment naissent les hérésies, comment surgissent les vices et s'inaugurent les décadences dans l'Église? Le sommeil des ouvriers. — Caractères de l'hérésie : commen. l'ivraie est sa frappante image. — Pourquoi Dieu perme. les défections et les hérésies, les corruptions et les vices dans sa sainte et immaculée Eglise. — Raisons qu'en donne saint Thomas. Ce mélange de l'ivraie parmi le bon grain profite à la fois aux bons et aux méchants.— Faux principe du libéralisme moderne dans cette question. Autre chose est de tolérer l'ivraie, *sinite crescere*, autre chose lui donner une place égale et des droits identiques dans le champ avec le bon grain. — La doctrine des théologiens catholiques sur cette importante et difficile matière..... 18

III.— L'action de l'Église. — Mystérieux dessein de Dieu dans l'introduction de son Église au milieu du monde. — Comment s'exerce l'action de l'Église dans le monde.

1. L'Église est introduite par Dieu dans le monde comme y fut introduit Jésus-Christ. Jésus-Christ entra dans le monde, vêtu en esclave, couvert sous toutes les ignominies, écrasé sous toutes les faiblesses : continuation, extension de l'Homme-Dieu, l'Église y apparut comme la plus

petite, la plus chétive, la plus impuissante des sociétés. — Raison de ce dessein de Dieu : il veut, en suivant une marche contraire et impossible à l'homme, apparaître le seul auteur du christianisme, le seul fondateur de l'Église. — Merveilleux triomphes de l'Église catholique. Elle renverse tout un monde, n'ayant pour arme que la faiblesse et pour ressources que toutes les impuissances et les détresses réunies. — Luttes humainement impossibles avec l'orgueil humain, la volupté païenne, le colosse romain. — Triomphe et extension. Restée seule maîtresse du champ de bataille que l'ancien monde jonchait de ses gigantesques débris, l'Église fonda son inébranlable et universelle domination. — Vitalité, puissance, extension de l'Église catholique... 28

2. Autant l'action de l'Église au milieu du monde est puissante et dominatrice, autant cette action est douce, humble, cachée dans ses moyens. — L'action de l'Église représentée sous l'image du *levain* jeté dans la masse, et la soulevant avec une invincible force. Comme le levain transforme la pâte, ainsi l'Église a transformé le monde..... 37

II. — Les détresses de l'Église.

Deux drames mettent en action la vie laborieuse et militante de l'Église. Deux *tempêtes* représentent vivement aux yeux les péripéties douloureuses, les dangers terribles et sans cesse renaissants qu'elle traverse dans le cours des âges. — L'Église est la barque ballottée au milieu des flots, par une nuit obscure, parmi les écueils.

I.— Première tempête.— L'Église naissante assaillie par une affreuse tempête. — Le sommeil de Jésus pendant la détresse des apôtres.

Toute la vie de l'Église catholique résumée dans une perpétuelle et violente tempête. — Sanglante persécution : efforts désespérés du philosophisme païen : assauts terribles de l'hérésie. — L'islamisme en face de l'Église. — Protestantisme. — L'incrédulité du XVIIIe siècle. — Tempête affreuse suscitée par la révolution. — La lutte contemporaine.

Conduite mystérieuse de Dieu. — Le sommeil, le silence de Dieu.— Raisons de cette conduite. — Le réveil de Dieu : catastrophe où, sans rémission, depuis dix-huit siècles, se sont abîmés tous les persécuteurs de l'Église..... 40

II. — Deuxième tempête. — Deux particularités de cette seconde épreuve : le péril est rendu plus pressant par l'hor-

reur des ténèbres qui enveloppent la barque : Jésus-Christ a disparu et n'est plus même au milieu de ses apôtres. — Les machinations presque toujours ténébreuses des ennemis de l'Église. — Raison profonde des haines dont l'Église catholique est toute seule poursuivie, révélée dans une circonstance de la tempête : l'Église, suivant une marche opposée à tous les souffles du mal, contrarie les passions mauvaises, irrite tous les instincts pervers, s'oppose à toutes les œuvres coupables. — Merveilleuses délivrances.

L'indéfectibilité du siège de Pierre vivement représentée dans la seconde tempête..... 48

III. — Les bienfaits de l'Église

I. — L'Église vie du monde. — Miracle de la *multiplication des pains.*

1. Les préliminaires du miracle. — Le regard de compassion que Jésus-Christ jette sur la foule. Profondeur mystérieuse de ce regard. — Toute l'histoire de la rédemption y est résumée. — La plus importante mission du sacerdoce et de l'Église préfigurée dans ces mots du Sauveur à ses apôtres : *date, vos.* — Tout le secret de la puissance évangélique et des triomphes de la parole de l'Église résumé dans ces autres : *unde ememus panes?* Où l'Église puise la force par laquelle elle domine et sauve le monde..... 54

2. L'accomplissement du miracle. — Jésus-Christ ne tire pas du néant mais bien d'une matière préexistante la nourriture miraculeuse : pourquoi? — La foule représente l'humanité entière. — Deux nourritures, deux lois, deux testaments lui ont été successivement présentés par Dieu. — Le Nouveau Testament n'est que l'accomplissement, la perfection, la consommation de l'Ancien : *non veni solvere legem sed adimplere.* — Les pains d'orge, grossière nourriture; ces pains aux mains d'un enfant : figure saisissante. L'ancienne Loi, loi faite pour l'enfance de l'humanité. Loi grossière et peu substantielle. — Doctrine de saint Paul. — Avec Jésus-Christ l'orge se transforme en un pur froment : la nourriture multipliée et retirée des mains de l'*enfant* suffit à sustenter la multitude, l'humanité entière..... 61

3. Dans la distribution de la miraculeuse nourriture sont admirablement représentés le ministère apostolique et la mission perpétuelle de l'Église. — Jésus-Christ seul crée divinement l'aliment surnaturel qui déifie l'humanité chrétienne : c'est l'Église, c'est le sacerdoce, qui sont chargés de le distribuer au monde. — Au sacerdoce est confiée la

garde des choses saintes. — Belle et profonde signification des corbeilles où les restes du repas de la foule sont recueillis 64

II. — L'Église richesse du monde. — Commentant la parabole du *trésor caché*, saint Thomas nomme l'Église : un trésor universel ; un trésor caché.

Un trésor universel. — L'Église est la richesse des sociétés. — Prospérité des États où l'Église est florissante. — Décadence et ruine assurée des États qui repoussent et persécutent l'Église. — Richesse de la société, l'Église est en même temps la richesse de l'individu. L'homme trouve en elle et en elle seule la satisfaction de ses plus nobles et de ses plus impérieux besoins.

Trésor caché. Différents sens de ce mot exposés par saint Thomas. — La foi repose sur le mystère. Tout est mystérieux dans l'Église ; tout est caché et obscur durant le temps de son pèlerinage et de son exil sur la terre. — L'Église chargée de continuer le mystère d'anéantissement du Verbe Incarné.

Les devoirs de l'homme vis-à-vis l'Église et le salut que donne l'Église tracés dans la parabole du *trésor caché*. — *Vadit : vendit : emit* 67

III. — L'Église bonheur du monde. — L'Église représentée dans ses suavités et dans ses charmes sous la gracieuse image de la *perle précieuse*. — L'humanité à la recherche de la *perle précieuse*. — Triple aspiration du cœur de l'homme : la beauté, la vérité, la vertu. — Le cœur de l'homme veut la beauté et la bonté en toutes choses : en dehors de la beauté surnaturelle et divine, l'homme n'a trouvé que déception et désespoir. Comment la beauté surnaturelle et divine remplit infiniment son cœur. — L'homme fait pour la vérité. Toute sa vie se consume dans la poursuite ardente de la vérité. Cette recherche à jamais satisfaite par Celui qui se nomme : « la Vérité. » — L'humanité essaya, sans Jésus-Christ, de parvenir à la sagesse et à la vertu. Insuffisance de la loi mosaïque « qui ne mène rien à la perfection. » Effroyable dégradation où la sagesse païenne fit tomber la Gentilité. — Jésus-Christ source unique de la véritable vertu 73

IV. — Le présent et l'avenir de l'Église.

Dans les deux pêches miraculeuses sont figurés à la fois le travail présent de l'Église et la grande scène de son triomphe à la fin des temps.

I. — Les circonstances de la première pêche miraculeuse peignent admirablenent la situation actuelle de l'Église militante

1. L'Église, barque du salut lancée dans l'immensité de l'océan du monde, est chargée par Dieu de prendre tous les peuples dans ses filets. — A l'universalité cette pêche doit joindre le miracle.— Jamais l'homme seul n'a pu prendre, non pas les peuples, mais même les individus dans les filets d'aucune doctrine. — Vanité des efforts de la philosophie humaine. — Merveilleuse efficacité de la prédication de l'Évangile. Conquêtes étonnantes, extraordinaire catholicité de la doctrine de Jésus-Christ.

2, Signification mystérieuse du filet rompu. — des schismes et les hérésies dans l'Église. — Les vices des mauvais chrétiens dans l'Église. — Providence de Dieu dans la permission de ces scandales,

3. La plupart des circonstances de cette pêche établissent invinciblement la primauté de saint Pierre. — Pierre commande et dirige la grande pêche des âmes à travers tous les siècles..... 76

II. — La seconde pêche miraculeuse préfigure le triomphe de l'Église à la fin des temps, et représente son entrée dans l'éternité. — Circonstance des apôtres tirant au rivage leur filet rempli de leur glorieuse capture. — Pierre avec eux préfigure les âmes élues dans les degrés divers de leurs mérites et de leur gloire. — Comment on se revêt de sa tunique. — Figure des âmes héroïques, Pierre se précipite dans la mer, à la rencontre du Sauveur.

Peinture de la béatitude éternelle. — Significations mystérieuses du feu, — du pain, — du poisson..... 83

CHAPITRE DIXIÈME

LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST

La grâce considérée à son double point de vue : en elle-même et dans son application à l'homme déchu. — Considérée en elle-même, la grâce nous révèle d'admirables grandeurs et de toutes divines magnificences.— Considérée dans son application à l'humanité déchue, l'histoire de la grâce est l'histoire même de la miséricorde divine s'insinuant doucement dans l'âme pécheresse, s'emparant d'elle peu à peu, et y fondant à la fin un solide et grandiose empire.

I. — Le mystère de la grâce.

Nicodème, le Pharisien timide, devant Jésus. — Il vient de nuit trouver le divin Docteur. — Cette circonstance est toute mystérieuse : une nuit profonde pèse sur le monde à la venue de Jésus-Christ. — Pourquoi Dieu voulut des puissants et des sages parmi les petits et les pauvres dont il formait sa cour et avec lesquels il fondait son royaume... 89

I. — La grace. — 1. Sublime dessein de Dieu : Dieu a résolu de reproduire à l'infini, dans une multitude d'images, la beauté et les charmes ravissants de son Fils. — Il veut que ces images vivantes et déifiées ornent sa royale demeure et étalent leur gloire et leur beauté durant l'éternité entière. — Cette déification de l'homme en Jésus-Christ fait tout le fond du grand mystère de la grâce. — Par la grâce l'homme participe à la vie divine et devient apte à voir, à goûter, à posséder Dieu en lui-même et dans sa propre essence. — Par la grâce l'homme reçoit le principe d'une vie supérieure et divine. — La grâce surajoute des puissances, des facultés surnaturelles qui rendent l'homme apte à des opérations surnaturelles et divines.

Le mystère de la grâce se développe en trois époques et parcourt trois phases différentes. — De la chute du genre humain à la venue du Rédempteur, la grâce est annoncée, figurée, préparée, dans la loi mosaïque. — Avec Jésus-Christ l'annonce devient la plus merveilleuse des réalités : la grâce inonde sur le monde : l'homme est fait *dieu*. — Dans l'éternité, la grâce se parfait et se consomme; devenue la gloire, elle fait resplendir les divines magnificences que la mortalité cachait à tous les regards..... 92

2. Comment s'opère cette transfiguration merveilleuse qui d'un être purement naturel fait une créature surnaturelle et céleste, qui de l'homme fait un *dieu* ? La grâce a pour agent divinement efficace le Baptême. — L'Esprit-Saint pénètre, vivifie, féconde l'eau baptismale. — Pourquoi cette œuvre de la Trinité entière est-elle spécialement attribuée à l'Esprit-Saint ? — Image auguste du baptême chrétien dans la scène de la création.

3. Le signe dans le sacrement chrétien; son rôle; sa nécessité. — Manifestation sensible de l'invisible mystère de la grâce. — Image donnée par Jésus-Christ au pharisien Nicodème. — Comment se manifeste au dehors la transfiguration intime de l'homme par la grâce ? — Comment se

manifeste au dehors la divine vie qui pénètre invisiblement l'Église catholique 104

II. — Les sources de la grace. — 1. Défiance incurable de l'homme déifié par la grâce en présence de sa prodigieuse élévation et de son extraordinaire fortune. — Dieu lui-même est venu, a parlé, a certifié, a juré.

La grâce nous vient de l'Homme-Dieu. — Elle s'échappe de lui par deux issues : l'Incarnation et la Rédemption. — Par son Incarnation l'Homme-Dieu entre dans l'humanité, il en devient le chef, la tête, il fait d'elle son corps. Incorporé en Jésus-Christ, « enté » en Jésus-Christ, l'homme participe à tout ce qu'est le Fils de Dieu. La vie divine, la sainteté, la richesse, Dieu même, lui sont communiqués. Frère de Jésus-Christ, il devient par là le fils adoptif du Père et son héritier.

Par sa Rédemption, Jésus-Christ, triomphant des obstacles opposés par le péché, parvient à purifier, à réhabiliter, à sauver l'homme déchu et condamné pour ses crimes à une réprobation éternelle. — Comment la Rédemption accomplit-elle ce grand œuvre? En triomphant de la justice de Dieu, en triomphant de l'opiniâtre endurcissement de l'homme. — Explication profonde donnée par le Docteur Angélique de la figure du *serpent d'airain*..... 108

2. Si Jésus-Christ nous donne la grâce, c'est la bonté toute désintéressée et toute gratuite de Dieu qui nous donne Jésus-Christ. — Beau commentaire de ces paroles de saint Jean : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* — Quatre circonstances exposées par saint Thomas qui montrent l'immensité de l'amour qui nous donne Jésus-Christ..... 114

3. Dangers terribles pour l'homme de repousser Jésus-Christ et de mépriser la grâce de sa divine Rédemption. — Exposition de cette mystérieuse parole : *jam judicatus est*..... 119

II. — Les voies divines de la grâce.

La grâce, dans sa plus divine œuvre la *justification de l'impie*, est personnifiée en Jésus-Christ, quand, au puits de Jacob, il accueille, éclaire, touche, transfigure la Samaritaine.

I. — Étude préliminaire. — 1. Le lieu où Jésus s'arrête. Harmonies et figures. Jésus-Christ assis au lieu qu'habitèrent les antiques Patriarches, est le centre de tous les âges, le point de jonction des deux Testaments. — Mystère de la

fontaine jaillissante. — Similitudes entre l'eau et la grâce.
2. La fatigue de Jésus. Par elle Jésus démontre invinciblement la réalité de sa nature humaine. — Par elle le Bon Pasteur témoigne de son zèle et de son inépuisable charité. — Par elle il annonce et inaugure la vie de labeurs et de fatigues du sacerdoce catholique.
3. La sixième heure. Auguste figure de la Rédemption.— Les six âges du monde. — Le soleil dans son plein midi : exposition de cette circonstance dans saint Thomas
4. Divine Providence qui amène la Samaritaine au puits de Jacob et dispose tout pour sa conversion..... 120

II. — L'œuvre de la grace. — Le salut de l'homme se résume en deux actes : connaître et recevoir. Connaître son Rédempteur et la grâce dont il est la source ; recevoir ce Rédempteur et mettre à profit cette grâce en l'accueillant avec des dispositions saintes. — L'œuvre de la grâce sera donc à la fois une œuvre d'illumination et une œuvre de sanctification : elle se découvrira à l'homme ; elle changera l'homme, en opérant en tout lui-même une rénovation divine.

Tel est Jésus-Christ ; telle est son œuvre en face de la pécheresse de Samarie.

1. Avant toutes choses la grâce doit rendre l'âme attentive. — Cause universelle de la perdition des âmes : la légèreté et la dissipation. — Jésus-Christ commence par obtenir l'attention de la Samaritaine. — A une première touche de la grâce, à une première parole de Jésus, l'âme s'arrête, réfléchit, se porte vaguement à des aspirations plus hautes que le monde.
2. La grâce s'insinue dans l'âme et fait naître en elle le désir des biens surnaturels et divins. — Comment Jésus-Christ excite ce désir dans le cœur de la Samaritaine. — A ce désir succède, comme un progrès et un triomphe de plus, la prière : l'âme qui désire demande.

Ce ne sont encore que les préliminaires de la rénovation. Jésus-Christ introduit ensuite l'âme dans les profondeurs inaccessibles du surnaturel. — Il se découvre d'abord comme prophète. — Sublime entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine sur la religion véritable. — Caractères de la religion véritable. — Changement prodigieux dans l'âme de la Samaritaine.

Le grand mot reste à prononcer, le grand pas reste à franchir : le salut consiste à connaître, à adorer, à servir Jésus-Christ. — Au mot suprême : *ego sum*, la Samari-

taine croit et adore : sa conversion et le triomphe de la grâce sont consommés..... 127

III. — L'APOSTOLAT DE LA GRACE. — L'âme convertie et brûlante de zèle se fait apôtre. — Dans la Samaritaine convertie se voient tout ensemble : d'admirables dispositions, un apostolat admirable, d'admirables succès.

La grande disposition du pécheur converti est le renoncement à sa vie ancienne, le détachement généreux du monde, de ses faux biens et de ses voluptés criminelles. — La Samaritaine convertie abandonne tout. — Au détachement elle joint l'amour de Dieu et le zèle ardent de sa gloire.

2. Habileté merveilleuse de la Samaritaine dans l'œuvre de son apostolat.

Avant toutes choses elle dispose les âmes à la foi, en leur présentant les *motifs de crédibilité*. — Elle ne brise pas les volontés dans une étreinte violente, elle les incline doucement à l'acte de foi. — Elle va droit au but, et mène ce peuple au fondement du salut qui est le Christ.

3. Étonnante conquête, succès merveilleux : tout un peuple qui s'ébranle à la parole d'une pauvre femme et s'en vient à Jésus. — Entretien mystérieux de Jésus-Christ avec ses apôtres, au moment où arrivent à lui les foules de la Samarie. Œuvre divine de la Rédemption : mission de l'Église catholique dans tous les siècles. — Importance de l'œuvre du salut : combien pressante est cette œuvre.

Admirable est la conversion du peuple de Samarie. — Leur foi fondement de leur salut. — A cette foi les œuvres viennent se joindre. — Grandeurs de la parole qu'ils prononcent : *scimus*. Divine science du chrétien..... 140

CHAPITRE ONZIÈME

LA RÉSURRECTION EN JÉSUS-CHRIST

Dans l'œuvre de sa Rédemption Jésus-Christ s'offre à nous sous trois aspects : Il nous apparaît tour à tour comme Ami dans nos demeures, comme Consolateur devant nos souffrances, comme Vivificateur en face de notre mort. — Cette triple grâce de la Rédemption se résume admirablement dans le miracle de la résurrection de Lazare.

I. — Les amis de Jésus

Saint Thomas étudie dans le texte évangélique les trois douces et saintes figures de Lazare, de Marthe et de Marie. — Commentaire de cette parole : *Lazare, notre ami.* — Commentaire de cette autre : *quem amas infirmatur.* — Grande et profonde figure : Lazare infirme et mourant, c'est l'humanité entière telle que Jésus-Christ la trouva à sa venue.

Marthe, image de la vie active. — En quoi Marthe se montre admirable : en quoi sa sanctification est incomplète encore. — Marie image de la vie contemplative. Sa vie intérieure; son amour ; sa vigilante attention. — Les deux sœurs révélées dans leur message au Sauveur.

En Jésus nous possédons un ami tendre, magnanime, puissant 152

II. — Jésus en face de la mort.

Deux spectacles attirent nos regards dans la venue du Sauveur au tombeau de Lazare : l'un plein de tristesse et de désolation ; l'autre plein de consolation et de joie. Sans Jésus la mort est affreuse : avec Jésus elle se transfigure magnifiquement.

I. — La mort sans Jésus. — Le mort de quatre jours. — Raisons de ce délai, au sens purement littéral. — La figure. Lazare au tombeau depuis quatre jours représente le genre humain passant successivement par quatre différents âges et s'enfonçant de plus en plus dans une irrémédiable perdition. — Lazare au tombeau, figure du pécheur d'habitude. — Les trois morts ressuscités par Jésus-Christ représentant les trois degrés du péché. — Affreux état du pécheur représenté par le mort de quatre jours.

2. Marthe à la rencontre de Jésus. — Trois imperfections dans la foi de Marthe. — Sagesse et bonté divines avec lesquelles Jésus relève, purifie, fortifie la foi de cette âme désolée et chancelante. — Magnifique commentaire de cette parole : *Ego sum resurrectio et vita.* — L'acte de foi de Marthe : combien parfait.

3. Marie aux pieds de Jésus. — Merveilleuse perfection de la démarche de Marie..... 160

II. — Jésus et la mort. — Trois circonstances sont à médi-

ter : le frémissement de Jésus, la demande de Jésus, les larmes de Jésus.

1. Cause et objet du frémissement mystérieux du Sauveur. Jésus frémit devant l'effroyable abîme où le péché a précipité la nature humaine. — Double caractère du frémissement de Jésus : c'est un frémissement d'indignation ; c'est un frémissement de douleur. — Étude théologique du divin frémissement.
2. La demande. Profondeur extrême de cette parole : *ubi posuistis eum ?* — Terrible état du pécheur délaissé.
3. Les larmes de Jésus. — Le mystère entier de l'Incarnation renfermé en figure dans la scène qui se déroule au tombeau de Lazare. — La compassion du Verbe, cause première du salut du monde. État désespéré du monde sans Jésus-Christ. — Trois mots renferment la Rédemption : Jésus contemple; Jésus pleure ; Jésus vient. — Attitude du monde en face des larmes de Jésus. — Les fidèles ; les incrédules 174

III. — Le miracle.

Trois études faites par saint Thomas sur le miracle de la résurrection de Lazare : les apprêts du miracle ; la prière de Jésus avant le miracle ; le miracle lui-même.

I. — Les apprêts du miracle. — Au sens littéral, dans ces apprêts du miracle se montre la préoccupation d'écarter tout soupçon possible de supercherie. Les garanties diverses. — Au sens mystique, les apprêts du miracle figurent, dans toutes ses parties diverses, l'œuvre de la Rédemption et du salut du monde..... 184

II. — La prière. — Quel est le but de cette prière ? Par elle Jésus-Christ démontre dans ses deux parties le grand dogme de l'Incarnation : les deux natures apparaissent dans l'unité d'une seule personne divine. — Par sa prière Jésus-Christ a voulu nous laisser un exemple et un modèle. — Sublimité de la prière chrétienne 188

III. — Le miracle. — 1. Manifestation complète et éclatante de la divinité de Jésus-Christ dans la résurrection de Lazare. — Efficacité de la parole divine. — Comment au tombeau de Lazare se retrouve le Dieu de la création.

2. Dans la résurrection de Lazare est annoncée et préfigurée la résurrection dernière du genre humain tout entier. Application des circonstances de la résurrection de Lazare

à la résurrection générale. — Dans la résurrection de Lazare est en second lieu figurée la résurrection de la Gentilité à la vie de la grâce et aux splendeurs de la foi. — Dans la résurrection de Lazare est en troisième lieu figurée la résurrection d'une âme au saint Tribunal..... 191

CHAPITRE DOUZIÈME.

JÉSUS, MÉDECIN CHARITABLE

I. — Le lépreux.

I. — Le lépreux, personnification du pécheur d'habitude, public, scandaleux. — Le pécheur touché de la grâce. — Admirables dispositions du lépreux. — Sa foi. Profondeur et sublimité de cette foi. — Son humilité. — Excellence de sa prière..... 202

II. — Guérison du lépreux. — Pourquoi Jésus touche le lépreux. — Image saisissante du sacrement chrétien. — Les trois dogmes les plus essentiels révélés dans la guérison du lépreux. — Profondeur de cette parole : *volo, mundare*..... 204

III. — L'instruction de Jésus-Christ au lépreux. — Leçons d'humilité, de patience, de douceur, que Jésus nous donne dans cette instruction. — Dans les prescriptions de Jésus-Christ au lépreux se retrouve, en effigie, dans ses parties diverses, le sacrement de pénitence..... 208

II. — La belle-mère de Pierre.

Les divines préférences du cœur de Jésus. — Jésus-Christ dans la maison de Pierre : profond mystère : dogme essentiel de la permanence de Jésus-Christ dans la papauté.

La nature humaine tout entière dévorée par une fièvre ardente. — Les passions dans la nature humaine déchue. Triple caractère, triple ravage des passions dans l'homme. — Ardeurs, avidité insatiable du cœur humain ; premier effet de la fièvre des passions. — La fièvre des passions est en second lieu un mal qui ronge, qui dévore l'intelligence, le cœur, jusqu'à la chair de l'homme. — Épuisement, prostration; troisième effet dans l'homme de la fièvre des passions.

Jésus-Christ seul a eu la puissance de guérir cette fièvre meurtrière. — Inutilité des remèdes humains. — Perfection de la guérison opérée divinement par Jésus-Christ..... 211

III. — Les démoniaques délivrés.

Profondeur et importance de cette page évangélique : elle nous fait pénétrer dans les sinistres mystères du monde diabolique.

I. — Les perversités de Satan. — Dans la peinture du terrible état des démoniaques de l'Évangile, l'état plus terrible du péché est représenté au vif. — La nudité; la vie vagabonde ; le séjour des tombeaux.

Autre perversité du démon : il se sert de ses victimes, qu'il possède et enchaîne, à en capturer d'autres. — Nom formidable du démon : il se nomme *légion*..... 217

II. — Les impuissances de Satan. — Satan vaincu et désarmé par Jésus-Christ. — Étude de la prière qu'il adresse à Jésus-Christ. — Orgueil et mensonge dans cette prière. — Satan auteur manifeste de l'hérésie libérale.

Les tortures de Satan. — Comment la perte des âmes y fait une sorte d'affreuse diversion. — Le supplice de l'abîme..... 221

III. — Les puissances de Satan. — Dans la scène du troupeau précipité et noyé dans la mer par les démons, Jésus-Christ voulut nous faire apparaître le terrible pouvoir de Satan. — Profondes significations de cette scène.

IV. — Ingratitude et folie du monde. — Dans les Gérasséniens éconduisant Jésus-Christ avec une modération et des égards sacriléges, nous voyons peints au naturel nos sociétés et nos pouvoirs contemporains. — L'État sans Dieu..... 225

IV. — Le centurion.

Deux études de saint Thomas sur le Centurion : celle de la lettre ; celle de la figure.

I. — Les vertus du centurion. — Sa bonté. — Son humilité. — Sa foi. Perfection de son acte de foi. — Vastes prophéties renfermées dans la réponse de Jésus au centurion.

II. — Le centurion, représentant mystérieux de toute l'humanité déchue. — Le centurion figure de l'âme chrétienne dans l'exercice de son commandement..... 227

V. — Jaïre et l'Hémorroïsse.

I. — Les deux miracles enchaînés l'un à autre ne forment qu'un seul drame. — Intérêt et profondeur de ce drame.
Jaïre, figure de la synagogue. — Imperfection de la foi de Jaïre. — L'Hémorroïsse providentiellement envoyée à Jaïre. — Grande et belle figure : cette malade, c'est la Gentilité expirante et guérie en Jésus-Christ.

II. — Perfection de l'acte de foi de l'Hémorroïsse. — Mystérieuse conduite de Jésus-Christ. — Profonds mystères enfermés dans ces mots : *quis est qui me tetigit?* — Qu'est-ce que toucher Jésus ? — Admirable bonté de Jésus pour l'Hémorroïsse.

III. — Jésus se tourne vers Jaïre que la foi de l'Hémorroïsse vient de fortifier. — Peinture de la demeure mortuaire. — Excellentes figures de la vie du monde.

IV. — Dans ces deux miracles enchaînés sont enfermées trois vastes prophéties : celle de la vocation des Gentils ; celle de la réprobation temporaire du peuple juif; celle de la conversion de ce peuple au dernier jour..... 235

VI. — Les deux aveugles.

Dans la guérison des deux aveugles saint Thomas étudie : la nécessité de la foi ; les leçons d'humilité et de gratitude.

I. — La prière des deux aveugles est une prière *opportune*. Qu'est-ce que le « passage » de Jésus? — C'est une prière *ardente*. — C'est une prière faite à *Jésus-Christ*.

II. — La foi, indispensable préparation aux grâces et aux merveilles de Dieu. — Les éléments de la foi.

I. — Profonds mystères renfermés dans le mode qu'emploie Jésus-Christ pour la guérison des deux aveugles. — Leçon d'humilité que nous donne Jésus ; de gratitude que nous donnent les aveugles guéris..... 250

VII. — La Chananéenne.

Lutte magnanime de l'âme sainte : son illustre victoire, c'est tout le drame de la Chananéenne. — Belle figure renfermée dans ce drame.

I. — Étrange épreuve! L'âme aux prises avec Dieu. — Conduite ordinaire de Dieu envers les âmes héroïques. — La

Chananéenne repoussée par Jésus-Christ : admirables dispositions de cette païenne. — Son triomphe : profondeur et magnificence des paroles de Jésus.

II. — La Chananéenne rebutée de Jésus, excellente figure de l'Église naissante au milieu des persécutions. — La Chananéenne, figure de l'âme chrétienne au sein des détresses de l'exil..... 257

VIII. — La piscine probatique.

I. — Les préliminaires du miracle. — La piscine : image du baptistère chrétien. — L'eau de la piscine, image de l'eau baptismale. — Les malades de la piscine, image des pécheurs. — Efficacité merveilleuse de l'eau de la piscine, figure de la puissance de l'eau baptismale. — L'ange, figure de Jésus-Christ.

II. — Circonstances de la guérison du paralytique. — Ce malade figure l'humanité déchue. Sens profond de cette parole : *hominem non habeo*..... 366

CHAPITRE TREIZIÈME

LA DIVINE PRIÈRE

I. — Idée générale du Pater.

L'humanité déchue ne savait plus prier. — Son Rédempteur lui remet la prière sur les lèvres et dans le cœur. — Les excellences du *Pater*.

1. Sa puissance. — Raisons diverses de cette puissance.
2. Sa rectitude. — Économie admirable, divin enchaînement de toutes les demandes du *Pater*.
3. Sa filiale tendresse. — Comment la perfection du saint amour est empreinte dans l'Oraison dominicale..... 279

II. — Pater.

Comment dans ce seul mot *Pater*, sont renfermées les divines grandeurs des chrétiens. — Les trois titres selon lesquels Dieu est notre Père

I. — Dieu est notre Père par notre *création*. — Grandeurs de l'homme tel que Dieu l'a créé, même dans l'ordre pure-

ment naturel. — L'homme image de Dieu. Trois traits de ressemblance de l'homme avec Dieu.

II. — Corollaire pratique de ces rapports de paternité et de filiation.

1. Honorer Dieu.
2. Imiter Dieu.
3. Supporter Dieu..... 291

III.— Pater noster.

Le *Pater* est par excellence la prière publique.

I. — Dans ce seul mot : *Notre Père* est renfermé le grand mystère de la réconciliation de l'humanité déchue. — Multiple unité dans le corps de l'Église et la famille des enfants de Dieu.

II. — Ce mot : *Notre Père* nous ouvre sur le grand mystère de la *communion des Saints* une belle et profonde perspective. — Les trois demeures des enfants de Dieu.

III. — Ce mot : *Notre Père* nous indique le grand devoir et la constante sollicitude de l'Église ; la prière publique. — Sublimités de la prière publique..... 311

IV. — Qui es in cœlis.

Cette parole du *Pater* soutient la confiance chrétienne, éclaire la vie chrétienne, révèle les divines splendeurs de la vie chrétienne.

I. — Deux choses nous garantissent la pleine efficacité de la prière : la puissance de Dieu, la bonté de Dieu. Ces deux choses, la parole : *qui es in cœlis* nous les fait admirablement connaître. — La puissance. Grandeur du roi qui « est dans les cieux. » Empire universel du Très-Haut, notre Père. — La bonté : Bonté de Dieu pour tous les êtres. — Bonté infiniment plus grande de Dieu pour l'homme

II. Divine élévation produite dans l'âme par ce regard jeté vers les cieux. — Divine élévation produite dans l'âme par ce même regard.

III. — Sous ces mots de « cieux, » saint Thomas entend les élus. Magnificence dont cette explication revêt le chrétien..... 319

V. — Sanctificetur nomen tuum.

Comment le *Pater* est l'exercice éminent de l'amour de Dieu. — Comment l'âme chrétienne dans cette demande du *Pater* se livre à l'exercice du pur amour.

Comment le chrétien peut glorifier le nom de Dieu. — Premièrement, il glorifie Dieu dans la création, — Deuxièmement, il glorifie Dieu d'une manière plus excellente dans les hommages surnaturels de son être déifié. — Troisièmement, il glorifie Dieu par la sainteté de sa vie.

Le nom de Dieu n'est pas seulement un nom de magnificence, c'est encore un nom de miséricorde et d'amour....

VI. — Adveniat regnum tuum.

Le chrétien exprime deux désirs dans cette demande : l'un par lequel il veut pour Dieu le règne souverain ; l'autre par lequel il réclame pour lui-même les honneurs et les richesses de ce règne de Dieu.

I. — Quel est le sens de cette parole : « que votre règne arrive, » puisque Dieu a un règne souverain et une puissance partout inébranlables ? — Différence entre le règne de Dieu dans le ciel sur les élus, et son règne sur la terre parmi les hommes encore soumis à l'épreuve.

II. — 1. Le royaume éternel, unique fin du chrétien et sa destinée splendide. — Comment tous les biens sont renfermés dans ce mot de « règne. » — Comment ce règne bienheureux remplira à jamais tous les désirs et tous les besoins de l'homme.

2. En attendant l'homme doit désirer un autre règne : le règne de Dieu dans son cœur..... 338

VII. — Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

Les trois volontés de Dieu sur l'homme.

I. — Dieu veut que nous parvenions tous à la vie éternelle — Comment toutes les œuvres de Dieu se rapportent à ce miséricordieux et magnifique dessein.

II. — Dieu veut que l'homme subisse une épreuve avant de parvenir à cette vie éternelle : il veut de l'homme la soumission à sa loi. — Dieu veut, et le chrétien doit vouloir

et demander que cette soumission soit parfaite sur la terre comme elle l'est dans le ciel.

III. — Dieu veut que l'homme déchu et déformé s'élève de nouveau aux splendeurs de la vie divine, pour lesquelles il fut primitivement créé. — Ce qu'était le premier homme encore innocent. — Ce que devint l'homme pécheur. — Ce qu'est l'homme restauré par Jésus-Christ..... 355

VIII. — Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

. — Admirable profondeur de cette demande du *Pater*. — Comment elle nous guérit des cinq vices qui nous travaillent et nous ravagent avec le plus de perversité. — Premier vice : l'ambition. Pente irrésistible de l'homme à s'élever par orgueil au-dessus de sa condition. — Mal désastreux de l'époque actuelle. — Comment le *panem da* devient le remède de ce mal. — Second vice : le vol, sous les mille formes qu'il peut revêtir. Comment le *Pater* nous rappelle que nous ne devons manger que *notre* pain, et non pas, injustement, celui des autres. — Troisième vice : l'inquiétude et la défiance. — Combien ce vice, en méconnaissant la Providence du Père céleste, est un vice coupable et injurieux. — Comment la demande du *Pater* est le remède efficace à ce vice. — Quatrième vice : la voracité. — Pourquoi à cette insatiable voracité de l'homme un simple morceau de pain est offert. — Cinquième vice : l'ingratitude. Monstrueuse ingratitude de l'homme envers Dieu : comment Dieu dans le *Pater* le rappelle à la reconnaissance

II. — Les significations diverses de cette demande du *Pater*. — Le pain matériel. — Le pain spirituel. — Le pain de la vérité. — Le pain eucharistique..... 363

IX. — Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

I. Raison de cette demande : elle combat deux erreurs également pernicieuses : le rationalisme, le fatalisme. — La première nie impudemment que l'homme soit coupable, expie et ait besoin de pardon. — La seconde ferme à l'homme toute issue à ce pardon. — Ces deux erreurs détruites par la parole du *Pater*.

II. — Efficacité de cette demande. A quelles conditions ? — La première est une pénitence sincère. — La seconde est une généreuse rémission des dettes contractées par nos semblables envers nous. — Terrible situation du chrétien qui refuse de pardonner. — État heureux du chrétien qui pardonne 385

X. — Et ne nos inducas in tentationem.

Dans cette demande nous sont à la fois révélés les causes et les remèdes de nos tentations.

I. — L'homme est à la fois éprouvé par rapport au *bien* et par rapport au *mal* ; dans le premier cas, Dieu même l'éprouve ; dans le second, le démon, le monde, le péché.

Raison profonde pour laquelle Dieu laisse la concupiscence dans l'homme ; elle est l'auxiliaire de la fortune et du triomphe du chrétien. — Rôle de la douleur dans l'épreuve de l'homme. — Grandeurs du juste éprouvé par la douleur.

La seconde tentation est celle du mal. — Tableau terrible des forces de Satan. — Les ruses de Satan. — Le monde et ses diverses tentations.

II. — Des secours que Dieu nous donne dans nos tentations. — Du sens précis de cette demande du *Pater* : « ne Nous induisez pas en tentation. » 397

XI. — Sed libera nos à malo : Amen.

Quel est ce mal ? — Quelle est cette délivrance ?

I. — Ce « mal » est d'après saint Thomas, la douleur. — Double rôle et double effet de la douleur ; ou elle sanctifie ou elle perd. — C'est de la douleur dangereuse et perverse que nous demandons d'être délivrés.

II. — Les quatre délivrances de Dieu. — Ou Dieu enlève la tribulation ; ou il nous y fait trouver des suavités mystérieuses ; ou il nous y soutient par la vue des récompenses futures ; ou il la fait tourner à notre plus solide sanctification 407

CHAPITRE QUATORZIÈME

LES PROPHÉTIES DU DERNIER JOUR.

Jésus a fait sur la consommation des choses et les événements du dernier jour une vaste et profonde révélation. — Il la commence sous le voile de la figure · il l'achève directement dans une fameuse prophétie.

I. — Annonce et figure de la fin du monde.

Cette figure, c'est la ruine, c'est la fin de la cité sainte. — Quels signes annonceront cette ruine ? — Que sera cette ruine ?

I. — Signes au dehors, dans la Judée entière. — Signes au dedans, au sein de l'Église naissante. Calamités affreuses : merveilleux triomphe au sein de ces calamités.

II. — La miséricorde divine ménage à Jérusalem une ruine lente, progressive, qui donne le temps au repentir et l'occasion au salut. — Les deux siéges. — La ruine définitive et consommée.

III. — L'âme en ruine. — Frappants rapports entre la ruine d'une âme, véritable *cité sainte*, et la ruine de Jérusalem. — Similitude dans les signes précurseurs. — Similitude dans l'horreur de la suprême destruction..... 413

II. — La fin du monde.

I. — Les signes précurseurs de la fin du monde. — Profond conseil de Dieu qui n'éclaire qu'à demi ce grand abîme. — Signes certains ; signes seulement probables. — Vaste persécution ; déploiement extraordinaire des puissances et des prestiges de l'enfer. — L'Antechrist.

II. — L'avénement de Jésus-Christ. — Les grandes scènes de la fin du monde. — Situation délicieuse des justes. — Situation affreuse des pécheurs.

III. — Incertitude du moment précis de la fin du monde et du second avénement de Jésus-Christ. — Dans quelle situation cette incertitude placera la société contemporaine de ces formidables événements. — La grande recommandation de Jésus-Christ : « veillez. »..... 429

III. — Le jugement dernier

Importance de la révélation du jugement dernier. Jésus-Christ nous la fait sous deux formes : sous le voile de la parabole, puis directement.

I. — La parabole des dix vierges. — Qu'entendre par ces *dix vierges ?* — Qu'entendre par leur *sommeil ?* — Qu'entendre par l'*époux* et le *voyage* de l'*époux ?* — Qu'entendre par les *lampes* et l'*huile* qui les alimente ? — Vierges sages et vierges folles. — L'apparition subite de l'époux. — L'accueil ; la réprobation..... 456

II. — La parabole des talents. — Elle consacre le dogme de la nécessité des œuvres pour le salut. — Les biens de Dieu : magnifique doctrine de saint Thomas. — Le voyage du maître. Mystérieux voyage de Jésus-Christ. — Situation où ce voyage place les ouvriers. — Les serviteurs diligents. — Les serviteurs paresseux.

Le retour du maître : la reddition des comptes. — Le jugement des justes ; le jugement des pécheurs..... 474

III. — Questions théologiques relatives au jugement dernier. — L'arrêt suprême et le sort éternel..... 505

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

LE MANS. — TYP. ED. MONNOYER

49
7721

BT 201 .D68 1889
v.3 SMC
Doublet, Jules,
1833-1910.
Jisus-Christ : itudii
en vue de la
AZC-5807 (mcih)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY